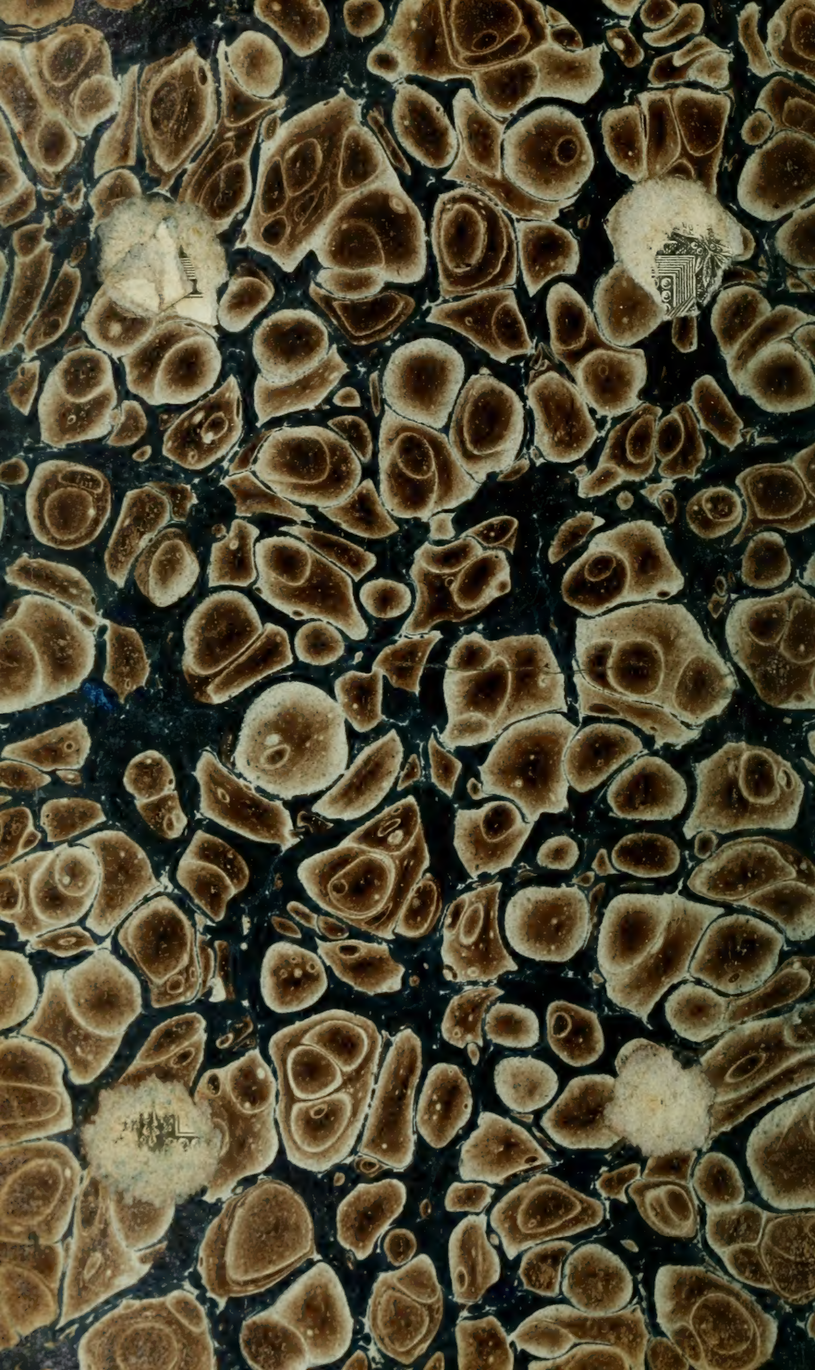
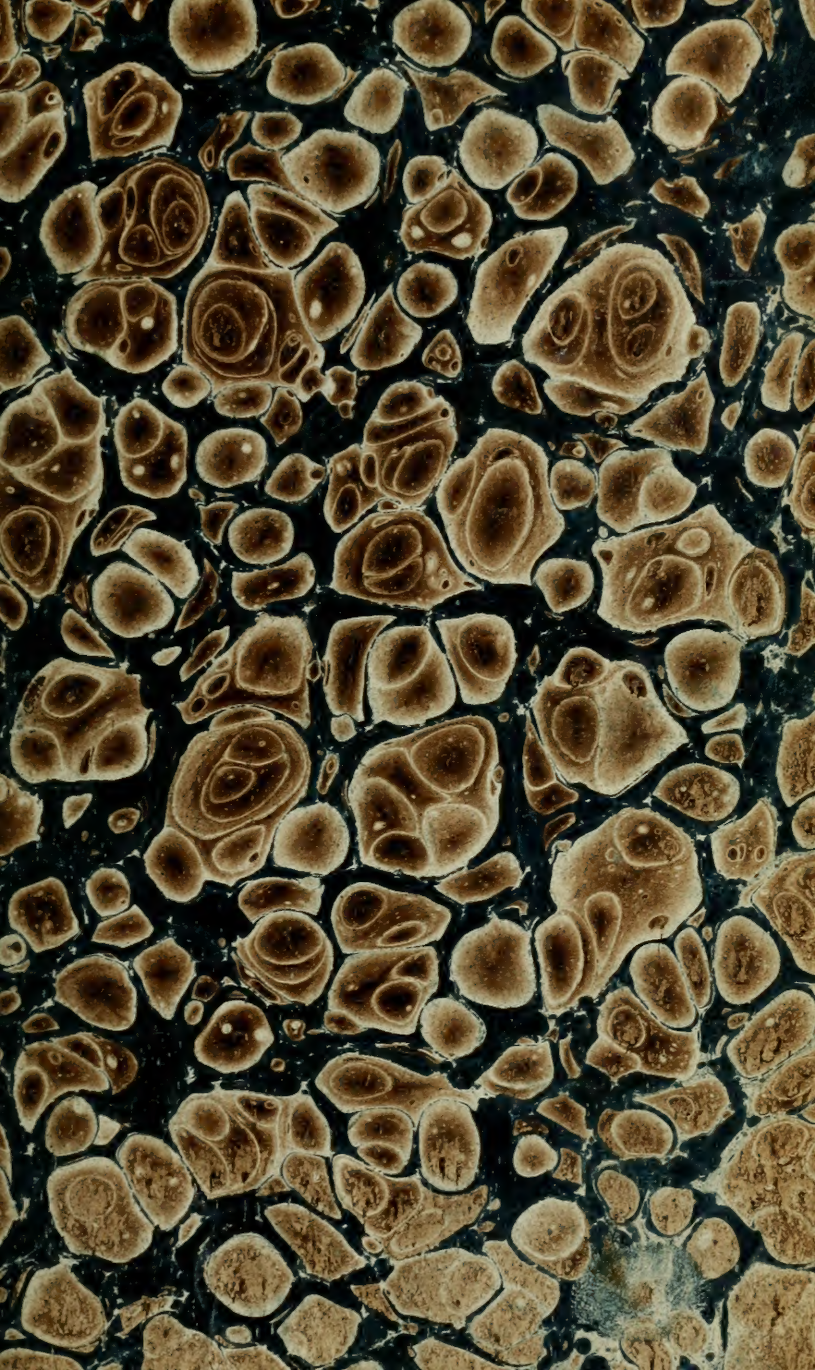








très curieuses opinions
d'un contemporain —
et ouvrage irremplaçable
pour les auteurs tombés dans
l'oubli ... ex. pp 270 199.

HISTOIRE

ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE.

Balzac — 502 à 509 xx

Sand etc —

PROPRIÉTÉ.

Paris, imprimerie d'Amédée Saintin, rue Saint Jacques, 38.

HISTOIRE
ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE
DE LA
LITTÉRATURE,

RENFERMANT,

OUTRE DES DÉTAILS BIOGRAPHIQUES ET DES CONSIDÉRATIONS
GÉNÉRALES SUR LES AUTEURS,

L'EXAMEN ANALYTIQUE DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES,
ET UN GRAND NOMBRE DE CITATIONS NOUVELLES,

AVEC DEUX TABLES,
L'UNE DES MATIÈRES, ET L'AUTRE DES AUTEURS;

PAR M. ÉM. LEFRANC,

AUTEUR D'UN COURS D'HISTOIRE,
ET DE PLUSIEURS AUTRES OUVRAGES RELATIFS A L'ENSEIGNEMENT DE LA JEUNESSE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.
(XVIIIe ET XIXe SIÈCLES.)

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES.

PARIS, 8, RUE DU POT-DE-FER-S.-SULPICE.



LYON, 33, GRANDE RUE MERCIÈRE.

1841

AVERTISSEMENT.

—

Je n'ai que peu de choses à dire de ce troisième volume, pour en faire connaître l'esprit et le contenu.

De même que le second volume contenait le siècle de François Ier ou la *Renaissance* et le siècle de Louis XIV ou l'*Age d'or de la Littérature française*, le troisième volume contient aussi deux siècles, le XVIIIe et le XIXe, que, dans une préface précédente, j'ai nommés l'un *Age du philosophisme* et l'autre *Age de l'indifférence*.

Sous le rapport de la filiation et des tendances, ces deux siècles se rattachent par des liens plus ou moins directs, plus ou moins nombreux, au XVIe siècle, dont ils sont les lointains contre-coups. Si le XVIIIe siècle a pour précurseurs Rabelais, Montaigne, la Boëtie et Charron qui représentent la Réforme sous le côté philosophique, le XIXe a pour avant-coureurs Marot, Ronsard, Desportes et Régnier qui la représentent sous le côté littéraire. Mais les successeurs d'un principe ou d'une idée ne s'en tiennent jamais au cercle primitif de leur héritage; ils en tirent, ils en exagèrent toutes les conséquences; le XVIIIe siècle l'a fait spé-

cialement en religion et en politique, et le XIXe en morale et en littérature : l'un est arrivé ainsi à l'impiété et à l'anarchie, et l'autre à l'immoralité et au mauvais goût ; en sorte que ces deux siècles se sont partagé tout le domaine du mal et qu'on peut les regarder comme les deux époques les plus funestes de la littérature et par conséquent de la société.

Ce n'est pas que dans ces deux siècles il ne se trouve d'honorables et même de nombreuses exceptions d'auteurs qui n'ont point participé au mal ou qui l'ont combattu ; mais ces exceptions, par cela même qu'on les remarque, corroborent plutôt qu'elles n'infirment notre assertion sur le caractère général des littératures comprises dans ce volume.

A part ces exceptions, nous n'avons donc eu pour ainsi dire que de mauvais ouvrages à signaler ou de mauvaises doctrines à combattre, et ici un scrupule que les âmes honnêtes comprendront sans peine nous a longtemps arrêté. Il est hors de doute, en effet, qu'une simple indication de principes pervers ou de coupables écrits a même ses dangers, surtout dans un temps où ce qui est mauvais acquiert si vite le droit de bourgeoisie et trouve si facilement place à tous les foyers. Devions-nous passer ou non sous silence toutes les œuvres impies, immorales, anarchiques, anti-littéraires, dont le nombre et l'autorité font la honte du XVIIIe siècle et du nôtre ? Nous avons à cet égard consulté l'expérience délicate de plusieurs personnes non moins vénérables par leurs lumières que par leur piété. Les unes penchaient pour un silence presque absolu, ne demandant qu'une condamnation en masse des mauvais écrivains et

de leurs productions ; mais, dans ce parti, n'y avait-il pas à craindre les recherches d'une curiosité non satisfaite, et dès lors, le mal n'aurait-il pas été plus grand, puisqu'il n'y aurait pas eu à côté le remède ? D'autres nous conseillaient un choix prudent, sans autre indication plus positive ; mais d'après quelle base ce choix devait-il être fait, et les exclusions n'avaient-elles pas à peu près le même inconvénient que le silence ? La question restait donc tout entière. Dans cette incertitude pénible, nous nous sommes adressé aux membres les plus distingués d'une Société religieuse à qui l'enseignement de la jeunesse a dû tant de précieux livres et de succès incontestables, et c'est d'après leur avis, qui a été pour nous décisif, que nous avons adopté une marche qui, nous l'espérons, obtiendra l'assentiment des gens de bien, et c'est le seul que nous ayons jamais recherché. Ainsi parmi les auteurs pernicieux, nous avons cité tous ceux qui sont le plus connus dans le monde où ils font des victimes, en attachant à leurs œuvres une réfutation ou une flétrissure, et parmi ces œuvres, nous avons mentionné toutes celles dont l'effet a été le plus nuisible, ou dont l'attrait est encore le plus puissant. Du reste, une partie de notre manuscrit a été soumis aux autorités respectables dont nous venons de parler, et ce sera, sans aucun doute, une garantie suffisante auprès de nos lecteurs qui composent la partie saine du public.

Quant à la rédaction de l'ouvrage, elle a été faite avec le même soin que celle des volumes précédents. Comme à l'ordinaire, nous avons mis à contribution, dans les limites qu'exigeait l'esprit général de cet ou-

vrage, ce qui a été écrit de meilleur en critique sur ces deux époques de notre littérature. Dans le XVIIIe siècle, nous avons consulté avec fruit MM. La Harpe, de Barante, Villemain, Charpentier, Chénier même, et pour le XIXe, MM. Sainte-Beuve, Boucharlat, Collombet, Duquesnel, d'Assance, Féletz, Dussault, etc., presque tous auteurs dont le nom et les œuvres ont à leur tour trouvé, dans notre volume, leur place et leur appréciation.

Notre but, dans ce long travail, n'a été que de faire un peu de bien, et si nous nous en rapportons aux nombreux témoignages qui nous sont parvenus, ce but a été atteint, et c'est la plus douce récompense de nos veilles.

EM. LEFRANC.

Mantes, 12 mars 1841.

HISTOIRE
ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
PENDANT LE XVIIIe ET LE XIXe SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA LITTÉRATURE DU XVIIIe SIÈCLE.

1. Différence entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. — 2. Causes de cette différence : Richelieu et Louis XIV : le Régent et Louis XV. — 3. Caractère général de la littérature et des littérateurs du XVIIIe siècle.

1. Du XVIIe siècle au XVIIIe, d'une littérature à une autre, il y a tout un monde de distance entre les écrivains qui les composent, entre les impressions du critique qui les apprécie. Là, c'est avec un vif sentiment de plaisir, avec un vif mouvement d'orgueil national qu'il passe en revue la littérature du siècle de Louis XIV, littérature sublime parce qu'elle fut en même temps morale et religieuse. Ici, ce sont des émotions toutes contraires, la douleur et l'indignation, quand il faut rappeler la littérature du siècle de Louis XV, littérature dégradée, parce qu'elle fut une œuvre d'irréligion et d'immoralité. Quelles causes amenèrent ce changement aussi complet que déplorable, et, selon l'expression du poëte :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

2. Depuis l'invention de l'imprimerie, la littérature est une puissance qui existe au milieu de la société, et cette

puissance est irrésistible alors qu'elle a su capter la confiance publique, ou qu'elle l'a légitimement acquise. En effet, dans notre état de civilisation, les idées sont souveraines du monde, et c'est la littérature qui a mission de les répandre, de les populariser. Aussi Richelieu, Louis XIV, ces deux hommes qui surent tenir d'une main ferme les rênes de l'État, comprirent-ils qu'il fallait conserver sous leur pleine autorité tout ce qui, de leur temps, appartenait à l'éloquence, au théâtre, à la poésie ; qu'ils devaient être les chefs et les modérateurs de la turbulente république des lettres, et que s'ils n'en étaient pas les maîtres, ils en deviendraient bientôt les esclaves, au détriment de la félicité publique.

Le grand ministre, pour mieux discipliner les écrivains et les poëtes, créa l'Académie, et, par ce moyen, il lui devint facile d'imprimer un esprit d'unité et d'ensemble à la littérature. Le grand roi fit plus encore : il attacha à sa personne, par des bienfaits, par des titres, tous les maîtres de l'art de penser et d'écrire. Racine et Boileau furent ses historiographes ; Molière, son valet de chambre ; Bossuet et Fénelon, précepteurs de ses enfants ; et si La Fontaine fut obstinément écarté de la cour, si les Jansénistes purent se plaindre de quelques excès de la sévérité royale, ils ne le dûrent qu'aux tendances d'émancipation littéraire que révèlent leurs écrits.

Sous la direction intelligente et forte de Richelieu et de Louis, la littérature marcha dans la voie morale et religieuse qui lui était tracée et qui fit sa gloire : jamais elle ne se permit le moindre écart dangereux, et ses productions, officielles pour ainsi dire, étaient accueillies par la nation comme irréprochables sous le triple rapport de la religion, de la morale et du goût.

Louis XIV mourut, et après lui l'autorité fut envahie et exercée par le duc d'Orléans, régent de France : l'histoire a flétri le caractère de ce prince et sa profonde immoralité ; nous n'avons pas à nous en occuper ici ; nous ferons seulement remarquer qu'oublieux en tout point des traditions de famille, il émancipa subitement la littéra-

ture, et par ses mauvaises actions, par ses imprudentes paroles, donna aux écrivains l'autorisation et l'exemple d'une liberté de penser inconnue en France depuis Rabelais et Verville.

3. Un esprit de vertige s'empara bientôt de la cour, de la ville, et l'immoralité fit de rapides progrès ; les écrivains, les poëtes, reçurent, puis communiquèrent à leur tour l'impulsion, et la licence de paroles fut poussée à un tel point, que le moindre barbouilleur de papier blessait impunément la morale, la religion et la décence publique. Peu à peu la littérature se familiarisa avec ces libertés nouvelles, et par malheur parurent à sa tête deux hommes qui créèrent le *philosophisme*, c'est-à-dire qui systématisèrent les attaques que déjà l'on dirigeait contre toutes les garanties sociales, contre toutes les autorités protectrices : VOLTAIRE et ROUSSEAU, par leur talent incontestable, rendirent aux lettres un peu de l'éclat qu'elles avaient perdu; en même temps ils eurent l'habileté d'adopter d'abord des formes assez graves, assez sévères pour rassurer les esprits que les premiers excès littéraires avaient effrayés ; et c'est ainsi qu'ils purent, en abusant de la confiance qui avait été si justement accordée aux écrivains du XVIIe siècle et que l'on continua imprudemment aux indignes successeurs de ces hommes consciencieux, verser clandestinement leurs poisons sur la société et les distiller, pour ainsi dire, goutte à goutte dans leurs ouvrages. La France accueillit sans défiance leurs funestes leçons, et de toutes parts, la moralité publique s'affaiblit avec l'esprit religieux. On en vint peu à peu jusqu'à mépriser la religion, l'autorité, et tout finit par les périlleuses expériences de 1789, par les horribles catastrophes de 1793. Avant de jeter les yeux sur la foule des auteurs qui concoururent à ces œuvres impies, et sur les écrivains peu nombreux, hélas ! qui voulurent s'opposer au torrent destructeur, il faut que nous fassions connaître les deux hommes que nous avons signalés comme en grande partie responsables de cette perversion générale, de cette *époque maudite où un génie mal-*

faisant semble avoir inspiré aux écrivains les opinions qu'ils ont répandues parmi le peuple [1].

VOLTAIRE.

1. Enfance et jeunesse de Voltaire; origine de son nom; prédiction du P. Le Jay. — 2. Ninon; l'abbé de Châteauneuf; premier voyage de Voltaire. — 3. Origine de la Henriade: la tragédie d'Œdipe. — 4. Les Philippiques; Artémire; origine de l'inimitié entre Voltaire et J. B. Rousseau. — 5. Mariamne et l'Indiscret. — 6. Lettres philosophiques ou Lettres anglaises. — 7. Spéculations financières de Voltaire. — 8. Brutus, Ériphile, Zaïre et Samson. — 9. L'Apothéose de la Lecouvreur et le Temple du Goût. — 10. Adélaïde du Guesclin. — 11. La Mort de César, le Mondain, les Éléments de la Philosophie de Newton, etc. : dispute de Voltaire avec Desfontaines. — 12. Le roi de Prusse et l'Anti-Machiavel. — 13. Alzire et Mahomet. — 14. Madame de Pompadour et le Poëme de Fontenoi. — 15. Mérope; hypocrisie de Voltaire. — 16. Sémiramis, Oreste et Rome sauvée. — 17. Second voyage de Voltaire en Prusse. — 18. Le Patriarche de Ferney. — 19. Le Siècle de Louis XIV, la Loi naturelle, le Désastre de Lisbonne, etc.; la Pucelle d'Orléans, Candide, l'Essai sur les Mœurs. — 20. Le Dictionnaire philosophique, etc.; Tancrède. — 21. Triomphe et mort de Voltaire. — 22. Appréciation générale du génie de Voltaire. — 23. Jugement sur la Henriade. — 24. Jugement sur la Pucelle d'Orléans et sur la Guerre de Genève. — 25. Appréciation de Voltaire comme poëte tragique. — 26. Comme poëte comique. — 27. Comme poëte lyrique. — 28. Comme poëte philosophique — 29. Comme auteur de contes, d'épîtres et de satires. — 30. Comme auteur de poésies légères. — 31. Comme historien. — 32. Comme philosophe. — 33. Comme critique. — 34. Comme romancier. — 35. Comme écrivain épistolaire. — 36. Jugement résumé sur Voltaire.

1. François-Marie Arouet, dit de Voltaire, naquit à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694; c'était le deuxième fils de François Arouet, ancien notaire au Châtelet. Il vint au monde si faible qu'on fut obligé de l'ondoyer, et ce ne fut que le 22 novembre suivant qu'il put recevoir le baptême. On peut dire que l'irréligion l'accueillit au sortir du berceau. L'abbé de Châteauneuf, son parrain, fut aussi son premier maître d'incrédulité : il lui fit apprendre à lire dans la *Mosaïde*, poëme impie, attribué faussement à J.-B. Rousseau. L'enfance d'Arouet se passa dans les accès de cette irascibilité, de cet esprit *volontaire* qu'il conserva toujours et qui lui fit prendre le nom de *Voltaire* (1717). En 1704, il fut mis au collége de Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites. Il y eut, pour maîtres, entre autres les PP. Porée et Le Jay; celui-ci, frappé de ses téméraires opinions et de son talent pré-

coce, lui prédit avec douleur *qu'il serait l'étendard du déisme en France;* triste prédiction qui ne se réalisa que trop.

2. Quelques jolis vers qu'il avait faits au collége, firent souhaiter à Ninon de le voir : l'abbé de Châteauneuf le conduisit chez elle : ses reparties spirituelles lui plurent, et la fille immorale légua, par son testament (1706), deux mille francs pour acheter des livres à celui qui devait être le grand prôneur de l'immoralité. Dès le collége encore, Châteauneuf l'introduisit dans la société du Marais [1], société d'épicuriens, où l'on trouvait piquant d'insulter en secret à tout ce que le siècle de Louis respectait encore, la religion, les bonnes mœurs et le gouvernement; c'était ce qu'on appelait être *honnête homme*. Le jeune Voltaire ne tarda pas à mettre en pratique cette nouvelle espèce d'*honnêteté*. Envoyé par son père en Hollande, comme page auprès de l'ambassadeur français (1713), il fut bientôt obligé, par suite de sa mauvaise conduite, de prendre la fuite et de revenir à Paris. Son père le chassa de sa maison, et ce ne fut que lorsqu'il le vit prêt à s'embarquer pour l'Amérique, que, cédant à la tendresse paternelle, il consentit à le recevoir en grâce.

3. Entré comme clerc chez Me Alain, procureur, Voltaire y connut Thiriot, dont il est si souvent question dans sa correspondance. M. de Caumartin, intendant des finances, l'arracha à l'*étude* pour l'emmener à son château de Saint-Ange. Le père de l'intendant avait fréquenté, dans sa jeunesse, de vieux seigneurs contemporains de Henri IV et de Sully : ses récits inspirèrent à son jeune hôte l'idée de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*. Ce monarque venait de mourir (1715). Aux louanges prodiguées pendant un long règne succédèrent d'indécentes et lâches satires; l'âge de Voltaire et sa réputation de malignité, déjà trop bien établie, le firent soupçonner d'être l'auteur d'une de ces pièces, qui finissait ainsi :

> J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

[1] *V.* t. 2 de cette Histoire, p. 403.

Elle était de l'abbé Régnier[1]. Voltaire paya pour lui et resta un an à la Bastille. Il y ébaucha la *Henriade* et y termina son *OEdipe* qu'il avait commencé vers 1712. Rendu à la liberté, il fit jouer sa tragédie (1718). Cette pièce obtint un grand succès : il était en partie mérité par le talent du jeune auteur ; mais en même temps on pouvait l'attribuer aux nouveautés dangereuses qui, pour la première fois, osaient se produire sur la scène. Dans cette tragédie, la religion était attaquée violemment, quoique d'une manière indirecte : les invectives contre les prêtres païens et contre les superstitions grecques allaient à l'adresse de la foi catholique et de ses ministres ; aussi, le lendemain de la première représentation, les impies, les incrédules répétaient à satiété ces vers odieusement célèbres :

> Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
> Notre crédulité fait toute leur science.

4. Bientôt après, accusé d'être l'auteur des *Philippiques*, odes satiriques composées par Lagrange-Chancel[2] contre le régent (Philippe d'Orléans), il fut exilé de Paris. Toutefois il obtint d'y revenir pour faire représenter sa tragédie d'*Artémire* (1720), qui fut justement sifflée. Deux ans après, il suivit en Hollande madame de Ruppelmonde, et vit à Bruxelles Jean-Baptiste Rousseau dont alors il aimait le talent et plaignait l'infortune. Le vieux poëte lut au jeune son ode à la postérité : *Mon ami*, lui dit celui-ci, *voilà une lettre qui n'arrivera jamais à son adresse*. Le jeune poëte lut, à son tour, au vieux, son *Epître à Uranie*, et comme Rousseau lui reprocha vivement l'impiété de cet ouvrage, ils se séparèrent ennemis irréconciliables.

5. De retour en France, Voltaire donna *Mariamne* (1724), et l'échec d'*Artémire* ne fut point réparé. Cependant il poursuivait l'exécution de sa *Henriade* dont il courut des copies sous le nom de la *Ligue*. De ce temps (1725) date

[1] V. ce mot, pour la pagination, à la table des auteurs.
[2] *Idem*.

l'*Indiscret*, petite comédie peu comique, mais restée supérieure peut-être à tout ce que l'auteur fit depuis dans le même genre.

6. Une querelle qu'il eut avec le chevalier de Rohan-Chabot, chez le duc de Sully, lui fit remplacer le personnage de Sully par celui de Mornay, en même temps qu'elle le conduisit une seconde fois à la Bastille. Lorsqu'il en sortit au bout de six mois, on lui intima l'ordre de quitter le royaume, et il passa en Angleterre. Cette île était alors travaillée d'une irréligion dogmatique qui s'appuyait sur une érudition erronée, une critique téméraire et une insidieuse métaphysique. C'était le temps des *libres penseurs*, Wolston, Toland, Tindal, Chubb, Collins, Bolingbroke et autres, qui travaillaient de concert à saper les bases du christianisme et du pouvoir royal. On peut croire que leurs conversations, que la lecture de leurs écrits eurent une funeste influence sur l'esprit de Voltaire et le confirmèrent dans ses erreurs. Le résultat ne se fit pas attendre : à Londres même, il composa la tragédie de *Brutus* et ses *Lettres philosophiques*, autrement appelées *Lettres anglaises ;* il mit la dernière main à la *Henriade*. Dans le drame perçait l'esprit de révolte contre l'autorité des rois ; l'auteur y enseignait aux peuples qu'ils sont seuls les véritables maîtres, que les souverains ne sont que leurs agents ; qu'ils peuvent les changer selon leur volonté. Dans les *Lettres anglaises*, il sapait les bases de la morale ; aussi cet ouvrage fut-il poursuivi lors de sa publication en France. Quant à la *Henriade*, elle contenait quelques vers en faveur de la religion chrétienne ; mais ils ne pouvaient être considérés comme l'expression réelle des sentiments du poëte, qui faisait dans son œuvre de fréquentes sorties contre les religieux et les prêtres, qui affectait de confondre la religion avec le fanatisme, et qui mettait dans la bouche de saint Louis cet odieux blasphème :

> Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
> En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

Ici nous ne jugeons pas les ouvrages de Voltaire sous le

rapport littéraire ; nous nous contentons de les énumérer et d'en montrer les funestes tendances.

La route du grand démolisseur était tracée : employer ses talents, son génie à pervertir l'esprit public, à affranchir les peuples du joug salutaire de la religion et de l'autorité royale, tel était le but que voulait atteindre l'apôtre des lumières, comme on l'appelait.

7. Après trois ans d'absence, il revint de Londres à Paris pour suivre de plus près son œuvre de destruction, et d'abord il voulut se mettre au-dessus des rigueurs du pouvoir et des variations du public : il s'occupa d'amasser une fortune qui lui permît d'être riche en tout pays ; il vendit à plusieurs libraires les ouvrages qu'il avait composés tant en Angleterre qu'en France, en employa l'argent à des spéculations financières ou commerciales qui lui réussirent, et réunit ainsi une fortune considérable qui ne fit que s'accroître, au point qu'il possédait, sur la fin de sa vie, cent cinquante mille livres de rentes. Il est juste de dire qu'il en fit souvent un noble usage.

8. En 1730, année de son retour, il fit jouer *Brutus*, qui réussit peu. Deux ans après, il donna *Eriphile*, qui réussit moins encore, et *Zaïre*, dont le succès fut prodigieux. C'est encore une de ces pièces où les attaques contre la religion chrétienne sont habilement déguisées ; il y présente le christianisme sous un jour défavorable, et l'apologie du déisme s'y produit à chaque page. La même année (1730), il composa pour Rameau l'opéra de *Samson*.

9. Vers la même époque, à l'occasion de la mort de la comédienne Lecouvreur, il publia une *Apothéose* dans laquelle il attaquait vivement le clergé, qui avait refusé la sépulture à cette femme. Le *Temple du Goût* suivit de près (1738) : c'était un long morceau de critique, mêlé de prose et de vers, dans lequel l'auteur jugeait les écrivains antérieurs et contemporains d'une manière plus ingénieuse et plus séduisante qu'impartiale et juste. Cet ouvrage souleva contre Voltaire une violente tempête, au milieu de laquelle il donna *Adélaïde du Guesclin*.

10. *Adélaïde du Guesclin* fut jouée sans aucun succès en 1734. C'est cette même tragédie qui, dix-huit ans après (1752), fut applaudie sous le titre d'*Amélie* ou le *Duc de Foix*, bien que l'auteur n'eût guère fait que la gâter, et qui, treize ans plus tard (1765), reparaissant sous son premier titre et dans son ancien état, enleva tous les suffrages, jugements contradictoires dont Voltaire s'égaya.

11. La *Mort de César*, imprimée l'an 1735, ne put être représentée que huit ans après ; c'est le pendant du *Brutus*. Le *Mondain* (1736) causa un grand scandale. A cette époque, où commença sa liaison coupable avec la marquise Emilie Du Chastelet, dame à la fois savante et frivole, Voltaire fut pris d'un goût subit pour les sciences, et, se retirant avec cette femme à Cirey, terre située sur les confins de la Champagne et de la Lorraine, il s'occupa exclusivement de mathématiques, de métaphysique et de philosophie. Les *Eléments de la philosophie de Newton* furent un des premiers fruits de sa retraite (1738). Ce goût ne fut malheureusement que passager, et le poëte signala son *raccommodement avec les muses*, comme on disait alors, en composant *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, *Mérope*, l'*Enfant prodigue* et les *Discours sur l'homme*. Au milieu de ces travaux, il publiait, contre l'abbé Desfontaines, critique célèbre, le *Préservatif*, satire à laquelle celui-ci répondit aussitôt par la *Voltairomanie* (1738). Cette réponse le mit dans une fureur digne d'un *philosophe*, et il fit intervenir la police dans l'affaire.

12. Cependant le prince royal de Prusse l'avait prié, deux ans auparavant (1736), d'être son maître dans l'art de penser et d'écrire. Il le chargea de faire imprimer sa Réfutation de Machiavel ; mais devenu roi sur ces entrefaites (1741), il n'eut rien de plus pressé que de suspendre la publication d'un ouvrage dont il se préparait à démentir les principes par ses actions. Voltaire, n'ayant pu retirer le manuscrit d'entre les mains du libraire, en affaiblit au moins de nombreux passages, et l'*Anti-Machiavel* parut sous les auspices de cette double lâcheté

13. *Alzire* avait été faite dans le même esprit que *Zaïre*. *Mahomet*, joué d'abord à Lille (1741), puis à Paris (1742), contenait l'attaque la plus violente contre le catholicisme : son but évident est de rendre méprisable toute religion. Dans cette pièce, les imputations de *tyrannie affreuse*, d'*atroce et insatiable ambition*, de *honteuse imposture*, se reproduisent jusqu'à satiété, et s'adressent en apparence au prophète musulman, en réalité au chef de l'église chrétienne. D'ailleurs, pour qu'il n'y eût pas de doute sur ses intentions, Voltaire donnait la clef de son langage dans mille petits ouvrages en prose, où il répétait les mêmes invectives contre le pape et les prêtres, sans prendre la peine de se déguiser.

14. Sur ces entrefaites, madame de Pompadour, qui venait de remplacer madame de Châteauroux auprès de Louis XV, et que Voltaire avait connue avant sa triste élévation au rôle de favorite, lui fit obtenir, après le *Poëme de Fontenoi*, le titre de poëte suivant la cour, le brevet d'historiographe de France et une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; et M. Arouet put s'appeler M. de Voltaire.

15. Après avoir fait jouer sa tragédie de *Mérope*, il se présenta, pour la troisième fois, à l'Académie française (1746), et, à cette occasion, craignant une opposition du roi à sa nomination, il osa écrire, et autorisa à publier cette déclaration : « Si jamais on a imprimé sous mon » nom une ligne qui puisse scandaliser seulement un » sacristain de paroisse, je suis prêt à la déchirer; je dé» teste tout ce qui peut porter du trouble dans la » société. » On a peine à croire à tant d'hypocrisie, à tant d'audace. Cette manœuvre fut couronnée de succès, et l'autorité souffrit que l'auteur de tant d'œuvres coupables s'assît sur le fauteuil académique. Faisons remarquer en passant que cette témérité à se jouer de l'évidence et des choses les plus saintes, était le propre de Voltaire. C'est dans le même esprit que, vers la même époque, il dédia son *Mahomet* au pape Benoît XIV.

16. Après avoir composé, pour lutter contre le vieux

poëte Crébillon, trois tragédies que celui-ci avait déjà traitées, *Sémiramis* (1748), *Oreste* (Electre) et *Rome sauvée* (Catilina). Voltaire fut obligé de quitter Paris de nouveau, sa vanité avait irrité contre lui tous les gens de lettres; ses écrits irréligieux lui aliénaient ses protecteurs, et le monarque, assis sur le trône dont il sapait chaque jour les fondements, ressentait pour lui une aversion qu'il ne dissimulait pas.

17. En 1750, Voltaire se rendit une seconde fois en Prusse. Frédéric II avait ambitionné le titre de *Prince philosophe;* le *roi du philosophisme* fut reçu à bras ouverts et comblé de faveurs. Admis dans l'intimité du bel-esprit couronné, il se brouilla bientôt avec lui, et deux ans à peine écoulés, il quittait la Prusse en fugitif, après avoir été emprisonné par ordre du roi et avoir vu l'un de ses ouvrages, la *Diatribe du docteur Akakia* (contre Maupertuis) brûlée à Berlin par la main du bourreau.

18. Il ne fut pas permis à Voltaire, ou bien il ne jugea pas prudent, de revenir à Paris. Il habita successivement plusieurs villes frontières de France, puis Monrion, sur le territoire de Lausanne et les Délices, sur celui de Genève (1755-7); enfin il fit acquisition de Tourney et de Ferney, deux terres du pays de Gex, entre lesquelles il se partageait. Il finit par se fixer dans la dernière, et de là vient que, par une profanation ridicule, on l'appela le *Patriarche de Ferney.*

19. Ce fut dans cet atelier d'irréligion qu'il passa les vingt dernières années de sa vie. C'est là qu'il mit la dernière main à son *Siècle de Louis XIV*, où l'irréligion put encore trouver place; qu'il composa l'*Orphelin de la Chine*, tragédie qui n'est pas plus innocente que les autres, et où une femme, en parlant d'affection maternelle, prononce ce vers coupable :

Cette loi vient des dieux, le reste est des humains.

Voltaire sembla se livrer ensuite à une complète débauche d'impiété, d'immoralité, de calomnies, et les

œuvres qu'il produisit eussent mérité à leur auteur d'être ignominieusement chassé de tous les pays chrétiens. Nous ne parlerons pas de son poëme de la *Loi naturelle*, ni de celui du *Désastre de Lisbonne*, où il ressasse ses éloges du déisme et ses attaques ordinaires contre la religion ; mais nous signalerons à l'indignation publique ses parodies des Livres saints, de l'*Ecclésiaste*, du *Cantique des Cantiques* qu'il donnait comme des traductions ; son poëme de la *Pucelle d'Orléans*, dans lequel il blesse la pudeur publique et flétrit l'une des gloires nationales les plus pures ; *Candide* et la plupart de ses contes où règnent à la fois la licence la plus grossière, l'impiété la plus révoltante et la philosophie la plus dangereuse ; enfin, l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, dans lequel il s'attache constamment à rendre le catholicisme odieux, à diffamer les grands hommes du christianisme, à démontrer que les prêtres et les rois ont seuls causé tous les maux que les peuples ont éprouvés.

C'était une détestable action que d'empoisonner ainsi la science dans ses sources ; mais la haine de Voltaire contre la religion et contre l'autorité légitime semblait croître avec ses années : elle dégénérait en folie furieuse, et cet homme qui savait parler un langage si beau, si pur, si délicat, avait formulé sa passion violente dans ces deux mots qu'il répétait et écrivait sans cesse : DÉTRUISONS L'INFAME. L'infâme, c'était la religion de Jésus, la religion que professèrent saint Jean-Chrysostôme et saint Augustin, Fénelon et Bossuet, en un mot tous les grands hommes de l'ère nouvelle.

20. Nous ne parlerons pas des mille pamphlets que tous les matins Voltaire laissait tomber de sa plume, ni de ses articles de *l'Encyclopédie*, tous empreints du même esprit de philosophisme, et qui ont été réunis sous le titre de *Dictionnaire philosophique*. Détournons nos regards de cette sentine morale, et reportons-les sur des objets plus consolants : rappelons qu'à Ferney, Voltaire fit une bonne action ; qu'il recueillit une petite-nièce du grand Corneille, qu'il pourvut à son établisse-

ment en publiant par souscription une édition des œuvres de ce grand tragique, accompagnée d'un commentaire; qu'il prit la défense de Calas, de Sirven (1762), injustement poursuivi (il est vrai qu'il s'agissait de protestants); de la femme Montbailly, de Saint-Omer (1770), et des paysans de la Franche-Comté; enfin, qu'il composa sa tragédie de *Tancrède* (1760), à peu près pure de tout mélange philosophique.

21. Après une absence qui avait duré vingt-huit ans, Voltaire désirait vivement revenir à Paris; il sollicita et obtint l'autorisation d'y venir, et y arriva en février 1778. Il avait corrompu la société, la société le reçut avec un enthousiasme digne d'un peuple dépravé. A une représentation d'*Irène*, on couronna son buste sur le théâtre, on le porta en triomphe jusqu'à son carrosse, on le reconduisit à son hôtel, en faisant retentir les airs de son nom, et du titre de ses principaux ouvrages; on osa même nommer *la Pucelle!* Du reste, ce fut son apothéose; il mourut le 30 mai 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans passés. Quelques jours avant, il avait remis à l'abbé Gaultier une profession de foi dans laquelle il déclarait mourir dans la religion catholique; cette profession pouvait paraître fort suspecte de la part d'un homme qui en avait fait plusieurs toutes aussi régulières, qui même avait reçu publiquement la communion, sans avoir pour cela retranché de ses œuvres, soit avant, soit après ces démonstrations pieuses, une seule phrase impie, un seul mot obscène. On lui refusa donc la sépulture chrétienne à Paris, et ce fut par surprise que l'abbé Mignot, son neveu, le fit inhumer dans l'abbaye de Scellières, en Champagne.

Telle est en abrégé, sous le point de vue moral, la vie de cet écrivain trop fameux, que nos deux révolutions ont décoré du nom de *grand homme*, et qu'ils ont placé, l'une en compagnie de Marat, l'autre en compagnie de Fénelon, pour le récompenser d'avoir hâté la mort des rois, en avilissant la royauté, et celle des senti-

ments religieux en portant la corruption jusque dans le fond des chaumières [1].

22. Apprécions maintenant le talent littéraire de Voltaire.

Le trait le plus distinctif de son génie, c'est cette facilité, cette souplesse qui se pliait aux genres les plus opposés ; qui passait sans effort de la prose à la poésie, du familier au sublime, du plaisant au sérieux, du simple récit des faits à l'invention épique, tragique ou romanesque, enfin des spéculations philosophiques et des calculs algébriques même, aux saillies les plus vives de la gaieté, aux caprices les plus riants de l'imagination. Ce don merveilleux, joint à l'insatiable besoin de succès dont il était dévoré, à l'infatigable activité d'un esprit dont les forces semblaient se réparer dans le travail même qui les épuise, permit à Voltaire de tenter toutes les routes de la célébrité littéraire, et lui acquit le surnom d'écrivain universel ; mais cette ambition ne fut pas toujours heureuse, et s'il fut supérieur en plusieurs genres, il resta médiocre et mauvais en quelques autres.

23. Voltaire a produit deux poëmes de longue haleine, d'abord la *Henriade*. Il la crayonna, comme on l'a vu, à la Bastille ; depuis il changea souvent, il refit son œuvre, sans pouvoir arriver à être satisfait de lui-même ; c'est qu'il y avait en effet dans la *Henriade* un vice irrémédiable : c'était l'esprit même du poëte, c'est-à-dire sa pensée incrédule. De là vient la substitution de l'allégorie au merveilleux, dont on est d'autant plus fondé à regretter l'absence, que, quand Voltaire l'emploie, son génie s'élève jusqu'au sublime : ainsi l'apparition de saint Denis à Henri IV, au moment où il va porter dans les murs de Paris le carnage et la dévastation, est d'un grand et bel effet. Malheureusement de telles beautés y sont rares. Son épopée offre des récits élégants, de brillantes images, des allégories ingénieuses, mais point d'inspiration ; elle est vide de création et de merveilles. Est-ce le sujet, est-ce le génie qui a manqué à Voltaire ? Ce n'est ni l'un ni

[1] C'est, le croirait-on ? sous la Restauration que le libraire Touquet osa publier ses œuvres sous le titre de : *Voltaire des chaumières*.

l'autre ; c'est quelque chose de plus grand, sans quoi le génie n'est rien. Le philosophe impie, pour devenir poëte, a dû se faire chrétien ; mais, comme ce n'était qu'une fiction de son esprit, il n'a fait qu'un poëme dont l'ensemble est froid comme son cœur [1].

Le même esprit philosophique, qui a privé la *Henriade* du merveilleux, l'a aussi privée de ces riantes descriptions de la nature, qui plaisent tant aux génies religieux. *Il n'y a pas seulement*, disait l'abbé Delille, *d'herbe pour nourrir les chevaux, ni d'eau pour les désaltérer*. Cette saillie est une critique pleine de justesse. Le cœur n'y trouve pas davantage à satisfaire son besoin éternel d'émotions, et l'on peut dire, qu'à part quelques vers, quelques tirades, quelques épisodes, la *Henriade* n'est qu'un jeu d'esprit, un exercice de déclamation, une œuvre mesquine comme l'esprit qui l'a conçue.

24. L'autre poëme de Voltaire, la *Pucelle d'Orléans*, est une épopée burlesque. Le poëte impie, désespérant de pouvoir traiter convenablement le sujet le plus épique de nos annales, l'a voulu gâter à jamais en y attachant son nom. Aussi l'indignation que nous fait éprouver l'infamie de l'auteur qui se rendit complice des persécuteurs de Jeanne d'Arc, nous empêche d'apercevoir les beautés de cette œuvre anti-nationale autant qu'anti-chrétienne, et nous interdit de nous en occuper plus longtemps. Ajoutons seulement qu'elle fut encore une œuvre d'atroce vengeance, et qu'il y envoie aux galères Fréron, La Baumelle, Clément, Desfontaines, et tant d'autres qui essayaient de venger la révélation, la morale ou la patrie, outragées par lui dans vingt ouvrages.

Joignons à cet ouvrage la *Guerre civile de Genève*, poëme burlesque en cinq chants, dont voici l'occasion.

Plus jeune que Voltaire, Jean-Jacques Rousseau l'avait d'abord honoré comme un maître, et il en avait reçu des éloges flatteurs, auxquels se mêlaient quelques plaisanteries sans amertume. Voltaire, sentant tout ce qu'un

[1] V. ce que nous disons à ce sujet, *Traité de Littérature*, Poétique, p. 61-69.

tel homme pouvait valoir pour le parti philosophique, voyait, sans en être trop importuné, le vif éclat de sa célébrité naissante. Lorsque Rousseau fut poursuivi pour l'*Emile* (1762), Voltaire lui offrit un asile ; mais son offre fut repoussée par ces paroles : « Je ne vous aime pas, lui » écrivait Rousseau ; vous avez corrompu ma république » en lui donnant des spectacles [1]. » Dès lors l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, si grand naguère aux yeux du philosophe, ne fut plus rien aux yeux de l'homme, et il le déchira d'une manière atroce dans un poëme, monument de haine et de mauvais goût (1768).

25. Comme poëte tragique, Voltaire occupe le troisième rang ; Corneille avait inspiré l'admiration, Racine la pitié, Voltaire remua les passions. Il y a dans sa carrière dramatique, comme dans celle de Corneille, trois époques, sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse, ses tâtonnements, ses triomphes, ses chutes. *OEdipe*, comme le dit La Motte, promettait un digne successeur des deux grands tragiques ; mais cette promesse tarda quelque temps à se réaliser, et c'est peut-être parce qu'il s'attacha trop d'abord à suivre leurs pas, qu'il recula le moment de se placer à leur côté. *Artémire*, *Eriphile* et *Mariamne*, imitation trop marquée de Racine, obtinrent peu de succès. Il imita plus heureusement Corneille dans *Brutus* et dans la *Mort de César*. Enfin il fit *Zaïre*, et de ce moment il prit place parmi les poëtes vraiment originaux. Ce n'est point la perfection des vers de Racine ni leur mélodieuse douceur ; ce n'est pas ce soin, ce scrupule dans la contexture de l'intrigue, ni ces gradations infinies du sentiment ; ce n'est pas non plus la haute imagination et la simplicité de Corneille. Et pourtant il y a en Voltaire quelque chose qui ne se trouve pas dans les autres et qu'on pourrait y regretter. Il a une certaine chaleur rapide de la passion, un abandon entier, une verve de sentiment qui entraîne et qui émeut, une grâce qui charme et qui subjugue. Telle est la *tragédie voltairienne* dont

[1] On sait que Ferney est aux portes de Genève, et que Voltaire y avait établi un théâtre.

Zaïre est le type. *Alzire, Mahomet, Mérope* formèrent une suite glorieuse à *Zaïre*, et lorsqu'il lutta contre Crébillon, il sut encore briller dans le genre terrible et passionné.

Mais dans l'*Orphelin de la Chine* (1755) et dans *Tancrède* (1760), on sent déjà s'affaiblir la vivacité de cet esprit brillant et facile. Après *Olympie* (1764), le génie tragique de Voltaire s'éteignit et disparut dans une longue suite d'ouvrages languissants et dégénérés. Il fit le *Triumvirat* (1764), les *Scythes* (1767) et *Sophonisbe* (1774) qui ne purent se soutenir sur la scène ; les *Guèbres*, les *Lois de Minos*, *don Pèdre* et les *Pélopides*, qu'il n'osa présenter au théâtre ou qu'il eut le chagrin d'en voir repousser ; enfin *Irène* (1778), qu'il vit jouer en mourant, et *Agathocle*, qui fut représenté le jour anniversaire de sa mort (1779).

Moins vigoureux que Corneille, moins haut de cœur, moins pur et moins vrai que Racine, moins moral que tous deux, Voltaire se place cependant à côté d'eux par l'éclat de son style, par le mouvement nouveau de ses tragédies, par l'expression souvent vive et heureuse des passions. Toutefois, le premier, il a corrompu la pureté de l'art tragique par des ressorts forcés, par des situations quelque peu romanesques, par des fictions, par des coups de théâtre, qui peuvent un moment saisir et étonner l'imagination, mais qui bientôt fatiguent et laissent sans intérêt et l'esprit et le cœur.

26. La comédie est un des genres où Voltaire eut le moins de succès. Il ne sut pas imaginer des caractères ni des situations comiques. Il sut encore moins faire parler ses personnages, et leur prêter de ces discours de bonne foi où leur passion, leur faiblesse se trahit à leur insu. Son esprit, essentiellement moqueur, ne voyait dans les ridicules, qu'il essayait de mettre sur la scène, que des sujets de railleries, des occasions de bons mots : et ces bons mots, ces railleries, il les plaçait dans la bouche même de ceux qui les méritaient. C'était un contre-sens. La gaieté malicieuse de Voltaire, ailleurs de si bon goût,

est presque toujours, dans ses comédies, fausse, grimaçante, burlesque et même grossière ; ses personnages ridicules sont des caricatures, et leurs mots plaisants sont des bouffonneries. Tels sont les défauts qu'on trouve dans l'*Indiscret*, la *Prude*, la *Femme qui a raison*, le *Droit du seigneur*, le *Dépositaire*, les *Originaux*, l'*Echange*, etc. Aussi Voltaire a-t-il souvent remplacé le comique par la qualité la plus contraire au genre, mais en même temps la plus analogue à son génie, le pathétique. C'est au pathétique que *Nanine*, l'*Enfant prodigue* et l'*Ecossaise* ont dû principalement leur succès. L'*Ecossaise* (1760) dut encore le sien à sa qualité de satire révoltante, où l'auteur de l'*Année littéraire* est traduit sur la scène comme espion et délateur à gages.

27. Admirateur passionné plus qu'habile imitateur de Quinault, Voltaire a fait des opéras et même des opéras-comiques : *Samson*, *Pandore*, le *Temple de la gloire*, le *Baron d'Otrante*, les *Deux tonneaux*, etc. ; mais dans ce genre, il est toujours resté au-dessous, non-seulement de lui-même, mais des autres.

Voltaire n'a pas été plus heureux dans une variété de la poésie lyrique, l'ode : il en a fait une vingtaine, toutes détestables, et cela devait être, parce qu'aucun genre de poésie ne demande peut-être plus de pureté d'âme, de croyance et d'enthousiasme.

Disons, en passant, un mot du *Poëme de Fontenoi* (1745), si bien nommé *Gazette rimée*. Voltaire le composa à la hâte, d'après les premières relations qui annonçaient la victoire. A chaque nouveau courrier, il donnait une édition nouvelle, contenant les détails qui venaient de lui parvenir ; et comme alors il s'était fait courtisan, et qu'il cherchait à se faire des appuis pour arriver à la faveur, tous les hommes de quelque naissance, qui avaient figuré dans la bataille, venaient successivement figurer dans le poëme, et l'auteur s'applaudissait moins d'avoir trouvé un beau vers que d'avoir pu faire entrer un grand nom dans un vers médiocre.

28. Voltaire est le premier qui ait intitulé *Discours en*

vers ces compositions philosophiques, qu'auparavant on nommait assez improprement poëmes. Les auteurs anglais, Pope surtout, lui ont fourni la plupart de ses arguments, et entre autres ce principe que *tout est bien;* c'est la théorie de *Candide*, c'est la thèse du *Mondain*, c'est le fond du premier Discours de Voltaire sur l'homme. On conçoit que Voltaire, brillant de gloire, entouré de tout le luxe du XVIIIe siècle dans les délices de Cirey, trouvât que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et qu'il regardât, comme chose toute simple, l'inégalité des conditions. Rousseau, pauvre et inconnu, ne voyait pas ainsi la société. Les *Discours sur l'homme* furent publiés de 1734 à 1738 : les quatre premiers sont les meilleurs ; la versification surtout est travaillée avec beaucoup de soin, les pensées sont généralement justes. Dans les trois autres, le style et les pensées fourmillent d'erreurs et de négligences. Mais là même où Voltaire s'est le plus élevé, on peut lui reprocher de n'avoir pas porté la poésie philosophique à la hauteur où elle peut atteindre : son triste raisonner l'attachait à la terre ; dans ses discours, le sensualisme domine la pensée, et l'inspiration est étouffée par l'incrédulité.

29. Voltaire a fait un assez grand nombre de Contes et d'Epîtres ; ses Contes ne valent pas mieux que ceux de La Fontaine pour la morale, et pour la forme ils sont loin de les égaler. Les Epîtres ont plus de variété, plus de mouvement que celles de Boileau ; mais il s'en faut qu'elles soient d'une composition aussi sage, d'une exécution aussi régulière, d'une versification aussi savante.

Le plus satirique des poëtes ne pouvait manquer de faire des satires. Voltaire n'a donné ce titre qu'à quelques pièces, quoiqu'en tout genre d'écrits, à propos de tout, et quelquefois à propos de rien, il n'ait cessé de verser le ridicule ou l'opprobre sur ses ennemis. Si sa malice n'est souvent qu'ingénieuse, plus souvent encore elle dégénère en une fureur aveugle qui lui fait passer toutes les bornes, le dépouille de toute bonne foi, de tout jugement, de toute pudeur, et pousse en lui la métamorphose jusqu'à le priver entièrement d'esprit.

30. Dans la poésie légère, Voltaire n'a point de rival, sa versification est élégante, facile, pleine de grâce, étincelante d'esprit. Pourquoi faut-il ajouter que ces formes séduisantes enveloppent presque toujours l'immoralité et l'irréligion? *Le Temple du Goût* est l'une de ses compositions les moins entachées de ces défauts; c'est particulièrement dans cet ouvrage qu'il a déployé toute la finesse et la légèreté d'esprit, qui fut son principal mérite.

31. Jugeons maintenant Voltaire comme prosateur, et considérons en lui l'historien, le romancier, le philosophe et le critique.

Son premier essai d'histoire fut heureux, et mérite le succès qu'il a obtenu (1731). Il eut le bonheur de choisir, pour son héros, le plus romanesque et le plus aventureux des souverains modernes, l'*Alexandre du Nord*. L'*Histoire de Charles XII*, de ce prince qui fut tout entier dans les faits, ne demandait que des tableaux, et c'était un des talents de Voltaire. Il sut y donner, à des événements peu éloignés encore, l'intérêt du drame et la magie du passé.

Voltaire, beaucoup plus tard (1759-1763), écrivit l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, prince célèbre comme rival de Charles XII, et plus encore comme législateur de son peuple; mais quand il peignit le czar, sa main n'était plus aussi légère, aussi ferme, et son coloris n'avait plus la même vivacité. D'ailleurs, l'ouvrage, presque dicté par deux impératrices qui le payèrent en présents magnifiques, manque souvent au premier devoir de l'historien, la véracité.

Les *Annales de l'Empire* (1754) furent encore un triste fruit de la complaisance. La duchesse de Saxe-Gotha, sœur de Frédéric, les avait demandées à Voltaire à sa sortie de Prusse. La mauvaise foi y règne partout, et la forme n'en est pas moins vicieuse; ce n'est guère qu'un abrégé chronologique froid et décharné.

L'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations* (1756) est l'ouvrage historique le plus considérable qui soit

sorti de la plume de Voltaire. Il est composé avec beaucoup d'art; et au milieu des préventions et des dénigrements dont il fourmille, on y trouve des aperçus larges et nouveaux, avec ce mouvement, cette unité que l'on n'avait pas encore donnée à l'histoire intellectuelle de l'humanité. Mais là, plus que dans aucun autre ouvrage de Voltaire, percent sa légèreté, sa mauvaise foi, son ignorance. Les premiers temps de l'humanité y sont présentés sous un jour faux et étroit; et, par l'histoire mutilée et travestie des Juifs, Voltaire prélude à ses attaques continuelles contre la religion chrétienne; et dès qu'elle est fondée, son livre n'est plus qu'une longue diatribe contre le catholicisme.

Le *Siècle de Louis XIV*, continuation de l'Essai, est, avec la Vie de Charles XII, l'ouvrage historique le moins imparfait de Voltaire : c'est un un beau tableau représentant un beau règne. L'auteur, pour le peindre, était au point de vue favorable. Sa première jeunesse s'était écoulée pendant les dernières années de Louis XIV, et dans la société de plusieurs personnages qui avaient approché le monarque ou siégé dans ses conseils. Mais il ne se pressa point de mettre en œuvre les matériaux qu'il avait analysés. C'est dans la maturité de l'âge (1757), à une époque où l'enthousiasme, causé par les brillantes prospérités de ce règne, et le dénigrement produit par les sombres calamités qui en affligèrent la fin, avaient également disparu pour faire place à l'esprit de justice, que Voltaire entreprit de retracer un siècle où les armes, les lois, l'administration, le commerce, l'industrie, les lettres, les sciences et les arts semblaient avoir uni toutes leurs palmes pour faire présent à la France d'un immortel faisceau de gloire. Ici l'historien a toute l'impartialité qui peut s'accorder avec une juste admiration. S'il vante les belles qualités et les grandes actions du monarque, il ne dissimule, ni ses fautes, qu'il expia par un si noble aveu, ni ses malheurs, qu'il soutint avec une si admirable constance, ni les misères de son peuple, qu'il s'affligeait tant de ne pouvoir soulager. Le *Siècle de Louis XIV*

est une œuvre patriotique autant que le règne qu'il retrace a été notre plus grande gloire nationale.

Le *Précis du siècle de Louis XV* continue le *Siècle de Louis XIV*, mais dans un degré moindre d'intérêt et de mérite : c'est une ébauche imparfaite à la suite d'une peinture achevée. Tous les chapitres ne sont pas du même temps, et l'on dirait qu'ils ne sont pas tous de la même main. Il est présumable que Voltaire, témoin de tout ce règne, en avait écrit à mesure les événements, et qu'après la mort de Louis XV il tira tous ces morceaux de son portefeuille et les réunit à la hâte.

Quant à l'*Histoire du parlement de Paris* (1769), il la composa pour se venger des alarmes que ce corps lui avait données au sujet de ses écrits irréligieux [1], et l'on peut dire qu'elle ne contribua pas faiblement à le faire abolir deux ans après (1771).

32. Si de l'histoire nous passons à la philosophie, le mauvais génie du XVIIIe siècle s'y montre tout entier. Et, d'abord, quand il s'agit de Voltaire, le mot de *philosophie* prend une acception particulière pour laquelle on a créé le mot justement dépréciateur de *philosophisme*. Un jour, le lieutenant de police Hérault lui avait dit : *Quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne. — C'est ce que nous verrons*, répondit-il. — *Je suis las*, dit-il un autre jour, *de les entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme : j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire.* Il ne tint pas à lui que ce funeste dessein ne fût accompli. Il est peu de ses ouvrages où la religion ne reçoive quelque atteinte, et l'on pourrait presque dire de ceux où elle est épargnée, que ce sont des distractions ou des armistices. Sa première attaque fut la plus mesurée, et elle était bien vive pour l'époque (1726). Nous voulons parler des *Lettres philoso-*

[1] Les ouvrages de Voltaire, brûlés par le bourreau, sont, à Paris, les *Lettres philosophiques* (1734), la *Traduction du Cantique des Cantiques* (1756), le *Dictionnaire philosophique* (1765), la *Théologie portative* et la *Bible expliquée* (1776).

phiques, ouvrage où Voltaire discutait, avec la hardiesse des *Libres penseurs*, les questions les plus délicates de la métaphysique, de la théologie même, et commençait ses agressions contre Pascal, ce génie si incommode à tous les adversaires de la révélation. Mais c'est à partir de son établissement à Ferney qu'il garda le moins de ménagements et mit le plus de persévérance dans ses hostilités contre le christianisme et contre le catholicisme en particulier. Ce fut une guerre de tous les jours, de tous les instants. Les traités et les pamphlets, les dissertations et les facéties, les écrits qu'il livrait à la presse et les lettres qu'il confiait à la poste, tout lui servait d'armes pour avilir la religion, animer ses ennemis et diffamer ses défenseurs. Dans ce débordement d'ouvrages anti-chrétiens, et par conséquent anti-sociaux, se distinguent, par la masse ainsi que par la violence, la *Philosophie de l'histoire* (1765), la *Bible commentée* (1776), l'*Examen important de milord Bolingbroke* (1767), l'*Histoire de l'établissement du christianisme*.

33. C'est dans le même esprit que Voltaire écrivit des mélanges d'histoire, de politique, de législation, de jurisprudence, de science, de critique, qu'on a réunis sous le titre de *Dictionnaire philosophique* et de *Mélanges historiques* ou *littéraires*. Tout cela tient à la fois du traité et du libelle : tout cela fourmille d'impiétés, de sophismes, de jugements faux et inconsidérés, de fautes contre la science historique, et surtout de calomnies. Dans ces écrits, l'auteur semble prendre à tâche d'annihiler le mérite des hommes et des écrivains les plus admirés, il ne respecte aucun genre d'illustration, et, sans craindre le reproche d'inconséquence, il prodigue alternativement l'éloge et la critique ; ainsi, dans l'un de ses ouvrages, il poursuit de ses railleries, et même de ses insultes, Bossuet, Racine, Pascal, et dans un autre il les signale à l'admiration.

34. Le roman philosophique, tel que l'inventa Voltaire, touche de bien près au genre dont nous venons de parler, ou du moins il y continue la lutte contre ce qu'il

appelle les préjugés, c'est-à-dire contre les croyances religieuses et morales. *Zadig*, *Candide*, les *Voyages de Scarmentado*, la *Vision de Babouc*, *Micromégas*, l'*Ingénu*, passent pour ses meilleurs romans : ils sont réellement écrits d'un style aussi pur que séduisant ; mais, de même que pour les poésies fugitives de Voltaire, il faut reconnaître que le fond en est aussi vicieux que la forme en est exquise, et qu'au bout de chacun de ses récits vient se placer quelque maxime impie ou quelque prétendue vérité qui détruit la vieille morale et la religion de nos pères. Ajoutons que, souvent, l'auteur peint sans aucun voile les scènes les plus licencieuses et les mœurs les plus dépravées.

35. Il nous reste à parler des *Lettres* de Voltaire, qui seules forment le tiers au moins des 80 volumes dont se composent ses œuvres. Il s'y montre ce qu'il fut toute sa vie, frondeur de tout ce qu'on respecte, railleur des choses les plus respectables, les plus saintes, toujours écrivain habile, plein d'esprit et d'une verve moqueuse. C'est là qu'on le voit à nu, manquant à la vraie dignité de l'homme, trahissant sa conscience, se parjurant, désavouant ses ouvrages, accablant de flatteries et de caresses les mêmes hommes que, sous la même date, il couvrait de ridicule, et prodiguant les plus vifs témoignages d'amitié ou de considération à ceux qu'il déchirait simultanément dans des écrits clandestins. Tel est l'homme dont l'ignorance et l'esprit de parti ont fait un dieu ; oui, c'est un dieu, mais le dieu du mal.

36. Voltaire en effet, génie littéraire le plus puissant du XVIIIe siècle, au lieu d'accepter les idées de religion et de morale qui sont le germe de tout bien dans la vie comme dans les arts, n'accueillit que les mauvaises inspirations de la nature humaine : impatient de tout frein, il se mit en guerre contre toutes les idées reçues, contre les autorités légitimes qui sont à la fois le produit et le soutien de la civilisation chrétienne, et son talent extraordinaire ne fut plus pour lui qu'un instrument de désordre et de destruction. Le drame, l'histoire, la poésie, le ro-

man, devinrent dans ses mains des armes pour la lutte qu'il entamait ; il les détourna de leur destination primitive et fut obligé de les fausser ; aussi n'a-t-il laissé rien de parfait, et chacune de ses œuvres est-elle demeurée incomplète. C'est là, du reste, la destinée de tout ce qui n'est pas conforme aux lois éternelles du bon et du vrai [1].

ROUSSEAU.

1. J.-J. Rousseau jusqu'à l'âge de trente ans. — 2. Jean Jacques musicien: Discours sur les lettres et sur l'inégalité des conditions. — 3. Les Dévots de Jean-Jacques ; Rousseau copiste de musique : les Enfants-Trouvés. — 4. Le Devin du village ; Lettre sur la musique française ; Lettre sur les spectacles. — 5. Divers séjours de Rousseau ; succession de ses ouvrages jusqu'à sa mort. — 6. J.-J. Rousseau apprécié comme homme. — 7. Source de son talent, de ses opinions et de ses fautes : couleur générale de ses écrits. — 8. Appréciation de la Nouvelle Héloïse. — 9. De l'Emile. — 10. Influence des écrits politiques de Rousseau. — 11. Le Discours sur l'inégalité des conditions. — 12. Le Contrat social. — 13. Le livre sur la Pologne. — 14. Livres de Controverse. — 15. Les Confessions de J. J. Rousseau. — 16. Jugement résumé sur Rousseau.

1. Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève en 1712 : son père était horloger [1] ; il perdit sa mère en naissant, et son éducation fut abandonnée au hasard. Les premières lectures de cet enfant furent des romans et les *Vies de Plutarque*. Rousseau père ayant été forcé de quitter Genève par suite d'une querelle avec un homme influent, Jean-Jacques fut placé dans l'étude d'un greffier : renvoyé du greffe comme *inepte*, il devint apprenti graveur ; bientôt il s'enfuit de chez son maître, et après avoir sans conviction abjuré le protestantisme, il mena une vie errante et misérable. Successivement laquais, scribe, interprète d'un intrigant, séminariste, maître de musique, il dut beaucoup à la commisération de madame de Warens qu'il paya plus tard de ses bienfaits en révélant ses désordres.

2. Rousseau vint à Paris à l'âge de trente ans, ayant en

[1] V. *Traité de Littér.*, t. 1er, p. 24 et s., et t. 2, p. 50, 60 et *passim*.

[2] Originaire d'un libraire de Paris, retiré à Genève en 1529, vers le commencement de la Réforme.

poche un système de notation musicale qui devait faire sa fortune. Ce système, bon pour l'enseignement, fut jugé défectueux pour la pratique ; et le musicien désappointé se vit obligé, pour vivre, d'accepter la place de secrétaire du comte de Montaigu, ambassadeur de France à Venise (1743). Il se rendit donc en Italie, et y prit le goût de la musique italienne, alors peu connue en France. Revenu à Paris (1745), Jean-Jacques, après avoir pris comme femme une misérable servante d'auberge, Thérèse Levasseur, devint commis du fermier-général Dupin, et entra en relation avec Diderot, Grimm et d'autres auteurs du parti philosophique. Une circonstance fortuite lui révéla son talent ; il lut dans le *Mercure de France* que l'Académie de Dijon avait proposé cette question : *Le progrès des arts et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Rousseau soutint la négative, et son paradoxe éloquent fut couronné. Sa cervelle n'y tint plus, et de ce moment il forma la résolution de *rompre brusquement en visière aux maximes de son siècle.* Dans un autre discours sur l'*Inégalité des conditions* (1753), Jean-Jacques Rousseau renchérit encore sur ses services et se posa comme l'ennemi le plus ardent de toutes les sociétés humaines.

3. L'enthousiasme qu'il excita se conçoit avec peine : c'était surtout dans les salons les plus élégants, parmi les grands seigneurs musqués et les femmes à la mode qu'il comptait ses admirateurs dévoués, ceux que dès lors on appelait les *dévots de Jean-Jacques.*

Le nouveau cynique devint fou de vanité, et, pour mieux jouer son rôle, il voulut conformer en apparence ses actions à ses paroles, et se livrer tout entier au culte d'une rigide vertu. Il bannit de sa maison tout ce qui s'élevait au-dessus du strict nécessaire ; il prit un vêtement grossier, et annonça partout que, pour avoir une profession indépendante et qui le rapprochât de l'état de nature, il renonçait à faire dépendre son existence d'un travail de bureau, des succès littéraires, et prenait un métier, celui de..... On ne devinera pas..... de *copiste de*

musique. Pour être conséquent, il eût dû se faire bûcheron ou chasseur.

L'amour subit de Rousseau pour les vertus primitives ne l'empêcha pas de conserver sa concubine Thérèse. Il trouvait peut-être que cette situation le rapprochait plus complétement de la vie sauvage. Il poussa plus loin encore l'imitation de la nature la plus brutale : il avait eu des enfants ; il les fit porter aux Enfants-Trouvés, et ne s'inquiéta jamais de leur sort.

4. Jean-Jacques Rousseau avait publié deux comédies de sa composition qui n'avaient pas eu la moindre réussite. En 1752, il fit représenter le *Devin du village*, opéra pastoral, dont il avait composé les paroles et la musique : le succès en fut immense. La *Lettre sur la musique française* ne fit pas moins de bruit. C'était déjà chose assez bizarre qu'un *opéra* du grand ennemi de la civilisation : ce ne fut point assez d'inconséquences. Quelques années après (1758), il publia, à l'occasion du théâtre qu'on voulait établir à Genève, sa *Lettre sur les spectacles*, lettre pleine de force et de logique, dans laquelle il démontrait tous les dangers du spectacle dramatique, et cherchait à prouver que la comédie même la plus morale était nuisible pour les mœurs publiques. Alors que pourrait-on dire de l'opéra ?

5. Après avoir passé vingt mois (1756-1758) à l'Ermitage, dans la vallée de Montmorenci, près de deux femmes célèbres, madame d'Epinay et sa belle-sœur, la comtesse d'Houdetot, Rousseau quitta l'asile, qu'il devait à la première, pour la maison de Mont-Louis, sise au même endroit, et bientôt après pour un appartement au château du maréchal de Luxembourg. Il y demeurait lorsque parurent la *Nouvelle Héloïse* et la traduction du premier livre des *Histoires de Tacite* (1759), le *Contrat social* et l'*Emile* (1762). Ce dernier ouvrage fut poursuivi et brûlé publiquement à Paris et à Genève. Jean-Jacques, obligé de quitter la France, habita successivement Neufchâtel, où, vêtu en Arménien, il fit des lacets pour vivre, écrivit sa *Réponse au mandement de l'archevêque de Paris* (M. de

Beaumont), et composa ses fameuses *Lettres de la Montagne* contre Genève ; l'Ile de Saint-Pierre, dans le lac de Bienne ; le château de Wootton, en Angleterre ; le château de Trie, près de Gisors ; les environs de Bourgoin, etc. Son esprit inquiet et soupçonneux, qui lui faisait voir partout des ennemis, des complots, les querelles qu'il se fit avec tous ceux qui voulurent lui rendre service, l'empêchèrent de se fixer nulle part. En 1770, il revint à Paris, où l'autorité toléra sa présence. C'est alors qu'il logea dans la rue *Plâtrière,* qui depuis a porté son nom. C'est là qu'il acheva ses *Confessions* (1770), qu'il publia ses *Lettres sur la botanique* (1771-3), qu'il écrivit sur le *Gouvernement de Pologne* (1772), qu'il donna ses *Dialogues* (1775-6), et travailla à ses *Rêveries.*

Six semaines avant sa mort, Rousseau alla demeurer à Ermenonville, dans une propriété appartenant à M. de Girardin. On croit qu'il y abrégea ses jours et par le poison et par le pistolet (3 juillet 1778). Si ce fait est resté douteux, c'est sans doute parce que l'hôte de Jean-Jacques a tout fait pour que l'on ne crût pas que ce grand sophiste n'avait accepté chez lui un asile que pour s'arracher la vie.

6. Il nous faut maintenant apprécier Rousseau comme homme et comme écrivain.

Sans famille, sans amis, sans patrie, errant de pays en pays, de condition en condition, gêné par tout l'ensemble d'un monde où il n'était pour rien, Rousseau conçut un esprit de révolte, une fierté intérieure, qui s'exaltèrent jusqu'au délire. La vanité des autres auteurs du siècle était tout extérieure. La sienne, qui, pendant longtemps, n'avait reçu du dehors aucune jouissance, s'était réfugiée au plus profond de son âme pour y troubler son bonheur, et ne lui donner jamais de relâche. Rien ne le pouvait satisfaire : sans bienveillance pour les hommes, tout ce qui venait d'eux ne pouvait l'adoucir. Il était de ces esprits dont l'orgueil est tellement insatiable, qu'au besoin, ils s'indigneraient d'être hommes, s'imaginant que la nature leur doit plus qu'aux autres. Tout dans la société

blesse de tels caractères ; ils ne savent se soumettre à rien, pas même à la force des choses. La nécessité, non-seulement les afflige, mais les humilie.

7. C'est dans une disposition pareille que Jean-Jacques a puisé son talent, ses opinions et ses fautes. Isolé parmi le monde, il ne sentit jamais les devoirs que comme une chaîne ; jamais leur accomplissement ne fut pour lui la source d'aucune jouissance. Se trouvant toujours dans une position fausse où ses sentiments étaient déplacés, il accusa de ses malheurs les institutions humaines. Au fond de son cœur, il les accusait sans doute aussi de ses fautes, et c'est ainsi qu'il nourrissait un sentiment d'aigreur hostile contre la société où son caractère et les circonstances l'avaient empêché de prendre une place convenable.

Rousseau voulut donc faire marcher l'homme à la vertu, non par respect pour les devoirs, mais par un élan libre et passionné, route peu sûre et où se sont égarés tous ceux qui l'ont choisie. La vie de Jean-Jacques en est un exemple. Elle fut remplie d'erreurs et de fautes, et pourtant nul n'a professé la vertu avec plus de chaleur et d'enthousiasme. Quand une fois on n'a pas soumis sa conduite aux règles prescrites, c'est en vain que l'imagination s'enflamme de zèle pour tout ce qui est noble et honnête, on n'en est pas plus vertueux. C'est une triste particularité des temps civilisés que ces caractères nourris d'illusions, qui, s'isolant des réalités, vivent dans l'idéal des sentiments. Leur tête s'exalte, ils ressentent avec vivacité la passion du bien; leur imagination ne voit rien que de pur, ne connaît rien de mauvais. Mais ils ont dédaigné les voies tracées, ils n'ont point regardé les devoirs comme sacrés, et ils marchent d'erreurs en erreurs, sans même les apercevoir. De là vient que dans leur aveugle orgueil, ils ne se croient point coupables : que Rousseau, par exemple, s'estimait le plus vertueux des hommes et qu'il voulait se présenter devant le tribunal de Dieu, ses livres à la main, pensant qu'on trouverait dans leurs pages de quoi racheter toutes ses fautes.

Cette disposition funeste influe sensiblement sur la nature du talent. L'homme dont la vie marche d'accord avec ses sentiments, les exprime simplement et sans efforts : il y a dans ses paroles, tant élevées qu'elles puissent être, quelque chose de positif et d'assuré qui pénètre, émeut, entraîne. Celui dont la vertu n'existe que dans l'imagination s'échauffe davantage ; il s'enivre de ses paroles et s'y attache d'autant plus que c'est son seul bien ; il ne manque pas de vérité, ce sont bien des sentiments sincères qu'il exprime ; c'est bien son âme qui révèle son émotion à la nôtre. Il nous persuade, il nous remue ; cependant nous entrevoyons, sans nous en rendre compte, quelque contradiction. Nous ne nous reposons pas avec pleine confiance dans ses discours; son génie est brillant, il est vrai, mais il n'est pas simple. Ce dernier caractère du génie, qui fait son charme éternel, lui manque. Et Rousseau se trouve par là bien loin de l'éloquence de Bossuet.

Telle fut la couleur générale de tous les écrits de Jean-Jacques Rousseau ; mais il faut montrer comment elle s'applique à chacun d'eux en particulier.

8. Le roman, qui jadis n'avait été qu'un récit naïf des faits ; qui, sous le règne de Louis XIV, avait commencé d'y joindre la peinture détaillée des sentiments, prit sous la plume de Jean-Jacques un caractère nouveau. Les faits devinrent la moindre partie du tableau : ce fut surtout à retracer les mouvements de l'âme qu'il fut destiné ; non pas ces mouvements simples, que produit immédiatement l'effet des circonstances, dont se compose le caractère et d'où résulte la conduite ; mais l'action intérieure de l'âme sur elle-même, lorsque, sur les ailes des passions et de l'imagination, elle prend son essor loin des choses réelles et positives. Rousseau plaça ses personnages sur cette scène idéale, la seule où lui-même se plut à vivre, et son livre n'en est que plus dangereux. Les premières parties de la *Nouvelle Héloïse* contiennent des lettres amoureuses, dont la lecture peut faire croire que les passions sont vraiment irrésistibles ; les dernières parties semblent avoir pour objet de familiariser le lec-

teur avec l'athéisme et le matérialisme. L'auteur y représente un homme sans aucune croyance, comme le meilleur des pères, le meilleur des époux, le meilleur des citoyens. Quant à l'intrigue de ce long roman épistolaire, elle est aussi mal conduite que l'ordonnance en est mauvaise.

9. L'*Emile* est un ouvrage essentiellement dogmatique. Il était tout simple que Rousseau, s'occupant d'éducation, voulût élever l'enfant, non pour la société, mais contre la société. Il est parti de cette base, et conséquemment il a dû faire un ouvrage inapplicable. Un autre vice, c'est de placer l'enfant dans cet ensemble de circonstances factices, arrangées autour de lui pour produire un effet calculé. C'était avoir bien mal observé le premier âge. Aussi Rousseau tombe-t-il dans la plus grossière erreur sur la marche progressive des idées et des sentiments dans les enfants. Mais n'était-il pas juste qu'un père comme Rousseau méconnût l'enfance ? Il faut en effet ignorer complétement les premières notions d'éducation pratique pour vouloir que l'enfant refasse, à lui tout seul, le travail de la civilisation, et qu'il invente tout ce qu'il doit apprendre, depuis les sciences jusqu'aux vertus.

Dans ce roman d'éducation, Rousseau se montra plus audacieux que jamais : il s'efforça de prouver que dans la religion, la morale est tout, et que si la morale est pure, peu importe le dogme et le culte. Insensé ! qui ne voyait pas qu'en annulant ainsi la religion, la morale restait nue et privée de base, de sanction ; que l'immoralité devenait seulement une affaire de goût. Mais sa morale est même loin d'être pure. Plus qu'Helvétius, il l'a fondée sur la considération de l'intérêt personnel ; cela devait être de la part d'un homme qui manqua toujours de bienveillance pour ses semblables. Et que dire encore d'un homme qui veut que dans l'éducation on suive en tout la nature, qu'on laisse germer et grandir les passions de l'enfant sans les combattre par la crainte de Dieu et l'enseignement des vérités religieuses ; enfin que la re-

ligion, enseignée ou plutôt exposée tardivement, devienne pour l'élève un guide qu'il peut prendre ou laisser à son choix.

10. De tous les ouvrages de Rousseau, ceux qui ont exercé le plus d'empire sur l'opinion, sont peut-être ses ouvrages de politique. Sa carrière littéraire commença par une attaque contre la civilisation. Soit, comme on l'a prétendu, qu'il se fût fait d'abord un jeu d'esprit de soutenir des opinions qu'il embrassa par la suite avec ardeur, soit que son talent n'eût pas acquis toute sa force, ce premier essai n'est qu'une déclamation ingénieuse dont les pensées, bien qu'exprimées avec une sorte de chaleur, n'ont pas beaucoup de profondeur.

11. Dans le *Discours sur l'inégalité des conditions,* Rousseau cherche pourquoi et comment les hommes s'étaient réunis. Ennemi de l'ordre actuel des choses, il parla avec aigreur, avec verve contre les fruits de l'association humaine. La propriété, la distinction des rangs, les devoirs mutuels, l'obligation du travail des mains et même du travail de la pensée, tout fut livré à ses attaques; et remontant toujours pour chercher le moment où l'homme n'avait pas eu de tels malheurs à redouter, il parcourut tous les degrés de la civilisation, en retrouvant sans cesse les principes qui imposent au genre humain le penchant et la nécessité de vivre en société. Dans son dépit, peu s'en fallut qu'il ne supposât que l'homme avait pu vivre dans l'état de brute. Cependant il n'osa pas risquer cette absurde assertion, et comme Maillet, comme Robinet, il ne fit point de l'homme un animal perfectionné. Ainsi son Discours ne mène à rien; c'est l'épanchement d'un philosophe qui hait la société, sans pouvoir en nier la nécessité; mais c'est par cela même qu'il est dans une funeste direction, puisqu'il tend à faire naître un sentiment d'attaque et d'aversion contre l'ordre social, quel qu'il puisse être.

12. C'est au *Contrat social* qu'il faut demander la véritable théorie politique de Rousseau. Montesquieu avait cherché dans l'histoire, dans la nature même de la

loi, les principes des gouvernements et des lois. Rousseau les cherche dans la nature de l'homme et de la société. Il suppose entre tous les hommes un contrat primitif, fondement de leur association ; il imagine quelles ont dû être les bases de ce contrat et les moyens qu'ont dû prendre les contractants pour en faire observer les causes diverses ; supposition gratuite et fausse, puisque si ce contrat a pu exister, il n'a pu être écrit, et dont par conséquent nul ne peut être admis à réclamer l'exécution. C'est ici le principe de la souveraineté du peuple, ce mot terrible de la révolution française. Aussi *le Contrat social* fut-il le code des conventionnels de 1793, qui firent placer le buste de Jean-Jacques dans le lieu le plus apparent de leurs séances.

13. Au reste, Jean-Jacques erra surtout par la manie de donner à son système une apparence de clarté et de certitude, en le revêtant d'une forme semblable à celle des sciences exactes, qui devenaient alors le modèle de toutes les sciences. L'application lui aurait fait sentir les vices de sa méthode ; c'est ce qu'on peut remarquer dans son *Livre sur la Pologne*, où, loin de tomber dans l'abstraction, il cherche tous les moyens d'établir un bon gouvernement, fondé sur le caractère du peuple, sur ses anciennes lois, en un mot, sur toutes les circonstances réelles, qu'à la vérité il connaissait assez mal.

14. Nous parlerons moins des autres ouvrages de Rousseau. Dans tous on remarque ce que nous avons dit sur son caractère, sa morale, sa religion et sa politique. Ses livres de controverse, hormis la *Lettre sur les Spectacles,* qui est son plus bel écrit, montre de plus un orgueil irritable, et qui, dans la colère, ne connaît ni procédés ni ménagements. Malgré leurs prétentions philosophiques, les auteurs du XVIIIe siècle laissaient voir en général une vanité fort exaltée dans les querelles littéraires. Leur polémique n'avait pas plus de sang-froid ni de dignité que les ridicules disputes des pédants. Quelques-uns y ont apporté le fiel le plus amer, d'autres y ont mêlé l'injure la plus grossière. Montesquieu est le

seul qui sut se défendre avec une noblesse digne de son caractère élevé.

15. Quant aux *Confessions* de Jean-Jacques, c'est assurément un phénomène bien étrange qu'un homme qui prétendit conquérir l'estime et même l'admiration de la postérité, en lui faisant connaître les moindres détails d'une vie qui n'a rien de grand, qui n'offre aucune action élevée et qui, au contraire, est remplie de détails ignobles et de fautes impardonnables ; prétention non moins audacieuse par le fond que par la forme, puisqu'il ne craignit pas d'écrire ces mots : *Après avoir lu ce livre, qui osera dire : Je fus meilleur que cet homme-là.* Dans cette œuvre cynique, Rousseau parle des autres avec autant de liberté que de lui-même, et ses admirateurs les plus outrés n'ont pu lui pardonner d'avoir flétri, par des aveux qui ne le concernaient pas seul, la femme qui l'avait accueilli dans la misère et qui lui avait donné du pain.

A la fin des Confessions se trouvent les *Rêveries*, qui en sont la continuation : on y suit avec intérêt les dernières émotions qu'éprouvait cet esprit bizarre, indépendant et fier, après une vie d'agitation, de succès littéraires, de combats contre l'ordre établi et la religion ; malgré les efforts de la vanité, le remords y perce souvent, et la mélancolie continuelle de l'écrivain montre, qu'après avoir semé partout le doute, il avait recueilli le désespoir. La fin de sa vie en est une preuve.

16. En résumé, Jean-Jacques Rousseau ne fut, sous le rapport moral, qu'un grand et funeste sophiste : sous le rapport littéraire, c'est un des maîtres en l'art d'écrire. Son style est à la fois plein de pompe, d'entraînement et d'habileté ; même dans ses sophismes, son raisonnement est serré, pressant ; son ironie est mordante, incisive, et, tant est grand le prestige de son langage, il fait passer dans l'esprit de ses lecteurs tous les sentiments qu'il éprouve ou feint d'éprouver, sans rien leur laisser perdre de leur vivacité. Il a des tournures de phrase, des apostrophes saisissantes, une éloquence, un choix de termes qui ne laissent point de

place à la critique. Heureux cet écrivain, s'il eût été religieux ! heureuse la France, s'il n'eût point existé !

Après avoir fait connaître les deux coryphées du *siècle philosophique*, nous allons passer en revue les auteurs contemporains de Voltaire et de Rousseau, en les groupant autant que possible par genre, sans toutefois les classer distinctement.

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

CHAPITRE PREMIER.

POÉSIE DRAMATIQUE.

---

§ 1er. *Genre tragique.*

Le genre tragique nous offre un assez grand nombre de poëtes, parmi lesquels nous omettrons *Nadal*, *Colonia*, *de Caux*, *Barbier*, *Guys*, *Morand*, *Le Blanc*, *Durosoi*, *Le Blanc de Guillet*, etc., tous fort médiocres, pour ne parler que de *La Grange-Chancel*, *Crébillon*, *Château-brun*, *Saurin*, *Guimond de La Touche*, *de Belloy*, *Poinsinet de Sivry*, *Lemierre* et *Legouvé* dont la réputation a survécu à leur siècle.

1. La Grange-Chancel, élève de Racine. — 2. Ses tragédies et leur mérite. — 3. Ses Philippiques et autres œuvres. — 4. Crébillon : bizarrerie de son caractère. — 5. Idoménée et Atrée. — 6. Électre et Rhadamiste. — 7. Xerxès et Pyrrhus. — 8. Repos de Crébillon. Catilina et le Triumvirat. — 9. Appréciation de Crébillon. — 10. Châteaubrun ; ses tragédies, entre autres les Troyennes. — 11. Saurin : ses tragédies, entre autres Spartacus ; — 12. Comédies de Saurin. — 13. Guimond de La Touche : son Iphigénie en Tauride. — 14. De Belloy traite surtout des sujets nationaux ; qualités et défauts de ses pièces : le Siége de Calais, Gaston et Bayard, etc. — 15. Poinsinet de Sivry ; ses traductions et ses tragédies. — 16. Lemierre ; ses prix académiques. — 17. Tragédies de Lemierre ; défauts de sa versification. — 18. Poëme de Lemierre sur la peinture. — 19. Ses Fastes. — 20. Legouvé ; ses essais poétiques. — 21. Tragédies de Legouvé. — 22. Ses divers poëmes, entre autres le Mérite des Femmes.

1. La Grange-Chancel, né l'an 1676 à Périgueux, se

passionna dès son enfance pour la lecture et la poésie. Corneille et La Calprenède ne sortaient point de ses mains : à huit ans, il faisait des vers très-remarquables pour son âge, et à neuf, il composa et fit jouer, par ses camarades, une comédie en trois actes, dont le sujet était une aventure récente de Bordeaux. Introduit dans le monde par Campistron et Chaulieu, La Grange devint page et favori de Louis XIV, qui le recommanda lui-même à Racine ; et ce fut à ce grand homme qu'il dut les idées et les conseils dont il sut profiter plus tard.

2. Depuis la retraite de Racine, la scène restait livrée à une foule d'auteurs médiocres, parmi lesquels Campistron, Longepierre et La Fosse se faisaient à peine jour. L'apparition de La Grange nettoya un peu le terrain, aux grands applaudissements du public. Il donna d'abord *Adherbal* ou *Jugurtha* (1694), puis *Oreste et Pylade* (1697), *Méléagre* (1699), *Athénaïs* (1699), *Amasis* (1701), *Alceste* (1703), *Ino et Mélicerte* (1713). Ces pièces lui valurent une des premières réputations dramatiques du XVIIIe siècle. Doué de plus de verve que Campistron, mais moins harmonieux et moins pur, La Grange-Chancel a, comme lui, le tort d'introduire dans les sujets qui en sont le moins susceptibles, un amour fade et languissant. Son principal défaut est d'intriguer généralement ses pièces d'une façon bizarre et merveilleuse. Dans ses plans mal conçus, percent les efforts qu'il fait pour suppléer, par la multiplicité et le fracas des événements, à la véritable action tragique. *Amasis*, dont le sujet est le même que celui de *Mérope*, est sa meilleure pièce ; *Ino et Mélicerte* tient le second rang.

3. La Grange jouissait tranquillement de sa gloire, lorsqu'il composa ses *Philippiques*, odes pleines de verve où tous les vices du régent (Philippe d'Orléans) étaient dévoilés, comme ses crimes, avec audace. Il fut emprisonné, exilé et fugitif jusqu'à la mort du *Roué* (1723). Il vécut encore trente-cinq ans (1758), pendant lesquels il ajouta à ses œuvres : *Erigone*, *Cassius et Victorinus*, tragédies ; les *Jeux Olympiques*, comédie héroïque ; *Mé-*

duse, *Cassandre*, *Orphée*, *Pyrame et Thisbé*, la *Mort d'Ulysse*, le *Crime puni*, opéras, et quelques poésies diverses dont la plupart sont des imitations d'Anacréon.

4. Prosper-Jolyot de Crébillon naquit, l'an 1674, à Dijon. Envoyé comme clerc chez Prieur, procureur au Châtelet, il contracta dans sa société le goût du théâtre, et son patron le poussa, malgré lui, dans la carrière dramatique.

Il faut d'abord dire un mot de la voie nouvelle qu'il choisit. Rassasié de l'abus que l'on avait fait de l'amour comme moyen tragique, Crébillon se jeta dans l'excès contraire. On avait épuisé le tendre, il entreprit d'épuiser le sombre ; comme les tragiques grecs, et surtout comme Eschyle, il donna à ses drames la couleur d'un terrible fatalisme. Il rompit avec le monde comme avec les traditions du théâtre moderne, et s'enferma dans une profonde solitude ; il choisit pour retraite un grenier, en compagnie de chiens, de chats et de corbeaux, société qu'il avait adoptée, disait-il, à mesure qu'il avait mieux connu les hommes. La divinité de Crébillon, ce n'était pourtant point la poésie ; ce n'est pas pour elle qu'il s'emprisonnait ainsi ; non, sa retraite était de la misanthropie ; le fond de son âme, un profond dégoût de la société et de ses petitêsses.

5. *Idoménée*, début du poëte (1705), n'annonçait point ce génie sombre et terrible qui le caractérise et qui répand une si profonde terreur dans *Atrée* (1707), l'une des pièces les plus remarquables du Théâtre-Français, et que Voltaire voulut si malheureusement refaire dans ses *Pélopides*. Crébillon essaya de mettre sur la scène une passion nouvelle, la haine. La terreur, voilà son grand moyen ; sans doute il a abusé de la coupe et du poignard de Melpomène, mais nul aussi ne s'en est servi plus heureusement :

ATRÉE.

Reconnais-tu ce sang ?

THYESTE.

Je reconnais mon frère!

Ce trait, qui termine cette longue vengeance d'où ressort l'intérêt et la terreur d'*Atrée*, est admirable de position et de caractère.

6. *Electre*, jouée en 1709, surpasse *Atrée* par son mérite comme elle le surpassa par son succès. Elle offre des beautés du premier ordre, avec les défauts déjà reprochés à l'auteur, la complication, la prolixité et la déclamation. Les rôles d'Electre, d'Oreste et de Palamède sont tracés d'une manière aussi large qu'énergique, et si Crébillon n'eût consulté que son génie, il n'eût point mêlé dans cette pièce, comme dans d'autres, des intrigues amoureuses, rebattues ou déplacées, aux situations neuves, aux caractères dramatiques et si bien soutenus qu'il a créés ; mais il paya ce tribut au goût de ses contemporains. On ne concevait pas alors de tragédie sans amour; et Voltaire, qui le critiqua sévèrement, ne put faire passer son *OEdipe* qu'à l'aide de la ridicule passion de Philoctète pour Jocaste.

Rhadamiste, joué en 1711, mit le comble à la gloire de Crébillon : c'est son chef-d'œuvre. On lui reproche avec raison une exposition lente, obscure et qui se fait doublement ; mais la force de la conception, la grandeur des caractères, la chaleur et l'énergie de style compensent amplement ce défaut. La reconnaissance de Rhadamiste et de Zénobie, remplie de pensées énergiques et d'un pathétique touchant, est une des plus belles scènes du Théâtre-Français.

7. *Xerxès* parut en 1714, et ne soutint pas la gloire de Rhadamiste. C'était bien encore le genre terrible, poussé même au plus haut degré ; mais le caractère et le style sont loin d'être au niveau de la conception. En 1717, Crébillon donna *Sémiramis*, l'un de ses plus mauvais ouvrages et que Voltaire a facilement surpassé. *Pyrrhus* eut plus de succès (1726). Ici, le ressort de la terreur, si familier à Crébillon, se relâche ; mais si cette tragédie n'est point terrible dans ses effets, elle a souvent dans le style cette dignité, cette élévation et cette énergie que nous admirons dans Corneille, et la correction s'y montre aussi soutenue que dans Rhadamiste.

8. Après Pyrrhus, Crébillon resta vingt-deux ans sans rien produire. Privé des récompenses dues à son génie, mais trop fier pour les solliciter, il vécut tout ce temps dans un état voisin de la misère, et il fallut qu'un caprice de madame de Pompadour allât le chercher au fond de sa solitude du faubourg Saint-Marceau, pour que l'auteur de Rhadamiste reparût dans la carrière dramatique. En 1749, à l'âge de soixante-douze ans, il donna *Catilina*, qu'on attendait depuis si longtemps et sur lequel on répétait avec Cicéron : *Jusqu'à quand abuseras-tu de notre patience?* La pièce réussit plus à la représentation qu'à la lecture. Le génie de l'auteur semble s'être épuisé dans le caractère de Catilina, tracé avec énergie et profondeur ; les autres personnages sont trop petits : le rôle de Cicéron n'offre aucune de ses qualités historiques, et surtout il manque d'éloquence, chose fort inconséquente ; le quatrième acte pèche par la conduite, le dénoûment est étranglé, la versification fourmille de termes communs, de tours prosaïques, de phrases barbares ; enfin, les portraits de plusieurs illustres Romains sont sans force et sans coloris. La *Rome sauvée* de Voltaire vaut beaucoup mieux.

A soixante-seize ans, Crébillon composa sa tragédie du *Triumvirat*, qu'il fit jouer cinq années plus tard. Il voulait réparer en quelque sorte, disait-il, le tort qu'il avait fait à Cicéron par son Catilina ; mais son génie, comme son corps, était sur son déclin, et cette pièce n'offre qu'un reste de chaleur et de force. Ce fut son dernier ouvrage. Il mourut en 1762, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

9. Crébillon doit être placé au rang des tragiques du *premier ordre*. Ses défauts sont nombreux sans doute ; sa diction est souvent incorrecte et dure, quelquefois même très-obscure ; mais il a ce qui donne au style la couleur et la vie, c'est-à-dire la chaleur, l'énergie, la véhémence et la variété des mouvements. Il a créé pour la tragédie un nouveau genre, de nouveaux ressorts et de nouvelles beautés ; et s'il est quelquefois noir jusqu'à

'horreur, il n'est pas, comme d'autres l'ont été depuis, noir et froid, dernier degré de la médiocrité dramatique. Crébillon n'écrivait ni le plan de ses pièces, ni ses vers. Tout son travail était dans sa mémoire, mais sa mémoire était prodigieuse. Il ne le mettait par écrit que lorsqu'il s'agissait de distribuer ses rôles. On pourrait attribuer à cette circonstance les défauts de sa diction ; mais peut-être lui doit-on aussi ces tours hardis, ces mouvements chauds, ces jets vigoureux d'un génie original, qui ne laissent voir aucune trace de l'art et nous montrent la nature dans toute sa féconde irrégularité.

10. Jean-Baptiste Vivien de Chateaubrun, natif d'Angoulême (1686), donna, l'an 1714, une tragédie de *Mahomet II*, qui eut et méritait peu de succès. Cet échec le tint, pendant quarante ans, éloigné de la scène. En 1754, il fit jouer avec applaudissement sa tragédie des *Troyennes*. Jamais on n'a mieux appliqué ce vers de Boileau :

> Chaque acte dans sa pièce est une pièce entière ;

mais il y a quelques situations touchantes, et le style, quoique faible en général, offre des morceaux de sentiment, outre qu'il n'est pas dénué de naturel et de pureté. Les *Troyennes* furent suivies de *Philoctète* (1755), et d'*Astyanax* (1756). *Philoctète* eut quelque apparence de réussite ; mais on peut être justement choqué de voir la simplicité sévère du sujet, défigurée par l'amour de Pyrrhus, et ce jeune héros totalement éclipsé par Ulysse. *Astyanax* n'eut qu'une représentation, et ne fut pas même imprimé. Châteaubrun mourut en 1775, membre de l'Académie française depuis 1753.

11. Bernard-Joseph Saurin, né l'an 1706 à Paris, se jeta dans la secte du philosophisme, au point de se faire pensionner de mille écus par Helvétius, l'un de ses coryphées. Il avait près de quarante ans quand il débuta, dans la carrière du théâtre (1743), par les *Trois rivaux*, comédie en cinq actes et en vers. En 1752, il donna la tragédie d'*Aménophis*, qui n'eut aucun succès, mais dont Lemierre a conservé le dénoûment dans son *Hyper-*

mnestre. Saurin fut plus heureux avec *Spartacus* (1760), *Blanche et Guiscard* (1763), et *Beverley* (1768). On y trouve, surtout dans *Spartacus*, des situations intéressantes et des vers frappés, dit Voltaire, à l'enclume de Corneille ; mais aussi des invraisemblances, des caractères outrés, des passions exagérées, qui donnent la plus fausse idée de la nature humaine. La poésie de Saurin ne vaut guère mieux que ses conceptions, et elle n'est pas améliorée par les sentences irréligieuses et anti-morales que l'on y rencontre assez souvent.

12. On doit encore à Saurin les *Mœurs du temps* (1760), petite comédie qui décèle un observateur ingénieux et piquant ; le dialogue en est spirituel et comique, et les ridicules de la haute société d'alors y sont peints avec autant de vérité que d'agrément. L'*Orpheline léguée* ou l'*Anglomane* est une critique de l'engouement du public pour la littérature anglaise, à laquelle Saurin avait, du reste, emprunté les sujets de *Blanche* et de *Beverley*. Tel est, avec le *Mariage de Julie*, *Mirza et Fatmé*, roman-féerie, *Zéphirine et Lindor*, proverbe, des *Lettres*, des *Epîtres* et des *Poésies fugitives*, le bagage littéraire de Saurin, bagage assez léger, si l'on n'en considère que le mérite.

13. Guimond de la Touche, né l'an 1723 à Paris, après avoir été Jésuite pendant quatorze ans, abandonna le cloître pour le philosophisme et le théâtre. Comme *philosophe*, il composa, sous le titre de *Soupirs du cloître*, une Epître de sept cent cinquante vers de huit syllabes ; comme auteur dramatique, il ne donna qu'une pièce, *Iphigénie en Tauride* (1757), dont le succès fut aussi brillant que celui de Mérope, et qui valut à Guimond le même honneur qu'à Voltaire. Cette pièce est mêlée de grandes beautés et de grands défauts. Le rôle de Thoas est presque nul, celui d'Iphigénie surchargé de maximes déplacées, et le dénoûment ne soutient pas l'examen. Quant à la versification, elle est souvent dure, et la diction gênée par des constructions vicieuses. Mais l'intérêt toujours croissant d'une action facile à suivre, la force des situa-

tions, telles que la dispute héroïque des deux amis, la reconnaissance du frère et de la sœur; mais les morceaux déchirants et sublimes que le poëte doit à lui-même, la chaleur du style, des vers d'une antique et touchante simplicité, tout cela lui assure l'un des premiers rangs parmi les tragédies du second ordre. Guimond de La Touche mourut en 1760.

14. Pierre-Laurent Buirette de Belloy, natif de Saint-Flour (1727), neveu d'un célèbre avocat au parlement de Paris, se laissa, malgré son oncle, entraîner vers le théâtre où il parut comme acteur et comme auteur. Après divers voyages, il donna *Titus*, sa tragédie de début qui ne réussit pas (1758); mais *Zelmire* eut un succès qui répara cet échec (1760). De Belloy conçut alors l'heureuse idée de mettre sur la scène des sujets nationaux. Le *Siége de Calais*, par lequel il débuta dans cette voie nouvelle (1765), fit époque et presque révolution : l'enthousiasme qui y régnait, la beauté des situations firent passer sur l'incorrection des vers, sur la longueur de l'action dans deux actes et sur le caractère trop humble d'Edouard. C'est dans cette pièce qu'on trouve ces deux vers si vrais, où l'auteur semble avoir exprimé ses propres sentiments :

> Ah ! de ses fils absents la France est plus chérie;
> Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Le *Siége de Calais* fut compté à l'auteur pour deux succès, et lui valut, avec *Zelmire*, la médaille promise par Louis XV aux auteurs qui réussiraient trois fois au théâtre: médaille qui ne fut donnée qu'à cette occasion.

Désormais voué aux sujets nationaux par goût et par reconnaissance, de Belloy composa *Gaston et Bayard* (1766), *Gabrielle de Vergy* (1767), et *Pierre le Cruel* (1773). Dans la première, l'intérêt est divisé et affaibli par la duplicité de héros et par le défaut de liaison entre les deux actions successives qui partagent la pièce, savoir : la rivalité des deux principaux personnages et la conspiration d'Avogare ; en outre, le caractère noble et simple de

Bayard a paru défiguré par quelques traits de forfanterie.

Gabrielle de Vergy, conduite avec art et semée de beautés véritables, est terminée par une catastrophe dont l'atrocité dégoûtante révolte les sens encore plus qu'elle ne déchire le cœur.

Dans *Pierre le Cruel*, la basse férocité de ce prince paraît indigne de la scène, et les personnages fameux qui figurent à côté de ce monstre, montrent moins de véritable héroïsme que d'exaltation fausse et romanesque.

En général de Belloy entendait bien la scène ; mais ses situations les plus frappantes consistent en coups de théâtre presque toujours amenés par des invraisemblances. Son style sent l'effort et la recherche : sentencieux, déclamatoire et hyperbolique, il offre cependant quelquefois de grandes pensées et de nobles sentiments exprimés en beaux vers. De Belloy mourut en 1775.

15. Louis Poinsinet de Sivry, né l'an 1733 à Versailles, se signala de bonne heure, comme son cousin Henri Poinsinet, dans la carrière des lettres. Au sortir de ses études, il publia les *Egléides*, poésies érotiques qui jouirent d'un certain succès. Peu de temps après, parut la traduction en vers d'*Anacréon*, *Bion* et *Moschus*, où, parmi quelques détails heureux, on regrette de ne pas trouver assez l'exactitude du traducteur ni le caractère des modèles. A vingt-six ans, il fit représenter *Briséis*, tragédie restée au répertoire, et dans laquelle il eut l'art de réunir les scènes les plus brillantes de l'Iliade. *Ajax*, qui la suivit de près, est loin de la valoir : le plan en est entièrement romanesque, et la versification trop faible pour racheter les défauts de l'intrigue. La pièce tomba : Poinsinet publia contre cette chute l'*Appel au petit nombre*, ou *le Procès de la multitude*, et, quittant la carrière dramatique, il s'exerça sur toutes sortes de sujets, romans, histoire, morale, traductions, journaux, grammaire générale, antiquités; mais il eut le malheur de travailler trop vite, et malgré les éloges de Palissot, son beau-frère, sa réputation déclina rapidement. Dans un âge avancé, Poinsinet revint à son goût pour le théâtre, et fit imprimer, en 1789, *Caton d'Utique*, tragédie d'une faiblesse étrange. Il mourut en 1804, oublié précisément parce qu'il a trop écrit.

16. Antoine Marin-Lemierre, né l'an 1733, ou plutôt en 1721, à Paris, d'abord secrétaire du fermier-général Dupin, obtint en 1753 le prix de poésie à l'Académie

française, par son poëme sur la *Tendresse de Louis XIV pour sa famille.* Celui qu'il fit sur l'*Empire de la mode* obtint en 1754 un pareil honneur. A cette époque, on laissa le choix des sujets aux concurrents ; et Lemierre ne fut pas moins heureux dans son poëme *sur le commerce*, où l'on trouve ce vers si connu, qu'il appelait le vers du siècle et pour lequel il sollicitait une pension du ministre de la marine :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Un quatrième prix lui fut, en 1757, décerné pour un nouvel essai : *Les hommes unis par les talents.* Deux autres écrits lui valurent également des palmes à l'Académie de Pau : l'*Eloge de la sincérité* (1754) et l'*Utilité des découvertes faites dans les arts et dans les sciences sous le règne de Louis XV* (1756). Ce dernier poëme commence par ces vers ingénieux :

Croire tout découvert est une erreur profonde ;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

17. Ainsi chargé de lauriers, Lemierre s'aventura sur la scène tragique. Il fit neuf tragédies : *Hypermnestre* (1758), *Térée* (1761), *Idoménée* (1764), *Artaxerce* et *Guillaume Tell* (1766), la *Veuve de Malabar* (1770), *Céranis* (1785), *Barnevelt* (1790) et *Virginie.* On y remarque une sorte de verve dans l'expression, qui n'est pas cependant la chaleur du sentiment ; mais il n'a su ni dessiner un caractère, ni approfondir une situation ; il se rencontre parfois des morceaux où la déclamation ne manque pas d'élévation et de force ; mais son style est barbare sans être naturel. Depuis Chapelain, si bien bafoué par Boileau, nul poëte n'avait composé des vers aussi durs, aussi bizarres que les siens. On peut s'en faire une idée par quelques citations prises au hasard dans *Guillaume Tell :*

Hâte-toi, fais marcher sous *diverse* conduite,
Vers les *divers* châteaux notre intrépide élite,
Tandis qu'avec *Vaerner* moi j'irai sur le *lac*,
Dans l'ombre de la nuit m'emparer de *Kusnac*.

Et plus loin :

> Je *pars*, *j'erre en ces rocs*, où *partout se hérisse*
> Cette chaîne de monts qui couronne la Suisse.

Lemierre croyait sans doute faire de l'harmonie imitative avec ces vers rocailleux.

Tout le monde a retenu ces vers dans lequel il décrit le théâtre des marionnettes, et qu'on ne croirait pas de notre langue, quand on les entend prononcer avec rapidité :

> Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme,
> Ou l'on voit par un trou les héros qu'on renomme.

Il y en a un autre qu'il est impossible d'articuler :

> Peins d'Assas, peins en lui huit efforts héroïques.

Terminons ces citations par celle d'une des plus ridicules métaphores qui se soient trouvées sous la plume d'un poëte. Je vois, dit-il,

> Les deux fils du siècle d'airain,
> Ces deux fougueux antagonistes,
> Le *Tien*, le *Mien*, le front serein,
> De leurs calculs brûler les listes,
> Sourire et se donner la main.

Au milieu de ce fatras, on rencontre quelquefois dans Lemierre des vers fort beaux ; tel est le *vers du siècle* et celui-ci qui réprouve le suicide. Le fils de Barnevelt lui conseille de se soustraire à l'ignominie du supplice par la mort ; il lui dit :

> Caton se la donna.

Son père lui répond :

> Socrate l'attendit.

18. Lemierre, dégoûté du théâtre, s'était d'abord proposé de traduire le petit poëme latin de Marly *sur la peinture ;* mais le trouvant trop resserré pour la matière, il en fit un ouvrage à peu près de sa composition qu'il accompagna de notes (1769). En développant les préceptes et les images de son modèle, il forma trois chants, dans lesquels il traite du *dessin*, du *coloris* et de l'*inven-*

tion. Son but n'est pas d'instruire les peintres : à l'exemple des vrais poëtes didactiques, il se borne à faire aimer ce qu'il chante. On doit lui reprocher des idées fausses et des transitions brusques : il a plus de verve que de grâce. La fréquence des apostrophes rend sa diction heurtée et monotone ; mais au milieu de phrases sèches, obscures, recherchées, triviales, brillent presque toujours des éclairs de talent ; tels sont l'*Invocation au soleil*, l'*Origine de la chimie*, la *Fiction allégorique de l'Ignorance*[1], etc.

19. Un autre poëme, en seize chants, intitulé *les Fastes, ou les Usages de l'année* (1779), pouvait devenir pour les Français d'un intérêt général ; mais les Fêtes solennelles n'occupent pas assez de place, et beaucoup de tableaux sont de véritables grotesques. Il s'en faut bien cependant qu'il mérite le dédain avec lequel La Harpe le juge. Il en cite uniquement les deux vers les plus barbares, sur le Théâtre des Marionnettes : il n'excepte d'une entière proscription que les vers sur un *Clair de lune.* On y trouve néanmoins des morceaux étendus où règnent l'inspiration la plus heureuse et l'originalité la plus piquante ; tels sont les morceaux sur *saint Antoine,* patron de l'auteur ; sur le *Printemps,* sur les *Jardins anglais,* sur l'*Origine de la flûte,* etc.

Telles sont, avec un volume de *Pièces fugitives,* les productions de Lemierre. C'était un poëte de verve plus que de travail. Ame honnête, les excès de la révolution le jetèrent dans un état de stupeur qui le conduisit au tombeau, le 4 juillet 1793.

20. J.-B. Legouvé, membre de l'Institut, naquit à Paris en 1764. Son père, célèbre avocat, émule des Elie de Beaumont, des Gerbier, des Target, lui traça par ses vertus et par ses talents le chemin qu'il avait à suivre. Riche à la fois des dispositions naturelles les plus heureuses, des bienfaits de l'éducation la plus soignée et des dons de la fortune la plus honorablement acquise, la gloire seule lui manquait, et son jeune cœur en était

[1] V. *Traité de Littérature,* Style et Composition, p. 144.

avide. Aussi ne tarda-t-il pas à se distinguer dans la carrière poétique. Il traduisit des fragments de Lucain ; mais bientôt, voulant ajouter le titre de poëte à celui de versificateur, il se livra à ses propres idées. Il publia d'abord la *Mère des Brutus à Brutus, son mari, revenant du supplice de son fils*, héroïde, faible par le fond, mais remarquable par la forme (1786).

21. Ce n'était qu'un essai : la *Mort d'Abel,* sorte de drame pastoral, en trois actes (1792), révéla le mérite de Legouvé. Il avait très-prudemment étayé sa jeunesse du génie de Gessner. Le rôle de Caïn est d'une grande énergie ; mais la versification de la pièce est incorrecte et négligée. En 1793, Legouvé donna sa tragédie d'*Epicharis et Néron*. Le désir de flatter le goût dominant se laisse voir dans certaines parties de ce drame : Robespierre vivait encore. Si l'on n'est pas difficile sur la vraisemblance, on ne peut que rendre justice aux beautés dont la pièce étincelle ; mais ici, de tous les critiques, le plus redoutable pour l'auteur, c'est Tacite.

Quintus Fabius, autre tragédie (1795), rappelle, pour le fond, le sujet de Brutus forcé de prononcer lui-même la condamnation de ses enfants. Cette pièce, qui manque d'invention, n'a pu se soutenir au théâtre. Le sujet de *Laurence* (1798) est encore moins heureux. En 1799, Legouvé eut l'idée de traiter, après Racine, le sujet de la *Thébaïde*, qu'il reproduisit sous le titre d'*Etéocle et Polynice*. Ici le plan a du moins le mérite d'une grande simplicité d'action ; mais il offre encore peu de ressorts faits pour attacher. On y remarque après cela d'heureuses imitations, quelques beaux développements, de bons vers, de la sagesse et la science du dialogue dramatique.

La *Mort de Henri IV, roi de France*, autre tragédie en cinq actes (1806), donna lieu à des discussions dans les journaux. On accusa l'auteur d'avoir outrageusement falsifié l'histoire, en faisant de sa pièce une sorte d'accusation contre la reine Marie de Médicis. Il essaya de se justifier dans des Réflexions historiques qu'on lit à la suite de sa tragédie. On eut moins de peine à prouver

que l'auteur de la *Mort de Henri IV* s'était trompé sur le choix du sujet.

22. Legouvé entremêla ses compositions dramatiques de poésies d'un autre genre. Successivement il publia les poëmes de la *Sépulture,* des *Souvenirs*, de la *Mélancolie* (1798), du *Mérite des femmes* (1801). Ce dernier opuscule est son poëme principal. Le plan n'a pas dû lui coûter un grand effort d'imagination : il consiste à offrir à notre admiration la femme d'abord comme *musicienne,* ensuite comme *danseuse*, puis comme *peintre*, et enfin comme *auteur*. Ce début n'est pas heureux, car ces avantages sont extrêmement secondaires. Legouvé nous présente ensuite la femme sous des rapports plus intéressants : il la peint comme mère, puis comme épouse ; mais il a négligé d'en parler comme jeune fille, et c'est une lacune. Enfin Legouvé met à contribution l'histoire mythologique, ancienne, moderne et révolutionnaire, et il rime quelques anecdotes honorables aux femmes. Tous ces tableaux sont maigres et secs ; ils sont peu animés. L'auteur y aurait dû jeter du mouvement, de la vie et de la variété, tantôt par une forme dramatique, tantôt par quelque épisode. Les transitions ne sont pas toujours heureuses. Si l'on y trouve beaucoup de vers agréables, on en trouve aussi beaucoup de durs et de prosaïques, ainsi que des antithèses fausses et puériles, des épithètes amenées par la rime, et même quelques fautes contre la langue.

Quant aux *Souvenirs* et à la *Mélancolie,* ils présentent le même défaut et les mêmes qualités que le *Mérite des femmes*. Ils ne brillent pas du côté de l'invention, mais ils se recommandent par des passages écrits d'une manière pure, facile et brillante. Legouvé mourut en 1812 ; il était tombé en démence.

—

§ 2. *Genre de l'opéra.*

Nous avons déjà rencontré, parmi les poëtes tragiques, des auteurs d'opéras, comme nous en verrons encore parmi les poëtes comiques.

Au XVIIIe siècle, comme au nôtre, comme dans les temps de décadence, les genres n'ont guère de culture distincte, et tout est bon à traiter pour les auteurs médiocres, et surtout pour les mauvais auteurs dont abondent ces deux époques de notre littérature. Parmi les faiseurs d'opéras, nous ne citerons spécialement que ***Danchet***, ***Fuzelier***, ***Roy*** et ***Cahusac***.

1. Danchet : ses tragédies et ses opéras, entre autres celui d'Hésione. — 2. Fuzelier travailla pour tous les théâtres ; ses opéras. — 3. Roy, ses opéras, entre autres celui des Éléments : ses autres poésies. — 4. Cahusac a mieux réussi dans l'opéra que dans la tragédie et la comédie.

1. Antoine Danchet (1671-1748), d'abord répétiteur des basses classes, professeur de rhétorique et précepteur, se fit enfin auteur dramatique. Il donna quatre tragédies : *Cyrus*, les *Tyndarides*, les *Héraclides* et *Nitétis*. Elles eurent moins de succès, et valent en effet beaucoup moins que ses opéras : ***Hésione***, ***Aréthuse***, ***Tancrède***, les *Muses*, *Télémaque*, ***Alcine***, les ***Fées vénitiennes***, ***Idoménée***, les *Amours de Mars et de Vénus*, ***Télèphe***, ***Camille***, ***Achille et Déidamie***. L'opéra d'***Hésione*** donne à Danchet une place après Quinault, au-dessus de Campistron, de Fontenelle et de Duché. Joué la première année du XVIIIe siècle, il fournit à l'auteur l'occasion d'imiter fort heureusement dans son prologue quelques passages du *Carmen seculare* d'Horace.

2. Louis Fuzelier, de Paris (1672-1752), s'est rendu plus célèbre par sa fécondité que par le mérite de ses ouvrages. Il travailla pour tous les théâtres de la capitale, l'Opéra, les Français, les Italiens, l'Opéra-Comique, et même les Marionnettes de la Foire, où, tantôt seul, tantôt avec Lesage, d'Orneval, etc., il donna un nombre incalculable de pièces. De tous ces ouvrages, on ne cite guère que le *Carnaval du Parnasse*, les *Fêtes grecques et romaines*, opéras, et *Momus fabuliste*, critique et ingénieuse des fables de La Motte.

Fuzelier fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec La Bruère, autre faiseur d'opéras, depuis 1744 jusqu'à 1752.

3. Pierre-Charles Roy, né l'an 1683, à Paris, disputa les prix dans les lices académiques, qu'il fit retentir douze fois de son nom. L'opéra le tenta ensuite. En 1712, il fit représenter *Callirhoé*, l'une des meilleures pièces de ce genre, et, six ans après, *Sémiramis*, d'où Voltaire a tiré tout entier le plan de sa tragédie. Le ballet des *Eléments* (1725) ajouta beaucoup à la réputation du poëte.

Le ballet des *Sens* (1732) est la dernière production lyrique de Roy, dans laquelle on trouve un véritable talent : elle marqua l'époque de sa décadence. Il avait fait, en 1724, pour la Comédie-Française, les *Captifs*, pièce imitée de Plaute, qui réussit, et qui n'est pas sans mérite ; la même année, il fit jouer, au Théâtre-Italien, les *Anonymes*, comédie en un acte et en prose, qui témoigne de sa facilité. Ses autres œuvres sont des *Eglogues*, des *Satires*, des *Odes*, des *Pièces mêlées*, plusieurs *Poëmes* et des *Discours académiques*. La versification de Roy est presque constamment dépourvue de grâce et

d'aisance ; mais elle ne manque ni de force ni de noblesse, et quelquefois ce poëte s'est élevé jusqu'au sublime. Il mourut en 1764.

4. Louis de Cahusac, d'abord avocat, puis auteur dramatique (1743), a laissé des tragédies (*Pharamond*, le *Comte de Warwick*) et des comédies (*l'Algérien*, *Zénéide*) aussi faibles les unes que les autres ; mais il a mieux réussi dans l'opéra. Il sut s'y frayer une route nouvelle, qui lui procura des applaudissements mérités. On remarque, en effet, dans ses drames lyriques (les *Fêtes de Polymnie*, les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, *Zaïs*, *Naïs*, *Zoroastre*, *Anacréon* et la *Naissance d'Osiris*) une adresse heureuse pour ajuster le merveilleux au fond du sujet, et le faire naître de circonstances amenées sans effort. Sa versification, naturelle et facile, fut d'ailleurs très-propre à développer les talents de Rameau, qui se chargea de la musique de ses poésies. Cahusac mourut en 1759. On lui doit encore :

1° Une *Epître sur les dangers de la Poésie;* — 2° *Grigri*, roman ; — 3° un *Traité historique de la Danse* ; — 4° des *Articles*, dans l'Encyclopédie, sur l'opéra et sur les grands spectacles de l'Europe.

—

§ 3. *Genre comique.*

Le genre comique nous présente une infinité de poëtes médiocres que nous passerons sous silence, tels que *Autreau*, *d'Allainval*, *Monchesnoy*, *Boindin*, *Poisson*, *Merville*, *Parfaict*, *Pont de Veyle*, *Fagan*, *Anseaume*, *Pierre Clément*, *Chevrier*, *Falbaire*, *Henri Poinsinet*, *d'Hèle*, *Olympe de Gouges*, *de Flins*, etc., dont il suffit de savoir les noms ; mais nous donnerons quelques détails sur *Legrand*, *Destouches*, *Marivaux*, *Piron*, *La Chaussée*, *Panard*, *Boissy*, *de La Noue*, *Voisenon*, *Gresset*, *Collé*, *Favart*, *Pesselier*, *Carmontelle*, *Sedaine*, *Desmahis*, *Palissot*, *Cailhava*, *Barthe*, *Desforges*, *Bièvre*, *Fabre d'Eglantine*, *Collot-d'Herbois*, *Laya* et *de Ségur*.

1. Legrand ; ses ouvrages de circonstance ; ce qui reste de son théâtre. — 2. Destouches; le Curieux impertinent, l'Ingrat, l'Irrésolu, le Médisant, etc. — 3. Le Philosophe marié, l'Envieux, le Glorieux, etc. — 4. Renoncement de Destouches à l'art dramatique : ses comédies posthumes. — 5. Marivaux et le marivaudage. — 6. Ses romans. — 7. Piron ; honteuse célébrité de ses premières poésies; son théâtre de la Foire, ses tragédies et la Métromanie. — 8. Autres poésies de Piron. — 9. La Chaussée ; son début poétique ; la tragédie bourgeoise ou le drame. — 10. Drames de La Chaussée : leurs qualités et leurs défauts. — 11. Favard ; son théâtre. — 12. Boissy ; ses comédies, entre autres les Dehors trompeurs. — 13. De La Noue : caractère de ses comédies; son Mahomet II. — 14. Voisenon : le Recueil de ces Messieurs : diverses pièces dramatiques de Voisenon. — 15. Gresset et son Vert-Vert. — 16. La Chartreuse, le Lutrin vivant, le Carême impromptu et autres poëmes de Gresset. — 17. Ses Adieux aux Jésuites; ses tragédies d'Edouard III et de Sidney. — 18. Le Méchant : appréciation de cette comédie. — 19. Le Parrain magnifique et le Gazetin ; odes et discours sur l'Harmonie. — 20. Jugement résumé sur Gresset. — 21. Collé ; ses parades, son théâtre de société et ses chansons. — 22. Favart ; qualités de ses pièces. — 23. Pesselier ; ses comédies et ses fables nouvelles. — 24. Carmontelle ; ses Proverbes dramatiques. — 25. Sedaine ; ses diverses pièces, entre autres le Philosophe sans le savoir et la Gageure imprévue. — 26. Caractère de son talent. — 27. Desmahis; ses comédies, entre autres l'Impertinent. — 28. Palissot ; ses divers ouvrages, entre

autres le Cercle, les Philosophes, la Dunciade, etc. — 29. Autres productions de Palissot; ses Mémoires sur la littérature. — 30. Cailhava; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 31. Barthe; ses comédies, entre autres les Fausses infidélités. — 32. Desforges; ses pièces, entre autres Tom Jones et les Femmes jalouses. — 33. Autres ouvrages de Desforges; danger qu'ils présentent. — 34. Bièvre, célèbre calembourgiste; le Séducteur. — 35. Fabre d'Églantine; ses comédies et ses excès révolutionnaires. — 36. Collot-d'Herbois; ses productions dramatiques et révolutionnaires. — 37. Laya: l'Ami des lois et autres poésies. — 38. Le comte de Ségur; ses comédies; son livre des Femmes: ses Mémoires du baron de Besenval.

1. Antoine Legrand, né le jour même de la mort de Molière (17 février 1673), fut, comme lui à la fois acteur et auteur; comme lui, il fut plus goûté sur la scène pour ses ouvrages que pour son jeu. Épiant toutes les aventures, il les mettait promptement sur la scène et faisait accorder au mérite de l'à-propos des suffrages qu'on eût peut-être refusés au mérite de la composition. Il poussa cette manie de traiter des sujets de circonstance jusqu'à donner une comédie de *Cartouche*, non pas, comme on l'a dit, le jour même de l'exécution de ce fameux voleur, mais pendant l'instruction du procès. De tels ouvrages ne pouvaient guère vivre au delà de la cause qui les avait produits; aussi ont-ils disparu tous, excepté l'*Aveugle clairvoyant*, le *Galant coureur* et le *Roi de cocagne*. Legrand a beaucoup d'entente du théâtre et nombre de scènes divertissantes, dont malheureusement la gaieté est quelquefois ignoble et même graveleuse, comme l'étaient ses mœurs.

Il a fait, pour le Théâtre-Italien, en société avec Dominique, *Agnès de Chaillot* et le *Mauvais ménage*, parodies célèbres d'*Inès de Castro* et de *Mariamne*.

2. Philippe-Néricault Destouches, né l'an 1680 à Tours, a cette gloire, peut-être unique, de n'avoir jamais blessé dans ses comédies ni la morale ni la décence. Il débuta par le *Curieux impertinent*, en cinq actes et en vers, pièce froide, sans comique, sans vraisemblance et faiblement écrite (1710). L'*Ingrat* suivit le *Curieux*: on y trouve de jolis détails et même quelques bonnes scènes; mais la pièce est mal conduite. L'*Ingrat* d'ailleurs n'est pas un caractère de comédie: car on ne peut rire de ce qui fait horreur, et un homme qui se vante du plus odieux

des vices, qui même en donne des leçons, n'est pas supportable au théâtre[1]. L'*Irrésolu*, qui parut ensuite, est encore un de ces caractères peu théâtrals, parce que leur uniformité les rend froids. On le voit tout entier dès le commencement, et l'on est sûr d'avance de ce qu'il va dire ou faire. La pièce finit, comme on sait, par un vers très-heureux, lorsqu'après s'être décidé pour Julie, l'Irrésolu dit au moment du mariage :

> J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Le *Médisant* qui suivit l'*Irrésolu* (1715) est faiblement écrit : la froideur de cette pièce vient du caractère principal qui n'est qu'une nuance du *Méchant*.

Une mission diplomatique arracha quelques années Destouches au théâtre : il y reparut en 1723, par le *Triple mariage*, pièce assez gaie, fournie, dit-on, par une aventure arrivée dans la famille de Saint-Aulaire. L'*Obstacle imprévu* ne vaut pas l'ouvrage précédent.

3. Tout à coup Destouches, qui jusqu'alors n'avait donné que des pièces médiocres, prit une place distinguée parmi nos auteurs comiques par le succès du *Philosophe marié* (1727). C'est sans contredit son chef-d'œuvre ; l'action conduite avec art se dénoue heureusement ; les caractères sont convenablement développés ; des incidents habilement ménagés amènent des situations très-comiques ; le style est élégant et facile, le dialogue naturel et dramatique, et le personnage de Céliante est une création neuve et originale qui anime l'action et soutient l'intérêt. Cette pièce essuya, dans sa nouveauté, plusieurs critiques injustes : l'auteur répondit à l'envie par un acte en prose, l'*Envieux*, et la fit taire. Le *Glorieux* (1732) dispute au *Philosophe marié* le titre de chef-d'œuvre de Destouches. Il y a dans le *Glorieux* des beautés du premier ordre ; mais on dirait que Destouches ne s'est pas fait une idée bien précise de ce caractère : le comte de Tuffière n'est souvent qu'un homme insolent et grossier ; Philinte est ignoble et ridicule ; le dénoûment ne satis-

[1] V. mon Traité de Littérature, *Poétique*, p. 123 et s.

fait pas, parce qu'on y voit triompher le Glorieux auquel personne ne prend intérêt, et le drame ne se soutient qu'à l'aide d'une intrigue romanesque; mais le personnage de Lisimon, création rivale de Céliante, a décidé le succès d'une pièce où l'on trouve des situations très-fortes et des scènes d'un profond comique. Entre ces deux meilleures comédies de Destouches, se place, dans l'ordre du temps, sa plus mauvaise, les *Philosophes amoureux*.

Le *Dissipateur* (1736) est, après le Glorieux et le Philosophe marié, le meilleur ouvrage de Destouches. Il donna successivement l'*Ambitieux et l'Indiscrète*, tragi-comédie en cinq actes et en vers; la *Belle orgueilleuse* ou l'*Enfant gâté* (1740), l'*Amour usé*, l'*Homme singulier* qui n'est qu'ennuyeux, la *Force du naturel*, et plusieurs divertissements parmi lesquels on distingue le *Mariage de Colin et de Ragonde*, rempli de jolies scènes.

4. Au milieu de ses occupations théâtrales, Destouches avait donné le rare et noble exemple d'un homme fidèle à tous ses devoirs religieux. A l'âge de soixante ans, quoiqu'il eût en portefeuille plusieurs autres comédies jouées après sa mort, il renonça à l'art dramatique pour s'occuper exclusivement de théologie et de controverse. Il réfuta les incrédules par plusieurs dissertations insérées dans le *Mercure*, et fit plus de huit cents épigrammes, restées presque toutes inédites, contre les indévots et les écrivains irréligieux. C'est ainsi qu'il mourut en 1754, âgé de soixante-quatorze ans.

Les comédies posthumes de Destouches comprennent :

1° La *Fausse Agnès* (1759), caricature qui fait rire quoiqu'on y trouve beaucoup de fautes contre la convenance scénique, et le *Tambour nocturne* (1762), où il n'y a qu'une bonne scène, celle de la reconnaissance;

2° Le *Trésor caché*, le *Mari confident*, l'*Archi-Menteur*, le *Dépôt* et des scènes éparses de l'*Aimable vieillard*, du *Tracassier*, du *Vindicatif*, de la *Tempête* et de *Protée*, pièces qui ne sont pas achevées, mais dont il a mis les fragments en état d'être publiés.

5. Chamblain de Marivaux, né l'an 1688 à Paris, mort en 1763, après avoir débuté par de misérables turlupinades (l'*Homère travesti*, le *Télémaque travesti*), travailla pour la scène avec une rare fécondité; son théâtre contient 7 volumes in-12, et l'on n'en peut guère citer

que trois ou quatre pièces : l'*Epreuve*, les *Fausses confidences*, le *Legs*, les *Jeux de l'amour et du hasard*. Au lieu de s'attacher à la peinture des mœurs et des travers, il noue et dénoue de petites intrigues qui roulent sur des travestissements, des méprises, des mésalliances; ses personnages ont un langage très-joli, très-fin, très-apprêté et visant toujours au pittoresque, mais au pittoresque en miniature : maître et valet, grande dame et soubrette, prince et procureur, tout le monde, chez Marivaux, parle cette même langue que depuis on a nommée *marivaudage*. C'était là un des symptômes nombreux de la confusion qui allait envahir la littérature et la société.

6. Marivaux a mieux réussi comme romancier que comme auteur comique. Cette subtilité de pensées, cette prétention de style, qui, à la scène, sont un défaut, parce qu'elles sollicitent la réflexion de l'auditeur, là où il faut seulement exciter les émotions, parce qu'elles commentent les sentiments qu'elles doivent laisser échapper, et qu'elles mettent l'auteur à la place du personnage, sont moins déplacées dans les romans de Marivaux, et aussi s'y montrent moins. Marivaux ne manque même, au besoin, ni de naturel ni surtout de pathétique. *Marianne* et le *Paysan parvenu* décèlent un observateur plein de tact et de pénétration, un peintre de mœurs touchant et profond; mais on doit regretter qu'il n'ait eu que de mauvaises mœurs à retracer, et dans ce cas, l'homme moral s'abstient.

7. Alexis Piron, né l'an 1689 à Dijon, ne vint que fort tard à Paris, sans crédit, sans argent et presque aveugle. Il s'était acquis déjà une honteuse célébrité par des poésies de la licence la plus grossière, et dont le cynisme révoltant dépasse tout ce que peut concevoir de hideux l'imagination de l'honnête homme. Dans la capitale, il débuta par son *Théâtre de la foire*, où l'on trouve de la gaieté toujours, et quelquefois d'ingénieuses plaisanteries. Ses tragédies (*Callisthène*, *Gustave Wasa*, *Fernand Cortès*, 1730-41), n'eurent point de succès ; mais il fut plus heureux dans la comédie. Il s'y était déjà essayé, en 1728, par

l'*École des pères*, pièce où l'on remarque des scènes comiques, des vers heureux, des tirades brillantes. Dix ans après, il donna la *Métromanie*, son chef-d'œuvre, et peut-être celui de la comédie au XVIII[e] siècle. La conception est des plus simples, et l'auteur en a tiré un parti vraiment extraordinaire : une verve admirable, des vers étincelants d'esprit, un art parfait dans la conduite de la pièce, dans le choix des incidents, dans la progression et la vérité des effets et des situations, telles sont les principales qualités de cette pièce qu'un poëte contemporain a parfaitement caractérisée par ce vers :

Chef-d'œuvre où l'art approche du génie.

8. Outre ces ouvrages, Piron a fait des pastorales, des odes, des poëmes, des contes, des épîtres, des satires et des épigrammes. Il était de ces soupers du Caveau, où se réunissaient les deux Crébillon, Gentil-Bernard, La Bruère, Gresset, Collé, Gallet, etc. : mais il ne put jamais se faire admettre à l'Académie, qu'il appelait les *Invalides du bel-esprit*, et contre laquelle il fit cette épitaphe si connue :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Piron mourut en 1773.

9. PIERRE CLAUDE NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, né l'an 1692 à Paris, débuta dans le monde littéraire par une critique des *Fables* de La Motte, et par une *Épître à Clio* (1732), contre le paradoxe de cet auteur sur l'inutilité de la versification dans la tragédie, dans l'ode [1], etc. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il donna au théâtre la *Fausse antipathie*, où s'annonçait déjà le genre auquel il devait se livrer.

Ce genre, la critique ne l'a point encore entièrement adopté ; c'est le drame, genre mixte entre la comédie et la tragédie, alliant l'intérêt du roman aux pleurs de Melpomène et au rire de Thalie. Pour absoudre ou condamner La Chaussée, on a cherché des raisons dans les principes

[1] V. Tom. II de cette Histoire, p. 412.

mêmes de l'art : pour certains critiques, il en est une corruption ; pour les autres, une heureuse découverte. Quoi qu'il en soit, le drame est né de l'avénement de la bourgeoisie dans la société. La bourgeoisie, qui avait acquis la noblesse par des mariages, la magistrature par des charges achetées, voulut avoir son théâtre à elle, comme l'avaient eu les grands; elle voulut s'intéresser à ses propres infortunes, applaudir à son héroïsme. Le drame est la tragédie de la bourgeoisie.

10. Le drame, à sa naissance, ne fut point toutefois un calcul, mais un hasard. Mademoiselle Quinault, l'actrice, croyant apercevoir, dans une parade de société qu'on jouait alors, le germe d'une pièce fort attendrissante, en proposa le sujet d'abord à Voltaire, qui le refusa, puis à La Chaussée, qui en fit le *Préjugé à la mode*. Ce préjugé, c'était celui qui ne permettait pas à un mari de se montrer amoureux de sa femme. Ainsi fut créé le drame que Térence avait déjà créé dans l'*Andrienne*.

L'*Ecole des amis* a moins de fautes, mais aussi moins de beautés que le *Préjugé à la mode ; Mélanide*, qui suivit, eut un plein succès ; l'*Ecole des mères* et la *Gouvernante*, qui parurent ensuite, sont les chefs-d'œuvre de La Chaussée. On lui doit encore *Paméla*, sujet traité depuis par Voltaire dans Nanine, l'*Ecole de la jeunesse*, l'*Homme de fortune*, le *Rival de lui-même*, le *Vieillard amoureux*, l'*Amour castillan*, la *Rancune officieuse*, les *Tyrinthiens*, la *Princesse de Sidon*, etc.

Dans ses bons drames, La Chaussée est un homme doué d'une sensibilité douce et vraie, un écrivain chaleureux, touchant sans déclamation, abondant en mouvements généreux, qui émeuvent et attachent l'âme. Son style est en général assez pur, mais pas assez soutenu ; il est facile, mais, de temps en temps, il devient faible ; il y a beaucoup de vers bien tournés, mais beaucoup de lâches et de négligés. En un mot, il n'est pas à beaucoup près aussi poëte qu'il est permis de l'être dans la comédie, et, dans ses bonnes pièces même, la versification n'est pas aussi bien travaillée que la fable ; mais, tout considéré, il sera mis

au nombre des écrivains qui ont fait honneur à la scène française ; et si le genre nouveau qu'il y apporta était subordonné aux deux autres, il eut assez de goût pour le restreindre dans de justes limites, et assez de talent pour pour n'y être point surpassé.

La Chaussée mourut en 1754.

11. Charles-François Panard, né l'an 1694 à Nogent, près de Chartres, a été appelé par Marmontel le *La Fontaine*, et par Collé, le *Dieu du vaudeville*. Les couplets de Panard sont, il est vrai, d'une tournure heureuse ; mais il ressemblait plus au fabuliste, sous le rapport du caractère et des mœurs, que sous celui du talent. Quant à la seconde qualification, elle ne nous paraît pas moins exagérée. On trouve dans ses chansons du naturel, de la gaieté et de la finesse ; mais elles ne sont pas exemptes de négligences, de longueurs et de mauvais goût ; quelques-unes mêmes sont de véritables puérilités.

Le théâtre de Panard comprend une comédie donnée aux Français (les *Acteurs déplacés*) ; cinq pièces jouées aux Italiens ; treize opéras-comiques représentés au théâtre de la Foire ; tout cela est dénué d'invention et d'effet dramatique.

Panard, qui but toute sa vie comme son ami Gallet le chansonnier, mourut dignement d'une ivresse apoplectique (1765).

12. Louis de Boissy, natif de Vic, en Auvergne (1694), commença, pour vivre, par composer des satires qui lui valurent peu d'argent et beaucoup d'ennemis. Le théâtre l'occupa ensuite. Dans l'espace de trente ans il donna quarante comédies, tant aux Français qu'aux Italiens. La plupart eurent du succès ; mais comme, en général, elles ne peignaient que des ridicules du moment, elles ne jouirent que d'une vogue éphémère. Les seules qui soient restées au théâtre sont le *Français à Londres*, le *Babillard*, le *Sage étourdi*, l'*Epoux par supercherie*, et enfin l'*Homme du jour* ou les *Dehors trompeurs*, l'une des meilleures comédies du XVIIIe siècle après le *Glorieux*, la *Métromanie* et le *Méchant*. On y trouve de l'intrigue, de l'intérêt, des caractères, des situations, des peintures de mœurs et des détails comiques.

Ce qui manque en général aux comédies de Boissy, c'est la connaissance, c'est l'observation approfondie de l'homme et du monde. Aussi présentent-elles plus de détails que de grands effets, plus de tirades que de scènes, plus de portraits que de caractères. Leur plus grand mérite est la facilité spirituelle du style et la douceur abondante de la versification ; malheureusement trop de faiblesse et de négligence les déparent souvent l'un et l'autre.

Boissy mourut en 1758. Il était depuis quatre ans collaborateur de la *Gazette de France* et du *Mercure*.

13. Jean Sauvé, surnommé de La Noue (1701-1761), comédien-

auteur, débuta par la petite comédie des *Deux bals*, en 1734. Le *Retour de Mars*, pièce de circonstance (1735), eut un grand succès. La *Coquette corrigée*, son dernier ouvrage comique, est de la mauvaise école : son plus grand tort est d'avoir donné naissance à une foule de comédies sans observation, sans gaieté, sans naturel, et dont le style n'est qu'un jargon faux, digne des personnages chimériques auxquels il sert de langage.

La Noue s'exerça aussi dans le genre tragique, *Mahomet II* (1739). On y remarque de l'énergie dans le rôle du sultan, une noble fermeté dans celui d'Irène, un mélange heureux de soumission et de fierté dans celui d'Aga ; en général, les mœurs locales sont assez bien observées. La pièce offre un grand nombre de beaux vers ; mais le style en est inégal, incorrect, et la force n'y est souvent que de l'enflure.

14. Claude-Henri-Fusée de Voisenon, né l'an 1708 près de Melun, fut un de ces prêtres qui, méconnaissant la sainteté de leur ministère, se mêlèrent à l'effroyable corruption des mœurs et des idées du xviiie siècle. Il était l'élève de Voltaire, et c'est tout dire ; il était aussi membre de cette réunion d'épicuriens qui se rassemblaient tantôt chez le comte de Caylus, tantôt chez l'actrice Quinault-Dufresne. Chacun y payait son écot par quelque ouvrage badin ou licencieux, en prose ou en vers, et les compositions, connues sous le titre de *Recueil de ces Messieurs*, et dont la plupart n'offrent plus aujourd'hui qu'un jargon ou des allusions inintelligibles, obtinrent dans le temps la plus grande vogue. Les *Bals des bois* et les *Fêtes roulantes* qui figurent dans ce recueil appartiennent à l'abbé de Voisenon. Il avait donné précédemment au théâtre l'*Ecole du monde* (1739), comédie allégorique, froide et ennuyeuse. En 1744, il fit jouer aux Italiens les *Mariages assortis*, dont le style est plein d'afféterie ; et en 1746, la *Coquette fixée*, où, chose unique dans les œuvres de Voisenon, on trouve un plan, des caractères bien tracés et quelques morceaux supérieurement écrits. On lui doit encore la *Jeune Grecque* et le *Réveil de Thalie*, comédies ; l'*Amour et Psyché*, *Hylas et Zélis*, *Jupiter et Calisto*, opéras ; les *Fureurs de Saül* et *les Israélites sur la montagne d'Oreb*, oratorios pour les concerts spirituels du carême.

Nous ne parlerons de ses *Contes* libertins, où l'*ordure*, dit La Harpe, *est mise en calembourgs*, que pour livrer au mépris de la postérité cet écrivain doublement coupable, et que l'Académie française n'eût pas dû recevoir au nombre de ses membres. Il mourut en 1775.

15. Louis Gresset, natif d'Amiens (1709), fut élevé par les Jésuites, et entra ensuite dans leur ordre. Sa vocation n'avait pas été sans doute assez consultée ; car, au lieu de s'occuper des devoirs de sa sainte profession, il composa son poëme de *Vert-Vert*, dont la publication

lui attira la réputation de poëte distingué, et les censures de ses supérieurs (1733). *Vert-Vert* contient les aventures d'un perroquet de Nevers, que des religieuses envoient d'un couvent à un autre, et qui, dans le trajet, apprend à prononcer des paroles très-grossières. Cette aventure badine est racontée par Gresset en vers faciles, pleins de sel et étincelants d'esprit ; mais on doit lui reprocher de jeter sur les religieuses un certain ridicule, ce qui était impardonnable, surtout à un religieux.

16. Dans les deux années suivantes (1734-5), Gresset donna la *Chartreuse*, épître qui contient des détails pleins d'originalité, une philosophie aimable, et dont les vers sont aussi coulants qu'harmonieux. Les *Ombres* et l'*Epître au P. Bougeant*, qui roulent à peu près sur le même fonds d'idées, sont, comme toutes les suites, de beaucoup inférieures à l'ouvrage primitif. L'*Epître à sa muse* est généralement encore plus faible de pensées et de style ; mais l'*Epître à sa sœur*, sur une convalescence, est digne de la *Chartreuse*. Enfin, le *Lutrin vivant* et le *Carême impromptu* méritent les mêmes éloges et le même blâme que *Vert-Vert*, parce qu'ils présentent les mêmes beautés et les mêmes inconvenances.

17. L'indocilité du poëte aux reproches de ses supérieurs le fit transférer, comme professeur, de Tours à La Flèche. C'est là qu'il s'essaya à traduire en vers les Eglogues de Virgile, traduction où l'esprit remplace le sentiment. Soit ennui, soit plutôt orgueil, Gresset, à cette époque, abandonna les Jésuites, qui le blâmaient justement, et rentra dans le monde qui le caressait de ses éloges. Les *Adieux aux Jésuites* signalèrent ce changement d'existence ; mais il fallait soutenir sa réputation, et Gresset tenta de s'élever jusqu'à la tragédie. En 1740, il donna *Edouard III*, roman sans vraisemblance, sans intérêt et sans aucune entente du théâtre. *Sidney*, joué cinq ans après, ne réussit pas mieux. Cette pièce attriste plutôt qu'elle n'attache, parce qu'elle est fondée sur un sentiment qui n'est nullement dramatique, le dégoût de la vie.

18. Gresset prit sa revanche dans la comédie, qui convenait à son genre de talent. En 1747, il donna le *Méchant*, qui se place, par le mérite, à côté de la *Métromanie*. On peut reprocher à la comédie du Méchant d'avoir trop peu d'action, de manquer d'intérêt et de développement; peut-être Gresset aurait-il pu mettre plus de profondeur dans la conception du caractère principal; peut-être aurait-il dû montrer à quel esprit de vanité et d'émulation les vices de Cléon doivent leur origine, et comment, parmi une certaine classe d'hommes, n'avoir ni bonté ni vertu, a pu devenir l'objet d'une lutte d'amour-propre. Gresset a semblé croire que cette absence de tout sentiment honnête et sympathique pouvait être une jouissance personnelle et solitaire. La gaieté que Gresset a voulu donner au méchant n'est point dans la nature. Faire le mal n'est un plaisir que lorsque la société vous en récompense, et cela se passe assez souvent ainsi pour que Gresset eût pu essayer de le représenter. Ces défauts sont bien compensés par l'élégance et la facilité de la versification, par l'imitation vraie et spirituelle du ton de conversation qui régnait alors dans le monde, et ce ton, c'était une aisance gracieuse, une précision élégante, des traits au lieu de raisons, des riens tournés d'une façon piquante, et la facilité de parler de tout sans s'intéresser à rien.

19. En 1748, les portes de l'Académie s'ouvrirent devant l'auteur du *Méchant*, et là s'arrête la gloire littéraire de Gresset; mais il en acquit une plus grande, lorsque, retiré dans son pays natal, il rétracta solennellement tout ce qu'il avait écrit de contraire aux convenances de sa première profession. Ses derniers ouvrages furent deux poëmes, le *Parrain magnifique* et le *Gazetin*, l'un en dix chants (1760), l'autre en quatre (1767). Quant à ses *Odes* et à son *Discours sur l'harmonie*, ce ne sont que des productions sans valeur et dignes à peine du collége. Il mourut en 1777.

20. En résumé, Gresset a successivement retracé, dans ses écrits, les mœurs et les habitudes, soit du collége, soit

du couvent, ensuite celles du grand monde ; plus tard, les travers des provinciaux. Un moment, il a payé tribut à l'esprit philosophique du XVIIIe siècle ; enfin la piété, à son tour, l'a inspiré suivant qu'il s'est trouvé écolier, novice ou professeur chez les Jésuites. C'est peut-être le poëte le plus original de son siècle, et le seul qui ne soit absolument d'aucune école, et qui, postérieur à Voltaire, ne l'ait pris en rien pour modèle.

21. CHARLES COLLÉ, cousin de Regnard, naquit à Paris en 1709. Membre de cette fameuse société du Caveau, créée pour les plaisirs de la table et de la chanson, il fut admis l'an 1739 dans la société du duc d'Orléans, dont la comédie faisait l'amusement principal. Ce fut pour lui que, pendant vingt ans, il composa des parades dont quelques-unes ont été imprimées dans le *Théâtre des boulevards* et toutes les pièces qui forment son *Théâtre de Société.* En 1763, il donna au Théâtre-Français *Dupuis et Desronais*, et la *Partie de chasse de Henri IV*, pièces l'une en vers, l'autre en prose. Parmi les comédies de seconde classe, il n'en est pas d'aussi intéressantes. Le nom du Béarnais est sans doute pour la *Partie de chasse* un relief très-précieux ; mais l'ouvrage en lui-même, quoique assez irrégulier, a beaucoup de mérite. *Dupuis et Desronais*, tiré du roman des *Illustres françaises* de Chasles, est une pièce de caractère : elle contient une peinture vraie d'une faiblesse humaine. La versification est la partie faible de l'ouvrage ; mais les sentiments sont naturels, et l'on n'y trouve rien de faux ni de recherché.

Le *Théâtre de Société* se distingue par une originale et franche gaieté, qui n'est malheureusement pas exempte de licence. La *Vérité dans le vin* passe pour le chef-d'œuvre du genre.

Les *Chansons* de Collé font une partie de sa réputation. Il ne s'est point borné aux sujets galants ou graveleux ; il a aussi chansonné les ridicules littéraires, et célébré les événements agréables à la nation. Telle est la chanson sur la prise de Port-Mahon, qui lui valut une pension de six cents livres.

Collé mourut en 1783.

22. CHARLES-SIMON FAVART naquit, l'an 1710, à Paris, d'un pâtissier parisien qui se glorifiait d'avoir inventé les échaudés, et qui dans ses moments de loisir s'amusait à chansonner les mœurs du temps. Ce goût passa plus relevé à son fils, qui les peignit sur le théâtre où il donna plus de soixante pièces, presque toutes remplies d'esprit, de délicatesse et de gaieté. On remarque parmi ces jolies productions : la *Chercheuse d'esprit*, *Acajou*, la *Fête du château*, *Annette et Lubin*, l'*Astrologue de village*, *Ninette à la cour*, *Bastien et Bastienne*, *Isabelle et Gertrude*, la *Fée Urgèle*, les *Moissonneurs*, l'*Amitié à l'épreuve*, la *Belle Arsène*, les *Rêveries renouvelées des Grecs*, etc. La comédie de *Soliman II* ou les *Trois Sultanes*, se

distingue par une grande intelligence de la scène, par des situations piquantes et traitées avec art, et surtout par l'enjoûment qui règne dans tout le dialogue étincelant de traits ingénieux. On peut en dire autant de l'*Anglais à Bordeaux*, comédie composée ou plutôt improvisée à l'occasion de la paix de 1763. Ce spirituel auteur mourut en 1792.

23. Charles-Etienne Pesselier, né l'an 1712, à Paris, composa pour le Théâtre-Italien trois petites comédies : l'*Ecole du temps* (1733), *Esope au Parnasse* (1739) et la *Mascarade du Parnasse* qui ne fut point représentée. Ces pièces sont toutes trois dans le genre que Boissy traitait souvent (p. 57), et qu'on nomme *épisodi-allégorique :* genre essentiellement froid qui, plus que tout autre, a besoin d'être relevé par la grâce et l'esprit des détails. L'*Esope au Parnasse* est semé de fables assez bien narrées. Pesselier était là sur son terrain comme fabuliste de profession. En 1748, il publia un recueil de *Fables nouvelles*, où l'on trouve de la finesse, de l'esprit, mais peu de cette naïveté ingénieuse qui, depuis La Fontaine, est devenue comme l'attribut essentiel du genre.

On doit encore à Pesselier des *Dialogues des Morts*, un *Esprit de Montaigne* et des *Lettres sur l'éducation* où la justesse des idées est quelquefois sacrifiée à l'ambition de montrer de l'esprit. Pesselier mourut en 1763.

24. Carmontelle, natif de Paris (1717-1806), ordonnateur des fêtes que donnait le duc d'Orléans, était doué d'une facilité prodigieuse. En une matinée, il composait une pièce de théâtre d'un ou deux actes, d'après le nom ou le caractère des personnes qui devaient y jouer un rôle. Telle est l'origine de ses *Proverbes dramatiques*. Le fonds de ces petites pièces est en général très-léger. Il n'y faut point chercher un nœud bien formé, ni par conséquent un dénoûment d'effet. Ce n'est point une combinaison dramatique que Carmontelle étale sous nos yeux ; c'est un coin de la société qu'il nous fait remarquer ; c'est une aventure, une conversation de salon, de boudoir, de boutique, de spectacle, de promenade ou de tout autre public, à laquelle il nous fait assister. Ce qu'il a vu ou entendu, il le répète avec la fidélité d'un miroir ou d'un écho. Aussi, tout en admirant son dialogue, lui trouve-t-on le défaut d'être commun à force d'être naturel.

Outre les *Proverbes*, qui forment 10 vol. in-8°, on doit à Carmontelle, entre autres ouvrages :

1° Le *Théâtre du prince Clenerzow* et le *Théâtre de campagne ;*
2° Le *Triomphe de l'amour sur les mœurs de ce siècle* et le *Duc d'Arnay*, romans.

25. Michel-Jean Sedaine, né l'an 1719 à Paris d'un architecte qu'il perdit fort jeune encore, débuta par être tailleur de pierres, au service de Buron, l'aïeul de David. Au milieu de ces travaux manuels, il se fit remarquer par des chansons pleines de sel et d'esprit ; bientôt l'*Epître à son habit*, qui commence par ce vers :

Ah ! mon habit, que je vous remercie !

le mit en relief. Enfin, en 1756, il fit jouer avec succès à l'Opéra-Comique le *Diable à quatre*, que suivirent *Blaise le Savetier*, *Rose et Colas* (1764), les *Troqueurs*, le *Roi et le Fermier*, *On ne s'avise jamais de tout*, etc., toutes pièces qui réussirent pleinement. En 1765, Sedaine donna aux Français le *Philosophe sans le savoir*, la meilleure et la plus importante de ses compositions théâtrales. La *Gageure imprévue*, petite pièce charmante, ajouta encore à sa reputation.

26. Il serait trop long d'énumérer toutes ses productions, dont la plupart sont restées au théâtre. Le caractère particulier de son talent est une intelligence parfaite de la scène ; une peinture fidèle des mœurs de ses personnages ; une gaieté toujours franche et naïve, opposée habilement à des situations pleines d'intérêt; un dialogue constamment vrai, et qui ne laisse point de relâche à l'attention. On peut toutefois lui reprocher la négligence de son style. Quoique toujours plein et rapide, il est presque toujours inégal et peu soigné. Sedaine mourut en 1797.

27. DESMAHIS (ÉDOUARD DE CORSEMBLEU) naquit, en 1722, à Sully-sur-Loire, château tout plein des Muses, où Chapelle, Chaulieu, Fontenelle et Voltaire avaient *poétisé*. Il débuta par un grand nombre de poésies fugitives qui lui donnent un rang assez distingué dans ce genre, et dont la plus connue comme la plus considérable est le *Voyage d'Eponne*, plus ordinairement appelé *Voyage de Saint-Germain*. Bientôt après, il travailla pour le théâtre et débuta par le *Billet perdu* ou l'*Impertinent*, comédie en un acte et en vers. Elle pétille d'esprit, mais aux dépens du naturel ; les vers sont d'une tournure spirituelle, mais rarement adaptée au dialogue, et le style n'est rien moins que dramatique. La pièce est moins une comédie qu'une dissertation sur la fatuité, un recueil de maximes et d'épigrammes, les unes jolies, les autres mauvaises. On doit encore à Desmahis le *Triomphe des sentiments* et la *Veuve coquette*, des fragments de deux comédies inachevées, l'*Inconséquent* et l'*Honnête homme*,

et, dans l'Encyclopédie, les articles *Fat* et *Femme*, morceaux dans lesquels on a justement blâmé la frivolité des idées et l'afféterie du style. Desmahis mourut en 1761, dans sa trente-neuvième année.

28. Charles Palissot, natif de Nancy (1730), maître ès-arts à douze ans, bachelier en théologie à seize, auteur tragique à dix-neuf (*Zarès* ou *Ninus*), trouva bientôt, dans la comédie, le genre qu'il fallait à son esprit caustique et malin. Après y avoir débuté par les *Tuteurs* (1754), pièce un peu froide que suivit bientôt le *Barbier de Bagdad*, bluette assez gaie, il commença contre les philosophes une vive guerre par le *Cercle* (1755) où Jean-Jacques Rousseau était livré au ridicule ; il la continua par les *Petites lettres contre de grands philosophes*, où Diderot surtout est maltraité ; par la comédie des *Philosophes* (1760), où toute la secte était jouée, enfin par la *Dunciade*, poëme satirique, publiée d'abord en trois chants (1764), puis en dix, lorsqu'il y put faire entrer les Marat, les Robespierre, les Couthon, les Saint-Just, en un mot les *praticiens* des doctrines du philosophisme.

29. Dans l'intervalle des Philosophes à la Dunciade ; Palissot avait donné les *Nouveaux Ménechmes* (1762) ; après la *Dunciade*, il donna le *Satirique* ou l'*Homme dangereux* et les *Courtisanes*. On lui doit encore un grand nombre d'ouvrages polémiques, entre autres des *Mémoires sur la Littérature*, où se trouvent jugés les principaux écrivains de la langue française, et dont il détacha tout ce qui regarde Voltaire, sous le titre de *Génie de Voltaire* (1806). Palissot mourut en 1814, avec de grands sentiments de religion.

30. Cailhava, de l'Estandoux, né l'an 1731, au village de ce nom, près de Toulouse, fit du théâtre la passion de toute sa vie. Son premier essai fut favorablement accueilli dans la capitale du Languedoc, comme pièce de circonstance : l'*Allégresse champêtre*, mêlée de chants et de danses, célébrait la convalescence de Louis XV, assassiné par Damiens. A Paris, où Cailhava ne tarda pas à venir, *Crispin gouvernante* fut refusé par les comédiens français ; la *Présomption à la mode* tomba (1763); mais à travers les réminiscences et quel-

ques détails de mauvais goût, on y remarqua un style naturel, une versification facile, et quelques bonnes tirades, surtout celle où l'auteur parle des cabales et des éternuements qui semblaient alors avoir remplacé les sifflets. Le *Tuteur dupé*, ou la *Maison à deux portes*, réussit complétement (1765) : c'est une comédie fort gaie, dans le genre de Plaute ; le valet y joue le principal rôle, et conduit l'intrigue qui, malgré son peu de vraisemblance, se noue et se dénoue aisément. En 1769, Cailhava donna les *Étrennes* et le *Mariage interrompu*, et, huit ans après, l'*Egoïsme*, sujet traité depuis par Barthe dans l'*Homme personnel*. Dans cet intervalle, il avait fait représenter au Théâtre-Italien *Arlequin Mahomet*, ou le *Cabriolet volant*, et *Arlequin cru fou*, la *Sultane favorite* et *Mahomet*, drames philosophi-comi-tragiques extravagants, en trois actes, en prose et à grand spectacle, tirés des *Mille et une Nuits*, et joués par le célèbre Carlin ; le *Nouveau Marié*, ou les *Importuns*, et la *Bonne Fille*, imitée de la *Buona Figliuola*, de Goldoni. En 1772, Cailhava publia l'*Art de la Comédie*, en 4 vol. in-8°, ouvrage fort utile aux jeunes auteurs, pour les ramener aux vrais principes de l'art dramatique, qui, de nos jours, affranchi de toutes les règles de la vraisemblance, du goût et de la morale, est tombé dans le plus triste état de dévergondage et de dégradation.

Lorsque le théâtre de la rue de Richelieu fut créé, Cailhava, qui n'avait pas été étranger à son établissement, s'empressa d'y donner (1791) les *Ménéchmes grecs*, imitation de Plaute, où l'auteur conserva tout ce qui se pouvait transporter sur la scène française, et jusqu'au costume antique des personnages. *Ziste et Zeste* réussit au Vaudeville (1796). *Athènes pacifiée*, comédie en prose, tirée des onze pièces d'Aristophane, et dédiée à *Agathopartès* (Bonaparte), en 1797, n'a jamais paru sur le théâtre, où elle n'aurait pas été moins piquante qu'à la lecture. Cailhava présente, dans cet extrait du poëte grec, ses beautés, ses défauts, sa lâche complaisance pour le peuple, et le peu d'influence qu'il en acquit dans les affaires publiques, en même temps qu'il prouve que si la comédie ne doit pas dépasser le but moral, il n'est pas moins dangereux pour les auteurs de viser au but politique.

On doit encore à Cailhava, qui vécut jusqu'en 1813 :

1° Le *Remède contre l'amour*, poëme en quatre chants ; — 2° des *Contes* en vers et en prose : — 3° un *Essai sur la tradition théâtrale* ; — 4° des *Œuvres badines* ; — 5° l'*Enlèvement de Ragotin et de madame Bouvillon*, ou le *Roman comique dénoué*, comédie : — 6° enfin des *Mémoires de sa vie* qui renferment un tableau intéressant et animé de la littérature, de la société et de l'intérieur de la comédie française depuis 1750 jusqu'en 1813.

31. Nicolas-Thomas Barthe, natif de Marseille (1734), débuta dans le monde littéraire par quelques pièces fugitives qui le firent remarquer. En 1764, il fit représenter à la Comédie-Française l'*Amateur*, d'une versification facile et spirituelle. Peu de temps après, il donna les

Fausses infidélités, petit acte qui vaut mieux, dit La Harpe, que toutes les pièces jouées depuis Dufresny. Barthe réussit moins dans la *Mère jalouse*, qui fut froidement accueillie du public, et dans l'*Homme personnel*, qui n'eut qu'un succès médiocre. Ses *Statuts de l'opéra* sont un badinage charmant, plein de bonne plaisanterie. En général, on trouve dans ses ouvrages dramatiques comme dans ses autres pièces plus d'esprit et de finesse que de verve et de poésie. Barthe mourut à cinquante et un ans, victime de son amour pour la dissipation et le plaisir, trop ordinaire à ceux qui suivent la carrière dramatique. Leur fin ordinairement prématurée ne laisse pas que de prouver contre le genre.

32. CHOUDARD-DESFORGES, né l'an 1746 à Paris, imagina, dès l'âge de neuf ans, de faire des tragédies dont les sujets étaient *Tantale et Pélops* et la *Mort de Jérémie*. La ruine de son père, jointe à son goût naturel, le jeta dans la carrière dramatique, comme acteur-auteur ; mais il quitta la scène en 1782 pour se livrer exclusivement à la composition, jusque vers l'époque de sa mort (1806). On a de lui :

1° *Tom Jones à Londres*, comédie en cinq actes et en vers. Le sujet est tiré du roman de Fielding, et quoique Desforges doive beaucoup à l'original anglais, c'est en homme d'esprit qu'il a mis en œuvre le fonds qu'il avait à faire valoir. La marche de la pièce est bien entendue ; les situations sont intéressantes et bien ménagées ; le dialogue est rapide et animé, le style en général ingénieux et facile ; beaucoup de jolis vers et peu de mauvais goût ; les principaux caractères bien soutenus, entre autres celui de lord Fellamar.

2° La *Femme jalouse*, comédie en cinq actes et en vers. C'est un drame où il y a quelque intérêt, mais ce n'est pas une bonne comédie. Le but moral y est manqué. Quant au style, il est naturel et facile, sans déclamation, sans écarts et sans jargon. Les caractères sont dessinés avec vérité, et a pièce marche bien.

Le *...arins*, ou le *Médiateur maladroit*. *Théodore et Paulin*.

le *Temple de l'Hymen*, les *Deux Portraits*, l'*Amitié au village*, la *Suite de Tom Jones*, *Césarine et Victor*, le *Sourd*, ou l'*Auberge pleine*, la *Perruque de laine*, l'*Epouse imprudente*, le *Tuteur célibataire*, les *Maris jaloux*, les *Epoux divorcés*, comédies;

4° L'*Epreuve villageoise*, les *Promesses de mariage*, *Grisélidis*, *Joconde*, *Alisbelle*, la *Liberté et l'Egalité* (1794), opéras ;

5° *Féodor et Lesinska*, ou *Novogorod sauvée*, et *Jeanne d'Arc à Orléans*, drames.

33. On doit encore à Desforges : 1° le *Poëte*, ou *Mémoires d'un homme de lettres, écrits par lui-même.* C'est un livre très-dangereux; rien n'y est épargné pour dérégler, enflammer, égarer l'imagination, et c'est avec raison qu'un satirique disait à Desforges :

> Fuis, auteur dangereux ; fuis, écrivain obscène ;
> Ton nom seul fait rougir la pudique beauté :
> Va porter ton encens à l'immoralité.

2° *Mille et un Souvenirs*, ouvrage dans le genre du *Poëte*; 3° *Eugène et Eugénie*; 4° *Edouard et Arabelle*; 5° *Adelphine de Rostanges.*

34. Le marquis DE BIÈVRE, né l'an 1747, servit dans les mousquetaires, et s'acquit dans le monde un certain nom par ses reparties et ses calembourgs, qui devinrent bientôt à la mode. Après avoir publié quelques brochures ou facéties, il fit représenter, en 1783, le *Séducteur*, comédie en cinq actes et en vers. Cette pièce eut un grand succès, tandis que les *Brames*, tragédie contemporaine de La Harpe, n'en eurent aucun : sur quoi Bièvre, qui plaisantait de tout, disait : Quand le *Séducteur* réussit, les *Brames* (bras me) tombent. Les *Réputations*, autre comédie du calembourgiste, ne réussirent pas (1788). Il mourut l'année suivante. On a recueilli ses calembourgs sous le titre de *Bievriana.*

35. FABRE D'EGLANTINE, né l'an 1755 à Carcassonne, fut forcé, par la dissipation de sa jeunesse, à se faire comédien de province. Le prix de l'Eglantine qu'il obtint aux Jeux Floraux de Toulouse, lui donna l'idée d'ajouter à son nom celui de cette fleur. Las de jouer les comédies des autres, il voulut en composer lui-même ; quelques-unes de ses pièces eurent du succès de son vivant, telles que l'*Intrigue épistolaire*, les *Précepteurs*, le *Philinte de Molière*, qui furent représentées plusieurs fois. Cependant la versification en est imparfaite, et si la dernière n'est pas dépourvue de mérite, les deux autres sont de conceptions ridicules, dont la plupart des détails sont tout à fait puérils.

Fabre d'Eglantine se jeta dans tous les excès de la révolution, parce qu'il était pauvre et qu'il voulait se donner

toutes les jouissances de la richesse : il fut secrétaire de Danton, membre du comité de salut public, et régicide. Il mourut sur l'échafaud en 1794.

36. COLLOT-D'HERBOIS, comédien ambulant avant 1789, bourreau de Louis XVI, mitrailleur de Lyon, où sans doute il avait été sifflé, mourut en 1796, au fort de Sinnamary, dans la Guyane. Cet homme ne manquait pas de talent pour le théâtre. Parmi ses pièces, assez nombreuses, on peut citer le drame de *Clémence et Montjair*, les comédies du *Bénéfice*, d'*Adrienne*, de *Lucie*, etc. Collot-d'Herbois est l'auteur de l'*Almanach du Père Gérard*, qui remporta le prix proposé par le club des Jacobins pour le meilleur ouvrage dans lequel on ferait connaître au peuple les avantages du nouvel ordre de choses (la royauté constitutionnelle).

37. JEAN-LOUIS LAYA, né l'an 1761 à Paris, d'une famille originaire d'Espagne, fit ses études au collége de Lizieux, où il eut pour condisciples Demoustier, Collin d'Harleville, Legouvé, etc. Une amitié durable l'unit avec ce dernier. En sortant du collége, ils publièrent tous deux un recueil d'héroïdes, intitulé *Essais de deux Amis* (1786). A la fin de 1790, M. Laya donna au Théâtre-Français les *Dangers de l'Opinion*, drame en cinq actes, dans lequel il attaquait le préjugé des peines infamantes. En 1789, il fit jouer *Jean Calas*, tragédie en cinq actes. La comédie de l'*Ami des Lois*, de même en cinq actes, œuvre courageuse écrite avec toute la précipitation de la jeunesse, mit le sceau à la réputation de son auteur : elle fut représentée le 2 janvier 1793, au milieu des débats du procès de Louis XVI. M. Laya ne craignit pas, dans cette pièce, de proclamer sur la scène les principes d'ordre et de justice que les honnêtes gens renfermaient au fond de leurs âmes. L'effet en fut prodigieux, tant à Paris que dans les départements. La commune de Paris, alarmée, prit, le 12 janvier, de violentes mesures pour en arrêter la représentation ; mais elle fut pourtant jouée le même jour devant dix mille spectateurs, et dans une salle que trente mille citoyens environnaient. Renfermé dans ces temps orageux, M. Laya échappa aux proscripteurs et reparut après le 9 thermidor. Il rédigea avec MM. Arnault, Legouvé, Vigée, etc., les *Veillées des Muses*

(1799-1801), et donna encore quelques compositions de peu d'étendue, parmi lesquelles on doit remarquer l'*Épître d'Eusèbe* et l'*Épître à un jeune cultivateur nouvellement élu député*. Après avoir été secrétaire d'ambassade, M. Laya occupa une chaire d'histoire littéraire et de poésie française, où il a dirigé avec succès plusieurs écrivains remarquables : Cousin, Delavigne, Patin, etc.

38. Joseph-Alexandre vicomte DE SÉGUR débuta en 1790 un roman épistolaire, intitulé : *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceau et madame de M...* (Maintenon). On y remarque des choses fines et beaucoup d'intelligence du cœur des femmes; mais on n'y retrouve ni les mœurs ni le ton de cette époque. La *Femme jalouse*, autre roman (1791), n'est qu'une triste imitation des *Liaisons dangereuses*, de Laclos. Après avoir travaillé pour tous les grands théâtres (*la Création du Monde*, à l'Opéra; *Rosaline et Floricourt*, *le Retour du Mari*, aux Français; *la Dame voilée*, *les Vieux fous*, *le Cabriolet jaune*, etc., à l'Opéra-Comique), le vicomte de Ségur termina sa carrière par son ouvrage des *Femmes*, vaste cadre qu'il est loin d'avoir rempli (1802), et par la publication des *Mémoires du baron de Besenval*, qui produisirent tant de scandale. Il est mort en 1805.

CHAPITRE II.

POÉSIES DIVERSES.

Nous réunissons sous ce titre tout ce que le XVIIIe siècle a produit en dehors de la poésie dramatique, même les poëmes latins. Nous commencerons par la poésie didactique religieuse, malheureusement trop rare à cette époque.

§ 1er. *Poésie didactique religieuse.*

1. Louis Racine : son poëme de la Grâce. — 2. Le poëme de la Religion : plan et mérite de cet ouvrage. — 3. Odes, épîtres et poésies diverses de Louis Racine. — 4. Sa traduction du Paradis Perdu. — 5. Dulard ; son poëme de la Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature. — 6. Bernis ; ses poésies fugitives et son poëme de la Religion vengée.

1. LOUIS RACINE, second fils de Jean Racine, naquit à Paris en 1692. Formé par son père, par Rollin et par Mésenguy, il sut allier la poésie à la sagesse et à la piété. Malgré les conseils de Boileau, qui le détournait de la carrière poétique, il s'y livra pour la gloire de la religion et pour la sienne. Il débuta par le poëme de *la Grâce*, qu'il composa pendant les trois ans qu'il passa, comme pensionnaire, dans la Congrégation de l'Oratoire (1719-22). Ce fut la lecture de S. Prosper[1] qui lui donna l'idée de ce poëme. On y remarque de la pureté, de l'élégance ; mais rien ne s'y élève jusqu'à la haute poésie. Le dogme de la Grâce, qui peut prêter à une certaine poésie sombre et lugubre, n'était pas dans la nature de son talent doux et tendre, plutôt que vigoureux et soutenu : aussi ce terrible sujet, adouci et amolli entre ses mains, est-il devenu presque insignifiant.

2. Nommé membre de l'Académie des Inscriptions, en 1719, Louis Racine occupa, dans la province, pendant vingt-quatre ans, plusieurs emplois de finance, au milieu desquels il composa presque tous ses ouvrages. A leur tête se place le poëme de *la Religion,* en six chants, où souvent il se montre le digne fils de son glorieux père. L'auteur y développe cette pensée de Pascal, qui en est, pour ainsi dire, l'abrégé :

> A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable ; après, la rendre aimable, faire souhaiter qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable.

L'existence de Dieu fait le sujet du premier chant ; la nécessité de la révélation est exposée dans le second ; au troisième le poëte en montre les caractères dans la reli-

[1] V. mon *Histoire de la Littérature sacrée*, p. 327.

gion chrétienne ; son établissement est le sujet du quatrième chant, et dans les deux derniers on répond aux objections des sophistes et des incrédules. Ce poëme est, selon J.-B. Rousseau, l'un des ouvrages les plus estimables de la langue française. Le sujet, dit La Harpe, en est parfaitement tracé ; les preuves sont bien choisies, fortifiées par leur enchaînement et déduites dans un ordre lumineux. Rien ne manque à la partie didactique ; mais le plan n'a rien de cette imagination qui invente, et la versification n'a pas non plus assez de cette poésie qui anime et vivifie tout. Malgré ces défauts, il n'y a point de chant dans lequel on ne trouve des traits excellents et un grand nombre de vers admirables.

3. Les *Odes* de Louis Racine ont été, comme la *Religion*, composées sous l'inspiration d'une foi vive et profonde ; elles sont tirées des Livres saints, et recommandables pour la beauté des rimes, la justesse des expressions et la richesse des pensées. Après les *Odes* viennent les *Epîtres* sur l'homme, sur l'âme des bêtes, etc., et des *Poésies variées*, parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'Harmonie*, que nous avons citée ailleurs [1] ; des *Réflexions sur sur la Poésie*, fruit d'une critique sage et éclairée ; des *Mémoires sur la Vie de J. Racine*, monument de piété filiale et de biographie. En 1752, il publia ses *Remarques sur les Tragédies de Racine*, avec un *Traité de la Poésie dramatique ancienne et moderne.*

4. Louis Racine venait de terminer la traduction du *Paradis perdu*, de Milton, lorsqu'il apprit l'affreuse mort de son fils unique, jeune homme de la plus belle espérance. Cet infortuné se trouvait sur la chaussée de Cadix, lorsqu'il fut entraîné par les flots [2], à la suite de l'inondation causée par le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne (1er novembre 1755). Ce coup terrible ne s'effaça point

[1] Traité de Littérature, *Poétique*, p. 214.

[2] Ce déplorable événement fournit à Lefranc de Pompignan le sujet de stances très-touchantes, et Lebrun a consacré la mémoire du fils de L. Racine, son ami, dans les dernières strophes de sa belle *Ode sur les causes physiques des tremblements de terre*.

de cette âme tendre ; il traîna sa vie pendant huit ans encore, et mourut l'an 1763, en chrétien.

5. PAUL-ALEXANDRE DULARD, natif de Marseille (1695-1760), n'est guère connu que par son poëme *De la Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature* (1749). A cet ouvrage étaient jointes des notes instructives qui contribuèrent surtout à son succès; car le style en est froid et diffus, la versification molle et terne. Quelques passages, cependant, entre autres une *Description de la Peste*, ne manquent pas d'une certaine richesse de poésie. L'auteur avait vu cette peste de Marseille (1720), où l'évêque Belzunce fit plus que de beaux vers, en se dévouant au salut de ses ouailles.

6. FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRE, comte de Lyon et cardinal DE BERNIS, naquit l'an 1715, à Saint-Marcel de l'Ardèche.

Sa jeunesse fut mondaine, et ses *Poésies galantes* en sont une preuve. Dans un siècle dépravé, elles lui ouvrirent la route des honneurs. Après s'être honorablement acquitté de fonctions diplomatiques, il devint premier ministre de France, et le Saint-Siége le revêtit de la pourpre. Il mourut en 1794 à Rome. Sa *Correspondance avec Voltaire* fait plus d'honneur au cardinal qu'au philosophe. On lui doit encore un poëme intitulé *la Religion vengée;* c'est une œuvre vide, sèche et déclamatoire, et où l'influence philosophique n'est pas tempérée par une ardente conviction. *La Religion vengée* est, du reste, un ouvrage de la jeunesse du cardinal de Bernis.

---

§ 2. *Poésie lyrique.*

1. Lefranc de Pompignan ; détails sur sa vie. — 2. Didon; les Adieux de Mars, le Voyage de Languedoc. — 3. Poésies sacrées de Lefranc ; leur mérite. — 4. Ses Odes profanes. — 5. Autres ouvrages en prose et en vers. — 6. Réception de Lefranc à l'Académie française et ses suites. — 7. Ecouchard-Lebrun : sa vie et son caractère. — 8. Nature du talent lyrique de Lebrun. — 9. Ses poésies légères et ses œuvres complètes. — 10. Malfilâtre : ses quatres Odes couronnées à Rouen. — 11. Son poëme de Narcisse : le Génie de Virgile.

1. JEAN-JACQUES LEFRANC DE POMPIGNAN, né l'an

1709 à Montauban, où sa famille exerçait les plus hautes charges de la magistrature, fit, sous le P. Porée, de solides et brillantes études. D'abord avocat-général à la Cour des aides, il devint, avant sa trentième année, premier président de la même Cour, charge qu'il remplit avec conscience et distinction. Enfin il quitta les fonctions publiques pour se livrer exclusivement à la culture des belles-lettres, où l'entraînait son penchant naturel.

2. En 1734, Lefranc de Pompignan avait donné sa tragédie de *Didon*, qui s'est maintenue longtemps au théâtre par le mérite d'un style pur, élégant et digne d'un élève de Racine. L'année suivante, il fit pour le Théâtre-Italien les *Adieux de Mars*, critique agréable des mœurs, des travers et des ridicules du temps. En 1740, il publia son *Voyage de Languedoc et de Provence*, dans le genre du Voyage de Chapelle et de Bachaumont, mais avec moins de négligence dans le style et plus de décence dans le ton. Mais c'est surtout dans la poésie lyrique que Lefranc s'est acquis un beau nom.

3. Son premier titre de gloire en ce genre est son recueil de *Poésies sacrées et philosophiques, tirées des Livres saints* (1751-5). Ces poésies sont en cinq parties : les Psaumes, les Prophéties, les Cantiques, les Hymnes et les Discours philosophiques. On connaît l'épigramme de Voltaire sur ces vers : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche;* mais malgré cette épigramme, qu'il a reproduite sous toutes les formes, on y a beaucoup *touché*, et même quelquefois avec admiration. Après les chefs-d'œuvre de ce genre que nous ont laissés les Racine et les Rousseau, notre langue n'offre point, jusqu'à Lamartine, de monument, à la fois poétique et religieux, que l'on puisse opposer à celui de Pompignan. On y trouve des psaumes tout entiers, et diverses strophes prises dans d'autres psaumes qui brillent du feu de la poésie et le disputent à celle de l'original. Les Prophéties et les Cantiques nous paraissent supérieurs aux Psaumes. Les Hymnes ne les valent pas. Quant aux *Discours phi-*

losophiques tirés de Livres sapientiaux[1], les traits de force et d'élégance y dominent plus que le sentiment et l'harmonie.

4. Les Odes profanes de Pompignan ne sont pas indignes de ses Poésies sacrées. Il n'a plus là, pour se soutenir, les richesses de la poésie hébraïque ni la magnificence du langage des prophètes; cependant il a su tirer, de son propre fonds, de grandes et larges beautés. Son chef-d'œuvre, c'est l'Ode sur la Mort de J.-B. Rousseau. En général, si Pompignan a moins de rhythme et de mouvement, il nous paraît avoir plus de chaleur et d'inspiration que celui dont il a déploré si lyriquement la perte.

5. On doit encore à Lefranc de Pompignan :

1° Des *Epîtres* qui présentent des leçons de morale et des règles de goût fort bonnes à suivre ;

2° La *traduction en vers des Géorgiques* (1760), et celle du *sixième livre de l'Enéïde*, où il est rare que la difficulté ne soit pas vaincue d'une manière heureuse ;

3° Des *Imitations* ou *Traductions* d'Hésiode, de Pindare, d'Horace, d'Ovide ;

4° L'*Eloge historique du jeune duc de Bourgogne*, frère aîné de Louis XVI (1761) : il est écrit d'une manière simple, noble et ferme ; l'expression qui tient à l'âme, ne lui manque pas lorsque le sujet l'exige ;

5° Des *Dissertations*, dont un traité des *Antiquités de Cahors ;*

6° La traduction de quelques *Dialogues de Lucien*, et celle des *Tragédies d'Eschyle* qu'il osa le premier mettre toutes en français avec autant de savoir que de talent ;

7° Des *Mélanges de traductions de différents ouvrages de morale italiens et anglais* ;

8° Enfin le recueil de sa *Correspondance*, qui offre un vaste et riche dépôt de littérature, de jurisprudence, d'histoire, témoignage d'une érudition aussi étendue que variée.

Tels étaient les titres littéraires de Pompignan, quand la voix publique l'appela dans le sein de l'Académie française. Son discours de réception y fit époque (10 mars 1760). C'est plus qu'un bon ouvrage, c'est une bonne action. Au lieu de se répandre, comme ses de-

[1] Voy. *Hist. de la Littérature sacrée*, p. 50.

vanciers, en phrases laudatives, il y attaqua de front le philosophisme et ses adhérents ; il dit :

Le savant instruit et rendu meilleur par ses livres, voilà l'homme de lettres : le sage vertueux et chrétien, voilà le philosophe.

Il ne se borna point à proclamer avec courage et talent des vérités utiles ; il signala, en présence de toute la France, les efforts coupables qui préparaient longtemps d'avance les erreurs, les malheurs et les crimes de la révolution. Il y eut un moment de stupéfaction dans la cabale philosophique ; mais bientôt on vit commencer l'escarmouche des *Facéties Parisiennes*, les *Quand*, les *Pour*, les *Que*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Car*, les *Ah!* les *Oh!* qui venaient de Ferney. Morellet y donna suite par les *Si* et les *Pourquoi*, et il introduisit Pompignan dans la *Préface de la Comédie des Philosophes*. On avait touché à l'*arche sainte* élevée par Voltaire.

Lefranc de Pompignan, homme religieux et de bonne compagnie, ne voulut pas se commettre dans ces viles tracasseries littéraires. Il avait rempli un grand et noble devoir ; il se retira dans sa terre, et il y vécut encore vingt-quatre ans, entouré de l'estime des gens de goût et des âmes honnêtes. Sa mort fut pleurée par tous ceux qui avaient dépendu de lui ; car sa charité était inépuisable.

7. ÉCOUCHARD-LEBRUN naquit à Paris, en 1729, chez le prince de Conti, où servait son père. Il mérita bien vite la faveur du prince par des éloges entremêlés de conseils et de maximes philosophiques. A la fois secrétaire des commandements et poëte lyrique, il releva le mieux qu'il put la dépendance de sa vie par l'audace de sa pensée, et il s'habitua de bonne heure à garder pour l'ode ou même pour l'épigramme cette verdeur franche et souvent acerbe qui ne pouvait se faire jour ailleurs. Aussi plus tard, avec un fonds d'indépendance intérieure, le voit-on toujours au service de quelqu'un. Au prince de Conti succèdent le comte de Vaudreuil et M. de Calonne, puis Robespierre, puis Bonaparte ; et pourtant, au milieu de ces servitudes diverses, Lebrun

demeure ce qu'il a été tout d'abord, méprisant les bassesses du temps, vivant d'avenir, *effréné de gloire*, plein de sa mission de poëte, croyant en son génie, rachetant une action plate par une belle ode, ou se vengeant d'une ode contre son cœur par une épigramme sanglante. Sa vie littéraire présente aussi la même continuité de principes avec beaucoup de taches et de mauvais endroits. Élève de Louis Racine, qui lui avait légué le culte du grand siècle et celui de l'antiquité, nourri dans l'admiration de Pindare, il était simple que Lebrun s'accommodât peu des mœurs et des goûts frivoles qui l'environnaient; qu'il se séparât de la cohue moqueuse et raisonneuse des beaux-esprits à la mode; qu'il enveloppât dans une égale aversion Saint-Lambert et d'Alembert, Linguet et La Harpe, Rulhières et Dorat, Lemierre et Colardeau, et que, forcé de vivre des bienfaits d'un prince, il se passât du moins d'un patron littéraire. Caustique et irascible, il se montra souvent injuste par vengeance ou mauvaise humeur. Au lieu de négliger simplement les salons littéraires et philosophiques pour vaquer plus librement à son génie et à sa gloire, il les attaqua en toute occasion, sans mesure et en masse. Il se délectait à la satire, et décochait ses traits à Gilbert ou à Beaumarchais aussi volontiers qu'à La Harpe. Sa vie fut une lutte continuelle contre lui-même ou contre les autres.

Longtemps Lebrun fut aux prises avec la gêne et les chagrins domestiques. Son procès avec sa femme, la banqueroute du prince de Guéménée, puis la révolution, tout s'opposa à ce qu'il consolidât jamais son existence. Je me trompe : vieux, presque aveugle, au-dessus du besoin, grâce aux bienfaits du gouvernement, il s'était logé dans les combles du Palais-Royal, pour y trouver le calme nécessaire à la correction de ses odes. Une servante mégère qu'il avait épousée lui en faisait souvent une prison. Il y mourut en 1807.

8. Le talent lyrique de Lebrun est grand, quelquefois immense, presque partout incomplet. Quelques pensées

plus ou moins hautes dominent toutes ses odes, s'y reproduisent sans cesse, et, à travers la diversité des circonstances où il les composa, leur impriment un caractère marquant d'unité. De bonne heure, et comme par instinct de sa mission future, il s'est pénétré du rôle de Tyrtée, et il gourmande déjà nos défaites sous Contades, Soubise et Clermont, comme plus tard il célébrera le *Naufrage victorieux* des vaisseaux le Vengeur et le Marengo. Au sortir des boudoirs, des toilettes et de tous ces bosquets de Cythère et d'Amathonte dont il s'est tant moqué, mais dont il aurait dû se garder davantage, il se réfugie au sein de la nature ; mais il la voit peu et sait peu la retracer, dans son *Poëme*, sous les couleurs aimables et fraîches dont elle se peint autour de lui : il préfère la contempler face à face dans ses soleils, ses volcans, ses tremblements de terre, ses comètes échevelées, et plonge avec Buffon à travers les déserts du temps. Ce poëme est resté imparfait comme les *Veillées du Parnasse*, où les Muses se racontent entre elles des histoires intéressantes.

Pensionné par Louis XV, Lebrun célébra dans des odes pompeuses la bienfaisance et la grandeur royales; mais dès que la révolution vint ébranler le pouvoir qu'il avait chanté pour ses bienfaits, il se montra l'un des plus acharnés à l'attaquer, et son exaltation révolutionnaire ne cessa pas même au temps de la Terreur. Il fut le poëte de cette terrible époque, comme il l'avait été de la monarchie, comme il le fut du consulat et de l'empire, parce que, facile à s'exalter, et timide de caractère, il chantait le bien par élan de reconnaissance, et le mal par élan de peur. Nous n'avons pas besoin de dire que cette versatilité honteuse enlève toute moralité à la poésie.

Parmi les défauts de Lebrun, le principal, le plus grave, selon nous, celui qui gâte jusqu'à ses plus belles pages, est un défaut tout systématique et calculé. Il avait beaucoup médité sur la langue poétique, et pensait qu'elle devait être radicalement distincte de la prose.

En cela, il avait raison, et le procédé si vanté de Voltaire, d'écrire les vers sous forme de prose pour juger s'ils sont bons, ne mène qu'à faire des vers prosaïques, comme sont, au reste, la plupart de ceux de Voltaire. Mais, à force de méditer sur les prérogatives de la poésie, Lebrun en était venu à envisager les *hardiesses* comme une qualité à part, indépendante du mouvement des idées et de la marche du style, une sorte de beauté mystique touchant à l'essence même de l'ode : de là, chez lui, un souci perpétuel des *hardiesses*, un accouplement forcé des termes les plus disparates, un placage extérieur de métaphores ; de là, surtout vers la fin, un abus intolérable de la majuscule, une minutieuse personnification de tous les substantifs qui reporte involontairement le lecteur au culte de la déesse Raison, à un temps d'apothéose de toutes les vertus ou plutôt de tous les vices. C'est ce qui a fait dire à un poëte de nos jours, singulièrement spirituel, que Lebrun était

Fougueux comme Pindare... et plus mythologique.

9. En se déclarant contre le mauvais goût du temps par ses épigrammes et par ses œuvres, Lebrun ne sut pas assez en rester pur lui-même. Sans aucune sensibilité, il était galant ; de là mille billets en vers à propos de rien, et pêle-mêle avec ses odes, une prodigieuse quantité d'*Eglés*, de *Zirphés*, de *Delphires*, de *Céphises*, de *Zélis* et de *Zelmis*. Enfin, vers le temps de Marengo, il soutint sa fameuse querelle avec Legouvé, sur la question de savoir *si l'encre sied ou ne sied pas aux doigts de rose*.

Les œuvres complètes de Lebrun ont été réunies en 4 vol. in-8° par Ginguené, son ami. Le tome premier contient six livres d'*odes* ; le deuxième, quatre livres d'*élégies*, deux d'*épîtres*, les *fragments des Veillées du Parnasse* et du *poëme de la Nature*, des *traductions en vers* et quelques *pièces* de la jeunesse de l'auteur ; le troisième, six livres d'*épigrammes* et les *poésies diverses* ; le quatrième, enfin, la *correspondance* de Lebrun avec Voltaire, Buffon, de Belloy, Thomas, Palissot, etc., et quelques morceaux de prose.

10. CLINCHAMP DE MALFILATRE, né l'an 1733, à Caen, de parents peu riches, concourut, à peine sorti du collége, pour les prix du *Palinods*[1], qui le couronna quatre fois. Ces quatre pièces sont :

1° Le *Soleil fixe au milieu des planètes*, ode insérée dans le Mercure de France par Marmontel, qui crut pouvoir pronostiquer à Malfilâtre les plus hautes destinées poétiques ;

2° Le *Prophète Élie enlevé au ciel* ;

3° La *Prise du fort Saint-Philippe* ;

4° *Louis le Bien-Aimé sauvé de la mort*, à l'occasion du forfait de Damiens.

Ces quatre odes étincellent de strophes vives, sublimes, mais quelquefois empreintes de la philosophie anti-poétique du temps. Venu à Paris, Malfilâtre s'y livra à des dépenses qui l'obérèrent et à des plaisirs qui le tuèrent à la fleur de son âge (1767). Aussi n'est-ce que poétiquement que Gilbert a pu dire de lui :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

11. Son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus* ne fut imprimé qu'après sa mort (1768). Ce n'était pas un sujet heureux pour en former quatre chants ; mais s'il pèche par l'ensemble, il offre de grandes beautés dans tous les genres. Malfilâtre y prend avec beaucoup de flexibilité tous les tons ; nourri de la lecture des anciens, il s'en est approprié la manière, et, chose assez rare, à la brillante facilité d'Ovide, à l'harmonie sentimentale de Virgile, il a su joindre la naïveté de La Fontaine.

Malfilâtre avait entrepris sur le prince des poëtes latins un grand travail dont les fragments ont été publiés en 1810, par Miger, sous le titre de *Génie de Virgile*.

—

§ 3. *Poésie descriptive et traductions.*

1. Saint-Lambert ; détails sur sa vie ; le poëme des Saisons. — 2. Contes de Saint Lambert, son Catéchisme universel. — 3. Delille : détails sur sa vie et ses ouvrages jusqu'à la publication des Géorgiques. — 4. Succès immense des Géorgiques. — 5. Le poëme des Jardins. — 6. Vie de Delille jusqu'à la révolution. — 7. Dithyrambe de Delille. — 8. La traduction de l'Énéide. — 9. La Pitié et le Paradis perdu. — 10. L'Homme des champs.

[1] Voy. t. 1er de cet ouvrage, p. 328.

— 11. Le poëme de l'Imagination. — 12. Les Trois Règnes de la Nature et le poëme de la Conversation. — 13. Poésies fugitives de Delille. — 14. Jugement résumé sur Delille. — 15. Gaston, traducteur de l'Énéide. — 16. Traduction de l'Énéide par Becquey. — 17. Doigny du Ponceau ; ses œuvres diverses. — 18. Son poëme des Quatre âges de l'homme. — 19. Roucher ; son poëme des Mois.

1. Le marquis de Saint-Lambert, né l'an 1707 à Vézelise en Lorraine, d'abord officier dans le corps des gardes lorraines, s'attacha ensuite au roi Stanislas, dont la cour offrait une réunion de femmes spirituelles et de littérateurs aimables. Il y connut madame du Châtelet, et dès-lors son existence fut liée à celle de Voltaire, comme elle le fut plus tard à celle de J.-J. Rousseau par madame d'Houdetot. Tel fut le cercle dans lequel roula sa vie privée et littéraire ; c'est dire assez que ce fut un homme irréligieux autant qu'immoral. Zélé collaborateur de l'Encyclopédie, à laquelle il donna les articles *Luxe*, *Génie*, *Législateur*, etc., il publia, en 1769, son poëme des *Saisons*, que les encyclopédistes prônèrent avec enthousiasme, parce que les maximes de leur secte avaient été transportées dans un poëme descriptif. Palissot, Fréron, Clément, en relevèrent les défauts avec une sincérité courageuse ; ce dernier paya sa critique par un emprisonnement au fort l'Evêque. On trouve dans les *Saisons* des peintures brillantes, de belles descriptions, mais aussi un défaut de verve et d'invention, de la froideur et de la monotonie dans le style, un retour fréquent d'épithètes et d'exclamations parasites, qui décèlent la stérilité d'un versificateur se battant les flancs pour s'animer.

2. A la suite de ce poëme, Saint-Lambert publia ses contes de l'*Abénaki*, de *Sara Th...* et de *Ziméo*, ses *Poésies fugitives* et des *Fables orientales*.

L'*Abénaki* offre le développement de cette théorie erronée que l'homme sauvage est meilleur que l'homme civilisé. Dans *Ziméo*, l'auteur exalte les vertus des esclaves qui égorgent les blancs; c'est toujours, comme dans *Sara Th...*, une morale fausse fondée sur une nature d'imagination. Ses *Fables orientales* sont ingénieuses. Quant aux *Poésies fugitives*, c'est ce que Saint-Lambert a fait de mieux.

imbu de toutes les fausses idées du philosophisme, Saint-Lambert lui a élevé un monument digne de cette secte impie; c'est son *Catéchisme universel* ou les *Principes des mœurs chez toutes les nations*, composé à l'instar du livre de *l'Esprit* d'Helvétius dont il est le corollaire (1797-1800). Il mourut trois ans après, comme il avait vécu, en épicurien et en athée.

3. Jacques Delille naquit en 1738 à Aigueperse, en Auvergne. Sa mère était une personne de condition, de la descendance du chancelier l'Hospital. Sa célébrité commença avec ses études classiques; elles furent brillantes et couronnées en réthorique par des succès qui renouvelèrent, pour le collége de Lizieux à Paris, l'époque mémorable des triomphes de Thomas au concours général. Après avoir terminé ses études, Delille, sans fortune, se vit forcé d'accepter les humbles fonctions de maître élémentaire au collége de Beauvais, où se trouvaient également alors, en la même qualité, son compatriote Thomas, l'abbé Lagrange, depuis traducteur de Lucrèce, et Selis, depuis traducteur de Perse.

A cette époque, Delille s'occupait déjà de traduire les *Géorgiques*, entreprise dans laquelle l'encouragea Louis Racine. Ses strophes à Lefranc, insérées dans l'*Année littéraire* (1758), suivirent de près cet encouragement. On voit ensuite paraître son *Ode à la bienfaisance*, qui concourut pour le prix de l'Académie française; son *Epître sur les Voyages* couronnée par l'Académie de Marseille, et ses autres épîtres de collége, qui ne sont remarquables que par la facilité, l'abondance, une certaine pureté; mais nulle idée neuve, nulle couleur originale. Dans l'épître à M. Laurent, *à l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide* (1761), on trouve déjà tout le poëte didactique; les merveilles de l'industrie et de la mécanique moderne y sont décrites en une série de périphrases accompagnées de notes indispenables :

> Là, le sable dissous par les feux dévorants,
> Pour les palais des rois brille en murs transparents;

ce qui veut dire qu'on fait des *glaces*.

Le bannissement des Jésuites laissait vacants beaucoup de colléges de France; le jeune maître de quartier du collége de Beauvais fut appelé comme professeur à celui d'Amiens, dans cette patrie de Voiture, où Gresset vivait alors retiré. Un discours sur l'*Education*, qu'il prononça en 1766 à une distribution de prix, ne montra en lui qu'un élégant diseur. Ses autres rares morceaux de prose, depuis son éloge de La Condamine, lors de sa réception à l'Académie, jusqu'à son article *La Bruyère* dans la *Biographie universelle*, sont agréables de tours et de récits anecdotiques, mais très-clairsemés d'idées. Son morceau le plus capital, la préface des *Géorgiques*, est même, en grande partie, traduite de Dryden, que Delille combat en un endroit, sans dire jusqu'à quel point il en profite.

Du collége d'Amiens, le jeune professeur fut rappelé comme agrégé à Paris, et nommé pour faire la classe de troisième au collége de La Marche; il y était encore en 1774, lors de sa réception à l'Académie; mais l'amitié de Le Beau, professeur d'éloquence latine au collége de France, l'appela à professer, comme suppléant d'abord, la poésie qui était comprise dans cette chaire.

4. La traduction des *Géorgiques* parut à la fin de 1769; elle était annoncée à l'avance par de nombreuses lectures dans les salons que fréquentait déjà beaucoup Delille. Le succès alla aux nues. C'était la mode de la nature; on adorait la campagne du sein des boudoirs. Les *Géorgiques* furent sur les toilettes comme un volume de l'*Encyclopédie* ou comme le livre de l'*Esprit;* on crut lire Virgile. Le grand Frédéric déclara cette traduction une œuvre *originale*. Voltaire s'éprit de *Virgilius-Delille*. La Harpe, dans le *Mercure*, célébra tout d'abord la traduction; Fréron, dans l'*Année littéraire*, ne l'attaqua point. Clément de Dijon, seul, vint troubler le succès du traducteur (1771-72). Delille profita de ses critiques, en ce qu'elles lui paraissaient renfermer de juste, et il rendit sa traduction plus fidèle en bien des endroits. Ce qu'il n'y a pas ajouté, et ce qui était incommunicable, à moins de

l'avoir tout d'abord senti, c'est un certain art et style poétique qui fait que, dans la lutte de poëte à poëte, indépendamment de la fidélité littéraire, des beautés du même ordre éclatent en regard, et comme un prompt équivalent d'autres beautés forcément négligées, Delille est élégant, facile, spirituel aux endroits difficiles, correct en général et d'une grâce flatteuse à l'oreille ; mais la belle peinture de Virgile, les grands traits fréquents, cette majesté de la nature romaine, les vieux Sabins, les Umbriens laboureurs menant les bœufs de Clitumne, cette antiquité sacrée du sujet, cette nouveauté et cette invention perpétuelle de l'expression, ce mouvement libre, varié, d'une pensée toujours vive et toujours présente, ont disparu et ne sont pas même soupçonnés chez le traducteur. C'est, dit M. de Châteaubriand, comme si on lisait Racine traduit dans la langue de Louis XV.

Le 11 juillet 1774, Delille remplaça La Condamine à l'Académie française. Ce fut une bonne fortune pour le récipiendaire que d'avoir à suivre l'intrépide voyageur dans ses courses aventureuses. L'effet de son discours fut prodigieux sur la nombreuse assemblée qui l'écoutait ; on croyait entendre déjà, dans l'orateur, le poëte de l'*Imagination.* C'est à cette époque que le comte d'Artois (Charles X), devenu l'un des protecteurs les plus affectueux du poëte, lui donna l'abbaye de Saint-Severin, dépendante de la généralité d'Artois, et qui n'astreignait qu'aux ordres mineurs.

5. Le grand succès des *Géorgiques* avait décidé pour toujours la vocation de l'abbé Delille, et déterminé la direction de son talent vers le genre descriptif qu'il a singulièrement étendu, mais dont il a souvent abusé. Quelques vers du poëme qui venait d'associer si honorablement son nom à celui de Virgile (Géorg. IV, 116), les mêmes qui avaient donné au P. Rapin l'idée première de ses *Jardins*, fournirent aussi à Delille l'idée d'un ouvrage sur le même sujet. Il parut en 1782.

Le poëme des *Jardins* manque de plan, d'ensemble, de liaison et de chaleur ; ce n'est point un tableau unique

dans lequel le poëte ait fait concourir à un même but une foule d'objets de même nature, et les ait disposés entre eux suivant leur degré d'importance, et en les subordonnant dans leurs places respectives à un centre d'action, de mouvement et de vie ; mais cet agréable poëme est un des plus frais ornements de la fin du XVIIIe siècle. La *sensibilité* qui y perce par endroits est bien celle qu'on voulait alors, un peu de mélancolie comme assaisonnement de beaucoup de plaisir. On relit avec une sorte de surprise l'épisode du jeune Potaveri, l'apostrophe à Vaucluse, la belle invocation aux bois dépouillés de Versailles, etc.

6. Malgré les critiques qu'on fit des *Jardins*, Delille ne continua pas moins d'être le plus brillant et le plus enfant gâté des poëtes. Il ne publia rien de nouveau jusqu'après la révolution ; mais il travailla dès lors, et par fragments toujours, à la plupart des ouvrages qui parurent ensuite coup sur coup à dater de 1800. M. de Choiseul-Gouffier l'emmena ou plutôt l'enleva sur le vaisseau qu'il montait comme ambassadeur à Constantinople. Delille visita Athènes et composa des morceaux de son poëme de l'*Imagination* aux rivages de Byzance. Une lettre écrite par lui en France sur son voyage était à l'instant un événement de société. Sa vue s'affaiblissait déjà ; ce soleil lumineux et cette blancheur des murailles du Levant lui causaient plus de souffrance que de joie. A son retour en France il reprit sa vie mi-partie studieuse et distraite, et la révolution seule la vint troubler.

7. Delille vit la révolution avec les sentiments qu'on peut aisément supposer, et tout d'abord il s'écarta. Il alla passer l'été de 89 en Auvergne, près de sa mère qui vivait, dans toutes sortes de triomphes. Quand il revint, il y avait eu le 14 juillet et le 5 octobre. Il n'émigra point pourtant ; de plus en plus rapproché de sa gouvernante, qui devint plus tard sa femme, il resta à Paris pendant les années les plus orageuses, bravant ainsi, par sa présence, les tyrans et les bourreaux. C'est alors qu'il composa son *Dithyrambe* [1] qui lui avait été demandé pour la fête de

[1] *Voy.* Traité de Littérature, *Poétique*, p. 241.

l'Être suprême et dont plusieurs vers étaient la satire des oppresseurs. Delille ne quitta Paris qu'après le 9 thermidor, c'est-à-dire au moment où c'était plutôt le cas de rester. Dès lors il se fit le poëte du passé, des infortunes royales, le poëte du malheur et de la pitié. Cette veine de larmes, en fécondant la seconde partie de ses œuvres, donna à sa renommée poétique un caractère sérieux et touchant que salua avec transport la société renaissante et qui couronna dignement sa vieillesse.

8. A Saint-Diez, dans les Vosges, patrie de madame Delille, où il alla d'abord, il acheva la traduction de l'*Énéide* (1804). Cette traduction, malgré des traces assez nombreuses de faiblesses et de négligences, difficiles, impossibles peut-être à éviter dans une tâche aussi longue, aussi laborieuse, n'en restera pas moins une portion durable de la gloire de son auteur, un monument qui honore à la fois les muses du Tibre et celles de la Seine, et que Delille était seul capable d'élever.

9. Après un an de séjour dans les Vosges, Delille s'éloigna de la France pour se réfugier à Bâle. Chaque pause de son exil devait être signalée par quelque production. En Suisse, quoique presque aveugle, il étudiait et peignait la nature dans ses tableaux les plus hardis, dans ses effets les plus imposants; il chantait la *Pitié* à la cour et sous les yeux du duc de Brunswick, et traduisait à Londres, en dix-huit mois, le *Paradis perdu* (1805). Il était accueilli, fêté partout, moins encore comme le premier poëte français du siècle que comme l'un des hommes qui portait dans la société le plus de grâce et d'amabilité, et qui avait donné de si nobles garanties de son attachement aux principes monarchiques. A la formation de l'*Institut national*, en 1795, Delille fut appelé à venir y prendre place; mais il n'accéda à cette invitation qu'en 1802.

10. Deux ans auparavant, il avait publié son poëme de l'*Homme des champs*. On y retrouve le même genre de défauts que dans les *Jardins*: on dirait que l'auteur, uniquement occupé du précieux détail de sa versification brillante, enivré de sa propre harmonie, croit pou-

voir suppléer par des vers bien faits, et par des descriptions richement travaillées, au mérite d'un plan bien conçu, à la variété, à toutes les ressources inventées pour charmer l'ennui du genre didactique. Les divisions générales de l'*Homme des champs* n'ont pas entre elles tout le rapport et toute la liaison qu'on pourrait désirer. Les transitions entre les morceaux particuliers sont raides et sèches. Le poëme a quatre chants, et le sujet se trouve tout à coup épuisé à la fin du troisième. Le quatrième est consacré à montrer aux poëtes comment il faut peindre la nature; c'est un morceau purement littéraire, un hors-d'œuvre qui n'en contient pas moins des morceaux très-remarquables.

11. Delille, qui avait bravé les menaces de la Terreur, sut résister aux séductions du pouvoir impérial; et son invariable fidélité à la famille des Bourbons lui valut des persécutions nombreuses. Cependant ses ouvrages se succédaient avec rapidité. En 1806, parut le poëme de l'*Imagination*. L'auteur était là dans son élément, et l'on peut dire que la brillante déesse qui l'avait si souvent et si bien inspiré, ne l'abandonna pas dans cette circonstance. C'était à sa muse flexible et brillante à s'emparer de ce sujet. Il y a de grands traits de ressemblance entre les caractères de la poésie de Delille et les divers emblèmes sous lesquels on nous représente l'imagination. Personne ne pouvait mieux que lui la revêtir de cette robe *semée de mille couleurs et étincelante de brillants* que lui prête le poëte allemand Zacharie; il n'avait qu'à orner le sujet de son style. C'est ce qu'il a fait et ce qu'on admire surtout dans une foule de passages, où il semble s'être fait un plaisir de se créer des difficultés, pour se donner bientôt celui de les vaincre avec une facilité prodigieuse. On entendit, avec surprise, la politique, la morale, la métaphysique, parler le langage de la poësie, sans déroger cependant à la gravité du leur; et l'on fut forcé de reconnaître qu'il n'était plus rien que la langue poëtique ne pût exprimer par l'organe de Delille, avec autant de justesse que d'élégance et d'harmonie.

12. En 1809, il fit paraître son poëme des *Trois Règnes de la Nature*, commencé quatorze ans auparavant. On y admira l' épuisable fécondité d'une muse qui savait se répéter sans se copier servilement. C'était la grâce et la facilité du pinceau d'Ovide, avec plus de fermeté dans la touche, plus de variété dans le coloris et de vérité dans l'expression. Ce peintre si habile, et le plus souvent si heureux dans le tableau, ne réussit pas moins quelquefois dans le simple *portrait*. Nous n'en voulons pour preuve que cette foule d'originaux, observés avec tant de finesse et dessinés avec tant d'esprit dans le poëme de la *Conversation* (1812), espèce de revue générale des vices, des ridicules et des travers qui circulent habituellement dans ce qu'on appelle la société. Quant aux préceptes de l'*Art de converser*, personne n'était plus capable que Delille de traiter la matière *ex professo ;* et pour peindre le conteur aimable, l'esprit conciliant et tolérant, l'éloignement pour la malignité et la satire, il lui suffisait de se peindre lui-même. Le poëme de la *Conversation* fut son dernier ouvrage. Il mourut le 2 mai 1813.

13. Les *Poésies fugitives* de Delille n'ont rien de ce qui donne à tant de petites pièces de l'antiquité le sceau d'une beauté inqualifiable. Ce sont d'agréables madrigaux, de faciles et ingénieuses bagatelles, mais qui n'approchent pas du tour vif et galant des chefs-d'œuvre de Voltaire en ce genre.

14. L'admiration qu'avait excitée dans le siècle dernier le talent poétique de Delille a beaucoup diminué de nos jours ; on l'a accusé d'avoir rétréci, d'avoir gâté même l'alexandrin : cependant, nul mieux que l'auteur des *Géorgiques* ne connut l'art de la versification. En outre, il a rendu de grands services à la langue, en la pliant dans ses poëmes aux détails les plus minutieux, à la description des objets les plus vulgaires. Il est vrai qu'il n'a pas à un degré très-élevé l'enthousiasme poëtique, le *mens divinior ;* mais sa versification toujours pure, la beauté des images qu'il emploie, la sensibilité de son âme et la noblesse de son caractère qui éclatent sans

cesse dans sa poësie, attachent le lecteur et lui donnent un plaisir qui ne permet pas de désirer dans ce poëte d'autres qualités que celles dont il a fait un si bon usage.

15. HYACINTHE DE GASTON, né l'an 1767, à Rodez, osa lutter contre Delille dans la traduction de l'*Énéïde*. Son œuvre, accueillie d'abord avec faveur, est tombée depuis au rang des médiocrités. S'il paraît plus fidèle ou moins long traducteur que Delille, c'est qu'il a souvent tronqué son modèle. Du reste, ni l'un ni l'autre n'ont eu dans leur version cette sensibilité profonde qui s'échappe dans Virgile par un mot, un tour, une figure. Gaston est mort en 1808.

16. Après Gaston et Delille, M. BECQUEY tenta d'être plus poétique que le premier, plus littéral que le second. Son travail mérite quelque attention : ses vers ont dû lui coûter beaucoup de peine ; car M. Becquey ne paraphrase point, il traduit, et même avec une extrême exactitude ; mais s'il rend le sens tout entier, quelquefois les expressions littérales de Virgile, s'il est presque toujours correct, s'il n'est jamais surabondant, on cherche en vain chez lui l'élégance, l'harmonie, la couleur de son admirable modèle. En traduisant le plus parfait des poëtes anciens, il a démontré qu'il est possible d'être à la fois très-fidèle et très-peu ressemblant.

17. DOIGNY DU PONCEAU s'est fait connaître, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, par de nombreuses productions qu'on a réunies en 4 vol. in-8° (1826). Le tome 1[er] contient : *Marie Stuart*, *Pénélope*, *Lascaris*, *Henri II* et *Antigone*, tragédies ; le 2[e], *Ibrahim*, *Cromwell*, *Elisabeth de France*, *OEdipe roi* et *Virginie*, tragédies, et *Candide à Venise*, comédie ; le 3[e], les *Quatre âges de l'homme*, poëme dont la 1[re] édition parut en 1774 ; des *Lettres sur l'Italie* et trois lettres de Voltaire ; le 4[e], des pièces diverses en prose et en vers, et entre autres l'*Eloge de Fénelon* et l'*Eloge de l'Hospital*, sans compter les nombreuses poésies qu'il a fait insérer dans l'Almanach des Muses.

18. Ainsi qu'une foule de poëmes descriptifs et didactiques, son poëme des *Quatre âges de l'homme* présente une série de tableaux et de descriptions encadrées dans quatre chants que le sujet indique de lui-même. Mais ces tableaux sont vrais et colorés des teintes les plus brillantes ; ces descriptions sont riches de poésie et de sentiment. Elles rappellent souvent la manière et la verve brillante de

Delille. Comme le chantre de la *Pitié*, Doigny ne perd pas une occasion de déplorer en beaux vers les longs malheurs d'une royale famille à laquelle il fut constamment dévoué, avec cette différence que Delille donne plus aux regrets de la splendeur du trône, tandis que Doigny s'attendrit davantage sur les infortunes personnelles des nobles proscrits, et semble trop occupé de la douleur qu'elles lui inspirent pour sentir autre chose.

19. Jean-Antoine Roucher, né l'an 1745 à Montpellier, s'essaya, dans la carrière poétique, par des pièces fugitives dont le succès fut assez brillant. Son goût pour les vers était un véritable enthousiasme. *Les plus belles pensées de l'esprit humain*, disait-il, *sont en vers*. On trouve dans les journaux du temps, et particulièrement dans l'Almanach des Muses, depuis 1772 jusqu'en 1787, un assez grand nombre de pièces de ce poëte qui se font remarquer par un ton d'amabilité et par une douce morale. A l'occasion du mariage du Dauphin, depuis Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche, il composa un poëme intitulé : *la France et l'Autriche au temple de l'hymen*, où l'on remarque de l'élévation dans les pensées et dans le style. Le poëme des *Mois* est le principal ouvrage de Roucher. Le choix du sujet n'était pas heureux. Quoi de de plus monotone, en effet, que douze chants isolés, consacrés à chacun des mois de l'année! Avec un pareil cadre, il était impossible de ne pas reproduire des descriptions à peu près semblables. Pour éviter cet inconvénient, Roucher a multiplié les digressions et les épisodes jusqu'à satiété. Sa versification, ordinairement noble et abondante, est souvent verbeuse et guindée. Ennemi des révolutionnaires, il périt, comme André Chénier, sur l'échafaud, en 1794.

—

§ 4. *Contes et Fables, Poésie pastorale et élégiaque.*

1. Grecourt; ses Fables et ses Contes.— 2. Richer; ses Fables et ses tragédies.— 3. Le duc de Nivernais; ses Fables, traductions et imitations. — 4. Boufflers; ses Contes et ses poésies fugitives. — 5. Imbert; ses Fables nouvelles, ses Historiettes, etc. — 6. Madame Joliveau; ses Fables nouvelles. — 7. Mangenot; ses Eglogues. — 8. Léonard; ses Idylles et autres ouvrages. — 9. Madame Verdier; ses Idylles et ses Géorgiques languedociennes. — 10. Berquin; ses Idylles, traductions, romances, l'Ami des Enfants. — 11. André Chénier; détails sur sa vie et sur sa mort. — 12. Caractère de son talent: ses Elégies et ses Idylles. — 13. Originalité d'André Chénier.

1. GRÉCOURT (J.-B. Willart de), chanoine de Tours (1683-1743), déshonora son nom et son habit par ses poésies libres ou plutôt licencieuses, dont il puisa le goût chez le duc d'Aiguillon. Presque toutes sont écrites avec aisance, mais négligemment, sans poésie, sans imagination. Il rimait indistinctement et sans choix toutes les idées qui se présentaient à lui. Ses épîtres sont lâches et plates, ses fables bizarres et plus qu'érotiques, ses contes mal inventés et orduriers. Le plus tristement célèbre de ses ouvrages est le *Philotanus*, histoire satirique de la bulle *Unigenitus*, en vers burlesques. Le style en est bas, uniforme, sans dialogue, sans grâces, sans pureté comme sans imagination. En un mot, les écrits de Grécourt ne sont supportables que pour les esprits méchants et les âmes corrompues.

2. HENRI RICHER, né l'an 1685 à Longueil, dans le pays de Caux, débuta par quelques traductions en vers (*Eglogues* de Virgile, *Héroïdes* d'Ovide) et des *Fables* qui furent reçues assez favorablement; puis il s'essaya, mais avec peu de succès, dans le genre dramatique (*Sabinus et Eponine, Coriolan*). Le défaut de Richer est l'absence totale de cette chaleur qui seule vivifie les productions de l'esprit et que rien ne peut suppléer. Il mourut en 1748.

3. Le duc DE NIVERNAIS (1716-1798), ministre d'état, pair de France, etc., s'est aussi distingué comme écrivain. Ses œuvres ont été réunies en 8 vol. in-8°. Deux volumes de *Fables* commencent cette collection ; on n'en trouve guère qu'une cinquantaine comparables à celles de La Motte ; mais les fables de Nivernais ont le mérite particulier d'offrir des leçons variées à la classe des grands. Les volumes suivants renferment l'*Essai sur l'homme*, de Pope ; le 1er, le 2e et le 15e livre des Métamorphoses d'Ovide, traduits en vers français ; des Imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon, etc. Les rimes croisées auxquelles Nivernais a plié le vers alexandrin, dans presque tous ces morceaux, leur donnent trop d'affinité avec la prose : ils offrent, en outre, de continuelles négligences.

Nivernais a mieux réussi dans ses *Poésies fugitives*: elles sont pleines de grâce, de fraîcheur et de naturel.

4. Le chevalier de BOUFFLERS, depuis marquis, né l'an 1737, à Lunéville, commença sa réputation par le conte d'*Aline* (1761), ouvrage où se déploie l'esprit licencieux du temps. Le reste de sa vie répondit à ce début, et Rivarol l'a peint d'une manière piquante, en l'appelant *abbé libertin*, *militaire philosophe*, *diplomate chansonnier*, *émigré patriote*, *républicain courtisan*. Il mourut en 1815, laissant de nombreux *Contes* et beaucoup de *Poésies fugitives*. C'était un homme d'esprit et d'imagination; son style est celui de la bonne société; mais il visait trop à l'originalité; il portait trop loin le goût des antithèses, des pointes, des jeux de mots, de la bouffonnerie, qui, sous sa plume, dégénère quelquefois en niaiserie, en tour de force et de trivialité. Bel-esprit plutôt que poëte, il fut le *Voiture* de la fin du XVIIIe siècle.

5. BARTHÉLEMI IMBERT, natif de Nîmes (1747-1790), poëte gracieux et spirituel, publia à vingt ans le *Jugement de Pâris*, sujet usé qu'il sut rajeunir en donnant à son personnage principal un caractère dont l'invention parut heureuse. En 1773, il donna des *Fables nouvelles*, où il y a de l'esprit, mais nulle naïveté. Ses *Historiettes* ou *Nouvelles en vers* offrent des détails ingénieux; mais la narration en est lente. On lui doit encore une foule d'ouvrages, parmi lesquels il nous suffira de citer ses *Lectures du matin et du soir*; ses *Lectures variées*, contes à la manière de Marmontel; un *Choix de fabliaux*, etc.; *Marie de Brabant*, tragédie où l'on trouve quelques situations attachantes; enfin quelques comédies peu remarquables, etc.

6. MADAME JOLIVEAU DE SEGRAIS, née l'an 1756 à Bar-sur-Aube, a publié diverses poésies, entre autres neuf livres de *Fables nouvelles*, et *Suzanne*, poëme en quatre chants, suivi du *Repentir*. Les vers de madame Joliveau ne manquent pas de grâce ni de facilité; ses Fables ont du trait et du piquant.

7. LOUIS MANGENOT, neveu de Palaprat, naquit l'an 1694 à Paris. Entré dans l'état ecclésiastique, il se fit d'abord connaître dans les lettres par une églogue célèbre, intitulée le *Rendez-vous*. Une autre églogue, les *Confidences*, sans avoir le mérite de la première, est cependant une des meilleures pièces que nous ayons en ce genre. Quelques autres poésies fugitives forment, avec les mor-

ceaux précédents, tout le bagage littéraire de l'abbé Mangenot, mort en 1768.

8. GERMAIN LÉONARD, oncle de Campenon, naquit en 1744 à la Guadeloupe. Il est connu surtout par ses *Idylles*, remplies de passages imitées de Tibulle, de Properce, et surtout de Gessner, qu'il sut mêler avec beaucoup d'art à ses propres idées. On lui doit encore un *Voyage aux Antilles*, le roman pastoral d'*Alexis* et le poëme des *Saisons*. Il mourut en 1793.

9. Madame VERDIER, née l'an 1745 à Montpellier, se fit, après quelques essais, connaître d'une manière brillante par l'idylle intitulée la *Fontaine de Vaucluse*, l'un des plus beaux morceaux de poésie française ; ce qui a fait dire à La Harpe :

Et Verdier, dans l'idylle, a vaincu Deshoulières.

Les compositions de madame Verdier, qui se rapportent aux événements de sa vie, reçoivent un charme tout particulier de l'expression des sentiments réels dont elle était pénétrée : telles sont ses touchantes *Épitres* sur la naissance de son premier enfant, sur la vie religieuse embrassée par une de ses amies, sur la mort de son mari, qui fut enlevé à la fleur de l'âge ; sur la mort de sa fille, sur celle de son frère, égorgé par le tribunal révolutionnaire ; sur les malheurs de la France pendant le règne de la Terreur. On lui doit encore les *Géorgiques languedociennes*, poëme en quatre chants, auquel la mort ne lui permit pas de mettre la dernière main.

10. ARMAND BERQUIN, né l'an 1749 à Bordeaux, débuta, à l'âge de vingt-cinq ans, par des *Idylles* pleines de grâce et de sensibilité ; la même année (1774) il mit en vers le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau. Un an après il donna les *Tableaux anglais*, traduction de plusieurs fragments, et publia des romances parmi lesquelles on distingua *Geneviève de Brabant*, et surtout celle qui a pour refrain ce vers :

Dors, mon enfant, clos ta paupière.

Il publia successivement une foule d'ouvrages consacrés à

l'instruction de la jeunesse, et dont l'*Ami des enfants* est le plus célèbre. Ce livre, publié d'abord par cahiers mensuels, contient de petits contes et de petits dialogues à la portée des enfants, composés de manière à leur tracer leurs devoirs, à leur inspirer le goût de la vertu et l'horreur du vice par les tableaux qui passent successivement sous leurs yeux. Le plan est bien suivi; il y a de l'intérêt dans le choix des sujets, de la douceur et de la naïveté dans le style. Berquin mourut en 1791.

11. André-Marie de Chénier naquit, en 1762, à Constantinople. C'était le troisième fils de Louis de Chénier, consul-général de France, et d'une jeune Grecque célèbre par son esprit et par sa beauté. Le plus jeune des quatre frères était Marie-Joseph. André était fort jeune quand il fut amené en France. Dès sa première jeunesse, il manifesta le plus grand talent pour la poésie; il le développa par l'étude des langues anciennes. Il avait à peine atteint sa vingtième année, qu'il entra comme sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois; il renonça bientôt à cette carrière pour celle des lettres. Il fut attaché ensuite à M. de La Luzerne, ambassadeur de France en Angleterre. Les désagréments qu'il éprouva dans ce poste le lui firent bientôt abandonner, et il se fixa à Paris en 1788. Quand éclata la révolution de 1789, André de Chénier s'opposa de tout son pouvoir aux excès qu'elle faisait présager, et il s'offrit même à plaider devant la Convention la cause de l'infortuné Louis XVI. Ce fut encore ce jeune poëte qui composa la lettre signée dans la nuit du 17 au 18 janvier 1793, par laquelle le monarque malheureux réclamait le droit d'appeler au peuple du jugement de la Convention. Contraint de se cacher, il sortit de sa retraite pour consoler la famille d'un ami qui venait d'être arrêté; mais il le fut lui-même. Après six mois de détention, on le condamna à mort, comme convaincu d'*avoir défendu la tyrannie.* Il dédaigna de se défendre. Ce jugement fut rendu pour être exécuté le 7 thermidor (25 juillet 1794), c'est-à-dire l'avant-veille de ce jour qui eût brisé ses fers, et qui

délivra toute la France. Dans sa prison, au moment de mourir, il retouchait ses poésies et en composait de nouvelles. Un jour, l'esprit prévenu de noirs pressentiments, et comme averti par le sort de ses compagnons d'infortune, il exprimait en vers les tristes pensées qui l'agitaient :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
    Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
    Peut-être est-ce bientôt mon tour!
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
    Ait posé, sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
    Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau fermera ma paupière!
    Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
    Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
    Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . .

Le poëte cherchait le vers suivant, quand la voix terrible du commissaire fit, en effet, retentir ce nom sous les voûtes de la prison. Le char de mort l'attendait, déjà chargé d'illustres victimes; Chénier y monta avec calme. Le sort, à sa dernière heure, lui réservait une rencontre tendre et douloureuse. La porte d'un cachot s'ouvre, et l'on place à ses côtés, sur le premier banc du char fatal, son ami, son émule, le peintre des *Mois*, l'infortuné Roucher. La poésie, le charme de toute leur vie, eut encore leur dernière pensée. Ils récitaient la première scène d'*Andromaque*, chef-d'œuvre de tous les siècles, où les sentiments du malheur et de l'amitié s'expriment en vers immortels. Chénier, que cette idée avait frappé le premier, commença; et peut-être un dernier sourire effleura ses lèvres lorsqu'il prononça ces beaux vers :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Ainsi périt ce jeune cygne, étouffé par la main sanglante des révolutions. Heureux de n'avoir élevé de culte qu'à la vérité, à la patrie et aux Muses, on dit qu'en marchant au supplice il s'applaudissait de son sort. Ses *OEuvres* n'ont été réunies et publiées qu'en 1815, avec une Notice par M. de Latouche.

12. André Chénier est véritablement un enfant de sa terre natale. Avant tout, c'est un poëte grec : il a toute la délicatesse d'organe de ce peuple, le plus parfaitement artiste qui ait été ou soit au monde. C'est un païen aimable, croyant à Palès, à Vénus, aux Muses ; un Alcibiade candide et modeste, nourri de poésie et d'amitié. Las du faux goût d'élégance qui affadissait la littérature, il méditait à la fois la reproduction savante et naturelle des formes du génie antique et l'application de ce langage aux merveilles de la civilisation moderne. C'était ainsi qu'il voulait chanter la découverte du Nouveau-Monde, et célébrer, sous le titre d'*Hermès*, les grands prodiges des sciences naturelles. En même temps, il s'essayait à reproduire les grâces naïves de la poésie grecque dans de courtes *élégies*, admirable mélange d'étude et de passion. Le charme de ses vers éclate surtout dans ces pièces inventées d'après les Grecs, dans ces *idylles* retrouvées, où l'imagination seule s'est donné l'émotion immédiate et pittoresque d'un temps qui n'est plus : tels sont l'*Aveugle*, la *Jeune malade ;* enfin, ce charme se retrouve, plus grand encore peut-être, dans l'émotion intime du poëte, attendri sur le sort de la *Jeune captive*[1].

13. Ainsi André Chénier procède par voie d'imitation, et cependant il est plein d'originalité. D'où lui vient-elle ? De sa puissance d'artiste, de son éloquence, d'une suavité à laquelle nous ne connaissons pas d'égale parmi les modernes, de la prodigieuse connaissance du langage, et avant tout, peut-être, des habiles modifications qu'il a apportées dans l'allure jusqu'alors un peu rigide de notre vers. Avec le vers d'André, on peut aborder les

[1] *Voy.* mon Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 314.

sujets les plus longs sans craindre de fatiguer. Nul n'a plus éminemment que lui cette grâce dont abondent Régnier, La Fontaine, Racine. Ce n'est qu'à l'aide de ce charme que les poëtes se font les hommes de tous les temps.

—

§ 5. *Poésie satirique et épistolaire.*

1. Gilbert ; détails sur sa vie. — 2. Sa Satire du XVIII[e] siècle et son Apologie ; citation. — 3. Despaze : ses cinq satires. — 4. Chabanon ; ses épîtres et autres poésies. — 5. Selis ; ses Épîtres et autres Poésies.

1. NICOLAS GILBERT, né l'an 1751 à Fontenoy-le-Château, en Lorraine, vint à Paris, n'ayant d'autre ressources que quelques vers qu'il avait faits dans la province. En 1771 il donna son *Début poétique*, et l'année suivante un chant d'*Abel* avec quelques autres ouvrages qui décelaient un véritable poëte. Porté de bonne heure à combattre le funeste esprit du siècle par un zèle religieux que les circonstances ne firent que développer, il dut, sans nul doute, à cette louable disposition d'esprit, de voir, dans les sociétés académiques, préférer des pièces fort inférieures aux siennes, à son *Eloge de Léopold, duc de Lorrraine*, au *Génie aux prises avec la Fortune*, etc. Mais son attachement aux bons principes lui valut une pension du roi et la protection de M. de Beaumont, archevêque de Paris. On a dit, et l'on croit généralement, que la misère le fit tomber en démence ; il mourut réellement à l'Hôtel-Dieu, après avoir avalé, dans un accès de son mal, la clef d'une petite cassette où il avait quelque argent ; il n'avait alors que vingt-neuf ans (1780) ; mais ce fut moins l'effet de la misère que celui de l'opération du trépan, occasionnée par une chute de cheval, qui produisit l'aliénation d'esprit dont les suites lui furent si funestes.

2. Si Gilbert n'eut pas le bonheur de prévenir la révolution, amenée par l'influence du philosophisme, il eut du moins la gloire d'avoir sonné le tocsin contre les philosophes dans ses deux satires, intitulées : *le Dix-hui-*

tième Siècle (1775), et *Mon Apologie* (1778). Ces satires sont dirigées, non pas seulement contre des écrivains ou des sophistes subalternes, mais contre les coryphées mêmes de la secte encyclopédique. Il ne tint pas à ses ennemis qu'il ne passât pour poëte médiocre. Cependant, malgré leurs déclamations, l'énergique vérité de ses vers, qui ne sont pas sans doute exempts de défauts, a surmonté la critique, et a fait de ce poëte vigoureux et plein de verve le Juvénal de cette époque. Citons-en quelques morceaux :

Suis les pas de nos grands, énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine, en leur vieille jeunesse,
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur ;
Et cependant, nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore. . . . .
. . . .
. . . .
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés dont ils gagnent les vices ;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié !
Demi-dieux avortés qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Que d'exploits leurs talents semblent nous présager !
Ceux-ci font avec art courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue ;
Ceux-là, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
Savent, non sans honneur, se jouer dans ces vers
Où Molière prophète exprima leurs travers ;
Par d'autres, avec gloire, une paume lancée,
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée :
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.
. . . .
Parlerai-je d'Iris ! chacun la prône et l'aime ;
C'est un cœur, mais un cœur !... C'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe en courant son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Huit jours avant sa mort, Gilbert composa l'ode imitée de plusieurs psaumes, à laquelle appartiennent ces trois strophes si connues :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel! pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent longtemps voir votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours! que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

3. Joseph Despaze, natif de Bordeaux (1776-1814), après avoir fondé, sous le titre de *Fanal*, un journal politique et littéraire, qui devait combattre les doctrines démagogiques (1795), publia les *Quatre Satires*, où le fouet sanglant du poëte s'exerça, non-seulement sur les partis qui avaient décimé la France, mais encore sur le faux goût dans les lettres et dans les arts, sur les vices scandaleux et les mœurs dépravées qui régnaient alors dans la société. La satire sur les *Partis* lui attira beaucoup d'ennemis; le *facit indignatio* respirait dans ces tableaux où le poëte exprimait toute son horreur pour les forfaits révolutionnaires, depuis les sanglantes journées de septembre jusqu'aux mariages républicains de Carrier. On n'a pas oublié ces vers qui ont condamné à une funeste célébrité l'un des plus jeunes proconsuls de Robespierre :

. . . . Proscripteur de vingt ans,
Ranime dans Bordeaux les bouchers haletants.
Les meurtres sont ses jeux, et les têtes coupées,
A ce cruel enfant tiennent lieu de poupées.

Une cinquième satire, dédiée à l'abbé Sicard, fit moins de sensation que les premières, parce qu'elle n'attaquait plus des hommes dangereux : l'auteur y plaidait avec une chaleureuse fermeté pour les saines doctrines littéraires.

4. CHABANON, né l'an 1730, à Saint-Domingue, écrivit un grand nombre d'ouvrages, *tragédies, odes, épîtres, idylles, poésies fugitives, éloges, traductions*, etc. Ses tragédies ne furent pas jouées ou bien accueillies. On trouve dans plusieurs de ses épîtres des observations ingénieuses qui prouvent la connaissance du monde, des sentiments aimables qui font chérir l'écrivain, et des morceaux entiers écrits avec une élégance qui révèle un disciple des bons maîtres. Les vers de Chabanon, quoiqu'on en trouve d'heureux dans ses épîtres, semblent pourtant le fruit du travail plus que de l'inspiration. Son goût, plus cultivé que naturel, était celui de la réflexion plutôt que de l'instinct. Aussi paraissait-il moins fait pour la poésie que pour la prose. Sa traduction des Pythiques de Pindare est d'un style pur, noble et harmonieux ; celle de Théocrite est estimable. Ses Mémoires, qu'on a publiés après sa mort, offrent beaucoup d'intérêt. C'est un tableau naïf de ses habitudes les plus secrètes, et des sentiments les plus chers qui ont occupé sa vie. Il mourut à Paris en 1792.

5. Nicolas-Joseph SELIS, né l'an 1737, à Paris, débuta dans la carrière littéraire par les *Prières de la légion fulminante* (1760), qui suivit une *Epître à Gresset*, son oncle par alliance. Son *Epître sur les pédants de société* est une composition facile et spirituelle. En 1776, il donna une traduction des *Satires de Perse*, qui jouit de quelque estime. On lui doit encore divers opuscules peu importants, tels que des *Epîtres en vers* sur divers sujets, une *Dissertation sur Perse*, etc. Selis est mort en 1802.

—

§ 6. *Chansons et Poésie érotique.*

1. Vadé ; ses Chansons, son Théâtre et autres productions. — 2. Cazotte : ses divers ouvrages. — 3. Laujon ; ses Chansons. — 4. Gentil Bernard : son Art d'aimer. — 5. Colardeau ; ses Poésies fugitives, traductions et imitations. — 6. Bertin, le Tibulle français. — 7. Parny ; ses divers ouvrages.

1. JEAN-JOSEPH VADÉ, né l'an 1720 à Ham, en Picardie, suppléa à son défaut d'instruction par de la gaieté et de l'esprit naturel. A cette époque, les femmes de la Halle avaient le singulier privilége d'injurier impunément tous les acheteurs, et même les passants, dans ce qu'on appelait l'*idiome poissard*, langage grossier, mais énergique, dont le peuple et certains amateurs faisaient par plaisir une étude. Vadé, pour se mettre au fait du *Sottisier*, répertoire de cette singulière éloquence, fréquenta les guinguettes et les marchés de Paris ; et comme il s'avisa le premier d'en faire usage dans des pièces de

vers, il fut proclamé justement l'inventeur de la littérature poissarde. Dorat a dit de lui, dans son poëme de la Déclamation :

Vadé, pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivait ses modèles;
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeait le pâtre, abordait l'artisan.
Jaloux de la saisir sans musc et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la Nature.
Était-il au village? il en traçait les mœurs,
Trinquait, pour mieux les peindre, avec des racoleurs,
Et, changeant chaque jour de ton et de palette,
Crayonnait sur un port Jérôme et Fanchonnette.

Les Chansons, les Bouquets et quelques opéras de Vadé sont assurément les chefs-d'œuvre de la poésie des Halles : on y trouve des expressions originales et vives, des images plaisantes et une grande vérité d'observation.

Outre son Théâtre, qui se compose de vingt pièces, parmi lesquelles on remarque le *Suffisant* et le *Trompeur trompé*, operas-comiques, on a de Vadé : la *Pipe cassée*, poëme épi-tragi poissardi-héroi-comique ; des *Bouquets poissards*, les *Lettres de la Grenouillère*, des *Épîtres* en vers, des *Madrigaux*, des *Chansons* et des *Amphigouris*.

Vadé mourut en 1757, victime de sa conduite irrégulière.

2. Jacques Cazotte, né l'an 1720 à Dijon, chansonnier, conteur, nouvelliste, auteur dramatique, cachait, sous une enveloppe quelquefois un peu trop légère, une grande âme et les sentiments les plus purs. Echappé, dans les journées de septembre, au fer des assassins par l'intrépidité de sa fille Elisabeth, il fut bientôt après traduit au tribunal révolutionnaire et mené à l'échafaud, où il mourut comme il avait vécu, fidèle à son Dieu et à son roi. Les principaux ouvrages de Cazotte sont : la *Patte du chat*, conte zinzinois; *Mille et une Fadaises*; la *Guerre de l'Opéra*; *Ollivier*, poëme en douze chants; le *Lord impromptu*, etc.

3. Pierre Laujon, chansonnier et poëte dramatique, naquit à Paris en 1727. Comme chansonnier, il est correct, élégant et gracieux; ses chansons ont été publiées en 3 vol. sous le titre d'*A-propos de société*. Comme poëte dramatique, on ne peut guère citer de lui que quelques pièces (le *Couvent*, *Eglé*, etc.), bagatelles qui ne sont pas sans esprit.

4. Pierre-Joseph Bernard, né l'an 1710, à Grenoble, se fit connaître de bonne heure, dans le genre érotique, par son *Épître à Claudine* et sa *Chanson de la Rose*. Plus tard, il trouva dans madame de Pompadour une protectrice zélée de ses poésies plus que libres. Son opéra de *Castor et Pollux*, que Rameau mit en musique, obtint un succès prodigieux ; mais ce qui contribua le plus à sa

réputation, ce fut son *Art d'aimer*, qu'il garda prudemment dans son portefeuille pendant trente ans, se bornant à en faire des lectures aux soupers de la bonne ou plutôt de la mauvaise compagnie. C'était une faveur que de l'entendre, et, pour la faire envier aux autres, on ne manquait point d'exagérer le mérite de l'ouvrage. Voltaire mit le sceau à sa célébrité en lui donnant le nom de *Gentil Bernard*, et en lui adressant de jolis vers. Chargé par madame de La Vallière de l'inviter à souper, il lui écrivait :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que l'Art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

Toute cette vaine gloire était réservée à une expiation. L'abus des plaisirs fit tomber le *Gentil* dans une démence dont il mourut au bout de cinq ans (1775). Pendant cette maladie, on imprima son *Art d'aimer*, qui fut trouvé froid, rempli d'esprit, mais dénué de sentiment ; élégant, mais maniéré. Ce que nous lui reprochons surtout, c'est l'extrême indécence du fond ; l'auteur y prône toutes les jouissances grossières qui ravalent l'homme à l'état de la brute ; du reste, sa mort est la meilleure critique de sa vie et de ses ouvrages.

5. Charles-Pierre Colardeau, natif de la Beauce (1732), après quelques essais assez marquants de poésies fugitives, donna deux tragédies dont le succès ne fut que passager : *Astarbé* (1758), sujet tiré du *Télémaque*, et *Caliste*, imitée de la *Belle pénitente*, de Rowe. Sa comédie des *Perfidies à la mode* ne fut point représentée ; mais son talent se déploya avec plus de succès dans une autre carrière. Il n'avait pas assez de force pour concevoir un vaste sujet ; son esprit n'était point frappé de l'ensemble des objets. Le sentiment, exalté par la passion ou agrandi par l'imagination, n'était pas la source de son inspiration. Alors il réduisit la poésie à n'être plus qu'une expression élégante et soignée d'idées qui n'ont rien de poétique par elles-mêmes. Ce genre de talent con-

vient également à la traduction, où la pensée est fournie par autrui, et où le mérite consiste à en recevoir une impression assez forte pour pouvoir la reproduire heureusement : aussi Colardeau se distingua-t-il dans ces deux genres.

Il avait débuté par la *Lettre d'Héloïse à Abailard* (1758) imitée de Pope ; peu de temps après, il publia, avec moins de succès toutefois, une héroïde d'*Armide à Renaud*, dont le fond et les idées appartiennent au Tasse. Plus tard, il mit en vers les deux premières *Nuits d'Young* et le *Temple de Gnide*, de Montesquieu. Parmi ses productions originales, on distingue les *Hommes de Prométhée*, poëme (1775), l'*Epître à M. Duhamel* (1774), et les *Epîtres à Minette* (1762).

Colardeau mourut en 1776.

6. ANTOINE BERTIN, né à l'Ile-Bourbon (1752-1790), cultiva, comme lui, la poésie érotique. S'il fut moins impie que le *Tibulle français* (Parny), ses tableaux n'en sont pas moins voluptueux, et, pour être plus voilés, ils n'en sont que plus séduisants et plus dangereux peut-être. Outre ses quatre livres d'élégies, on lui doit un *Voyage de Bourgogne*, en prose et en vers, comme celui de Chapelle et Bachaumont, et plusieurs autres poésies fugitives.

7. EVARISTE PARNY, compatriote de Bertin (1753), d'abord séminariste, puis militaire en France, donna à notre littérature cette *élégie érotique*, dont on a tant abusé, et lui tout le premier. Son recueil élégiaque date de 1775; deux ans après il publia son *Épître aux insurgés de Boston*, qui dénotait un partisan futur des réformes révolutionnaires. S'il n'approuva pas les excès politiques de cette époque, il en continua l'œuvre par ses publications où le cynisme des mœurs se joint à l'impiété des sentiments, et que, pour ces motifs, nous nous abstiendrons de nommer.

—

§ 7. *Poëtes divers.*

1. Dorat ; [illegible] sur sa vie. — 2. Ses divers ouvrages, entre autres son poëme sur Déclamation. — 3. Pezay, élève de Dorat. — 4. Cubières, surnommé Dorat Cubières,

détails sur sa vie et ses ouvrages. — 5. Madame du Bocage ; ses diverses poésies. — 6. Masson ; son poëme des Helvétiens. — 7. Blin de Sainmore ; ses diverses poésies.

1. Claude-Joseph Dorat, né l'an 1734 à Paris, d'abord avocat, puis mousquetaire, enfin poëte, débuta par une ode *sur le Malheur*, qui fut bientôt suivie de quelques Héroïdes. Après deux échecs au Théâtre-Français (*Zulica*, *Théagène et Chariclée*), Dorat, pendant quelques années, se livra tout entier à la poésie légère. Il n'était point d'événements, point d'aventure singulière qu'il ne se crût obligé de consacrer dans ses vers ; point de célébrité dont il ne se fît l'acolyte, et, à défaut d'autre mérite, il eut celui d'amuser quelques instants l'oisiveté des cercles parisiens et d'instruire la province de leurs frivolités et de leurs ridicules. Il reparut ensuite dans la carrière dramatique, et presque tous ses pas y furent marqués par des chutes. Enfin il mourut en 1780, ruiné de réputation, de plaisir et de travail. Il ne travaillait que la nuit pour ne point nuire à sa dissipation et pour faire croire à une merveilleuse facilité.

2. Les différents ouvrages de Dorat ont été recueillis en 20 vol. in-8°. On peut leur reprocher beaucoup de néologisme, une enluminure fastidieuse, un persiflage outré, des disparates choquantes de ton et de goût, une manière éternellement la même. Toutefois, dans l'immense collection de ses œuvres, il faut distinguer son poëme *sur la Déclamation*, le plus soigné de ses ouvrages, son conte d'*Alphonse*, quelques-unes de ses fables, et nombre d'épîtres, de poésies fugitives, genre où personne n'a peut-être approché plus que lui de la manière et du coloris de Voltaire.

Les ouvrages de Dorat peuvent se diviser en sept classes :

1° Six tragédies : *Zulica*, qui reparut sous le titre de *Pierre le Grand* ; *Théagène et Chariclée*, *Régulus*, *Adélaïde de Hongrie*, *Zoramis* et *Alceste*.

2° Sept comédies : la *Feinte par amour*, le *Célibataire*, le *Malheureux imaginaire*, le *Chevalier français à Londres*, le *Chevalier français à Turin*, *Roséide* et les *Prôneurs* ou le *Tartufe littéraire*. Cette dernière pièce est une satire sanglante des personnes qui composaient la société de mademoiselle de l'Espinasse, c'est-à-dire des

coryphées du parti philosophique Le principal personnage est d'Alembert, qui, sous le nom de *Callidès*, joue le rôle de chef des Prôneurs. La scène dans laquelle il initie un jeune adepte aux mystères de l'ordre est très-plaisante.

3° Cinq poëmes : la *Déclamation théâtrale*, en quatre chants ; la *Volière*, *Sélim*, le *Mois de mai* et les *Tourterelles de Zelmis*, tous quatre du genre érotique.

4° Onze héroïdes.

5° Quatre-vingt-dix-neuf fables, en quatre livres.

6° Les odes, les épîtres, les contes, les essais de traductions en vers, les poésies fugitives.

7° Six romans : *Volsidor et Zulménie*, les *Malheurs de l'inconstance*, *Floricourt*, *Point de lendemain*, l'*Abailard supposé* en société avec madame de Beauharnais, et les *Lettres de la vicomtesse de Senanges et du chevalier de Versenay*. Ce dernier roman eut beaucoup de succès dans sa nouveauté, parce qu'on crut y reconnaître, dans la vicomtesse de Senanges, madame de Cassini, sœur du marquis de Pezay, qui tint longtemps à Paris bureau d'esprit.

Dorat fut le fondateur et, pendant plusieurs années, le rédacteur du *Journal des Dames*, qui passa de ses mains dans celles de Mercier.

3. MASSON, marquis DE PEZAY, né l'an 1741 à Versailles, fut l'élève de Dorat, sans avoir ni ses défauts ni ses qualités. Il a moins de facilité que son maître, mais plus de naturel ; et son style, d'ailleurs pénible et recherché, n'est que rarement déparé par le jargon des ruelles, alors à la mode. On a recueilli ses poésies sous ce titre : *OEuvres agréables et morales* ou *Variétés littéraires*. On y distingue la *Rosière de Salency*, pastorale en trois actes (1774), qui doit à la musique de Grétry l'avantage d'être restée au théâtre. Parmi les ouvrages en prose de Pezay, on remarque :

1° Les *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, qui renferment des descriptions intéressantes, entremêlées de vues sur les salines, l'agriculture, les canaux, etc.;

2° La *Traduction en prose de Catulle, Tibulle et Gallus*, dont M. Noël s'est servi pour celle qu'il a donnée du premier poete ;

3° L'*Histoire des campagnes des Maillebois en Italie*, en 1745 et 1746.

Le marquis de Pezay mourut en 1777.

4. MICHEL DE CUBIÈRES, né l'an 1752 à Roquemaure, d'abord abbé, puis chevalier, se fit l'imitateur de Dorat, au point qu'il prenait lui-même le nom de *Dorat-Cubières*. Sifflé au théâtre (le *Dramaturge*, *Galatée*, les *Rivales*), rebuté dans les concours académiques (*Eloges de Voltaire* et *de Fontenelle*), il s'en prit à Boileau, qu'il essaya de détrôner dans une *Lettre à Ximenès* (1787). Infatué de son mérite, il se fit révolutionnaire pour faire parler de lui. A partir de 89, aucun événement de quelque importance n'échappa à sa muse banale. Après avoir, dans des poemes justement oubliés, encensé les Etats-Generaux et bafoue l'abbé Maury, on le vit exalter les douceurs

de l'*heureux gouvernement* qui venait de remplacer la monarchie, demander des autels pour Lepelletier et même pour Marat, rimer le *Calendrier républicain*, et plus tard composer des hymnes pour le nouveau culte que des insensés se proposaient d'établir sur les ruines du christianisme. Tant de bassesses ne purent le garantir de la proscription, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il échappa à la mort. Il célébra le 18 brumaire et Marengo comme il avait célébré le 10 août et la Terreur ; il eût bien voulu chanter aussi la Restauration ; mais il n'osa pas, et bientôt il mourut dans l'oubli qu'il méritait (1820). Au fond Cubières était un homme d'esprit qui ne fit jamais rien de bon, parce qu'il n'écrivit jamais sous l'inspiration de sa conscience.

5. Madame Du Bocage, née l'an 1710, à Rouen, débuta par un poëme qui remporta le prix à l'Académie de cette ville, sous le titre de *Prix alternatif entre les belles-lettres et les sciences*. On y trouve de beaux vers, un style noble et des expressions heureuses. Madame Du Bocage réussit moins dans des productions vastes, dont le sujet, comme l'étendue, était au-dessus de ses forces. Elle essaya successivement d'imiter le *Paradis perdu* dans un poëme en six chants, et d'abréger aussi celui de la *Mort d'Abel* ; elle donna ensuite la tragédie des *Amazones* et le poëme de la *Colombiade*, en dix chants. Madame Du Bocage fut, de son vivant, élevée aux nues ; mais sa réputation a beaucoup déchu depuis sa mort, arrivée en 1802.

6. Philibert Masson, né l'an 1762 à Blamont, château fort de la Franche-Comté, a laissé, outre des *Mémoires secrets sur la Russie*, où il avait passé plusieurs années, un poëme épique en dix chants, intitulé les *Helvétiens*, et dont le sujet est la lutte mémorable des Suisses contre Charles le Téméraire. C'était la première fois qu'un peuple entier était pris pour héros d'une épopée, conception peu susceptible d'intérêt. Les inventions accessoires ont une couleur plus romanesque qu'historique ; on y trouve des prosaïmes fréquents et une versification rocailleuse qui rappelle presque celle de Chapelain. Masson est mort en 1807.

7. Blin de Sainmore, né l'an 1733 à Paris, débuta, à l'âge de dix-neuf ans, par la *Mort de l'amiral Byng*, poëme. Lorsque l'*Héloïse* de Colardeau parut, le succès de cet ouvrage produisit une foule d'imitateurs parmi lesquels notre poëte se distingua, en faisant paraître successivement (1760-5) : *Sapho à Phaon*, *Biblis à Caunus*, *Gabrielle à Henri IV*, *Calas à sa femme et à ses enfants*, la *Duchessse de La Vallière*. On remarque, dans toutes ces héroïdes, une manière généralement pure et correcte, avec beaucoup de naturel et de sensibilité. En 1773, sa tragédie d'*Orphanis* fut jouée avec un assez grand éclat. C'est un ouvrage de mérite sagement conduit, où l'on trouve des caractères bien tracés et des situations intéressantes. On lui doit encore *Joachim* ou le *Triomphe de la piété filiale*, drame en trois actes et en vers ; l'*Histoire de Russie depuis l'an 862 jusqu'au règne de Paul Ier* ; diverses traductions de *Psaumes*, d'*Odes* de Sapho et d'Horace, d'*Idylles* de Bion et de Gessner, ainsi qu'une

foule de *poésies fugitives*, remarquables par l'esprit, la grâce et le sentiment qui les ont dictés. Blin de Sainmore mourut en 1807.

—

§ 8. *Poésie latine.*

1. Le cardinal de Polignac : son Anti-Lucrèce. — 2. Le P. Porée ; ses Harangues, Tragédies et Comédies. — 3. Coffin : ses ouvrages latins en prose et en vers. — 4. Le P. Desbillons : ses fables et autres poésies latines. — 5. De Marsy : ses deux poëmes de la Tragédie et de la Peinture. — 6. Productions historiques de Marsy.

1. Melchior de Polignac, cardinal, né l'an 1661, au Puy, en Velay, se fit d'abord connaître par de rares talents politiques. Dans un de ses voyages diplomatiques, il eut l'occasion de converser avec Bayle, et, voyant que ce sceptique appliquait sans cesse des vers de Lucrèce à l'appui de ses opinions matérialistes, il conçut dès lors la ferme résolution de le réfuter; mais la mort, qui le surprit en 1741, ne lui permit pas de mettre la dernière main à son poëme. Il ne parut qu'en 1747 par les soins de l'abbé de Rothelin et de Lebeau.

Imbu de la philosophie de Descartes, qu'il avait étudiée dans sa jeunesse, le cardinal de Polignac, dans son *Anti-Lucrèce* (Anti-Lucretius, seu de Deo et naturâ), réfuta non-seulement le poëte latin, mais encore Newton, dont le système commençait à supplanter celui des Cartésiens.

L'*Anti-Lucrèce* se divise en neuf chants.

Dans le premier chant, Polignac combat cette maxime générale d'Épicure, que le souverain bien est dans la volupté.

Dans le deuxième, le troisième et le quatrième, il expose son système sur la nature matérielle pour l'opposer à celui de Lucèrce.

Le cinquième est consacré à l'examen de la substance spirituelle.

Dans le sixième, le poëte est amené, par l'influence de la doctrine cartésienne, à traiter cette question, si fameuse autrefois, de l'âme des bêtes.

Le septième et le huitième renferment l'exposition du système du monde ; le dernier chant offre le résumé du poëme entier.

Le cardinal avoue modestement qu'il est inférieur du côté de l'élégance ou de l'énergie de la diction à celui qu'il veut combattre, et qu'il ne devra sa victoire qu'à la bonté de sa cause :

Eloquio victi, re vincimus ipsâ.

Polignac a vaincu Lucrèce dans le fond, et, pour la forme, le poëte moderne est digne de l'ancien. On y trouve une grande abondance d'images et de mouvements par lesquels il sait animer les raisonnements les plus froids. Voltaire, dans son *Temple du Goût*, fait dire à Lucrèce :

Aveugle que j'étais ! je crus voir la nature :
Je marchai dans la nuit, conduit par Épicure ;
J'adorai comme un Dieu ce mortel orgueilleux

Qui fit la guerre au ciel et détrôna les dieux.
L'âme ne me parut qu'une faible étincelle
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu : je cède, et l'âme est immortelle
Aussi bien que ton nom, mes écrits et tes vers.

Parmi les morceaux les plus poétiques de l'*Anti-Lucrèce*, il faut citer l'éloge de Lucrèce (liv. I, v. 45), le passage du liv. V (v. 1042), où il s'élève contre les matérialistes, et celui du liv. IX (v. 530), où il réfute cette opinion, que la crainte a amené la croyance des dieux [1].

2. CHARLES PORÉE, célèbre Jésuite, né l'an 1675 à Vendes, près de Caen, fut nommé l'an 1708 à la chaire de rhétorique qu'avaient illustrée les Petau, les Cossart, La Rue, et plus récemment Jouvanci. Jamais professeur ne laissa plus de traces profondes dans l'esprit de ses élèves, et Voltaire lui-même, au milieu de ses égarements antireligieux, ne parlait du P. Porée qu'avec attendrissement. On lui doit des *Harangues*, des *Tragédies* et des *Comédies latines*.

Les harangues comprennent : six Harangues sacrées, sept Discours prononcés dans des occasions d'éclat, et douze Discours académiques. Le P. Porée s'y montre éloquent, mais un peu trop à la manière de Sénèque : il recherche les expressions ingénieuses, les idées saillantes, et laisse trop souvent apercevoir le rhéteur. Sa latinité est moins pure et moins élégante que celle de Jouvanci; en revanche, il a plus d'esprit, plus d'élévation, plus de fécondité, un style plus vif, et surtout plus nourri de pensées.

Les tragédies sont au nombre de six : *Brutus*, le *Martyre de saint Herménigilde*, la *Mort de l'empereur Maurice*, *Sennachérib*, roi d'Assyrie; *Seby-Myrza*, fils d'Abbas, roi de Perse, et le *Martyre de saint Agapit*.

Les comédies (*Fabulæ dramaticæ*), au nombre de quatre, sont en prose et précédées de prologues en vers français qui en expliquent le sujet. Dans la première, l'auteur dépeint les dangers du jeu ; la deuxième renferme une leçon pour les parents qui n'écoutent que leur tendresse ou une aversion également aveugle pour leurs enfants; la troisième, intitulée *Misopon*, est une satire de l'oisiveté; la quatrième, enfin, qui a pour titre *Philédon*, est le retour à la vertu d'un jeune homme désabusé des vains plaisirs du monde.

Le P. Porée mourut en 1741, âgé de soixante-six ans, dont il avait consacré la moitié à l'enseignement.

3. CHARLES COFFIN, né l'an 1676 au diocèse de Reims, acheva ses études à Paris, se fit remarquer de Rollin, qui le chargea d'une chaire au collége de Beauvais, l'y remplaça en 1712 comme administrateur, et signala l'année de son rectorat (1718) par l'établissement de l'instruction gratuite. Il mourut en 1749. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol.

Le 1er volume contient des *Harangues latines*, aussi bien pensées que bien écrites, entre autres le *Discours sur les Belles-Lettres*,

[1] Voy. *Histoire de la Littérature latine*. p. 92-3.

l'*Utilité de l'histoire profane*, et l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, père de Louis XV.

Le 2e volume renferme ses *Poésies*, où l'on remarque une *Ode sur le vin de Champagne*, en réponse à celle par laquelle Grenan, professeur au collége d'Harcourt, avait vanté la prééminence du vin de Bourgogne. L'Ode de Coffin a tout le feu de la liqueur qu'il célèbre ; mais c'est surtout aux *Hymnes* composées pour le Bréviaire de Paris qu'il doit sa célébrité comme poëte latin. On y trouve une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Ecriture; moins de verve et d'éclat que dans celles de Santeul, mais une latinité peut-être plus pure, et surtout une simplicité, une onction qui semblent former le vrai caractère de ce genre de poésie.

4. François-Joseph Desbillons, né l'an 1711 à Châteauneuf, en Berri, honora la Société des Jésuites, dont il était membre, par son enseignement et ses poésies latines. Comparé à la La Fontaine pour la simplicité de son caractère, il s'est approché du poëte français dans ses *Fables* (Fabulæ Æsopicæ, libri xv) autant que le permettait la différence de la langue dans laquelle il a écrit : c'est l'idée la plus juste qu'on en puisse donner, et tout à la fois le plus grand éloge qu'on en puisse faire.

On lui doit encore : 1° des *Miscellanea*, qui contiennent deux nouveaux livres de Fables, des Odes, des Lettres; 2° *Ars benèvalendi*; 3° *De pace Christianâ sive de hominis felicitate*. Toutes ces poésies se recommandent par la pureté, l'élégance et la délicatesse du style.

Le P. Desbillons mourut en 1789, à Manheim, où il s'était retiré après la dissolution des Jésuites.

5. François-Marie de Marsy, né l'an 1714, à Paris, d'abord Jésuite, se fit connaître par deux poëmes latins (la *Tragédie* et la *Peinture*) qui fixèrent l'attention des littérateurs. Mais dès qu'il eut quitté la retraite pour le monde, il perdit le secret des beaux vers, se mit aux gages des libraires, et mourut presque subitement en 1769.

Le poëme de la Tragédie a pour titre : *Templum Tragœdiæ*. L'auteur n'y nomme, parmi les anciens, que Sophocle et Euripide, et, parmi les modernes, que Scipion Maffei, Corneille et Racine. L'épisode de l'Amour, qui est amené, chargé de chaînes, aux pieds de la muse tragique, est emprunté d'un poëme de Roy.

Le poëme de la Peinture, dont celui de Lemierre n'est qu'une imitation, se distingue par une versification harmonieuse, un style animé et pittoresque, une composition sage, l'agréable variété des épisodes et la noblesse des images.

6. On lui doit encore, entre autres ouvrages :

1°. L'*Histoire de Marie Stuart*, dont le style fut retouché par Fréron ;

2°. L'*Analyse des œuvres de Bayle*, compilation condamnée par arrêt du parlement ;

3°. L'*Histoire moderne des Chinois, des Japonais, des Indiens*, etc., en 30 vol. in-12. Cette histoire, annoncée comme une suite de l'Histoire ancienne de Rollin, est écrite avec beaucoup de négligence, et l'on y trouve plusieurs faits, qu'un critique plus judicieux se serait bien gardé d'admettre comme certains, sur le récit de quelques obscurs voyageurs

DEUXIÈME SECTION. — PROSE.

CHAPITRE PREMIER.

PHILOSOPHIE.

---

§ 1er. *De quelques philosophes qui se sont séparés par leurs écrits de la secte philosophique.*

1. La philosophie caractérise particulièrement le XVIIIe siècle. — 2. Aperçu général sur Vauvenargues. — 3. Détails sur sa vie et indication de ses ouvrages. — 4. Caractère particulier de la philosophie de Vauvenargues. — 5. En quoi il se sépare du XVIIIe siècle. — 6. Vauvenargues considéré comme écrivain. — 7. Duclos : indication de ses ouvrages. — 8. Appréciation de ses Considérations sur les mœurs. — 9. Ses travaux comme membre de l'Académie française. — 10. Levesque de Pouilly ; sa Théorie des sentiments agréables.

1. Avec la philosophie, nous entrons dans la branche de littérature qui caractérise particulièrement le XVIIIe siècle. Alors ce ne fut plus seulement les hommes supérieurs qui se livrèrent hardiment à leurs idées ; les écrivains d'un ordre inférieur marchèrent aussi dans les mêmes voies. La littérature entière prit le même caractère, et les opinions nouvelles se répandirent dans tous les écrits. Ces opinions, en s'emparant de la littérature, trouvèrent par là moyen de subjuguer la France et d'éblouir l'Europe ; et, mésusant de cette domination, elles contribuèrent, plus que toute autre cause, à produire cette révolution terrible qui signala la fin du XVIIIe siècle.

2. Avant de parler des hommes que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de *Philosophes du XVIIIe siècle*, nommons un écrivain qui doit en être séparé : VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de). Ce n'est pas qu'il soit resté étranger aux fatales influences de son temps : il fut l'ami de Voltaire, mais sans partager ses excès. L'étude particulière qu'il fit des auteurs du

siècle précédent, l'admiration qu'ils lui inspirèrent, l'écarta de la route de ses contemporains : il ne tomba pas, comme eux, dans ce dédain frivole pour leurs prédécesseurs, et, par là, il se préserva de bien des erreurs. Ce fut à l'école de Pascal qu'il apprit à sonder le cœur humain ; à l'école de Fénelon, qu'il apprit à l'encourager et à le secourir. Heureux s'il eût eu, comme eux, cette foi vive, complément nécessaire de toute grande intelligence!

3. Peu d'hommes ont laissé toutefois une mémoire plus touchante, et, dans une vie aussi courte qu'agitée, plus travaillé que Vauvenargues. Né à Aix, en 1715, mort en 1747, à dix-neuf ans officier au régiment du roi, de dix-neuf à vingt-sept ans, il passa sa vie dans les camps, méditant sous la tente, et traversant au sein de l'étude ces premières années de la Régence, si licencieuses et si effrénées. Dans la fameuse retraite de Prague, qui eut lieu au mois de décembre 1742, il contracta, au milieu des neiges et des glaces de la Bohême, le germe de la maladie qui devait le conduire si jeune au tombeau. A son retour, il consacra le peu de santé qui lui restait à faire un Traité philosophique ; et ce fut pendant les cinq années qu'il passa sur un lit de douleur, qu'il composa son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, ses *Caractères* et ses *Maximes*.

4. Vauvenargues se rattache à Pascal, à La Bruyère, à Fénelon ; mais c'est plus par la pureté du style et la délicatesse du sentiment que par l'esprit religieux. Il a aussi son caractère à lui, et ce caractère est entièrement opposé à celui de Pascal. Pascal avait abaissé l'homme, Vauvenargues tenta de le relever. Pascal voyait dans le péché originel un vice radical, une dégradation profonde de notre nature, que le temps ne peut ni effacer ni racheter; Vauvenargues, le premier, a proclamé cette vaine idée de perfectibilité, qui fait la base de la philosophie allemande [1]. Si Pascal médit de la gloire, Vauvenar-

[1] On voit bien notre pensée dans cette espèce de parallèle. Le sentiment du mépris de soi rend meilleur et plus heureux. S'il dé-

gues l'admire : *Les feux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les premiers rayons de la gloire.* Vauvenargues a fait deux *discours sur la Gloire.* Il trouve bonnes aussi ces passions que l'écrivain de Port-Royal veut anéantir; il n'aime point Montaigne, que Pascal cite souvent, parce que Montaigne conseille l'inaction, et qu'il veut, lui, l'activité : *Je crois*, dit-il, *qu'il n'y a point de génie sans l'activité.* Et pour faire ressortir les avantages de l'activité, il emprunte à la vie des camps une description charmante des plaisirs, qui, refusés à l'oisiveté des villes, ne s'achètent qu'au prix des fatigues et des veilles.

5. Voilà le côté philosophique de Vauvenargues, celui par lequel il se rattache au XVIIIe siècle ; mais, partout ailleurs, il s'en sépare ; il porte dans l'analyse de l'âme, avec une extrême finesse, un coup d'œil sûr et moral ; il réclame en faveur de l'âme, d'abord contre la matière qui la tue, puis contre l'esprit et l'intelligence qui l'absorbent. Il ne manquait plus à Vauvenargues que de faire un pas, et il était chrétien; mais il n'eut pas ce bonheur. Sa religion était le pur déisme, si toutefois on peut donner le nom de religion à cette mysticité philosophique, qui semble n'admettre un Dieu que sous l'expresse condition qu'il fera tout pour l'homme, sans en exiger rien qu'une froide et stérile contemplation. On attribue cependant à Vauvenargues, et l'on a recueilli dans ses œuvres une *Méditation sur la Foi*, suivie d'une *Prière*, et quelques autres fragments du même genre, où respirent les sentiments les plus religieux.

6. Vauvenargues est encore un écrivain d'un goût délicat et ingénieux. Il y a dans ses *Maximes* des pensées sur le style, qui prouvent en lui, comme nous l'avons dit, l'étude et le goût du grand siècle. Racine et Fénelon étaient ses auteurs favoris, et c'est lui qui, avec Voltaire,

truit les affections terrestres, il donne plus de force à cet amour qui se porte vers les choses divines. Ainsi, Pascal et Bossuet, malgré leur dédain pour la créature humaine, ne dessèchent point, ne découragent point l'âme ; car sur les blessures qu'ils lui font, ils versent un céleste baume qui les adoucit.

a rétabli et fixé la réputation de notre grand poëte dramatique.

7. Auprès de Vauvenargues, il faut citer deux écrivains moins élevés, moins moraux que lui, mais qui, comme lui, ont échappé aux doctrines déplorables et grossières de son siècle ; c'est Duclos et Levesque de Pouilly.

CHARLES DUCLOS, né l'an 1704, à Dinan, après avoir pris part au *Recueil de ces Messieurs*, aux *Étrennes de la Saint-Jean*, aux *OEufs de Pâques*, etc., et publié plusieurs romans, *Acajou et Zirphile*, la *Baronne de Luz* et les *Confessions du comte de* ***, porta son talent sur des sujets plus sérieux, et, dans ce genre, il débuta par l'*Histoire de Louis XI*, écrite d'un style épigrammatique et sec, mais impartiale et exacte. Cet ouvrage lui valut la place d'historiographe royal, place qu'il honora par la composition de *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*. C'est un tableau des événements qui se sont passés sous ses yeux, et qu'il peignit avec une sagacité fine et profonde. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire du* XVIII[e] *siécle* ne sont guère qu'un roman dans le genre des *Confesssions du comte de* *** : la composition en est médiocre ; mais ils renferment beaucoup d'aperçus fins et judicieux sur les mœurs de la société contemporaine. Ses *Considérations sur l'Italie*, qu'il visita en 1766, ne leur sont pas inférieurs ; mais c'est surtout par ses *Considérations sur les mœurs* qu'il tient un rang distingué parmi les écrivains.

8. Un défaut commun à tous les ouvrages précédents de Duclos, c'est un caractère de froideur, d'examen minutieux et même de sécheresse ; mais les *Considérations sur les mœurs* étant un ouvrage entièrement conçu dans cet esprit, il en complète l'ensemble. Ce n'est pas un livre de morale profonde et générale : il ne sonde pas dans les replis du cœur de l'homme ; mais il n'est guère possible de mieux peindre toutes les nuances de l'esprit de société, de mieux caractériser leurs causes et leurs effets immédiats. C'est un spirituel tableau de l'écorce superficielle dont les habitudes du monde revêtent les

hommes. Il règne surtout dans cet ouvrage une clarté et une précision remarquables. On conçoit toujours toute la pensée de l'auteur, rarement on peut en contester la vérité. Cet avantage résulte d'un grand talent de définition. Duclos commence par établir ce que signifient les mots qu'il emploie, ou du moins ce qu'il veut leur faire signifier. Ainsi, il fait toujours apercevoir les bornes qu'il impose à ses pensées ; on voit avec évidence jusqu'où s'étend son raisonnement, et l'on n'est pas tenté d'en nier le résultat. C'est que Duclos peint les hommes tels qu'il les voit : il ne les abat point comme Pascal, ni ne les exalte comme Vauvenargues ; son livre n'est point un système, une étude sur l'homme ou sur la morale en général, mais un portrait : sans doute il n'y faut pas chercher de nobles et généreuses pensées ; non, son coup d'œil est impartial, mais calme; il y a en lui plus d'examen que d'émotion. Ce n'est point là assurément une grande et belle philosophie ; mais, dans la société au milieu de laquelle vivait Duclos, c'était beaucoup que de rester honnête homme, et Duclos le fut. Sa conduite, comme ses ouvrages, fut toujours digne et mesurée, pleine de contenance, de franchise et, au besoin, d'une courageuse indépendance.

9. Comme membre de l'Académie Française, c'est lui qui fit substituer les éloges des grands hommes aux lieux communs de morale, pour sujet de prix d'éloquence. Comme membre de l'Académie des Inscriptions, il composa plusieurs *Mémoires* sur les Druides, l'origine et les révolutions de la langue celtique et de la langue française, les épreuves par le duel et les éléments, les jeux scéniques, l'action et la déclamation théâtrale des anciens. Il mourut en 1772.

10. Levesque de Pouilly, natif de Reims (1691), débuta dans la carrière des lettres par l'explication des *Principes* de Newton ; mais il est plus connu par sa *Théorie des sentiments agréables*, où son dessein est de prouver que le bonheur est dans la pratique des devoirs. Il mourut en 1751 dans les sentiments de son ouvrage.

—

§ 2. *Les Encyclopédistes.*

1. Origine de l'Encyclopédie. — 2. But de cet ouvrage; Discours préliminaire de l'Encyclopédie. — 3. D'Alembert; ses divers ouvrages. — 4. Caractère de la métaphysique des Encyclopédistes. — 5. Condillac, chef de l'école sensualiste. — 6. Influence de la métaphysique sur toutes les théories. — 7. La métaphysique des sensations considère les choses par leurs applications, au lieu de les voir par le principe. — 8. Effet de cette méthode sur la science de la morale. — 9. Sur la science de la religion. — 10. Sur la science de la politique. — 11. Naissance de l'économie politique. — 12. Ce qu'étaient les arts d'imagination aux yeux de la nouvelle métaphysique. — 13. Bonnet s'écarte des tendances de Condillac. — 14. Helvétius, au contraire, les étend et bannit la vertu de l'homme. — 15. Diderot; ses premiers ouvrages. — 16. Ses Pensées philosophiques et sa Lettre sur les aveugles. — 17. Diderot est le principal architecte de l'Encyclopédie. — 18. Ses ouvrages de morale. — 19. Ses ouvrages de critique. — 20. Sa poétique du drame et ses drames. — 21. Ses romans. — 22. Ses poésies. — 23. Jugement résumé sur Diderot. — 24. Le baron d'Holbach; son Système de la nature. — 25. Damilaville: son Christianisme dévoilé. — 26. Le curé Meslier; son Testament. — 27. Maupertuis; ses erreurs et son repentir. — 28. Le marquis d'Argens; caractère de ses écrits philosophiques. — 29. Jaucourt, le moins répréhensible des Encyclopédistes. — 30. La Mettrie pousse le matérialisme jusqu'à la démence. — 31. Deslandes; ses Publications anonymes. — 32. Toussaint: son Livre des mœurs. — 33. Boulanger; ses écrits posthumes et apocryphes. — 34. Grimm et sa correspondance. — 35. Robinet; son Livre de la nature et ses autres ouvrages. — 36. Naigeon; son Militaire philosophe et autres écrits. — 37. Pecmeja; son Télèphe attaque la propriété. — 38. Morelly: sa Basiliade, son Code de la nature, etc. — 39. Maréchal; son Code d'une société sans Dieu, son Dictionnaire des Athées, etc. — 40. Condorcet; ses divers écrits. — 41. Madame de Condorcet travaille sur la Théorie des sentiments moraux et sur la sympathie. — 42. Le marquis de Chastellux; ses divers ouvrages. — 43. Dupuis; son Origine des cultes. — 44. Chaussard; son cynisme et son irréligion.

1. A l'époque où nous sommes parvenus, les littérateurs étaient tellement infatués d'eux-mêmes qu'ils prétendaient régner sur toutes choses et les changer à leur gré. De là ce ton absolu, cette intime persuasion de ses propres idées, cette complaisance en soi, cette absence de doute et d'hésitation, cette ardeur de prosélytisme, cette morgue intolérante qu'on leur a si justement reprochés. Les dépositaires du pouvoir virent avec méfiance cette tendance des philosophes. Aussi, lorsque la société philosophique forma la vaste entreprise d'une *Encyclopédie*, cadre immense où pourraient se developper toutes les opinions, l'alarme fut grande au ministère. On voulut arrêter cet examen universel, qui n'était qu'un prétexte à tout attaquer; l'Encyclopédie se changea sur-le-champ en une affaire de parti, et l'orgueil blessé des auteurs ne fit qu'ajouter au poison de leurs doctrines.

2. L'Encyclopédie fut conçue pour rompre avec le passé, pour détruire le présent et pour donner aux siècles

à venir une haute idée des progrès immenses que l'on croyait apercevoir dans les connaissances humaines. Aussi les envisage-t-elle sous un point de vue nouveau, et dans un esprit qui fit changer de caractère à presque toutes les sciences. C'est ce qu'on peut déjà reconnaître dans le *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie, ouvrage qui obtint une grande réputation, et qui annonça cette entreprise d'une manière remarquable et tout à la fois alarmante ; car l'auteur y a mis autant de talent que de doctrines perverses. Cet auteur, c'est d'Alembert.

3. Jean-le-Rond d'Alembert, fils naturel de madame de Tencin (1717), exposé sur les marches de Saint-Jean-le-Rond [1], élevé dans sa première enfance par la femme d'un pauvre vitrier du voisinage, se distingua de bonne heure par un goût ardent des sciences. Si l'on en croit le témoignage sans doute impartial des mathématiciens, ce fut un géomètre du premier ordre, et ce jugement n'a rien qui nous étonne, lorsque nous lisons la portion du *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie, qui se rapporte aux sciences exactes. Peut-être n'a-t-on jamais porté, dans l'examen de leurs principes et de leurs résultats, plus de finesse et tout à la fois d'élévation. L'analyse qu'il donne de leurs progrès, et la manière dont il montre l'accroissement progressif de la certitude en fait de vérité mathématique, c'est l'œuvre d'un homme qui plane de haut sur la science qu'il professe. Mais l'autre partie du discours ravale autant d'Alembert que la première l'élève. Quand il en vient à rechercher les sources et les principes des autres connaissances humaines, il est incomplet et superficiel dans ce qui regarde la littérature et les arts, sensualiste dans la morale, partial et impie dans tout ce qui tient à la religion. Tout cela se voit encore dans son *Essai sur les gens de lettres*, dans ses *Eléments de philosophie*, où il prêche le matérialisme, et surtout dans sa volumineuse *Correspondance* avec Voltaire, où il rivalise d'impiété avec l'*Apôtre des lumières*. Quant à ses *Eloges des académiciens*, on y remarque une modération contrainte dont le prétendu philosophe se dédommageait

[1] Eglise située près de Notre-Dame, et maintenant détruite.

dans ses autres écrits. Sous le rapport littéraire, un bon mot a bien apprécié d'Alembert, c'est qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs, et bon littérateur parmi les géomètres. Il mourut en 1783.

4. Ainsi, comme on le voit, la philosophie fut loin de marcher sur les traces de Descartes et de Pascal, de Malebranche et de Leibnitz. Les philosophes ne firent plus de la science de l'âme le texte et l'inspiration de leurs recherches; ils la bannirent de leurs systèmes, ou, si l'on consentit quelquefois à l'y admettre, ce ne fut que comme un principe vital, comme une faculté neutre attachée par des liens encore inconnus à un certain assemblage de matière. On ne s'occupa plus que des rapports nécessaires de l'homme avec les objets, et de l'influence de son organisation physique. De cette sorte, la métaphysique alla toujours se rabaissant, au point que maintenant, pour quelques personnes, elle se confond presque avec la physiologie.

Le XVIII[e] siècle a voulu faire de cette triste manière d'envisager l'homme, un de ses principaux titres de gloire. C'était, du reste, une importation anglaise. Locke, le premier, l'avait mise au jour, mais avec plus de réserve. Il avait, il est vrai, donné aux sensations une large part dans la formation des idées, dans le mécanisme de l'entendement humain; mais il n'en avait pas fait toute l'essence de l'homme. Les Encyclopédistes tirèrent toutefois de ses principes des conséquences devant lesquelles il eût sans doute reculé, mais qui, après tout, y étaient contenues. Ce fut Voltaire qui, le premier, nous initia, dans ses *Lettres anglaises*, à ces théories que devait poursuivre et populariser Condillac.

5. Etienne Bonnot de Condillac, né l'an 1715, à Grenoble, abbé de Murceaux et frère de l'abbé Mably, précepteur du duc de Parme, dont il fit un homme à douze ans et un enfant à vingt, fut le chef de l'école sensualiste. C'est dans ses ouvrages, l'Essai sur *l'Origine des connaissances humaines* (1746), le *Traité des Systèmes* (1749), le *Traité des Sensations* (1754), le *Traité des*

Animaux (1775), que cette fausse métaphysique exerce toutes les séductions de la méthode et de la lucidité, d'autant plus claire qu'elle est moins profonde. Peu d'écrivains ont obtenu plus de succès. Il réduisit à la portée du vulgaire la science de la pensée, en retranchant tout ce qu'elle avait d'élevé. Chacun fut surpris et glorieux de pouvoir philosopher si facilement, et l'on eut une grande reconnaissance pour celui à qui l'on devait ce prétendu bienfait. On ne s'aperçut pas qu'il avait rabaissé la science, au lieu de rendre ses disciples capables d'y atteindre.

6. Cette nouvelle métaphysique ne tarda pas à faire sentir son influence sur toutes les théories, et particulièrement pour Condillac, sur son *Cours d'Etudes* à l'usage du duc de Parme. Ce Cours renferme une *Grammaire*, un *Art d'écrire*, un *Art de raisonner*, un *Art de penser* et une *Histoire générale des hommes et des empires*.

Dumarsais, marchant sur les traces de Port-Royal, avait travaillé à rattacher la grammaire d'une manière immédiate avec l'art de raisonner. Condillac en fit une dérivation de sa métaphysique. De ses recherches résulta une théorie du langage, claire et méthodique, qui remplaça bientôt les anciennes nomenclatures. Au lieu de rapporter toutes les langues à la langue latine, et d'adapter toutes les grammaires aux formes d'une seule, il essaya de trouver des règles générales, d'où les règles particulières de chaque langue pussent découler. Mais Condillac tomba ici dans une grande erreur. De même qu'il avait cru atteindre jusqu'à l'âme humaine avec la science des sensations, de même il pensa que la grammaire renfermait l'art d'écrire, c'est-à-dire qu'elle pouvait donner des règles aux hommes pour se communiquer leurs impressions. Il transforma la pensée en parole, regardant les mots comme une expression invariable des idées, sans remarquer que le langage prend à chaque instant une couleur et une forme différentes, suivant l'individu, suivan t ses impressions, et qu'il est redevable de tous ses effets, non pas à la représentation

des objets, mais à la peinture des affections de l'âme, excitée par ces objets. Ainsi, le langage démentait sans cesse tout le système de métaphysique et de grammaire. Alors la théorie commença, dans la *Langue des calculs*, à attaquer les langues elles-mêmes, et décida qu'elles n'étaient pas conformes aux principes, oubliant qu'elles le sont à la nature de l'homme, puisqu'elles ont été formées par ses habitudes et ses besoins. Il fut proclamé que l'idiome parfait devait être un assemblage de signes, chacun attaché irrévocablement à une même idée, et liés entre eux par des relations constantes. L'algèbre fut dite le modèle des langues. On voulut emprisonner la pensée, la circonscrire dans sa propre expression ; et comme la métaphysique la concevait uniforme et identique dans tous les hommes, la grammaire ne lui faisait pas perdre beaucoup en lui prêtant un tel langage.

L'histoire, entre les mains de Condillac, ne fut pas moins vicieuse. Il l'employa à étaler des systèmes et des raisonnements. Regardant les faits comme des preuves, l'important, à ses yeux, c'étaient les opinions de l'historien, et non pas ses récits. Ses nombreux volumes d'histoire sont faits dans cet esprit, et nul ne peut mieux en faire sentir tous les défauts.

Tels sont, avec une *Logique* et un *Traité sur le Commerce et le Gouvernement*, les écrits de Condillac. Il mourut en 1780.

7. La métaphysique des sensations ne pouvait prendre, pour base de ses raisonnements, des notions inhérentes à l'âme, puisqu'elle en faisait une puissance constante et neutre, un tableau décoloré où viennent, à travers les sens, se peindre les objets extérieurs. Aussi fut-elle contrainte de faire, pour chaque théorie, ce qu'elle avait fait pour l'homme lui-même, c'est-à-dire d'examiner par le dehors au lieu de pénétrer dans son intimité ; de chercher comment les sensations et le mécanisme physique ont pu donner naissance à telle ou telle tendance de l'esprit humain ; en un mot, de considérer par les

applications les choses qui doivent être vues par le principe.

8. Cette façon de procéder, cette analyse qui s'exerce hors de l'âme, tandis que les faits à observer se passent sur ce seul théâtre, était tout convenable pour détruire et pour dissoudre. Ce fut ainsi que ne voulant plus, pour établir la morale, partir du sentiment de justice et de sympathie qui vit dans l'âme de tous les hommes, et qui combat plus ou moins d'autres dispositions, on chercha à la fonder sur un fait commun à toute la nature animale, le besoin de la conservation et du bien-être, d'où dérive l'amour de son propre intérêt.

9. Quant à la religion, rien dans les circonstances physiques de l'homme ne pouvait y conduire : il était impossible de la rattacher par les liens du raisonnement aux idées sensuelles. Aussi arriva-t-on bientôt à tout nier. Déjà l'incrédulité avait rejeté les preuves divines de la révélation et abjuré les devoirs avec les souvenirs chrétiens : on vit alors l'athéïsme lever un front plus hardi, et proclamer que tout sentiment religieux était une rêverie, un désordre de l'esprit humain. C'est de l'Encyclopédie que datent les écrits où cette opinion est le plus expressément professée. Rien n'a plus contribué que les écrivains athées à corrompre la classe vulgaire. Souvent encore on retrouve les traces de leur funeste influence sur l'esprit grossier des hommes d'une condition inférieure. L'effet a été d'autant plus grand que les lambeaux de leurs livres se mêlèrent bientôt à toutes les productions infâmes qui circulent clandestinement et qui empoisonnent le peuple. Tout, jusqu'à l'obscénité, chercha une couleur philosophique et mêla constamment ses turpitudes avec l'irréligion.

10. Avec la nouvelle métaphysique encore, la politique ne pouvait plus se fonder sur les traditions historiques, sur les droits positifs, sur les antiques lois ; toutes considérations qui ne fournissaient point de base pour une science précise, universelle. Alors la société ne fut regardée que comme un assemblage d'individus réunis

pour la défense commune de leurs intérêts. De ce premier fait, base de toute la théorie, on arrivait à croire, par le chemin facile de l'abstraction, qu'une même police, un même régime étaient les meilleurs de tous, à de légères modifications près. D'abord, on avait appelé constitution d'un peuple, l'ensemble de ses mœurs, de ses lois, de son caractère, de toutes ses circonstances tant intérieures qu'extérieures ; dans la nouvelle politique, la constitution fut une règle textuelle déduite de la théorie générale pour être imposée tout d'un coup et violemment aux nations. On sait tout ce qu'elle nous a coûté et nous coûte encore de sang, de crimes et d'erreurs.

11. Une science nouvelle naquit, à cette époque, sous le nom d'*Économie politique*. On rechercha quelle était la source de la richesse des citoyens et des nations, et comment la vie d'un peuple et sa plus ou moins grande prospérité dépendent des relations pécuniaires et commerciales des individus et du pays entier. La théorie de cette circulation de la fortune publique et particulière fut ingénieusement et clairement établie : le succès en fut extraordinaire. L'Europe presque entière accueillit avec une sorte d'enthousiasme le système de bonheur public proclamé par les Economistes. Les souverains honoraient hautement ces nouveaux législateurs. On partageait leurs espérances ; on croyait que ces *amis des hommes* allaient subjuguer, par l'évidence de la raison, les rois comme les peuples, et forcer, par un calcul lumineux de leurs intérêts, les uns à être toujours justes, les autres à être toujours soumis. Mais quel bien peut-on espérer d'une société qu'on matérialise, qui ne voit dans la vie que le bonheur par la richesse, et pour qui l'argent devient tout, même un dieu?

12. Quant aux arts de l'imagination, ils furent aux yeux de la nouvelle métaphysique, non plus une manifestation des impressions intérieures de l'homme et de l'effet produit sur lui par les objets, mais une imitation plus ou moins fidèle de ces objets, une collection de signes qui les représentent. L'artiste et le poete ne furent

plus regardés comme des créateurs, mais comme des copistes industrieux : on oubliait que leur talent tenait à peindre ce qu'ils ont senti.

Une telle société devait périr.

13. Parmi les métaphysiciens français du XVIIIe siècle, il en est un qui, en suivant la même marche, fut animé d'un esprit tout différent. CHARLES BONNET de Genève (1720-1793) s'appliqua plus qu'aucun autre à développer la théorie des sensations, pour y chercher la connaissance intime de l'homme ; mais les conclusions qu'il essaya d'en tirer, mais l'ensemble de ses opinions n'eurent aucune analogie avec la tendance de Condillac et de ses disciples. Il consacra toute sa vie et plusieurs de ses ouvrages philosophiques, tels que son *Essai de psychologie*, son *Essai analytique des facultés de l'âme*, à rattacher cette théorie à la nature morale, mais sans pouvoir jamais y parvenir. A son insu et malgré lui, la sensation domine et étouffe l'essence divine de l'âme : spiritualiste dans sa pensée et dans son cœur, Bonnet toucha souvent, sans le vouloir, au matérialisme, et par suite au fatalisme. Dans d'autres écrits, il s'est livré entièrement à ses opinions religieuses : ainsi, dans la *Contemplation de la nature*, il leur donne pour appui les causes finales ; dans la *Palingénésie philosophique*, il montre la nécessité d'une autre vie, et celle d'une révélation ; enfin, dans ses *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme*, il détermine sans peine que la révélation chrétienne est la seule admissible et la seule vraie.

14. La doctrine de la sensation avait banni l'âme de l'homme, elle en devait bannir la vertu : la conséquence était rigoureuse, et elle fut tirée par un homme du monde.

C'était CLAUDE-ADRIEN HELVÉTIUS (1715-1771), fermier-général à vingt-cinq ans, et comme tel jouissant de 300,000 livres de rentes. Épicurien libéral, et plein de cet orgueil qui bouffissait alors les gens de lettres ; vivant dans la société des philosophes, qui ne dédaignaient pas la délicatesse de sa table, il voulut réunir en un

système les principes qu'il entendait professer autour de lui ; mais sa tête n'était ni assez forte ni assez vaste pour accomplir un tel projet. Le livre de *l'Esprit* fut fait avec ces conversations où l'on entendait chaque jour des opinions contradictoires légèrement hasardées, sans but, sans ensemble, modifiées sans cesse par chaque circonstance, par chaque impression du moment (1758) : singuliers matériaux pour un ouvrage philosophique ! Aussi les amis d'Helvétius ne songeaient-ils pas à faire une réputation à l'œuvre de leur disciple amphitryon ; mais il fut attaqué, et ils le défendirent ; brûlé par arrêt du parlement, et ils le prônèrent.

Helvétius, conformément aux nouvelles idées, établit toute sa doctrine sur cette base, que la sensibilité physique est la cause productrice de toutes nos pensées ; nulle part cette opinion n'est présentée d'une manière aussi grossière. Chez lui la morale n'est que la science du bien-être ; la vertu n'a pour principe que l'amour de soi bien entendu, c'est-à-dire le sacrifice de soi pour l'amour de soi, base fragile, doctrine équivoque ou plutôt funeste, qui ne doit trouver que trop facilement dans les hommes une fausse interprétation.

Malgré trois rétractations publiques de ses fatales doctrines, Helvétius, soutenu par les philosophes, persista dans la mauvaise voie ; mais il ne publia plus rien ; ce ne fut qu'un an après sa mort que parurent deux autres ouvrages de l'épicurien financier : l'un est *le Bonheur*, poëme en six chants, sans inspiration, sans poésie, où il déclame contre tous les cultes, et place le bonheur dans *un siècle de lumière* où l'on verra se lier, dit-il,

L'intérêt de chacun à l'intérêt de tous.

L'autre a pour titre : *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*. Ce n'est qu'un commentaire indigeste de *l'Esprit*, où l'auteur prodigue à la religion comme à l'État les plu violents outrages.

On a beaucoup vanté la bienfaisance d'Helvétius : il serait possible qu'elle ne fût point l'effet du calcul et de

l'ostentation; mais les actes d'une libéralité facile au sein de l'opulence ne sauraient expier des systèmes où l'on pervertit ses semblables. L'homme bienfaisant passe, et l'écrivain dangereux reste ; il reste, mais pour les âmes honnêtes, c'est avec l'infamie qui s'attache aux corrupteurs de la morale publique.

15. La doctrine de la sensation n'avait pas encore porté tous ses fruits : elle devait, dans Diderot, dans le baron d'Holbach, La Mettrie, Damilaville et d'autres, arriver à ses dernières et tristes conséquences.

Denis Diderot naquit en 1712, à Langres, d'un coutelier. Doué d'une âme ardente et désordonnée, sans connaissances profondes sur aucune chose, sans persuasion arrêtée, sans respect pour aucune idée reçue, pour aucun sentiment, il porta, dans tous les genres de littérature, la funeste activité de son esprit. Le premier ouvrage important de Diderot est un livre anglais, traduit et refait par lui, l'*Essai sur le mérite et la vertu*, de Shaftesbury, l'un des chefs de l'école incrédule anglaise. Toutefois, Diderot y répète plusieurs fois qu'*il n'est point de vertu sans religion;* il y combat l'athéisme, comme *laissant la probité sans appui, et poussant indirectement à la dépravation.* L'ouvrage a d'ailleurs un but moral; et, si l'on y trouve quelques traits contre le christianisme, ils ne sont ni directs ni nombreux.

16. Le second ouvrage de Diderot, beaucoup plus hardi que le premier, ce sont les *Pensées philosophiques ;* elles parurent en 1746, et furent brûlées par arrêt du parlement de Paris. Diderot, s'enhardissant encore par la vogue que donnait alors, comme toujours, la persécution, écrivit sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749). Dans ses précédents ouvrages, Diderot s'était contenté d'être déiste; dans les *Pensées*, on trouve même un *Hymne* pour Dieu ; dans la *Lettre*, Diderot est athée. Il y avait cependant, au fond de l'âme de Diderot, un sentiment religieux ; l'orgueil l'étouffa.

17. Mais le grand œuvre de Diderot, celui auquel son nom est resté attaché, celui qui a le plus aidé à répandre

tant d'erreurs funestes, ce fut l'*Encyclopédie.* Il fut le principal architecte de cette Babel d'impiété. C'est de lui qu'est le *Prospectus*, le *Système des connaissances humaines*, la série d'*Articles sur les arts et métiers*, l'*Histoire de la philosophie ancienne*, etc. Les deux premiers volumes, qui parurent en 1751, furent supprimés par arrêt du conseil, et l'impression des autres, suspendue pendant dix-huit mois. Mais enfin le duc de Choiseul, et cet acte condamne à jamais son nom, donna carte blanche aux Encyclopédistes, et le torrent dévastateur poursuivit son cours. La catastrophe de 1789 n'était pas loin. La mort de Diderot la précéda de cinq ans.

18. Diderot écrivit aussi sur la morale; et, tout en faisant voir qu'il était capable de chaleur et d'élévation, il fit un mélange obscur et incohérent de ce style animé avec une philosophie analytique et destructive.

19. La philosophie sensualiste suivit Diderot dans ses ouvrages de critique. Tout en se proclamant l'admriateur du Traité sur le beau, du P. André, il eut la prétention de le compléter. Selon lui, le P. André avait oublié, en posant ses idées de rapport, d'ordre et de symétrie, de chercher l'origine de ces idées. Le P. André ne l'avait point oublié : loin de là, il annonce clairement que certaines idées sont absolues, indépendantes ou de Dieu ou de l'homme; mais il avait placé l'origine de ces idées dans l'esprit, et non dans les sens. Or, c'était là cette lacune, ou plutôt le tort que Diderot voulait réparer. Aussi déclare-t-il que toutes ces idées sont factices, abstraites, qu'elles viennent des sens, et que le beau n'a qu'un caractère purement relatif. C'était dégrader les arts, et le sensualisme ne pouvait faire autrement.

20. Ce qui, dans La Chaussée avait été une inspiration naturelle, devint dans Diderot un système. Diderot essaya de renouveler le théâtre, et protesta contre les règles établies. Il fit la *Poétique du drame*, et crut avoir fait une grande découverte, en proposant sous le titre de *drame sérieux*, *drame honnête*, *tragédie domestique*, le drame modeste et ancien de Térence et de

La Chaussée. Diderot supprimait la versification et le mélange du comique : sur ce dernier point, peut-être n'avait-il pas tort ; mais il compromit ses théories par ses œuvres. Quand le drame se contente d'être simple, touchant, le drame est légitime ; mais s'il veut prendre à la tragédie ses grands mots, ses déclamations, le drame se perd ; il se perd, quand, au lieu de s'adresser à l'âme, il tombe dans l'affectation ; quand il dogmatise, au lieu d'émouvoir, et met la morale en sentence au lieu de la mettre en action. Tels sont les drames de Diderot : le *Fils naturel* et le *Père de famille.*

21. Le roman, dans Voltaire, avait été destiné à servir de voile aux hardiesses de la philosophie, à faire descendre dans toutes les classes, sous une forme gracieuse et séduisante, les opinions nouvelles, et à ruiner les vieilles croyances religieuses, morales, politiques. Dans Diderot, il fut une arme plus funeste encore. C'est dans ses romans, dont nous nous abstenons même de citer les titres, que la fougue de son style, le désordre de son imagination, son mépris des mœurs, des convenances, éclatent avec une verve honteusement cynique ; et qu'il rejette les derniers voiles, les derniers scrupules qu'il s'imposait encore dans ses ouvrages.

22. Diderot porta dans ses vers le même cynisme, la même atrocité de pensées. Dans un dithyrambe intitulé les *Eleuthéromanes* ou les *Furieux de la liberté*, qui ne fut publié qu'en 1796, on lit ces deux vers bien faits pour servir d'épigraphe au régime de la Terreur :

Et ses mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
A défaut de cordons, pour étrangler les rois.

23. Enfin, Diderot fut un écrivain funeste à la littérature, comme à la morale, comme à la religion, comme à son pays. Il devint le modèle de ces hommes froids et vides, qui apprirent à son école comme on pouvait se battre les flancs pour se donner de la verve dans les mots, sans avoir un foyer intérieur de pensée et de sentiment. Honte à cet homme, et malédiction sur sa mémoire !

24. Avec Diderot était née véritablement l'école panthéiste et matérialiste du XVIIIe siècle, qui devait avoir son représentant le plus grossier et le plus complet dans le baron d'Holbach.

PAUL THYRY, BARON D'HOLBACH, natif d'Heidelsheim, dans le Palatinat (1723), passa la plus grande partie de sa vie à Paris, où il mourut en 1789. Homme riche, il fut pendant quarante ans l'amphitryon hebdomadaire de tous les philosophes que madame Geoffrin trouvait trop hardis pour être admis à ses dîners et sous sa discipline. Après s'être occupé de sciences physiques, il commença, vers 1766, ses attaques contre tout ce qui était religieux, dans une série d'ouvrages dont il serait aussi triste que long de citer les titres. Le plus célèbre est le *Système de la nature*. Toutes les opinions de d'Holbach sont tristes et sombres : elles blessent les instincts les plus nobles du cœur humain, ses affections les plus douces, ses appuis les plus nécessaires. En un mot, c'est le code de la plus profonde perversité. Bergier l'a victorieusement réfuté dans son *Examen du matérialisme*.

25. DAMILAVILLE, commis de bureau, le complaisant de Voltaire, et que le baron d'Holbach appelait le gobe-mouches de la philosophie, poussa l'irréligion jusqu'à la frénésie. C'est de lui que vient ce monstrueux et révoltant ouvrage, le *Christianisme dévoilé*, qu'il fit paraître sous le nom de Boulanger, et que Voltaire lui-même nommait l'*Impiété dévoilée*. Un an avant sa mort, il publia contre les adversaires de Marmontel (Coger et l'abbé Riballier) un pamphlet intitulé : l'*Honnêteté théologique*, qu'il donna pour une œuvre de Voltaire, et qu'on crut, en effet, un moment sorti de la plume de cet homme célèbre. Damilaville mourut en impie comme il avait vécu (1768).

26. Avant d'aller plus loin, citons le nom d'un écrivain antérieur à cette époque, et dont le philosophisme a tiré tant de parti. C'est le curé Meslier.

JEAN MESLIER (1678-1733), curé d'Estrepigny, en Champagne, devint sceptique à l'école de Montaigne et de Bayle ; il étendit bientôt ses doutes et sa haine jusqu'à la religion qu'il était chargé de faire chérir et d'enseigner. Il les consigna dans un manuscrit qu'il intitula *Mon Testament*,, et dont on a fait l'extrait connu sous le titre de *Testament du curé Meslier*. Voltaire, et cela devait être, en fut le premier éditeur. Ce n'est qu'une longue et insipide déclamation contre les vérités du christianisme, écrite, comme Voltaire en con-

vient lui-même, d'un *style d'un cheval de carrosse.* Meslier mourut d'une manière digne d'un tel ouvrage ; il se suicida.

27. Nous donnerons une courte mention à MOREAU DE MAUPERTUIS, natif de Saint-Malo (1698-1759), célèbre géomètre, que Frédéric II créa président de l'Académie fondée par Leibnitz à Berlin. Auprès d'un tel prince il fallait être impie, et Maupertuis l'était. Il en donna des preuves dans son *Essai de philosophie,* dans ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues,* etc. ; mais, plusieurs années avant sa mort (1756), il eut le bonheur de rentrer dans la religion et d'y mourir. Il rendit publics les motifs de son changement, entre autres, que la vraie religion doit conduire l'homme à son plus grand bien par les plus grands moyens possibles, et que la religion de Jésus-Christ avait seule ce double avantage.

28. J.-B. DE BOYER, MARQUIS D'ARGENS, natif d'Aix (1704-1771), passa toute sa vie dans la vile société des actrices, et dans l'occupation non moins vile d'écrire contre la religion chrétienne. Tous ses ouvrages débordent d'un philosophisme audacieux que ne contenait ni la crainte de l'autorité, ni celle de l'opinion et de la postérité. Telles sont ses *Lettres juives, chinoises et cabalistiques ;* telle est sa *Philosophie du bonheur,* son *Philosophe solitaire,* et aussi ses *Songes philosophiques,* ses *Mémoires.* Le style est au niveau des pensées : il est diffus, chargé de néologismes, et généralement entaché de tous les défauts qu'entraîne l'habitude d'écrire vite et beaucoup, dégénérée en métier ou en manie.

29. LE CHEVALIER DE JAUCOURT, né l'an 1704 à Paris, travailla, sur l'invitation de d'Alembert, à l'*Encyclopédie,* pour laquelle il fit les articles de Médecine, de Physique, de Synonymies, d'Antiquités, etc. Ce sont peut-être ceux où l'on trouve le moins de choses répréhensibles. Son style est simple, naturel, facile ; il ne manque ni de correction ni d'élégance ; mais ce qui caractérise surtout ses productions, c'est que l'honnête homme n'y est jamais éclipsé par l'auteur. Il mourut en 1779.

30. JULIEN OFFRAY DE LA METTRIE, natif de Saint-Malo (1709), médecin matérialiste, se fit d'abord connaître par son *Histoire naturelle de l'âme*, où les fondements de toute croyance étaient attaqués ; l'*Homme-machine*, l'*Homme-plante*, etc., autres infâmes productions,

le forcèrent de quitter la France pour Berlin, où Frédéric II le pensionna, comme il pensionnait tous ces écrivains funestes qui s'intitulaient philosophes. Il y mourut d'une épouvantable indigestion (1750), et c'était une fin bien digne d'une telle brute. On a dit de ses ouvrages que c'était le vice qui s'expliquait par la voix de la démence.

31. **Boureau Deslandes**, natif de Pondichéry (1690), passa jeune encore en France où le philosophisme le perdit. Ses ouvrages portent presque tous l'empreinte de ces doctrines désolantes que l'impiété prêchait au XVIIIe siècle ; il paraît, toutefois, qu'il abjura ses erreurs au lit de mort (1757). La plupart de ses écrits ont été publiés sous le voile de l'anonyme, et par conséquent il importe de connaître les titres de ceux dont la lecture serait dangereuse. Ce sont :

L'*Histoire critique de la philosophie*, l'*Histoire de Constance, premier ministre du roi de Siam*, les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, le *Traité sur les différents degrés de la certitude morale par rapport aux connaissances humaines*, etc.

32. **Vincent Toussaint** de Paris (1715), après quelques obscurs essais de littérature, publia, l'an 1748, le livre des *Mœurs*, le premier ouvrage où l'on se soit proposé un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse et tout culte extérieur. Ce livre, par la nouveauté des idées, le mit en relief auprès des philosophes qui l'adoptèrent comme un adepte utile. L'ouvrage fut condamné au feu, et l'auteur forcé de fuir. Il se réfugia dans l'asile royal de l'impiété, à Berlin, où Frédéric l'employa comme professeur. Il y mourut en 1772, après avoir publiquement rétracté ses erreurs, déclarant que si dans ses ouvrages ou dans ses discours il s'était montré peu chrétien, ce n'avait été que par complaisance ou par vanité. La bassesse ou l'orgueil, tel a été le mobile de presque tous ces philosophes, si peu dignes de ce nom.

33. **Nicolas-Antoine Boulanger** (1722-1759), homme sans instruction, conçut, dans quelques observations géologiques, le système de tout rapporter physiquement et moralement au déluge. Idée de la fin du monde, prédictions apocalyptiques, terreur religieuse des peuples, tel est le cercle où son imagination se renferma, sans jamais en sortir. Il mourut à trente-sept ans, sans avoir rien publié ; mais ses amis, les *philosophes*, peu contents de lui prêter des écrits irréligieux, comme c'était leur habitude à la mort de chaque sectaire, ne manquèrent pas de renforcer l'irréligion consignée dans ses manu-

scrits. Au reste, les œuvres de Boulanger comprennent, entre autres écrits :

1° L'*Antiquité dévoilée*, publiée par le baron d'Holbach. L'auteur s'efforce d'y retrouver, dans les usages anciens et surtout dans les pratiques religieuses, les souvenirs du déluge, les impressions de terreur que ce cataclysme a laissées dans l'esprit des hommes, les idées mystiques qui s'y sont rapportées dans tous les temps, les liaisons qui se sont établies entre ce phénomène imposant et les périodes astronomiques, les apparences des astres et les divisions cycliques des temps. Ces recherches ont été faites sans réflexion ni critique ; mais on y remarque souvent une imagination forte et sombre, entre autres dans l'analyse des livres sibyllins, et l'on regrette que l'auteur, qui doit toute sa verve à des pensées grandes, terribles, mystérieuses, se soit détourné de la vraie route de tout talent, en participant à l'esprit aride d'irréligion.

2° *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, où l'auteur a pour but de montrer comment les gouvernements orientaux, qui de tout temps ont été despotiques, doivent leur origine à la terreur dont le déluge a pénétré les hommes, qui se soumirent d'abord à la théocratie, puis à des souverains absolus qu'ils regardèrent comme les représentants de la divinité. L'irréligion de l'auteur, qui, dans l'Antiquité dévoilée, ne procédait que par insinuation, se montre ici à front découvert et même avec âcreté. Du reste, cet ouvrage a dû être falsifié, puisqu'on y cite des livres publiés depuis la mort de Boulanger.

Les livres tout à fait apocryphes, mis sous le nom de Boulanger, sont : le *Christianisme dévoilé*, diatribe infâme et inepte de Damilaville ou plutôt du baron d'Holbach, et une *Dissertation sur saint Paul*, tissu de grossiers blasphèmes que l'abbé Bergier a réfutés dans son *Apologie de la religion chrétienne*.

34. Frédéric-Melchior Grimm, né l'an 1723, à Ratisbonne, de parents pauvres, vint de bonne heure à Paris, où J.-J. Rousseau le mit en rapport avec Diderot, d'Alembert, d'Holbach et toute la coterie philosophique. Le duc de Saxe-Gotha le créa baron, et la duchesse, son correspondant pour la littérature française. De là l'ouvrage intitulé : *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, de 1753 à 1790. Dans cet espace de trente-sept ans, il ne se publia pas un seul ouvrage remarquable qui n'y soit analysé et jugé de la manière la plus piquante et souvent la plus impartiale. Le style de Grimm est moins correct, et son goût moins sûr que celui de La Harpe ; mais ses aperçus sont plus neufs, ses vues plus étendues,

et ses jugements exprimés d'une manière plus originale : il règne dans la plupart des morceaux qui composent cette immense galerie, une verve, une chaleur qui entraînent le lecteur, tandis que La Harpe laisse toujours le sien un peu froid. Malheureusement, on y voit trop souvent la funeste influence du philosophisme : comme les Harpyies, il gâte tout ce qu'il a touché.

Grimm mourut en 1807, loin de la France qu'il avait quittée pendant la révolution.

35. J.-B. René Robinet, de Rennes (1735), d'abord Jésuite, puis exclusivement littérateur, débuta d'une triste manière dans les lettres, par son livre *de la Nature* (1762), que, dès l'abord, les uns attribuèrent à Toussaint, les autres à Diderot ou à Helvétius. L'idée qu'il y développe, c'est que l'univers est animé, et que tous les êtres, même les planètes et les étoiles, ont reçu la faculté de se reproduire comme les animaux ; système absurde qu'ont réfuté solidement le P. Richard et l'abbé Barruel, dans quelques lettres des *Helviennes*.

Comme éditeur, on doit à Robinet les *Lettres secrètes de Voltaire*, le *Dictionnaire anglais-français* de Chambaud, le 13e vol. de la *Collection académique*, le *Supplément* à l'Encyclopédie, et le *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques, politiques et diplomatiques*. Comme traducteur, il a donné les *Essais de morale* et les *Considérations sur l'état présent de la littérature en Europe*, de Hume ; les *Mémoires de miss Sidney Bidulph*, de madame Sheridan, etc. Comme auteur original, il écrivit, outre son ouvrage de la Nature, un *Parallèle de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux*, parallèle où Robinet établit qu'aucune créature ne peut être comparée à l'homme, quoiqu'il soit bien loin de retirer tout le fruit des avantages qu'il a reçus de la nature ; une *Analyse de Bayle ;* les *Vertus*, réflexions morales en vers, et des *Lettres sur les débats de l'Assemblée nationale*. Pendant les orages de la révolution, Robinet vécut retiré dans sa famille à Rennes, témoignant le repentir le plus sincère du scandale causé par ses ouvrages ; et c'est dans les sentiments les plus pieux qu'il mourut en 1820, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

36. Jacques-André Naigeon, né l'an 1738 à Paris, prit, dans la Société holbachique, la couleur de ses déplorables opinions. Séide de Diderot, adepte vulgaire de ses doctrines, il ne les propageait guère qu'en se traînant sur des idées d'emprunt, comme on peut le voir dans les articles *Ame*, *Unitaires* et autres qu'il fournit à l'Encyclo-

pédie. L'ouvrage dans lequel il mit peut-être le plus du sien, c'est le *Militaire philosophe* ou *Difficultés sur la religion proposées au P. Malebranche*, où l'on reconnaît la main de d'Holbach. Il réunit divers opuscules de ce dernier dans son *Recueil philosophique* ou *Mélanges de pièces sur la religion et la morale*. Chargé de l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, dans l'*Encyclopédie méthodique*, il en fit un arsenal d'athéisme (1794) en 3 vol. in-4°, et tout le reste de sa vie se passa à propager cette funeste doctrine. Ce misérable mourut en 1810, membre de l'Institut !

37. Jean Pechméja, natif de Villefranche dans le Rouergue (1741), ami de Necker et partisan de ses idées, écrivit dans un temps où la tendance générale des esprits vers les objets de réforme se montrait de mille manières dans la littérature. On avait tout attaqué, même la propriété ; ce fut aussi la propriété qu'attaqua Pechméja dans son *Télèphe*, roman moral en douze livres et en prose dont le succès fut immense (1784). L'auteur, dit La Harpe, manque souvent son but, faute de mesure dans ses idées et dans son style. Il semble, comme Rousseau, faire un crime de la propriété, sans laquelle cependant toute société est impossible. Il ne veut pas que les enfants succèdent à la fortune de leurs pères, comme si cette succession n'était pas de droit naturel, comme si les pères eux-mêmes ne travaillaient pas pour leurs enfants. Il y a quelques morceaux d'une éloquence noble et des moments d'intérêt, mais nul art dans la composition et la préparation des événements, point de nœud qui attache ; on y trouve des faits sans vraisemblance, des tableaux gigantesques, une nature fausse, des principes outrés, et une diction abstraite. Pechméjà mourut un an après la publication du *Télèphe* (1785).

38. Morelly, fils d'un régent à Vitry-le-Français, chercha des moyens de réussite dans l'art du paradoxe et dans des formes de composition qui lui paraissaient neuves. En 1751, il publia le *Prince*, les *Délices du cœur* ou *Traité des qualités d'un grand roi et Système d'un sage gouvernement*. Ce tableau d'un chef de nation, réalisant, pour le bonheur général, les vues spéculatives d'une exigeante philosophie, Morelly le reproduisit dans sa *Basiliade* ou *Naufrage des îles flottantes*, poëme héroïque en prose, qu'il supposa traduit de l'Indien Pilpaï (1753). Dans quatorze chants où l'allégorie est prodiguée, il s'attache à peindre l'état *enviable* d'un peuple régi par les seules lois de la nature. Les îles flottantes submergées ne sont autre chose que le naufrage des préjugés. Parmi ces préjugés se trouve le droit de propriété. Pechméja ne l'avait attaqué qu'épisodiquement ; chez Morelly, la pensée de renverser entièrement cette base de toute association domine à travers d'éternelles déclamations que ne rachète aucune beauté de style. Critiqué dans plusieurs journeaux, Morelly répondit en développant ses principes dans le *Code de la Nature* (1755), œuvre de délire où l'on pose en loi la communauté des biens, et qui fut, comme le dit La Harpe, le code des bri-

gands révolutionnaires. On ignore si Morelly vécut assez pour voir l'horrible accomplissement de ses principes.

39. Pierre Sylvain Maréchal, né l'an 1750 à Paris, l'un des sophistes les plus audacieux du XVIIIe siècle, ne put obtenir, même par le scandale, la réputation qui paraît avoir été l'unique but de ses efforts. Après avoir publié quelques pièces de vers, d'abord sur les pas de Théocrite, puis sur ceux de Lucrèce, il publia, en 1784, le *Livre échappé au Déluge*, parodie indécente du style des prophètes. L'*Almanach des honnêtes Gens* (1788), où le nom de Jesus-Christ se trouvait à côté de ceux d'Épicure et de Ninon, fut brûlé par la main du bourreau. Ami du révolutionnaire Chaumette, il composa, en l'honneur de la déesse Raison, des hymnes, des stances, des discours (*La Rosière républicaine*, *Denis le tyran, maître d'école à Corinthe*, *Diogène et Alexandre*, *le Jugement dernier des Rois*, etc.). Depuis longtemps il professait en secret l'athéisme; en 1797, il leva le masque et publia l'horrible *Code d'une société sans Dieu*. Sur l'invitation de l'astronome athée Lalande, il composa le *Dictionnaire des Athées*, composition trop fameuse où l'on trouve les noms les plus respectables réunis à ceux de personnages voués au mépris des siècles. Ce détestable écrivain mourut en 1803.

40. Nicolas Caritat, marquis de Condorcet, naquit l'an 1743 à Ribemont, près de Saint-Quentin. Mathématicien distingué, philosophe, encyclopédiste, membre de la Convention, il s'empoisonna pour se soustraire au supplice qu'on lui préparait (1794). Il a écrit sur les mathématiques, sur l'économie politique, la législation et la morale. Sa philosophie avait pour base le scepticisme, et c'est dire assez ce qu'elle était et ce qu'elle valait. Du reste, il était plein de *sentimentalité ;* le mot de *genre humain* faisait verser des larmes au conventionnel. Le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine était son utopie favorite ; il y rapportait tout, même les barbaries de la révolution. On lui doit, entre autres ouvrages : l'*Eloge de Pascal*, la *Vie de Voltaire,* la *Bibliothèque de l'homme public*, l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, etc.

41. Madame de Condorcet (Sophie de Grouchy), femme du philosophe, sœur du maréchal, naquit en 1765. En épousant Condorcet, elle épousa malheureusement ses opinions philosophiques. On en voit la preuve dans la traduction qu'elle donna de la *Théorie des sentiments moraux*, par Adam Smith, et dans les *Lettres sur la sympathie* qu'elle adressa à Cabanis, son beau-frère. Elle y part du même principe que le philosophe écossais, c'est-à-dire de cette sympathie,

soit générale, soit particulière, qui nous fait partager avec plus ou moins d'énergie les sensations de plaisir ou de douleur éprouvées par nos semblables ; mais lorsqu'elle recherche, par exemple, l'origine des idées morales, au lieu de recourir comme lui au sens intime, elle trouve dans la sensibilité physique les impressions qui font la moralité entière, et que bientôt la raison généralise en établissant les principes du juste et de l'injuste sur la base des sensations humaines. Du reste, on remarque dans ces lettres comme dans la traduction la pureté et l'élégance du style, alliées à la sévérité du langage philosophique. Madame de Condorcet mourut en 1822.

42. Le marquis DE CHASTELLUX (1734-1788), militaire distingué, voulut joindre à la gloire des armes celle des lettres, et malheureusement il donna dans le philosophisme. Selon la manie du temps, il écrivit beaucoup sur le *Bonheur public*, sur la *Félicité publique*, qu'il place, non pas dans la pratique des vertus morales et religieuses, mais dans la diffusion progressive des lumières, à l'exemple de Condorcet, et ces lumières, ce sont celles d'une philosophie qui n'admettait ni morale ni religion. Ami d'Helvétius, il composa son *Éloge*, mais dans un style lourd, embarrassé, plein de verbiages et de sophismes, comme le livre de celui qu'il louait. On lui doit encore des *Voyages de l'Amérique septentrionale* (1780) ; sauf quelques passages où perce le philosophisme, c'est un ouvrage digne de louange et de lecture. Il s'y montre homme d'esprit, militaire éclairé, judicieux observateur et homme aimable.

43. CHARLES-FRANÇOIS DUPUIS, né l'an 1746, de parents pauvres, à Trye-Château, près de Gisors, fut élevé par les soins du duc de La Rochefoucauld ; mais il ne reconnut ce bienfait qu'en travaillant, sur les pas des philosophes et des encyclopédistes, à renverser le christianisme. Tel est le but de son *Origine des Cultes* et de l'*Abrégé* qu'il en publia (1794-98). Il remplit dix énormes volumes de raisonnements et de preuves scientifiques qui établissent *sans conteste* que toutes les religions ont pour origine le soleil, et que Jésus-Christ n'est rien moins que cet astre sous un autre nom. Après soixante ans de paisible sommeil, le livre de Depuis vient d'être apprécié à sa juste valeur par un homme de beaucoup d'esprit, qui, dans un opuscule de quelques pages, a prouvé *jusqu'à l'évidence*, par des raisons de la même force que celles de Dupuis, que jamais Napoléon n'a existé, et qu'il n'est rien autre chose qu'un symbole du soleil. Dupuis est mort membre de l'Institut, en 1809.

44. J.-B. Chaussard, né l'an 1766 à Paris, se montra digne, dans sa vie et dans ses écrits, d'avoir eu pour maître l'auteur de l'*Origine de tous les cultes*. Partisan exalté de la révolution, il en défendit les principes dans plusieurs pamphlets, depuis longtemps oubliés. Élève de Dupuis, il mit à nu son cynisme et son irréligion dans les *Fêtes et courtisanes de la Grèce*, dans *Héliogabale* ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, etc. On doit encore à Chaussard une *traduction d'Arrien* et la *Bibliothèque pastorale*, ou *Cours de littérature champêtre*, contenant les chefs-d'œuvre des meilleurs poëtes pastoraux, anciens et modernes. Il mourut en 1823.

§ 3. *Les Économistes.*

1. Quesnay, chef de la secte des Economistes. — 2. Morellet; ses divers écrits. — 3. Turgot et ses ouvrages. — 4. Necker; ses divers écrits. — 5. Auffray; son opinion sur l'imprimerie. — 6. Dupont de Nemours; ses divers ouvrages.

1. François Quesnay, né l'an 1694 à Méré, près de Montfort-l'Amaury, mérite une mention comme chef de la secte des *Economistes*. Médecin de Louis XV, et plein de sollicitude pour les habitants de la campagne au milieu desquels il avait passé sa jeunesse, Quesnay profita de son crédit pour appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations que réclamait l'agriculture dans un pays dont elle est la principale richesse. Ses idées, consignées dans l'*Encyclopédie* (articles *Grains*, *Fermiers*, etc.), dans un grand nombre de *Mémoires*, dans les *Journaux d'Agriculture* et les *Ephémérides du citoyen*, furent accueillies avec enthousiasme et reproduites, dans un style ridiculement emphatique, par des écrivains qu'on a depuis désignés sous le nom d'*Economistes*. Quesnay mourut la même année que Louis XV.

2. L'abbé Morellet, natif de Lyon (1727), quitta de bonne heure la réserve que lui prescrivait son état. Après un séjour de quelques années à Rome, il publia le *Manuel des Inquisiteurs* (1761), dont il avait recueilli les matériaux dans la capitale du monde chrétien. Cela le mit en bonne odeur auprès des philosophes, qui le fêtèrent. Divers petits écrits furent ensuite composés, à leur demande, contre Lefranc de Pompignan et Palissot, défenseurs des bonnes doctrines. En 1769, il donna la traduction du *Traité des Délits et des Peines* de Beccaria, et successivement plusieurs ouvrages sur des points d'économie politique. Loin de partager les excès de la révolution, il publia, après le 9 thermidor, le *Cri des Familles*, où il plaidait avec force la cause des enfants et des autres héritiers naturels de tous les Français immolés par les tribunaux révolutionnaires. Au *Cri des Familles* succéda la *Cause des Pères*, plaidoyer en faveur des pères et mères, aïeuls et aïeules des émigrés atteints par diverses lois cruelles. Réduit, en 1797, à 1200 livres de rente, l'abbé Morellet se fit traducteur de livres anglais, romans et

voyages, tels que l'*Italien*, ou le *Confessionnal des Pénitents Noirs*, les *Enfants de l'Abbaye*, *Clermont*, *Phédora*, *Constantinople ancienne et moderne*, l'*Histoire d'Amérique*, etc. En 1818, il fit paraître des *Mélanges de littérature et de philosophie du* XVIIIe *siècle*, où l'on retrouve les préventions de sa jeunesse. Il mourut l'année suivante, laissant des *Mémoires* qui embrassent toute la dernière moitié du siècle précédent, et ne s'arrêtent qu'à la fin du consulat de Bonaparte. C'est une suite de portraits des personnages marquants du parti philosophique et d'aperçus relatifs aux travaux littéraires de l'auteur, ainsi qu'à quelques écrits politiques contemporains.

3. JACQUES TURGOT, baron de l'Aulne, contrôleur-général des finances, naquit l'an 1727 à Paris. De bonne heure, et quoiqu'il eût été prieur de Sorbonne, il tomba dans un scepticisme religieux qui lui fit quitter, en 1751, l'état ecclésiastique. Pour ne parler ici que de sa carrière littéraire, nous dirons qu'on a de Turgot des fragments d'un *Traité de l'existence de Dieu*, composé à l'âge de dix-huit ans; une *Lettre à Buffon* sur la Théorie de la terre; deux brochures intitulées, l'une, *Lettres sur la tolérance*, et l'autre, le *Conciliateur* entre les Jansénistes et les Molinistes; des traductions tant en vers qu'en prose de passages d'auteurs sacrés ou profanes, etc.; bagage bien mince pour un littérateur, mais plus que suffisant pour un ministre d'Etat. Turgot mourut en 1781.

4. JACQUES NECKER, natif de Genève (1732), est trop connu comme ministre de Louis XVI pour que nous entrions dans quelques détails sur sa vie politique. Sans juger ici ce que son système financier eut d'influence sur les progrès de la révolution, nous dirons qu'il publia, sous le titre de *Réflexions offertes à la nation française*, un plaidoyer pour Louis XVI, plaidoyer qui le fit inscrire sur la liste des émigrés et confisquer tous ses biens, même ses rentes sur l'Etat. Avant cette époque, il avait fait paraître *De l'Administration de M. Necker par lui-même*, et du *Pouvoir exécutif dans les grands Etats* (1791). En 1796, dans un nouvel ouvrage intitulé *de la Révolution française*, il signala les vices et prédit la chute de la constitution directoriale. Quatre ans après, il donna, sous le titre de *Cours de morale religieuse*, trois volumes de Discours sur des sujets tirés de l'Ecriture sainte; c'est là surtout que brillent les qualités distinctives de son style, l'élévation et l'harmonie. Dans son dernier ouvrage, intitulé *Dernières vues de politique et de finances* (1802), Necker, âgé de soixante-dix ans, osa démasquer les projets despotiques du consul Bonaparte, et tous les piéges cachés dans la constitution de l'an 8. Il mourut deux ans après, laissant une fille à jamais célèbre, madame de Staël.

5. JEAN AUFFRAY, né l'an 1733 à Paris, économiste, publia, dès l'âge de vingt ans, ses *Réflexions sur la littérature et l'imprimerie*, dans lesquelles il prouve que l'art typographique a plutôt été nuisible qu'utile aux lettres. Lié avec l'abbé Baudeau, Dupont de Nemours et

les autres chefs du parti économiste, Auffray concourut à la rédaction des premières *Gazettes* d'agriculture et de commerce. Il mourut en 1788, laissant entre autres ouvrages :

1° Le *Luxe considéré relativement à la population et à l'économie*, où il demande des lois somptuaires comme le seul moyen de parvenir à la réforme des mœurs.
2° *Idées patriotiques sur la nécessité de rendre la liberté au commerce.*

6. Dupont de Nemours, né l'an 1739 à Paris, disciple de Quesnay, se fit de bonne heure un nom parmi les Economistes. Dès 1763, il publia des Réflexions estimées sur les *Richesses de l'État;* en 1779 il donna son *Tableau raisonné des principes de l'économie politique.* Ami de Turgot, il écrivit sa vie sous forme de *Mémoires;* ennemi des anarchistes, il les combattit à la tribune et dans un journal dont il se fit l'éditeur. Obligé de se cacher après le 10 août, il composa dans sa retraite *Oromasis*, petit poëme en prose, où l'auteur, sans adopter aveuglément l'optimisme de Pope, oppose une morale plus consolante et plus élevée au pessimisme railleur de *Candide*, et la *Philosophie de l'Univers*, où, à travers quelques écarts d'imagination, on trouve une morale aimable et pure, une sensibilité profonde et des observations ingénieuses. Le 9 thermidor lui sauva la vie; mais, compris sur la liste de déportation dressée le 18 fructidor, il se retira aux États-Unis, y vécut jusqu'en 1802, revint à Paris où il eut le bonheur de voir la Restauration, s'embarqua de nouveau pour l'Amérique à l'époque des Cent-Jours, et y mourut en 1817.

A la suite des philosophes proprement dits, nous placerons deux catégories d'écrivains, les savants et les légistes, dont quelques-uns n'ont pas craint de porter atteinte à la base de toute science et de toute loi, la Bible et la religion, dont elle est le code.

---

§ 4. *Sciences.*

1. Maillet : son Telliamed. — 2. Buffon; ses premiers écrits. — 3. Caractère du génie de Buffon. — 4. Composition et publication de son Histoire Naturelle : complément de ce grand travail. — 5. Appréciation littéraire de cet ouvrage. — 6. Les Epoques de la nature. — 7. On aperçoit dans Buffon la trace de son siècle. — 8. Son Discours sur le style. — 9. Valmont de Bomare; son Dictionnaire d'Histoire Naturelle. — 10. Bailly; son Histoire de l'Astronomie et autres ouvrages.

1. Benoît de Maillet (1656-1738), après avoir été consul au Caire, publia sur l'Egypte une *Description* qu'on lit encore avec plaisir; mais les gens sensés, les gens instruits regardent son *Telliamed* (anagramme de *de Maillet*), ou *Entretiens d'un philosophe indien avec*

un missionnaire français, comme l'ouvrage le plus absurde et le plus extravagant qu'on ait publié sur le globe terrestre. Dédié à Cyrano de Bergerac, auteur des Voyages imaginaires dans le soleil et dans la lune (t. 2, p. 370), il est écrit d'un style plaisant, et qui contraste avec le sérieux du sujet. Selon Telliamed, les montagnes ont été formées par les courants de la mer; la masse des eaux diminue graduellement, parce que la terre s'est rapprochée du soleil; et l'on peut calculer le moment où, l'évaporation finie, le globe sera détruit par un embrasement universel, système que Buffon a reproduit avec de nouveaux développements dans sa *Théorie de la Terre* et ses *Epoques de la Nature*. Mais voici le plus curieux; c'est que la génération des hommes a commencé par des poissons, extravagance que Robinet a poussée jusqu'à sa dernière conséquence (p. 130).

2. GEORGE-LOUIS LECLERC, plus connu sous le nom de COMTE DE BUFFON, naquit l'an 1707 à Montbar, en Bourgogne. Il se fit d'abord connaître par la traduction de deux ouvrages anglais célèbres, mais de deux genres bien différents : la *Statistique des Végétaux* et le *Traité des Fluxions*, de Newton (1735). Depuis deux ans, il était membre de l'Académie des sciences; en 1739, il devint intendant du Jardin du Roi, et c'est alors qu'il conçut l'idée de son *Histoire Naturelle*.

3. Le génie de Buffon avait plus d'un rapport avec celui qui animait les philosophes de la Grèce, dont l'imagination était si vive et si hardie. Il s'indigna contre ceux qui voulaient faire de l'histoire de la nature une simple nomenclature, un simple recueil de faits unis entre eux par des liens artificiels. La chaleur de son esprit s'appliqua à pénétrer tout d'un coup dans les principes de la nature pour révéler son secret, comme aussi à la présenter sous ses rapports pittoresques, pour y intéresser le monde : tel est le double emploi que Buffon fit de son éloquence.

4. Mais il lui fallait un aide en qui se trouvât la patience et l'organisation propre aux observations si nom-

breuses et souvent si délicates de la science. Cet aide, Buffon le rencontra dans un de ses compatriotes, Daubenton ; et les deux amis, après dix années d'un travail opiniâtre, firent paraître les trois premiers volumes de l'*Histoire Naturelle*. Ils en publièrent ainsi, de 1749 à 1767, les quinze premiers tomes, qui renferment la théorie de la terre, la nature des animaux, l'histoire de l'homme et celle des quadrupèdes vivipares. Les neuf volumes suivants, qui parurent de 1770 à 1783, contiennent l'histoire des oiseaux. Guéneau de Montbéliard et l'abbé Bexon y coopérèrent. Buffon publia seul les cinq volumes des minéraux depuis 1783 jusqu'à 1788. Les sept volumes de supplément, dont le dernier ne parut qu'après sa mort, en 1789, sont composés presque en totalité d'articles détachés, et relatifs aux trois parties principales du grand corps d'ouvrage. Les deux premiers (1774-75) contiennent diverses expériences de Buffon sur les minéraux et les mémoires qu'il avait présentés à l'Académie des sciences sur les fers, les bois, les miroirs ardents, etc. ; le quatrième (1777) donne beaucoup de détails sur l'histoire de l'homme ; le troisième (1776), le sixième (1782) et le septième regardent les quadrupèdes ; mais le cinquième (1778) est un ouvrage à part ; ce sont ses fameuses *Epoques de la Nature*.

Tel est le grand travail dont Buffon s'occupa sans relâche pendant cinquante ans, et qui ne forme cependant qu'une partie du plan immense qu'il s'était tracé. Le comte de Lacépède a poursuivi ce plan avec quelque gloire dans les histoires des cétacés, des reptiles et des poissons ; et de nos jours, d'illustres naturalistes, les Latreille, les Brongniart, les Lamark, les Mirbel, etc., ont complété l'œuvre en traitant ce qui regarde les animaux sans vertèbres et les végétaux. Mais revenons à Buffon.

5. Le caractère et les habitudes des animaux, l'aspect et la physionomie des contrées, le pinceau de Buffon les a retracés avec une inconcevable magie. L'impression, souvent vague, que nous fait la première vue des objets,

il l'a reproduite avec une précision, une simplicité qui étonne à chaque instant. En lisant Buffon, on sent de nouveau ce qu'on avait éprouvé sans bien le définir; on retrouve le sentiment qu'avait fait naître en nous l'aspect du cheval parcourant fièrement la prairie, ou de l'âne portant son fardeau avec patience. La peinture des frimas éternels revient glacer tous nos sens, et quand il nous représente les marais fangeux de l'Amérique méridionale, une impression profonde de dégoût et d'horreur nous saisit entièrement. Jamais peintre ne montra plus d'imagination que Buffon. Son langage, où quelques critiques ne veulent voir que les traces de la patience et de l'art, est, en même temps, la représentation fidèle des sensations les plus vives. Souvent il a une telle vérité, que le lecteur se sent ému jusqu'au fond du cœur, comme si l'auteur avait voulu peindre les effets des passions.

6. Les *Epoques de la nature* sont admirables d'exposition, de verve et de grandeur tout ensemble. Nulle part, Buffon n'est plus inspiré; nulle part, la langue française ne se montre avec plus de pompe, d'éclat et de hardiesse : on n'a jamais porté plus de clarté dans des théories aussi élevées et aussi profondes. Buffon plonge avec un regard d'aigle dans la nuit des temps; il assiste à la création, il la voit, il en raconte, avec un calme plein de majesté, les âges différents et les innombrables merveilles; il plane d'un regard serein dans les hauteurs de l'empyrée, comme il descend sans trouble dans les profondeurs de la terre; il sonde tous les secrets de la nature, il en retrouve les siècles écoulés, et, tranquillement assis sur les débris des mondes qui ne sont plus, il entrevoit dans l'espace les mondes qui ne sont pas encore. C'est là, c'est dans les *Epoques* que Buffon se montre surtout grand écrivain. Ailleurs, peut-être, il est moins vrai, son expression est moins en rapport avec la pensée; là, Buffon est plus simple et plus varié, son style suit mieux la pensée, et en prend mieux les diverses formes.

7. Toutefois, on doit observer, dans les écrits et la science de Buffon, la trace du temps où il vivait. Un siècle

avant, un homme s'était, comme lui, occupé de l'étude de la nature. Descartes avait eu aussi la noble ambition de la connaître; mais ce qui avait surtout agité son esprit, c'était la liaison de la nature morale à la nature physique. Pendant toute sa vie il s'occupa à leur trouver un centre commun, et il ne le trouva qu'en Dieu. Buffon, placé à une autre époque, ne songea qu'à la nature physique, et de là vient que malgré la beauté de ses récits, malgré sa vaste science, il ne satisfait pas entièrement l'âme de son lecteur. Indifférent plutôt qu'incrédule, il ne s'attacha qu'à reproduire l'objet matériel sans regarder plus loin, sans réfléchir que tous les êtres de l'univers sont des miroirs où se reflète quelque chose de la toute-puissance et de la sagesse infinie du Très-Haut. Agir ainsi, c'est peindre le monde en anatomiste, c'est ôter à son œuvre la vie, la chaleur et l'inspiration.

8. Nous ne pouvons passer sous silence le *Discours sur le style*, que Buffon prononça pour sa réception à l'Académie française (1755). C'est un morceau de critique singulièrement remarquable, dans lequel cependant, au milieu des préceptes les plus féconds sur le style, se trahit l'altération du goût. Le style, en effet, chez Buffon, paraît distinct de la pensée. Buffon enseigne d'abord comment se trouvent, se coordonnent les pensées; puis comment on les habille, on les colore; il y a le dessin, puis la couleur et l'effet. C'est là de l'art; ce n'est point de l'inspiration, c'est le style du XVIII[e] siècle; c'est celui de J.-J. Rousseau, qui mesure et arrondit sa phrase; ce n'est pas le style de Pascal et de Bossuet, où la pensée ne fait qu'un avec le style, où elle est le style même, où pensée et style s'harmonisent tellement, qu'on ne peut apercevoir le travail qui les a unis.

Buffon mourut en 1788. Sa terre de Buffon avait été érigée en comté par Louis XV.

9. Valmont de Bomare, célèbre naturaliste, né l'an 1781 à Rouen, doit surtout sa réputation à son *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, le premier qui ait été conçu et convenablement exécuté à la satisfaction des

différentes classes de lecteurs. Sa pensée, toujours noble, toujours hardie, porte le cachet de la loyauté et d'une sage philosophie. Valmont de Bomare mourut en 1807.

10. Jean-Sylvain Bailly, maire de Paris (1789-91), qui paya sur l'échafaud l'erreur qui l'avait jeté dans le parti de la révolution (1793), à l'âge de cinquante-sept ans, était un savant astronome et tout à la fois un écrivain distingué. Tenté par l'exemple de Buffon, il voulut donner à la science le charme du style; mais il ne vit pas que le principe du talent de son modèle était une puissante et riche imagination; il s'efforça d'y suppléer par une grande profusion d'ornements, et l'on peut dire qu'il a fait le roman de la science. Telles sont l'*Histoire de l'astronomie ancienne*, l'*Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, les *Lettres sur l'origine des sciences* et sur l'*Atlantide de Platon*. Néanmoins, on lui doit de bonnes observations sur la lune et d'autres beaux travaux astronomiques. Il a fait beaucoup de *Mémoires* sur des questions scientifiques, et plusieurs *Eloges* parmi lesquels on cite ceux de Leibnitz et de Charles V. On a de lui des *Mémoires* posthumes sur sa vie politique : leur lecture peut guérir les ambitieux de la passion de la popularité.

—

§ 5. *Législation.*

Montesquieu est presque à lui seul le représentant de la législation au XVIIIe siècle; mais, avant d'arriver à ce grand homme, nous devons dire un mot de plusieurs écrivains qui l'ont précédé de peu dans la carrière.

1. Domat : son Traité des lois civiles. — 2. Barbeyrac ; ses divers écrits sur la législation. — 3. L'abbé de Saint-Pierre : ses divers ouvrages, entre autres son Projet de paix perpétuelle. — 4. Montesquieu ; ses premiers écrits : ses Lettres persanes. — 5. Le Temple de Guide. — 6. Préparation de Montesquieu à son grand ouvrage sur les lois. — 7. Ses Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains : Sylla et Eucrate ; Lysimaque. — 8. L'Esprit des lois, appréciation de cet ouvrage. — 9. Affinité entre l'Esprit des lois et le Discours sur l'Histoire universelle. — 10. Essai sur le goût, de Montesquieu : Arsace et Isménie. — 11. Secousse ; sa collection des Ordonnances des rois de la troisième race. — 12. Salle : son Esprit des ordonnances, etc. — 13. Pothier : ses Pandectes et son Traité des Obligations. — 14. Dupaty : ses Réflexions sur les lois criminelles, et ses Lettres sur l'Italie. — 15. Bernardi ; ses divers écrits sur la législation.

1. Jean Domat ou Daumat (1625-1695), compatriote

et ami de Pascal, fut le [plus célèbre jurisconsulte du XVIIe siècle. On lui doit les *Lois civiles dans leur ordre naturel*, véritable code national, qui ne fit dans le public superficiel qu'une légère sensation, mais dont le rare mérite n'échappa point aux esprits plus profonds. Boileau, dans une lettre à Brossette, appelle Domat *le restaurateur de la raison dans la jurisprudence*. D'Aguesseau, juge plus compétent encore, faisait le plus grand cas du Traité des lois qui précède celui des lois civiles :

Personne, dit-il, n'a mieux approfondi que Domat le véritable principe des lois, et ne l'a expliqué d'une manière plus digne d'un philosophe, d'un jurisconsulte et d'un chrétien... C'est le plan général de la société civile, le mieux fait et le plus achevé qui ait jamais paru.

Ajoutons que l'ouvrage de Domat n'est point dépourvu de mérite littéraire, par la manière pure et lumineuse dont il est écrit.

2. Jean Barbeyrac, né l'an 1674 à Beziers, de parents calvinistes, quitta la France en 1685; mais il lui appartient, comme littérateur, par la langue dont il s'est servi. C'était un homme savant, laborieux, exact dans ses recherches. La plupart de ses ouvrages sont, ou des traductions, ou des compilations de divers traités sur le droit de la nature et des gens, recommandables par des notes instructives, quoique souvent trop prolixes. Tels sont les *Traités du droit de la nature et des gens*, *des devoirs de l'homme et du citoyen*, traduits de Puffendorf; le *Traité du droit de la guerre et de la paix*, traduit de Grotius; l'*Histoire des anciens traités*, partie du *Supplément au grand corps diplomatique*, etc. Son *Traité de la morale des Pères*, œuvre de préventions protestantes, a été victorieusement réfuté par le P. Cellier, en divers endroits de sa *Bibliothèque des auteurs sacrés et ecclésiastiques*. Barbeyrac mourut à Berlin, en 1729.

3. L'abbé de Saint-Pierre, issu d'une famille alliée à celle des Villars (1658-1743), l'un des plus ardents apôtres de l'humanité, n'est guère connu que comme auteur d'utopies jugées impraticables, et qu'on appelait les

rêves d'un homme de bien. De tous ces rêves, celui qui fit le plus de bruit dans le temps, c'est son *Projet de paix perpétuelle*, dont il s'occupa toute sa vie. Le moyen qu'il avait imaginé pour y parvenir, c'était de créer une espèce de sénat, composé de membres de toutes les nations, sous le nom de *diète européenne*, devant lequel les souverains seraient tenus d'exposer leurs griefs, et d'en demander le redressement. Après le projet de paix, son ouvrage le plus célèbre est la *Polysynodie*, dans laquelle il cherche à démontrer que la pluralité des conseils est la forme de ministère la plus avantageuse pour un monarque et son royaume.

Il n'est guère d'objets d'utilité publique que l'abbé de Saint-Pierre n'ait traités : vénalité de charges, taxes publiques, entretien et sûreté des chemins, police de Paris et du royaume, éducation des enfants, diminution des procès, extinction de la mendicité, sort des soldats, remboursement des charges sans accroissement d'impôts, duel, luxe, refonte des monnaies, etc., il a tout traité, et quelquefois il eut le bonheur de voir ses vœux se réaliser, et s'exécuter les améliorations qu'il réclamait. Il mourut dans les sentiments les plus chrétiens, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

4. CHARLES DE SECONDAT, baron DE LA BRÈDE et DE MONTESQUIEU, né l'an 1689, fut élevé par un père qui voulait que son fils devînt un digne magistrat. Et en effet, en 1716, il devint président à mortier au parlement de Bordeaux. Après divers essais historiques ou morceaux, tels qu'une *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion*, l'*Eloge du duc de la Force*, et la *Vie du maréchal de Berwick*, Montesquieu publia les *Lettres persanes* (1721), ouvrage où se trahit une témérité d'examen, un penchant au paradoxe, une hardiesse de jugement que, plus tard, il a lui-même blâmés et réparés. Les *Lettres persanes* sont écrites sous l'influence de cette réaction fâcheuse, qui se faisait contre le grand règne. Louis XIV y est jugé sévèrement. La contrainte religieuse qu'il avait imposée dans sa vieillesse, avait rendu les esprits

impatients et frondeurs; aussi, Montesquieu se permit-il contre la religion quelques traits, qu'ensuite ses éloges ont effacés, et contre la morale, des tableaux sensuels que démentait la grave régularité de sa vie. Les parlements, eux aussi, avaient été obligés de plier sous l'autorité royale; ils s'en vengèrent. Montesquieu alla plus loin: il est tenté de préférer la république à la monarchie; il lui fait, du moins, honneur des vertus que, plus tard, et mieux inspiré, il doit donner pour principe au gouvernement monarchique. C'était là l'excès d'un esprit vigoureux et puissant, que l'âge devait modérer sans l'affaiblir. Le style, dans les *Lettres persanes*, a, comme la pensée, un luxe de verve et d'éclat; il est singulièrement vif et piquant, hardi et concis; le trait en est acéré et profond; là, Montesquieu surpasse Voltaire lui-même.

5. Quatre ans après les *Lettres persanes*, Montesquieu publia le *Temple de Gnide*, bagatelle ingénieuse, mais froide et sans intérêt, où l'esprit est prodigué, la grâce étudiée, et que madame Du Deffant surnomma l'*Apocalypse de la galanterie*.

6. Déjà plein de la pensée du grand ouvrage qui devait l'immortaliser, Montesquieu voulut, pour l'exécuter dignement, rompre tout à la fois, et avec les obligations que lui imposait sa charge, et avec les distractions de la société, où ses *Lettres persanes* l'avaient rendu célèbre, et où son esprit le faisait singulièrement rechercher. Il se démit de sa charge (1726), et se retira dans la solitude de la Brède. Mais, à l'exemple des anciens législateurs, avant de mettre la main au grand monument qu'il avait dessein d'élever, il alla, au sein des peuples mêmes qu'il voulait juger, interroger leurs institutions, leurs lois et leurs mœurs (1728). Il parcourut toute l'Europe, l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, où il résida deux ans. Pendant ce voyage, il publia l'opuscule intitulé : *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe*, écrit tendant à prouver que, dans l'état des nations modernes de l'Europe, il était impossible, même au plus habile et au plus ambitieux des souverains, de fonder

une monarchie universelle. Riche de ses observations, Montesquieu vint de nouveau se renfermer dans son château de La Brède, pour n'en plus sortir qu'après avoir achevé son grand ouvrage : il ne lui coûta pas moins de trente-deux ans de travail assidu.

7. Cependant il donna, l'an 1734, ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains,* le plus parfait peut-être de ses écrits, et dans lequel il eut à lutter contre Polybe, Machiavel, Saint-Evremont et Bossuet. Mais Polybe, savant géographe, habile guerrier, négociateur adroit, penseur profond, est un historien prolixe, un médiocre écrivain. Machiavel n'a choisi quelques faits de l'histoire romaine, plutôt comme motifs que comme sujet principal de ses réflexions sur la politique. Saint-Evremont, plein d'aperçus ingénieux, mais léger d'instruction, n'a pu juger les faits et les analyser que d'une manière incomplète. Bossuet, qui ne devait considérer l'histoire romaine que comme partie d'un vaste ensemble, n'en a saisi que les principaux traits. Montesquieu est le seul qui ait embrassé ce grand sujet dans tous ses détails, le seul qui ait comparé tous les faits avec une laborieuse sagacité. Le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate,* qui se trouve à la suite de cet ouvrage, est plein d'une éloquence qui renouvelle, pour ainsi dire, dans les âmes les terreurs qu'éprouvèrent les Romains devant leur impitoyable dictateur. Un autre morceau du même genre, plus court encore, mais non moins remarquable, est celui de *Lysimaque*, brillant éloge de la philosophie stoïcienne.

8. Enfin, en 1748, parut l'*Esprit des lois*, avec cette épigraphe : *Prolem sine matre creatam* (postérité sans mère).

En effet, l'*Esprit des lois* n'avait point de modèle ; Domat s'était bien occupé des rapports qui lient les hommes entre eux ; mais son traité de l'*Institution des lois* ne tient pas ce qu'il promet. D'abord, il ne parle guère que des lois civiles ; quant à la nature même des lois, en tant qu'expression de la physionomie politique

d'un peuple et comme principe de ses institutions, il ne va pas jusque-là. En un mot, Domat est un excellent publiciste, mais ce n'est point un homme d'Etat.

C'est dans la *Grandeur des Romains* que se trouve l'antécédent de l'Esprit des lois ; on l'entrevoit même dans les *Lettres persanes*, au milieu des hardiesses de la pensée, des libertés de l'imagination, de cet excès de fièvre et d'esprit que Montesquieu nommait ses *Juvenilia*. Mais l'âge, la réflexion ont beaucoup changé Montesquieu. Ce que, dans les *Lettres persanes*, il avait légèrement critiqué, ici il le respecte. Le caractère de l'*Esprit des lois*, c'est le bon sens ; le bon sens qui, au lieu de blâmer, observe, et, dans les institutions, démêle, à travers les abus apparents, la raison supérieure et profonde qui les anime et les maintient. Montesquieu ne trace point de vaines théories : il prend les peuples tels qu'il les trouve ; il examine attentivement leurs lois, leurs mœurs, leurs institutions, et persuade que ces lois, ces institutions et mœurs, si elles n'avaient au fond un principe plus relevé, plus fécond qui les fait vivre, tomberaient bientôt, ainsi que la société qu'elles soutiennent : il cherche plus haut et ailleurs, il cherche dans les idées de la nature humaine la source et la force même de la loi. Sur cette première et lumineuse pensée, il pose les bases de son édifice. Puis il va cherchant dans les différents gouvernements l'application et la justification de ses principes, et il prouve qu'ils ont grandi ou sont tombés, selon qu'ils ont vécu conformément ou non à l'esprit de leurs institutions, à la raison légitime de leur existence, au principe de la loi. Et Montesquieu ne les loue ou ne les blâme point arbitrairement ; ce qu'il a établi par la philosophie des lois, il le confirme par l'histoire ; il éclaire toujours ses déductions par des faits, ses divinations par des expériences. Si même quelquefois il pèche, c'est pour toujours vouloir conclure avec rigueur de ce qui a été, à ce qui a dû et doit être. On peut lui reprocher aussi de donner trop à l'influence des climats et du sol ; de n'avoir point assez dit que le principe par lui assigné à chaque forme de constitution, doit

exister, mais ne se retrouve jamais dans sa perfection ; d'avoir négligé des restrictions ; de s'être complu quelquefois dans un langage brillant [1], peu digne de son sujet ; mais ces fautes doivent disparaître dans l'immensité et la grandeur d'un tel ouvrage. Ce qui, du reste, loue Montesquieu hautement, ce qui fait de son livre le plus beau livre du XVIII[e] siècle et l'un des livres les plus utiles à l'humanité, c'est qu'aucune de ces théories bizarres ou funestes que le dernier siècle a vues s'élever, aucun de ces essais politiques, déplorables ou sanglants qui ont remué le monde, n'a pu, n'a osé se réclamer de Montesquieu. Loin de là, quand on a voulu sortir des théories pour entrer dans la réalité, il a fallu en revenir à Montesquieu ; Montesquieu a été le seul flambeau sur cet océan tant agité des systèmes politiques [2]. C'est que Montesquieu n'avait pas voulu faire l'avenir sans le passé ; il avait au contraire rattaché les nouvelles libertés qu'il entrevoyait, qu'il désirait, à nos anciennes libertés aussi vieilles que la monarchie ; et ce n'est que sur les coutumes, les lois, les mœurs de la vieille France qu'il voulait fonder sa constitution nouvelle. Ce n'était point créer, c'était rajeunir.

9. *L'Esprit des lois* et le *Discours sur l'Histoire universelle* ont plus d'affinité qu'on ne serait tenté de le croire au premier coup d'œil. En effet, Montesquieu nous semble avoir fait, sous le rapport temporel, ce qu'avait fait Bossuet sous le rapport spirituel. Dans le Discours, le saint prélat nous montre la main de Dieu qui pousse les nations dans la voie qu'il lui a tracée, et les conduit tour à tour vers le but prédestiné. Montesquieu n'examine que les causes secondaires, c'est-à-dire les moyens employés par la divine Providence, pour l'accomplissement de sa volonté, les mœurs, les lois, l'esprit des nations ; il montre, il enseigne que telle circonstance donnée, tel résultat de-

[1] C'est ce qui explique le mot de Madame Du Deffant, qui disait que *ce n'était pas l'esprit des lois, mais de l'esprit sur les lois.*

[2] On a donc eu une raison de dire : Le genre humain avait perdu ses titres ; Montesquieu les a retrouvés.

vait arriver, et il complète ainsi, sans le savoir peut-être, le grand monument élevé par Bossuet, à la gloire et à la puissance du Très-Haut.

10. Toutefois, nous ne pouvons nier que le vent du siècle ne souffle de temps en temps sur l'*Esprit des lois*. On le sent plus encore dans son *Essai sur le goût*, destiné à l'Encyclopédie. La flamme divine qui animait l'auteur de l'*Essai sur le beau* (p. 163) n'échauffait point le cœur de l'auteur des Lettres persanes. Montesquieu se moque des idées absolues du beau, du bon et du vrai, comme d'autant de chimères nées des rêves de Platon. Il veut que, dans notre âme, tout soit relatif. Les analyses de Montesquieu sont ingénieuses, délicates; mais elles ne vont pas au fond des choses; elles s'arrêtent à l'esprit; elles ne pénètrent pas jusqu'à l'âme; car le *goût* est le sentiment du *beau*, il n'en est pas la source.

Le roman d'*Arsace et Isménie* est encore une œuvre de la vieillesse de Montesquieu. C'est une fiction dans laquelle il s'est proposé de peindre le triomphe de l'amour conjugal en Orient, et le despotisme légitimé par la vertu qui se consacre au bonheur du genre humain. Montesquieu mourut en 1755, peu après la composition de cet ouvrage.

11. Denis-François Secousse, né l'an 1691 à Paris, avocat-littérateur, répandit un nouveau jour sur plusieurs points de l'histoire de France jusqu'alors négligés. A la mort de Laurière (1728), à qui l'on doit les deux premiers volumes des *Ordonnances* des rois de la troisième race, Secousse continua cette importante collection jusqu'au 9e volume [1]. Outre un grand nombre de *Dissertations*, on a de Secousse des *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre*. Il mourut en 1754.

12. Jacques-Antoine Sallé, de Paris (1712-1778), avocat-jurisconsulte, se distingua par un tact sûr, par une méthode judicieuse et par la solidité de ses principes. Lorsque parut le Code Frédéric, Sallé fit des observations sur ce nouveau corps de lois, et, le comparant à notre législation, la vengea de la préférence que les novateurs semblaient donner à nos voisins. Le même sentiment anime sa plume dans son *Esprit des ordonnances de Louis XIV et de Louis XV*, dans son *Code des curés*, etc.

[1] Villevauts, Brequigny et le marquis de Pastoret l'ont continué. Le tome XVII a paru en 1820.

13. Nous devons une mention à ROBERT-JOSEPH POTHIER, natif d'Orléans (1699-1772), le plus célèbre jurisconsulte que la France ait produit. A l'étude du droit il sut allier celle de la morale et de la théologie, puisées aux sources les plus pures; et de là, l'heureuse union des principes religieux et moraux aux règles de la jurisprudence, qui forme le caractère distinctif de ses ouvrages, et fait de Pothier le fondateur d'une école nouvelle. Au premier rang de ses travaux se présente son immortel ouvrage des *Pandectes* (1743-52); vient ensuite le *Traité des obligations,* base de tous ceux qu'il publia successivement sur les contrats. Ce qui, dans ces écrits, le place au-dessus des juristes ses prédécesseurs, c'est cet amour du bon et du juste, cette connaissance approfondie des lois divines et naturelles, cette habitude constante d'en faire dériver toute la législation, et de n'envisager jamais les questions qu'il traite sous le rapport du droit positif, qu'après les avoir considérées sous celui du for intérieur. Aussi doit-il être mis au rang de nos meilleurs moralistes, et c'est un titre que nos jurisconsultes ne méritent que trop rarement.

14. J.-B. MERCIER DUPATY, de La Rochelle (1744-88), président à mortier au parlement de Bordeaux, se fit un nom dans la magistrature et dans les lettres. On cite, comme monument de son éloquence, un *Mémoire* en faveur de trois hommes condamnés injustement à la roue, mémoire qui les sauva du supplice, et qu'on ne peut lire encore sans émotion. Ses *Réflexions historiques sur les lois criminelles* n'ont pas contribué médiocrement à la réforme du Code pénal. Mais ce qui fait la réputation du présisident Dupaty, ce sont ses *Lettres sur l'Italie de* 1785. On peut, outre leur tendance quelquefois irréligieuse, leur reprocher du néologisme, de la recherche et un continuel abus d'esprit; mais on ne saurait nier que son style n'ait de l'éclat, du mouvement, de l'originalité, et que la plupart de ses pensées ne soient très-fines et très-ingénieuses.

15. Donnons un souvenir à BERNARDI, juri consulte

académicien, né l'an 1751 dans le comtat Venaissin. Son début, l'*Eloge de Cujas* (1771), se fit remarquer par l'érudition et la profondeur des pensées. Partisan d'une réforme sage et progressive, dont il développa les points principaux dans plusieurs ouvrages, il se signala par son opposition à la marche destructive de l'Assemblée constituante. En 1797, il s'occupa de reproduire la *République* de Cicéron au moyen de fragments épars çà et là. Ce travail reçut l'éloge de tous les savants, et depuis que l'ouvrage de l'orateur romain, découvert par M. Angelo Mai [1], a été traduit par M. Villemain, l'ouvrage de Bernardi se lit encore avec intérêt. La restauration le trouva fidèle à son attachement pour l'ancienne législation, et dans divers écrits, entre autres dans son *Traité de l'origine et des progrès de la législation française* (1817), il condamna ouvertement les assemblées législatives, déclaran que les réunions trop nombreuses et trop fréquentes, surtout en France, n'ont jamais produit que du désordre ; que l'ordre et le bien ne peuvent être fondés que sur l'unité, théorie dont les événements postérieurs ont démontré la vérité. Outre ces ouvrages, on lui doit encore *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la révolution* (1800), ouvrage hardi pour l'époque, et plein de détails et de rapprochements curieux.

CHAPITRE II.

RELIGION.

—

La religion, attaquée plus ou moins par tant d'hommes, eut ses défenseurs, moins nombreux, hélas ! et surtout moins écoutés que ses adversaires. Nous allons les passer en revue pour nous occuper ensuite des écrivains purement ecclésiastiques ou religieux.

[1] V. Histoire de la Littérature latine, p. 188.

§ 1er. *Des adversaires de la secte philosophique.*

1. François; ses Preuves du christianisme et sa Défense de la religion chrétienne. — 2. Richard : ses divers écrits contre les philosophes et les révolutionnaires. — 3. Pluquet : ses différents ouvrages, entre autres l'Examen du fatalisme. — 4. Bergier; ses ouvrages d'érudition et de polémique. — 5. L'abbé Guénée; ses Lettres de quelques Juifs. — 6. L'abbé Guénard; son Discours académique et sa Refutation de l'Encyclopédie. — 7. L'abbé Gérard : son Comte de Valmont. — 8. L'abbé Barruel; sa longue lutte contre le parti philosophique.

1. LAURENT FRANÇOIS, Franc-Comtois de naissance (1698), mort à Paris en 1782, mérite une place distinguée parmi les apologistes de la révélation. Il débuta dans cette carrière par les *Preuves du christianisme contre les Spinosistes et les déistes* (1751). Quatre ans après, il publia sa *Défense de la religion chrétienne*, ouvrage qui fait suite au précédent : tous deux se font remarquer par la méthode rigoureuse que l'auteur a suivie dans l'exposition des faits et dans la discussion des preuves; le style n'en est pas élégant, mais il ne manque ni de chaleur ni de clarté. On lui doit encore :

1° L'*Examen du* Catéchisme de l'honnête homme, ou *Dialogue entre un caloyer et un homme de bien*;
2° Une *Réponse aux difficultés proposées contre la religion chrétienne, par J.-J. Rousseau, dans l'*Emile *et le* Contrat social;
3° L'*Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne, précédé d'un court traité contre les athées, les matérialistes et les fatalistes*;
4° *Des Observations sur la* Philosophie de l'histoire *et sur le* Dictionnaire philosophique, *avec des Réponses à plusieurs difficultés.*

2. CHARLES-LOUIS RICHARD, né l'an 1711 en Lorraine, docteur en Sorbonne, consacra sa plume à la défense des principes religieux, moraux et monarchiques. Il périt en 1794, victime de ce noble zèle, et comme auteur d'un *Parallèle des Juifs déicides avec les Français régicides*. On lui doit, outre cet ouvrage, une *Réfutation* de l'ouvrage de Robinet *sur la Nature*, des *Observations* sur les pensées de d'Alembert; une *Réfutation* de l'Alambic moral, par Rouillé d'Orfeuil; la *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société*, l'*Exposition de la doctrine des philosophes modernes*, et vingt autres opuscules de circonstance; tous écrits qui décèlent autant d'érudi-

tion que de facilité. Mais tous ces ouvrages sont oubliés, et il n'a survécu au P. Richard, outre la gloire de sa vie et de sa mort, que son *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, en 6 vol. in-fol., et l'*Analyse des conciles généraux et particuliers*, en 5 vol. in-4°.

3. ADRIEN PLUQUET, né l'an 1716 à Bayeux, avait quarante-deux ans lorsqu'il publia son premier ouvrage, l'*Examen du fatalisme*, en trois volumes : dans le premier, il fait l'histoire des nombreuses sectes de ce système, et dans les deux autres il les combat avec autant de force que de succès. En 1762, il donna les *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain*, ouvrage plus connu sous le titre de *Dictionnaire des hérésies*, et qui montre partout l'historien exact, le savant théologien et le critique sans partialité. Cinq ans après, il fit paraître le *Traité de la sociabilité*, où les plus hautes questions politiques sont discutées avec la sagesse, la force de raisonnement, le style pur et correct qui caractérisent ses autres écrits. On lui doit encore la traduction du latin des *Livres classiques de la Chine*, et un remarquable *Essai philosophique et politique sur le luxe* (1786). Ce fut sa dernière publication. Il mourut en 1790.

4. NICOLAS-SYLVESTRE BERGIER, né l'an 1718, en Lorraine, chanoine de Paris, fut l'un des plus redoutables adversaires du philosophisme. Il se fit d'abord connaître par des Discours sur différents points d'érudition, couronnés à l'Académie de Besançon. Ses *Eléments primitifs des langues* étendirent sa réputation, que confirma son *Origine des dieux du paganisme* (1767). A cette époque, la religion était attaquée de toutes parts ; Bergier consacra dès lors tout son talent à la défendre, et successivement il publia :

1° La *Certitude des preuves du Christianisme* contre l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne, attribué faussement à Fréret ;

2° Le *Déisme réfuté par lui-même* ; c'est l'examen des principes religieux émis par J.-J. Rousseau ;

3° L'*Apologie de la religion chrétienne* contre l'auteur du Christianisme dévoilé (le baron d'Holbach, p. 129) ;

L'*Examen du matérialisme* ou *Réfutation du Système de la nature* (p. 126);

Le *Traité dogmatique de la vraie Religion avec la Réfutation des erreurs qui lui ont été opposées dans les différents siècles*, en 12 vol. in-12.

On remarque dans tous ces ouvrages une grande logique, de l'ordre, de la netteté dans les idées. Ils n'ont pas fait tout le bien qu'ils auraient pu faire à une autre époque. L'incrédulité du XVIIIe siècle tenait à la corruption des mœurs, et pour vaincre le mal, il aurait fallu d'abord l'attaquer à sa source; mais il n'est pas donné à l'homme seul de régénérer les hommes; il faut la main de Dieu, et souvent sa colère. Bergier mourut en 1790. On approchait du châtiment céleste.

5. Ici se présente un écrivain qui a causé à Voltaire des déplaisirs mortels, qui l'a attaqué avec ses armes, et disons-le, l'a égalé, sinon vaincu, dans cette science de l'ironie, qu'il possédait à un si haut dégré : cet écrivain, c'est l'abbé GUÉNÉE.

Natif d'Etampes (1717-1803), l'abbé Guénée, après avoir publié quelques ouvrages pour défendre la religion chrétienne, s'attaqua à son plus ardent et redoutable ennemi. Les *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire*, n'ont point perdu leur intérêt et leur prix avec les questions qui les ont fait naître; car elles ont, pour se soutenir, ce qui fait vivre les ouvrages, le style. Là, toutes les préventions de Voltaire, toutes ses méprises volontaires ou involontaires, en histoire, en religion, en politique, sont relevées avec une précision et une rigueur désespérantes; avec une souplesse merveilleuse de tons, d'expressions, de formes; on ne saurait être plus poliment incisif : c'est le trait piquant, l'ironie légère, la plaisanterie voilée, la bonhomie perfide de Voltaire même, avec une politesse de langage que Voltaire n'a pas toujours, et l'honnêteté qu'il n'a jamais. Un tel ouvrage suffit à la gloire d'un écrivain.

6. L'abbé GUÉNARD, Jésuite, natif de Lorraine (1726), offre l'exemple, unique peut-être, d'un homme qui débute avec l'éclat le plus brillant (1755), et qui vit cin-

quante ans encore sans que le monde littéraire entende parler de lui. Voici son histoire et celle de son œuvre.

A trente ans, le P. Guénard envoya à l'Académie française un discours sur cette question : *la Décadence des beaux-arts et de l'éloquence.* Dans ce discours, il attaquait avec vigueur le philosophisme, et prouvait que son aridité, sa sécheresse détruisaient toute poésie, tout sentiment de l'art. Dans un style plein de pompe, de couleur et de noblesse, il relevait l'étendard de la vérité, de la religion et de la morale, que les disciples de l'*Encyclopédie* foulaient aux pieds. L'Académie, tout d'une voix, lui décerna le prix. Les philosophes n'osèrent relever le gant, et les gens sages espéraient que les Voltaire, les Diderot, les Rousseau venaient de trouver un digne antagoniste; mais le P. Guénard n'était pas fait pour ces luttes quotidiennes, dans lesquelles on eût voulu le lancer ; les travaux sérieux lui convenaient seuls, et c'est à l' *Encyclopédie* même qu'il prétendait s'attaquer. Retiré dans les environs de Nanci, près d'une famille honorable et riche dont il était le chapelain, il passait sa vie au milieu d'une magnifique bibliothèque, et donnait tous les jours plusieurs heures à une réfutation des articles de l'*Encyclopédie*, qui tendaient à miner la religion. Cet ouvrage volumineux joignait la science la plus solide au style brillant et vraiment sublime du beau discours dont nous venons de parler. Guénard venait d'y mettre la dernière main en 1793, lorsque, frappé de la même terreur qui planait alors sur toute la France, voyant la famille qui lui avait donné asile menacée d'une visite domiciliaire, il craignit que son manuscrit ne la compromît d'une manière sérieuse, et le brûla tout entier. Jusqu'au jour de sa mort, qui arriva en 1806, il ne répondait aux personnes qui lui parlaient de ce grand sacrifice que par une larme et un soupir.

Nous avons, dans un autre ouvrage [1], cité de son œuvre unique un passage éloquent sur les bornes que la religion doit mettre à l'esprit philosophique.

[1] Traité de Littérature, *Rhétorique et Eloquence*, p. 393.

7. PHILIPPE-LOUIS GÉRARD, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, naquit en 1737 à Paris. Sa jeunesse eut beaucoup d'écarts, qui lui donnèrent l'idée de son *Comte de Valmont*, ou *les Egarements de la Raison*. C'est une fiction un peu froide, dans laquelle l'auteur montre les erreurs d'un jeune homme entraîné par ses passions et par des sociétés pernicieuses, et établit les preuves qui ramènent tôt ou tard à la religion un esprit droit et un cœur vertueux. On lui doit encore les *Leçons de l'Histoire*, l'*Esprit du Christianisme*, des *Sermons* et des *Mémoires sur sa vie*, qui s'éteignit en 1813, dans les sentiments de la plus haute dévotion.

8. Parmi les adversaires du philosophisme, l'abbé BARRUEL se place au premier rang de ceux qui montrèrent le plus de courage et de persévérance ; son zèle éclata de bonne heure, et ne se démentit jamais dans le cours de sa longue carrière. Toujours sous les armes, il saisit avec joie toutes les occasions d'attaquer les mauvaises doctrines ; mais son infatigable activité sembla redoubler à cette époque fatale où la religion n'était plus menacée seulement par des livres et par des systèmes, mais par des actes et par l'oppression. Le nom de Barruel, déjà célèbre avant ces troubles si funestes, devint alors presque populaire, redouté des anarchistes autant qu'aimé des gens de bien.

La révolution naissante trouva Augustin Barruel, en 1789, à ce point de l'âge où la maturité se consomme, où l'expérience jouit pleinement d'elle-même. Il était né l'an 1741 à Villeneuve-de-Berg, dans le Vivarais. Après avoir terminé ses études, il entra chez les Jésuites, et professa les humanités à Toulouse. A la suppression de la Société (1764), il partagea l'exil de ses confrères qui refusèrent de se soumettre à l'édit du roi, ne lui reconnaissant pas le pouvoir de dissoudre leur Institut sans le concours de l'autorité ecclésiastique. Recueilli dans les Etats autrichiens, il régenta quelque temps dans la Moravie et la Bohême, puis il professa la rhétorique au collége Thérésien de Vienne. De retour en France

(1774), où il publia une ode sur l'avènement de Louis-Auguste au trône, il devint l'un des collaborateurs de *l'Année littéraire*, et donna, en 1779, la traduction du célèbre poëme latin du P. Boscowich *sur les Eclipses*. Ce fut dans les loisirs que ces travaux pouvaient lui laisser, qu'il entreprit de réfuter les divers systèmes antichrétiens. Son ouvrage, écrit en forme de lettres (1784-8), fut intitulé *Helviennes*, de l'ancien nom des habitants du Vivarais (*Helvii*). Le premier volume des *Helviennes* est consacré aux auteurs qui ont traié de laph ysique de la philosophie. L'auteur y passe en revue Telliamed (p. 136), La Mettrie (p. 127), Robinet (p. 130), Buffon (137), et chacun de ces écrivains lui fournit les armes avec lesquelles il les attaque tous ensemble. Il observe la même méthode dans son second et dans son troisième volume, relativement à la métaphysique dont les sophistes modernes ont abusé étrangement, et à la morale, dont ils ont obscurci toutes les évidences, et renversé tous les appuis. Le quatrième volume achève le triomphe de la raison sur le mauvais sens, et de la bonne cause sur l'iniquité, par une argumentation serrée et pressante, dont les principaux moyens sont puisés dans les contradictions mêmes que l'abbé Barruel a relevées, et qu'il groupe ici avec plus de force et d'effet.

Soulavie, son compatriote, qu'il n'avait pas plus ménagé que les autres, ayant essayé de défendre son sentiment sur la formation de la terre, il lui répondit par un écrit intitulé : *La Genèse selon M. Soulavie*. Bientôt après, l'abbé Barruel concourut à la rédaction du *Journal ecclésiastique*, et depuis 1788 il le soutint seul jusqu'en juillet 1792, avec un succès toujours croissant et un courage qu'il semblait puiser dans les périls mêmes dont il était entouré. Dans le cours de cette polémique (1790), il publia une *Dissertation sur les vraies causes de la révolution actuelle*, des *Lettres sur le divorce*, les *Vrais principes sur les mariages, opposés au rapport de Durand-Maillane*. Enfin, le massacre des prêtres aux journées de septembre le força de chercher un asile en Angleterre;

mais son éloignement ne ralentit pas son zèle, et de nouveaux écrits signalèrent bientôt son exil. De 1794 à 1796 il donna l'*Histoire du clergé de France pendant la révolution*, et les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*. Dans ce dernier ouvrage, il démontre que la révolution française est due aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés réunis pour renverser la religion et toutes les institutions sociales.

Après l'établissement du consulat, l'abbé Barruel fit paraître une brochure : *L'Evangile et le clergé sur la soumission dans les révolutions*, écrit dans lequel il engageait les ecclésiastiques à rendre leur ministère à leur patrie (1800). Il intervint également, en 1801, dans l'épineuse affaire du concordat, en rentrant lui-même en France dans le cours de l'année 1802 : il ajouta le poids de son exemple à celui de son autorité. Son ouvrage *sur l'Autorité du pape* (1803), en faveur du concordat, ouvrit une intarissable source de contestations et de disputes, et sembla trop préparer l'étonnant spectacle du mois de décembre 1804. Toutefois, il est certain qu'il ne reçut jamais de l'empereur ni faveur ni traitement. Vivant au milieu de ses livres et des amis qui lui étaient restés, l'abbé Barruel passa ses dernières années dans la retraite, publia en 1814 une brochure *sur le principe et l'obstination des jacobins*, en réponse au sénateur Grégoire, et mourut en 1820 à l'âge de soixante-dix-neuf ans, s'occupant encore d'une réfutation de Kant, réfutation qu'il ne croyait pas moins utile aux études religieuses qu'aux études philosophiques. On peut dire qu'il est mort sur la brèche.

—

§ 2. *Écrivains ecclésiastiques ou religieux.*

1. Belzunce ; son Antiquité de l'église de Marseille. — 2. Gamaches : ses divers ouvrages, entre autres sa Connaissance du cœur humain. — 3. Boursier ; son Action de Dieu sur les créatures. — 4. Houteville : sa Vérité de la religion chrétienne etc. — 5. Pluche ; son Spectacle de la nature, son Histoire du ciel, etc. — 6. Collet ; ses divers écrits théologiques. — 7. L'abbé Marin : ses ouvrages ascétiques.

1. François-Xavier de Belzunce, né l'an 1671, au

château de la Force en Périgord, évêque de Marseille en 1709, est plus connu par son dévouement dans la peste qui décima cette ville (1720-1) que par ses ouvrages qui ne méritent pas cependant d'être oubliés. Outre un grand nombre d'instructions pastorales, dont la plupart roulent sur le jansénisme, on lui doit l'*Antiquité de l'église de Marseille et la succession de ses évêques*, ouvrage curieux, intéressant, mais qui manque quelquefois de critique. Belzunce mourut en 1755.

2. Etienne de Gamaches (1672-1756), chanoine, membre de l'Académie des sciences, peut être regardé comme appartenant à l'école de Fontenelle. Il essaya de faire pour la métaphysique ce que son maître avait fait pour les sciences exactes, et publia, sous le nom de Clarigny, le *Système du cœur* ou la *Connaissance du cœur humain*. Cet ouvrage est divisé en trois discours remplis d'une métaphysique profonde, de raisonnements solides, et écrits d'un style noble et nombreux : il a été utile à plusieurs écrivains qui ne se sont pas vantés de l'avoir lu. On doit encore à Gamaches le *Système du philosophe chrétien*, et les *Agréments du langage réduits à leurs principes*, qu'on appelle le *Livre des pensées fines*, parce qu'il en contient beaucoup et même trop.

3. Laurent-François Boursier (1679-1749), docteur en Sorbonne, se fit d'abord connaître par un ouvrage de métaphysique intitulé : *Action de Dieu sur les créatures.* Cet ouvrage, tout de raisonnement, écrit avec noblesse, avec précision et suivant la méthode des géomètres, a pour objet de démontrer le système des Thomistes sur la prémotion physique, système dont le moindre défaut est d'être incertain, et qui, par ses conséquences, porte atteinte à la liberté de l'homme. Les pères Du Tertre et Malebranche le refutèrent. Lancé dans les opinions aventureuses, Boursier s'opposa à la constitution *Unigenitus* de Clément XI, dirigea tous les mouvements de la Sorbonne contre cette pièce, et composa le fameux mémoire justificatif qui parut sous le nom des *Quatre évêques*. Boursier s'attira par là de justes disgrâces et mourut dans

une espèce d'exil. On lui doit aussi la belle *Préface de tous les saints*, insérée au Missel de Paris.

4. CLAUDE-FRANÇOIS HOUTEVILLE de Paris (1688-1742), d'abord oratorien, puis secrétaire du cardinal Dubois, écrivit avant le déchaînement du philosophisme. En 1722, il publia la *Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits,* ouvrage où l'on eut à critiquer quelques points de doctrine, des omissions importantes et un style peu assorti à la gravité du sujet, défauts qu'il fit disparaître en grande partie, dans une nouvelle édition donnée deux ans avant sa mort. On lui doit encore un *Essai philosophique sur la Providence,* qui fut critiqué dans le *Spectateur littéraire* de 1728 ; un *Eloge historique de Bossuet*, un *Eloge de Villars*, et plusieurs *Discours* prononcés à l'Académie française, dont il était membre.

5. NOEL-ANTOINE PLUCHE, né l'an 1688, à Reims, après avoir consacré de longues années à l'enseignement, soit public, soit particulier, y renonça, pour travailler à l'ouvrage dont il avait conçu l'idée, dans le temps qu'il expliquait, à Rouen, les éléments de physique au fils de lord Stafford. Cet ouvrage, c'est le *Spectacle de la nature* ou *Entretiens sur l'Histoire naturelle et les sciences*, en 9 vol. in-12 (1732). Malgré la diffusion du style, c'est un livre instructif autant qu'agréable ; mais ce qui le distingue, c'est le charme particulier que l'abbé Pluche sut y répandre, en remontant sans cesse des effets à la cause, et en signalant, dans les moindres productions, la sagesse et la bonté du Créateur. Sept ans après, l'abbé Pluche donna l'*Histoire du ciel*, considérée selon les idées des poëtes, des philosophes et de Moïse. Cet ouvrage se divise en deux parties : la première, mythologique, est le développement de l'ingénieux système de Warburton [1], sur l'origine de la sphère grecque, et l'histoire des divinités, dont les noms servent encore à désigner la plupart des astres et des constellations ; la deuxième contient l'analyse des idées des philosophes anciens sur la création, idées auxquelles l'auteur oppose la cosmogonie de Moïse,

[1] *Voy.* Hist. de la Littérature étrangère, t. II.

comme infiniment supérieure, indépendamment de toute révélation. On doit encore à l'abbé Pluche : 1° la *Mécanique des langues* et l'art de les enseigner ; c'est à peu près le système de Dumarsais ; 2° l'*Harmonie des Psaumes et de l'Evangile ;* 3° la *Concorde de la géographie des différents âges.* Il mourut en 1761.

6. PIERRE COLLET (1693-1790), théologien distingué, mérite une mention particulière. On lui doit plusieurs *Vies* de saints ; des *Traités* sur les dispenses, sur les indulgences et le jubilé, sur l'office divin, sur les saints mystères, sur les exorcismes ; une *Théologie morale universelle ;* des *Institutions théologiques* à l'usage des séminaires, et de nombreux écrits sur les *Devoirs* de la vie religieuse des pasteurs, des gens du monde, des écoliers, des domestiques, etc., tous écrits qui réussirent dans le temps, et qu'on réimprime encore de nos jours.

7. MICHEL-ANGE MARIN, natif de Marseille (1697), fut l'un des écrivains ascétiques les plus distingués du XVIIIe siècle. Élu quatre fois provincial des Minimes, il employa tous ses loisirs à des ouvrages destinés soit à combattre les principes des novateurs, soit à faire naître l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Comme l'évêque de Belley, Camus (t. II, p. 336), il donnait à ses instructions la forme du roman, afin d'attacher davantage le lecteur par la variété des récits et l'intérêt des événements. Tels sont :

La Conduite de la sœur Violet ; — Adélaïde de Vitzbury, ou la Pieuse pensionnaire ; — La Parfaite religieuse ; — Virginie, ou la Vierge chrétienne ; — Le Baron de Van Hesden, ou la République des incrédules ; — Théodule, ou l'Enfant de bénédiction : — Farfalla, ou la Comédienne convertie ; — Agnès de Saint Amour, ou la Fervente novice ; — Angélique ou la Religieuse selon le cœur de Dieu ; — La Marquise de Los Valientes, ou la Dame chrétienne.

Toutes ces pieuses fictions sont fort estimables par l'intention de l'auteur. Elles sont bien mieux écrites et conduites avec plus d'art que les romans spirituels de Camus ; mais l'auteur aurait pu les rendre encore plus intéressantes et soigner davantage son style, trop prolixe et décoloré.

On doit encore au P. Marin une *Retraite spirituelle*

pour un jour de chaque mois, la *Vie des solitaires d'Orient* et des *Lettres spirituelles.*

CHAPITRE III.

CRITIQUE, ÉRUDITION, PHILOLOGIE, GRAMMAIRE.

—

§ 1er. *Critique et controverse ou polémique.*

1. Gibert : ses divers ouvrages, entre autres le Traité de la véritable éloquence et la Rhétorique. — 2. Batteux ; ses Principes de littérature et autres ouvrages. — 3. Le P. André ; son Essai sur le beau. — 4. Marmontel ; ses premiers ouvrages en vers. — 5. Ses Contes moraux. — 6. Son Epître aux poëtes. — 7. Sa Poétique française et Bélisaire. — 8. Ses Incas. — 9. Ses Opéras. — 10. Ses Mélanges, ses Mémoires, etc. — 11. Ses Eléments de littérature son meilleur ouvrage. — 12. La Harpe : ses Héroïdes et sa tragédie de Warwick. — 13. Autres tragédies de La Harpe. — 14. Ses Drames. — 15. Ses Muses rivales et ses Audiences de Thalie. — 16. Ses productions académiques. — 17. Variété des poésies de La Harpe. — 18. Appréciation des Eloges de La Harpe. — 19. Ses traductions de Suétone et des Lusiades ; son Abrégé de l'Histoire générale des voyages. — 20. Vie de La Harpe jusqu'à sa conversion. — 21. Son Lycée, ou Cours de littérature ; appréciation de cet ouvrage. — 22. La critique polémique. — 23. Desfontaine ; ses divers écrits de controverse. — 24. Fréron ; ses nombreux ouvrages de critique. — 25. Clément ; caractère de ses écrits polémiques. — 26. Trublet ; ses ouvrages de critique. — 27. L'abbé Armand ; ses Variétés littéraires. — 28. Rigolet de Juvigni. — 29. L'abbé Royou. — 30. Sabatier de Castres : ses Trois siècles de la littérature française.

1. BALTHAZAR GIBERT (1660-1741), cousin de Jean-Pierre Gibert, professeur de rhétorique au collége Mazarin, et cinq fois recteur de l'Université, passa soixante ans dans la carrière de l'enseignement, et de ses leçons sortirent un grand nombre de sujets distingués, qui servirent utilement l'Eglise ou l'Etat. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on peut citer :

1° Beaucoup de *Discours latins* qu'il prononça, soit comme professeur, soit comme recteur, ainsi que les *Eloges funèbres* des présidents de Lamoignon et de Mesmes, le *Panégyrique* de Louis XIV, etc. ;

2° Un *Traité de la véritable éloquence*, ou *Réfutation des paradoxes avancés par l'auteur de la Connaissance de soi-même.* C'était le bénédictin Lamy, qui prétendait que la circulation des esprits animaux contribuait à l'éloquence ; opinion qu'avait adoptée le professeur de philosophie Pourchot. Gibert s'éleva contre l'un et l'autre avec cha-

leur. Lamy, pour soutenir son avis, publia la *Rhétorique du collége, trahie par son apologiste*. Pourchot, de son côté, répondit à Gibert par la *Lettre d'un juriste* et la *Défense du sentiment d'un philosophe contre la censure d'un rhéteur*. Gibert répliqua par des *Lettres*, et les journaux retentirent pendant plusieurs années de ce procès littéraire.

3° Le *Jugement des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique avec un Précis de la doctrine de ces auteurs*, en 3 vol. in-12. Le 1er contient les auteurs grecs et latins jusqu'à Quintilien; le 2e, ce qui a été écrit de plus curieux sur l'éloquence sacrée et profane depuis Quintilien jusqu'au XVIIe siècle; le 3e parle des maitres les plus fameux des temps modernes. C'est le meilleur ouvrage de Gibert; il se fait remarquer surtout par la force d'analyse et par la solidité des réflexions.

4° *Observations sur le Traité des études de Rollin*, adressées à Rollin lui-même. Gibert s'y élève, avec trop peu de ménagement, contre les principes et la méthode de cet illustre maitre, son collègue; méthode qui *pèche*, dit-il, *contre le bon goût, le bon sens, la raison, et tend à gâter le goût des jeunes gens, à les jeter même dans des erreurs de grande conséquence*. En supposant Rollin moins érudit et moins profond que Gibert, on ne saurait disconvenir qu'il est plus élégant, plus moelleux, plus piquant, plus instructif, plus didactique que son adversaire, et qu'il a plus que lui l'art d'insinuer ce qu'il enseigne.

5° Une *Rhétorique* ou *Règles de l'éloquence*. C'est un précis des Rhétoriques d'Aristote et d'Hermogène, de l'Orateur de Cicéron et des Institutions oratoires de Quintilien: on y trouve beaucoup d'observations utiles, de méthode et d'érudition.

2. CHARLES BATTEUX, chanoine de Reims, sa patrie (1713-1780), est surtout connu par ses *Principes de littérature*. Cet ouvrage, si prisé d'abord, a beaucoup perdu de sa réputation. Renfermé dans les études classiques, l'abbé Batteux explique le génie, en ramenant les arts à un seul principe, l'imitation du beau dans la nature, ou, comme il s'exprime lui-même, *l'imitation de la belle nature*. Cet ouvrage renferme d'utiles vérités et des chapitres judicieux; mais la froideur de ses dissertations dénote qu'il avait subi la triste influence d'un siècle qui glaçait le ta-

lent par l'analyse. Le style, d'ailleurs, en est détestable, et les règles y sont multipliées à l'excès.

On doit encore à l'abbé Batteux, entre autres ouvrages :

1° La *Traduction d'Horace*, fidèle, à quelques inexactitudes près, mais dénuée de grâce et de chaleur ;

2° La *Morale d'Epicure*, tirée de ses propres écrits ;

3° Les quatre *Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau, avec les traductions et des remarques* ;

4° L'*Histoire des causes premières* ;

5° Le *Cours élémentaire à l'usage de l'Ecole militaire*, en 45 vol. ;

6° Des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois*.

3. Les critiques qui précèdent s'étaient plus exercés sur les artifices du style que sur les sources de la pensée ; sur la forme que sur le principe même du beau.

Ce fut le P. André de Chateaulin (1675-1764), Jésuite distingué, qui, le premier, entra dans une nouvelle voie, et y marcha plus loin et avec plus de hardiesse qu'aucun de ceux qui le suivirent : nul n'a poussé plus loin la théorie du beau. Son *Essai*, qui parut en 1741, est une haute inspiration de Platon et de saint Augustin. Les dialogues de Phèdre et du grand Hippias [1], les Traités de la vraie religion et de la musique [2], voilà les sources fécondes et vives où il a puisé ses douces et lumineuses théories. Son ouvrage, s'il pèche quelquefois par subtilité ou par abondance, charme bien plus souvent par la simplicité des principes, la profondeur des sentiments et l'aimable naïveté du style. Ici, ce n'est pas la métaphysique qui disserte, c'est le bon sens qui se montre sous des formes attrayantes. Quand bien même ce livre ne serait pas propre à féconder le génie dans ses conceptions, il faudrait encore le lire, ne fût-ce que pour y trouver un modèle de cette politesse de langage qu'on aime à voir dans les écrits consacrés aux lettres. Rien n'est plus délicat que le ton de cet ouvrage : on dirait la grâce d'un homme du monde jointe à la gravité d'un cénobite.

[1] *Voy.* Hist. de la Littérature grecque, p. 235 et 249.

[2] *Voy.* Hist. de la Littérature sacrée, p. 308 et 306.

On doit encore au P. André divers écrits qui sont inférieurs à son Essai sur le beau ; mais dans son *Traité sur l'homme*, on reconnaît encore sa touche délicate et naïve.

4. JEAN-FRANÇOIS MARMONTEL, né l'an 1723, à Bort, ville du Limousin, fut en quelque sorte élevé dans le sein de l'Eglise : des religieuses lui apprirent à lire ; un prêtre lui donna gratuitement des leçons de latin, et son éducation s'acheva chez les Jésuites de Mauriac. Tonsuré à Limoges, suppléant des professeurs de philosophie au séminaire des Bernardins, à Toulouse, le jeune Marmontel débuta, à l'Académie des Jeux-Floraux, par un échec qui ne fut pas sans influence sur sa vie. Outré d'indignation, il écrivit à Voltaire pour lui crier vengeance, et dès lors (1743) commença sa correspondance avec cet homme trop fameux, et une liaison d'amitié qui, durant trente-cinq ans, se soutint sans altération. Après avoir remporté trois prix, en 1745, à cette même académie, qui l'avait rejeté d'abord, il renonça à l'état ecclésiastique, et s'achemina vers Paris, traduisant en vers, pendant le voyage, la *Boucle dec heveux nlevée*, poëme de Pope. En 1746 et 1747, il remporta le prix de poésie à l'Académie française, sur *la Gloire* et sur *la Clémence de Louis XIV*. De là, Marmontel aspira aux palmes théâtrales, et il donna successivement *Denys-le-Tyran* (1748), *Aristomène* (1749), *Cléopâtre* (1750), les *Héraclides* (1752), *Egyptus* (1753), *Numitor* (1754), toutes pièces plus ou moins faibles. Un poëme, qu'il composa sur l'*Etablissement de l'Ecole Militaire*, lui valut l'amitié de madame de Pompadour, la place de secrétaire des bâtiments, et une pension sur le *Mercure de France*.

5. Ce fut pour concourir au succès de ce journal, qu'il fit ces *Contes*, fort improprement appelés *moraux* : ils ne sont rien moins que cela. On les dit une peinture assez vraie de la société à l'époque où ils furent écrits. Nous le croyons ; mais ils n'en sont pas moins répréhensibles, et la lecture de ces Contes n'était guère propre à corriger les mœurs relâchées de ce temps. Ils ne sont propres qu'à dissimuler, sous le voile d'un langage maniéré et

en apparence réservé, l'horreur que doivent naturellement inspirer l'adultère et la séduction de l'innocence.

6. En 1760, Marmontel fut couronné pour la troisième fois à l'Académie française, pour l'*Epître aux poëtes sur les charmes de l'étude;* morceau plein d'une verve qu'il n'eut jamais ailleurs, mais dans lequel il exalte Lucain, censure Virgile, défend le Tasse contre les attaques de Boileau, et s'efforce d'enlever à celui-ci le rang qu'il occupe à si juste titre dans l'opinion. C'est à cette époque que Marmontel fit paraître la traduction en prose de *la Pharsale.*

7. La *Poétique française*, publiée en 1763, lui ouvrit les portes de l'Académie. Ami des philosophes, d'un caractère moins hardi que plusieurs d'entre eux, peut-être toujours croyant au milieu des incrédules, Marmontel composa deux romans qui annoncent une hostilité circonspecte et enveloppée contre le christianisme : ils portent l'empreinte d'une des manies de ce temps; c'était celle de disserter à tout propos sur toutes sortes de sujets : ainsi, dans *Bélisaire* (1767), l'auteur ne se contente pas de raconter les malheurs de son héros, il y ajoute des maximes sur la tolérance, qui furent censurées par la Sorbonne, et Marmontel fut obligé de désavouer son plaidoyer intempestif.

8. Dans les *Incas* (1777), ouvrage ennuyeux par la longueur des descriptions, fatiguant par un style ambitieux et poétique, il n'a pas cherché seulement à inspirer de l'horreur pour la barbarie des conquérants de l'empire du Pérou en général, et de Pizarre en particulier; mais il cherche constamment à rendre le clergé haïssable, en opposant à sa conduite la conduite de Barthélemi de Las-Casas. Il est bien reconnu maintenant[1] que Barthélemi ne fut pas le seul qui éleva une voix généreuse en faveur des Américains. Il y a aussi quelque chose de trop libre et de dangereux dans le tableau des aventures d'Alonzo et de Cora. Enfin, Marmontel, en plaçant Cora au rang des jeunes vierges consacrées au culte du soleil,

[1] Voy. mon Hist. Moderne, t. 1er.

n'a pas laissé échapper cette occasion de déclamer et de disserter contre les vœux perpétuels.

9. Marmontel s'est aussi essayé de bonne heure dans le drame lyrique ; mais la musique même n'a pu soutenir ses meilleurs opéras, tels que *Didon* et *Pénélope*. Le théâtre lui doit divers opéras-comiques : le *Huron*, *Lucile*, *Silvain*, l'*Ami de la maison*, *Zémire et Azor*, la *Fausse magie*, etc.

10. Nous n'entrerons pas dans des détails sur tout ce qu'a produit encore l'infatigable Marmontel, sur ses *Mélanges*, sur ses *Mémoires*, sur son *Histoire de la régence du duc d'Orléans*, sur ses *Leçons d'un père à ses enfants*, etc., etc. Nous ne dirons plus que quelques mots de ses *Eléments de littérature*, son meilleur ouvrage.

11. Marmontel, comme Diderot et Montesquieu, répudia le grand principe du P. André ; il annonce que le sentiment du beau est souvent relatif à l'habitude et au préjugé. Malgré cette erreur, les *Eléments de littérature* sont un ouvrage utile et consciencieux, où les théories sont hardies sans être téméraires, et où le goût se peut former, sans que le génie s'y trouve arrêté dans son essor. Les réflexions de Marmontel sur le beau artificiel, qu'il a mieux distingué que le P. André, qui le nommait beau arbitraire ; sur le goût, dans lequel il reconnaît deux éléments, l'un invariable, qui est le bon sens, l'autre variable, qui est le sentiment, sont justes et ingénieuses. Marmontel mourut en 1799.

12. Jean-François de La Harpe, issu d'une noble famille vaudoise, naquit en 1739, à Paris, de parents sans fortune. Orphelin à neuf ans, il entra comme boursier au collége d'Harcourt et remporta, en rhétorique, le prix d'honneur ainsi que tous les autres premiers prix. Accusé d'avoir écrit une satire contre le proviseur Asselin qui l'avait recueilli, le jeune La Harpe, au sortir de ses triomphes, fut enfermé pour plusieurs fois au Fort-l'Evêque ; détention qui ne fut pas sans influence sur la direction que prirent ses talents. En effet, il débuta par deux héroïdes : *Montézuma à Cortès* et *Elisabeth à don*

Carlos, où l'un et l'autre déclamaient contre les prêtres. L'auteur avait fait précéder ces deux pièces d'un *Essai sur l'Héroïde*, où se découvre un partisan de la philosophie moderne, et qui, pour ce motif, devint l'origine d'une guerre implacable entre La Harpe et Fréron. A la fin de 1763, il donna la tragédie de *Warwick*, coup d'essai brillant où l'histoire n'est pas respectée, ni le dénoûment naturel, mais où l'on trouve noblesse dans le style, vigueur dans le rôle principal, simplicité dans l'action, et surtout vérité dans le dialogue. La Harpe fit hommage de son début à celui qui, quoique éloigné de la capitale, tenait le sceptre de la littérature française, et l'auteur de Warwick devint un des amis de Voltaire parce qu'il était un de ses admirateurs.

13. Comme il arrive à bien des poëtes, La Harpe ne s'éleva pas, dans le genre tragique, au delà de son premier ouvrage. *Timoléon*, représenté en 1764, *Pharamond* en 1765, *Gustave* en 1766, les *Brames* en 1783, ne réussirent pas. Si *Menzicoff*, les *Barmécides*, *Jeanne de Naples*, *Coriolan* et *Virginie* n'éprouvèrent pas une semblable disgrâce en 1775, 1778, 1781, 1784 et 1786, elles sont bien éloignées de partager la fortune constante de *Warwick*. La conception de ce dernier rôle, celui d'un grand homme aigri par une grande injustice, est le ressort prodigué dans la plupart de ces pièces : la vengeance est le mobile que le poëte paraît affectionner. Aussi le sujet de *Philoctète* convenait-il au caractère de son talent, et, soutenu par le génie de Sophocle qu'il n'a guère fait que traduire, il obtint un entier succès en 1783.

14. Dans l'intervalle, La Harpe avait composé le drame de *Mélanie* (1770), pièce attendrissante, mais fautive, qui fut jouée pour la première fois en 1793, et que l'auteur retira du théâtre un an avant sa mort. En 1778 il fit imprimer un autre drame, *Barnevelt* : c'est le *Marchand de Londres*, sujet invraisemblable, mal choisi et qui révolte par son atrocité.

15. La Harpe se plaça sur son véritable terrain en proclamant les lois du goût dans deux petites pièces : les

Muses rivales (1779) et les *Audiences de Thalie* (1783). L'une est l'apothéose de Voltaire, allégorie relative à l'universalité de ses talents : le cadre en est rajeuni par l'agrément des détails, et l'on devine que la victoire doit rester à Melpomène ; l'autre, composée pour l'inauguration de la nouvelle salle du Théâtre-Français, est semée de traits fins contre les genres opposés à la bonne comédie.

16. Cependant La Harpe s'était ouvert une nouvelle carrière, celle des concours académiques à Paris et dans les provinces. La plupart de ses pièces couronnées sont des épîtres et des discours versifiés avec soin, pensés avec sagesse. Les idées en sont presque toujours justes, mais quelquefois un peu communes. Parmi ces discours, celui qui fixe d'abord l'attention par l'importance du sujet, roule *sur les Grecs anciens et modernes.*

17. La Harpe s'est essayé dans tous les genres de poésie, depuis l'ode jusqu'à la chanson. Quoique l'Académie ait, en 1773, couronné son ode *sur la Navigation*, en 1779 son *Dithyrambe aux mânes de Voltaire*, sa voix n'a rien de lyrique ; elle se plie mieux aux poésies légères et badines. On peut citer dans ce genre l'*Ombre de Duclos*, la *Réponse d'Horace à M. de V.* (Voltaire), *Tangu et Félime*, poëme en quatre chants imité des contes arabes (1780), etc. Ses romances ont du naturel et de la sensibilité, comme le témoigne *O ma tendre musette !* Il a moins réussi dans les essais de traduction qu'il a donnés de la Pharsale et de la Jérusalem délivrée.

18. Comme prosateur, La Harpe prend un haut rang parmi nos écrivains. Ses *Eloges*, la plupart couronnés par l'Académie française, sont d'un écrivain habile et versé dans l'art d'écrire : l'éloignement pour le néologisme et l'affectation, l'amour du beau, le sentiment exquis des convenances, telles sont les qualités qui constituent son mérite. Les *Eloges de Charles V* et de *Henri IV*, les premiers qu'il ait composés (1767-8), sont inférieurs à l'*Eloge de Catinat* (1775), où les différents mérites de ce sage héros sont parfaitement appréciés. L'*Eloge de*

Racine (1772) est l'ouvrage d'un littérateur consommé dans la théorie et dans la pratique du théâtre ; mais on peut lui reprocher de n'avoir pas assez rendu de justice à Corneille. L'*Eloge de Fénelon* est peut-être le mieux écrit de tous ; il est du moins le plus attachant. L'*Eloge de La Fontaine* (1774) offre les idées les plus saines ; le génie du fabuliste y est très-bien saisi ; mais il manque d'aperçus piquants, et Chamfort l'emporta sur La Harpe.

19. Malgré tant de travaux et de succès, La Harpe travailla pour de l'argent : il traduisit la *Vie des douze Césars* de Suétone, donna une version en prose poétique des *Lusiades* de Camoëns, et publia 21 volumes de l'*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par l'abbé Prévost; entreprise où l'on retrouve son discernement et sa méthode, mais qui fut plus utile à sa fortune qu'à sa renommée.

20. Au moyen de ses pensions et du produit de ses ouvrages, La Harpe se trouvait, pour un homme de lettres, dans une sorte d'opulence : il tenait l'un des premiers rangs dans la littérature : les leçons publiques qu'il prononçait au Lycée étaient écoutées avec respect, lorsque la révolution française éclata. Partisan des nouvelles réformes, dont il ne prévoyait pas les suites déplorables, il applaudit, dans des écrits périodiques, à la ruine des anciennes institutions ; mais il a si bien reconnu ses torts, il les a si bien effacés par les larmes du repentir, qu'en les consignant ici, nous croyons moins ternir sa gloire, que lui donner un nouveau lustre. Malgré les hommages qu'il eut la faiblesse de présenter à la *Terreur*, il fut jeté quatre ou cinq fois en prison (1794). Il s'y réfugia bientôt dans le sein de la religion, asile le plus sûr pour l'infortune, et traduisit le *Psautier*, à la tête duquel il a mis un excellent *Discours sur l'esprit des livres saints et le style des prophètes.*

21. Au sortir de prison, La Harpe reprit ses leçons publiques, et les réunit sous ce titre : *Lycée*, ou *Cours de littérature ancienne et moderne.* Il ne s'occupe point, comme a fait Marmontel, des principes générauxde la littérature ; il s'y contente d'examiner comment ces principes ont été appliqués dans la composition de tel ou tel

ouvrage en particulier, et s'attache surtout à reproduire les sentiments que faisait naître en lui l'examen des écrits soumis à son jugement.

Personne n'a montré plus de verve que La Harpe dans ce genre de style. Comme il était absolu dans ses opinions, qu'il les embrassait avec orgueil et s'y livrait sans mesure, son langage y prend une force extrême, une rare fécondité : souvent il emploie la plus vive éloquence pour dépeindre l'effet que produisaient sur son esprit les beautés et les défauts littéraires. Mais il résulte d'une pareille nature de talent des inconvénients que La Harpe n'a pu éviter. Il n'apporte aucune réserve ni aucune hésitation dans ses jugements, ne se doutant pas que parfois ils lui étaient dictés par des influences étrangères à la littérature. Ses amitiés, et plus souvent encore ses haines, qui changèrent plusieurs fois d'objet, furent les guides de sa critique. Le peu de flexibilité de son esprit a nui aussi beaucoup à la finesse et à la profondeur de ses vues. Il ne sut jamais voir la littérature que d'après ses vues habituelles, et, prenant les formes auxquelles il était habitué pour un type parfait, il ne sentit pas les beautés qui n'entraient pas dans ce système. Aussi apprécia-t-il d'une manière très-superficielle la littérature ancienne et la littérature étrangère. On peut observer encore que l'admiration de La Harpe s'attache trop souvent aux artifices de composition, aux calculs de l'art, qu'il croit démêler dans les chefs-d'œuvre, pendant qu'il néglige de s'occuper du génie qui les a dictés, des circonstances qui ont influé sur l'auteur, du caractère de son talent, en un mot de tout ce qui est l'âme et le principe des œuvres de l'esprit. C'est, au contraire, dans ce dernier système qu'écrivent les nombreux critiques de nos jours, quelle que soit d'ailleurs leur opinion. Il en est peu qui aient montré autant d'éloquence que La Harpe; mais plusieurs font preuve d'une plus grande pénétration et d'une analyse plus subtile et plus profonde.

Pendant que s'imprimait le Cours de littérature, La Harpe divulgua la *Correspondance littéraire* que, depuis

1774 jusqu'en 1791, il avait entretenue avec le grand-duc de Russie. C'est un journal dans lequel il juge presque tous les écrivains avec la dernière rigueur. Ses décisions sont trop souvent dictées par l'amour-propre et par des préventions. Un égoïsme aveugle y perce : il transcrit tous les petits vers échappés à sa muse ; il n'oublie aucun des compliments qui lui sont adressés, et prononce avec une hauteur dédaigneuse sur le mérite de ses concurrents ou de ses confrères.

La Harpe mourut en 1803. On a recueilli ses *OEuvres choisies et posthumes*, en 4 vol. in-8°.

22. Il y eut dans ce siècle, dit M. Charpentier, une autre critique : critique plus animée, plus vive, plus éclatante que la critique de théorie. Voltaire, s'il régna sur son siècle, ne régna pas sans contestation ; l'empire lui fut constamment disputé, et quelquefois avec bonheur. Parmi les hommes qui luttèrent contre la dictature philosophique et littéraire du seigneur de Ferney, trois ont conservé un nom que les sarcasmes de Voltaire n'ont pu parvenir à flétrir : ce sont Desfontaines, Fréron et Clément.

23. Guyot-Desfontaines, né l'an 1685 à Rouen, mort à Paris en 1745, après avoir été jésuite pendant quinze ans, se donna tout entier à la critique littéraire. Il travailla d'abord dans le *Journal des Savants*, auquel il rendit quelque éclat (1724), et successivement dans divers Recueils périodiques, tels que le *Nouvelliste du Parnasse* (1731), les *Observations sur les écrits modernes* et les *Jugements sur les écrits nouveaux* (1745). Voltaire publia contre Desfontaines le *Préservatif* (1738), où, sous prétexte d'y relever quelques erreurs du journaliste, il se livre aux personnalités les plus odieuses. Desfontaines y répondit par la *Voltairomanie* : l'année suivante, il fit paraître le *Médiateur* ; mais la guerre continua de part et d'autre, sans que la mort de Desfontaines la fît cesser. Voltaire attaqua lâchement sa mémoire, comme il avait attaqué brutalement sa vie.

Outre ses écrits polémiques, on doit encore à Desfontaines le *Dictionnaire néologique*, la *traduction de Gulliver*, *Racine vengé*, ou

l'Examen des Remarques de l'abbé d'Olivet sur ce poëte, une *traduction de Virgile*, qui, malgré ses imperfections, n'a point encore été surpassée, etc., etc.

24. Élie Fréron, né l'an 1719, à Quimper, après avoir, dans une *Ode sur la bataille de Fontenoi* (1745), surpassé Voltaire, qui ne lui pardonna pas ce succès, s'adonna tout entier à la critique littéraire. D'abord collaborateur de Desfontaines, son maître, il voulut marcher seul à travers les dangers de cette carrière ; et, dans ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (1749-54), dans son *Année littéraire*[1] (1754-76), dans le *Journal étranger*, il se fit, pendant vingt ans, l'arbitre de tous les ouvrages d'esprit. Sa critique vive et piquante, son style plein de gaieté et de sel, donnaient d'autant plus de cours à ses jugements, qu'ils étaient dictés par un goût sûr et par un tact exquis. Adversaire acharné du philosophisme, il fut quelquefois partial par haine de l'irréligion et de l'incrédulité ; mais on peut lui pardonner ce défaut dans une si bonne cause. Voltaire, impatient de toute censure, accabla Fréron d'épigrammes et d'injures grossières ; il alla même jusqu'à la licence aristophanique, et joua sur la scène son antagoniste, dans le drame médiocre de l'*Ecossaise*. La probité publique fit justice de cette indigne vengeance, et l'on ne voulut pas reconnaître Fréron dans l'odieux personnage que Voltaire donnait pour son portrait.

Fréron ne composa pas moins de 250 volumes de critiques, de jugements et d'analyses. On ne saurait nier qu'il n'ait rendu d'éminents services aux lettres, en démasquant, en signalant des écrivains médiocres, des novateurs dangereux, des réputations usurpées ; en défendant les principes du goût et de la morale, comme encore en se montrant l'ennemi du néologisme, du style emphatique, et de tout ce que les passions du XVIIIe siècle ont mis de mauvais dans les arts. Fréron mourut en 1776.

[1] Depuis 1776 jusqu'au milieu de l'année 1790, époque où l'*Année littéraire* a cessé de paraître, elle eut pour rédacteurs Fréron fils, Grosier, Royou, Dumouchel, Marivaux et autres. Collection complète, 290 vol. in-12.

25. Bernard Clément, né l'an 1742, à Dijon, mort à Paris en 1812, critique sévère et souvent irascible, avait ménagé jusque-là Voltaire, lorsque l'auteur des *Saisons*, Saint-Lambert, proclama le seigneur de Ferney

Vainqueur des deux rivaux qui partagent la scène.

Clément réclama vivement contre cette sentence, et la critique d'un seul vers alluma une querelle aussi longue qu'opiniâtre. Indépendamment du torrent d'injures que Voltaire répandit sur son importun censeur, il lui donna le surnom d'*Inclément*, par lequel on le désigne encore aujourd'hui. Il eut avec La Harpe des démêlés qui finirent par une réconciliation publique; et lorsqu'il vit Lebrun prendre part aux troubles de la France, il rompit l'ancienne amitié qui l'attachait à ce poëte. Comme critique, Clément manque de grâce et de flexibilité, comme aussi de ménagements; mais, s'il a de la rudesse, il est toujours plein de droiture et d'impartialité. On a de Clément un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont :

1° Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et les poëmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture;
2° Lettres à M. de Voltaire;
3° Essais sur la manière de traduire les poëtes en vers;
4° Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne;
5° Volume de satires,
6° Traduction de plusieurs harangues de Cicéron;
7° *Petit Dictionnaire de la cour et de la ville*, où l'on trouve un grand esprit d'observation;
8° Le *Journal français*, rédigé conjointement avec Palissot, et le *Journal littéraire* avec Fontaine et Deschamps;
9° La *Jérusalem délivrée* du Tasse, en seize chants. Si l'on en excepte plusieurs négligences, les vers, quelquefois durs et pesants, sont en général bien tournés; mais ils manquent de cette grâce, de ce moelleux, de cet attrait qui, seuls, peuvent soutenir les poëmes de longue haleine.

26. Joseph Trublet, chanoine de Saint-Malo, sa patrie (1697-1770), dévoué aux systèmes littéraires de Fontenelle et de La Motte, eut le malheur d'appliquer à la Henriade ce vers de Boileau sur la Pucelle :

Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

Voltaire, qui ne pardonnait point, l'immola dans le *Pauvre Diable*,

un de ces redoutables badinages qui ne coûtaient rien à sa verve satirique, et qui défaisaient pour toujours une réputation plus solidement établie que ne l'était celle de l'abbé Trublet. On plaignit Fréron, si grossièrement insulté; le mépris pour les vers de Pompignan parut injuste, et le portrait de Gresset, si spirituellement tracé, fit sourire et n'ôta rien à sa gloire. Mais il n'en fut pas ainsi de Trublet, et ce vers si plaisant :

Il compilait, compilait, compilait,

est resté pour jamais attaché au nom du *compilateur*. On n'a pourtant de lui que trois ouvrages :

1° *Essais de littérature et de morale*, composés de pensées détachées, dont la plupart sont rendues avec agrément, et presque toutes avec une clarté précise.

2° *Panégyriques des saints*, purement écrits, mais froids et précédés de réflexions judicieuses sur l'éloquence.

3° *Mémoires pour servir à l'histoire de MM. de la Motte et de Fontenelle.*

27. François Arnaud, abbé, natif d'Aubignac (1721-1784), débuta par une *Lettre sur la musique au comte de Caylus* (1754), brochure qui commença sa réputation. Ardent admirateur de Gluck, il fit, à l'occasion des querelles qui s'élevèrent en 1777 sur la musique, imprimer, dans le *Journal de Paris*, un assez grand nombre de morceaux en faveur du musicien allemand. Du reste, il travailla presque toujours avec Suard, son ami, au *Journal étranger* (1760-2), à la *Gazette littéraire de l'Europe* (1764-6), etc., dont ils ont réuni les meilleurs morceaux sous le titre de *Variétés littéraires* et *Mélanges de littérature.*

28. Rigoley de Juvigny, compatriote de Crébillon, fut, comme Fréron, un chaud antagoniste de la secte philosophique; et s'il n'eut pas le même talent que l'auteur de l'Année littéraire, on ne saurait lui refuser de l'instruction, du goût et de la critique. La *Cause célèbre*, ou *Nouveau Mémoire pour l'âme de Jacques Féron, blanchisseur à Vanvres*, est une plaisanterie ingénieuse, écrite avec beaucoup d'agrément, où les philosophes sont poursuivis par des saillies très-humiliantes pour leur amour-propre. On lui doit encore, entre autres ouvrages, un Traité sur la *Décadence des lettres et des mœurs, depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours*; décadence que l'auteur attribue au relâchement des bonnes études, à la manie du bel-esprit, et surtout aux principes philosophiques répandus par Voltaire. Rigoley de Juvigny mourut en 1788, dans un âge avancé.

29. L'abbé Thomas-Marie Royou, né vers l'an 1741, à Quimper, courageux défenseur des saines doctrines politiques et littéraires, succéda à Fréron, son beau-frère, dans la rédaction de l'*Année littéraire*, où il publia des articles non moins remarquables par une logique rigoureuse et pressante que par un style élégant et vif. En

1790, l'abbé Royou fonda l'*Ami du Roi*, qui lui valut la proscription. Il mourut en 1792, dans un asile que lui avait ouvert l'amitié. On lui doit, outre ses écrits périodiques, le *Monde de verre réduit en poudre*, ou *Analyse et réfutation des Époques de la Nature*, critique ingénieuse et piquante du fameux système de Buffon.

30. L'abbé SABATIER de Castres (1742–1817), d'abord partisan du philosophisme, ne tarda pas à devenir, contre cette secte impie et immorale, le défenseur de la religion et des mœurs. Il commença cette guerre des bons principes contre les mauvais par le *Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire* (1771), et la continua dans les *Trois siècles de la littérature française*, ouvrage qui a fait surtout sa réputation. C'est un tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier jusqu'en 1772. L'abbé Sabatier y juge sévèrement le philosophisme et ses adhérents ; il les attaque sans cesse et emploie alternativement contre eux le raisonnement et la moquerie. Malgré le succès qu'obtint ce livre, on peut lui reprocher des défauts qui semblent contradictoires et qu'il réunit cependant : tantôt de la déclamation et de l'enthousiasme à froid, tantôt de la recherche, de l'afféterie et l'abus de l'antithèse. On lui doit encore un grand nombre d'écrits parmi lesquels nous nous contenterons de citer les *Siècles payens* ou *Dictionnaire mythologique, héroïque, politique, littéraire et géographique de l'antiquité païenne,* en 9 vol. in-12.

---

§ 2. *Erudits, traducteurs, compilateurs.*

1. Furgault : sa Grammaire grecque, son Dictionnaire d'antiquités, etc. — 2. Brumoy : ses divers ouvrages, entre autres son Théâtre des Grecs. — 3. Rochefort : traducteur d'Homère et de Sophocle. — 4. Bitaubé ; sa traduction d'Homère, ses poëmes de Joseph et des Bataves. — 5. Larcher, traducteur d'auteurs grecs et anglais. — 6. Ricard ; sa traduction de Plutarque. — 7. La Porte du Theil, traducteur d'Eschyle et de Callimaque. — 8. Gedoyn : sa Traduction de Pausanias, etc. — 9. Clavier, éditeur de Plutarque, traducteur de Pausanias, etc. — 10. L'abbé Auger, traducteur de Démosthènes, d'Eschine, d'Isocrate, etc. — 11. Mongault ; sa traduction des lettres de Cicéron à Atticus et d'Hérodien. — 12. Dussaulx, traducteur de Juvénal. — 13. Lemonnier, traducteur de Térence, de Perse, etc. ; ses Fables, Contes et Épîtres. — 14. La Bletterie, traducteur de Tacite. — 15. Lagrange, traducteur de Lucrèce et de Sénèque. — 16. Bougainville, traducteur de l'Anti-Lucrèce. — 17. Mirabaud ; sa [illegible] de la Jérusalem délivrée, du Roland furieux

etc. — 18. Du Resnel, traducteur des Essais sur la critique et sur l'homme, de Pope. — 19. Dupré de Saint Maur, traducteur du Paradis perdu. — 20 Duperron de Castéra, traducteur des Lusiades. — 21. Le Tourneur : sa traduction des Nuits d'Young, de Shakspeare, etc. — 22. Suard ; sa traduction de l'Histoire de Charles-Quint, par Robertson ; ses autres ouvrages. — 23. Du Bournial, traducteur de Don Quichotte. — 24. Chompré ; son Dictionnaire de la Fable, etc. — 25. Demoustier ; ses Lettres sur la Mythologie, son Théâtre. — 26. Autres érudits, traducteurs ou compilateurs.

1. Nicolas Furgault, né l'an 1706, à Saint-Urbain, près de Joinville, publia, en 1746, un *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, dont l'Université fit constamment usage jusqu'au moment de sa suppression. Il en fut de même à l'égard de la prosodie latine, qu'il donna sous le titre d'*Abrégé de la quantité*. On doit encore à Furgault un *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, un *Dictionnaire géographique, historique et mythologique*, etc. Tous les ouvrages de Furgault, mort en 1795, ont été surpassés par d'autres semblables.

2. Pierre Brumoy, né à Rouen, en 1688, Jésuite en 1704, se fit connaître d'abord par des *Pensées sur la décadence de la poésie latine*, insérées dans les mémoires de Trévoux. Des travaux plus considérables l'occupèrent ensuite. A l'étude des lettres, il joignit celle des mathématiques, qu'il professa même pendant six ans. Il mourut en 1742. Ses principaux ouvrages sont :

1° La *Vie de l'impératrice Eléonore*, biographie très-édifiante, qui n'est traitée que sous le rapport religieux ;

2° L'*Apologie des Anglais et des Français*, ou *Observations sur le Livre* (de Muralt) intitulé : Lettres sur les Anglais et les Français, ouvrage fait en société avec Desfontaines ;

3° L'*Examen du Poëme de la Grâce*, avec les PP. Pongnant et Rouillé ;

4° Le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et des analyses, des discours et des remarques sur le théâtre grec. Cet ouvrage est plein d'érudition ; mais on y désirerait plus de précision et de simplicité dans le style, et dans les traductions, une exactitude égale à leur élégance. On peut lui reprocher aussi, sinon son admiration pour le théâtre grec, au moins trop de penchant à déprimer le nôtre.

5° *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*. On y trouve deux poëmes latins : le premier, sur les *Passions*, plein d'imagination et de poésie, et recommandable par l'élégance comme par la pureté du style ; le deuxième, sur la *Verrerie*, qui présente des fictions ingénieuses et de beaux vers. A la suite de ces deux poëmes, que l'auteur

a traduits en une prose très-inférieure à ses vers, sont des Discours, des Épîtres, des Tragédies, *Isaac*, *Jonathas*, et le *Couronnement de David*; des Comédies, la *Boîte de Pandore* et *Plutus*, pièces qui prouvent, dit Voltaire, qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens, que d'égaler, par ses propres productions, les grands modèles;

6° Le 11e et le 12e volume de l'*Histoire de l'Église gallicane*, que les PP. de Longueval et de Fontenay avaient conduite jusqu'au 10e volume inclusivement. Le travail du P. Brumoy ne vaut pas celui de ses devanciers.

3. GUILLAUME DE ROCHEFORT, natif de Lyon (1731-1788), a donné la traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, où il a prouvé, par des discours préliminaires, qu'il était plus fait pour commenter savamment les anciens que pour les traduire avec bonheur; en général, son style est traînant et diffus. On lui doit encore la *Traduction complète du théâtre de Sophocle*, version estimée, avec des notes pleines de goût, de critique et de littérature; quelques tragédies (*Ulysse*, *Electre*) qui n'eurent point de succès, et plusieurs *Mémoires* importants dans le recueil de l'Académie des inscriptions.

4. PAUL-JÉRÉMIE BITAUBÉ, né l'an 1732, à Kœnigsberg, d'une famille de réfugiés français, se passionna de bonne heure pour le barde ionien. Dès 1762, il donna une *Traduction abrégée de l'Iliade*, qui devint, en 1780, une traduction complète. L'*Odyssée* parut cinq ans après. Cette traduction a beaucoup de naturel et d'élégance; elle se fait lire avec un extrême intérêt, mais elle est en prose, et quelle prose peut rendre une telle poésie!

On retrouve dans le poëme de *Joseph* (1767) un homme nourri de la Bible, d'Homère et de tous les classiques grecs ou latins. Cet ouvrage n'est pas sans un certain mérite de composition; il y règne un fonds de sentiments tendres et religieux qui touchent; mais on y trouve quelques scènes de volupté, dont les couleurs vives et transparentes peuvent altérer l'innocence des jeunes lecteurs. Les *Bataves*, autre poëme en prose, parurent en 1796, sous les auspices de la révolution française. Une composition raisonnable, mais à peu près historique et froide comme la *Pharsale*, des pensées élevées, quelques beautés

de détail, l'amour de l'humanité, tels sont les seuls titres de cet ouvrage.

On doit encore à Bitaubé :

1° La traduction d'*Herman et Dorothée*, de Gœthe, qu'il ose comparer aux poëmes d'Homère;
2° L'*Examen de la Profession du vicaire Savoyard;*
3° *De l'Influence des Belles-Lettres sur la Philosophie.*

Bitaubé mourut, en 1808, membre de l'Institut.

5. PIERRE-HENRI LARCHER, natif de Dijon (1726), aussi passionné pour l'anglais que pour le grec, publia tour à tour des traductions d'ouvrages composés dans l'une et l'autre langue, tels que l'*Electre d'Euripide* et le *Discours sur la pastorale*, de Pope; le *Martinus Scriblerus* du même auteur, plaisanterie un peu longue contre les érudits ; le *Roman de Chariton*, l'*Essai sur le sénat romain*, de Chapman; l'*Apologie de Socrate* et la *Retraite des dix-mille*, par Xénophon; l'*Histoire* d'Hérodote, etc. Larcher écrit généralement très-mal ; il ne se doute même pas de ce qu'est le style; mais la richesse de ses commentaires, l'importance de ses recherches géographiques et chronologiques font de ce dernier ouvrage un des plus beaux monuments de l'érudition française.

6. L'abbé RICARD, natif de Toulouse (1741-1803), entreprit, vers la fin du XVIII[e] siècle, de traduire entièrement Plutarque. Amyot, sous Charles IX, en avait donné une traduction, charmante de naïveté, mais chargée de fautes [1]. Au siècle de Louis XIV, deux académiciens, Tallemant et Dacier, pensèrent que les *Vies* de Plutarque pouvaient encore être traduites avec succès; mais la version du premier ne fut pas plus fidèle que celle du grand-aumônier de Charles IX, et la dureté de sa plume le fit appeler par Boileau *le sec traducteur du français d'Amyot*. La version du second fut reconnue plus exacte, mais écrite sans chaleur et sans vie ; elle justifie ce mot, qu'*il connaissait tout des anciens, hors la grâce et la finesse*. Après vingt ans de travail (1783-1803), l'abbé Ricard dota notre littérature d'une traduction, dont le pre-

[1] Voy. tome II de cet ouvrage, p. 189 et s.

mier volume fit dire à Dussaulx, traducteur de Juvénal : « On dira quelque jour le *Plutarque de Ricard*, comme on a dit jusqu'à présent le *Plutarque d'Amyot.* » Cette prédiction a été vérifiée.

On doit encore à l'abbé Ricard un poëme de la *Sphère*, qui lui donne un rang distingué parmi nos poëtes didactiques.

7. La Porte du Theil, né l'an 1742, à Paris, après avoir servi pendant plusieurs années (1756-1763), reprit avec ardeur l'étude favorite de sa jeunesse, le grec, et publia vers 1770 la *Traduction d'Eschyle*, traduction singulièrement remarquable et dont les notes montrent autant d'érudition que de sagacité et de bonne critique. On lui doit encore la *Traduction des Hymnes de Callimaque.* Il mourut en 1815, laissant un grand nombre de manuscrits précieux pour la science philologique.

8. Nicolas Gédoyn, natif d'Orléans (1667), abbé de Notre-Dame, à Beaugency, d'abord membre de l'Académie des Inscriptions (1711), s'ouvrit, en 1718, les portes de l'Académie française, par sa *Traduction de Quintilien*, auteur qui n'avait encore été traduit en français que par l'abbé de Pure. La préface de Gédoyn est très-estimée. C'est, en effet, le plus judicieux et le plus soigné de ses ouvrages : il y développe les causes de la corruption de l'éloquence chez les Romains. Quant à la traduction, plutôt libre que littérale, elle omet des mots, des phrases et jusqu'à des pages. Sa *Traduction de Pausanias* n'eut pas moins de succès, toutefois avec plus d'incorrections. En général, la composition de Gédoyn était précipitée : son style est clair, facile, animé ; mais il abonde en locutions familières, et l'élégance n'en est pas, comme on l'a dit souvent, la qualité distinctive. On lui doit encore un volume d'*OEuvres diverses*, où se trouvent les morceaux suivants :

De l'Education des Enfants ; — Vie d'Epaminondas ; — Des Anciens et des Modernes ; — Entretien sur Horace ; — De l'Urbanité romaine ; — Des Plaisirs de la Table chez les Grecs ; — Apologie des Traductions ; — Jugement de Photius sur les dix plus célèbres orateurs de la Grèce, etc.

Gédoyn mourut en 1744. Il était parent de la célèbre

Ninon de l'Enclos, dont il cultiva la société; ce n'était point là sa place, et la malignité de Voltaire en a tiré parti pour calomnier sa mémoire.

9. Étienne Clavier, savant helléniste, naquit à Lyon, en 1762. D'abord conseiller au Châtelet, puis juge au tribunal criminel de la Seine, enfin professeur au collége royal de France, il se distingua par d'importants travaux d'érudition, tels qu'une édition des *OEuvres complètes de Plutarque*, la traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore* et celle de la *Description de la Grèce, par Pausanias*, avec des notes excellentes. On doit encore à Clavier, entre autres ouvrages, l'*Histoire des premiers temps de la Grèce jusqu'à l'expulsion des Pisistratides*. Clavier était le beau-père de Paul-Louis Courier. Il mourut en 1817.

10. Athanase Auger, né l'an 1734, à Paris, ecclésiastique, professeur de' rhétorique à Rouen, se distingua par une connaissance approfondie de la langue grecque et des grands modèles qui l'immortalisent. C'est lui qui, le premier, fit passer dans notre langue les *OEuvres de Démosthènes et d'Eschine*, dont on ne connaissait que quelques discours; mais tout le feu des originaux s'est éteint sous les mains timides du traducteur. Sa version se recommande par la correction, par l'exactitude; mais elle manque de vie, de chaleur et de noblesse. Sa *Traduct ion dIsocrate* est plus estimée, parce qu'il est plus facile de reproduire la froide symétrie d'Isocrate que l'éloquence impétueuse et rapide de Démosthènes. On doit encore à l'abbé Auger les *OEuvres complètes de Lysias*, les *Harangues tirées d'Hérodote*, *de Thucydide et de Xénophon*, les *Discours choisis de Cicéron*, les *Homélies*, *Discours*, *Lettres choisies de saint Jean Chrysostôme et de saint Basile le Grand*.

Nous avons le regret de dire qu'Auger partagea les principes de la révolution: on le voit dans son *Projet d'Education publique* (1789), dans son *Traité des Gouvernements* (1791), dans sa *Constitution des Romains* (1792), etc.; mais nous devons ajouter que son adhésion aux doctrines révolutionnaires ne l'entraîna jamais à aucun acte dont il eût à rougir. L'abbé Auger mourut, du reste, avant d'avoir vu se consommer le régicide (7 février 1792).

11. Nicolas-Hubert Mongault (1674-1746), orato-

rien, se fit, dans la traduction, une réputation qui n'a rien encore perdu de son éclat. Il donna d'abord les *Lettres de Cicéron à Atticus*, puis l'*Histoire d'Hérodien*. Le style de ces deux traductions est élégant et pur, et les notes dont elles sont accompagnées offrent une érudition choisie. On doit encore à l'abbé Mongault deux Dissertations : l'une sur les *honneurs divins* rendus aux gouverneurs des provinces sous la république romaine, et l'autre sur le *fanum* (ou temple) élevé par Cicéron à sa fille Tullia.

12. Jean Dussaulx, né l'an 1725 à Chartres, mort à Paris en 1798, joua, comme homme politique, un rôle honorable dans la révolution, dont il combattit courageusement les excès; comme littérateur, il s'est fait connaître par divers ouvrages, et surtout par sa *Traduction* en prose *de Juvénal* : c'est la meilleure que nous ayons dans notre langue. En tête de cette traduction, Dussaulx a mis un parallèle entre Horace et Juvénal, où il donne la palme à son modèle, comme il arrive toujours aux traducteurs.

13. L'abbé Antoine Lemonnier, né en 1721, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, mort à Paris en 1797, donna, en 1770 et 1771, une traduction élégante et fidèle des *Comédies de Térence* et des *Satires de Perse*. Il s'exerça ensuite dans un autre genre, et publia des *Fables, Contes et Epîtres*. L'abbé Lemonnier s'est fait distinguer dans un genre où a excellé seul La Fontaine. On cite comme son chef-d'œuvre l'*Enfant bien corrigé*, qui nous semble devoir être rangé parmi les Contes.

14. René de la Bletterie, né l'an 1696, à Rennes, oratorien, après quelques Essais poétiques, entre autres une tragédie de *Thémistocle*, publia la *Vie de l'Empereur Julien* (1735), ouvrage curieux, impartial, aussi bien pensé que bien écrit, et dont les critiques de Voltaire et de Condorcet n'ont pas diminué la réputation. Cette Biographie fut suivie de l'*Histoire de Jovien* et de la *traduction de quelques ouvrages de Julien* (1748), production que recommandent l'enchaînement des faits et l'aisance de la version française. L'étude approfondie de Tacite, qu'il expliquait comme professeur d'éloquence au Collége-Royal, lui fit naître l'envie de traduire cet auteur; mais sa *Traduction*, trouvée exacte, parut bourgeoise et maniérée; ce qu'exprime le distique suivant :

Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

La Bletterie, comme on le voit, était Janséniste. Il mourut en 1772

15. LAGRANGE (1738 - 1775) puisa dans la société du baron d'Holbach, dont il élevait les enfants, l'idée de traduire Lucrèce. Cette Traduction est une des meilleures que nous ayons dans notre langue : le style en est facile et coulant, et les notes, dont le traducteur a fait suivre chaque chant, annoncent un critique instruit, judicieux et plein de goût. Lagrange réussit moins dans la *traduction de Sénèque*; elle est fidèle et précise, mais c'est le plus souvent aux dépens de l'élégance et de l'harmonie. On doit encore à Lagrange la traduction des *Antiquités de l Grèce*, par Lambert Bos.

16. JEAN-PIERRE DE BOUGAINVILLE (1722-1763), frère du célèbre navigateur de ce nom, s'est fait une certaine réputation comme érudit et comme traducteur. Membre des deux Académies, il publia plusieurs *Dissertations* intéressantes, la traduction du *Périple d'Hannon*, celle de l'*Anti-Lucrèce*, et le *Parallèle* de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, avec la conquête des mêmes contrées, par Thamas-Koulikan [1]. On lui doit encore une tragédie inédite, intitulée : *Mort de Philippe*, dont le style ferait honneur aux meilleurs poëtes tragiques.

17. J.-B. DE MIRABAUD, né l'an 1675, à Paris, fut le premier qui publia (1724) une traduction supportable de la *Jérusalem délivrée*. Celle du *Roland furieux* (1758) n'a pas le même mérite ; on n'y retrouve point le *molle et facetum* de l'Arioste, ni cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants. Mirabaud passe pour l'auteur de quatre autres ouvrages : l'*Alphabet de la fée Gracieuse;* le *Monde, son Origine et son Antiquité;* les *Opinions des Anciens sur les Juifs*, et les *Sentiments des Philosophes sur la nature de l'âme;* mais c'est à tort qu'on lui attribue le *Code monstrueux d'athéisme*, publié sous son nom et sous le titre de *Système de la Nature :* on sait qu'il est du baron d'Holbach. Mirabaud mourut en 1760.

18. JEAN-FRANÇOIS DU RESNEL, natif de Rouen (1692-1761), abbé de Sept-Fontaines, après s'être distingué dans la chaire, s'adonna presque exclusivement à la littérature. Outre un *Panégyrique de saint Louis* et six *Mémoires* insérés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, on lui doit la traduction en vers français de l'*Essai sur la critique* et de l'*Essai sur l'homme*, de Pope. Cette version est pure et correcte, mais souvent aussi faible qu'infidèle ; on y remarque toutefois plusieurs morceaux qui ne sont pas sans mérite; ce qui n'étonne pas, s'il est vrai que Voltaire, comme il l'avoue

[1] *Voy.* mon *Histoire moderne*, t. 2.

dans une lettre à Thibouville (20 février 1769), ait fait la moitié des vers de cette traduction.

19. Nous ne mentionnons ici DUPRÉ DE SAINT-MAUR (1695-1774) que parce qu'il contribua peut-être plus que personne à répandre en France le goût de la littérature anglaise, par sa *Traduction du Paradis perdu* (1729). Cette traduction obtint un grand succès, et valut à son auteur le titre d'académicien : elle a, depuis, été surpassée de beaucoup.

20. Parmi les traducteurs d'écrivains étrangers, il faut placer DUPERRON DE CASTERA (1707-1752), auteur de mauvais romans, qui traduisit les *Lusiades* de Camoëns, en style froid, traînant ou boursouflé. On lui doit encore le *Théâtre espagnol*, extrait plutôt que traduction de dix pièces de Lopez de Véga.

21. PIERRE LE TOURNEUR, né l'an 1736, à Valognes, après avoir remporté deux prix académiques, l'un à Montauban, l'autre à Besançon, traduisit les *Nuits d'Young*, et donna successivement les *Méditations sur les tombeaux*, d'Hervey ; l'*Histoire* de Richard Savage, le *Théâtre* de Shakspeare, les *Poésies galliques* de Macpherson, *Clarisse Harlowe* de Richardson, la *Vie du baron de Trenck*, etc. Toutes ces traductions ont eu le plus grand succès, et elles ne sont pas en effet sans mérite.

22. ANTOINE SUARD, né l'an 1734, à Besançon, vint à Paris à l'âge de dix-sept ans, et se lia avec les hommes qui faisaient alors les réputations. Toutefois, il dut le commencement de la sienne à la traduction de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, traduction où l'on trouve une facilité élégante, un tour libre et naturel, presque inconnu dans les ouvrages traduits (1771). Cette traduction lui ouvrit les portes de l'Académie (1774), dont il devint bientôt secrétaire perpétuel ; il avait en outre le titre de censeur royal. Dans la fameuse querelle des Gluckistes et des Piccinistes, Suard prit vivement le parti de Gluck, et publia, à ce sujet, les *Lettres de l'Anonyme de Vaugirard*, son chef-d'œuvre ; c'est un persiflage plein d'esprit, de finesse et de goût. D'abord partisan de la révolution, il ne tarda pas à s'en détacher, et mérita d'être proscrit (1797). Il quitta la France et n'y revint qu'après le 18 brumaire (1799).

Suard avait été presque toute sa vie journaliste (*Journal Étranger*, *Gazette de France*, *Gazette littéraire de l'Europe*, *les Indépendants*). De retour en France, il fonda le *Publiciste*, que supprima en 1806 le despotisme impérial. Il survécut encore dix ans à ce coup d'autorité.

Outre l'Histoire de Charles-Quint, on doit à Suard des *Variétés littéraires* avec l'abbé Arnaud, l'*Histoire de l'Amérique*, traduite de Robertson, et des *Mélanges de Littérature.*

23. Du Bournial, traducteur de *Don Quichotte*, est simple sans être trivial ; il est surtout copiste fidèle ; il l'est au point qu'en plaçant le français à côté de l'espagnol, on reconnaît, dans la plupart des phrases, la même marche, les mêmes constructions, les mêmes tours; ce qui donne au style du traducteur un peu de gêne et d'affectation.

24. Pierre Chompré (1698-1760), maître de pension, à Paris, fit pour ses élèves plusieurs ouvrages estimables qui lui ont survécu. Tels sont le *Dictionnaire de la Fable* pour l'intelligence des poëtes, des tableaux et des statues dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique ; le *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connaissance des tableaux historiques tirés de l'Ecriture même et de Flavius Josèphe, etc.

25. Charles-Albert Demoustier naquit l'an 1760, à Villers-Cotterets, d'une famille qui, par son père, remontait au grand Racine, et, par sa mère, à La Fontaine. Ces souvenirs, joints aux dispositions de la nature, lui inspirèrent de bonne heure l'amour des lettres, sans toutefois le garantir du mauvais goût qui régnait dans la littérature française, lorsqu'il composa ses premiers ouvrages. Les *Lettres à Emilie sur la Mythologie* (1786), sont un chef-d'œuvre de faux-brillant et de bel-esprit ; aussi, le nom de *Demoustier* sert-il, comme celui de Marivaux, à désigner un genre affecté et prétentieux.

Demoustier a aussi travaillé pour le théâtre, et, dans toutes ses pièces, il a montré plus d'esprit que de connaissance du monde, plus d'envie d'éblouir par des traits ingénieux que de talent pour la vraie comédie. On ne joue plus aujourd'hui les *Femmes*, *Alceste à la campagne*, ou le *Misanthrope corrigé*, le *Conciliateur*, et les autres comédies de Demoustier, qui ont eu le plus de succès, parce que les tableaux qui ne sont pas pris dans le cœur

humain et dans l'observation du monde, ne peuvent rester longtemps sous les yeux du parterre éclairé. Demoustier mourut en 1801.

26. Le XVIIIe siècle a fourni beaucoup d'autres érudits, traducteurs ou compilateurs, parmi lesquels nous nous contenterons de citer : DREUX DU RADIER (Bibliothèques, Tablettes, Mémoires, Récréations, etc.); GOUJET (diverses Bibliothèques); SILHOUETTE (Essai sur l'homme, etc.); FRAGUIER, SEVIN et SALLIER (Dissertations, etc.); HOUBIGANT (Racines hébraïques, etc.); COSTE (Traductions, Commentaires, etc.); GUYOT DE PITAVAL (Bibliothèque, Recueil des causes célèbres, etc.); LA MARTINIÈRE (grand Dictionnaire historique, etc.); DESMOLETS (Editions et Recueils); DE LA PORTE (l'Observateur littéraire, le Voyageur français, etc.); ANQUETIL-DUPERRON (traduction du Zend-Avesta, etc.).

---

§ 3. *Philologie, Grammaire, Enseignement.*

1. Dumarsais: sa méthode pour apprendre la langue latine, ses Tropes. — 2. Girard ; ses Synonymes français, ses Principes de la langue française. — 3. D'Olivet; ses Essais de grammaire, etc.; ses traductions. — 4. Restaut ; sa Grammaire française. — 5. De Brosses ; ses divers ouvrages, entre autres son Traité de la formation mécanique des langues. — 6. Beauzée ; son Dictionnaire de grammaire, sa Grammaire générale, etc. — 7. De Wailly : ses Principes de la langue française, etc. — 8. Court de Gebelin ; son Monde primitif. — 9. Rivarol ; ses divers travaux sur la langue française. — 10. Radonvilliers ; sa Manière d'apprendre les langues. — 11. Lhomond ; ses divers ouvrages d'instruction élémentaire. — 12. Luneau de Boisjermain. — 13. L'abbé Gaultier.

1. CÉSAR CHESNEAU DUMARSAIS, né l'an 1676, à Marseille, célèbre grammairien, a laissé de nombreux ouvrages qui ne furent appréciés qu'après sa mort (1756). C'est d'abord son *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine :* elle consiste à faire apprendre aux commençants les mots les plus usités, et, quand on en vient à l'interprétation des auteurs, à se servir successivement d'une traduction littérale interlinéaire et d'une autre version conforme au génie de notre langue. Dumarsais a donné l'application de sa méthode sur l'*Epitome* du P. Jouvanci ; mais cette méthode a plus d'avantages apparents que réels.

Les *Tropes* de Dumarsais ont une réputation universelle, et tout ce qu'on a écrit depuis sur ce sujet est tiré plus ou moins de cet ouvrage. On lui doit encore des *Mélanges de grammaire et de philosophie* qu'il fit pour

l'Encyclopédie, une *Logique* et des *Principes de grammaire*.

2. Gabriel Girard (1677-1748), abbé, secrétaire interprète du roi, membre de l'Académie française, naquit l'an 1677, à Clermont, en Auvergne. Frappé de cette vérité générale, entrevue par Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, qu'il n'est point de mots parfaitement synonymes, il l'exposa dans un ouvrage intitulé : *La justesse de la langue française*, ou *les différentes significations des mots qui passent pour synonymes ;* ouvrage qu'il reproduisit avec de nouveaux développements, sous le titre de *Synonymes français*. Ménage et Bouhours avaient bien assigné la différence particulière de quelques synonymes ; mais ils n'en avaient point étendue l'idée, en l'appliquant à la considération générale des mots regardés comme tels. « La ressemblance d'un mot avec d'autres, » dit l'abbé Girard, n'embrasse pas toute l'étendue de la » signification ; elle consiste dans une idée principale que » tous énoncent et que chacun diversifie par une idée » accessoire qui lui donne un caractère propre et singu- » lier. » C'est en réunissant sous le même article les mots qui semblent synonymes, c'est en les mettant dans le sens qui les distingue le mieux, que l'auteur en fait une analyse comparée, où les nuances des mots, saisies presque toujours avec justesse, sont exprimées finement et rendues sensibles par des exemples composés avec autant d'esprit que de goût. Cet ouvrage, devenu classique dès l'origine, parut un trait de lumière pour tous les écrivains, soit français, soit étrangers, qu'il éclaira sur les finesses de l'expression, aperçues plutôt jusqu'alors par une finesse d'instinct que par une vue réfléchie. Bientôt les Allemands et les Anglais eurent leurs synonymes, et Gardin-Dumesnil en dota la langue latine. L'ouvrage de Girard, dit Voltaire, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister.

On doit encore à Girard : 1° les *Vrais principes de la langue française*, livre rempli de vues neuves et ingénieuses, en même temps qu'il décèle une grande con-

naissance du caractère de l'idiome; 2° l'*Orthographe française sans équivoque et dans ses principes naturels*, où il propose des innovations qui, plus conformes à l'analogie ou au bon usage, ont été pour la plupart adoptées.

3. JOSEPH THOULIER D'OLIVET, né l'an 1682, à Salins, se fit connaître avec avantage comme grammairien et comme traducteur. Grammairien, il publia des *Essais de grammaire*, un *Traité de la prosodie française*, et des *Remarques grammaticales sur Racine*, ouvrages dignes d'estime. Traducteur, il donna les *Entretiens sur la nature des dieux*, les *Tusculanes* et les *Catilinaires* de Cicéron, avec les *Philippiques* de Démosthènes, traductions qui, depuis, n'ont guère été surpassées. On lui doit encore la continuation de l'*Histoire de l'Académie française*, commencée par Pellisson; dix *Lettres* intéressantes au président Bouhier, et des éditions, avec des préfaces, de divers auteurs anciens ou modernes. D'Olivet mourut en 1768.

4. PIERRE RESTAUT, de Beauvais (1696-1764), d'abord professeur, puis avocat (1740), est surtout connu par sa *Grammaire française*, qui, longtemps, eut le privilége de servir dans les colléges à l'enseignement de la langue. Quoiqu'elle ne soit plus en usage, elle est loin d'être sans mérite; mais on peut lui reprocher des omissions importantes et même quelques règles fautives, en même temps que la fusion de la syntaxe avec la partie élémentaire.

5. CHARLES DE BROSSES, natif de Dijon (1709), et premier président au parlement de Bourgogne, après avoir parcouru l'Italie, publia des *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum*. C'était le premier écrit composé sur ce sujet, et la vogue en fut grande (1750). Dix ans après, il donna sa Dissertation sur le *Culte des dieux fétiches*, où il cherche à démontrer que l'ancienne religion de l'Égypte n'était autre chose, dans l'origine, que l'idolâtrie actuelle des peuples de la Nigritie. Sur l'invitation de Buffon, son ami d'enfance, il rédigea l'*Histoire des navigations aux terres australes*, qu'on regarde encore comme le meilleur exposé des progrès de la géographie dans le Grand-Océan. Cet ouvrage fut suivi d'une autre production toute différente,

témoignage des connaissances étendues et variées de l'auteur : c'est le *Traité de la formation mécanique des langues* (1765), où l'on trouve beaucoup de recherches neuves et profondes, des hypothèses et des aperçus ingénieux, mais trop d'idées systématiques. Un autre écrit, qui ne lui fait pas moins d'honneur, c'est l'*Histoire du* VII[e] *siècle de la République romaine* (1773), qu'il composa d'après ce qui nous reste de Salluste. Quoique en en genre il y eût beaucoup à donner aux conjectures, on ne peut disconvenir que tous les passages du texte latin ne pouvaient être plus naturellement placés qu'ils ne le sont dans le récit de l'historien français. Ce qui, d'ailleurs, est remarquable et digne d'éloges, c'est la profonde connaissance que le président de Brosses montre partout de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. On dirait qu'il y vécut et qu'il entra dans le secret des acteurs qu'il met en scène. La mort surprit l'auteur (1777) avant qu'il ait pu mettre la dernière main à cet ouvrage.

6. Nicolas Beauzée, né l'an 1717, à Verdun, mort à Paris en 1789, fut, après la mort de Dumarsais, chargé, dans l'Encyclopédie, des articles de grammaire; et, si l'on n'y retrouve pas la précision de son devancier, au moins la justesse et l'exactitude n'y laissent rien à désirer. Ils ont été réunis sous le titre de *Dictionnaire de grammaire*. On doit encore à Beauzée :

1° Une *Grammaire générale*. C'est la description de la région métaphysique de la grammaire : on a quelquefois de la peine à suivre l'auteur au milieu de tant de discussions arides et d'idées abstraites; mais on est toujours forcé d'admirer la finesse de ses vues;

2° Une nouvelle édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, en 2 vol. in-12. Le 2[e] volume est entièrement neuf; et les articles qui le composent, recommandables par la justesse et la solidité, offrent une logique plus sûre, mais moins de finesse que ceux du premier;

3° Une *Traduction* de Salluste, de Quinte-Curce et de l'Imitation;

4° Enfin, une *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*.

7. Noel-François de Wailly, natif d'Amiens (1724-1801), fut

l'un des grammairiens les plus distingués du XVIII[e] siècle. On lui doit : les *Principes généraux et particuliers de la langue française*, un *Traité de l'orthographe*, un *Nouveau vocabulaire français*, et beaucoup d'autres Ouvrages, Editions, Traductions, Commentaires, etc.

8. COURT DE GEBELIN, natif de Nîmes (1725-1784), fils d'un ministre protestant, et d'abord ministre lui-même, cessa bientôt d'exercer ces fonctions pour se livrer à la composition d'un ouvrage qui devait l'occuper toute sa vie. Cet ouvrage parut successivement de 1773 à 1784, en 9 vol. in-4°, sous ce titre : Le *Monde primitif*, analysé et comparé avec le monde moderne. Dans le premier volume, connu sous le nom d'*Allégories orientales*, Gebelin donne une idée de la manière dont il veut traiter la mythologie, qu'il regarde comme une allégorie suivie. Prenant pour texte un fragment de Sanchoniaton, conservé par Eusèbe, il cherche à prouver que Saturne, qui dévore ses enfants, représente l'inventeur de l'agriculture ; Mercure, avec son caducée, celui de l'astronomie et du calendrier ; Hercule, les travaux des champs, répartis suivant les douze signes du zodiaque, qui ne sont que les emblèmes de ses douze travaux.

Le deuxième volume comprend la *Grammaire universelle*. Suivant Gebelin, la parole est née avec l'homme, qui l'a reçue de la nature : ainsi, les règles qui en dirigent l'usage ne sont point arbitraires ; ce ne sont que des modifications de principes immuables. De cette grammaire universelle devaient découler les grammaires comparatives des différentes langues, et l'auteur prend pour exemples celles du chinois et du latin.

Le troisième volume a pour titre : *Histoire naturelle de la parole*, ou *Origine du langage et de l'écriture*. Tout mot, selon Gebelin, a sa raison prise dans la nature. C'est sur cette base qu'il fonde l'art étymologique. A ses yeux, les voyelles représentent les sensations, et les consonnes, les idées. Passant de là à l'écriture, il pense qu'elle a d'abord été hiéroglyphique, mais qu'ensuite les peuples commerçants en ont tiré l'alphabet, en sorte que cha-

cune des lettres dont il se compose est le signe d'un objet naturel.

Le quatrième volume contient l'*Histoire du calendrier*, qu'il partage en trois parties, civile, religieuse et allégorique; le cinquième est le *Dictionnaire étymologique de la langue française ;* le sixième et le septième, le *Dictionnaire étymologique de la langue latine;* le huitième, le *Monde primitif* dans divers objets concernant l'histoire, le blason, les monnaies, les jeux, les voyages des Phéniciens autour du monde, les langues américaines, etc.; enfin, le neuvième est un *Dictionnaire étymologique de la langue grecque.*

L'ouvrage de Gebelin ne conserve plus guère aujourd'hui de partisans que parmi les amateurs de systèmes et de rêveries. Du reste, il n'est pas sans danger, et comme l'a très-bien prouvé l'abbé Legros, le système de cet auteur mène à l'incrédulité et à l'athéisme.

9. LE COMTE DE RIVAROL, né l'an 1754, à Bagnols, en Languedoc, fut l'un des plus brillants esprits de la fin du XVIIIe siècle, qui fut le siècle de l'esprit : homme à la mode, digne de la gloire, que les salons regardèrent comme un prodige, que la politique européenne aurait pu compter comme un oracle, et que la postérité doit adopter comme un de ces génies heureux et incomplets tout ensemble, qui n'ont fait que montrer leurs forces. Son *Discours sur l'universalité de la langue française* partagea le prix proposé par l'Académie de Berlin (1784). La traduction de l'*Enfer*, du Dante, qui parut la même année, fit dire à Buffon que traduire ainsi c'était créer. Les *Lettres sur la religion et la morale*, publiées à l'occasion de l'ouvrage de Necker, sur l'importance des opinions religieuses, ne sont guère que des conversations vagues sur un livre assez vague lui-même. Mais de toutes ces improvisations de satire et de critique, échappées à la dissipation du monde, aucune n'eut autant de succès que le *Petit Almanach de nos grands hommes.* A l'époque de la Révolution, il en prévit, il en annonça toutes les conséquences dans le *Journal politique national;* il concourut

à la rédaction de l'ingénieux recueil intitulé les *Actes des apôtres*, où le ridicule était diversé sur les révolutionnaires. Obligé de se réfugier à Bruxelles, il écrivit ses *Lettres au duc de Brunswick et à la noblesse française* émigrée. Le *Discours sur la langue française*, composé à Hambourg, est plein de choses fines, subtiles et profondes. Il devait être suivi d'un nouveau *Dictionnaire*, que la mort ne lui permit pas d'achever. Une maladie violente l'emporta en 1801. Lorsque Bonaparte lui fit des offres, il lui répondit : « Le roi est un *principe*, on ne peut s'en écarter. »

10. LYSARDE DE RADONVILLIERS, né l'an 1709, à Paris, sous-précepteur des enfants de France, se montra digne de ces fonctions par d'utiles travaux, des essais de traduction et des études grammaticales. Sa *Manière d'apprendre les langues* suffirait pour lui donner place parmi nos grammairiens les plus distingués. En outre, on distingue dans ses œuvres divers *Opuscules* composés pour l'éducation de ses augustes élèves, et qui rappellent la manière et le style de Fénelon ; des *Fragments* d'un ouvrage entrepris pour la défense de la religion ; quelques *Articles* traduits du Spectateur d'Addisson, etc. L'abbé de Radonvilliers mourut en 1789.

11. CHARLES-FRANÇOIS LHOMOND, né l'an 1727, à Chaulnes, enseigna, pendant plus de vingt ans, les *sixièmes* au collége du cardinal Lemoine, sans vouloir jamais accepter des chaires plus élevées. Ses ouvrages sont connus de tout le monde, et nous ne les mentionnerons ici que pour mémoire. Ce sont le *De viris illustribus urbis Romæ*, des *Eléments de grammaire latine* et de *Grammaire française*, l'*Epitome historiæ sacræ*, la *Doctrine chrétienne*, l'*Histoire abrégée de l'Eglise*, et l'*Histoire abrégée de la religion*. Ce vénérable instituteur mourut en 1794.

12. LUNEAU DE BOISJERMAIN (1732-1801), savant instituteur, mais littérateur médiocre, dut un instant de réputation à son *Commentaire sur les OEuvres de Racine*. On lui doit, en outre, divers ouvrages d'éducation, tels que les *Vrais principes de la lecture*, un *Discours sur une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre la géographie*, un *Cours d'histoire universelle*, un *Cours de langue latine* et de *langue italienne*, et diverses *Traductions interlinéaires* pour l'étude de ces deux langues, faites d'après le plan de Dumarsais. Tout cela est maintenant oublié.

13. Dans un livre destiné à l'instruction, nous ne pouvons passer sous silence CAMILLE GAULTIER (1745-1818), laborieux instituteur, qui mit en pratique l'enseignement mutuel avant qu'ait paru la méthode dite de Lamaster. Ses ouvrages, tous relatifs à l'éducation, comprennent 21 vol. in-18. L'auteur a réduit en jeu la science élé-

mentaire; mais ces moyens, dont on s'est tant engoué, ont plus de spécieux que de réel; et, dans notre carrière, déjà longue, nous avons rarement vu l'enfance s'instruire solidement par ces petits artifices.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE.

§ 1er. *Histoire ecclésiastique.*

1. Dom Calmet; son Dictionnaire historique, etc., de la Bible. — 2. Mésenguy; son Nouveau et son Ancien-Testament. — 3. Berruyer; son Histoire du peuple de Dieu, etc. — 4. Lafitau; son Histoire de la constitution *Unigenitus*. — 5. Godescard; ses Vies des Pères, des Martyrs, etc. — 6. Du Halde: sa Description de la Chine, etc. — 7. Charlevoix; son Histoire du Japon.

1. Dom Augustin Calmet, homme savant parmi les Bénédictins, mourut abbé de Senones en 1757, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses immenses productions annoncent une extraordinaire opiniâtreté de travail; mais son style diffus, incorrect et lourd, la marche trop méthodique de son esprit, son érudition plus étendue que solide, sa critique plus minutieuse que profonde, tout cela fait que ses écrits sont moins lus que consultés.

Le plus utile de ses ouvrages est son *Dictionnaire historique, critique et chronologique de la Bible*, en 4 vol. in-fol. On y trouve une biographie ecclésiastique très-étendue et qui n'est pas sans mérite. Ce dictionnaire n'est du reste, sous une autre forme, qu'une répétition de son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, en 4 vol. in-4°, et de son *Commentaire littéral et critique* en 23 vol. in-4° (y compris la Bible en latin et en francais). Dans ces ouvrages, dom Calmet s'attache moins aux réflexions qu'aux faits, et cela est d'autant mieux que tout ce qu'il tire de lui-même est peu intéressant. On lui doit encore :

1° Une *Histoire universelle sacrée et profane* (peu estimée), *depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* 1720), en 17 vol. in-4°.

2° Une *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, en 7 vol. in-fol.

3° La *Bibliothèque de Lorraine*, où Don Calmet se montre trop prodigue d'éloges pour des écrivains obscurs; mais cet ouvrage suppose beaucoup de recherches.

4° Un *Traité sur les Apparitions des Esprits et sur les Vampires ou Revenants*. Ce traité, fruit de sa vieillesse (1751), montre une absence totale de critique.

Plusieurs autres écrits moins importants de Don Calmet sont relatifs à la Lorraine.

2. François-Philippe Mésenguy, natif de Beauvais (1707), successivement enfant de chœur, boursier et régent de collége sous Rollin et Coffin, se distingua par l'ardeur et l'entêtement de son jansénisme. Ses écrits contre la bulle *Unigenitus* firent beaucoup de bruit à cette époque Il propagea même les doctrines de sa secte dans son *Exposition de la Doctrine chrétienne*, condamnée par un bref de Clément XIII (1761). On retrouve les mêmes erreurs, mais à un moindre degré, dans son *Nouveau Testament avec des notes*, dans son *Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament avec des éclaircissements et des réflexions*. Mésenguy mourut en 1763.

3. Joseph-Isaac Berruyer, natif de Rouen (1681), professa longtemps avec distinction les humanités chez les Jésuites et se retira dans la maison professe de Paris, où il mourut en 1758, après avoir fait beaucoup de bruit dans le monde par son *Histoire du peuple de Dieu*. La première partie comprend l'Ancien Testament, en 7 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, écrit avec élégance, mais avec plus d'affectation que de chaleur, composé avec un art qui contraste avec la simplicité du sujet, semé de réflexions quelquefois heureuses, plus souvent déplacées, le texte sacré est revêtu de toutes les couleurs du roman, les patriarches sont travestis en Céladons, leurs femmes en Astrées, et leurs aventures offrent même des peintures indécentes. Ces tableaux sont mêlés de traits non moins inconvenants à d'autres égards, et qui valurent au P. Berruyer la condamnation de son ouvrage, tant en France qu'à Rome. Néanmoins il publia l'*Histoire du Nouveau Testament* dans le même esprit que

l'Ancien; mais ce n'étaient plus les mêmes grâces. Le texte y parut noyé dans un fatras de réflexions communes, dans un verbiage froid et entortillé. On voit que, malgré son envie de donner carrière à son imagination romanesque, le sujet ne s'y prête pas autant; mais l'*Hardouinisme* (t. 2, p. 462), dont il était zélé partisan, y est répandu avec profusion. Cette seconde partie eut, auprès des autorités ecclésiastiques, le même sort que la première, et même elle fut supprimée par un arrêt du parlement. Quelques années après, la troisième partie, que l'auteur avait promis de ne point mettre au jour, parut clandestinement à Lyon. Ce n'est qu'une paraphrase des *Epîtres des Apôtres*, d'après le commentaire du P. Hardouin, remplie, comme les autres parties, d'erreurs et d'idées singulières. Clément XIII la condamna comme Benoît XIV avait condamné les précédentes.

4. Pierre-François Lafitau, natif de Bordeaux (1685), d'abord jésuite, puis évêque de Sisteron, déploya pour le saint Siége un zèle qui ne se démentit jamais pendant toute sa vie (1764). En 1737, il publia l'*Histoire de la constitution Unigenitus* qui fit beaucoup de bruit. Outre cet ouvrage, on lui doit une *Vie de Clément XI*, des *Sermons*, des *Conférences pour les Missions*, etc.

5. Jean-François Godescard, né l'an 1728 à Roquemont, diocèse de Rouen, et mort à Paris en 1800, a laissé, parmi plusieurs ouvrages estimables, les *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints, traduites de l'anglais Butler*. C'est un livre aussi édifiant qu'instructif.

6. J.-B. Du Halde (1674–1743), jésuite, composa, sur les Mémoires de ses confrères, la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de la Chine*, en 4 vol. in-fol., cartes et figures. Cet ouvrage est ce que nous avions de plus complet, de plus exact et de mieux digéré sur ce vaste empire, avant qu'on en publiât l'*Histoire générale*, traduite du texte chinois par le P. du Mailla. Le style en est simple, judicieux, coulant, tel que l'exigeait le genre. On pourrait néanmoins y désirer quelquefois plus d'ordre et de critique.

Du Halde a travaillé aussi au Recueil des *Lettres édifiantes et curieuses* (26 vol. in-12), écrites des Missions étrangères, où, parmi des récits propres à intéresser la piété, on trouve des détails de géographie, de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle, dignes de l'attention des curieux et des savants. Ces Lettres ont été continuées par l'abbé de la Marche.

7. François-Xavier de Charlevoix, jésuite, né l'an 1682 à Saint-Quentin, après avoir passé plusieurs années aux missions du Canada, revint en France, y travailla vingt-deux ans au journal de Trévoux, et mourut en 1766, laissant d'estimables travaux historiques, tels que :

1° *Histoire et description du Japon*, qui renferme ce que l'ouvrage de Kœmpfer contient de plus intéressant, avec de nouveaux documents tirés des manuscrits et des relations des missionnaires de son ordre.

2° *Histoire de l'Ile espagnole* ou *de Saint-Domingue*, rédigée sur les Mémoires manuscrits du P. Le Pers. Elle ne traite que des affaires civiles et militaires.

3° *Histoire de la Nouvelle-France*, en 3 vol., dont les deux premiers contiennent l'histoire de tous les établissements français dans l'Amérique septentrionale, et le troisième, le Journal de son voyage, entremêlé de récits sur les mœurs des sauvages.

4° *Histoire du Paraguay*. Elle est écrite d'un style trop lâche et trop prolixe.

—

§ 2. *Histoire de France.*

1. Legendre ; sa Nouvelle Histoire de France. — 2. Dom Bouquet ; sa Collection des historiens de France. — 3. Mademoiselle de Lussan ; ses divers écrits sur l'histoire de France. — 4. Hénault : ses divers ouvrages, entre autres son Abrégé chronologique de l'histoire de France. — 5. Dom Vaissette : son Histoire générale du Languedoc. — 6. Lebeuf : ses Dissertations sur des points de notre histoire. — 7. Mably ; ses divers ouvrages. — 8. Caractère de ses écrits. — 9. Ses Observations sur l'histoire de France. — 10. Velly ; son Histoire de France. — 11. Villaret, continuateur de Velly. — 12. Garnier, continuateur de Villaret. — 13. Anquetil : son Esprit de la Ligue, etc. ; son Histoire de France. — 14 Gaillard ; ses divers écrits, entre autres son Histoire de la rivalité de France et d'Angleterre, de France et d'Espagne, etc. — 15. Millot : ses Éléments d'histoire ; défauts de cet ouvrage. — 16. Son Cours d'histoire à l'usage de l'école militaire, son Histoire des Troubadours, etc. — 17. Sainte-Palaye ; son Histoire des Troubadours, etc. — 18. Dom Rivet ; son Histoire littéraire de la France. — 19. Dom Lobineau ; son Histoire de la ville de Paris. — 20. Saint-Foix ; ses divers ouvrages, entre autres ses Essais sur Paris. — 21. Mercier ; ses différents écrits, entre autres le Tableau de Paris, les Portraits des rois, etc. — 22. La Vicomterie et Prud'homme.

1. Louis Legendre (1655-1733), né de parents pauvres, à Rouen,

dut le bienfait de l'éducation à l'archevêque de cette ville, François de Harlay, qu'il suivit à Paris, et dont il reçut un canonicat à Notre-Dame. On a de lui divers ouvrages, entre autres :

1° *Nouvelle Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*. Le style en est vif, net et châtié ; les faits y sont appuyés de bonnes preuves ; mais l'auteur, avec plus de talent encore, aurait eu bien de la peine à rendre intéressants les premiers siècles de notre histoire.

2° *Mœurs et coutumes des Français* : c'est un extrait de l'ouvrage précédent dont il forme la partie la plus curieuse. Velly en a beaucoup profité pour les aperçus généraux qu'il donne à la suite de chaque époque, et le traite de Legrand d'Aussi sur la même matière, quoique plus complet que celui de Legendre, ne l'a cependant point fait oublier.

3° La *Vie du cardinal d'Amboise, premier ministre de Louis XII* ; c'est un écrit fort médiocre.

2. Dom Martin Bouquet (1685–1754) fut un de ces savants Bénédictins qui ont rendu d'immenses services à la science historique et littéraire de notre pays. Depuis longtemps on s'occupait du projet conçu par Colbert, en 1676, d'une nouvelle collection des historiens des Gaules et de la France. Le P. Lelong s'en occupa d'abord ; mais la mort de cet oratorien (1721) en suspendit l'exécution. Elle fut reprise par Dom Bouquet qui, l'an 1738, publia les deux premiers volumes de cette collection, sous le titre de *Rerum Gallicarum et Francicarum Scriptores*. Il donna successivement six autres volumes et mourut en 1754 au milieu de cet important travail. Il a été continué par divers Bénédictins jusqu'au seizième volume, qui s'arrête au règne de Philippe-Augu e.

3. Marguerite de Lussan débuta dans le monde littéraire par deux ouvrages dont le succès fut assez brillant ; l'un est un roman intitulé : *Histoire de la comtesse de Gondès* (1730) ; l'autre a pour titre : *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste* (1733). Les *Veillées de Thessalie* sont un recueil de contes où l'auteur emploie tous les ressorts de la magie. Dans les *Mémoires secrets et les Intrigues de la cour de France sous Charles VIII*, mademoiselle de Lussan a su rattacher au récit des faits importants de ce règne, quelques caractères épisodiques assez bien tracés, et plusieurs situations intéressantes. On lui doit encore les *Anecdotes de la cour de François Ier* ; l'*Histoire de Marie d'Angleterre* ; l'*Histoire de la Vie et du Règne de Charles VI et de Louis XI* ; l'*Histoire de la dernière révolution de Naples* ; la *Vie du brave Crillon*, etc. En général, le style de cette dame est naturel, doux et facile, mais prolixe. C'est plutôt la grâce et la délicatesse des couleurs qui distinguent ses ouvrages, que la cha-

leur, la force et l'invention. Il n'en est aucun où l'on ne trouve des traits touchants de sensibilité, des pensées ingénieuses et quelquefois profondes. Enfin, quoiqu'on ait, de nos jours, beaucoup abusé d'un tel genre, les romans historiques de mademoiselle de Lussan offrent encore aujourd'hui une lecture agréable et même instructive.

4. CHARLES-JEAN-FRANÇOIS HÉNAULT, président au parlement de Paris, sa patrie (1685-1770), s'essaya de bonne heure dans la carrière littéraire : il obtint, en 1707, le prix d'éloquence à l'Académie française, et dans une question proposée par l'Académie des jeux floraux, il l'emporta sur La Motte. Il fit deux tragédies médiocres en vers (*Cornélie vestale* et *Marius*), un drame historique en prose (*François II*), des comédies (la *Petite Maison*, le *Jaloux de lui-même*, le *Réveil d'Epiménide* et le *Temple des chimères*), des poésies diverses et quelques dissertations ; mais il est surtout connu par son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France* (1744), avec cette épigraphe : *Indocti discant, et ament meminisse periti.* Chaque chose y a son trait : l'érudition y est succincte et complète. La justesse d'esprit de ce docte magistrat, ses connaissances approfondies, son exactitude, sa précision, son style simple et nerveux, mettent son ouvrage au premier rang de ceux qui ont éclairci l'histoire de France. Il remplit bien la seconde moitié de son épigraphe ; mais la première est loin d'être irrécusable, si l'on veut l'appliquer au temps de la première instruction. Le jeune étudiant ne ressentira que vide et sécheresse, là où l'homme instruit, parcourant d'un regard des faits familiers à son esprit, trouvera dans sa mémoire le supplément à ce que ne dit pas le président Hénault. On doit encore à cet auteur une *Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules*, ouvrage qui ne contient aucune recherche nouvelle, mais seulement l'analyse de celles de l'abbé Dubos sur le même sujet.

5. JOSEPH VAISSETTE, bénédictin, natif de Gaillac (1685-1756), débuta par une *Dissertation sur l'origine des Français*, dans laquelle il examine si ce peuple descend des Tectosages, anciens Gaulois établis dans la Germanie. L'auteur penche pour la négative ; mais le nom

de ce peuple indique l'œuvre capitale de Dom Vaissette. C'est son *Histoire générale du Languedoc*, en 5 vol. in-fol., à laquelle il travailla vingt-cinq ans sans relâche : ouvrage aussi savant que judicieux, exact et bien écrit. Le premier volume contient les différentes expéditions des Tectosages dans la France méridionale, l'établissement et la ruine du royaume des Visigoths, enfin la formation du royaume d'Aquitaine par Charlemagne, et son démembrement après la mort de Charles-le-Chauve. Le second renferme l'histoire des comtes de Toulouse et des autres grands vassaux du Languedoc, depuis 877 jusqu'à la condamnation des Albigeois (1165); le troisième, l'histoire de la guerre des Albigeois, et la suite des événements jusqu'à la réunion du comté de Toulouse à la couronne en 1271 ; le quatrième finit à la création définitive du parlement de Toulouse en 1447; et le cinquième, à la mort de Louis XIII, en 1643. A la fin de chaque volume se trouvent rassemblés les inscriptions antiques, les diplômes, les chartes et autres monuments qui servent de preuves aux récits, ainsi que de nombreuses dissertations sur les points historiques les plus importants.

On doit encore à Dom Vaissette un *Abrégé de l'histoire générale du Languedoc*, en 6 vol. in-12, ainsi qu'une *Géographie historique, ecclésiastique et civile*, ou description de toutes les parties du globe avec des cartes.

6. Jean Leboeuf, natif d'Auxerre (1687), fut l'un des hommes les plus savants dans les détails de notre histoire ; presque tous ses travaux roulent sur ce sujet. On a compté jusqu'à cent soixante-treize pièces de ce genre ; nous ne citerons que les principales :

1° *Discours sur l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française sous Charlemagne* ; il fut couronné par l'Académie des Inscriptions.

2° *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'Histoire de France et de supplément à la Notice des Gaules*, 2 vol. in-12.

3° *Dissertation dans laquelle on recherche depuis quel temps le nom de France a été en usage.*

4° *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris, suivie de plusieurs éclaircissements sur l'histoire de France*, 3 vol. in-12. Le 2e vol. renferme une dissertation, couronnée, comme la première, sur l'état des sciences depuis la mort de Robert jusqu'à celle de Philippe-le-Bel.

7. Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785), frère de Condillac et abbé comme lui, débuta par le *Parallèle des Romains et des Français, sous le rapport du gouverne-*

ment (1740), ouvrage qui décèle un partisan déclaré de la monarchie française et par conséquent un adversaire du philosophisme. Mais bientôt il changea d'opinion politique, sans toutefois sympathiser avec les philosophes. Il leur ressemblait pourtant plus qu'il ne pensait, et s'il prit une autre voie, il concourut de toutes ses forces et sans le savoir au même résultat.

L'abbé Mably s'occupa, toute sa vie, avec plus de suite et de gravité que les autres écrivains, de la politique et de la morale dans les rapports qu'elles peuvent avoir avec l'ordre public, comme on le voit dans ses divers ouvrages : le *Droit public de l'Europe fondé sur les traités*, les *Observations sur l'histoire d ea Grèce*, les *Observations sur les Romains*, les *Principes des négociations*, les *Entretiens de Phocion*, les *Observations sur l'histoire de France*, les *Principes des lois*, le *Gouvernement et les lois de la Pologne*, les *Doutes proposés aux économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés*, l'*Etude de l'histoire*, la *Manière d'écrire l'histoire*, les *Principes de morale*, les *Observations sur le gouvernement et les lois des Etats-Unis d'Amérique*.

8. Loin de s'applaudir, comme les autres écrivains, de ce qu'on appelait le progrès des idées, et de s'enorgueillir du temps présent, l'abbé Mably montra constamment du dédain pour les mœurs du siècle, pour le caractère des nations et des hommes. Indigné des désordres et de la frivolité qui régnaient autour de lui, son estime se porta sur les souvenirs de l'antiquité. Dans sa préoccupation misanthropique, il ne rendit justice à rien de ce qui appartenait aux temps modernes : ni la religion, ni le gouvernement, ni la gloire, ni les annales de la France et des nations européennes, ne lui parurent mériter un regard; il semble que sa haine pour l'ordre actuel ne pouvait pardonner même à la première origine d'où cet ordre était découlé. Ses livres étaient bien moins une louange de l'antiquité qu'une critique de son temps; ils inspiraient moins la vénération pour les institutions anciennes, que

le mépris pour les institutions modernes : un ton morose et hostile ne saurait faire naître l'admiration. D'ailleurs, ce qu'il vantait d'une manière exclusive, n'ayant aucun rapport, aucune parenté avec nous, n'aurait pu inspirer que des sentiments froids et pour ainsi dire abstraits. L'abbé de Mably suivait donc, ainsi que les autres écrivains, une marche destructive, et contribuait, sans le savoir, à affaiblir les liens déjà usés qui unissaient encore les membres d'une vieille société.

9. On aperçoit surtout ce caractère dans les *Observations sur l'histoire de France :* l'abbé de Mably se refuse à entrer dans l'esprit de nos anciennes mœurs, et de nos formes gouvernementales ; ce n'est pas assurément par défaut de savoir et de réflexion, ce serait plutôt par l'effet d'une prévention aveugle ; mais enfin l'auteur ne semble pas comprendre l'histoire de sa patrie. Il triomphe à flétrir tous nos vieux souvenirs, à ne montrer que barbarie ou despotisme dans les institutions qui, pendant mille ans, ont fait souvent le bonheur et toujours la gloire de la France. C'est de lui surtout que datent les préventions, aujourd'hui dissipées, que hors de la Grèce et de Rome, il n'y a pas eu de gouvernement, et que rien, dans nos annales, ne mérite nos sympathies et nos regrets.

Mais si l'abbé de Mably a exercé sur le vulgaire une fâcheuse influence, c'est bien certainement contre son gré : jamais il n'a désiré que l'on modelât les constitutions européennes sur les anciennes républiques ; car il répétait que ce changement n'était ni possible ni raisonnable. Nul écrivain n'eut plus que lui le don de prévoir ce qui pourrait résulter du mouvement des peuples ; il ne partageait pas les espérances légères des philosophes, qui ne voyaient dans l'avenir prochain que liberté, bonheur, lumières et perfectionnement, et éclairé par le mépris profond qu'il avait pour ses contemporains, il a su prédire une grande partie de nos malheurs.

10. Paul-François Velly, né près de Reims, à Crugny (1709), jésuite pendant quatorze ans (1726-1740), ne débuta dans la carrière des lettres qu'en 1753, par la

traduction d'un opuscule[1] satirique de Swift sur la guerre terminée en 1713 par le traité d'Utrecht. Les jésuites, dans le *Journal de Trévoux*, déclarèrent que le traducteur était *capable de quelque chose de mieux*. En effet, l'abbé Velly travaillait dans le silence à tirer parti d'un corps d'Annales françaises, dont les matériaux venaient d'être fournis par Dom Bouquet (p. 196), et l'an 1755 parurent les deux premiers tomes d'une nouvelle *Histoire de France;* cinq autres volumes parurent dans l'intervalle de quatre ans, et Velly travaillait au huitième lorsqu'il mourut (1759).

L'Histoire de Velly est superficielle; mais on ne saurait refuser à l'auteur de l'esprit et du goût dans le choix des matériaux, de la clarté, de la douceur et même de l'élégance dans la diction. Il a rendu notre histoire plus lisible, et le service n'était pas alors médiocre. Le fond de l'ouvrage, qu'on a tant déprécié, n'est pas sans mérite ni recherches : l'abbé Velly redresse Baillet, critique Rapin Thoyras, corrige Daniel, profite des ouvrages modernes, de l'*Esprit des lois* entre autres, et surtout des *Mémoires* publiés par l'Académie des inscriptions; mais, en général, il ne va pas aux sources, comme Rollin l'a fait pour l'histoire ancienne; et son œuvre n'a point, par conséquent, ce caractère d'originalité que maintenant on demande avant tout à l'historien.

11. Claude Villaret, né vers l'an 1715, à Paris, après avoir vécu longtemps dans la dissipation, écrit deux romans (la *Belle Allemande* et l'*Histoire du cœur humain*), et publié contre J.-J. Rousseau des *Considérations sur l'art du théâtre*, fut amené, par une place à la cour des comptes, à changer le cours de ses habitudes et de ses travaux. Chargé de mettre en ordre les restes des Archives qu'avait épargnés l'incendie de 1738, il se fit, après de longues études, le continuateur de Velly, dont il poussa l'ouvrage depuis la seconde année du règne de Philippe VI (1329) jusqu'à la neuvième du règne de Louis XI (1469). On trouva son style plus élégant et plus animé que celui

[1] Le *Procès sans fin*, ou l'*Histoire de John Bull*.

de son devancier, ses recherches plus neuves et plus profondes; mais il tombe souvent dans les longueurs et dans la déclamation. Malgré ses défauts, on le lit avec plus de plaisir et de fruit que son modèle. Il mourut en 1766.

12. J.-J. GARNIER, né l'an 1729, à Goron, bourg du Maine, d'abord humble employé du collége d'Harcourt, puis professeur d'hébreu au Collége de France, membre de l'Académie des inscriptions, continua Villaret, comme Villaret avait continué Velly. Le travail de Garnier comprend la fin du règne de Louis XI et s'arrête à la moitié du règne de Charles IX : il avait composé le reste de ce dernier règne; mais, par délicatesse, il ne voulut pas publier des faits peu honorables pour la royauté dans un temps où l'on en sapait les fondements, et ce même motif l'a déterminé sans doute à détruire son manuscrit. Garnier n'est pas superficiel comme Velly, ni déclamateur comme Villaret; mais il a moins de goût et d'esprit que le premier, moins de talent que le second : il est froid, prolixe et monotone.

On doit encore à Garnier : l'*Origine du gouvernement français;* l'*Homme de lettres*, dans lequel il s'est peint lui-même; un *Traité de l'éducation civile* qui en est comme la suite, et de nombreux *Mémoires* dans le recueil de l'Académie dont il était membre. Il mourut en 1805.

13. LOUIS-PIERRE ANQUETIL, né l'an 1723, à Paris, débuta par l'*Histoire civile et politique de la ville de Reims* (1756), dont il avait dirigé quelque temps le séminaire. C'est un ouvrage rempli de recherches curieuses et d'où sont bannies les vaines conjectures, les dissertations futiles. L'*Esprit de la Ligue* (1767) et l'*Intrigue du cabinet* (1780) attirèrent l'attention par leur intérêt et même par leur style. Ce sont ses deux meilleurs écrits. *Louis XIV, sa Cour et le Régent* (1789) n'est guère qu'un amas d'anecdotes sans liaison et sans prix depuis la publication des Mémoires qui les ont fournies. Son *Précis d'histoire universelle* (1797) est un abrégé faible et vide du volumineux ouvrage publié sous ce titre par des gens de lettres

anglais : on ne pouvait choisir un plus mauvais modèle. Quant à son *Histoire de France* en 14 vol. in-12 (1805), Anquetil l'écrivit à quatre-vingts ans pour amuser sa vieillesse : aussi ne faut-il la considérer que comme œuvre de passe-temps. Anquetil mourut en 1808.

14. GABRIEL-HENRI GAILLARD, natif d'Ostel en Picardie (1726), débuta à l'âge de dix-neuf ans par la *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, ouvrage dont le succès semble maintenant évanoui. En 1749, il donna la *Poétique française à l'usage des dames*, qui réussit beaucoup moins. Ces deux écrits furent suivis d'un *Parallèle des quatre Electres* (1750), et de *Mélanges littéraires* (1756), où l'on remarque une *Vie de Gaston de Foix*, prélude de ses grands travaux historiques. Ces travaux comprennent : l'*histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire* (1757), l'*Histoire de François Ier* (1766-9), l'*Histoire de Charlemagne* (1782), l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre* (1771-7), l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, (1782), etc. Dans l'Histoire de François Ier, on peut reprocher à l'auteur d'avoir préféré l'ordre des matières à l'ordre chronologique, et d'avoir divisé l'histoire de ce règne en histoire civile, politique, militaire, ecclésiastique et littéraire, vie privée, etc. L'Histoire de Charlemagne mérite le même reproche, et en outre, celui d'avoir comme étouffé la vie de son héros entre deux longues dissertations sur la première et sur la deuxième race. Les deux derniers ouvrages de Gaillard sont aussi les meilleurs. L'auteur ne s'y borne pas à considérer la rivalité des deux nations sous les seuls rapports de la politique et de la guerre ; il les a encore envisagées dans tous les autres objets de concurrence et de parallèle, tels que l'administration intérieure, les discordes civiles et religieuses, la gloire personnelle des monarques, les progrès des sciences, des lettres et des arts. Quant au style, il est clair, correct, élégant et facile. Gaillard est mort en 1807.

15. CLAUDE-FRANÇOIS-XAVIER MILLOT, natif d'Or-

nans (1726), fut tour à tour jésuite, puis lauréat académique, grand vicaire de Lyon, médiocre prédicateur, professeur d'histoire, membre de l'Académie française et précepteur de l'infortuné duc d'Enghien (1778). D'Alembert disait de Millot qu'il n'avait de prêtre que l'habit. En effet, dans ses *Éléments d'histoire* (de France et d'Angleterre, générale, ancienne et moderne), il relève, avec une continuelle affectation, les abus qui se sont glissés dans l'Église; il insiste sur les maux légers qui en furent la suite, passe très-légèrement sur les biens immenses qu'a produits la religion, et représente souvent le zèle des défenseurs de la foi avec des couleurs propres à le rendre odieux, comme on peut le voir dans le portrait de saint Hilaire de Poitiers : défauts impardonnables, surtout quand on songe que l'abbé Millot prétendait écrire pour la jeunesse. Le style ne vaut guère mieux que le fond ; il est saccadé, sententieux, déclamatoire et froid.

16. Le *Cours d'histoire à l'usage de l'école militaire* est aussi de l'abbé Millot. Il a les mêmes défauts de style et de pensée. On lui doit encore l'*Histoire littéraire des Troubadours*, compilation qu'il fit d'après Sainte-Palaye, sans connaître l'ancien idiome provençal; des *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, qu'il rédigea sur les manuscrits du duc de Noailles. C'est un livre de curiosité plus que de littérature, quoique l'auteur ait voulu lui donner ce caractère par une extraordinaire abondance de fastidieuses maximes.

L'abbé Millot mourut en 1785, le 21 mars, le jour même où, dix-neuf ans plus tard, son auguste élève fut lâchement assassiné dans les fossés de Vincennes.

17. La Curne de Sainte-Palaye, natif d'Auxerre (1697), membre de l'Académie des inscriptions en 1724, et de l'Académie française en 1758, porta ses premiers travaux sur les historiens de la première race, qui lui fournirent des *Mémoires* pleins d'intérêt. La lecture qu'il faisait de nos vieux romanciers pour y chercher les mœurs de nos ancêtres, le conduisit à faire des recherches sur l'origine de la chevalerie, et dans une suite de *Mémoires*, il décrivit cet établissement, à la fois politique et militaire, l'une des

institutions les plus remarquables du moyen âge. Il se proposait de publier une *Histoire des Troubadours*; mais il remit ses matériaux à l'abbé Millot, qui se chargea de la rédaction de cet ouvrage. Enfin, il devait exécuter un *Dictionnaire des Antiquités françaises*, et un *Glossaire de l'ancienne langue française*, deux œuvres immenses pour lesquelles ses manuscrits forment près de cent volumes in-folio; mais il mourut en 1781, avant d'avoir pu y mettre la dernière main.

18. ANTOINE RIVET DE LA GRANGE, né l'an 1683 à Confolens, après avoir pris une part assez active, dans un sens blâmable, aux discussions que souleva la bulle *Unigenitus*, se livra, dans un monastère bénédictin du Mans, jusqu'à sa mort (1749), à l'*Histoire littéraire de la France*, base d'une grande et durable réputation. Il en publia les neuf premiers volumes, et il faut, comme nous, l'avoir lu, analysé, extrait, pour se faire une idée de cet immense travail[1]. Les tomes X et XI sont dus à Dom Clémencet, et le XII[e] à Dom Clément. Les volumes XIII, XIV, XV, XVI, XVII et XVIII, publiés depuis 1814 jusqu'à nos jours, ont été composés, au sein de l'Institut, par une commission spéciale, où figurent MM. Brial, de Pastoret, Ginguené, Amaury-Duval, Petit-Radel, Daunou, etc.

19. Dom LOBINEAU, confrère de Dom Liron, naquit à Rennes en 1667. Il débuta par quelques volumes sur l'*histoire de Bretagne*, où il soutenait alors l'indépendance de ses ducs, opinion réfutée victorieusement par Vertot et Liron. Son *Histoire de la ville de Paris*, en 5 vol. in-folio, est plus estimée. On lui doit encore la traduction des *Ruses de guerre* de Polyen, et celle du *Théâtre* d'Aristophane. Cette dernière production est restée jusqu'ici manuscrite. Dom Lobineau mourut en 1727.

20. GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE SAINT-FOIX, né l'an 1698 à Rennes, débuta par le petit acte de *Pandore* (1721). Cette pièce fut suivie de *la Veuve à la mode*. De 1740 à 1761, il fit représenter une vingtaine de pièces, dont les principales sont *l'Oracle*, *le Sylphe* et *les Grâces*. Ce sont de petits tableaux de féerie ou de mythologie, qui, sur la scène, peuvent plaire aux yeux, mais qui

[1] Voy. la première partie de notre premier volume de l'*Histoire de la Littérature française*.

n'ont rien de dramatique, ni surtout rien de comique.

On doit encore à Saint-Foix des *Lettres turques*, faible imitation des *Lettres persanes*, et dont quelques passages le firent soupçonner de philosophisme. Ses *Essais sur Paris* jetèrent aussi quelques doutes sur ses opinions religieuses ; mais Saint-Foix protesta de son attachement à la religion, et le confirma par une mort chrétienne (1776).

Les *Essais sur Paris* sont l'ouvrage capital de Saint-Foix. Quoiqu'on y trouve beaucoup de choses fausses ou hasardées, qui souvent n'ont pas de rapport au sujet, ils offren tune lecture amusante et instructive, par le tableau varié qu'ils présentent de nos mœurs et de nos usages depuis l'origine de la monarchie.

A ces écrits, il faut joindre l'*Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, production estimable et curieuse, et une *Lettre au sujet de l'homme au masque de fer*, qu'il prétend être le duc de Monmouth.

21. Louis-Sébastien Mercier, né l'an 1740 à Paris, fut l'un des écrivains les plus féconds et les plus paradoxaux du XVIIIe siècle. Après avoir débuté par quelques héroïdes, comme faisaient tous les jeunes gens de l'époque, et découvert que Racine et Despréaux avaient *perdu* la poésie française, il résolut de ne plus faire de vers, proclamant que *les prosateurs étaient les vrais poëtes* (Néologie, p. 14). Ce n'était là qu'un scandale littéraire. En 1771, il en donna un autre, politique et moral, par la publication de l'*An 2240*, ouvrage qu'il intitula : *Rêve s'il en fut jamais*, et qui n'est, en effet, qu'un tissu de rêveries désordonnées, où il s'annonce comme prophète de la révolution. Sur ces entrefaites, il inondait les petits théâtres de pièces qui étaient à peine supportables, telles que *l'Habitant de la Guadeloupe, la Maison de Molière*, etc. Bientôt il publia le *Tableau de Paris* (1782-8), mélange d'absurdités, de vérités utiles, de paradoxes extravagants, de boursouflure, d'éloquence et de mauvais goût. Dans le même temps, il imprimait *Mon Bonnet de Nuit* (1783), où l'on trouve quelques chapitres agréables parmi les idées extravagantes ou communes dont il est rempli. C'est là que l'Iliade est mise au-dessous des Contes de fées, qu'on lève les épaules à ce Boileau *sans couleur*, à ce Racine *doucereux*, qui pourtant *avait de l'esprit*. A mesure que Mercier avançait dans sa carrière, il s'infatuait de plus en plus de son mérite ; il publiait des *Satires en prose rimée contre Racine et Boileau* ; il dénaturait l'histoire de France dans les *Portraits des Rois* ; il allait jusqu'au cynisme le plus révoltant dans le *Nouveau Paris* (1800), et dans la *Néologie*, récapitulait avec orgueil tous les services qu'il croyait avoir rendus aux lettres. Cet homme bizarre mourut en 1814.

22. Il faut dire un mot de **La Vicomterie**, mauvais avocat de province, qui vint jouer à Paris le rôle du plus exalté révolutionnaire, et donna naissance à un genre d'ouvrages qui devint à la mode : ce sont les *Crimes des Rois de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI* (1791), qu'il fit suivre des *Crimes des Papes* (1792). A son exemple, on imprima les *Crimes des Reines*, les *Crimes des Empereurs*, etc., de **Prudhomme** et autres misérables qui ne reculaient devant aucun crime.

—

§ 3. *Mémoires.*

1. Saint Simon ; détails sur sa vie. — 2. Ses Mémoires ; appréciation de cet ouvrage. — 3. Madame de Staal ; ses Mémoires. — 4. La Beaumelle : ses divers ouvrages, entre autres les Mémoires de madame de Maintenon. — 5. Soulavie : ses divers Mémoires. — 6. Madame Roland : ses Memoires et autres ouvrages. — 7. Madame Necker : ses Mélanges.

1. **Louis de Rouvroy**, duc **de Saint-Simon**, filleul de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1675), se croyant négligé par son royal parrain, se lia, dans les dernières années du grand règne, avec les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, qui formaient une espèce de parti dévoué au duc de Bourgogne, et plus tard au duc d'Orléans. Après la mort de Louis XIV, le régent le fit entrer au conseil, et bientôt Saint-Simon devint l'âme de la ligue qui se forma, dans la cour, contre le parlement et les princes légitimés, accusés, l'un de vouloir abaisser la pairie, et les autres, de vouloir s'élever au-dessus d'elle. Il composa, dans les intérêts de cette ligue, plusieurs *Mémoires* où sa vanité nobiliaire se montrait à nu. Le parlement y répondit par un écrit qui transporta de fureur le noble duc : c'est qu'il ne voyait dans la nation que la noblesse, dans la noblesse que la pairie, et dans la pairie que lui-même. Aussi depuis ce temps ne garda-t-il plus aucune mesure contre le corps qui s'était permis de rabattre ses prétentions. Il enveloppait dans la même haine les Sulpiciens et les Jésuites, adversaires de Port-Royal, son idole. Toutes ses inimitiés, toutes ses préventions se trouvent consignée dans ses *Mémoires*, qui, d'après son intention, ne furent publiés qu'après sa mort (1755).

2. Les *Mémoires* de Saint-Simon, dit M. Charpentier, l'ont fait surnommer le *Tacite français*. C'est en effet un écrivain à part : à part, pour ses opinions ; à part, pour son

style, mélange de féodalité et de noblesse monarchique. Il y a en lui du vieux seigneur et du courtisan de Louis XIV : le sentiment vif et noble de l'ancienne fierté féodale, et les petitesses de l'Œil-de-Bœuf. De là vient qu'il exalte la noblesse au-dessus de tout, et qu'il ne montre de Louis XIV que le côté faible, parce qu'il voyait dans son règne une atteinte profonde et mortelle aux priviléges nobiliaires. Mais si le duc de Saint-Simon se trouve ainsi partagé, il est entier dans son mépris pour le peuple; le peuple, il ne le connaît pas.

Du reste, ce n'est qu'à dater de la publication de ses *Mémoires* (1788) que la cour de Louis XIV et celle du régent ont été plus connues. Dès ce moment, tous les historiens et tous les compilateurs y ont puisé à pleines mains, et des milliers de volumes ont paru, dont cet ouvrage a fourni tout le fonds. Ce n'est pas assurément que le style en soit correct, ni qu'il puisse servir de modèle ; mais Saint-Simon est un peintre admirable, un écrivain original et *prime-sautier*, comme dirait Montaigne, à qui les expressions neuves, hardies, pittoresques ne manquent jamais ; qui trouve continuellement pour ses admirations, pour ses dédains, pour ses colères, des mots, des tours, des couleurs qui ne sont qu'à lui ; chez qui tout est relief et saillie, image et mouvement, sans cesser d'être naturel et juste. Il parle avec une sagacité rare sur la politique, sur les finances, sur la guerre, et ses récits d'opérations militaires sont bien d'un homme du métier; mais les tableaux qu'il trace de la régence sont quelquefois d'un cynisme qui va jusqu'à l'obscénité. C'est un mauvais moyen d'instruire les hommes, que d'arrêter leur imagination sur les plus hideuses souillures de l'humanité.

3. La baronne DE STAAL, d'abord connue sous le nom de *mademoiselle de Launay*, naquit à Paris en 1693. Sa vie fut toute romanesque; mais, comme ce n'est pas ici le lieu de la décrire, nous nous contenterons de dire qu'elle joua, à la cour de Sceaux, un rôle qui finit par la faire mettre à la Bastille (1715). Ce fut au sortir de cette prison qu'elle épousa le baron de Staal, ancien officier suisse, et se retira avec lui à Gennevilliers, où elle mourut en 1750. On d'elle :

1° Les *Mémoires de madame de Staal, écrits par elle-même.* Elle s'y est peinte tout entière avec franchise. Sous le rapport du style, il semble qu'elle ait emprunté la plume ingénieuse de Fontenelle, pour la laisser courir avec un abandon inconnu à cet écrivain : elle excelle surtout dans les comparaisons et les portraits.

2° Deux comédies, *l'Engoûment* et *la Mode*, qui offrent des détails fort piquants sur les petits ridicules de la haute société.

3° Des *Lettres*, en 2 vol., dont la lecture n'offre guère qu'un intérêt personnel à madame de Staal.

4. Laurent Angliviel de la Beaumelle, né l'an 1727 à Vallerangue, ville du Bas-Languedoc, débuta, à vingt-quatre ans, par ses *Pensées*, qui lui valurent l'inimitié constante de Voltaire. Ce recueil du reste contient beaucoup de choses hardies pour le temps; La Beaumelle y tranche du grand politique, il y discute les forces, les moyens et les intérêts de toutes les puissances de l'Europe, et prononce en dix lignes sur le sort de chacune d'elles. Ses *Notes sur le siècle de Louis XIV* ou *Lettres de M. de Voltaire* (1753), le firent mettre pour six mois à la Bastille ; on y trouve beaucoup de sel, d'esprit, de chaleur et d'énergie. Ce fut au sortir de prison qu'il publia les *Mémoires de madame de Maintenon* qui furent le motif d'une nouvelle détention. Toutes deux étaient dues aux instigations de Voltaire et de ses partisans. La Beaumelle se retira de la lutte, à Toulouse, ou il épousa la sœur du jeune La Vaisse, l'un des accusés dans l'affaire de Calas. Il mourut en 1773, prématurément pour les lettres. Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, on doit à la Beaumelle :

1° La *Défense de l'Esprit des lois,* qu'il ne faut pas confondre avec celle que Montesquieu publia lui-même, mais où l'on remarque une bonne dialectique, ainsi que des réflexions profondes et judicieuses;

2° Les *Pensées de Sénèque*, traduction qui ne brille ni par la fidélité ni par le choix, peu judicieux;

3° Un *Commentaire sur la Henriade,* où se trouvent des critiques justes et pleines de goût, parmi beaucoup de contradictions et de réflexions peu judicieuses ;

4° *La Spectatrice danoise.* La Beaumelle avait séjourné quelque temps à Copenhague.

5. L'abbé Soulavie, né l'an 1752 à l'Argentière, dans le Vivarais, fut un mauvais prêtre, qui se maria quatre fois dans le cours de la révolution, et un mauvais écrivain, qui entassa compilations sur compilations, calomnies sur calomnies. On lui doit entre autres les *Mé-*

moires du duc de Richelieu, les *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, l'*Histoire de la décadence de la monarchie française*, les *Mémoires de la minorité de Louis XV*, production dégoûtante qu'il osa attribuer à Massillon. Comme éditeur, Soulavie a donné les *Œuvres complètes du duc de Saint-Simon*; les *Mémoires du duc d'Aiguillon*, composés par Mirabeau; les *Mémoires sur le règne de Louis XIV, la régence et Louis XV*, par Duclos; les *Mémoires du duc de Choiseul*; les *Mémoires de Maurepas*, rédigés par Salé, etc. Soulavie mourut en 1813, dans de grands sentiments de repentir et de piété.

6. Madame PHILIPON ROLAND (1754-1793), femme du ministre révolutionnaire de ce nom, périt sur l'échafaud. Son mari se suicida; fin déplorable, et qui ne fut que le résultat de leur conduite ou de leurs principes. On a d'elle des *Mémoires* dont le style est énergique, et la diction toujours attachante et pleine de chaleur, lorsqu'elle peint les événements ou les passions dont elle fut le témoin, et qui l'entraînèrent à sa perte; un *Voyage à Souci*, qui renferme des détails gracieux et légers; la relation de deux *Voyages en Angleterre et en Suisse*, qui présente plus d'intérêt; et des opuscules recueillis sous le titre d'*Œuvres de loisir et Réflexions diverses*.

7. Madame NECKER, femme du ministre de ce nom, n'a publié que des *Réflexions sur le divorce*; mais son mari mit au jour, après sa mort (1794), cinq volumes de *Mélanges* tirés de ses manuscrits. C'est un composé de lettres, de jugements littéraires, d'anecdotes et de pensées détachées. On y trouve de nombreux détails, non-seulement sur Necker, mais sur plusieurs écrivains célèbres, tels que Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot, d'Alembert, et surtout Buffon et Thomas, qu'elle voyait tous deux habituellement. Ses lettres sont d'un style pur, mais étudié: certains jugements sont hasardés, d'autres prouvent un goût aussi délicat qu'exercé. Beaucoup d'anecdotes étaient connues depuis longtemps, ou ne méritaient guère de l'être : il en est aussi de très-piquantes, et qui eurent le charme de la nouveauté. Les pensées sont quelquefois communes; mais souvent elles sont ingénieuses, sans s'écarter du naturel.

---

§ 4. *Histoire générale et étrangère. — Géographie.*

1. Lenglet Dufresnoy; ses divers ouvrages, entre autres ses Tablettes chronologiques de histoire universelle. — 2. Raynal; son Histoire philosophique des deux Indes, etc. — 3. Macquer. — 4. Lacombe. — 5. Ricker. — 6. Foland. — 7. D'Anville. — 8. L'Advocat. — 9. Bougeant; son Histoire du Traité de Westphalie et ses autres ouvrages. — 10. Le comte de Ségur; son Histoire universelle, etc.

1. LENGLET DUFRESNOY, natif de Beauvais (1674), d'abord théologien, puis diplomate, savant bizarre et cau-

stique, cinq fois hôte de la Bastille, a laissé, sur différents sujets, un nombre incalculable d'ouvrages. On lui doit entre autres des *Méthodes pour étudier l'histoire et la géographie*, les *Principes de l'histoire pour l'éducation de la jeunesse*, des *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane*, l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, un *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française*, etc. Sous le nom de Gardon de Percel, il publia l'*Usage des romans* et le réfuta lui-même dans l'*Histoire justifiée contre les romans*. Malgré sa vaste érudition, l'abbé Lenglet est tombé dans des erreurs grossières. On l'accuse même d'avoir trompé aussi souvent qu'il se trompait, ne se faisant aucun scrupule d'écrire le contraire de sa pensée et de la vérité qu'il connaissait parfaitement, lorsqu'il était poussé par quelque motif particulier. On retrouve dans ses notes et dans ses jugements la mordante causticité de Gui Patin. Il mourut en 1755.

2. L'abbé FRANÇOIS RAYNAL, né l'an 1711, à Saint-Geniez, dans le Rouergue, élève, puis membre de l'ordre des jésuites, chassé de Saint-Sulpice pour simonie, de mauvais prêtre devint mauvais philosophe, le complaisant des grands seigneurs, le libraire de ses propres ouvrages, en un mot l'homme le plus vil de son siècle avant d'en être l'un des plus nuisibles. Après quelques essais obscurs (*Histoire du Stathoudérat*, *Histoire du parlement d'Angleterre*, *Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe*, etc.), qui toutefois firent sa fortune, sans compter son trafic sur le commerce des noirs, il publia (1770) son *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. L'opinion généralement admise est que Diderot contribua beaucoup à la rédaction de ce livre : on y retrouve en effet l'enflure, la fausse sensibilité et l'enthousiasme grotesque du coryphée de l'Encyclopédie. L'auteur, quel qu'il soit, y laisse percer à chaque page sa haine pour les rois et pour la monarchie, pour les prêtres et pour la religion ; aussi ce livre immoral fut-il déclaré *abominable*, et qualifié par la Sorbonne de *délire d'une âme impie ;* aussi le parlement de

Paris le condamna-t-il à être brûlé par la main du bourreau. Raynal y étale complaisamment des principes opposés au bon ordre de toute société. Il n'est pas de crimes, commis pendant la révolution, qui n'aient été, pour ainsi dire, appelés à grands cris par ce déclamateur. Dans sa vieillesse, il se repentit ; à la vue des excès révolutionnaires, il confessa publiquement qu'il était un de ceux qui *avaient donné des armes à la licence* (Lettre du 31 mai 1791, à Bureau de Puzy qui présidait l'Assemblée nationale). Il mourut cinq ans après dans les mêmes sentiments.

3. **Philippe Macquer**, natif de Paris (1720), avocat, homme de lettres, suivit, dans l'histoire, la route tracée par le président Hénault. Son *Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique* jusqu'en 1700 a mérité d'être mis à l'*index*. Ses *Annales romaines* forment un très-bon abrégé, dans lequel l'auteur a fondu les réflexions de Saint-Evremond, Montesquieu, Mably, etc., sur les Romains. Quant à son *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, pour lequel il s'associa son ami Lacombe, il pèche par la partialité dans tout ce qui regarde la religion et ses ministres. Macquer mourut en 1770.

4. A côté de Macquer, disons un mot de **Jacques Lacombe** (1724-1801), avocat, libraire, homme de lettres et beau-père du célèbre Grétry. On lui doit de nombreux ouvrages, entre autres un *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, une *Histoire des révolutions de l'empire de Russie*, l'*Histoire de Christine, reine de Suède*, un *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, etc.

5. **Adrien Richer**, frère de François Richer, à qui l'on doit l'intéressant *Recueil des causes célèbres* (22 vol. in-12), consacra, comme lui, sa plume à d'utiles compilations, telles que le *Théâtre du monde*, les *Vies des plus célèbres marins*, les *Caprices de la fortune*, les *Vies des hommes illustres*, etc. On lui doit encore la continuation de l'*Histoire moderne* de Marsy depuis le 13ᵉ volume, l'*Abrégé chronologique de l'histoire des Empereurs*, de la *Révolution française*, etc. Adrien Richer mourut en 1798, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

6. **Jean-Charles de Folard**, plus connu sous le titre de *Chevalier Folard*, natif d'Avignon (1669), et surnommé le *Végèce français*, se fit, en effet, un nom brillant dans la stratégie pratique et théorique. Outre un Traité *de la Défense des places*, il donna des *Commentaires sur Polybe*, en 7 vol. in-4°. C'est son œuvre capitale ; on y distingue surtout ce qui regarde la tactique des anciens qu'il a mieux que personne approfondie et développée. Le chevalier Folard mourut en 1752.

7. BOURGUIGNON D'ANVILLE (1697-1782) mérite une mention dans cette histoire comme le plus habile de nos géographes. Sa *Géographie ancienne* est un chef-d'œuvre d'exactitude. La plupart des cartes qu'il a publiées sur cette matière ont été faites pour accompagner des dissertations sur l'histoire des peuples anciens. On lui doit deux cent onze cartes ou plans et soixante-dix-huit mémoires, entre autres sur les mesures itinéraires des Romains, des Grecs et des Chinois, qui sont les plus beaux monuments géographiques que nous possédions, avec sa Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple.

8. J.-B. LADVOCAT (1709-1765), docteur et professeur de Sorbonne, savant hébraïsant, était aussi versé dans l'histoire et les belles-lettres que dans les langues orientales et l'Ecriture sainte. On lui doit, outre une *Grammaire hébraïque* et plusieurs Commentaires ou Traités sur les Livres saints :

1° Un *Dictionnaire géographique portatif* qu'il donna sous le nom de Vosgien, comme traduit de l'anglais. C'est en général un abrégé du grand dictionnaire de Bruzen de la Martinière.

2° Un *Dictionnaire historique portatif des grands hommes*, abrégé du Moréri. Il fourmille de fautes et d'inadvertances.

9. GUILLAUME-HYACINTHE BOUGEANT, jésuite, né à Quimper (1690), après avoir publié son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, agréable badinage qui n'est au fond que l'exposition d'une fable indienne, se mit au rang des bons historiens par son *Histoire du Traité de Westphalie*, qu'il rédigea sur les Mémoires du comte d'Avaux, l'un des plénipotentiaires français. Son *Histoire des guerres et des négociations*, qui précédèrent ce fameux traité, jouit également d'une grande estime. Ces deux ouvrages ne sont pas toutefois à l'abri de la critique. Le P. Bougeant ne s'y montre pas toujours maître de son sujet : quelquefois il se perd dans le détail fastidieux des intrigues politiques, et sa narration devient alors obscure et languissante, tandis qu'elle est toujours claire et animée lorsqu'il retrace les événements militaires. On doit encore au P. Bougeant, entre autres ouvrages :

1° Le *Voyage merveilleux du prince Fanférédin dans la Romanèce*, critique ingénieuse du livre de l'*Usage des romans*, par Lenglet-Dufresnoy ;

2° L'*Exposition de la doctrine chrétienne*, par demandes et par réponses ;

3° Quelques comédies en prose, dirigées contre les adversaires de la bulle *Unigenitus* ; ce sont : la *Femme docteur* ou la *Théologie en quenouille* ; le *Saint déniché* ou la *Banqueroute des marchands de miracles*, et les *Quakers français* ou les *Nouveaux Trembleurs*.

Le P. Bougeant mourut en 1743.

10. Le comte DE SÉGUR, frère du vicomte, naquit l'an 1753, à Paris. Il fut, comme il le dit, colonel (1782, guerre d'Amérique), officier général, voyageur, navigateur, fils de ministre, ambassadeur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poëte, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publiciste, historien, député, sénateur, académicien et pair de France. On a de lui de nombreux ouvrages de tous genres en prose et en vers ; mais les plus remarquables sont ses *Souvenirs* et ses histoires, telles que le *Tableau historique et politique de l'Europe depuis* 1786 *jusqu'en* 1796, son *Histoire universelle*, etc. Le comte de Ségur est mort en 1803

—

§ 5. *Histoire des peuples de l'antiquité.*

1. Rollin ; son Traité des Études, son Histoire ancienne et son Histoire romaine. — 2. Caractère de ces histoires. — 3. Autres ouvrages de Rollin. — 4. Rollin jugé par M. de Chateaubriand. — 5. Crevier, continuateur de Rollin ; ses autres ouvrages. — 6. Lebeau ; son Histoire du Bas-Empire. — 7. Hardion ; son Histoire universelle. — 8. Fréret ; sa réhabilitation. — 9. Détails sur sa vie et ses ouvrages. — 10. Caylus ; ses Antiquités égyptiennes, étrusques, etc. — 11. Barthélemy : son Voyage du jeune Anacharsis ; caractère et appréciation de cet ouvrage. — 12. Sainte-Croix ; son Examen critique des historiens d'Alexandre, et ses autres ouvrages.

1. Au premier rang des historiens qui s'occupèrent des peuples de l'antiquité, se place le bon, le sage ROLLIN, dont Voltaire a dit, dans *le Temple du Goût* :

> Non loin de là, Rollin dictait
> Quelques leçons à la jeunesse,
> Et, quoique en robe, on l'écoutait,
> Chose assez rare à son espèce.

Charles Rollin était fils d'un coutelier, et, comme il le disait lui-même à l'un de ses amis, *de l'antre des Cyclopes il prit son vol vers le Parnasse*. Né l'an 1661 à Paris, élève et successeur d'Hersan (1683), professeur d'élo-

quence au collége royal (1688), recteur de l'Université (1694), coadjuteur du collége de Beauvais (1696), c'est seulement dans le dix-huitième siècle qu'il commença à écrire. En 1715, il donna son excellente édition de Quintilien, et l'an 1726 son *Traité des Etudes*, ouvrage très-supérieur aux idées d'enseignement qu'on avait alors, et qui fut promptement apprécié. De 1730 à 1738, il fit paraître, volume par volume, son *Histoire ancienne*, après laquelle il entreprit *l'Histoire romaine*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

2. Rollin puise aux sources mêmes; il reproduit avec naïveté et bonne foi l'impression des originaux; il raconte plus qu'il ne juge; il répand sur son style un parfum de probité, de bon sens, une simplicité touchante, une candeur aimable qui font disparaître l'écrivain pour ne plus voir que l'homme. On a beaucoup blâmé les réflexions dont il a semé ses récits, et cependant elles charment dans son livre et sous sa plume. Ce qu'on peut lui reprocher à plus juste titre, c'est d'avoir, sans y penser toutefois, contribué, dans sa préoccupation classique, à l'exaltation des sentiments républicains, par les éloges exagérés et peu réfléchis qu'il donne aux républiques anciennes.

3. On doit encore à Rollin deux volumes d'*Opuscules*, contenant diverses *Lettres*, ses *Harangues latines*, *Discours*, *Vers latins*, etc. La latinité de Rollin est aussi pure qu'élégante, et son style est à la fois noble et ingénieux : ses poésies latines méritent le même éloge. Il mourut en 1741.

4. Rollin, dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, est le Fénelon de l'histoire, et, comme lui, il a embelli l'Egypte et la Grèce. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tous cet homme de bien, dont le cœur est une fête, selon l'admirable expression de l'Ecriture (*Ecclésiast.*, v. 17). Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui repose plus doucement l'âme.

Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche, et l'onctueuse charité d'un apôtre de Jésus-Christ.

5. JEAN-BAPTISTE-LOUIS CREVIER, fils d'un ouvrier imprimeur (1693), et l'un des élèves les plus distingués de Rollin, professa pendant vingt ans la rhétorique au collége de Beauvais, avec autant de zèle que de succès, et mourut en 1765, après avoir publié plusieurs ouvrages dignes d'estime. Continuateur de l'*Histoire romaine*, que la mort ne permit pas à Rollin d'achever, il en donna les huit derniers volumes. L'ensemble en est mieux tissu; les matériaux sont mieux disposés, les réflexions plus habilement fondues dans le corps du récit, et l'on y trouve moins de digressions étrangères au sujet; mais le disciple est bien inférieur au maître pour la noblesse de la diction et le charme du style. L'*Histoire des empereurs jusqu'à Constantin* ne nous paraît pas assez généralement appréciée. Le style, il est vrai, diffus et sans grâce, offre beaucoup de latinismes; mais on y doit louer l'ordre et l'enchaînement des faits, la sagesse des réflexions, la beauté des sentiments, comme aussi l'heureux parti qu'il a tiré de matériaux ingrats. En effet, s'il est soutenu par Tacite dans l'histoire des premiers Césars, il n'a bientôt plus d'autres guides que les historiens sans critique et sans talent qui composèrent l'*Histoire d'Auguste*[1]. On doit encore à Crevier l'estimable *Histoire de l'Université de Paris*, de médiocres *Observations sur l'Esprit des Lois*, des *Remarques sur le Traité des Etudes*, de Rollin, une *Rhétorique française*, où sont exposés avec beaucoup d'art, de méthode et de netteté, les préceptes d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien; enfin une excellente *Edition de Tite-Live*, fort estimée des savants étrangers.

6. CHARLES LEBEAU, né l'an 1701 à Paris, après avoir professé quelque temps avec distinction au collége des Grassins, parvint en 1748, par ses travaux, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1748), et quatorze ans après à

[1] *Voy.* mon Histoire de la Littérature latine, p. 376.

la chaire d'éloquence au collége royal. Il mourut en 1778. On lui doit :

1° Des *Poésies latines* et des *Discours latins;*
2° Les *Éloges* de Falconet, L. Racine, Lebœuf, Passionei, d'Argenson, Caylus, etc. ;
3° Trente-deux *Mémoires*, dont six sur les médailles restituées, et vingt-six sur la légion romaine.

Son ouvrage capital est une *Histoire du Bas-Empire*, qui commence à Constantin-le-Grand. Lebeau s'y montre écrivain habile et correct ; mais il n'a pas su éviter les écueils de son sujet, la monotonie et le défaut d'unité. Cet ouvrage, interrompu au vingt-deuxième volume par la mort de Lebeau, fut continué jusqu'au vingt-septième par Ameilhon.

7. JACQUES HARDION, né l'an 1686, à Tours, s'ouvrit, par son érudition, les portes des deux académies consacrées aux lettres. On lui doit, outre trois *Dissertations sur l'oracle de Delphes*, douze *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'éloquence dans la Grèce*, et une *Nouvelle histoire poétique*, une *Histoire universelle* en 20 vol., dont les deux derniers furent publiés par Linguet. C'est le fruit d'une lecture immense, mûrie par la réflexion et éclairée par un long usage du monde. Le style en est clair et facile, et, tout en convenant avec l'abbé Sabathier qu'il était possible d'en faire une meilleure, on n'en doit pas moins la regarder comme un abrégé dont la lecture peut être utile aux jeunes gens. Hardion mourut en 1766.

8. NICOLAS FRERET n'est guère connu dans le monde et dans les livres de critique que comme un partisan dangereux du philosophisme. Cette école impie n'a pas craint, en effet, de faire à son égard ce qu'elle a fait à l'égard de plusieurs autres ; c'est-à-dire d'attribuer à des hommes illustres quelques-unes de ces œuvres ténébreuses avec lesquelles elle battait en ruine la religion. Tels sont, entre autres : l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, et la *Lettre de Trasybule à Leucippe*, ouvrages d'une impiété sans pudeur, et dont M. Raoul Rochette a démontré le caractère apocryphe. C'est donc

une réhabilitation que l'histoire littéraire doit à Freret, et c'est pour nous une consolation au milieu des doctrines désolantes du XVIIIe siècle.

9. Freret, né l'an 1688, à Paris, n'avait pas encore seize ans qu'il possédait déjà parfaitement les ouvrages chronologiques de Scaliger, de Dodwell, d'Ussérius. Dès 1707, il produisit successivement neuf *Mémoires* concernant des points d'antiquité grecque, tels que les cultes de Bacchus, de Cérès, de Cybèle et d'Apollon. Sept ans après, reçu membre de l'Académie des Inscriptions, il prononça, sur l'*Origine des Français*, un discours qui lui valut les persécutions de Verlot, dont il contrariait le système. Alors Freret porta ses vues ailleurs, et nous allons le suivre dans le cours de ses travaux.

Dans ses études chronologiques, Freret s'attacha surtout aux siècles de la primitive histoire. Il démontra qu'aucun événement des temps reculés, dégagés des traditions mythologiques, ne remontait jusqu'à l'époque où la chronologie du Manuscrit samaritain et celle des Septante placent le repeuplement de la terre par la famille de Noé. C'est ce qui résulte de ses dissertations sur l'*Histoire des Assyriens de Ninive*, sur la *Chronologie des Chaldéens, des Egyptiens, des peuples de l'Inde*, et sur l'*Origine des premiers habitants de la Grèce*. Ainsi, pour n'en donner qu'un seul exemple, l'histoire d'Égypte, la plus ancienne de toutes, ne commence, selon Freret, qu'à l'an 2,900 avant Jésus-Christ, et par conséquent elle est postérieure de plusieurs siècles à la dispersion des hommes, marquée dans les Livres Saints comme l'époque et la cause de la formation des sociétés humaines. Il restait encore, pour concilier les relations diverses, un grand obstacle à surmonter. Un empire, contemporain des plus anciennes monarchies, et tel aujourd'hui qu'il l'était au temps de Sésostris, opposait au témoignage de l'Ecriture des annales qui semblent placer sa naissance au delà du déluge universel. Freret résolut d'achever son ouvrage par un examen approfondi de la chronologie chinoise, afin d'ôter [illegible] crédulité ses arguments les plus redoutables, ses ar-

mes les plus familières, et il prouva que l'histoire des Chinois ne remonte pas au delà de l'an 2575 avant Jésus-Christ, et que dès lors elle cadre parfaitement avec le récit de Moïse.

En travaillant à détruire tous les systèmes fondés sur une antiquité fabuleuse, Freret sut se garantir de l'excès opposé, celui de réduire à une durée beaucoup trop courte l'existence des monarchies primitives. C'était dans cet excès qu'était tombé Newton. Freret le réfuta dans sa *Défense de la chronologie*, qu'accompagnèrent un grand nombre de dissertations chronologiques sur les *Calendriers des Chaldéens, des Perses, des Romains*, etc. La méthode et les principes qu'il a suivis dans ces discussions épineuses sont consignés dans ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves*.

La géographie ne lui était pas moins familière que la chronologie. On trouva parmi ses papiers mille trois cent cinquante-sept cartes, toutes écrites de sa main, et qui renferment, soit des vues nouvelles, soit des découvertes importantes. On peut s'en convaincre en lisant ses *Descriptions de la Grèce*, son *Mémoire sur la prétendue élévation du sol de l'Égypte par les débordements du Nil*, ses *Dissertations sur les mesures itinéraires des anciens*, ainsi que ses *Observations générales sur la géographie ancienne*.

Freret porta, dans ses recherches sur la philosophie ancienne, la même élévation d'idées, la même sûreté de doctrines. Ce sujet, traité accessoirement dans plusieurs des ouvrages précédents, le fut spécialement dans ses *Observations générales sur la philosophie ancienne*. On peut joindre à cette catégorie d'écrits ses travaux véritablement philosophiques sur la mythologie. Ainsi, dans son *Mémoire sur l'année persane*, il expose les dogmes des sectateurs de Zoroastre; dans celui qui roule sur les *Antiquités de Babylone*, il explique la théogonie chaldéenne; sa *Dissertation sur la chronologie des peuples de l'Inde* offre une analyse lumineuse de la théogonie indienne, telle qu'on la pouvait connaître alors; son *Traité de l'origine des*

Grecs est rempli de détails neufs et curieux sur la religion de ce peuple ; des mémoires détachés, tels que celui qui a pour objet le *culte de Bacchus,* font connaître des points particuliers de cette mythologie si riante et si poétique ; enfin, il développa le système religieux des Égyptiens, éclaircit les dogmes les moins intelligibles des Celtes et des Germains, et jeta le plus grand jour sur les mythes des peuples septentrionaux.

Tels furent en partie les travaux de Freret, travaux immenses, inconnus pour la plupart à notre génération ignorante, et qui seront à jamais le modèle de l'érudition française. Il mourut en 1749, épuisé par les veilles, et dans les sentiments religieux qu'il avait professés toute sa vie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits.

10. Le comte DE CAYLUS, né l'an 1692, à Paris [1], poussé par une heureuse ardeur de s'instruire, parcourut l'Italie, la Grèce, les Échelles du Levant, la Turquie d'Europe, et revint en France (1717) avec une riche moisson de matériaux sur les *Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*, dont il publia le recueil en 7 vol. in-4° (1752). Si l'on ne trouve pas toujours dans ses recherches toute la profondeur possible, il a du moins su traiter les matières les plus abstraites d'une manière agréable, et, par là, les mettre en quelque sorte à la portée de tous les lecteurs. On lui doit encore beaucoup d'ouvrages relatifs aux antiquités, tels que l'*Histoire de Joseph* avec figures, l'*Histoire d'Hercule le Thébain*, etc.

Cet homme, dont les études étaient en général si graves, a laissé nombre de romans et de facéties, tels que les *Écosseuses* ou les *Oeufs de Pâques*, les *Etrennes de la Saint-Jean*, en société avec Moncrif, Crébillon fils, Duclos, La Chaussée, Voisenon, etc. ; le *Recueil de ces Messieurs*, avec Duclos et d'autres, etc. On les a réunis sous le titre d'*Œuvres badines du de Caylus*. Il mourut en 1765.

11. L'abbé J.-J. BARTHÉLEMY, né l'an 1716, à Cassis, près d'Aubagne, après avoir étudié successivement chez les Oratoriens et les Jésuites, se livra sans relâche à l'étude des langues anciennes et de la numismatique. Nommé garde du cabinet des antiques, riche alors de vingt mille médailles, il l'accrut du double par ses soins et par ses voyages. L'Italie, surtout, lui fournit de nou-

[1] Fils de madame la marquise de Caylus, nièce de madame de Maintenon, à qui l'on doit des *Souvenirs* qui se distinguent par une diction rapide et facile, par des récits d'une extrême naïveté, par des portraits pleins d'un esprit original.

veaux trésors, et lui procura l'amitié du duc de Choiseul, ambassadeur à Rome, et qui bientôt devint premier ministre en France. Jusque là l'abbé Barthélemy n'était connu que par une saine érudition, par des mémoires pleins de recherches neuves et précieuses, de vues utiles et d'heureuses découvertes : il devait couronner tous ses travaux par son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, qui lui coûta trente ans de veilles. Il parut en 1788. C'était la première fois que l'érudition se plaçait ainsi dans un cadre ingénieux, devenu entre les mains de ses copistes une espèce de lieu commun. Au lieu de présenter l'aride résultat de ses travaux et tout l'échafaudage de ses recherches, l'abbé Barthélemy sut mettre l'érudition en action, et en usa pour tracer un tableau vivant de l'ancienne Grèce. Cette peinture est aussi animée que si elle était le fruit de la seule imagination. Le long travail nécessaire pour en préparer les matériaux n'a pas refroidi l'auteur ; on voit qu'il avait devant les yeux tout ce qu'il avait placé dans sa mémoire ; c'est peut-être à ce goût vif pour l'antiquité, où il avait si bien su se transporter, que le style de l'abbé Barthélemy a dû quelques rapports éloignés avec le style de Fénelon. Du moins est-il vrai que Platon l'a rendu parfois éloquent, comme Homère avait rendu Fénelon poétique.

Le *Voyage d'Anacharsis*, dit M. Charpentier, est une véritable œuvre de marqueterie, dans laquelle l'écrivain n'a rien mis qui lui appartienne en propre ; toutes les pensées, tous les faits, tous les mots même sont empruntés à des auteurs anciens ; et c'est là ce qui fait le principal mérite du livre ; car ce livre, c'est l'antiquité dévoilée par elle-même. Tous ces larcins si légitimes sont liés, coordonnés, tissés ensemble, par un homme qui avait, pour ainsi dire, passé toute sa vie avec ceux qui lui fournissaient les fils de sa trame : aussi forment-ils un tout indivisible et parfaitement régulier. Le style de Barthélemy est élégant et très-pur ; mais il laisse à désirer quelque chose pour la souplesse et la variété.

L'abbé Barthélemy mourut en 1795.

12. Le baron DE SAINTE-CROIX, né l'an 1746, à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, après avoir passé quelques années au service, s'adonna tout entier aux lettres, et, dès l'âge de vingt-six ans, remporta le prix du sujet proposé par l'Académie des Inscriptions: *Examen critique des historiens d'Alexandre.* Il mérita deux fois encore la couronne académique en 1775 et 1777; cette dernière fois pour un Mémoire sur *les noms et les attributs divers de Cérès et de Proserpine*, mémoire qui lui servit de base à un grand ouvrage sur le même sujet (1784). Il en fut de même de son premier écrit. Rien de ce qui concerne Alexandre n'y est oublié : lieux, temps, personnages, faits, monuments des arts, circonstances, écrivains, tout y est rappelé; tout cela est pour ainsi dire animé par un esprit qui le vivifie, qui porte dans toutes ses parties l'ordre, la critique, l'ensemble, le sentiment du grand et du beau, le respect religieux des devoirs de l'historien, une noblesse de style, et une éloquence digne des pensées et des sentiments. On doit encore à Sainte-Croix divers ouvrages sur *l'état et le sort des Colonies anciennes*, sur *les Mystères du Paganisme*, sur *les Gouvernements fédératifs et la législation de Crète*, etc. Sainte-Croix est mort en 1809.

CHAPITRE V.

ROMANS ET CONTES.

---

§ 1er. *Romanciers réservés.*

1. Différence entre le roman du XVIIe et celui du XVIIIe siècle. — 2. Lesage; ses premiers ouvrages. — 3. Le Diable boiteux. — 4. Turcaret et les Mille et un Jours. — 5. Gil Blas de Santillane. — 6. Gusman d'Alfarache et autres romans. — 7. Théâtre de Lesage. — 8. Terrasson : son Sethos. — 9. Madame de Tencin : le comte de Comminges et autres romans. — 10. Madame de Graffigny; ses Lettres péruviennes. — 11. L'abbé Blanchet; ses Apologues et Contes. — 12. Madame Riccoboni; ses divers romans. — 13. Paulmy; sa Bibliothèque universelle des romans. — 14. Le comte de Tressan; ses divers romans.

— 15. Florian; Galatee, Numa Pompilius, Estelle et Nemorin. — 16. Contes et Nouvelles de Florian. — 17. Gonzalve de Cordoue; Fables en vers. — 18. Guillaume-Tell, Eliézer et Nephtali; sa traduction de Don Quichotte. — 19. Théâtre de Florian.

1. Au siècle de Louis XIV, la passion de l'amour avait été l'âme du roman : c'est lui qui remplit et anime les productions de madame de la Fayette. Au XVIIIe siècle, le roman prend un autre caractère : ainsi que nous l'avons vu dans Voltaire, Diderot, Marmontel, etc., il devient aventureux, philosophique, politique, et, comme toujours, il est rarement moral. Aussi ne ferons-nous que glisser rapidement sur ce genre de littérature.

2. Le véritable créateur du roman de mœurs, ce fut Lesage.

Alain-René Lesage, né l'an 1668, à Sarzeau, près de Vannes, après avoir occupé quelque temps un emploi dans les fermes, vint à Paris, s'y maria, se fit recevoir avocat, et débuta, dans le monde littéraire, par la traduction froidement accueillie des *Lettres galantes d'Aristénète* [1] (1695). L'abbé de Lyonne, devenu son protecteur, lui fit goûter les beautés de la littérature castillane, et bientôt Lesage traduisit ou plutôt imita *Don Félix de Mendoce*, de Lopez de Vega, et le *Traître puni*, le *Point d'honneur*, de Francesco de Roxas (1700-2). Ces pièces n'eurent point de succès. De 1704 à 1706, il publia les *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, traduites d'Avellaneda, qui ne réussirent pas mieux que l'original espagnol du froid continuateur de Cervantes. Enfin, en 1707, Lesage prit un nom dans la littérature, par le *Crispin rival de son maître*, petite comédie qui ne roule que sur une fourberie de valet, mais qui se distingue par la vérité du dialogue, par le sel et l'à-propos des plaisanteries, par l'heureux enchaînement et la rapidité des scènes.

3. Peu de temps après parut le *Diable boiteux*, dont Lesage a pris le nom et l'idée dans *El Diablo cojuelo*, de Louis Velez de Guavera. Ce roman eut un succès prodigieux. C'est une critique de tous les états. L'idée en est ingénieuse et piquante; mais peut-être est-elle uniforme

[1] V. Hist. de la Littérature grecque, p. 425.

dans sa variété et prête-t-elle trop au décousu des événements, défaut que Lesage n'a pas su éviter.

4. Au *Diable boiteux* succéda *Turcaret* (1708), comédie en cinq actes et en prose. C'était l'époque où les malheurs et les besoins de la France avaient multiplié les traitants et les maltôtiers. Lesage, qui, dans son modeste emploi des fermes, avait pu les voir de près, en fit une justice éclatante : on peut dire même qu'il les corrigea. L'action de cette pièce est faible et presque nulle ; mais ce défaut est amplement racheté par un grand nombre de scènes excellentes, par des peintures vraies, un dialogue vif et naturel, une gaieté piquante et satirique, par la finesse des détails, par la force et la liberté d'expression, enfin par une verve comique et étincelante.

Vers le même temps, Lesage travailla plus pour l'amitié que pour la gloire. Petit de la Croix, interprète des langues orientales, emprunta la plume de son ami pour corriger le style de sa traduction des *Mille et un jours*, qui parut en 1710 et les années suivantes.

5. Ce fut en 1715, à l'entrée d'un nouveau siècle, que Lesage publia son premier titre de gloire, *Gil-Blas de Santillane*. C'est la peinture du cœur humain sous l'aspect du vice et du ridicule. Là, plus de fictions comme dans le Diable boiteux, plus d'intrigue, plus de décousu : les événements naissent les uns des autres, ou plutôt des fautes du héros, et l'intérêt sort de ces brusques changements de fortune, qui, par le contraste, font naître le ridicule, et, par le ridicule, le plaisir. En un mot, c'est le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. On regrette d'y trouver quelques détails de mœurs un peu libres, et qui peuvent rendre dangereuse pour la jeunesse la lecture de ce livre, qui d'ailleurs lui conviendrait si bien.

6. *Gusman d'Alfarache* ne parut que dix-sept ans après Gil-Blas. C'est une imitation fort abrégée, mais très-amusante de l'ouvrage de Mathieu Aleman, auquel elle est bien supérieure. Les *Aventures de Robert, dit le chevalier de Beauchesne*, contiennent l'histoire singulière et véridique d'un capitaine de flibustiers qui fut tué par des An-

glais, à Tours, en 1731. En 1734, il donna les deux premières parties de l'*Histoire d'Estevanille Gonzalès, surnommé le garçon de bonne humeur*, roman qui, modelé sur Gil-Blas, en rappelle par fois la gaieté, l'esprit et les situations. L'année suivante, il publia *Une journée des Parques*, dialogue plein de sel, et, deux ans après, le *Bachelier de Salamanque*, qui se distingue par une teinte plus sombre et plus mélancolique.

7. Cependant Lesage avait consacré vingt-six ans de sa vie aux spectacles des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Son premier ouvrage en ce genre date de 1713 ; il a pour titre : *Arlequin, roi de Serendib*. On lui attribue cent autres opéras comiques, prologues et divertissements, dont vingt-quatre composés par lui seul, et les autres en société avec Fuzelier, d'Orneval, Autreau, Lafont, Piron et Fromaget. Lesage les publia sous le nom de *Théâtre de la Foire*.

A l'âge de soixante-seize ans, Lesage se retira chez l'un de ses fils, à Boulogne-sur-Mer, où il mourut pauvre en 1747.

8. L'abbé JEAN TERRASSON, né l'an 1670, à Lyon, après avoir pris part à la querelle des anciens et des modernes par une *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, contre les Dacier, et défendu, dans un roman de finances, le système de Law, qui l'enrichit d'abord, pour le ruiner ensuite, tourna ses vues et son talent d'écrire vers le roman politique. En 1731, il donna *Séthos, Histoire ou Vie tirée des monuments-anecdotes de l'ancienne Egypte*. L'abbé Terrasson, imitateur pâle et décoloré de Fénelon, y révèle, sous un voile assez transparent, le secret des mystères égyptiens. On y trouve quelques beaux morceaux de morale et de politique, mais peu d'intérêt et d'instruction véritable. On doit encore à l'abbé Terrasson la *Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*. C'est un ouvrage médiocre.

9. Madame GUÉRIN DE TENCIN, sœur du cardinal-archevêque de ce nom, naquit à Grenoble, en 1681. La première moitié de sa vie, pendant laquelle elle donna naissance à d'Alembert, fut aussi scandaleuse que la seconde moitié en fut régulière (1726 – 1749). On lui doit

plusieurs romans agréables, mais dont certains détails ne devraient pas se trouver surtout dans les œuvres d'une femme. Le *Comte de Comminges*, son chef-d'œuvre, est plein de pathétique et de naturel ; il peut être regardé comme le pendant de la *Princesse de Clèves* [1]. Le *Siége de Calais* est moins régulier, mais plus attachant encore. Les *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre*, roman laissé imparfait par madame de Tencin, a été achevé par madame Elie de Beaumont.

10. Madame GRAFFIGNY, issue de la maison d'Isembourg par son père, et, par sa mère, arrière-petite-nièce du fameux graveur Callot, naquit l'an 1694, à Nancy. Elle avait cinquante ans lorsqu'elle débuta dans la carrière des lettres par une *Nouvelle* espagnole intitulée : *Le mauvais Exemple produit autant de vertus que de vices*, maxime fausse, qui ne manqua pas d'être critiquée. Madame de Graffigny répondit aux critiques par les *Lettres Péruviennes*, joli roman auquel elle doit sa réputation. Elle publia ensuite *Cénie*, comédie en cinq actes et en prose, qu'on regarde comme un modèle dans le genre aimable et pathétique. Elle eut un plein succès, que ne partagea nullement la *Fille d'Aristide*. La chute de cette dernière pièce la chagrina, dit-on, au point d'avoir causé sa mort (1758).

11. L'abbé BLANCHET, natif d'Angerville (1707–1784), a laissé, outre quelques traductions, des *Variétés morales et amusantes*, et des *Apologues et Contes orientaux*. Ces deux recueils prouvent de l'esprit et du goût. « Quant à la diction, le négligé des Grâces, dit Dussaulx, son biographe, lui plaisait beaucoup plus que toutes leurs parures. Ses écrits, traductions ou compositions, portent le même caractère d'un goût sûr et d'une pureté de style qui rappelle le siècle de Louis XIV. » On doit remarquer cependant qu'il y a parfois de l'afféterie dans sa manière.

12. Madame RICCOBONI, née l'an 1714, à Paris, épouse d'un acteur médiocre, et médiocre actrice elle-même, se tourna vers la littérature romancière, dans laquelle elle débuta par les *Lettres de Fanny Buttler* (1757), histoire

[1] *V.* tome II de cet ouvrage, p. 413.

de sa propre infortune. L'*Histoire du marquis de Crossy*, qu'elle publia l'année suivante, se distingue par la pureté du style, la finesse des réflexions et le charme des détails. Les *Lettres de Julie Catesby*, les *Histoires d'Ernestine et de miss Jenny*, la suite de *Marianne*, de Marivaux; l'imitation de l'*Amélie*, de Fielding, mirent le comble à sa réputation. On lui doit encore les *Histoire de Christine de Souabe*, d'*Aloïse de Livarot*, *d'Enguerrand*, les *Lettres à Sophie de Vallière* et de *Milord Rives*, la *Comtesse de Sancerre*, etc. Le style de madame Riccoboni est piquant, naturel, vif et facile. « Peu de femmes, dit un critique célèbre, peu d'hommes même ont pensé avec autant de finesse et écrit avec autant d'esprit. » Elle mourut en 1792.

13. Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy, né l'an 1722, à Valenciennes, fils et neveu de ministre, ministre d'État lui-même, après avoir rassemblé la plus riche bibliothèque qu'un particulier ait jamais possédé [1], puisqu'elle contenait 100,000 volumes presque tous annotés de sa main ou sous sa dictée, en tira la *Bibliothèque universelle des romans*, qu'il poussa jusqu'au 40e volume, et les *Mélanges d'une grande bibliothèque*, ouvrage plus sérieux, plus important et plus utile, dont il donna soixante-cinq volumes, laissant en outre des matériaux pour ceux qui devaient suivre. Il mourut en 1787, regretté de tous les gens de lettres.

14. Louis de la Vergne, comte du Tressan, né l'an 1705, au Mans, militaire distingué, fut plutôt éditeur de romans que romancier lui-même. Il composa, déjà vieux, pour la *Bibliothèque* de Paulmy, des extraits de nos anciens romans de chevalerie, dans lesquels on trouve toute la fraîcheur, toute la gaieté d'une imagination jeune et riante (*Tristan le Léonois*, *Arthus de Bretagne*, *Cléomades et Claramonde*[1], etc.). Le roman d'*Ursino de Navarin* est le seul qui soit de son invention. On lui doit encore une traduction du *Roland furieux*, de l'Arioste, traduction qu'on lit toujours avec plaisir, parce que le style en est facile et naturel. Le comte du Tressan mourut en 1783.

[1] Achetée par Charles X, elle est devenue la Bibliothèque de l'*Arsenal*.

[1] *Voy.* tome 1er de cet ouvrage, p. 349.

15. Claris de Florian, naquit en 1755, au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, d'une famille distinguée dans les armes. Reçu parmi les pages du duc de Penthièvre, en 1768, il eut beaucoup de succès à la petite cour d'Anet, et, par la suite, il devint gentilhomme ordinaire du prince, en même temps que le dispensateur de ses bienfaits. L'étude qu'il fit de la langue castillane lui donna l'idée de rajeunir les peintures des sentiments chevaleresques, et même les douces chimères de la tendresse pastorale. Ses premières productions n'annonçaient encore que la grâce et une touche délicate. On remarque un coloris plus vif dans le roman de *Galatée* (1783). Les trois premiers livres sont une imitation embellie de Cervantes; le quatrième est d'invention. Les tableaux en sont variés, les épisodes bien choisis et bien liés, et les romances mises à propos. Trois ans après (1786), parut *Numa Pompilius.* On a reproché à l'auteur de Clélie de dénaturer les mœurs romaines. Le livre de Florian mérite le même reproche; mais il faut garder toute notre sévérité pour signaler le danger qu'il y a à mettre sous les yeux de la jeunesse, qui ne connaît des héros romains que leur courage intrépide en présence du danger, des personnages aussi passionnés qu'Hersilie. Le roman d'*Estelle et Némorin* (1788), qui se trouve entre les mains des jeunes paysans des deux sexes qui savent lire, est une pastorale où se trouvent des campagnards et des bergers à peu près aussi naturels que ceux que peignait Boucher dans ses tableaux, qui décoraient les boudoirs et les salons des grandes dames de la fin du siècle dernier. Ce roman, écrit avec retenue, offre cependant des scènes dangereuses pour les cœurs des jeunes gens, qui aiment à se représenter eux-mêmes sous les traits d'Estelle et de Némorin.

16. Florian a fait aussi des *Contes.* La forme n'en est peut-être pas toujours suffisamment variée; mais quelques-uns de ceux qu'il a écrits en vers offrent de jolis détails, de l'esprit, quelquefois de l'élégance. Ses *Nouvelles* en prose se font toutes remarquer par un carac-

tère particulier de philosophie traitée dans le genre sentimental.

17. Couronné deux fois par l'Académie française, où il avait présenté une Épître en vers intitulée *Voltaire et le Cerf du Mont-Jura*, et sa touchante églogue de *Ruth* avec plus de bonheur que son *Éloge de Louis XII*, Florian vit, en 1788, s'ouvrir pour lui les portes de cette Académie. Trois ans après, il publia *Gonzalve de Cordoue*, poëme qui, comme Numa Pompilius, manque de couleur locale. Le *Précis historique sur les Maures*, qui sert d'introduction à cet ouvrage, est un excellent morceau d'histoire. Florian peut aussi revendiquer la gloire d'avoir fait un recueil de *Fables* en vers qui, après celles de La Fontaine, plurent par leurs grâces et leur aimable abandon.

18. Emprisonné par les révolutionnaires, Florian composa une grande partie de *Guillaume-Tell*, le plus mauvais poëme sorti de sa plume, et qui laisse sentir plus que les autres les défauts d'un plan tracé sans vigueur. Revenu à Sceaux après le 9 thermidor, il y fit *Eliézer et Nephtali*, production où l'on reconnaît plutôt la tristesse à laquelle il était en proie, que la douce mélancolie qu'il voulait peindre. Ce ne fut qu'après sa mort, arrivée en 1794, qu'on publia sa traduction de *Don Quichotte*. C'est la pastorale française d'un ouvrage dont le mérite principal est dans sa philosophie tout à fait originale, dans son cachet particulier, qu'on ne peut embellir sans l'altérer. Sous la plume de Florian, le héros de la Manche a plus de noblesse, et porte plus d'agrément dans des discussions où l'on s'étonne de le trouver si sage; mais on regrette surtout ce que Sancho y a perdu de sa naïveté.

19. Florian a aussi son théâtre : c'est, dit La Harpe, une excellente idée que d'avoir donné au simple et crédule héros de la farce italienne, qui n'était connu que par sa balourdise et par ses facéties bergamasques, une bonhomie et même des vertus naïves qui ne sont altérées par aucun mélange. Les *Deux Billets*, le *Bon Ménage*, le

Bon Père et la *Bonne Mère*, etc., sont les chefs-d'œuvre du genre où le rôle principal est joué par Arlequin.

---

§ 2. *Romanciers immoraux et irréligieux.*

1. L'abbé Prévost. — 2. Crébillon fils. — 3. Excès progressifs des romans. — 4. Restif de la Bretonne. — 5. De Sade. — 6. Laclos. — 7. Louvet.

1. Après Le Sage, l'abbé PRÉVOST occupe la première place parmi les romanciers. Sa vie est elle-même un roman (1697-1763). D'abord élève des Jésuites à Hesdin, sa patrie; jeté un jour, par un singulier caprice, du cloître où il allait entrer, dans un camp comme volontaire (1713); puis, par un autre caprice aussi singulier, retournant du camp dans le cloître; puis, une seconde fois soldat, pour redevenir moine une troisième fois (1719); puis, de nouveau fugitif, et, au bout de cette existence inquiète et agitée, trouvant, plein de vie encore, la mort sous le scalpel d'un chirurgien de village, qui le crut mort, parce qu'il avait été frappé d'apoplexie : tel fut l'abbé Prévost.

Le nombre de ses romans, de ses histoires romanesques, de ses traductions, ne s'élève pas à moins de cent soixante-dix volumes ; fécondité que n'eut aucun de ses devanciers, et, jusqu'ici, de ses successeurs. Les plus cités parmi ses romans sont : les *Mémoires d'un homme de qualité* (1729) ; *Cleveland*, ou le *Philosophe anglais* (1732) ; l'*Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut* (1733), et le *Doyen de Killerine* (1735).

L'abbé Prévost était un écrivain d'une imagination belle et riche : il avait en outre une telle facilité de style qu'il composait, écrivait ou dictait élégamment tout en prenant part à la conversation. Dans tout ce qu'il a écrit, on trouve de l'intérêt et du charme. Il a une manière simple de raconter. Rien, dans ses compositions ni dans son style, ne semble tendre à l'effet. Il dit les événements sans joindre des réflexions. Il peint les situations sans en paraître lui-même ému. Mais, comme il y

a de la simplicité dans le récit, le lecteur est touché, comme si la scène même se passait devant ses yeux. On doit déplorer que ce talent si rare ne se soit déployé que dans des écrits frivoles qui ne tendent qu'à amollir l'âme et à lui inspirer de funestes passions. Ce n'est pas que les personnages de l'abbé Prévost ne parlent souvent de vertu ; mais la vertu n'y est qu'en maxime, tandis que le vice y est en action. C'est, selon nous, la manière la plus hypocrite de faire un mauvais ouvrage.

2. CRÉBILLON fils (1707-1777), par l'immoralité de ses ouvrages, représente un coin du XVIIIe siècle. Aussi ses romans eurent-ils de la vogue par les peintures obscènes qu'ils offrent (le *Sopha*, *Tanzaï*, les *Egarements du cœur et de l'esprit*), par les principes licencieux qu'ils développent (*Lettres de la marquise de* au comte de**, *Lettres de la duchesse de**). Le style en est obscur et souvent inintelligible ; il manque de verve et de chaleur, et rien n'est plus rebutant que cette froide dépravation enveloppée des subtilités d'une fausse dialectique.

3. Le moment arrive, dit M. Charpentier, où les romans de la secte philosophique, déjà si répréhensibles, vont devenir, par comparaison avec ceux qui les suivront, des livres innocents. Les Restif, les de Sade, les Choderlos de Laclos, vont déposer toute retenue et toute pudeur ; pour eux, il n'y a plus de voiles, ils les ont déchirés. Ils jettent aux yeux de leurs lecteurs honteux des bacchantes et des courtisanes, des satyres, dans un état de dégoûtante nudité. C'est la corruption à son dernier degré ; c'est le paroxisme de la volupté dans toute son horreur ; c'est la nature humaine dans toute la bassesse de l'animalité, cherchant à animer les forces épuisées des sens par de nouveaux tableaux de dégradation et de brutalité.

4. RESTIF DE LA BRETONNE, écrivain cynique, et bizarre par système, fut l'un des plus singuliers réformateurs que produisit le XVIIIe siècle. Né d'honnêtes cultivateurs, à Sacy, près d'Auxerre (1734), il se fit d'abord ouvrier en imprimerie, puis auteur, persuadé que tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait pensé, tout ce qu'il avait appris, méritait d'être imprimé. Aussi a-t-il publié plus de deux cents volumes qui sont presque tous oubliés maintenant et dignes de

l'être. Parmi ces volumes, les uns, tels que le *Glossographe*, le *Mimographe*, le *Gynographe*, l'*Anthropographe*, le *Thesmographe*, roulent sur les réformes de la langue, du théâtre, de la femme, de l'homme et des lois; les autres, tels que les *Contemporaines*, les *Provinciales*, l'*Année des dames nationales*, les *Nuits de Paris*, etc., ne sont que des répertoires d'anecdotes insipides ou scandaleuses, où le cynisme le dispute au mauvais goût. Son *Théâtre* comprend dix-sept pièces de différents genres, dont quelques-unes ont été, mais sans succès, essayées sur les théâtres forains. Parmi ses romans, il faut citer, ne fût-ce que pour en garantir la jeunesse, le *Pied de Fanchette*, le *Paysan perverti*, la *Paysanne pervertie*, *Ingénue Senancourt*, la *Femme infidèle*, etc. Cet homme si dépravé, qui avait déjà voulu réformer tant de choses, s'occupa aussi de réformer l'éducation, et publia sur ce sujet plusieurs ouvrages : *Lettres d'une fille à son père*, l'*Ecole des pères*, etc.; et, comme pour donner à ses projets l'appui de sa conduite, il osa, dans le *Drame de la vie*, dont il est lui-même le héros, faire la longue énumération de toutes les turpitudes dont il s'était couvert dans le cours de sa vie. Il est mort en 1806, presque inconnu à Paris.

5. Le marquis DE SADE, né l'an 1740, à Paris, l'un des hommes les plus monstrueux qu'aient produits les siècles de corruption, condamné ou poursuivi en divers lieux pour ses crimes infâmes, n'était que trop digne des rigueurs qu'on exerça contre lui : on eût dû le jeter solitaire sur une des îles désertes de l'Océan ; mais la révolution s'empressa de briser les portes de la loge du monstre, pour le ramener libre dans la capitale. Napoléon le traita comme un fou ; il le fit enfermer à Charenton (1803), et là s'éteignit, en 1814, dans le séjour de la démence, l'auteur de productions que nous ne consentons à nommer que pour attacher l'infamie et l'horreur à leurs titres mêmes : ce sont *Aline et Valcourt*, ou le *Roman philosophique ; Justine*, ou les *Malheurs de la vertu ; Juliette*, le *Délire des passions*, la *Marquise de Ganges*, etc.

6. CHODERLOS DE LACLOS, natif d'Amiens (1741), trouva dans Philippe-Egalité un maître et un disciple : le maître lui confia un des emplois les plus importants de sa maison (celui de secrétaire), et le disciple profita de ses leçons pour décorer les cabinets de Mousseaux et de Villers-Cotterets. Il fallait bien à ce prince infâme quelque digne passe-temps pour tuer l'ennui d'un exil qui eût

dû commencer plus tôt et ne jamais finir ; et Laclos prouva, par son livre (*les Liaisons dangereuses*), qu'il avait un talent tout-à-fait analogue aux goûts nobles, élevés et délicats d'un prince qui s'enivrait, qui jouait avec ses laquais, et qui courait les mauvais lieux. Laclos lui survécut de dix ans : il mourut en 1803, à Tarente.

7. On peut réunir aux trois hommes que nous venons de nommer, un homme qui acquit de la célébrité pendant la révolution par son courage à combattre Robespierre. La part qu'il eut à sa chute fut, sans doute, un grand service ; mais elle ne doit pas faire oublier que LOUVET DE COUVRAY, fils d'un bonnetier parisien (1764-1797), est l'auteur de ce roman de *Faublas*, dont la lecture fait les délices de tous ceux qui, avec un commencement de corruption, veulent se pervertir encore. On dit qu'il se proposait dans cet ouvrage de peindre les mœurs de son époque : nous sommes convaincus que les roués du régent, et le régent lui-même ; que le vieux duc de Richelieu, que Philippe-Egalité et ses compagnons, ne valaient pas mieux que le chevalier Faublas ; que Louvet a connu à la fin du XVIIIe siècle des mauvais sujets qui sont les types de ses héros ; mais la plupart des autres personnages n'ont jamais existé. D'ailleurs, les eût-il vus, les eût-il connus, il y a dans l'histoire du vice et de la corruption, des mesures à garder. L'écrivain qui se complaît à retracer avec détail des scènes licencieuses, accuse autant la corruption de son propre cœur que celle de ses contemporains, et Juvénal, malgré son indignation brûlante, renferme des pages trop libres. Mais Louvet n'est pas un Juvénal; il ne s'indigne pas contre les vices, il les fait plutôt aimer ; et son ouvrage est un des plus dangereux qui puissent tomber entre les mains de la jeunesse.

CHAPITRE VI.

ÉLOQUENCE.

—

§ 1er. *Éloquence sacrée.*

1. Déclin de l'éloquence de la chaire. — 2. Cause de cette décadence. — 3. Leçon qu'en doivent tirer les prédicateurs. — 4. Où se trouve au XVIIIe siècle la véritable éloquence de la chaire. — 5. Le petit père André. — 6. Le P. Duplessis. — 7. Le P. Bridaine. — 8. Anselme. ou le Petit prophete. — 9. Mongin. — 10. Ségaud. — 11. Sézuy. — 12. Le P. de Neuville. — 13. L'abbé Poulle. — 14. l'abbé Clément. — 15. La Rivière. — 16. Boismont. — 17. La Tour du-Pin. — 18. Le P. Elisée. — 19. De Beauvais. — 20. Le cardinal de la Luzerne. — 21. L'abbé Boulogne.

1. Dans le siècle du philosophisme, où l'impiété et l'incrédulité faisaient de puissants efforts pour détruire la religion catholique, on eût pu croire que, parmi les nombreux ministres de cette religion sainte, se lèveraient quelques émules de Bossuet, de Massillon, qui confondraient les impies et convaincraient les incrédules ; mais, dans le monde littéraire, tous les talents semblent solidaires les uns des autres, et de même que la poésie et les lettres déclinèrent de cette hauteur où les avait placées le siècle précédent, de même la gloire de la chaire s'obscurcit. On vit alors quelques prédicateurs estimables qui occupent, aujourd'hui encore, une place honorable dans le second rang ; mais l'aigle de Meaux et le cygne de Clermont n'eurent pas de successeurs.

2. Nous en avons fait entrevoir la cause, à propos de Massillon lui-même [1]. C'est que cet orateur, sur la fin de sa carrière, et ceux qui vinrent après lui, portèrent dans la chaire un ton mondain et un langage académique : funeste concession faite à un siècle libertin, à qui on ne croyait devoir rappeler qu'une morale douce et commode, de peur d'effaroucher son impiété, tandis que c'était bien plutôt le moment de faire retentir la parole de Dieu dans

[1] *V.* tome II, p. 501.

toute son austérité, et d'en épouvanter les passions. « On » prêchait alors, je m'en souviens avec douleur, dit le » cardinal Maury, sur les petites vertus, sur le demi- » chrétien, sur le luxe, sur l'humeur, sur l'égoïsme, sur » l'antipathie, sur l'amitié, sur l'amour paternel, sur la » société conjugale, sur la pudeur, sur les vertus sociales, » sur la compassion, sur les vertus domestiques, sur la » dispensation des bienfaits, et, enfin, sur la *sainte agri-* » *culture* [1]. » Or, comment la chaire pouvait-elle trouver son éloquence grave et solennelle sur des questions philosophiques et sur des traités de morale où la religion ne paraissait que comme un vain sourire de l'orateur ou comme un ornement capricieux de son langage. Il suffit de parcourir les sujets traités par les orateurs sacrés qui ont encore de la célébrité, pour juger que la philosophie du XVIIIe siècle avait tout altéré, même les choses qui semblaient devoir le plus être à l'abri de ses atteintes; que si elle n'avait pas détruit la foi dans le cœur des orateurs sacrés, elle en avait affaibli la sainte hardiesse; que, par là même, elle avait ôté toutes ses inspirations à l'éloquence, et qu'en déconcertant le zèle de la piété, elle avait dissipé toute l'autorité de son langage.

3. C'est là un grand exemple qui doit faire comprendre aux prédicateurs que le premier précepte qui doit les guider dans la chaire, c'est celui d'une humilité profonde et d'une foi courageuse. Il faut qu'ils ne comptent que sur leur piété pour trouver toutes les ressources de leur talent : admirable privilége de l'éloquence sacrée, de s'identifier tellement avec les vertus chrétiennes, que le génie même ne puisse produire aucune de ses merveilles, dès qu'il porte dans cette sainte carrière quelques-unes des vues mondaines qui, partout ailleurs, peuvent faire éclater ses triomphes.

4. Où donc trouverons-nous la véritable éloquence de la chaire? Dans les prédicateurs du peuple, dans ces missionnaires qui, mêlés aux habitants des campagnes, puisent, dans ce commerce de la foi vive et simple, et

[1] Essai sur l'Eloquence.

dans l'Evangile, ces mouvements du cœur, ces fortes paroles qui touchent et remuent les âmes.

5. A leur tête, dans le XVIIe siècle, se place ANDRÉ BOULLANGER, connu sous le nom de *petit père André*, et célèbre encore aujourd'hui par cette éloquence vive et familière. Membre des Augustins réformés, il exerça, pendant cinquante-cinq ans, le ministère de la prédication. Il présentait la vérité toute nue, avec des expressions naïves et naturelles, ne dédaignant pas l'emploi des proverbes populaires, des comparaisons et des figures prises des choses les plus communes. Ce n'est pas là sans doute de l'éloquence académique, mais c'est celle qu'il faut au peuple, et nos missionnaires n'y ont pas manqué.

6. Le P. DUPLESSIS avait, comme le petit père André, ce mouvement particulier qu'on peut appeler *mouvement de missionnaire*. Tel est celui où, évoquant tous les hommes au pied du tribunal de Dieu pour être jugés, il les interrogeait, répondait pour eux, et enfin prononçait leur sentence. *Qui êtes-vous?* disait-il. *Je suis un marchand... Et vous? Je suis un procureur... Et vous? Je suis un artisan...* Et, à l'instant, il énumérait les vices et les crimes qui se rapportaient plus particulièrement à chacune de ces conditions. Jusqu'ici cette scène peut paraître ridicule à un académicien, bien qu'après tout ce soit un moyen assez animé de reprocher aux hommes leurs bassesses et leurs injustices. Mais le P. Duplessis continuait toujours : *Et vous? et vous?* Et enfin on le voyait abaisser son front, et répondre d'une voix humble et tremblante : *Je suis le missionnaire Duplessis.* Alors il accusait sa faiblesse et son indignité ; il demandait pardon à Dieu et aux hommes de n'avoir pas sanctifié le ministère de la parole, et de n'avoir pas fait fructifier ses prédications par une vie plus édifiante ; enfin il tombait à genoux, et suppliait ses auditeurs de joindre leurs prières aux siennes pour désarmer la colère de Dieu et pour détourner la foudre qui était prête à les frapper tous. Y a-t-il dans l'histoire de l'éloquence humaine quelque chose de semblable à un mouvement si simple et si dramatique ?

7. Mais le grand nom de cette éloquence populaire, c'est le P. Bridaine.

JACQUES BRIDAINE naquit, l'an 1701, à Chusclan, dans le diocèse d'Uzès. Il passa sa vie à parcourir, comme missionnaire, les villages, les bourgs, les petites villes, apportant aux pauvres et aux ignorants les consolations et les enseignements de la religion, produisant partout des sensations extraordinaires et d'éclatantes conversions. Il fit ainsi deux cent cinquante-six missions dans une carrière assez longue et toujours trop courte quand elle est si bien remplie (1767). Il était né avec une éloquence populaire pleine de verve, d'images et de mouvement; il possédait mieux que personne le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée, de captiver son attention et de lui faire éprouver de la crainte, de la douleur; il avait même le secret d'égayer pieusement ses auditeurs, de semer dans son discours des apologues, des métaphores ingénieuses et quelquefois sublimes, de mêler l'accent de l'indulgence aux cris d'une indignation douloureuse. Nous avons cité dans un autre ouvrage[1] plusieurs traits de l'éloquence hardie, pittoresque, dramatique du P. Bridaine, entre autres, l'exorde d'un sermon sur l'éternité, qu'il improvisa dans l'église de Saint-Sulpice, en présence du plus imposant auditoire. Voici un autre passage de ce discours, où il avait pris pour texte ce verset des psaumes : *Annos æternos in mente habui*, et qui était divisé en trois parties : *Il y a une éternité ; — Nous touchons à l'éternité ;—Nous sommes les maîtres de notre éternité.* Il répandait un effroi prodigieux dans l'assemblée, lorsque, mêlant, selon son usage, des comparaisons populaires et frappantes à des conceptions sublimes, il s'écriait :

Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, répondez-vous : je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah ! vous vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou

[1] V. Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 333 ; *Rhétorique et Eloquence*, p. 193.

trente ans : c'est la mort qui a déjà vingt ans, trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder en vous laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont rapproché d'autant du terme où la mort doit vous achever. Prenez-y donc garde, l'éternité marque sur votre front l'instant fatal où elle va commencer pour vous. Eh ! savez-vous ce que c'est que l'éternité? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement dans le silence des tombeaux : Toujours, jamais! Jamais, toujours! Et toujours! Pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : Quelle heure est-il? Et la voix d'un autre misérable lui répond : *Eternité!*

L'organe tonnant de Bridaine ajoutait, dans ces occasions, une nouvelle énergie à son éloquence ; et l'auditoire, accablé par l'impétuosité de son action et la puissance de ses figures, était alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnait dans l'assemblée, surtout quand il prêchait, selon sa coutume, à l'entrée de la nuit, était interrompu de temps en temps par des soupirs longs et lugubres, qui partaient à la fois de toutes les extrémités du temple, dont les voûtes retentissaient enfin de cris inarticulés et de profonds gémissements. Ces accents d'une douleur sourde et étouffée se démêlaient dans le lointain, au milieu des agitations du remords, qui faisait éclater bientôt son action secrète et profonde sur les consciences, par les coups soudains et redoublés dont chacun frappait alors sa poitrine.

On doit au P. Bridaine des *Cantiques spirituels* qu'on a réimprimés plus de cinquante fois.

8. Antoine Anselme, né l'an 1652, à l'Isle-Jourdain, après avoir remporté deux fois le prix de l'ode aux jeux floraux, se livra au ministère de la prédication, et débuta à Gimont avec tant de succès, qu'il y reçut le surnom de *Petit Prophète*, qu'il conserva toujours. En 1681, l'Académie française le choisit pour prononcer devant elle le panégyrique de saint Louis; et dès lors il se fit entendre dans toutes les grandes paroisses de la capitale. En 1683, il fut nommé pour prêcher, à la cour, les jours de la Cène et de la Pentecôte ; en 1698, il y prêcha l'Avent, et le Carême, en 1709. Longtemps encore il parcourut cette carrière avec éclat, et mourut en 1737,

plein de jours et de bonnes œuvres. Ses sermons eurent, dit un contemporain, beaucoup de succès. L'abbé Anselme, dit madame de Sévigné, a de l'esprit, de la dévotion, de la grâce et de l'éloquence, et il n'y a guère de prédicateurs que je croie devoir lui préférer.

9. EDME MONGIN, né l'an 1668, à Baroville, dans le diocèse de Langres, parut de bonne heure, avec éclat, dans la chaire. Trois fois lauréat d'éloquence à l'Académie française, il y prononça le *Panégyrique de saint Louis*. L'*Oraison funèbre de Louis XIV*, qu'il prêcha dans la chapelle du Louvre, accrut sa réputation. Il donna ensuite un grand nombre d'autres discours, qui, presque tous, avaient la religion pour objet, et parmi lesquels il faut citer son *Sermon sur la Messe*. C'est une œuvre très-remarquable. L'abbé Mongin mourut en 1746.

10. GUILLAUME DE SÉGAUD, jésuite, né l'an 1674, à Paris, ne se vit pas plus tôt destiné par ses supérieurs à la prédication, que, quittant les livres de simple littérature, il fit, de l'Ecriture sainte, des Pères et des orateurs chrétiens, son unique et constante occupation. Mais sa meilleure préparation fut la foi, la piété et le zèle. Au sortir des grandes villes et dans l'intervalle des stations, il allait partout, évangélisant les pauvres, faisant des missions, donnant des retraites, et joignant à la prédication la direction des consciences. Modèle de toutes les vertus religieuses qu'il prêchait, le P. Ségaud mourut en 1748, plein de jours et de mérites. On a de lui des *Sermons*, quelques *Panégyriques* et deux *Oraisons funèbres*. Le caractère dominant de son éloquence, c'est une onction pénétrante, une douceur persuasive qui le rapproche de Massillon. S'il n'a pas sa diction riche et magnifique, il a su du moins se préserver de l'influence du mauvais goût et s'éloigner autant de l'enflure que de la sécheresse.

11. JOSEPH SÉGUY, né l'an 1689, à Rodez, abbé de Genlivet, membre de l'Académie française, presque oublié dans nos ouvrages de critique littéraire, mérite d'être mis au rang des premiers prédicateurs du XVIIIe siècle. S'il n'a pas ces traits vifs et saillants qui tiennent au gé-

nie, il possède éminemment l'onction, le pathétique, enfin cet art d'émouvoir, qualité si nécessaire et si précieuse dans un prédicateur. Il écrit en outre avec élégance, avec noblesse, et son style brille autant par la facilité que par la correction. On lui doit, outre des *Poésies sacrées*, des *Panégyriques des saints*, et plusieurs *Oraisons funèbres*, entre autres celle du maréchal de Villars, où l'abbé Séguy s'est constamment soutenu à la hauteur de son héros. Il mourut en 1761.

12. Frey de Neuville, originaire de Bretagne (1693), fit profession chez les Jésuites. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il commença à prêcher. Dès son début à Paris (1736), il réunit en sa faveur tous les suffrages; une imagination féconde, un coloris brillant, des pensées ingénieuses, un style quelquefois pressant, telles sont ses qualités dominantes; mais on peut lui reprocher parfois une symétrie monotone, des portraits exagérés, le luxe d'expressions et la recherche, défauts inhérents au genre académique. Cependant, le P. de Neuville n'était pas un de ces prédicateurs qui capitulaient avec l'esprit du siècle, ni de ces ministres mondains de la religion, qui, confessant Jésus-Christ avec embarras, glissaient légèrement sur la partie dogmatique de la loi révélée. Ses *Sermons* ont été recueillis en 8 vol. in-12; le sixième et le septième renferment les *Panégyriques* et les *Oraisons funèbres;* dix-huit *Méditations* pour une retraite spirituelle, et sept *Exhortations* composées pour les exercices de la Maison professe, remplissent le dernier tome. On lui doit encore trois volumes d'*Observations historiques et critiques*. Il mourut en 1774.

13. L'abbé Poulle est bien plus encore que le P. de Neuville un exemple de la funeste influence du siècle sur l'éloquence de la chaire.

Natif d'Avignon, Louis Poulle, après s'être fait connaître, très jeune encore, par deux poèmes (le *Triomphe de l'amitié* et *Codrus*), couronnés en 1732 et 1753 à l'académie des jeux floraux, quitta la carrière de la magistrature, qu'il suivit quelque temps, pour celle de la prédi-

cation dans laquelle il ne tarda pas à se faire un nom. Mais il suivit une fausse route : au lieu de s'inspirer des Livres saints dont la science ne peut s'acquérir que par de longues veilles, il se laissa séduire par les beautés faciles de l'éloquence académique, dont il transporta l'enluminure à l'éloquence sacrée. Aussi, son style a-t-il tout le faux éclat de l'époque ; il est plein de saillies et d'antithèses. Aussi, n'est-il véritablement éloquent que dans les rares circonstances où, laissant de côté les artifices mondains pour n'obéir qu'à l'inspiration sacrée, il put lui suffire d'être vrai et de bien dire pour atteindre à la perfection : ce sont ses *Exhortations de charité*, prêchées l'une en faveur des pauvres prisonniers ; l'autre en faveur des enfants trouvés. Ici toute son éloquence est dans son cœur, et son cœur devait toutes ses émotions à la grande inspiration chrétienne, la charité.

Devenu abbé de Notre-Dame de Nogent, l'abbé Poulle ne se fit plus entendre que rarement, dans des circonstances solennelles, comme l'ouverture des Etats de Languedoc, en 1764, à des professions religieuses, etc. Encore dans le petit nombre de Discours qu'il nous a laissés, si l'on en excepte quelques fragments épars çà et là, surtout dans les *Sermons sur le Ciel et l'Enfer*, on n'aperçoit aucune trace de la véritable éloquence. Aussi doit-on le regarder moins comme un orateur chrétien que comme un moraliste ingénieux, qui donne à sa morale, quelquefois un peu légère et superficielle, la sanction de la religion. En un mot, il n'a pas compris la sainte exigence de son ministère.

L'abbé Poulle mourut en 1781.

14. Denis-Xavier Clément, né l'an 1706, en Bourgogne, cette patrie des grands prédicateurs, a laissé un nom dans la chaire. De tous les orateurs sacrés du XVIIIe siècle, c'est peut-être celui, si l'on en excepte les missionnaires, qui a le moins sacrifié au goût des temps et dont l'éloquence mâle et vigoureuse serait le plus propre à faire impression, si la plupart de ses discours étaient moins diffus et moins négligés. Ses *Sermons* forment

9 vol. in-12, y compris 3 vol. de *Panégyriques* et d'*Oraisons funèbres*.

On doit encore à l'abbé Clément de nombreux ouvrages de piété, dont le style est froid et commun, quoi qu'on puisse y trouver de quoi s'instruire et s'édifier; tels sont les *Entretiens de l'âme avec Dieu*, les *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*, etc. L'abbé Clément mourut en 1771.

15. Mathias-Poncet de la Rivière (1707-1780), évêque de Troyes, se fit dans la chaire une réputation qui ne devait pas se soutenir. C'est un prédicateur ou plutôt un écrivain plus ingénieux qu'éloquent, plus brillant que naturel. On trouve cependant quelques beautés dans son *Sermon* pour la prise d'habit de madame Louise, aux Carmélites de Saint-Denis, ainsi que dans ses *Oraisons funèbres* de la reine de Pologne (1742), de madame Anne Henriette de France (1752), de madame Louise-Elisabeth duchesse de Parme (1760), de la reine de France (1768), et de Louis XV (1774).

16. Nicolas Thyrel de Boismont, né l'an 1715, près de Rouen, ne se fit connaître à Paris que vers 1749. Une imagination brillante, une connaissance fine des caractères, des passions et des mœurs, l'éclat des pensées, l'élégance, et quelquefois le jeu des expressions, telles furent, suivant Rulhières, les qualités caractéristiques de son talent. On n'a conservé de lui qu'un *Panégyrique de saint Louis*, et les *Oraisons funèbres du Dauphin, fils de Louis XV, de la Reine de France, de Louis XV* et *de l'Impératrice Marie-Thérèse*. Mais de tous ses ouvrages, celui qui lui fait le plus d'honneur, c'est le discours qu'il prononça l'an 1782, dans une assemblée extraordinaire des dames de la charité. Depuis quelques années, des personnes bienfaisantes sollicitaient l'établissement, à Paris, d'un hospice pour les officiers et les ecclésiastiques délaissés dans leurs maladies. La quête faite à la suite de ce discours rapporta 150,000 livres, et l'hospice fut fondé à Montrouge. L'abbé de Boismont mourut quatre ans après, à l'âge de soixante-onze ans.

17. La Tour-du-Pin de la Charge, né l'an 1720, d'une

famille illustre dans les armes, s'illustra par son éloquence. En 1751, il prononça le Panégyrique de saint Louis, devant l'Académie française, et quatre ans après, il prêcha l'Avent en présence de la cour. Son débit était noble et persuasif, mais il l'outrait quelquefois. Ses *Sermons*, en 1 volume in-12, sont l'ouvrage d'une imagination brillante ; mais on y voit trop le désir de plaire, et ce désir a toujours gâté les inspirations chrétiennes.

18. JEAN-FRANÇOIS COPEL, connu sous le nom de P. ELISÉE, naquit en 1726, à Besançon. Après avoir passé six années à l'instruction des novices dans une maison de Carmes, il se hasarda dans la chaire, malgré sa timidité naturelle et la faiblesse de son organe. Ses succès, toujours renouvelés, lui coûtèrent la vie : il mourut en 1783 après avoir prêché le carême à Dijon.

Les *Sermons* du P. Elisée ont été recueillis en 4 volumes in-12. Ils se distinguent par la sagesse de la composition, l'enchaînement des pensées, par l'élégance et la pureté du style. On y trouve quelques morceaux dignes de Bossuet et de Massillon ; mais en général on y désirerait une connaissance plus grande des Livres saints, plus d'abondance dans ses preuves, une onction plus pénétrante, des idées moins vagues, des traits plus marqués. Quoiqu'il ne manque pas de s'élever contre les systèmes monstrueux de la philosophie moderne, il porte dans ces morceaux, qui semblent exiger une certaine véhémence, plutôt le sentiment de la douleur qui s'en afflige, que celui de l'indignation qui les combat et les anéantit. Les principes de la morale sont présentés, dans ses sermons, d'une manière trop bénévole, sans qu'il entre dans aucun détail particulier ; ce qui ne jette pas autant d'intérêt dans ses discussions que s'il luttait, pour ainsi dire, corps à corps avec les doctrines immorales du siècle. Il est rare, par conséquent, de trouver chez lui de ces passages vigoureux qui subjuguent l'esprit et dominent la volonté; de ces tirades où règnent l'affection et le sentiment, qui pénètrent le cœur et l'embrasent, qui le touchent et l'attendrissent. Cependant on y rencontre quelquefois de

la force, de l'élévation, de la profondeur, comme dans le sermon sur la *Fausseté de la probité sans la religion ;* une connaissance développée des passions, comme dans les sermons sur la *Vie religieuse*, où, en opposant partout le calme de la solitude au tumulte du monde, il peint supérieurement le vide et le néant des plaisirs et des honneurs. Son sermon *sur la mort*, et celui qui roule *sur les afflictions*, sont ceux où l'ordonnance est la plus belle, et les développements plus lumineux.

19. Charles-Marie de Beauvais, né l'an 1731, à Cherbourg, fut l'élève de Le Beau, qui se plut à cultiver en lui son goût et son naturel pour la prédication. Dès 1761, il préluda, à la cour, par le *Sermon de la Pentecôte;* l'*Avent* de 1768 et le *Carême* de 1773 mirent le sceau à sa réputation et lui valurent l'évêché de Senez. Dans cet intervalle, il fut choisi pour prêcher, devant l'assemblée générale du clergé (1768), le *Panégyrique de saint Augustin*, discours qui ne se prononçait qu'une fois tous les dix ans, et dans lequel M. de Beauvais surpassa l'attente de son auditoire; mais c'est surtout dans son *Sermon de la Cène* que se signala son éloquence épiscopale (1774). Il sut profiter de l'autorité que lui donnait sa dignité nouvelle pour faire contraster les scandales de la cour avec la misère du peuple, et nos pères se rappellent encore aujourd'hui l'impression profonde que l'orateur fit en cette occasion, où, pour émouvoir le monarque par le spectacle de sa fin dernière, et paraphrasant ce passage de l'Écriture : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite*, il parut lui prédire une mort qui semblait alors éloignée et qui néanmoins suivit si littéralement la menace. Ce fut aussi cette circonstance frappante qu'il rappela dans l'*Oraison funèbre* de ce monarque, et qui en rend le début si imposant et presque digne de Bossuet. M. de Beauvais mourut en 1790.

Ses *Sermons* ont été réunis en 1806 par les abbés de Galard et de Boulogne. On n'y rencontre pas, dit ce dernier, cette vigueur de raison, cette élévation de pen-

sées, cette vaste ordonnance de plan, cette fécondité d'imagination qui distingue nos premiers orateurs ; mais il y règne une simplicité noble et soutenue, une sensibilité douce, une diction correcte, et je ne sais que aimable abandon qui, quelquefois, il est vrai, va jusqu'à la négligence, mais qui persuade d'autant plus qu'il laisse moins voir d'effort et de travail.

20. Le cardinal DE LA LUZERNE, né en 1735, est moins célèbre par ses sermons que par ses ouvrages théologiques, où il fait preuve d'une profonde connaissance du cœur humain, d'une grande érudition et d'une dialectique habile. On a dit, avec raison, que, depuis Bossuet, aucun de nos évêques n'avait ni autant ni aussi savamment écrit. Il serait trop long de donner ici une idée et même une simple liste de ses doctes ouvrages; nous nous contenterons de dire que les savantes *Instructions* qu'il publia en 1791 sur la Constitution civile du clergé furent adoptées par la plupart des évêques de France. Dans ses autres écrits, il défend la religion contre les incrédules ou les protestants; mais celui qui est surtout destiné à lui survivre est son *Explication des Evangiles des Dimanches;* on y peut joindre le *Traité sur l'Excellence de la Religion.* Le cardinal de La Luzerne est mort en 1821.

21. ÉTIENNE-ANTOINE BOULOGNE, natif d'Avignon (1747), y reçut sa première éducation chez les frères des écoles chrétiennes, qui, voyant ses heureuses dispositions, lui procurèrent les moyens de faire d'autres études. Après avoir remporté le prix d'éloquence à l'Académie de Montauban (1773), sur ce sujet : *Il n'y a pas de meilleur garant de la probité que la religion*, il vint à Paris, s'y fit connaître dans diverses chaires, et couronné pour un *Eloge du Dauphin*, père de Louis XVI, il devint grand-vicaire de M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Châlons-sur-Marne. Depuis cette époque jusqu'à la révolution, il prononça le *Panégyrique* de saint Louis (1782) et celui de saint Augustin (1785) : il prêcha le *Carême*, en 1787, à la cour; la *Cène*, en 83

devant Louis XVI, en 89, devant Marie-Antoinette, et il était sur le point de faire entendre le panégyrique de saint Vincent de Paul (19 juillet 1789), lorsque les troubles politiques vinrent l'en empêcher. De 89 à 94, il échappa plusieurs fois à la mort par son adresse ou par son courage. En 1795, les évêques constitutionnels ayant publié des mandements et des encycliques, l'abbé Boulogne fit contre eux une brochure piquante sous le titre de *Réflexions aux soi-disant évêques signataires de la deuxième encyclique*, avec une *Réponse à Lecoz* (1796). La verve de ces écrits lui fit confier la rédaction des *Annales religieuses*, commencées par les abbés Sicart et Jauffret. A partir du dix-neuvième cahier, Boulogne en fut chargé seul, et lui donna le titre d'*Annales catholiques*. Il y attaquait à la fois et les constitutionnels et les philosophes. Mais après la journée du 18 fructidor, les *Annales* furent supprimées, et l'auteur condamné à la déportation. Il échappa de nouveau à la tyrannie révolutionnaire ; mais il dut garder le silence. On ne connaît de lui, pendant cette époque, qu'une brochure intitulée : *Lettre d'un paroissien de Saint-Roch* à J.-B. Boyer, se disant évêque métropolitain de Paris (1798). En 1800, après le 18 brumaire, il reprit son journal sous le titre d'*Annales philosophiques*, et le continua, malgré quelques traverses, jusqu'à la fin de 1801. A l'approche du concordat, la police supprima cette publication, et l'abbé de Boulogne fournit alors des articles à la *Gazette de France*, à l'*Europe littéraire*, et surtout au *Journal des Débats*, qui depuis..... Mais le journal interrompu reparut en 1803, sous le titre d'*Annales littéraires et morales*, et en 1807 sous celui de *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*. Enfin, en 1808, l'abbé Boulogne, nommé évêque de Troyes, publia une *Lettre pastorale*, sur laquelle on remarque, sur l'indifférence en matière de religion, un morceau magnifique, où l'on trouve le germe des idées qu'un écrivain célèbre a depuis développées avec tant de talent et d'éclat (M. de La Mennais). Depuis cette époque jus-

qu'à sa mort (1825), il joua dans les affaires de l'Etat un rôle toujours noble et digne du courage qu'il avait montré précédemment. S'il donna des mandements flatteurs à l'occasion des victoires de Napoléon, il ne craignit pas d'imprimer sur le conquérant ces mémorables paroles. Il s'adresse à Dieu :

Dites-lui, Seigneur, tout ce que les hommes ne peuvent pas lui dire; donnez-lui de surmonter toutes ses passions, comme il surmonte tous les dangers; faites-lui bien comprendre que la sagesse vaut mieux que la force, et que celui qui se dompte lui-même vaut mieux que celui qui prend des villes.

La Restauration le trouva fidèle aux vieux principes de la monarchie, comme il l'était à ceux de la foi. Dans l'hiver qui suivit les Cent-Jours, il prononça son fameux discours sur ce sujet : *La France veut son Dieu, la France veut son Roi.* C'est un de ses plus beaux titres de gloire. Son zèle ne se ralentissait point avec les années; deux mois avant sa mort, il prêcha dans une assemblée pour les victimes de la révolution, et il s'occupait d'un discours pour le sacre de Charles X, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie (13 mai 1825).

Les œuvres de l'abbé Boulogne contiennent 6 volumes, dont trois de Sermons, un de Discours divers, un de Mandements et trois de Mélanges. Comme orateur, il nous suffira de dire qu'aucun de ses contemporains ne l'a surpassé dans la chaire évangélique.

---

§ 2. *Eloquence académique* [1].

1. Thomas; ses premiers ouvrages. — 2. Au XVIII[e] siècle, les concours d'éloquence changent d'objet. — 3. Défauts des éloges de Thomas. — 4. Cause de leur succès. — 5. Son Essai sur les femmes et son Essai sur les éloges. — 6. Odes et Pétréide de Thomas. — 7. Ses autres ouvrages. — 8. Champfort; les deux époques distinctes de sa carrière littéraire. — 9. Ses premiers ouvrages. — 10. Ses éloges. — 11. Sa tragédie de Mustapha, sa réception à l'Académie française. — 12. Odieuse conduite et productions odieuses de Champfort.

1. Antoine-Léonard Thomas, né l'an 1732, à Cler-

[1] L'éloquence académique nous a déjà offert un grand nombre de noms: Marmontel, La Harpe, Guénard, etc.; mais nous ne rangeons sous ce paragraphe que les écrivains dont les discours couronnés sont leur principal titre de gloire.

mont-Ferrand, débuta dans la carrière des lettres par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle* (1756). C'est une réfutation solide des principes voltairiens : le critique y combat les fautes de style autant que celles de morale. Un an après, lorsque le désastre de Lisbonne jetait l'effroi dans tous les cœurs et fournissait des sarcasmes impies à Voltaire, Thomas composa, pour le concours de l'Académie de Rouen, un *Mémoire sur les causes des tremblements de terre*, écrit dans un véritable esprit de piété. En 1759, Thomas publia *Jumonville*, poëme en quatre chants, dont le sujet est le meurtre d'un jeune officier de ce nom, assassiné en Amérique par les Anglais, sans aucun respect pour sa qualité d'envoyé français. Ce poëme étincelle de beaux vers, au milieu de beaucoup d'autres qui n'offrent rien de neuf, et qui semblent jetés dans le même moule.

Bientôt une nouvelle carrière s'ouvrit à l'ardeur de Thomas : c'était celle de l'éloquence académique.

2. A son origine, l'éloquence académique, qui s'appelait *Concours d'éloquence*, et dont le prix avait été fondé par Balzac, ne roulait que sur des propositions vagues ou ridicules. Au XVIIIe siècle, elle devint une tribune, comme tout le reste : elle agita les plus grands problèmes de l'ordre social. Genre mixte, elle tenait à la fois de la morale et de la critique ; mais autant elle est bonne quand elle s'exerce sur un texte qui peut la soutenir et l'animer, autant elle est médiocre et fausse quand, usurpant sur la chaire, elle prétend à l'enseignement de ces grandes vérités morales qui ne peuvent avoir que la foi religieuse pour inspiration et pour sceau. D'ailleurs l'oraison funèbre, prononcée dans un temple, au milieu de toutes les pompes de la religion et de la mort, se trouve entourée de circonstances qui élèvent et émeuvent l'âme d'une manière réelle. Mais le panégyriste, qui vient, pour satisfaire à un concours académique, rechercher, après de nombreuses années, des effets semblables, qui veut frapper notre esprit par des paroles grandes et profondes, lorsque rien ne nous dispose à recevoir cette

impression, doit tomber dans l'affectation. Il est loin d'être ému lorsqu'il concerte les artifices de son style ; il ne peut donc pas nous émouvoir. Ainsi conçu, le panégyrique est un genre essentiellement froid et faux.

3. C'est ce qu'on voit dans les *Eloges* de Thomas. Nul, peut-être, ne mit plus de soins et de prétentions pour arriver à l'éloquence ; mais ne s'apercevant pas qu'elle est dans le caractère de la pensée, il crut y atteindre en tourmentant son style afin de lui donner de la force et de la grandeur. Il rechercha tous les moyens artificiels de la rhétorique pour que son langage produisît de l'effet, oubliant que la correspondance intime des idées et de leur expression est la seule chose qui puisse faire une impression vive. Il employa aussi des combinaisons pour paraître un profond penseur ; il affecta de répandre dans ses écrits des idées et des rapports puisés dans les sciences exactes ou dans les arts ; mais, comme il les possédait d'une manière incomplète, comme il les étudiait pour les citer et non pour les savoir, il montra moins de science que de pédanterie. De là vient qu'il est souvent affecté et déclamatoire, lorsqu'il croit être sublime et touchant. C'est ce que Voltaire appelait du *Galithomas* au lieu de *Galimathias*.

4. Les Eloges de Thomas eurent pourtant une grande vogue ; mais ils la dûrent à la teinte philosophique qui y est partout répandue et qui en est le défaut principal. C'est encore un de ces mille talents que la philosophie a gâtés, car il avait dans l'âme de la noblesse et de l'enthousiasme.

Cinq *Eloges* de Thomas furent couronnés. Ce sont ceux du *maréchal comte de Saxe* (1759), du *chancelier d'Aguesseau* (1760), de *Duguay-Trouin* (1761), de *Sully* (1763) et de *Descartes* (1765). Il fit encore, mais sans but de concours, l'*Eloge de Louis, dauphin de France* (1765), et, cinq ans après, l'*Eloge de Marc-Aurèle*. Ce dernier ouvrage est regardé, par quelques critiques, comme son chef-d'œuvre, et, selon nous, c'est celui où sont le plus saillants les défauts que nous avons reprochés à sa manière.

5. Thomas, s'étant consacré, pour ainsi dire, au genre des éloges, voulut, pour y mieux réussir, connaître tous ceux que l'on avait composés jusqu'à lui. Le résultat de cette longue étude fut d'apprécier l'usage et l'abus que, dans tous les temps, on avait fait de la louange. Avant de publier son travail sur ce sujet intéressant, il en détacha tout ce qui se rapportait aux femmes, et le fit paraître sous le titre : *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans tous les siècles* (1772). On y trouve des aperçus fins et piquants, même des traits gracieux et délicats qui semblent étrangers à l'esprit de l'auteur ; mais il manque de chaleur et d'agrément. L'*Essai sur les éloges* parut ensuite : c'est un mélange de bon goût et de déclamation, de critique saine et de préjugés philosophiques ; comme dans ses autres écrits, le style, toujours tendu et guindé, ne vise qu'à l'effet et le manque souvent ; en un mot, ce n'est pas un ouvrage qui soit bon à mettre entre les mains de la jeunesse.

6. Thomas figure avec quelque honneur dans la nouvelle école de poésie, c'est-à-dire dans cette poésie qui ne considère les vers que comme un accessoire nécessaire de la pensée. En 1762, il remporta le prix de poésie par son *Ode sur le temps :* on y trouve de l'élan, des sentiments élevés ; une autre *Ode sur les devoirs de la société* est purement écrite, mais un peu froide. La *Pétréide*, ou *le czar Pierre Ier*, de Thomas , devait avoir douze chants , dont six seulement ont paru. C'est une œuvre anti-épique. On y lit de riches descriptions, des morceaux heureusement conçus, de justes et belles comparaisons, des pensées fortes et quelquefois sublimes, enfin, beaucoup de vers fabriqués avec art et quelques-uns dictés par l'enthousiasme ; mais ce sont presque partout les mêmes proportions et le même système d'harmonie. Au lieu de parcourir la carrière épique d'un vol sûr et rapide, Thomas marche à pas lents dans sa route ; il s'épuise en longs détails, et les accessoires lui font oublier l'objet principal. Le *Chant de la Hollande* offre les prodiges de l'industrie humaine ; le *Chant de l'Angleterre* est tout politique. Dans les trois

Chants de la France, Louis XIV raconte au czar l'histoire de son règne, et lui donne les utiles leçons de sa longue expérience. Le *Chant des Mines* est celui qui prêtait le plus à la poésie technique et descriptive ; mais c'est un genre bien froid dans une épopée.

7. On doit encore à Thomas la traduction en vers de la 10e satire de Juvénal, *sur les Vœux des hommes*, et quelques autres pièces fugitives. Son dernier ouvrage fut le *Traité de la langue poétique*. Il mourut peu de temps après, en 1785.

8. NICOLAS CHAMFORT naquit en 1741, dans un village voisin de Clermont, en Auvergne. Fils d'une femme pauvre et qui n'était pas mariée, il dut à des protecteurs bienfaisants une éducation brillante qui lui permit de s'ouvrir une carrière.

La carrière littéraire de Chamfort présente deux époques distinctes : celle pendant laquelle il voulut se produire avantageusement dans le monde et entrer à l'Académie française, et celle où, parvenu à son but, il crut ne plus avoir de ménagements à garder. Dans la première, Chamfort conserva la décence des doctrines qu'on exigeait des académiciens ; dans la seconde, l'esprit d'indépendance porté à l'excès le plus condamnable, la licence la plus effrénée dans les opinions et dans les discours, l'ingratitude la plus cruelle envers des bienfaiteurs qui perdirent tout à la révolution, l'ironie la plus amère sur leurs malheurs, distinguèrent au commencement de nos troubles politiques les écrits et les conversations de Chamfort.

9. Son premier essai fut couronné par l'Académie française (1764). L'*Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils* est un ouvrage de jeune homme. On y trouve de l'emphase, de la déclamation, et cette espèce de prétention et d'apprêt qui fut toujours le principal de ses défauts ; mais aussi des idées justes, des beautés de diction, des morceaux brillants, tels que les morceaux sur les passions et sur les premiers pas qu'un jeune homme fait dans le monde.

Le début dramatique de Chamfort eut autant de succès que son épître. Le sujet de la *Jeune Indienne* est puisé dans une anecdote rapportée par le *Spectateur ;* il pouvait donner lieu à un roman intéressant, mais il n'avait rien de théâtral. En général, tout est froid et mesquin dans cette pièce.

10. L'*Eloge de Molière*, couronné par l'Académie française, mit Chamfort en ligne des écrivains les plus distingués du XVIIIe siècle (1769). C'est le meilleur de ses discours ; mais il est loin d'être exempt de défauts : il offre le germe des vices de diction qui se montrèrent plus à découvert dans les ouvrages qui suivirent. On y trouve un air d'apprêt qui gâte les pensées les plus naturelles ; la prétention d'être concis et profond rend la marche de l'auteur lente et pénible, et le ton dogmatique, qu'il ne quitte jamais, fatigue et révolte le lecteur. A la même époque, Chamfort composa le *Marchand de Smyrne* (1770).

Peu après, Champfort l'emporta sur La Harpe dans l'*Eloge de La Fontaine*, sujet proposé par l'Académie de Marseille ; et cependant personne n'était moins que Chamfort en état de faire l'éloge du grand fabuliste.

11. Alors Chamfort essaya de la tragédie ; il fit *Mustapha et Zéangir* (1776). Le sujet ne coûta point à Chamfort de grands efforts d'invention ; il avait été traité par Belin, poète très-médiocre, mais qui connaissait assez bien les effets dramatiques. Chamfort ne changea rien aux conceptions de son devancier. Sa pièce eut à la cour un grand succès ; à Paris, elle fut accueillie froidement. La cause du succès fut l'élégance soutenue de la versification, élégance alors très-rare dans les pièces de théâtre ; la cause de la chute fut le défaut d'action et de chaleur.

En 1781, Chamfort remplaça Sainte-Palaye à l'Adémie française. Son discours de réception présente une peinture très-agréable de la chevalerie ; mais aussi c'est le dernier ouvrage où Chamfort ait gardé la mesure et la réserve que son ambition s'était d'abord prescrites.

12. Très-répandu dans les grandes sociétés, il en faisait les délices par sa manière de conter, par ses reparties ingénieuses et par ses mots piquants. Les personnes qui l'accueillaient se faisaient illusion sur le mépris qu'il se glorifiait d'avoir pour elles; on lui passait tout, pourvu qu'il amusât. Bientôt il abandonna, trahit, accabla ses bienfaiteurs. Dès le commencement de la révolution, il alla beaucoup plus loin que les philosophes de 1789. Il fit pour Mirabeau le discours que le tribun prononça contre l'Académie française; il contribua puissamment à répandre l'esprit révolutionnaire, par l'aptitude qu'il avait à rendre, par des expressions claires et précises, les principes dominants qui n'auraient pas été compris par le peuple. C'est à lui qu'est dû le mot fameux : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières.* On sait de quels excès cette phrase terrible fut le prétexte, et peut-être la cause. Après 1792, Chamfort, comme s'il se fût repenti des malheurs qu'il avait produits, se permit quelques traits piquants contre les Jacobins ; mais ces hommes n'étaient pas aussi indulgents que les grands seigneurs. L'ordre fut donné d'arrêter le diseur de bons mots. Pour échapper à la prison, Chamfort se tira à la tête un coup de pistolet, se porta au cou et aux jarrets des coups de rasoir, sans doute d'une main peu ferme, car il survécut quelques mois à cette tentative de suicide (13 avril 1793) : digne fin d'un tel homme!

---

§ 3. *Eloquence judiciaire.*

1. Progrès de l'éloquence du barreau. — 2. D'Aguesseau. — 3. Cochin. — 4. Gerbier. — 5. Tronchet. — 6. L'éloquence dégénère. — 7. Loyseau. — 8. Beaumont. — 9. Bergasse. — 10. Funeste influence de la philosophie sur le barreau. — 11. Target. — 12. Servan. — 13. Camus. — 14. De Sèze. — 15. Delamalle. — 16. Mémoires; Dupaty, Lacretelle, etc. — 17. Linguet. — 18. Beaumarchais : ses Mémoires et ses Drames.

1. L'éloquence du barreau, plus heureuse en cela que l'éloquence de la chaire, peut dater du XVIIIe siècle le

commencement de son ère glorieuse. On la vit renoncer à ce vain luxe d'érudition, à cette pédanterie, à ce ridicule bel-esprit, dont Patru lui-même n'avait pas toujours pu se préserver. Le langage des avocats devint simple et sérieux ; leur discussion eut un ton grave et mesuré ; ils ne dissertèrent plus sur des citations et des autorités, souvent étrangères à la cause ; mais ils cherchèrent, dans les principes mêmes du droit, la base de leurs raisonnements. Le véritable réformateur du palais, ce fut d'Aguesseau.

2. Henri-François-d'Aguesseau, né l'an 1668, à Limoges, devint avocat-général au parlement de Paris, à un âge où les plus habiles préparent leur début (1690). Après six années glorieuses de fonctions, il fut nommé procureur-général, place qu'il occupa plus de vingt ans avec non moins de gloire. En 1717, il parvint au poste de chancelier de France; il le perdit plusieurs fois, mais toujours pour des causes honorables : en 1719, pour s'être opposé au système destructeur de Law; en 1722, pour n'avoir pas voulu céder à l'abbé Dubois, la préséance au conseil ; il ne recouvra les sceaux qu'en 1737 et les garda jusqu'à la fin de sa vie (1751).

Citoyen plein de constance et de vertu, d'Aguesseau, au milieu de la corruption universelle, ne céda jamais ni aux séductions du vice, ni aux abus de l'autorité. On retrouve dans son style, plein de gravité et de douceur, tout le caractère de sa vie. Ses *plaidoiries*, et surtout ses *mercuriales*, sont des modèles de cette éloquence calme, digne, majestueuse qui convient au magistrat. Sa diction, toujours élégante et pure, offre en quelque sorte un choix des formes les plus heureuses de notre langue : ses idées sont présentées avec beaucoup d'ordre et de clarté, et les conseils du magistrat, adoucis par la délicatesse de l'expression et ces ménagements de la pensée qui viennent de la noblesse de l'âme.

On a dit de d'Aguesseau qu'il pensait en philosophe et parlait en orateur ; nous ajouterons qu'il vécut en sage chrétien, et que sa piété, son attachement aux devoirs

sévères de la magistrature le tinrent aussi écarté de l'esprit qui commençait à régner dans les lettres, que de la dépravation où la régence de d'Orléans avait plongé les mœurs.

3. Henri Cochin, avocat au parlement de Paris, sa patrie (1687), passait, à trente ans, pour l'avocat le plus distingué de l'époque. Il écrivit d'abord ses plaidoyers avec beaucoup de soin, persuadé que la fécondité ne s'acquiert que par un long exercice, et que l'habitude prématurée de l'improvisation dégénère infailliblement en une stérile facilité. Dans la suite, il plaida sur des extraits faits avec beaucoup d'ordre, et ce qu'il avait à dire de plus lui venait au moment de l'action. Alors son talent se montrait dans tout son éclat ; par ses mouvements spontanés, il remuait, il maîtrisait les esprits ; mais on ne trouve plus de traces de ces subites inspirations dans les œuvres de Cochin, où l'on n'a recueilli que ses *Mémoires* et les *Plaidoyers*. Ce qu'on y remarque surtout, c'est l'art avec lequel il sait réduire sa discussion à un seul point de controverse, disposer ses preuves d'une manière judicieuse, et conformer son style à la matière. Cochin mourut en 1747.

4. Jean-Baptiste Gerbier, de Rennes (1725), fils, frère, neveu, cousin d'avocats, surpassa tous ses homonymes et Cochin lui-même. C'était chose si nouvelle encore que la véritable éloquence judiciaire, qu'on voyait les hommes instruits et les écrivains accourir pour entendre ses plaidoyers, de même qu'ils se pressaient à la représentation des chefs-d'œuvre de la scène. Rien n'était plus brillant que sa manière; il excitait l'enthousiasme; il faisait couler les larmes; mais sa parole écrite, comme celle de Cochin, ne soutint pas sa réputation, et si le recueil de *Factums*, de *Précis*, de *Consultations*, qu'on intitule ses œuvres, montre partout un grand jurisconsulte, il ne laisse que rarement entrevoir l'orateur. Gerbier mourut en 1788.

5. Denis Tronchet, compatriote et contemporain de Target (1726-1806), après s'être distingué comme lui

dans la carrière du barreau, sut jouer un rôle plus honorable dans l'Assemblée constituante. Au lieu de céder aux novateurs, il combattait sans relâche le cri des passions : Mirabeau l'appelait le *Nestor de l'Aristocratie.* Mais ce qui le couvre de gloire autant que Target de honte, c'est que, sans calculer le péril, il accepta la défense de l'infortuné Louis XVI. Sans doute Tronchet ne put s'acquitter de cette mission qu'en avocat, en jurisconsulte ; et c'était en homme d'État et par de grandes considérations politiques qu'il fallait écrire ou parler. Quoi qu'il en soit, Louis XVI lui donna de sa reconnaissance un gage immortel en l'inscrivant dans son immortel testament. Par la suite, Tronchet devint successivement membre du Conseil des Anciens, de la Cour de cassation, du Conseil d'état et du Sénat. Il mourut en 1806, honoré de l'estime générale.

6. La tendance morale ou politique de l'éloquence judiciaire eut ses abus. L'éloquence dégénéra souvent en pathos de collége, la chaleur en enthousiasme factice, les grandes vues en généralités vagues et stériles. On retrouve dans quelques orateurs l'imitation des formes emphatiques des philosophes, les déclamations de Diderot et de Rousseau. C'est là, avec de belles qualités, le défaut de Loyseau, de Beaumont et même de Bergasse.

7. Loyseau de Mauléon (1728-1771), avocat au parlement de Paris, fut l'ami de J.-J. Rousseau. C'était un homme borné dans ses connaissances et ses vues, faible dans sa logique, bel-esprit dans sa manière d'écrire. Désireux de plaire dans des ouvrages où il faut surtout des lumières et de l'émotion, où rien n'est beau que ce qui est en même temps solide et vrai, Loyseau n'a guère su y porter que l'afféterie des mauvais romans. Il faut en excepter quelques sujets d'élite, tels que son *Mémoire pour les fils de Calas*, et sa *Défense du comte de Portés*, où l'on trouve de l'intérêt, du pathétique, de la dignité, mais non toutefois sans un certain mélange d'emphase et de déclamation.

8. Élie de Beaumont, né l'an 1732 à Carentan, mort

à Paris en 1786, quitta de bonne heure, par défaut d'argent, l'éloquence parlée, pour se borner à l'éloquence écrite. Ses *Mémoires* eurent un grand succès, entre autres celui qu'il rédigea pour les Calas (1762). Voltaire, qui le loue comme *véritable philosophe*, ajoute qu'il lui voudrait un peu plus de goût et surtout moins de pathos scolastique. Du reste, les Mémoires de Beaumont, souvent remplis d'élégance, sont encore remarquables par cet intérêt de style qui tient à d'ingénieuses idées facilement exprimées, et qui se compose d'un mélange heureux de chaleur, de justesse et de clarté.

9. NICOLAS BERGASSE, né l'an 1750, à Lyon, d'une famille originaire d'Espagne, s'annonça, dès son début dans les lettres, comme moraliste, orateur et publiciste, par ses *Discours sur l'Honneur* (1772), *sur l'Humanité des juges dans l'administration de la justice criminelle* (1774), *sur les Progrès de l'industrie et du commerce* (1775); et dès lors il se montra ce qu'il fut toujours, homme de conscience, de vertus et de principes austères. Douze ans après, le fameux procès de Kormann contre le conseiller d'état Le Noir, et contre son agent Caron de Beaumarchais, fit à Bergasse une grande célébrité. C'est dans son second Mémoire, rédigé pour cette cause, qu'il dit, en parlant de Beaumarchais, l'auteur de *la Folle journée : Il sue le crime*. Son éloquence y est vive, ardente, passionnée; sa dialectique, plus déliée que serrée; sa métaphysique recherchée; son style, assez souvent incorrect, néologique, et d'un goût peu épuré. Parfois, sa force, comme celle de Beaumont, est de la déclamation, et sa chaleur ressemble à de la frénésie. Le procès dura deux ans, et, l'an 1789, le parlement, influencé par la cabale, rendit, contre le client de Bergasse, un arrêt *qui blessait le ciel et déshonorait la terre*.

La même année, Bergasse fut nommé membre de l'Assemblée constituante; mais, après les événements du 5 et du 6 octobre, il cessa d'y paraître pour se livrer à la polémique. Au mois d'août 1791, il disait, par une espèce de prophétie qui ne tarda pas à se réaliser :

Quand j'observe l'*esprit infernal des factions...*, quand je pense que le repos public et la liberté n'ont d'autre appui que l'étrange constitution qu'on nous a donnée, qu'une constitution qu'il sera toujours aisé de renverser, et que des émeutes populaires détruiront avec tout autant de facilité qu'elles l'ont produite, je l'avoue, je ne puis m'empêcher de gémir sur l'avenir désastreux qui nous est préparé ; il me semble que la ruine de cet empire, autrefois si florissant, va se consommer ; que des crimes plus grands que ceux dont nous nous sommes rendus coupables vont amener de plus grands malheurs encore, et qu'une inévitable destinée nous entraîne malgré nous vers des jours plus déplorables.

La révolution devenait de jour en jour plus violente. En juin 1792, Beaumarchais, par une lâche vengeance, désigna Bergasse à la fureur populaire, dans *la Mère coupable;* et, sous l'odieux personnage de *Begearss*, anagramme de son nom, Bergasse s'échappa de Paris. Après bien des recherches, on le prit à Tarbes (juillet 1794), et, ramené dans la capitale, il fut condamné, comme *suspect*, à la détention jusqu'à la paix. Ce fut pendant sa captivité qu'il osa écrire, avec une brûlante énergie, en faveur de d'Armaing, dont Vadier, l'un des plus vils suppôts de Robespierre, avait fait assassiner juridiquement le père :

Quoi! dit-il, la Convention fléchirait devant une troupe de misérables dévoués à toute l'ignominie des siècles! Elle ne verrait ni la postérité qui pleure devant elle, ni l'Europe qui attend pour l'admirer ou pour la flétrir! Assise sur les tombeaux où gisent abattues tant de générations détruites, elle ferait un pacte avec leurs bourreaux! Une même enceinte les réunirait! Et dans cette enceinte, il se trouverait des hommes assez hardis pour parler encore le langage de la législation, de la morale et de la nature!.... Non, non, cela ne sera pas; on ne ment pas ainsi au monde entier; on ne veut pas être accusé par toute la conscience du genre humain... La Convention remplira la sévère tâche qui lui est imposée, et tous ces spectres plaintifs que je crois voir siéger à côté de chaque représentant pour lui reprocher sa politique indulgente ou sa honteuse faiblesse, resteront consolés et vengés dans leurs tombes.

Devenu libre sous le Directoire, Bergasse garda un silence presque continu, jusqu'à la Restauration, sous laquelle il exerça constamment une grande influence. Il était octogénaire quand arriva la révolution de 1830, qu'il avait annoncée comme la première. Il mourut deux ans

après, tel qu'il avait toujours été, c'est-à-dire en chrétien fidèle à tous ses devoirs.

10. La philosophie eut sur le barreau comme sur les autres genres de littérature, une funeste influence. Elle fit de l'éloquence judiciaire une nouvelle arme contre le clergé, contre les défenseurs des bons principes, contre les Jésuites. C'est dans cette carrière d'hostilité que se distinguèrent **Ripert de Monclar**, procureur général au parlement d'Aix, et **La Chalotais**, au parlement de Bretagne. Leurs réquisitoires, connus sous le nom de *Comptus*, amenèrent la destruction de l'ordre que redoutait le plus le philosophisme (1764). Le premier s'en repentit publiquement à la fin de sa carrière (1773); le second, impliqué dans un procès contre les droits de la couronne et le duc d'Aiguillon, expia sa faute par une dure captivité, qui fut suivie d'un exil à Saintes (1765-1774). Il mourut, en 1785, travaillant à un *Plan d'éducation* digne des Diderot et des J.-J. Rousseau.

11. J.-B. **Target**, de Paris (1733), contemporain du fameux Gerbier, lutta plusieurs fois, sans désavantage, avec lui, dans les causes les plus importantes. Son élocution était facile et fleurie, mais diffuse. Nommé membre de l'Académie française en 1785, il s'éloigna de l'audience pour ne s'occuper que de consultations. Elu député, par la ville de Paris, aux Etats-Généraux de 89, il y donna, par de grands mots sonores et presque toujours vides de sens, le premier exemple de loquacité révolutionnaire devenue plus tard si ridicule et si niaisement atroce. Après avoir partagé toutes les erreurs de l'Assemblée constituante, Target, par une lâcheté qui flétrit à jamais son nom, refusa de répondre à l'appel de Louis XVI, qui l'avait désigné pour un de ses défenseurs; mais il ne craignit pas de se mettre aux gages du savetier Chalandon, suppôt de Robespierre, et dont il rédigeait les dénonciations et les actes pour le comité révolutionnaire de sa section. Il mourut en 1807.

12. **Antoine Servan**, natif de Romans (1737), s'éprit d'abord d'une grande passion pour les encyclopédistes. Nommé, à vingt-sept ans, avocat-général au parlement de Grenoble, il courut à Ferney prêter hommage à la puissance du jour, qui le regarda comme une *bonne recrue*. Plus tard, et trop tard, il ouvrit les yeux sur les criminels projets du philosophisme; mais sa diction conserva toujours l'empreinte de ses admirations premières et de ses premières lectures. Comme les sophistes du temps, Servan prodigue l'apostrophe et l'antithèse : aussi va-t-il rarement à l'âme. Il prend je ne sais quel faste de paroles pour de l'élévation, le mouvement pour de la vie. Trop souvent on cherche dans ses discours ce style naturel et vrai, cette éloquence intérieure et pénétrante qui, sans effort et sans calcul, saisit, émeut, passionne ce qu'il y a de plus intime dans l'homme. Sa phrase est élégante, mais d'une élégance un peu tendue; car sa diction manque de souplesse. Du reste, nulle simplicité, nul abandon, nulle grâce; mais de la netteté, de la finesse, de la force, et souvent même une véritable chaleur.

Les défauts de Servan se font surtout remarquer dans son *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, où l'auteur, marchant sur les traces d'Helvétius, place le fondement de la législation dans le bien-être, considéré comme l'unique fin de l'homme. C'est ce discours qui, avec celui qu'il prononça *dans la cause d'une femme protestante*, a fondé la réputation de Servan auprès des philosophes. Nous préférons infiniment son *Discours sur les mœurs*, où l'orateur insiste sur la nécessité de donner les mœurs pour fondement aux lois, et l'éducation (il aurait dû dire la religion) pour fondement aux mœurs.

Servan mourut en 1807.

13. Armand-Gaston Camus, né l'an 1740, à Paris, dut à sa connaissance approfondie des lois ecclésiastiques d'être nommé avocat du clergé de France; mais quand arriva la révolution, il trahit les devoirs de sa place en prenant la plus grande part à la constitution civile, c'est-à-dire à la constitution d'un ordre qu'il devait défendre. Ce pas fait, il s'associa aux premiers crimes de la Convention. Arrêté par Dumouriez, dont il avait sollicité l'arrestation, livré par ce général aux Autrichiens, et deux ans après échangé contre la fille de Louis XVI, il entra au conseil des Cinq-Cents, y parla en diverses circonstances, et n'y resta que jusqu'en 1797. Il vécut encore sept ans, s'occupant de littérature et d'érudition. Outre ses *Discours*, ses principaux ouvrages sont des *Lettres sur la profession d'avocat*, la traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, et celle du *Manuel d'Epictète*.

14. A l'époque où les Gerbier, les Tronchet, les Servan soutenaient la gloire du barreau français, on parlait déjà de ce jeune de Sèze, que Dieu, dans sa providence, conservait à part, afin que Louis XVI ne mourût pas sans qu'une voix éloquente se fût élevée pour prendre sa défense et pour faire pâlir ses bourreaux.

15. Gaspard-Gilbert Delamalle (1752-1834) fut l'un des plus célèbres avocats du xviiie siècle. A une instruction profonde et variée, il joignait une logique pressante, un débit, un geste animés. Son éloquence savait se plier aux sujets les plus arides, et ne restait pas au-dessous des plus élevés. On lui doit, outre ses *Plaidoyers*, ses *Discours* et divers ouvrages de jurisprudence, un *Essai d'institutions oratoires à l'usage de ceux qui se destinent au barreau* (1815), essai qui suffirait seul à la réputation de son auteur, et dans lequel tous les avocats peuvent puiser d'excellentes leçons.

16. Les *Mémoires*, cette autre éloquence du barreau, où s'était

distingué Pellisson, prirent à cette époque un caractère nouveau. Une philanthropie plus ou moins vraie en fit d'abord tous les frais. Ainsi, Voltaire plaida pour les Calas, les Sirven, plutôt à cause de leur protestantisme que de leur innocence. Toutefois, nous devons dire, pour être juste, que l'éloquent *Plaidoyer* du président DUPATY pour trois condamnés fit reconnaître les abus de la procédure criminelle, et que LACRETELLE aîné, en d'excellents *Mémoires* pour le comte de Sanois, redoubla l'aversion générale pour les détentions arbitraires. Quant aux *Mémoires* de LEGOUVÉ contre les Jésuites, c'est une œuvre de passion qui ne contribua pas médiocrement à la destruction de cette société si méconnue.

17. HENRI LINGUET, natif de Reims (1736), essaya de plusieurs professions avant de se livrer au barreau ; mais, dès qu'il y parut, ce fut avec un éclat extraordinaire. Homme de lettres, en même temps qu'avocat, il publiait l'*Histoire des Révolutions romaines*, l'*Histoire du seizième siècle*, et la *Théorie des Lois civiles*, tandis qu'il composait pour le duc d'Aiguillon, ancien gouverneur de la Bretagne, ce fameux *Mémoire* qui conduisit son client au poste de ministre. Depuis cette époque, il se plaida peu de causes importantes sans que Linguet y figurât. Son premier *Mémoire*, pour le comte de Morangier, est un chef-d'œuvre où l'on ne rencontre rien de cette recherche et de ce faux esprit qui déparent quelquefois ses ouvrages.

Linguet avait été toute sa vie l'ennemi des philosophes et des novateurs ; il porta la peine de ses principes et de son courage. Il avait résidé quelque temps dans les deux capitales de l'Angleterre et de l'Autriche : incarcéré pendant la Terreur, il fut, à sa propre sollicitation, mis en jugement (27 juin 1794); et, sans avoir été admis à se défendre, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire *pour avoir encensé les despotes de Vienne et de Londres.*

18. Entre tous les *Mémoires* de cette époque, les plus remarquables sont ceux de Beaumarchais.

CARON DE BEAUMARCHAIS, fils d'un horloger parisien (1732), s'était d'abord passionné pour la musique, et ce goût, presque toujours un peu frivole, lui servit à jeter les fondements d'une fortune solide. Introduit auprès des

princesses du sang, comme maître de harpe et de guitare, il en profita pour se lier avec le fameux financier Pâris Duverney. Ce fut pour lui la source d'une prompte et scandaleuse opulence, comme d'une réputation littéraire qui n'avait point encore eu d'égale en son genre. Après la mort du financier, qui avait fait sa fortune, l'insatiable Beaumarchais réclama, de ses héritiers, le paiement d'une somme peu considérable, et il en vint à ce fameux procès, où il mit tous les rieurs, c'est-à-dire toute la France, de son côté.

Pour expliquer le succès inouï de Beaumarchais, il faut se reporter à l'époque où il l'obtint.

On était à la fin du règne de Louis XV, où il y avait un grand déréglement en toutes choses. Ce monarque s'était plongé de plus en plus dans une vie dégradée; il avait mis, dit-on, de l'esprit à démêler la situation des choses, et de l'amour-propre à s'y montrer indifférent : tout ce qui l'entourait avait imité cette funeste insouciance. Ainsi, l'on avait détruit tout le respect qui s'attache au gouvernement. Dans les derniers jours de sa vie, Louis XV, irrité contre les cours de justice, punit la magistrature de s'être opposée à l'autorité royale; mais l'opinion publique éclata contre le parlement Maupeou, et, pour se délivrer des remontrances d'un corps isolé, on se donna toute la haine du peuple. Ce fut un ancien protégé de la cour qui devint organe de ce ressentiment.

En effet, Beaumarchais, dans sa cause particulière contre le conseiller Goëzmann, membre du parlement Maupeou, sut prendre pour alliée l'opinion générale, et obtint par là un succès qui eut toute la vivacité de la mode. Ses quatre *Mémoires*, dont le premier précéda de peu *le Barbier de Séville* (1775), sont, comme ses comédies, pleins de verve, de cynisme, de bouffonnerie, de grâce et de mauvais goût, singulier mélange d'orgueil avec une absence complète de dignité. Un fou rire éclata.

C'était un bien déplorable spectacle qu'une action qui adoptait un tel organe pour ses opinions, qu'un tribunal dans le sens duquel Aristophane établissait son théâtre,

pour y livrer à la risée publique des magistrats qui, par malheur, méritaient ce traitement; enfin, qu'un gouvernement pour lequel il n'y avait ni pitié ni excuse.

Peu de temps avant la révolution, Beaumarchais, impliqué dans le procès du banquier Kormann, trouva dans Bergasse un adversaire dont l'éloquence mâle et sévère était fort au-dessus du talent, moitié sérieux, moitié bouffon, qui avait accablé les Goëzmann, les Marin, les d'Arnaud, etc. Au lieu de cette raison hardie et de cette inépuisable gaieté, qui avaient fait la fortune de ses premiers Mémoires, Beaumarchais, dans ceux-ci, ne prodigua que des plaisanteries sans grâce et des injures sans esprit. Bergasse, au contraire, dans la cause d'un simple particulier, se montra le vengeur de la morale publique. On sait la manière atroce dont Beaumarchais s'en vengea dans le Begearss de sa *Mère coupable* (1792).

---

§ 4. *Éloquence parlementaire.*

1. Assemblée nationale : Maury, Cazalès, Lally Tollendal, Barnave, Chapellier, etc. — 2. Mirabeau. — 3. Législative et Convention : Vergniaud, Robespierre.

1. La réunion des États-Généraux, qui bientôt prirent le titre d'Assemblée nationale (1789), ouvrit un champ immense à l'éloquence parlementaire. Tout-à-coup se révélèrent de grands talents oratoires, et l'on vit briller parmi eux l'abbé MAURY, qui s'était déjà signalé dans la chaire; CAZALÈS, jeune officier jusqu'alors inconnu; LALLY-TOLLENDAL, auteur d'un éloquent mémoire pour la réhabilitation de son père; BARNAVE, à peine jeune homme; CHAPELLIER, etc.

2. Au-dessus d'eux tous se place Mirabeau. Nous ne saurions nous résoudre à faire l'éloge de cet homme prodigieux, qui, après avoir scandalisé la France par ses excès, ses vices et ses ouvrages, travailla pendant les dernières années de sa vie à détruire les bases de notre ancienne constitution. Disons seulement que telle fut la puissance de sa parole, l'autorité de son gé-

nie, qu'une assemblée nombreuse composée d'hommes d'élite, qui tous le méprisaient, se laissait entraîner par ses discours et maîtriser par son éloquence[1]. Mirabeau se repentit de son ouvrage. On dit qu'il voulut un moment relever l'édifice qu'il avait renversé. C'eût été sans doute tenter l'impossible : la mort ne lui laissa pas temps de commencer la réparation ; il mourut avant la dissolution de l'assemblée[2].

3. A l'Assemblée nationale succédèrent la Législative et la Convention : d'autres orateurs s'y firent connaître ; nous n'en citerons qu'un seul, qui fut peut-être supérieur à tous ceux que nous venons de nommer, Mirabeau excepté, c'est VERGNIAUD, dont l'éloquence chaste, pure, et d'un goût vraiment antique, méritait un meilleur temps et d'autres auditeurs.

Il est un homme horriblement célèbre, qui, après avoir débuté d'une manière misérable, devint un orateur très-distingué. Nous ne pouvons faire un reproche à ceux qui méconnurent son talent ; car nous osons à peine mettre son nom à la suite d'une phrase qui contient un éloge. Il faut pourtant le nommer, c'est Maximilien ROBESPIERRE !

[1] *Voy.* mon Traité de Littérature, *Rhétorique et Eloquence*,

[2] Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, fils d'un économiste dont les ouvrages ont été nommés l'*Apocalypse de l'économie politique*, préluda à son rôle révolutionnaire par une conduite infâme et par des ouvrages qui ne l'étaient pas moins, tels que son *Essai sur le despotisme*, les *Lettres à Sophie* de Ruffay qu'il avait séduite, l'*Erotica biblion* et sa *Conversion*, série de tableaux dégoûtants et tout à fait dignes de l'Arétin.

HISTOIRE

ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA LITTÉRATURE DU XIX[e] SIÈCLE.

1. Retour aux bons principes : le Génie du christianisme et la Législation primitive. — 2. Geoffroi, Dussault et autres critiques. — 3. Littérature de l'Empire. — 4. Littérature de la Restauration. — 5. Littérature de la Révolution.

1. Au XVIII[e] siècle, les plus fausses doctrines avaient été proclamées par le philosophisme ; par la révolution, elles régnèrent audacieusement sur la foule subjuguée; mais cette crise était trop violente pour pouvoir durer, et de l'excès du mal devait naître le bien. Tous les esprits et tous les cœurs se reportèrent vers les doctrines religieuses qui, seules, peuvent prêter à la morale un appui salutaire, et des hommes de talent eurent la gloire de seconder par leurs écrits cette noble impulsion. Le *Génie du christianisme* produisit surtout une commotion extraordinaire. Ces peintures pleines de grâce sur nos cérémonies religieuses, ces tableaux si vrais et si éloquents des immenses services rendus par le christianisme à la société ; tous ces glorieux souvenirs de la vieille France, rappelés à une génération nouvelle, eurent sur elle la plus heureuse influence. On ne rougit plus de sa foi, et

l'on reconnut que le génie avait besoin d'être fécondé par la religion pour enfanter de grandes pensées.

A la même époque et guidé par la même foi, l'auteur de la *Législation primitive* remontait aux éléments de la société, faisait dériver de Dieu la raison première des droits et des devoirs, et replaçait le monde politique et moral sur une base immuable, en les plaçant sur les bases éternelles de la sainteté, de la justice et de la vérité.

2. Cette guerre courageuse, dit M. l'abbé Dassance, déclarée à tous les faux principes en morale et en littérature, fut continuée avec succès par des critiques pleins de goût et de talent, les Geoffroi, les Dussault, qui, dans leurs feuilles quotidiennes, vengèrent nos grands écrivains des attaques de la malveillance ou de la prévention, proclamèrent constamment leur supériorité trop longtemps méconnue, et plus d'une fois surent unir avec bonheur les vérités morales aux vérités littéraires.

3. Si l'habile conquérant qui avait favorisé ce retour aux idées religieuses et sociales, voulut bientôt les exploiter au profit de sa grandeur personnelle; s'il enchaîna les écrivains à son char de victoire, la littérature ne fut pas aussi dégradée, aussi muette, aussi nulle qu'on s'est plu à le dire. La liberté politique ne lui est pas absolument nécessaire pour exprimer les vérités les plus courageuses et les plus utiles, et sans qu'elle ait besoin de creuser sans cesse jusqu'aux fondements de l'ordre social, à côté du pouvoir le plus ombrageux, sous l'épée même du plus fier despote, elle peut faire entendre sa voix.

Sous l'Empire parurent les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, plusieurs poëmes de Delille, l'*Essai sur l'Éloquence de la chaire*, les ouvrages historiques de Lacretelle, la *Vie de Bossuet* et celle de *Fénelon*, par M. de Bausset, la *Gaule poétique*, de Marchangy, etc. Les noms de Ducis, de Fontanes, de Sicard, de Pastoret, d'Esmenard, de Chênedollé, de Luce de Lancival, d'Etienne, de Legouvé, de Raynouard, etc., figurent avec honneur dans cette période de notre littérature; la chaire chrétienne, surtout, retentit de sublimes et énergiques accents. La gloire était

au dedans et au dehors, et pendant que nos armées promenaient leurs aigles triomphantes dans les capitales de l'Europe, des écrivains faisaient triompher, avec les doctrines sociales, les vrais principes littéraires, et la France s'intéressait également aux victoires de son empereur et aux feuilletons de Geoffroi.

On doit surtout savoir gré au conquérant, qui avait saisi d'une main ferme les rênes du gouvernement, d'avoir compris qu'il ne pourrait jamais fermer l'abîme des révolutions ni guérir les plaies de la société, s'il lui laissait entre les mains les armes terribles avec lesquelles elle s'était blessée au cœur. Du milieu des camps, son œil veillait à ce que les mauvaises doctrines du XVIII[e] siècle ne pussent désormais se produire au grand jour, et répandre au loin le vice, la corruption et le désordre. En vain quelques vieux disciples de l'école philosophique se désespéraient, au fond de leur retraite, du discrédit dans lequel languissaient leurs auteurs chéris. Que faisaient les clameurs d'un petit nombre d'entêtés incorrigibles, à celui qui disait avec son bon sens si clairvoyant quand il n'était pas obscurci par ses passions : *Il n'y a pas moyen de gouverner une nation qui lit Voltaire.*

4. Quand ce pouvoir fut brisé, on crut, pendant quelques instants, que les lettres allaient plus que jamais refleurir avec la liberté, à l'ombre du trône antique qui se relevait miraculeusement parmi nous. Mais bientôt la littérature se divisa en deux camps. D'un côté, on proclamait avec force la nécessité d'abjurer les systèmes pervers qui avaient inondé notre patrie de crimes, de malheurs et de sang ; de l'autre, on exhumait de l'oubli ces productions licencieuses, toutes ces théories mensongères dont on voulait faire un nouvel essai à nos risques et périls. Tantôt les œuvres des chefs de l'impiété étaient reproduites en totalité; tantôt on en détachait des parties qu'on réimprimait à part dans de petits volumes pour les répandre plus aisément. On y joignait les romans les plus pervers, les plus obscènes, et tous ces éléments de corruption, agissant simultanément et de

concert, préparaient un effroyable bouleversement.

L'indifférence, en matière de religion, devait donc succéder à cette guerre, commencée d'une part avec une rage impie, et soutenue de l'autre avec tant de mollesse. Aussi, ses progrès effrayants n'échappèrent point à un observateur profond, dont les accents énergiques et pleins de foi firent tressaillir une société qui se mourait d'épuisement, et semblèrent la réveiller de sa profonde léthargie. Malheureusement, en descendant à une misérable controverse de philosophie, il jeta la division parmi ses nombreux admirateurs, et, du même coup, il arrêta l'essor de son talent comme celui de son influence.

5. Mais bientôt le trône antique de nos rois va disparaître dans un orage populaire, et une littérature nouvelle s'élever à côté d'un nouveau pouvoir proclamé au nom de la liberté. Une jeunesse ardente se presse autour de ses nouveaux maîtres, qui se présentent avec le projet hautement avoué de ramener les lettres à leur véritable source. Ils ont des paroles de paix et de conciliation pour toutes les opinions; ils ont inscrit sur leurs drapeaux les mots magiques de *progrès religieux* et *humanitaire :* pour eux, l'impiété étroite du XVIII[e] siècle est morte à jamais, du moins ils prétendent avoir scellé sa tombe. A les entendre, c'est maintenant que le christianisme va reprendre entre leurs mains une nouvelle vie et se perfectionner. Hommes de théorie, ils ignorent que le christianisme ne saurait jamais se perfectionner, ni par les temps, ni par les lieux; qu'il était hier ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera dans tous les siècles. Il est des gens qui s'applaudissent de voir accourir autour du christianisme ce grand nombre de défenseurs; mais, est-ce la pureté de la foi chrétienne qu'on peut se flatter de trouver dans tous ces livres scientifiques, mêlés de tant d'erreurs, dans tous ces ouvrages prétendus moraux, où les mystères du sanctuaire et les pieux souvenirs de l'enfance s'indignent d'être placés à côté des passions les plus impures et des sentiments les plus désordonnés?

Est-ce bien le progrès que l'on constate, quand tout le génie de nos écrivains ne peut s'élever qu'à la hauteur du roman, où tous les genres sont confondus, toutes les convenances violées, toutes les lois méconnues? Les peuples commencent par la poésie, a dit quelque part un écrivain cher à son siècle, et finissent par les romans : qu'on juge maintenant de l'avenir littéraire de la France, à la vue de tous ces romans dégoûtants de cynisme dont nous sommes inondés chaque jour.

Le drame, en fait de cynisme, n'est pas resté en arrière du roman. Les auteurs dramatiques de nos jours, les Dumas, les Hugo, les de Vigny, etc., oubliant le but élevé de la poésie, ne veulent que produire de l'effet par les situations : c'est l'ancien imbroglio italien appliqué à la tragédie. La terreur et la pitié résultent, non pas du développement habile des caractères, mais de la complication des événements; et, au milieu de tout cela, c'est une complète stérilité d'invention. Partout les mêmes types et les mêmes situations; toujours des hommes furieux contre l'ordre social, toujours la même succession monotone de déclamations et de crimes : pour motifs, la bâtardise, la séduction, l'adultère, l'inceste; pour moyens, le poison, le poignard, le pistolet, la prostitution. C'est ainsi que nos auteurs dramatiques, en secouant le joug de nos écrivains modèles, ont cru imiter les chefs-d'œuvre étrangers et renouveler notre théâtre. Tous les jours, un des peuples les plus civilisés de la terre assiste à ces spectacles monstrueux. Ce sont des écrivains en crédit qui se chargent de satisfaire cette soif maladive, ce besoin d'excitation violente; et, qui le croirait? ils y trouvent de la gloire et de l'argent!

—

PREMIÈRE SECTION — POÉSIE.

CHAPITRE PREMIER.

POÉSIE DRAMATIQUE.

§ 1er. *Genre tragique.*

1. Ducis ; détails sur sa vie ; son théâtre. — 2. Ses Poésies fugitives; sa mort. — 3. Appréciation de Ducis comme homme. — 4. Delrieu ; son théâtre. — 5. D'Avrigny ; ses Poésies nationales et sa Jeanne-d'Arc. — 6. Raynouard ; ses tragédies et autres ouvrages. — 7. Luce de Lancival ; détails sur sa vie. — 8. Son poëme d'Achille à Scyros et ses tragédies. — 9. Luce de Lancival considéré comme professeur. — 10. Joseph Chénier ; son théâtre jusqu'en 1792. — 11. Ses productions et sa conduite pendant la révolution. — 12. Suite de la vie et des ouvrages de Chénier. — 13. Recueil de ses œuvres; jugement sur cet écrivain. — 14. Arnault père ; son théâtre. — 15. Son Recueil de fables. — 16. Jouy ; détails sur sa vie ; ses tragedies et son Hermite. — 17. Lemercier ; ses tragédies et autres poëmes. — 18. Brifaut ; ses tragédies et ses poésies diverses. — 19. De La Ville : son théâtre. — 20. Pierre Lebrun ; ses tragédies et autres poëmes. — 21. Arnault fils ; ses tragédies. — 22. Gary ; Eudore et Cymodocée. — 23. Guiraud ; ses tragédies. — 24. Ses poëmes et chants élégiaques. — 25. Soumet ; ses premières poésies. — 26. Son poëme de l'Incredulité. — 27. Sa Pauvre fille et ses tragédies — 28. Pichat : ses tragédies. — 29. Liadieres : son théâtre. — 30. Bis ; ses tragédies et son poeme du Cimetière. — 31. Ancelot ; ses tragédies, poëmes et autres ouvrages. — 32. Casimir Delavigne ; son Dithyrambe et les Messéniennes ; appréciation de ce dernier ouvrage. — 33. Œuvres dramatiques de Casimir Delavigne. — 34. La révolution de Juillet et l'abbé Châtel. — 35. Autres poëtes tragiques.

1. Jean-François Ducis naquit l'an 1733, à Versailles, où son père faisait le commerce de lingerie. Pendant plusieurs années, le jeune Ducis mena un genre de vie où se mêlait quelque chose d'aventureux et de romanesque, sans y joindre d'autre travail littéraire que la traduction de plusieurs satires de Juvénal. Attaché ensuite au maréchal de Belle-Isle, et jouissant d'une modique pension, il partagea dès lors son temps entre sa famille et la littérature, assidu le matin aux sermons du P. Neuville, et le soir aux tragédies de Corneille. Le Dante et Shakspeare furent les aliments de son génie. Il avait plus de trente

ans lorsqu'il fit jouer *Amélise* (1768); les neuf autres tragédies qui suivirent ce faible essai, le firent complétement oublier. *Hamlet*, dont le sujet est emprunté à Shakspeare, révéla le talent de Ducis, qui semblait créer en imitant. Cette tragédie obtint un succès d'enthousiasme (1769). Parurent ensuite *Roméo et Juliette* (1772), et *OEdipe chez Admète* (1778). A cette époque, Ducis eut la douleur de voir mourir, jeune encore, sa première femme, petite-nièce de Bourdaloue. Il trouva quelque soulagement à sa douleur dans la bienveillance du comte de Provence (Louis XVIII), qui se l'attacha en qualité de secrétaire.

Ducis possédait déjà des titres au fauteuil académique ; il y parvint sans intrigue à la mort de Voltaire (1777). Sa tragédie du *Roi Léar* obtint, en 1783, un succès prodigieux; mais celle de *Macbeth* provoqua, l'année suivante, des murmures d'horreur. Le sujet en était digne.

Sur la fin du printemps de 1785, des affaires de famille appelèrent Ducis à Chambéry, et il visita, sur sa route, la Grande-Chartreuse, fondée dans les Alpes au XIe siècle, par saint Bruno. Comme il traversait en voiture les montagnes qui conduisent au village des Echelles, les chevaux, effrayés, prirent le mors aux dents. Pour éviter une mort certaine au milieu des précipices, Ducis s'élança de la voiture, et tomba tout meurtri sur un amas de rochers. Evanoui et baigné dans son sang, il fut recueilli par une femme et un vieillard qui le transportèrent au prochain village; mais l'amitié fidèle vola à son secours. L'auteur de la *Pétréide*, Thomas, accourut, le fit conduire chez lui à Oullins, près de Lyon, et la guérison de Ducis fut bientôt son ouvrage. Ducis, convalescent à peine, consacra ses premiers chants à cette circonstance, dans sa belle *Epître à l'Amitié*.

La muse tragique de Ducis se reposait depuis six ans, lorsque *Jean-sans-Terre* parut (1791). *Othello* vengea ce faible ouvrage par un brillant succès (1792). Une tragédie toute d'invention, *Abufar*, ou *la Famille arabe*, prouva bientôt après que le génie septuagénaire de Ducis n'éprouvait pas les atteintes de la vieillesse. Ici se ter-

mine la carrière dramatique de Ducis ; car on n'ose compter au nombre de ses ouvrages la tragédie de *Féodor et Wladimir*, ou *la Famille de Sibérie*, que le parterre reçut avec une rigueur offensante pour l'auteur.

2. Parmi ses poésies fugitives, on peut citer, outre son Épître à l'Amitié, l'*Epître à un curé de village*, les *Vers pour une fête à la vieillesse* où se déploie sa piété filiale, la *Saint-Martin*, etc.

La goutte, la cécité, la pauvreté même assiégèrent la vieillesse de Ducis, sans pouvoir détruire la sérénité de sa belle âme. Il mourut à Versailles le 30 mars 1817. M. De Sèze le remplaça à l'Académie.

3. Ducis fut un *bon homme*, il se plaisait à le répéter. Thomas l'appelait le *Bridaine de la tragédie;* il ressemblait aussi par les traits du visage à ce véhément missionnaire. Ennemi de l'ambition, il se riait des courtisans et disait : « Quand je vois les hommes s'agenouiller » stupidement pour adorer le veau dor, il me prend des » envies de me sauver dans la lune, d'en ouvrir la fenêtre » et de cracher sur le genre humain. » Jamais il ne fléchit devant la fortune de Bonaparte ; aussi, lorsqu'à la rentrée de Louis XVIII, il se présenta devant ce prince, on applaudit avec enthousiasme à l'à-propos du nouveau souverain, qui, pour prouver à son poëte qu'il le reconnaissait, lui adressa ces vers de son *OEdipe chez Admète :*

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle;
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

(Acte III, sc. 2.)

Son petit logis, qu'il nommait sa *Thébaïde*, dit la *Biographie des contemporains*, était situé à Versailles, rue de Satori, au troisième étage; l'ameublement présentait de singuliers contrastes. Au chevet de son lit de serge verte était un Christ et un bénitier ; au pied, une Vierge et mademoiselle Clairon ; dans sa chambre étaient pêle-mêle les portraits de Talma, du curé de sa paroisse, du Dante, d'un vieux gouverneur des pages et de mademoiselle La Val-

lière. Ajoutez à cela des dessins faits d'après ses tragédies, les *Sept Sacrements* du Poussin, le buste de Lemercier, et celui de Guillaume Shakspeare, à qui il doit toute sa réputation.

4. J.-B. Delrieu, ancien professeur de rhétorique à Versailles, naquit à Rodez en 1760. Il est auteur de la tragédie d'*Artaxerce* qui parut en 1802 : cette pièce eut beaucoup de succès, et partant essuya beaucoup de critiques. On a reproché à l'auteur d'avoir fait des emprunts trop directs, surtout à Métastase, comme si, en littérature, voler à l'étranger n'était pas de bonne prise. Cette tragédie est suivie de notes qui ne sont probablement pas de M. Delrieu ; car il y est loué avec trop de complaisance. *Démétrius*, autre tragédie, représentée en 1820, n'a eu qu'un succès d'estime. M. Delrieu a composé un assez grand nombre de petites pièces, parmi lesquelles on distingue le *Jaloux malgré lui* (1793) et la *Jeune Veuve* (1818), comédies en un acte et en vers, écrites avec assez d'élégance et de facilité.

5. C.-J. Loeillard d'Avrigny, né vers 1760 à la Martinique, commença par prêter sa lyre aux solennités républicaines, pour devenir ensuite le poëte à gages de l'Empire. Depuis 1804, toutes les circonstances plus ou moins signalées de l'histoire impériale le trouvèrent prêt à les célébrer, et de ces différents travaux est résulté le recueil intitulé : *Poésies nationales* (1812); recueil qui, malgré son titre, est d'autant moins *national*, que, non content de flatter le maître, le poëte fait précéder chaque pièce d'une adresse louangeuse pour les ministres, Cambacérès, Maret, Savary, Montalivet, etc. A la suite des Poésies nationales, se trouvent : 1° un petit poëme, en vers alexandrins, intitulé la *Navigation moderne*, ou le *Départ de La Peyrouse* (1807), heureuse imitation du songe de Scipion, et qui présente de fort beaux vers : 2° *Marina*, épisode d'un poëme héroïque sur la conquête du Mexique par Fernand Cortez, vaste entreprise épique que d'Avrigny n'a pas achevée. Son

dernier et tout à la fois son meilleur ouvrage, est la tragédie de *Jeanne d'Arc à Rouen* (1819). La régularité du plan, l'élégance et la correction du style, une admirable clarté dans les plus longues périodes, une noblesse qui ne se dément jamais dans les plus petits détails, tout cela ferait de *Jeanne d'Arc* un ouvrage extrêmement remarquable, sans la nullité de l'action et par conséquent sans son défaut d'intérêt. D'Avrigny mourut en 1823.

6. Marie Raynouard, poëte et philologue, naquit à Brignolles en 1761. Comme poëte, il donna, en 1804: *Socrate dans le temple d'Aglaure*, poëme couronné par l'Institut, et moins remarquable par le talent que par la hardiesse des principes. L'année suivante, il fit jouer sa tragédie des *Templiers*. Cet ouvrage, tant applaudi, tant prôné au théâtre, lors de son apparition, n'est, à la lecture, qu'une pièce fort médiocre, avec quelques belles scènes, quelques mots, quelques tirades, mais, dans son ensemble, inférieure à la plupart des tragédies du troisième ou quatrième ordre. On a encore de Raynouard: *Léonore de Bavière*, les *États de Blois* (1810), *Caton d'Utique*, etc., *Camoëns*, ode avec la traduction portugaise de M. Francesco Manoel (1818).

Comme philologue, Raynouard a publié des travaux fort estimables sur la langue et les poésies des troubadours. C'est depuis ces travaux seulement que nous connaissons avec exactitude la grammaire de l'idiome provençal.

7. Luce de Lancival, né l'an 1764, à Saint-Gobain, en Picardie, fit de brillantes études au collége de Louis-le-Grand, et signala sa rhétorique par un poëme latin, qui lui valut du roi de Prusse une lettre et un présent. La paix de 1783 lui inspira un autre poëme latin, qui consolida sa jeune renommée; et, à peine âgé de vingt-deux ans, il obtint la chaire de rhétorique au collége de Navarre. L'amitié de M. de Noé vint bientôt détourner Luce de Lancival d'une carrière qu'il était destiné à parcourir avec éclat, et il suivit, en 1787, dans son diocèse, le ver-

tueux évêque de Lescar, qu'il n'abandonna que lorsque des circonstances impérieuses l'y obligèrent. La révolution, dit M. Collombet, ne le compta pas dans ses rangs : il s'était voué à la retraite pour cultiver la poésie, et ne reparut qu'à la fin des troubles politiques, pour professer les belles-lettres au Prytanée (collége de Louis-le-Grand).

8. Ses *Œuvres*, précédées d'une Notice par M. Collin de Plancy, ont été réunies en deux volumes in-8°; elles contiennent :

1° *Achille à Scyros*, poëme. Le style n'en est pas exempt de recherche et d'afféterie ; il offre peu d'action pour six chants : peut-être même est-il défectueux dans son ordonnance ; mais on y trouve des traits ingénieux, d'agréables descriptions, des tirades bien versifiées. Peu d'endroits, néanmoins, méritent des éloges sans restriction : le récit de l'éducation d'Achille, qu'on a souvent cité, ne manque pas de fautes ; mais, à tout prendre, c'est le plus bel endroit du poëme.

2° *Hector*, tragédie *véritablement homérique*, suivant l'expression de M. Villemain, élève du poëte, et que Napoléon récompensa d'une pension de 600 fr. et de la croix.

Les autres tragédies de Luce de Lancival sont :

Mucius Scévola, en trois actes (1793) ; *Hormisdas*, en trois actes, non représentée, imprimée en 1814 ; *Archibald*, en trois actes ; *Fernandez*, en trois actes (1797) ; *Périandre*, en cinq actes (1796).

3° *Folliculus*, poëme en quatre chants contre Geoffroi, qui l'avait maltraité dans le *Journal des Débats*.

4° et 5° *Poésies diverses* et *Discours*.

9. En sa qualité de professeur, Luce avait prononcé plusieurs discours dans des distributions de prix. Nourri de la lecture des anciens, il s'était pénétré de leur génie, et savait analyser avec un art admirable les beautés de leurs ouvrages. Sa voix, belle et sonore, donnait un charme puissant à sa déclamation. Plus d'une fois, pendant l'été, la cour du collége Louis-le-Grand se remplit d'auditeurs, qui, ne pouvant entrer dans sa classe, écoutaient en silence ses improvisations éloquentes.

Luce de Lancival fut, en 1810, victime de ses mauvaises mœurs, qui lui avaient déjà nécessité l'amputation d'une jambe.

10. Marie-Joseph de Chénier, frère puîné d'André (1764), entra fort jeune au collége Mazarin, où il eut pour professeur le célèbre abbé Geoffroi. Après des études rapides et incomplètes, après quelque séjour dans une garnison, emporté par l'ardeur de la célébrité, il se jeta dans cette carrière de la tragédie, si haute et si fréquentée, qui semblait alors, par la multitude des concurrents et la facilité du succès, une continuation de la rhétorique. Il y débuta par la tragédie d'*Azémire*, qui fut jouée sans succès en 1786. Trois ans de réflexions et d'études suivirent cet essai malheureux, et l'on avait oublié *Azémire*, quand *Charles IX* parut (1789). Dans ce temps où les passions populaires menaçaient l'autel et le trône, c'était déjà commettre une mauvaise action que de choisir un pareil sujet; l'exécution de la pièce était encore plus hostile pour la religion et pour la monarchie. Chénier y dénaturait l'histoire au profit des maximes impies et subversives qu'il jetait au peuple à pleines mains; aussi l'auteur et la pièce excitèrent-ils un transport qui alla jusqu'au délire.

Après cette pièce, il fit représenter, en 1791, *Henri VIII*, et la *Mort de Calas*, toutes remplies de tirades qui appartiennent moins au sujet qu'aux circonstances. La tragédie de *Caïus Gracchus*, donnée en 1792, quoique brûlante de l'éloquence républicaine des Romains, fut proscrite par la tyrannie, s'indignant que le poëte qui avait contribué au renversement des lois, eût osé demander *des lois, et non du sang!*

11. Les triomphes du théâtre valurent à Chénier le triste honneur de devenir membre de la Convention; dans cette assemblée, poussant jusqu'au bout les conséquences de ses maximes, le poëte coopéra à la fondation de la république française, et fut l'un des bourreaux de Louis XVI.

Les fonctions de législateur ne firent pas abandonner à Chénier la poésie. En 1793, il donna la tragédie de *Fénelon*, dont il a altéré le beau caractère, en le couvrant d'un vernis philosophique. Ce fut lui aussi qui composa la plupart des hymnes et cantates que l'on chantait dans les fêtes révolutionnaires ; ce fut lui, et c'est tout dire, qui fit l'*Apothéose de Marat!*

Une accusation terrible a pesé sur Marie-Joseph : on a dit qu'il eût pu sauver la vie de son frère André, et qu'il ne le voulut pas. Nous aimerions à croire cette imputation de fratricide tout à fait calomnieuse ; mais, malgré son Épître *sur la Calomnie*, et les beaux vers qu'il y consacre à la mémoire de son frère, nous ne pouvons avoir cette conviction en jetant les yeux sur la tragédie de *Timoléon*, que Marie-Joseph Chénier fit jouer vers ce temps et dans laquelle il represente ce personnage tuant son frère pour sauver la république !

12. Jusque-là, Chénier, dans la carrière dramatique, avait compté ses succès par ses ouvrages ; mais il devait un jour essuyer les rigueurs d'un autre parterre que celui qui lui prodigua tant de fois ses bruyants et sauvages applaudissements. En 1804, à l'époque d'une cérémonie fameuse, il donna sa tragédie de *Cyrus*, et quoiqu'il eût compté sur les rapprochements que le sujet devait fournir, l'avénement de Cyrus au trône des Mèdes, il se vit cruellement déçu. Chénier a composé d'autres ouvrages dramatiques, entre autres *Tibère;* mais ils n'ont point été représentés de son vivant. Il succéda à La Harpe à l'Athénée de Paris. Il fut ensuite chargé de tracer le *Tableau des progrès que les lettres avaient faits depuis* 1789. Enfin le jour de la justice arriva : peu à peu le chantre de Marat tomba dans la déconsidération et le mépris ; il mourut en 1811 dans l'abandon, et même, dit-on, dans un état voisin de la misère.

13. Le Recueil des œuvres de Chénier, en 8 vol. in-8°, nous offre des tragédies, un fragment de poëme épique (la *Hollande affranchie*), quelques comédies (*Nathan*

le sage, *Edgar* ou *le Page supposé*), des odes (sur *la mort du duc de Brunswick*, sur *la mort de Mirabeau*, etc.), des Épîtres (*à mon père*, *au roi*, *à Delille*, *à Voltaire*, *à Eugénie*), des Élégies (le *Veillard d'Ancenis*, poëme sur la mort du général Hoche, le *Cimetière de campagne*), des Poëmes didactiques (sur la *Théorie générale des beaux-arts*), des Dialogues (le *Ministre et l'Homme de lettres*, l'*Auteur et le Public*), des Satires (le *Concile de Constance*, le *Docteur Pancrace*, *Pie VI et Louis XVIII*, les *Nouveaux Saints*, les *Deux Missionnaires* ou *La Harpe et Naigeon*), des traductions mêmes (*OEdipe roi* et *OEdipe à Colone*, de Sophocle, l'*Art poétique d'Horace*, etc.). Il y a là certainement une grande variété ; mais si l'on retranche du recueil tout ce qui paraît peu digne de mémoire, le bagage poétique de l'auteur sera loin d'être aussi lourd.

On ne saurait refuser à Chénier un grand mérite comme poëte ; ses tragédies sont fortement conçues, et quoique le but en fût coupable, elles renferment des beautés de l'ordre le plus élevé ; sa versification a de l'énergie, de l'éclat, et plusieurs de ses poésies républicaines sont de *belles horreurs ;* mais mieux eût valu pour lui vivre et mourir vertueux et inconnu.

14. Antoine-Vincent Arnault père, né l'an 1766 à Paris, débuta très-jeune encore, par sa tragédie de *Marius à Minturne ;* elle annonçait des talents distingués, de la verve, de l'imagination, un génie abondant et riche, mais près du mauvais goût, enfin une disposition naturelle au grand et au sublime, mais qui dégénérait souvent en déclamation. On y remarque de beaux vers dans le goût de Corneille, des tirades bien frappées, mais, en général, une versification dure et pénible, et plus de penchant à imiter Lucain que Virgile.

Un an après *Marius*, parut *Lucrèce* à qui l'auteur prête une ridicule passion pour Sextus. Le délire simulé de Brutus, sous la tyrannie de Tarquin, porte un caractère plus tragique. La tragédie de *Cincinnatus* présente, pour ainsi dire, l'âge d'or de la république romaine ; et ce qui

est bien honorable pour l'auteur, cette pièce, où triomphe une liberté sage qui n'est autre chose que l'empire des bonnes lois, fut composée dans le temps horrible où triomphait parmi nous un despotisme sanguinaire, paré du nom de liberté.

Dans *Oscar*, l'amour furieux et jaloux, l'amour vraiment tragique est aux prises avec l'amitié. L'énergie des passions s'y déploie, et la scène de Dermid et de Fillan est remarquable par des traits du plus beau dialogue. Mais de tous les ouvrages de l'auteur, celui qui réussit le plus complétement, sans en excepter *Marius*, ce sont les *Vénitiens*. Ce n'est point là une tragédie : ni l'action ni les personnages n'ont l'importance tragique. Le dénoûment en est atroce; et ce n'est en résumé qu'un mauvais drame, mal conçu, mal écrit et terminé par le ministère du bourreau. Un homme du parterre cria : *Renvoyé à Londres*, et sa motion fut appuyée. Il faut laisser aux Anglais leurs échafauds, leurs exécutions, leurs horreurs monstrueuses : chez une nation qui a Corneille et Racine, on ne fait point étrangler un homme derrière un rideau pour finir une tragédie.

On lui doit encore *Germanicus*, tragédie d'allusion politique, lourdement écrite et maintenant tout à fait oubliée.

15. M. Arnault père a publié (1813) un *Recueil de fables* qui, sans contredit, est l'un des plus piquants et des plus agréables qu'on nous ait donnés depuis La Fontaine. L'auteur a inventé tous ses sujets et n'a composé chacune de ses fables que d'après une vue, un rapport qui avait frappé son esprit dans l'observation de la nature et de la société; ensuite, il a été guidé dans l'investigation et la découverte de ses sujets, par l'instinct de ses propres affections qui percent presque à chaque page de son recueil. Aussi l'apologue chez lui tourne-t-il trop à la satire ou à l'épigramme. D'autres fois, il est tout à fait dénué d'action, et ce n'est alors tout simplement qu'une petite pièce de vers terminée par un trait.

16. Étienne de Jouy, né l'an 1769, à Jouy (Seine-et-

Oise), n'avait que treize ans, lorsque, avec le grade de sous-lieutenant, il suivit, à la Guiane, de Berner, qui en était gouverneur. Deux ans après, il revint achever ses études au collége de Versailles et alla ensuite aux Indes orientales servir dans le regiment de Luxembourg. Il passa, de là, comme officier d'état major à la côte de Coromandel, et ensuite dans le Bengale, d'où il retourna en France en 1790. Il fit la première campagne des guerres de la révolution, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris; mais il eut le bonheur de se sauver en Suisse, d'où il revint à la chute de Robespierre (9 thermidor). Il se livra dès lors à la culture des lettres. Le grand opéra de la *Vestale*, qui fut son premier ouvrage, lui mérita le prix décennal. Plusieurs autres compositions du même genre lui valurent de nouveaux succès. Il en obtint aussi sur le Théâtre français. Ses tragédies de *Tippo-Saëb* (1813) et de *Bélisaire* (1818), sont bien médiocres; mais *Sylla* (1822) eut une très-grande vogue à laquelle le jeu de Talma et les circonstances politiques contribuèrent beaucoup.

Les œuvres de M. de Jouy comprennent 27 vol. in-8°, dont une bonne part est prise par les ouvrages en prose. Parmi ceux-ci, tout le monde connaît l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, aîné qui a fait oublier tous ses cadets.

17. M. Népomucène-Louis Lemercier, né l'an 1772 à Paris, n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il fit représenter son *Agamemnon*, tragédie où il sut fondre habilement les beautés éparses dans Eschyle, Sénèque et Alfieri, qui ont traité le même sujet [1]. Aucun ouvrage de l'auteur n'a obtenu et mérité plus de succès. M. Lemercier a publié depuis des ouvrages très-nombreux, trop même pour sa gloire. Nous indiquerons seulement les principaux : *Charlemagne*, tragédie (1816); la *Panhypocrisiade*, poëme détestable pour le fond et la forme (1817); *Saint-Louis*, tragédie (1820); *Frédégonde et Brunehaut*, tragédie (1821); *Moïse*, poëme en quatre chants (1823); *Chants héroïques des montagnards et des matelots grecs*

[1] V. mon Histoire de la Littérature grecque, p. 99.

(1824). Les qualités qui caractérisent M. Lemercier sont la hardiesse et l'énergie de l'expression; mais à force de vouloir être neuf et fort, il a souvent, dans le choix des mots et des tournures, une recherche plus pénible qu'originale.

Parmi ses ouvrages en prose, nous ne citerons que son *Cours de littérature dramatique*, peu agréable à lire et peu lu.

18. Charles Brifaut naquit à Dijon en 1781. Comme auteur dramatique, on lui doit plusieurs tragédies, entre autres *Ninus II* et *Charles de Navarre* (Charles le Mauvais), dont le succès a été médiocre ou plutôt nul. On estime davantage ses *Dialogues, Contes et autres Poésies*, ainsi que *Rosamonde*, poëme en trois chants. Dans Rosamonde, l'élévation, l'énergie, la chaleur, une sorte d'originalité constituent les caractères principaux de son talent ; mais sa diction manque de pureté, de clarté, de souplesse ; elle est rapide sans être coulante, vive sans être lumineuse, variée sans être facile, nerveuse sans être correcte. Le style des *Poésies diverses* est en général plus correct que celui de *Rosamonde :* il s'en faut cependant beaucoup qu'il soit hors de tout reproche : l'auteur se permet de créer des mots, sans songer que l'autorité même du génie de Corneille n'a pu consacrer le terme d'*invaincu*, si beau en lui-même et peut-être si nécessaire.

Parmi les pièces les plus remarquables, on peut citer le *Génie*, les *Disputes* et les *Conseils d'une femme à un jeune savant :* le style de la première est plein de chaleur, d'énergie et de mouvement ; la deuxième est un paradoxe piquant, soutenu et développé avec beaucoup d'esprit, de vivacité, de gaieté ; la troisième se distingue surtout par un ton excellent.

19. M. Mirmont de La Ville naquit en 1783 à Versailles. Son père ayant péri sur l'échafaud révolutionnaire, il se trouva orphelin à l'âge de dix ans, à une époque où il n'y avait en France ni collége, ni éducation, et ce n'est qu'à lui-même qu'il doit ses connaissances et sa fortune littéraire. Il entra fort jeune dans la carrière

diplomatique ; la culture des lettres lui procura d'honorables délassements, et les succès qu'il a obtenus dans les deux premiers genres dramatiques, sans s'écarter de la route frayée par les bons modèles, lui donnent une place assez distinguée parmi les poëtes de notre époque. Ses ouvrages sont remarquables, surtout par la vérité des portraits, la simplicité de l'intrigue, le style toujours clair et facile, et l'heureux emploi du mot propre. On lui doit *Artaxerce*, tragédie en cinq actes, imitée de Métastase (1810) ; *Chilpéric Ier*, tragédie en trois actes (1815) ; le *Folliculaire*, comédie en cinq actes, que n'empêchèrent point de réussir les critiques amères et injustes de quelques journalistes qui crurent s'y reconnaître (1820) ; le *Roman*, comédie en cinq actes (1825) ; *Charles VI*, tragédie en cinq actes (1826) ; les *Intrigants*, comédie en cinq actes (1831).

20. M. Pierre Lebrun, né l'an 1785 à Paris, se fit connaître à l'âge de dix ou douze ans par des essais poétiques qui lui obtinrent une place d'élève au Prytanée français, où ses études furent aussi brillantes que rapides. Il était encore fort jeune lorsqu'il fut chargé de remplacer par *intérim* son professeur de rhétorique qui était alors malade. A l'époque de la bataille d'Iéna, M. Pierre Lebrun adressa une Ode à la grande armée que l'on crut d'abord composée par Ecouchard Lebrun et qui valut à son auteur une pension de 1200 francs. Ecouchard Lebrun se montra peu bienveillant pour le jeune poëte qui portait le même nom que lui; celui-ci s'en vengea, à la mort de son homonyme, par une ode où il célébrait dignement le mérite littéraire de son devancier. Entre autres ouvrages remarquables, M. Pierre Lebrun a composé un *Poëme sur l'étude*, couronné en 1817 par l'Académie française, et deux tragédies, *Ulysse* (1814), et *Marie-Stuart* (1820). Le style de cette dernière pièce est pur, correct, harmonieux ; la partie qui en a été le plus applaudie, celle du sentiment, y est admirable. Il a créé en imitant Schiller, et il s'en est approprié les beautés en les dégageant des licences germaniques qui les déparent.

M. Lebrun avait été nommé sous l'Empire receveur des contributions indirectes : quand cette place fut supprimée, il alla visiter la patrie de Virgile et celle d'Homère. Il revint avec de riches souvenirs dont il a composé le *Voyage en Grèce*, qui n'est, à proprement parler, ni un poëme, ni un voyage, ni une histoire, et qui tient à la fois de tous les trois, de même que dans sa forme, il mêle au lyrique qui le caractérise plus particulièrement le dramatique et le récit.

21. Lucien Emile Arnault, né l'an 1787 à Versailles, marcha sur les traces de son père. On a de lui *Pierre de Portugal* et *Régulus*, tragédies qui n'eurent qu'un succès éphémère, dû aux passions politiques de l'époque. Son style a les défauts et les qualités que nous avons signalés dans l'auteur de *Marius à Minturne.*

22. F.-J. Gary, ancien principal du collége de Carcassonne, s'est fait connaître, en 1824, par *Eudore et Cymodocée*, tragédie en cinq actes et en vers. L'auteur s'est heureusement inspiré, pour ses plus belles scènes, des pensées, des images et même des expressions de M. de Châteaubriand.

23. M. Alexandre Guiraud, né l'an 1788, à Limoux, eut pour directeur de ses études M. Gary, auteur d'*Eudoxe et Cymodocée*, qui développa dans son jeune élève le talent poétique dont la nature l'avait doué, en l'appliquant, durant trois années, à des traductions en vers français des meilleurs auteurs grecs et latins. On a, de M. Guiraud : les *Macchabées* ou le *Martyre;* le *Comte Julien* ou l'*Expiation; Virginie*, etc., tragédies en cinq actes; des *Poëmes et Chants élégiaques*, etc. Les *Macchabées* sont la meilleure composition dramatique de M. Guiraud : s'il n'a pas obtenu un succès complet dans un sujet si beau, mais si difficile, il a su, du moins, puiser dans les Livres saints, et rendre en beaux vers les nobles sentiments qui donnent tant de prix à ce magnifique et touchant épisode de l'histoire des Israélites.

24. Les *Poëmes et Chants élégiaques* sont, avec les *Macchabées*, le plus glorieux titre poétique de M. Guiraud.

Dans ces chants tendres et plaintifs, dit la Muse française, dans ces cantiques d'amour ou de deuil, on trouve le charme, l'idéal, la rêverie des compositions modernes; mais

tout cela est peint avec une pureté, une correction, un style digne des bons maîtres. M. Guiraud prend tous les tons pour peindre toutes les douleurs; la justesse est le caractère particulier de son talent. Qui ne s'est attendri, ou ne voudra s'attendrir, au simple récit de cet enfant abandonnant sa mère, ses jeux, ses montagnes, pour entreprendre un pénible voyage, etvenir enfin travailler, souffrir et chanter à Paris? Qui ne voudra l'accompagner au retour, et suivre avec lui *le long chemin qui va de France à la Savoie?* L'histoire du petit Savoyard, sa destinée tout entière, est décrite avec une gracieuse exactitude et une savante naïveté. Une foule de détails de la vie commune sont élégamment admis dans cette composition, et des paroles presque populaires deviennent le langage de la plus douce poésie; ces mots familiers, jetés avec art dans le style élevé, produisent souvent un heureux effet: ils peignent la nature, ou plutôt sont la nature elle-même [1].

25. Alexandre Soumet, né l'an 1788, à Toulouse, étudia d'abord pour entrer à l'école polytechnique, et subit un premier examen. Déjà, cependant, s'étaient manifestés ses goûts poétiques, et l'Académie des Jeux Floraux étant ressuscitée, après une léthargie de douze ans, le talent de M. Soumet se révéla par des compositions qui méritèrent tous les prix, hors celui qui, dans le même concours, fut adjugé à l'inimitable pièce de Millevoye, intitulée la *Chute des Feuilles*. M. Soumet ne tarda pas à concourir à l'Académie française; et, dans cette lice plus illustre, il fit également une moisson de palmes académiques. Il emporta le prix sur Millevoye, dans le concours qui eut pour sujet les *Embellissements de Paris ;* et sur un autre thème, moins fécond en ressources poétiques, la *Vaccine,* il mérita de même d'être proclamé avant M. Casimir Delavigne.

26. Peu de temps après, il entreprit et acheva rapidement son poëme de l'*Incrédulité*, en trois chants : le premier, dit M. Collombet, nous retrace les excès et les malheurs de la révolution française ; le deuxième établit les preuves de

[1] V. Mon Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 72.

l'existence de Dieu ; le troisième raconte la merveilleuse origine du christianisme et les bienfaits immenses de l'Évangile. Ce cadre étroit, mais bien rempli, étincelle de beautés du premier ordre, et présente une foule de tableaux achevés.

27. Ce fut au commencement de la Restauration que M. Soumet composa sa délicieuse élégie de la *Pauvre Fille*, type ravissant d'une multitude d'ennuyeuses imitations et de postiches malheureux. Les *Scrupules littéraires de madame de Staël*, ouvrage plein de justesse dans les aperçus et très-piquant par la forme, parurent dans le même temps. M. Soumet y proclamait en théorie les principes d'une indépendance littéraire que ses amis lui reprochent d'avoir trahie dans la pratique, c'est-à-dire qu'ils reprochent à l'auteur de *Jeanne d'Arc*, de *Clytemnestre* et de *Saül* d'avoir manqué d'audace romantique. Après la publication des *Scrupules*, etc., M. Soumet, alors âgé de vingt-huit ans, se retira à Toulouse, où il composa une partie d'un *Poëme sur Jeanne d'Arc*. En 1820, il revint à Paris, où il fit *Clytemnestre; Saül* fut mis au théâtre un an après. Ces deux tragédies obtinrent un grand succès, et elles le méritaient par la magie poétique du style, l'intérêt des situations, et même par une couleur locale dont M. Soumet s'est montré depuis trop avare. *Saül* surtout se recommande par plusieurs parties admirablement dramatiques : il fut cependant moins goûté que *Clytemnestre*. *Cléopâtre*, qui suivit, ne fut pas heureuse, bien qu'on y eût applaudi plusieurs scènes magnifiques. *Jeanne d'Arc*, malgré la faiblesse des deux premiers actes, obtint un succès non contesté, succès qu'il faut rapporter encore à un style étincelant de poésie. L'or de cette poésie n'est pas, toutefois, dépourvu d'alliage; mais sa chaleur entraînante fait passer le faux sur le vrai.

M. Soumet a publié depuis une tragédie d'*Élisabeth de France*, *Norma*, etc., productions inférieures aux précédentes.

28. JEAN-MICHEL PICHAT, né l'an 1790 à Vienne (Isère), donna, en 1825, *Léonidas*, tragédie en cinq actes. Cette pièce a dû surtout

son succès aux circonstances de son apparition, ainsi qu'au prodigieux talent de Talma. Il attendait encore plus de *Guillaume Tell*, qui fut supprimé par la censure. Il était sur le point d'en obtenir la représentation, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à l'âge de trente-huit ans. Outre les deux tragédies dont nous venons de parler, on a de Pichat des fragments de *Turnus*, et une pièce de vers sur le *Dévouement des médecins français à Barcelone*, qui obtint le deuxième accessit au concours de l'Académie française en 1822.

29. M. Charles Liadières a donné plusieurs tragédies, *Conradin et Frédéric* (1820), *Jean-sans-Peur* (1821), *Jane Shore* (1824), etc., où l'on applaudit la facilité de la versification et la clarté du style ; mais on regrette que ces qualités ne soient pas relevées par plus d'éclat, de force et de hardiesse.

30. M. Hippolyte Bis, né à Lille, fit d'abord concevoir de grandes espérances qui ne se sont pas réalisées. Sa tragédie d'*Attila* fut représentée, en 1822, avec un honorable succès; celle de *Lothaire*, en trois actes, ne fut pas jouée. Quant à son poëme lyrique intitulé *le Cimetière*, on en a dit qu'il avait été le tombeau de son talent, et le jeu de mots est assez vrai.

31. Jacques-Fr. Arsène Ancelot, né l'an 1794 au Havre, débuta dans la carrière dramatique par une tragédie de *Louis IX* (1819), qui fit concevoir de lui les plus brillantes espérances. Elles ont été réalisées en grande partie par trois ouvrages du même genre, le *Maire du Palais* (1823), *Fiesque* (1826), et *Olga* (1828), dont le succès fut mérité. M. Ancelot est encore connu par plusieurs autres ouvrages, tant en prose qu'en vers. On estime surtout *Marie de Brabant* (1825), poëme en six chants, précédé d'une épître à M. Parseval-Grand-Maison. Le principal mérite de cet auteur est de revêtir ses pensées d'une poésie facile, brillante et harmonieuse; mais depuis plusieurs années il s'est jeté dans le genre lucratif des petits théâtres et des petits succès, où l'on ne reconnaît plus l'auteur de *Louis IX*.

32. M. Casimir Delavigne, né l'an 1794 au Havre, annonça de bonne heure des dispositions heureuses pour la poésie. Dans le cours de ses études, il se fit connaître par quelques essais qui donnaient des espérances. En 1811, il fit paraître son *Dithyrambe sur la Naissance du Roi de Rome*. C'est une œuvre remarquable pour un jeune homme de dix-sept ans.

Quand M. Delavigne entra dans le monde, c'était le moment où le père de celui qu'il venait de célébrer avait attiré deux fois sur le sol français les troupes étrangères. Le poëte chanta, dans le même sens que Béranger, les malheurs de la patrie. Les *Messéniennes* ont joui longtemps d'une grande popularité; elles étaient déclamées dans les réunions patriotiques entre les refrains de l'auteur du *Vieux Drapeau*. Elles ont eu le sort des chants qui peignent les passions du moment, elles sont tombées dans l'oubli. Du reste les *Messéniennes* ont une expression noble, grave, lyrique. Quelques épithètes un peu pâles, quelques vers prosaïques, quelques tournures rhétoriciennes, quelques périphrases un peu vides, quelques antithèses accusent les traditions de collége, les études encore toutes classiques du jeune homme; mais il y a du mouvement dans le rhythme, de la verve, de la chaleur, des pensées fortes, des pensées gracieuses, de la poésie, enfin.

Il ne manque qu'une chose aux *Messéniennes*, dit M. Pichot ce sont des chants de douleur inspirés par le même sentiment qui inspira le beau psaume *Super flumina Babylonis*, et l'on pourrait se demander en les lisant à quelle croyance appartient le poëte? L'auteur des trois premières *Messéniennes* (1816) est-il païen, est-il chrétien? Ni l'un ni l'autre; car la *Messénienne* sur la profanation du Musée, toutes ces lamentations au sujet du départ des dieux et des déesses mythologiques sont des lamentations d'artiste. Cette absence de sentiment religieux s'explique par l'opinion : c'était bien là le libéralisme de 1816, qui redoutait Dieu comme un allié de la dynastie légitime. Nodier le fit sentir au poëte, lorsque après l'avoir complimenté avec toute la chaleur caractéristique de son éloge, il lui dit : « Mon cher Casimir, je n'ai qu'un conseil » à vous donner; c'est, la prochaine fois que vous vou- » drez rimer, de conduire d'abord votre muse à la » messe. » En effet, dans les *Messéniennes* sur Jeanne d'Arc, le poëte libéral n'a pas craint d'employer des couleurs religieuses, et son héroïne est une héroïne chrétienne.

Comme sentiment et comme poésie, les secondes *Messéniennes* sont préférables aux premières : il y a d'ailleurs dans le style un progrès visible. En général, le style a toujours été pour M. Delavigne l'objet d'une étude spéciale. Il faut être en 1839 pour avoir besoin de le justifier de son culte pour la langue. La langue poétique de Corneille et de Racine ne lui a jamais semblé timide et pauvre : il n'a pas cru devoir lui prêter des néologismes pour l'enrichir ; une hardiesse ne lui a pas paru pouvoir compenser une incorrection ; il n'y a pas, selon lui, de belles idées hors du cercle des idées naturelles, et pour être exprimée, une idée naturelle, grande ou naïve, n'a besoin, dans ses vers, que de mots naturels.

Les nouvelles *Messéniennes* de M. Delavigne prouvent que le poëte a bien étendu le cercle de ses études et de ses idées depuis les premières. A l'enthousiasme religieux qui anime le *Jeune Diacre*, on voit bien qu'il a lu, non-seulement Byron, mais encore Lamartine, et que le conseil amical de M. Nodier ayant été suivi, la muse libérale ne craint plus de se compromettre en allant à la messe. Plus tard, M. Delavigne visita l'Italie, et les sept dernières *Messéniennes* assurent qu'il la vit en poëte.

33. Indiquons maintenant les productions qui ont signalé sa carrière dramatique.

Les *Vêpres Siciliennes* (1819) furent le début de M. Delavigne : on remarque dans cette tragédie de la force, de la chaleur, de l'intérêt, des situations dramatiques. Bientôt une comédie en cinq actes et en vers vint prouver que son talent savait se plier à tous les genres. L'idée des *Comédiens* lui fut inspirée par les contrariétés, les dégoûts qu'il essuya au Théâtre-Français, où il avait d'abord porté sa tragédie des *Vêpres Siciliennes*, qui n'y fut reçue qu'à correction, et qu'il retira pour la faire jouer à l'Odéon. On doit, dans l'intérêt de l'art, se féliciter d'une injustice à laquelle nous devons une aussi piquante comédie, remplie de vers heureux qui rappellent souvent la verve de la *Métromanie*. Le *Paria*, tragédie en cinq actes, fut représentée en 1820. Le style est la partie sail-

lante de cette pièce, qui est une composition plus épique que dramatique. Le succès brillant et mérité de l'*Ecole des Vieillards*, comédie en cinq actes et en vers, assigna à cet ouvrage, dès son apparition, une place distinguée parmi les bons ouvrages dramatiques de notre siècle. La *Princesse d'Aurélie* eut peu de succès et n'en méritait pas; *Marino Faliero* vint réparer cet échec jusqu'à l'apparition de *Louis XI*, tragédie assez médiocre. Une *Famille au temps de Luther* est une œuvre de parti sans vérité et sans intérêt.

34. M. Delavigne a célébré la révolution de juillet; mais sa muse était plus heureuse, ce me semble, quand elle chantait l'héroïne de Vaucouleurs, qu'elle ne l'a été en redisant la gloire des pavés et de la *Cartouche citoyenne*. Le poëte vit mal des inspirations de la rue. On peut regretter aussi qu'un homme de cœur et de talent soit ensuite descendu jusqu'à parodier pour Châtel l'hymne la plus sublime, l'élégie la plus profonde et la plus déchirante de toutes celles que chante l'Eglise, le *Dies iræ*.

35. Le XIX[e] siècle nous offre encore d'autres poëtes, tragiques, tels que Gudin (1738-1812) auteur de *Clytemnestre*, etc.; Royou (1745-1828), de *Phocion;* Murville (1754-1814), d'*Abdelasis;* Firmin Didot (1764-1837), d'*Annibal*, etc.; mais leurs productions, maintenant oubliées, ne méritent point d'autre mention que celle qui vient de leur être accordée.

—

§ 2. *Genre comique, opéra et drame.*

1. Desfaucherets; ses Comédies. — 2. Monvel, acteur-auteur. — 3. Barré; ses Vaudevilles et ses Opéras-comiques. — 4. Marsollier; ses Opéras-comiques. — 5. Charlemagne; ses Comédies. — 6. Vigée: ses pièces de théâtre et autres poésies. — 7. Collin d'Harleville; l'Inconstant. — 8. L'Optimiste, les Châteaux en Espagne. — 9. Le Vieux célibataire et autres pièces. — 10. Jugement sur ce poëte. — 11. Andrieux; ses pièces de théâtre. — 12. Rôle d'Andrieux dans la Littérature contemporaine: ses Contes, Epîtres et autres Poésies. — 13. Ses Dialogues en vers, ses Fables, ses Contes en prose. — 14. Erudition d'Andrieux. — 15. Picard: son Théâtre et ses Romans. — 16. Cheron; son Théâtre. — 17. — Roger; ses Comédies. — 18. Duval: son Théâtre. — 19. Caractère principal de son talent. — 20. Etienne; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 21. Leroy; ses Comédies. — 22. Scribe; caractère de son talent. — 23. Bonjour: son Théâtre. — 24. Alexandre Dumas; ses Drames, leur immoralité. — 25. Autres ouvrages de cet auteur.

1. Brousse-Desfaucherets, né l'an 1742, à Paris, débuta, dans la

carrière dramatique, par l'*Avare cru bienfaisant*, comédie en cinq actes et en vers, que la cabale fit tomber (1784). Son second ouvrage, le *Mariage secret* (1786), eut, au contraire, le succès le plus brillant, et c'est, en effet, une production pleine d'esprit et de gaieté. On lui doit encore le *Portrait* ou le *Danger de tout lire*, comédie (1786), la *Double clef* ou *Colombine commissaire*, parade (1786), les *Dangers de la présomption* (1798), comédie en cinq actes et en vers dont on peut surtout louer le style et le naturel; l'*Astronome* et la *Punition*, opéras-comiques (1799), et avec Roger, la *Pièce en répétition* et *Arioste gouverneur* ou le *Triomphe du génie* (1800-1).

Desfaucherets n'avait pas un assez grand talent pour traiter avec beaucoup de succès la comédie de caractère : ses pièces de théâtre pèchent presque toutes par la conception ; mais des situations heureuses, des traits de satire ingénieux, un dialogue vif et bien coupé, et des plaisanteries de très-bon goût, compensent à peu près, dans la plupart de ses ouvrages, ce que ses plans ont de défectueux. Il mourut en 1808.

2. Beutet de Monvel, comédien-auteur, natif de Lunéville (1745), a laissé plus de réputation comme acteur que comme écrivain. Il écrivait négligemment ; mais il entendait assez bien la scène, et il dialoguait avec chaleur. Parmi ses pièces, on distingue l'*Amant bourru*, la *Jeunesse du duc de Richelieu*, *Blaise et Babet*, ou la *Suite des trois Fermiers*, etc. Monvel est mort en 1811.

3. Yves Barré, né l'an 1749 à Paris, débuta par la profession d'avocat. Neveu du chansonnier Laujon, il se réunit à Piis pour donner au théâtre, qui n'avait plus d'*italien* que le nom, des pièces en vaudeville. Ils firent représenter avec succès quatre de ces pièces tout en couplets : les *Vendangeurs*, la *Matinée* et la *Veillée villageoise*, le *Printemps* et l'*Eté*. D'autres essais furent moins heureux, et le vaudeville disparut encore devant l'opéra-comique. En 1792, Barré fonda, pour le vaudeville, un théâtre spécial. Après avoir fait, avec Radet, l'agréable opéra-comique de *Renaud d'Est*, il s'associa derechef avec cet auteur et Desfontaines. Les plus connues de leurs pièces, outre des parodies souvent plaisantes, sont : *Arlequin afficheur*, folie qui, depuis 1792, a peut-être été jouée sept ou huit cents fois; *Colombine mannequin*, le *Mariage de Scarron*, *M. Guillaume*, *René Lesage*, *Gaspard l'Avisé*, le *Fandango*, les *Deux Edmond*, etc. Avec Ourry, Barré donna la *Danse interrompue*, qui contient la scène la plus folle et peut-être la plus gaie qui jamais ait été offerte au public. En 1815, il eut Désaugiers pour successeur dans la direction du Vaudeville. Il mourut en 1832.

4. Marsollier des Vivetières, né l'an 1750 à Paris, a travaillé avec succès pour l'Opéra-Comique et pour le théâtre Italien. Les plus connues et les plus estimées de ses pièces sont *Nina*, les *Deux petits Savoyards*, *Camille* ou le *Souterrain*, *Adolphe et Clara*, *Cange*, la *Pauvre Femme*, etc. Comme Sedaine, il eut l'art d'allier des situations extrêmement touchantes à des scènes comiques ; mais ses ouvrages manquent de plans mûrs et bien ordonnés. Il est mort en 1817.

5. **Armand Charlemagne**, né l'an 1753 au Bourget, près de Paris, fut d'abord abbé, puis clerc de procureur, et ensuite engagé dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. En 1793, il débuta dans la carrière dramatique, et donna successivement un grand nombre de comédies : toutes sont écrites en style correct, en vers faciles, gais et spirituels; mais elles pèchent, en général, par le plan et par l'action. Parmi les meilleures, on peut citer l'*Insouciant*, en un acte et en vers libres (1793); l'*Homme de lettres et* l'*Homme d'affaires* (1795), en un acte, où l'au eur s'est peint lui-même, ainsi que son frère, un des chefs d'une maison de commerce distinguée; l'*Agioteur* (1796), en un acte; le *Testament de l'Oncle* (1806), en trois actes; la *Journée de Dupes*, ou l'*Envie de parvenir*, en cinq actes (1816).

6. **Etienne Vigée**, né l'an 1755 à Paris, frère de madame Lebrun, peintre célèbre de portraits, débuta par quelques poésies légères, dans le genre de Dorat, et par les *Aveux difficiles* (1783), petite pièce qui eut assez de succès. En 1789, il remplaça Sautreau de Marsy dans la direction de l'*Almanach des Muses*. Ce fut dans ce recueil qu'il publia, pendant trente-deux ans, ses nombreux opuscules, et qu'il s'érigea en aristarque de la littérature. En 1803, il succéda à La Harpe dans sa chaire de l'Athénée, et ne s'y soutint que par son art admirable de lire les vers, surtout les siens. Outre les *Aveux difficiles*, on a de lui la *Fausse coquette*, la *Belle-mère* ou les *Dangers d'un second mariage*, l'*Entrevue*, la *Matinée d'une jolie femme*, la *Vivacité à l'épreuve*, etc. On n'y trouve ni naturel ni force; mais il y a de l'esprit, des détails heureux et des situations bien amenées. Parmi ses poésies fugitives, on distingue *ma Jeunesse*, *mes Conventions*, *mes Visites*, *mes Rencontres*, et quelques *Epîtres*. Vigée est mort en 1820.

7. **Jean-François Collin d'Harleville** naquit à Maintenon en 1755. Le surnom d'Harleville lui fut donné comme fils puîné de Martin Collin, qui possédait auprès de Mévoisins, où il était retiré, plusieurs pièces de terre sur le terroir du hameau d'Harleville. Le jeune Collin commença ses études au collége de Lisieux, un des dix colléges de plein exercice de l'ancienne université de Paris. Il obtint des succès, et remporta souvent des prix dans le cours de ses études. Entré chez un procureur au parlement, il se sentit peu de goût pour cette carrière, et il fit une petite pièce de vers assez gai sur les misères d'un pauvre clerc en son étude. Forcé par sa famille de quitter Paris, Collin vint à Chartres prendre la robe d'avocat.

Son début dans la carrière dramatique fut signalé par

l'*Inconstant*, comédie en trois actes (1786). Ce coup d'essai, dit M. Boucharlat, est une pièce faible d'intrigue, mais qui se fait remarquer par un style élégant, par un dialogue spirituel et quelquefois plein de vivacité. Le succès de l'*Inconstant* valut à Collin une aisance qu'il était bien loin d'avoir auparavant, puisqu'il était réduit à faire des copies pour des libraires.

8. L'année suivante, il composa l'*Optimiste*, qui fut joué au commencement de 1788. La réussite de cette pièce fut un motif pour que Collin procurât à sa famille la visite de la capitale. Il n'épargna rien pour faire jouir ses parents des beautés de Paris, tellement que du produit de sa pièce il ne put placer que 6000 francs. Les *Châteaux en Espagne* suivirent de près (1789). On s'y porta en foule : les quatre premiers actes furent fort applaudis, le cinquième produisit peu d'effet : l'auteur en fit promptement un nouveau, et la réussite de la pièce fut alors entière. La critique prétendit que ces trois pièces présentaient un même caractère. Il fallut bien, dit Andrieux, affliger un peu un poëte qui était coupable de trois bonnes pièces de suite en moins de trois ans. Daru, lors de sa réception à l'Académie française en la place de Collin, prouva l'injustice de ce reproche.

9. Ce genre de travail et la faiblesse de tempérament de Collin causèrent la maladie qu'il éprouva en 1789. Il eut pour médecin son compatriote et son ami Doublet. Andrieux ne quittait pas le lit de son camarade d'enfance : se trouvant un jour seul avec lui, Collin lui avoua qu'il venait de faire une comédie en cinq actes, et, pour preuve, lui déroula le manuscrit qu'il tira de dessous son drap. C'était le *Vieux célibataire!* L'étonnement serait difficile à peindre : le docteur gronda, mais vainement ; Collin assura qu'il était guéri par ce travail même. Le *Vieux célibataire* ne fut mis au théâtre qu'en 1792. Collin revint à Mévoisins soigner sa santé délabrée ; il y composa *M. de Crac dans son petit castel*, bluette bouffonne, très-bien versifiée, qui parut avant sa grande pièce, car elle fut jouée en 1791.

Le *Vieux célibataire* est, sans contredit, le chef-d'œuvre de Collin. Le style a moins de brillant et de légèreté que celui de l'*Inconstant* et des *Châteaux en Espagne;* mais on ne laisse pas d'y reconnaître cette fermeté et cette correction sans lesquelles la pièce la mieux conduite perd tout son prix.

Loin que la campagne améliorât la santé de Collin, il tomba, vers cette époque, dans une mélancolie dont ne se ressentit que trop sa pièce des *Artistes.* Lors de la formation de l'Institut, en 1795, il fut appelé dans ce corps savant et littéraire. Il donna depuis, au théâtre Louvois, dirigé par Picard, *Malice pour Malice;* le *Vieillard et les jeunes gens;* un tableau épisodique, *Il veut tout faire;* et à la Comédie-Française, les *Mœurs du jour.* La comédie intitulée les *Riches,* où l'on retrouve l'application du mot d'Horace, *aurea mediocritas,* n'a point été représentée.

10. Le 24 février 1806, jour anniversaire de la première représentation du *Vieux célibataire*, les Muses perdirent Collin, bon, affable, obligeant par caractère; les jouissances qu'il éprouvait au milieu de ses amis et de ses contemporains assez justes pour l'apprécier, furent souvent attristées par les traits de l'envie, auxquels il n'opposa que la plus grande modération. Collin écrivit comme il pensa; ses sujets furent le résultat de ses impressions et de ses sentiments. Dans l'*Optimiste,* c'était son père, c'était lui-même, et encore lui dans les *Châteaux en Espagne*, lorsqu'il faisait parler Florville de la piété filiale; c'était encore lui dans le peintre des *Artistes.* Nul poëte n'a été plus *personnel,* et ce qui est rare dans ce cas, plus vrai et plus aimable.

11. JEAN-STANISLAS ANDRIEUX, né l'an 1759 à Strasbourg, mort à Paris en 1833, est l'un des derniers représentants de la littérature du XVIIIe siècle. Ayant achevé ses études à Paris avant la révolution, il s'essaya, durant ses instants de loisir (il était premier clerc de notaire), à composer pour le théâtre. Ami de Collin d'Harleville et de Picard, avec moins de sensibilité cou-

lante et facile que le premier, avec bien moins de saillie et de jet naturel que le second, mais plus sagace, *emunctæ naris*, plus nourri de l'antiquité, avec plus de critique enfin et de goût que tous deux, il préluda par *Anaximandre*, ou le *Sacrifice aux Grâces* (1782), bluette grecque, de ce grec un peu *dix-huitième siècle*, qu'Anacharsis avait mis à la mode. Cinq ans après, Andrieux prit tout à fait rang par *les Etourdis*, ou le *Mort supposé*, le plus aimable et le plus vif de ses ouvrages dramatiques. Ajoutons toutefois qu'il n'y règne pas toujours un choix de plaisanteries assez délicat. Dans les années suivantes, il donna l'opéra des *Deux sentinelles* (1788), la tragédie lyrique de *Louis IX en Egypte* (1790), et l'*Enfance de J.-J. Rousseau* (1796), comédie qui sent son époque. Ici la politique se montra jalouse de la poésie : appelé, à cette époque, au tribunal de cassation, puis au conseil des Cinq-Cents (1798), enfin au Tribunat (1800), Andrieux, trop longtemps occupé à faire des lois, montra, dans *Helvétius* ou la *Vengeance d'un sage* (1802), qu'il avait oublié à faire des comédies. C'est une pièce qui ne vaut pas mieux que les doctrines du philosophe. Nous ne parlerons pas ici de la malheureuse *Suite du Menteur*, qu'Andrieux refit deux fois sans succès (1803-8). Le *Trésor* parut en 1803 : en mettant sur la scène un homme qui fouille en vain le sol de sa maison, qu'il a payée trois fois sa valeur, dans le fol espoir d'y trouver un trésor, Andrieux a donné une leçon de morale dans une intrigue amusante. Le *Jeune homme à l'épreuve*, comédie retouchée de Destouches, ne réussit pas mieux que la *Suite du Menteur* (1803). *Molière avec ses amis*, ou le *Souper d'Auteuil* (1804), roule sur l'anecdote si connue de cette orgie crapuleuse où quelques beaux-esprits du XVIIe siècle, après avoir bien bu, voulurent se noyer tous ensemble. C'est honorer très-médiocrement le père de la comédie, que de mettre sur la scène ses faiblesses, et la littérature, que d'en montrer les héros abrutis par l'intempérance. Pour achever la nomenclature des ouvrages dramatiques d'Andrieux, citons la mauvaise co-

médie du *Vieux fat* (1810), la *Comédienne* (1816), sa meilleure pièce après les *Etourdis;* le *Manteau*, ou le *Rêve supposé* (1826), badinage élégant; la *Jeune créole*, drame imité de Cumberland; *Pénore*, imitation de la *Jane Shore*, de Rowe, et *Junius Brutus*, tragédie commencée sous la République et terminée sous la Restauration (1826).

12. Mais le véritable rôle d'Andrieux, dit M. Sainte-Beuve, sa véritable spécialité, au milieu de cette gaie et douce amitié qui l'unissait à Ducis, Collin et Picard, c'était d'être leur juge, leur conseiller intime, leur Despréaux familier et charmant, l'arbitre des grâces et des élégances de cette petite réunion. Lorsque Andrieux avait rayé de l'ongle un mot, une pensée, une faute de grammaire ou de vraisemblance, il n'y avait rien à dire et l'on obéissait. C'était en général à la diction que se bornait cette surveillance de l'aimable et fin Aristarque : on n'abordait pas dans ce temps les questions plus élevées et plus fondamentales de l'*art*, comme on dit; quelques maximes générales, quelques préceptes de tradition suffisaient; mais on savait alors en diction, en fait de vrai et légitime langage, mille particularités et nuances qui vont se perdant et s'oubliant chaque jour dans une confusion, inévitable peut-être, mais certainement fâcheuse. Andrieux était maître consommé pour l'appréciation de ces nuances, pour le discernement et la pratique de cette synonymie française la plus exquise; c'est ce qui fait que, bien que très-court et très-mince de fond, son joli conte du *Meunier sans souci* (1797), demeure un chef-d'œuvre, sauf une légère teinte de philosophisme. On en trouve malheureusement plus de traces dans ses autres contes, dans ses épîtres et autres poésies fugitives, telles que l'*Epître au pape* (1790), les *Français au bord du Sciato* (1791), la *Réponse des chevaliers français au prince de Neuwied* (1792), le *Doyen de Badajoz* (1798), la *Querelle de saint Roch et de saint Thomas*, et la *Bulle d'Alexandre VI* (1802). On remarque plus de mesure, avec le même esprit, dans l'*Enfance de Louis XII*. Les autres contes d'An-

drieux ont pour titre : le *Procès du sénat de Capoue* (1795), l'*Hôpital des fous* (1799), le *dieu Sérapis* (1800), anecdote tirée de Flavius Josèphe, l'*Alchimiste et ses enfants* (1801); le *Souper des six sages; Cécile et Térence*, réponse à une Epître de Ducis, et le *Samaritain*, parabole dans laquelle le poëte répond à la dénonciation d'un journal qui lui fit perdre sa place de professeur à l'Ecole Polytechnique.

13. Andrieux s'est encore exercé dans d'autres genres. Parmi ses dialogues en vers, nous citerons : *Socrate et Glaucon* (1797), *les deux Journalistes* (1797), qu'il peint ainsi :

> Politiques profonds et menteurs quelquefois,
> Gouvernant l'univers à neuf francs pour trois mois.

On distingue dans ses fables : le *Passage et le Pilote* (1795); *l'Olivier, le Figuier, la Vigne et le Buisson* (1797). Enfin, pour compléter la nombreuse série de ses travaux littéraires, nommons *le Portrait* ou *la Matinée d'un amateur*, ses *Articles* dans la Décade philosophique et littéraire qu'il fonda avec Ginguené, et ses contes en prose : le *Contrat de mariage*, la *Perruque blonde*, les *Fausses conjectures*, etc.

14. Andrieux était érudit, studieux avec friandise, intimement versé dans Horace, dont il donnait d'agréables et familières traductions, sachant le grec à merveille, et par conséquent beaucoup mieux que les gens de lettres ne le savaient de son temps : car de son temps les gens de lettres ne le savaient pas du tout, et quelques années plus tard, la génération littéraire suivante, dite *littérature de l'Empire*, et dont était M. de Jouy, sut à peine le latin. A partir de 1814, Andrieux professa au Collége de France, et ses cours publics, fort suivis et fort aimés de la jeunesse, devinrent son occupation favorite, son bonheur et toute sa vie. Il y déploya les qualités précieuses de critique, de finesse délicate, de malice inoffensive et ingénieuse qu'on retrouve dans la plupart de ses œuvres; mais les doctrines philosophiques et politiques de sa jeunesse le suivaient jusque dans son cours, et le suivirent

jusqu'à la fin de sa vie : modèle impérissable de goût, s'il eût été plus religieux dans sa conduite et dans ses écrits.

15. Picard, l'ami de Collin d'Harleville et d'Andrieux, les suivit d'assez près dans la carrière dramatique. Vingt-cinq comédies qu'il a fait représenter avant l'âge de quarante ans prouvent une extrême facilité. Toutes ne sont pas d'une égale force, et l'habitude de composer rapidement peut même avoir influé sur l'exécution du plus grand nombre. Beaucoup ont réussi cependant, et leur succès n'est point usurpé ; car elles présentent toujours des idées originales, des peintures vraies, des ridicules bien saisis. A la tête de ses comédies en vers, nous placerons *Médiocre et Rampant*, le *Mari ambitieux*, et surtout les *Amis de collége*, pièce moins importante que les deux autres, du moins quant au fond du sujet, mais plus remarquable par le mérite d'une versification soignée. Ses meilleures comédies en prose nous paraissent être le *Contrat d'union*, la *Petite ville*, et les *Marionnettes*, ouvrage frivole en apparence, mais en effet très-philosophique. Il faut ajouter à cette liste deux petites pièces fort jolies, les *Ricochets* et *M. Musard*. En général, les vers de l'auteur sont peu travaillés. Dans sa prose même, d'ailleurs si naturelle et si rapide, on voudrait trouver moins rarement de ces mots forts qui dessinent une scène, ou qui peignent un caractère, et dont Turcaret offre le modèle. Au reste, la gaieté, l'invention, l'art d'observer, l'intention prononcée de corriger les mœurs et le talent difficile de bien développer le but moral sans refroidir la comédie, telles sont les qualités essentielles d'un auteur comique, et Picard les a réunies.

Outre son *Théâtre*, on lui doit plusieurs romans, entre autres le *Gil-Blas de la révolution*, qui n'est pas sans mérite.

16. Louis-Claude Chéron, né l'an 1758, à Paris, mort préfet de la Vienne en 1807, débuta, dans la carrière des lettres (1758), par le *Poëte anonyme*, petite comédie sans action, mais en général élégamment écrite. Quatre ans après, il fit paraître *Caton d'Utique*, tragédie en trois actes, imitée d'Addison. L'*Homme à sentiments*,

qui fut joué la même année, reparut successivement sous trois autres titres : le *Moraliseur*, *Valsain et Florville*, le *Tartufe de mœurs*. C'est une imitation de l'*Ecole du scandale*, de Shéridan. La pièce française est en vers; mais la prose nerveuse et concise de l'auteur anglais vaut mieux que des vers traînants et vides. Pourtant cette imitation faible a réussi : c'est qu'en effet les situations restent, et que l'empreinte originale est si forte, qu'elle perce encore à travers les voiles d'un style vague et d'un dialogue insignifiant. On doit encore à Chéron la traduction de plusieurs ouvrages anglais, entre autres celle du *Tom Jones* de Fiedling.

17. M. Roger est surtout connu par deux petites comédies, *Caroline* ou le *Tableau*, et l'*Avocat*. Toutes deux sont faibles d'intrigue, mais remarquables par un style correct et une versification facile.

18. Alexandre Duval, membre de l'Académie française, naquit à Rennes en 1767. Il avait rempli quelques fonctions administratives, et occupait un emploi dans les bâtiments du domaine du roi, lorsque la révolution vint l'en priver. Il entra à la Comédie française pour jouer les confidents; mais la faiblesse de sa santé et quelques désagréments occasionnés par un de ses ouvrages, l'obligèrent à quitter le théâtre pour se livrer tout entier à la littérature. Depuis ce temps M. Duval a fait représenter un grand nombre de pièces aux deux Théâtres français et à l'Opéra-Comique ; elles ont été réunies dans les *OEuvres complètes* de l'auteur, en neuf volumes in-8°.

19. Un des caractères principaux de son talent, c'est la fécondité. Son recueil se compose de quarante-neuf ouvrages qui, presque tous, portent l'empreinte d'une composition vive et rapide. De nombreuses représentations n'ont pas épuisé l'intérêt de *Maison à vendre* et du *Prisonnier;* on relit toujours avec un nouveau plaisir la jolie comédie des *Héritiers*, du *Projet de mariage*. La *Fille d'honneur*, la *Manie des grandeurs*, le *Chevalier d'industrie*, et surtout le *Tyran domestique*, qu'on regarde avec raison comme le chef-d'œuvre de l'auteur, lui assurent un rang fort distingué parmi les écrivains qui, de notre temps, se sont fait un nom dans la haute comédie. Il s'est aussi exercé avec beaucoup de succès dans un genre qui offrait de nouvelles ressources

au talent dramatique, dont la matière s'épuise de jour en jour ; je veux dire dans la comédie et le drame historiques. Ses meilleures productions en ce genre sont *Edouard en Ecosse* et la *Jeunesse de Henri V*.

20. CHARLES-GUILLAUME ETIENNE, né l'an 1778 à Chantilly, dans la Haute-Marne, vint vers dix-huit ans à Paris, dans l'intention de suivre la carrière littéraire. D'abord il coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, et en même temps il essayait quelques petites pièces sur les théâtres secondaires ; mais il ne faisait que préluder aux succès qui l'attendaient sur des scènes plus élevées. La jolie comédie de *Brueys et Palaprat* (t. 2, p. 361), en un acte et en vers, obtint au Théâtre-Français la réussite la plus flatteuse (1807). L'intrigue en est légère ; mais cette pièce, versifiée avec élégance et facilité, pétille d'esprit et de comique ; la première scène, surtout, est remplie de vers heureux que tous les amateurs ont dans la mémoire. Devenu secrétaire du duc de Bassano, M. Etienne se vit alors combler des dons de la fortune. En 1810, il fut nommé censeur du *Journal de l'Empire*, et quelque temps après chef de la division littéraire au bureau de la police des journaux. La même année il fit représenter la comédie des *Deux Gendres*. Le succès mérité qu'elle obtint lui ouvrit les portes de l'Académie française, à la mort de Laujon. Toutefois, on trouva dans un vieux manuscrit d'un jésuite de Rennes une comédie intitulée *Conaxa* ou les *Gendres dupés*, à laquelle il avait pris son action, quelques caractères, et des vers assez nombreux. De là grande accusation de plagiat, dont l'auteur des *Deux Gendres* ne s'est pas encore lavé. En 1813 il donna l'*Intrigante*, comédie en cinq actes et en vers qui réussit complétement, malgré la longueur de l'action ; c'est qu'on y trouve des détails pleins de vérité, des traits de fine observation, un style piquant, et surtout une fidèle peinture des mœurs. La chute du gouvernement impérial fit perdre à M. Etienne tous ses emplois. En 1815, il ne fut pas jugé digne d'être compris dans l'ordonnance royale qui détermina la nouvelle organisation de l'In-

stitut. Depuis, étranger à toute fonction publique, il a consacré ses loisirs à la littérature, et surtout à la politique du *libéralisme* de quinze ans.

Outre les pièces dont nous avons parlé, il en a donné encore beaucoup d'autres en différents théâtres; mais elles n'ont rien ajouté à sa réputation.

21. M. Onésime Leroy, né l'an 1793 à Valenciennes, débuta dans la carrière dramatique, en 1813, par la comédien du *Méfiant*. Le succès mérité qu'obtint cette pièce décida sa vocation, et il continua de donner au théâtre des comédies d'autant plus favorablement accueillies qu'elles peignent les mœurs ou les passions de l'époque. Après le *Méfiant* vint l'*Irrésolu*, jolie comédie en un acte, qui obtint aux Français, en 1819, le succès le plus brillant. Vers 1817, M. Leroy avait fait, en société avec M. Bert, une comédie intitulée l'*Esprit de parti*. On ne doit qu'à lui seul les *Deux candidats*, ou une *Veille d'élections*, pièce qui fut représentée en 1821, et suspendue par ordre supérieur, après vingt-six représentations. Comme prosateur, M. Leroy a publié des *Etudes morales et littéraires sur la personne et les Ecrits de J.-F. Ducis* (1832), production assez estimable.

22. Le succès le plus généralement reconnu par le public de notre époque, est celui d'un écrivain qui n'occupe pas une place bien élevée dans l'esprit des hommes littéraires : une très-belle fortune et des titres académiques ont remplacé pour lui les couronnes d'épines qui ceignent le front des génies austères; c'est nommer M. Eugène Scribe. Depuis plus de vingt ans, tous les théâtres ont retenti de ses accents : Grand-Opéra, Opéra-Comique, Comédie, Vaudeville, sa fécondité merveilleuse s'est exercée dans tous les genres. Les qualités qui distinguent cet écrivain sont une moquerie fine et gracieuse, un grand art dans l'enchaînement des scènes et des effets de théâtre, une connaissance parfaite du monde qu'il a voulu peindre, assez de sensibilité pour faire pleurer les femmes, mais jamais de ces mouvements profonds qui remuent les âmes graves. La forme, chez M. Scribe, est, comme le fond, coquette, fine, calme et limpide.

23. M. Casimir Bonjour, né l'an 1794, à Clermont-en-Argonne (Meuse), commença et acheva ses études au collége de Reims, dans l'espace de quatre années. Il

embrassa ensuite la carrière de l'enseignement. En 1821, il fit représenter, au Théâtre-Français, la *Mère Rivale,* comédie de mœurs, en trois actes et en vers. Cet ouvrage dénotait déjà une étude assez approfondie du cœur humain, et donnait des espérances que des pièces plus importantes ont depuis réalisées. Une comédie en cinq actes et en vers, l'*Education* ou les *Deux Cousines,* fut le second pas de ce jeune auteur dans la carrière du théâtre, et ce pas fut immense. Une fable ingénieuse, un but moral bien arrêté, une intrigue conduite avec beaucoup d'art, et des caractères heureusement dessinés, assignèrent une place distinguée à cet ouvrage. En 1824, le *Mari à bonnes Fortunes* fut joué avec plus de succès encore que ses deux aînées. Le même esprit d'observation s'y fait remarquer ; mais on y trouve un talent plus mûr, plus élevé, des développements plus hardis, des combinaisons plus dramatiques et plus de comique dans les situations. L'*Argent,* donné en 1826, et quelques autres pièces, n'ont pas accru la réputation de M. Bonjour. Son style se distingue principalement par la vérité et la franchise, qualités essentielles et dont les autres comiques, ses rivaux, semblent faire trop peu de cas.

24. M. Alexandre Dumas, d'origine créole, s'est fait de nos jours un nom célèbre dans le drame de l'époque, celui de l'école appelée longtemps romantique. Ce drame n'est en rien une création. Il fut sans nul doute une nouveauté pour la France ; mais au fond ce n'était qu'une imitation de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Espagne. Pour les esprits familiarisés avec Shakspeare, Calderon, Lope de Vega, Goëthe et Schiller, le drame moderne français n'est pas plus nouveau que les tragédies de MM. Delavigne, Soumet, Guiraud, Ancelot, etc.

M. Dumas possède à un haut degré l'art de saisir l'âme du spectateur, d'exciter sa curiosité ; il précipite son action, et étonne par des mots audacieux ou d'un effet terrible : il est passionné, brûlant, mais parfois aussi exagéré jusqu'à l'étrange, libre jusqu'au cynique. Son drame est bien mieux au théâtre qu'à la lecture ; son

style a de la lucidité et de l'éclat, mais il révèle la rapidité du travail de l'auteur. D'ailleurs, ses pièces manquent de développements, elles ressemblent à des improvisations. *Antony* est l'œuvre la plus immorale de M. Dumas qui n'en a guère fait que de telles : le dénoûment est un des plus tragiques qui soient au théâtre. *Christine,* tragédie en 5 actes et en vers (1830), renferme des beautés incontestables. *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831) offre des situations fortes et dramatiques. La *Tour de Nesle* a une scène magnifique, celle de la prison ; *Théresa* présente plusieurs passages d'un pathétique saisissant ; mais on ne comprend pas qu'un homme aussi heureusement doué puisse s'égarer jusqu'à *Kean* et *Don Juan de Marana.* Toutes ces pièces et d'autres, *Angèle, Richard d'Arlington*, etc., sont dignes, sous le rapport moral, des cours d'assises et de la Gazette des Tribunaux.

Caligula, annoncé avec tant de fracas, est une pièce très-médiocre. Comme peinture historique, c'est faible, comparé aux historiens du temps. Cette Rome des empereurs était bien un autre cloaque de sang et de débauches, qu'elle n'est peinte dans *Caligula* et même dans le roman d'*Acté*. On ne comprend pas qu'un poëte dramatique, pour peindre un de ces géants de luxure et d'orgueil, nous le montre arrachant une jeune fille à son fiancé. C'étaient des crimes qui ne comptaient pas dans la vie de pareils hommes. Au reste, ce sont des sujets qu'il ne faut pas étaler sur le théâtre, comme nous l'avons dit et prouvé ailleurs [1].

25. M. Dumas a publié des *Impressions de voyages* où il se moque du lecteur ; au moins cet ouvrage ne renferme-t-il rien d'indécent. Il n'en est pas de même d'un livre qu'il a publié après que l'autorité s'est trouvée forcée de suspendre par un coup d'état la représentation scandaleuse d'*Antony*. Par bravade, peut-être, mais surtout, à ce que nous croyons, pour réveiller un souvenir qui commençait à s'effacer, il a publié, sous le titre de

[1] Traité de Littérature, *Poétique,* p. 106 et suiv.

Souvenirs d'Antony, un petit volume de contes licencieux. Il n'y a en effet qu'Antony qui puisse se rappeler avec plaisir de telles anecdotes.

M. Dumas nous a donné plusieurs romans où l'on retrouve ses beautés et surtout ses défauts ordinaires; tel est le *Capitaine Paul*, qui est un drame terrible et immoral.

CHAPITRE II.

POÉSIE ÉPIQUE, DESCRIPTIVE, DIDACTIQUE, ETC.

---

§ 1er. *Poésie épique.*

1. Parseval; ses Amours épiques et son Philippe-Auguste. — 2. Action de ce poëme; vice de l'action. — 3. Intervention des puissances surnaturelles. — 4. Grande profusion d'épisodes. — 5. Episode d'Agnès de Meranie. — 6. Imitation du sixième livre de l'Enéide. — 7. Infidelité de M. Parseval à l'histoire. — 8. Défauts et beautes du style de Philippe-Auguste. — 9. Dorion; sa Bataille d'Hastings et sa Palmyre conquise. — 10. Poésies lyriques et bucoliques de Dorion. — 11. Creuzé de Lesser; ses Romances du Cid et les Chevaliers de la Table-Ronde. — 12. Lebrun des Charmettes; son Orléanide. — 13. Alletz; ses ouvrages, entre autres sa Nouvelle Messiade. — 14. Viennet; ses différents poëmes, entre autres la Philippide. — 15. Nouvelles tentatives épiques, Desjardins et la première Babylone; Adolphe Dumas et la Cité des hommes. — 16. Quinet: son Ahasverus et son Napoléon.

1. Parseval de Grandmaison, né l'an 1759 à Paris, après avoir cultivé pendant quelque temps la peinture, abandonna cet art pour se livrer tout entier à la poésie sous l'influence de l'abbé Delille, et fit paraître en 1804 un poëme en six chants, intitulé les *Amours épiques*, ouvrage plus remarquable par la facture des vers que par l'invention, puisqu'il n'offre que l'imitation de six épisodes choisis dans les poëtes qui ont illustré l'épopée. Depuis, M. Parseval a publié *Philippe-Auguste*, poëme épique (1826).

2. Les annales du règne de Philippe-Auguste ont fourni le sujet de cet ouvrage. Dans le premier chant, l'auteur nous montre Paris commençant à s'élever, et nous peint

la renaissance des arts et des lettres sous les auspices de Philippe-Auguste. Heureux du bonheur de son peuple, Philippe-Auguste en rend grâces à l'Eternel, et lui demande pour la France de nouvelles prospérités. Mais il doit auparavant expier par des dangers et des revers les fautes qui ont attiré sur lui la colère céleste. Isemburge innocente avait été répudiée. Agnès partageait un trône vacant par un injuste divorce. Déjà, de toutes parts se forme une ligue puissante prête à envahir la France; Geneviève se prosterne aux pieds de l'Eternel, pour détourner les fléaux qui menacent le beau pays qu'elle a pris sous sa protection. A Geneviève, le poëte oppose Mélusine, *fée altière et monstre féodal*, évoquant contre Philippe toutes les puissances de l'enfer. Les vassaux rebelles s'unissent aux ennemis étrangers, et le Saint-Siége lance contre Philippe les foudres de l'interdit. Enfin Agnès, cause involontaire de tant de calamités, rend le trône à Isemburge, dont un jugement de Dieu manifeste l'innocence. Dès lors, le Ciel apaisé confond les sinistres efforts de l'enfer, et la bataille de Bovines achève le salut de la France.

Telle est l'action du poëme, action évidemment double, dit M. Collombet ; car elle comprend à la fois, et le triomphe du monarque sur la féodalité, et le triomphe tout différent qu'il obtient à Bovines. Peut-être croira-t-on que le premier n'est rappelé que comme accessoire. C'est, au contraire, la lutte de Philippe avec des vassaux insolents qui est non pas l'unique, mais le principal sujet des huit premiers chants. Othon et ses Allemands ne paraissent qu'au xe chant et n'agissent qu'au dernier.

3. Examinons maintenant quelle est l'intervention des puissances surnaturelles. Sainte Geneviève veille sur le monarque et sur la France, tandis que les vassaux infidèles et les ennemis du roi sont protégés par la fée Mélusine : c'est opposer une superstition à une réalité. En outre, si l'on conçoit sans peine que les démons réunissent tous leurs efforts contre les chrétiens qui veulent délivrer le tombeau du Rédempteur, et arborer l'étendard

de la croix sur les débris des impures mosquées, on se demande avec étonnement quel intérêt le maintien de la féodalité peut inspirer aux esprits des ténèbres. D'ailleurs, tous ces agents secondaires ne sauraient imprimer à la marche des événements un caractère convenable de majesté et de terreur. M. Parseval ne s'en est pas tenu à ce merveilleux, qui lui était du moins fourni par ses idées chrétiennes : plein des souvenirs de l'antique mythologie d'Homère et de Virgile, il suppose que la Loire apparaît en songe à Thibaut; et il oublie que ces fictions, raisonnables chez les païens, sont entièrement réprouvées par nos croyances.

4. Il y a dans le poëme une grande profusion d'épisodes. Le premier, et le plus choquant de tous, est la narration de Thibaut qui remplit le second et le troisième chant. Le comte de Champagne, envoyé par Philippe pour détacher Jean-sans-Terre de l'alliance d'Othon et de Ferdinand, est introduit auprès d'Isabelle, destinée à partager le trône d'Angleterre. La princesse lui demande le récit des exploits par lesquels le monarque français a signalé son courage contre Jean : elle connaît tous les détails qu'elle veut entendre une seconde fois, et le rôle honteux qu'a joué dans cette guerre celui qui doit être son époux. Cependant elle veut encore en être informée par Thibaut, qui raconte avec un imperturbable sang-froid les lâchetés et les crimes du prince anglais.

5. Mais il est un épisode qu'il serait injuste d'oublier, parce qu'il est, à notre avis, un des ornements du poëme. Agnès de Méranie, la seconde épouse de Philippe, voyant son mariage réprouvé par la religion, et puni par l'interdit lancé sur la France, prend d'elle-même la résolution généreuse de rendre à sa rivale le trône et la main du monarque; mais on ne se résigne pas, sans que le cœur en murmure, au sacrifice de tant de gloire et des affections les plus chères. Telle est l'idée que M. Parseval a fort heureusement développée : il nous peint les douleurs et les combats de la jeune victime, qui, avant de

chercher dans les engagements sacrés du cloître un secours contre sa propre faiblesse, donne encore une dernière pensée au monde qu'elle va quitter, à ses jeunes enfants, que leur naissance expose à l'opprobre, peut-être même à la persécution, et enfin au souvenir des liens si doux qui l'attachaient au héros de la France. Elle prononce le vœu auguste qui la consacre pour toujours à la solitude; mais bientôt, incapable de résister à de si fortes émotions, elle expire sous les yeux de Philippe.

6. M. Parseval a été moins heureux dans l'imitation qu'il a faite du sixième livre de l'*Énéide*. Il ne faut pas craindre de l'avouer, toutes ces révélations de l'avenir, faites par un personnage inspiré, sont devenues froides depuis que tant de poëtes, bons ou mauvais, ont usé de cette facile ressource. Il n'y faut guère voir qu'une digression adressée au lecteur qui connaît le passé, bien plus qu'un héros pour lequel cette vue si imparfaite de l'avenir conserve toujours une grande obscurité. M. Parseval abuse de la ressource permise du merveilleux, quand il nous représente Philippe qui s'entretient avec l'ombre de l'abbé Suger dans la basilique de Saint-Denis, et n'éprouve pas plus d'émotion à l'aspect de ce fantôme, que s'il eût paisiblement discouru dans son palais avec Guillaume de Champagne.

7. Il est inutile de faire observer que M. Parseval est souvent infidèle à l'histoire. C'est une licence très-permise aux poëtes épiques, qui, en rapprochant dans leurs vers des personnages et des événements presque contemporains, peuvent ajouter à leur composition un degré d'intérêt qu'elle ne trouverait pas toujours dans une fidélité trop scrupuleuse aux traditions historiques : mais cette condescendance de la critique lui donne aussi le droit d'être plus sévère pour les inventions du poëte.

8. Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur le style du poëme; nous nous bornerons à dire que l'auteur a beaucoup trop prodigué, surtout dans ses narrations, les apostrophes, les comparaisons, et en général,

les mouvements oratoires. Mais malgré toutes les imperfections que nous avons signalées dans le poëme de *Philippe-Auguste*, avec l'impartiale franchise de la critique, il n'en est pas moins vrai que la lecture en est attachante. Les usages du temps, les jeux, les tournois, les coutumes de la chevalerie, sont dépeints avec une exactitude intéressante, et souvent avec le mérite de la difficulté vaincue. Le chant de l'interdit, malgré des inconvenances dans les détails, est plein de beautés, et révèle un poëte. En un mot, cet ouvrage, avec ses nombreux défauts, est encore celui d'un homme de haut talent.

9. Auguste Dorion, né l'an 1770, à Nantes, débuta par une héroïde intitulée : *Marie-Thérèse à François, empereur d'Allemagne* (1797), dans laquelle il exprimait ses sentiments pour les malheurs de la famille royale. En 1800, il lut au comité du Théâtre-Français la tragédie d'*Héromède*, reine de Segeste, qui fut refusée. Neuf ans après, il publia son poëme, en douze chants, de la *Bataille d'Hastings* ou l'*Angleterre conquise*, où l'on peut louer la fidélité des mœurs et l'observation de la couleur locale ; mais la versification en est monotone, et c'est un défaut que rien ne peut racheter. *Palmyre conquise*, autre poëme en douze chants, parut en 1815. Cette nouvelle épopée offre les mêmes beautés, mais aussi les mêmes défauts que la première.

10. Après s'être exercé dans le genre lyrique avec succès (*Chant de Sulmala, Ode sur les montagnes, Cantate d'Amphion, Ode sur le mariage de la duchesse de Berri, Ode sur le sacre de Charles X, les Ottomans et les Grecs*), Dorion composa des idylles où l'on trouve d'agréables descriptions des principaux sites de la Suisse et des Pyrénées, qu'il avait eu l'occasion de visiter plusieurs fois. On doit encore à Dorion le roman historique de *Perkins Warbeck*, *faux duc d'Yorck*. Il mourut en 1829.

11. Le baron Auguste Creuzé de Lesser, né vers 1775, à Paris, a publié divers poëmes qui lui donnent un assez beau rang parmi les poëtes du troisième ordre. Ce sont : 1° le *Sceau enlevé* (1801) ; 2° les *Romances du Cid*, imitées de l'espagnol en vers français ; 3° les *Chevaliers de la Table-Ronde*. On lui doit encore beaucoup d'autres ouvrages tant en vers qu'en prose ; mais ils ne contiennent rien qui puisse accroître la réputation qu'il s'est faite par les précédents. Il est mort en 1839.

12. M. Lebrun des Charmettes, né l'an 1785 à Bordeaux, est auteur de l'*Orléanide*, poëme national en vingt-huit chants (1821). C'est un de ces infructueux essais d'épopée cent fois renouvelés chez nous, tantôt avec une rare bonne foi, tantôt avec une prodigieuse présomption. M. Lebrun avait eu sans doute un grand tort en com-

posant un très-médiocre poëme; c'en est un plus grand d'avoir voulu refaire les *Leçons de Littérature* de Noël, en publiant le *Muséum littéraire*, à seule fin d'y insérer des fragments de l'*Orléanide*.

13. P. Édouard Alletz, né l'an 1798 à Paris, a suivi dans ses ouvrages et suit encore une direction religieuse, où le mysticisme n'est pas tout à fait étranger. C'est surtout dans sa prose, *Esquisses de la souffrance morale*, qu'on aperçoit cette tendance qui n'est point sans dangers. Nous l'estimons meilleur poëte que prosateur. La *Nouvelle Messiade* (1830) est un poëme de mérite, et plus encore, les *Etudes poétiques du cœur humain* (1832). C'est le cours ordinaire de la vie avec ses peines, ses espérances, ses joies, telles qu'on les a devinées ou senties, que M. Alletz a retracé dans ce dernier ouvrage; mais en donnant à ses tableaux la teinte de ses convictions morales et de ses croyances religieuses, il ne s'est servi des symboles de l'art que pour rendre aux âmes souffrantes la consolation et l'eau vive de l'espérance, pour ramener les cœurs fatigués de leur propre poids aux affections pures, aux joies domestiques, aux sentiments qui ne trompent jamais, aux devoirs envers la patrie et envers celui qui nous mit dans le sein une conscience pour le comprendre et l'aimer.

14. Nommons en passant M. Viennet, le chantre des *Chiffonniers* et des *Mules*, le panégyriste de l'Empire, de la Restauration et de la Quasi-légitimité, le poëte soi-disant épique de la *Philippide*, et qui à toutes ces gloires a voulu ajouter celle d'auteur dramatique. Sa dernière pièce, les *Serments*, n'a pas plus réussi que ses devancières, et l'on a regretté que M. Viennet ne se borne pas à être un homme d'esprit et un rimeur de salons bourgeois.

15. Depuis dix ans, il s'est fait un assez grand nombre de tentatives poétiques pour sortir du genre qu'on pourrait appeler élégiaque, lyrique, individuel, tentatives épiques, napoléoniennes, sociales, saint-simoniennes, palingénésiaques, humanitaires (tous ces mots ont été employés). On n'a guère lu ces ébauches plus ou moins téméraires et malheureuses. De ce genre est la *Première Babylone*, poëme tout à fait bizarre de M. Desjardins. De ce genre encore est la *Cité des Hommes*, poëme in-

complet de M. ADOLPHE DUMAS. Ce dernier poëme, qui est précédé d'une préface où l'auteur se porte comme le disciple libre et le continuateur à sa manière des Vico, Condorcet, Bonnet, Fabre d'Olivet, Ballanche, Saint-Simon, etc., ce poëme, auquel on ne peut refuser élévation et imagination, réunit en lui toutes les difficultés conjurées de l'idée, de la langue et du rhythme, tous les mélanges de l'individuel et du social, du ciel, du mythique et du prophétique. C'est un amalgame de vers, ce n'est pas un poëme.

M. Adolphe Dumas a mieux réussi sur la scène, entre autres par la pièce intitulée le *Camp des Croisés* (1838).

16. M. EDGARD QUINET ne ressemble en rien aux coureurs de succès de notre époque. Il aime l'art comme les artistes des vieux siècles. Nous le voyons d'abord traduire le savant et poétique Herder; puis il nous donne sur la Grèce un volume plein de nobles choses; enfin, au milieu de notre débordement de romans et de vaudevilles, il écrit un poëme qui n'appartient pas à la poésie occidentale. *Ahasverus* (le Juif errant) a eu tout le succès qu'il pouvait obtenir : les hommes littéraires ont lu avec fatigue, mais en admirant, la grandeur des tableaux et du langage ; le public est resté indifférent. Il n'y a pas de succès possible en France sans drame. Les nations occidentales le transportent jusque dans le poëme lyrique ; moins contemplatives que l'Orient, elles demandent l'action à toute œuvre d'art.

Après Ahasverus est venu *Napoléon*. Ce héros porte malheur à ses poëtes. M. Quinet, ne croyant pas la prose assez durable ni assez forte pour faire vivre un poëme, voulut écrire en vers son *Napoléon;* mais redoutant les nombreuses chutes de l'alexandrin français, il imagina d'imiter le romancero espagnol. Son poëme devint donc une suite de *romances* à rhythmes variés ; l'essai ne fut pas heureux. Les vers de M. Quinet sentent trop le travail; ils ne sortent pas tout faits de son cerveau, comme ceux des véritables poëtes en vers. L'auteur du *Napoléon* n'a pu triompher de l'insouciance du pu-

blic, malgré la popularité du nom de son héros, mais ce n'est pas cela qui doit l'affliger; car le poëme de MM. Barthélemy et Méry, qui eut un succès de vogue, vaut encore moins peut-être sous le rapport littéraire.

---

§ 2. *Poésie descriptive et didactique.*

1. François de Neufchâteau; ses divers ouvrages, le poëme des Vosges. — 2. De Fontanes; details sur ses ouvrages en vers, la Forêt de Navarre, l'Essai sur l'homme; l'Astronomie, etc. — 3. Details sur la vie de Fontanes: la Grèce sauvée. — 4. Alhoy; ses trois ouvrages. — 5. Castel; le poëmes des Plantes. — 6. Berchoux; ses divers ouvrages, entre autres la Gastronomie. — 7. Esmenard: le poëme de la Navigation. — 8. Autres ouvrages d'Esmenard. — 9. Joseph Michaud: le Printemps d'un Proscrit. — 10. Ses autres ouvrages, entre autres l'Histoire des Croisades. — 11. Campenon; sa Maison des Champs. — 12. Son Enfant prodigue. — 13. Lalanne; le Potager, les Oiseaux de la ferme, etc.

1. **François de Neufchateau** (le comte), successivement procureur-général du roi au Cap, ministre de l'intérieur sous Napoléon, membre de l'Académie française, naquit l'an 1750, à Saffais, dans les Vosges. Rimeur très-précoce, il fit des vers à l'âge où les autres enfants apprennent à lire; son talent parut alors une espèce de miracle; mais il a vérifié le proverbe qui dit qu'*un prodige à quinze ans est un homme très-médiocre à trente*. Après avoir publié en 1766 des *Pièces fugitives*, il donna, en 1793, la comédie de *Paméla* ou *la Vertu récompensée*, ouvrage qui respire l'anarchie et l'irréligion. Pendant la terreur, il composa des chansons dites anacréontiques, des hymnes républicains, et le *Porc-épic*, fable dans laquelle le roi, la reine et le dauphin étaient indignement travestis. En 1775, il avait fait paraitre son *Discours sur la manière de lire les vers*; il les lisait mieux qu'il ne les faisait. Témoin ce *Poëme des Vosges* (1796), dont le style est âpre et raide comme ces montagnes. On lui doit encore une foule d'ouvrages tant en prose qu'en vers, et parmi ces derniers, des *Fables et des Contes suivis du Poëme de la Lupiade et de celui de la Vulpéide, dédiés à Esope* (1814). Il est mort en 1828.

2. Le marquis **Louis de Fontanes**, né l'an 1751 à Niort, descendant d'une famille noble et protestante, originaire du Languedoc, n'eut pas plus tôt achevé ses études dans sa ville natale, qu'il accourut à Paris; et les premiers essais d'une jeune muse formée à l'école littéraire du siècle de Louis XIV, parurent au milieu de toutes les recherches du faux goût, qui signala la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ce fut d'abord la *Forêt de Navarre* (1778),

poëme descriptif, où la nature est peinte avec vérité et d'une manière brillante, sans fausses couleurs, sans recherche et sans enluminures ; puis une *Epître à Ducis*, où il y a de l'âme et de l'inspiration ; puis, en 1783, la traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, modèle de pureté et d'élégance, qui vaut peut-être moins encore que le *Discours préliminaire* de cet ouvrage. Le poëme du *Verger* parut en 1788. Le plan en est vague et faiblement tracé ; mais on y remarque de beaux vers sur les Alpes, le Jura, la vallée du Leman, comme aussi le morceau le plus gracieux sur les fleurs. Son *Essai sur l'astronomie* (1789) montre un progrès sensible dans son talent poétique. L'*Epître sur l'édit* (rendu par Louis XVI) *en faveur des non-catholiques*, remporta, la même année, le prix de l'Académie française ; mais sa réputation doit plus encore aux poëmes qui suivirent : la *Chartreuse de Paris*, les *Livres saints*, le *Jour des morts dans une campagne*, les *Stances à M. de Châteaubriand* et le *Retour d'un exilé*, *Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis*. Les vers de Fontanes, d'un tour noble, harmonieux et concis, se portaient naturellement sur les pensées religieuses : ils en recevaient l'inspiration. Il règne, dans le *Jour des morts*, une mélancolie pieuse, pénétrante, pleine de charme, inconnue des anciens, jointe à la simplicité, à l'accord parfait de l'expression qui caractérise ces éternels modèles du goût : c'est du Fénelon en beaux vers. Profonde et rapide dans l'épître où il a célébré l'éloquence des *Livres saints*, cette inspiration est attendrissante et naïve dans le poëme de la *Chartreuse* ; une tristesse pleine de douceur et de poésie anime cette espèce d'élégie ; la mélodie des paroles s'y confond avec l'émotion de l'âme, et l'on croit, dit M. Villemain, entendre au loin quelques sons à peine affaiblis de la lyre de Racine. Les *Stances* adressées au chantre des *Martyrs*, alors persécuté par les plus injustes critiques, ne le cèdent en rien, ce nous semble, à ce que l'amitié inspira de plus touchant et de plus gracieux à Ovide, parlant de Tibulle, à Horace, écrivant

à Virgile. Le *Retour d'un exilé* est plus qu'une belle œuvre de verve et d'indignation poétique ; c'est une belle action, car elle n'a pas peu contribué à la restauration des tombes royales à Saint-Denis.

3. Comme prosateur, de Fontanes ne se distingua pas moins : l'*Eloge de Washington* se fait remarquer par la force, la dignité du style et des pensées ; la pétition qu'il adressa, en 1794, à la Convention, *en faveur des malheureux citoyens de la ville de Lyon*, est un modèle de pathétique et d'éloquence. Forcé de se cacher pour dérober sa tête aux bourreaux, l'illustre écrivain ne reparut que lorsqu'une première lueur de justice et d'humanité vint consoler la France. Depuis cette époque, de Fontanes fut à peu près perdu pour les lettres : les emplois civils et politiques dont il fut revêtu absorbèrent les loisirs qu'il consacrait aux muses. Soit comme académicien, soit comme président du Corps législatif, soit comme chef du Corps enseignant, il a porté la parole en de grandes circonstances, et toujours avec un égal succès. A la Restauration, de Fontanes, appelé à la Chambre des pairs, négligea moins les occupations littéraires. Il reprit avec ardeur son poëme sur la *Grèce sauvée*, ouvrage qu'il avait commencé dès sa jeunesse et qui devait être un jour un de ses plus beaux titres de gloire. Mais il ne put jouir de ce nouveau succès : une maladie violente l'emporta le 17 mars 1821. Sa mort fut une véritable perte pour les lettres, dont il se montra constamment le zélé protecteur. On le vit toujours s'empresser d'accueillir avec bienveillance les réputations naissantes, et faire servir son crédit à favoriser leurs succès. En vers comme en prose, ses ouvrages sont des modèles de correction et d'élégance ; mais le talent de bien faire des vers ne constitue pas seul un poëte : il faut de l'imagination, du génie, de l'invention, et ces qualités ont manqué à Fontanes. Néanmoins, sa place est belle, et il sera toujours classé parmi les littérateurs les plus célèbres de notre époque.

4. L. Alhoy, d'Angers (1755), oratorien, professa d'a-

bord dans plusieurs colléges de son ordre. Pendant la proscription de l'abbé Sicard (1797), il fut choisi pour le remplacer à l'école des Sourds-Muets jusqu'en 1800. Il devint ensuite membre de la commission administrative des hospices, et, en 1815, principal du collége de Saint-Germain-en-Laye. Il mourut en 1826. On lui doit trois ouvrages relatifs à ses diverses fonctions : un *Discours sur l'éducation des sourds-muets,* et deux poëmes intitulés les *Hospices* et les *Promenades poétiques dans les hôpitaux de Paris.* Ces poëmes, peu connus, sont bien dignes de l'être davantage, par le talent avec lequel le versificateur y surmonte les plus grandes difficultés qu'on puisse rencontrer dans un sujet didactique.

5. Réné-Richard Castel, né l'an 1758, à Vire, professa pendant dix ans les belles-lettres au collége de Louis-le-Grand, où il partageait la chaire avec Luce de Lancival. On a de lui un *Poëme des plantes,* qui parut pour la première fois en 1791; la *Forêt de Fontainebleau,* en 1805, et quelques morceaux en prose. Castel mourut à Reims, enlevé par le choléra, en 1832.

Le *Poëme des plantes* n'est point un de ces poëmes sèchement descriptifs, si généralement ennuyeux, mais un poëme didactique sur les plantes, matière encore intacte, et que d'anciens préjugés avaient fait regarder comme peu favorable à la poésie. Le plan est fondé sur la division de l'année en quatre grandes époques : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, auxquelles la nature départ des productions différentes. On pourrait de temps à autre désirer dans ce poëme plus de fermeté, de vigueur et de précision de style ; mais il offre une foule de détails charmants et souvent des vers qui seraient dignes d'être proposés pour modèles.

Un des talents remarquables de Castel, c'est de caractériser et d'ennoblir, par des périphrases heureuses, ce qui ne pouvait être exprimé en vers par le mot propre. Mais, par une liberté que nous sommes loin de blâmer, il ose quelquefois s'affranchir de cette gêne, en se permettant l'usage du mot propre, qu'une fausse délicatesse

voudrait proscrire, et sans lequel il deviendrait impossible de comprendre le potager dans un poëme du jardin. C'est donc très-injustement que la critique a reproché ces vers à l'auteur :

Jadis d'un vain dégoût nos poëtes esclaves,
N'entraient dans les jardins qu'embarrassés d'entraves ;
Phébus ne nommait pas, sans un tour recherché,
Le haricot grimpant, à la rame attaché.
La carotte dorée et les bettes vermeilles,
En flattant le palais, irritaient les oreilles.
Ce temps n'est plus : le chou dont Milan s'applaudit,
Quand sa feuille frisée en pomme s'arrondit,
Sans dégrader les vers ose aujourd'hui paraître
Dans les vers élégants de la muse champêtre.

Les notes du *Poëme des plantes* sont pleines de recherches, non moins curieuses que savantes, sur une des plus belles parties de la botanique.

6. Joseph Berchoux, né l'an 1765 à Saint-Symphorien-en-Laye, fit ses études à Lyon, et devint, avant 89, juge de paix dans son pays natal. Il publia d'abord quelques pièces de vers, parmi lesquelles on remarque surtout son *Elégie sur les Grecs et les Romains*. La gaieté et l'aimable causticité qu'il y a répandues abondamment ont donné beaucoup de vogue à cette petite composition. En 1801, il fit paraître la *Gastronomie*, poëme en quatre chants, qui, en moins d'une année, eut quatre éditions. Il donna ensuite la *Danse* ou la *Guerre des Dieux de l'Opéra*, poëme héroï-comique en six chants (1808); *Voltaire*, ou le *Triomphe de la Philosophie moderne*, poëme en huit chants (1814); *l'Art politique*, poëme en quatre chants (1819); mais aucun de ces ouvrages n'a eu autant de succès que la *Gastronomie*. Berchoux concourut, à diverses reprises, à la rédaction de quelques journaux. Il est mort en 1832.

7. Joseph-Alphonse Esmenard naquit en 1770, à Pelissane en Provence. Encore jeune, il partit pour Saint-Domingue, et fit deux voyages en Amérique. Lorsque la révolution éclata, Esmenard, qui coopérait à la rédaction de plusieurs journaux politiques, consacrés au maintien

de la royauté, se fit un grand nombre d'ennemis politiques. A la journée du 10 août 1792, il fut proscrit et forcé de fuir en Angleterre. Il parcourut divers pays ; ce fut à Venise qu'il commença le poëme de la *Navigation*. En 1797, il rentra en France et reprit ses travaux ; mais il était dans sa destinée, et peut-être dans son caractère, de changer sans cesse de fortune et de situation. Toutefois, ses voyages réitérés ne lui firent pas perdre de vue son poëme, et il fut heureux pour lui d'avoir sous les yeux les tableaux qu'il voulait décrire. C'est sans doute ce qui donne à son ouvrage ce ton de vérité et d'exactitude qui en est un des principaux mérites. Nommé à divers emplois, victime ensuite de plusieurs contrariétés qui faisaient peu d'impression sur son esprit, il reçut ordre de quitter la France. Un article contre un agent de l'empereur Alexandre fut la cause, ou plutôt le prétexte de cette rigueur. Après trois mois d'exil passé en Italie, il obtint la permission de rentrer en France. Il venait de quitter Naples, lorsqu'aux environs de Fondi, le postillon négligea d'enrayer dans une descente rapide ; Esmenard, qui voyait la voiture sur le point d'être entraînée dans un précipice, s'élança dehors si violemment qu'il se brisa la tête contre un rocher (1810).

8. On doit à Esmenard l'opéra de *Trajan*, celui de *Fernand Cortez*, en société avec Jouy ; plusieurs poésies dans la *Couronne poétique de Napoléon*, et la *Navigation*, poëme en six chants, dont le plan est faiblement conçu, mais la versification brillante : elle a de la force, de la noblesse, quelquefois de la chaleur et de l'harmonie ; mais cette harmonie est plus sonore et retentissante que douce et gracieuse, de sorte qu'à la longue elle étourdit plus qu'elle ne flatte. La peinture des sentiments y est faible, si l'on en excepte le récit des malheurs de La Pérouse.

9. JOSEPH MICHAUD naquit à Bourg en Bresse, vers 1771, et mourut à Paris en 1839. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il vint à Paris en 1791, et s'attacha à la rédaction de journaux royalistes. Lorsque

les vainqueurs du 18 fructidor inscrivirent dans leurs décrets les noms des monarchistes que la déportation devait conduire à la mort, M. Michaud, rédacteur de cette *Quotidienne* qu'il avait fondée en face des échafauds, fut compris parmi ceux dont, suivant l'expression d'un législateur de cette époque, *l'existence accusait la nature, et compromettait l'espèce humaine.* Mais la vengeance laissa échapper cette proie, et les montagnes du Jura couvrirent de leurs frais ombrages le fugitif promis aux déserts brûlants de Sinnamary. Lorsque les temps furent plus calmes, M. Michaud revint à Paris, et publia ensuite le *Printemps d'un proscrit.*

» Dans ce poëme, dit M. de Chateaubriand, il chante la saison de son exil, le lieu de sa retraite, les vertus de ses hôtes, la paix et la tranquillité dont le sage jouit dans les hameaux, comparés avec le tumulte et le fracas qui règnent toujours dans les villes, avec la misère et la terreur qui y régnaient alors. Il anime ses tableaux par des scènes touchantes, et les varie par d'ingénieux contrastes. L'ouvrage, divisé en quatre chants, s'ouvre par une description des premiers beaux jours de l'année (de là le titre du poëme). Le poëte nous peint le laboureur donnant asile à des proscrits; il nous fait assister aux touchantes cérémonies que célèbre dans les champs la religion, forcée, comme aux jours de sa naissance, de cacher ses bienfaits ; mais il ne nous la montre pas avec toute cette fantasmagorie mondaine et bizarre dont la poésie moderne l'environne trop souvent. Elle domine dans tout l'ouvrage avec la simplicité austère de ses dogmes, avec ses douces consolations et ses immortelles espérances. » Les adieux de M. Michaud à sa paisible retraite sont touchants. Il regrette les vertus simples et modestes de ses hôtes, les charmes de sa solitude ; et quand on lit le poëme qui célèbre si agréablement la saison de son exil, on est tenté de regretter que cet exil n'eût pas été prolongé pendant les quatre saisons de l'année. Ce poëme est précédé de quelques *Observations sur la poésie descriptive.* C'est une poétique de bonne foi qui peut servir

à fixer nos idées sur le genre descriptif, genre qui, par sa nature, a quelque chose de vague et d'indéterminé.

10. Le *Printemps d'un Proscrit* est suivi de plusieurs morceaux en vers et en prose. Dans l'*Enlèvement de Proserpine* (3 chants), M. Michaud a lutté avec talent contre Ovide et Claudien. Ses vers, embellis de toutes les richesses de la mythologie païenne, séduisent par le coloris poétique, par une facilité pleine de grâce et d'élégance, par un goût toujours pur, et attestent la variété de son talent. L'*Epître sur la Mélancolie* renferme une satire ingénieuse et piquante de cette sensibilité fade et affectée que des écrivains modernes ont mise à la mode, et qui, indifférente à des malheurs réels, s'attendrit sur une chenille. Le *Tableau d'une Auberge* plaît par la fidélité de la description, par une sorte de gaieté maligne et spirituelle, et par la comparaison naturelle et fixe des scènes de la vie avec celles que l'observateur remarque dans ces lieux où le voyageur passe et s'arrête un instant. Les *Lettres sur la Pitié et les Préjugés* sont écrites avec cette rare pureté de style qui s'altère tous les jours dans les écrits contemporains, mais dont l'auteur de l'*Histoire des Croisades* eut toujours le secret. Tel est le mérite de ce dernier ouvrage, qu'il a valu à son auteur le titre d'historien des temps qu'il a retracés. La *Bibliothèque des Croisades* est un recueil immense de tout ce qui a été dit sur cette immense époque. M. Michaud, comme dit M. de Chateaubriand, s'est placé dans son *Histoire*. Il est allé, comme un croisé, à ce tombeau dont il a écrit la délivrance ; sa *Correspondance d'Orient* est pleine de charme et d'intérêt. Nous donnerons les mêmes éloges au trop petit nombre de pages consacrées au *Monastère de Sept-Fonts*. Tous ces morceaux se distinguent par une fidélité constante aux bonnes traditions littéraires ; ils ont encore un autre titre à l'estime publique : ils sont l'ouvrage d'un homme dévoué dans tous les temps à la monarchie légitime, à la religion, et dont le noble caractère fut toujours à l'épreuve de la disgrâce comme de la faveur.

11. Vincent Campenon, neveu du poëte Léonard et membre de l'Académie française, naquit à la Guadeloupe en 1772. Il débuta dans la carrière poétique par le *Voyage de Grenoble à Chambéry* (1796). Ce voyage, en vers et en prose, n'était qu'une description du Graisivaudan, et n'annonçait pas l'auteur de l'*Enfant prodigue* et de la *Maison des Champs*. Ce dernier ouvrage, publié en 1809, avait d'abord un cadre plus étendu. Mais Delille, dans les *Trois Règnes de la Nature*, s'étant malheureusement rencontré avec Campenon, celui-ci fut obligé, pour éviter un rival aussi redoutable, de supprimer les trois quarts de son poëme. Ainsi réduit à de petites proportions, ce poëme, que la facilité de ses vers, l'agrément et la variété de ses tableaux ont fait paraître encore plus court, a obtenu beaucoup de succès. On y a remarqué surtout un sentiment vrai des plaisirs que chante le poëte, un véritable amour des champs et des occupations champêtres. C'est peut-être une des qualités qui manquent le plus aux poëtes citadins, qui, se passionnant à froid pour les plaisirs de la campagne, et séduits peut-être uniquement par la facilité des rimes, célèbrent la vie paisible des hameaux, les murmures des ruisseaux, la fécondité des troupeaux, et les bocages, et les feuillages, et les ombrages, et tous ces lieux communs si souvent rebattus, de toutes les poésies pastorales et champêtres.

12. Campenon n'eut point à se plaindre d'une dangereuse rivalité, lorsqu'en 1811 il publia l'*Enfant prodigue*, poëme charmant, rempli de beautés brillantes, de détails agréables ou touchants. Néanmoins, la précieuse simplicité de la parabole évangélique est trop altérée; la plupart des aventures et des incidents imaginés par le poëte ont quelque chose de forcé; la situation principale, enfin, est étouffée sous l'amas des précautions et des accessoires.

Les poésies et opuscules de M. Campenon ont été réunis sous ce titre : *Poëmes et opuscules en vers et en prose.*

13. J.-B. Lalanne, né l'an 1772, s'est exercé surtout dans le genre

didactique, et nous a donné tour à tour le *Potager* (1800), les *Oiseaux de la ferme* (1809), *Bagnères* (1819), etc. A l'exemple de Delille, Fontanes et Castel, Lalanne, dans son essai sur le *Potager*, a prouvé par des vers que ses modèles ne désavoueraient pas, qu'il n'est point de sujet tellement ingrat qu'une imagination riante ne sache embellir. Il y a dans le poëme des *Oiseaux de la ferme*, une nature vivante, et par conséquent plus susceptible d'être embellie des couleurs de la poésie que les légumes de nos jardins. Des difficultés heureusement vaincues, comme dans le poëme précédent, des traits d'une sensibilité douce, des détails pleins de grâce, voilà ce qui en constitue le mérite principal.

—

§ 3. *Poésie de traductions en vers.*

1. Boisjolin ; les Fleurs, la Pêche, la Forêt de Windsor. — 2. Baour-Lormian ; sa Jérusalem delivrée; ses Poésies galliques. — 3. Joseph en Egypte et autres poésies de Baour-Lormian. — 4. Boucharlat ; le Jugement dernier, la Mort d'Abel, etc. — 5. Levavasseur ; le Livre de Job. — 6. Mollevaut ; Héro et Léandre, traduction d'Ovide, de Tibulle, de Catulle, de Properce et de l'Enéide. — 7. Chants sacrés de Mollevaut. — 8. Denne Baron ; Héro et Léandre, Elégies de Properce, etc. — 9. Pongerville ; Lucrèce et les Amours mythologiques. — 10. Dorange ; traduction des Bucoliques, etc., de Virgile. — 11. Montémont ; les Plaisirs de l'Espérance et de la Mémoire, etc. — 12. Bignan ; traduction de l'Iliade. — 13. Servan de Sugny ; traduction de Theocrite et autres ouvrages. — 14. Tissot ; traduction des Bucoliques de Virgile et des OEuvres érotiques de Jean Second.

1. VIELH DE BOISJOLIN, natif d'Alençon (1768), se fit connaître de bonne heure par des poésies fugitives qui annonçaient un homme de talent. Le poëme intitulé les *Fleurs*, un fragment sur la *Pêche*, imité de Thompson, et une traduction de la *Forêt de Windsor*, de Pope, lui avaient acquis déjà une certaine réputation quand la révolution éclata. Quoiqu'il n'ait pas pris une part très-active à cette révolution, il semble qu'elle ait absorbé l'emploi de toutes ses facultés. Depuis cette époque, il n'a publié qu'un petit nombre de pièces, et encore peu étendues. Ces divers ouvrages, écrits d'un style pénible et maniéré, ne réalisent pas les espérances que les essais de M. de Boisjolin avaient fait concevoir, et l'on est resté convaincu que le talent de ce versificateur s'appliquait plus heureusement aux idées d'autrui, qu'aux siennes propres.

2. L.-P.-M. François BAOUR-LORMIAN, fils d'un imprimeur de Toulouse, naquit dans cette ville vers l'an 1772. Il cultiva de bonne heure la poésie, et publia, l'an 1795, une traduction de la *Jérusalem délivrée*. Le style en est

harmonieux, mais un peu faible; les critiques ne lui manquèrent pas, et l'auteur s'en est montré lui-même le censeur le plus sévère, par les changements considérables qu'il lui a fait subir dans sa belle édition de 1819, où quelquefois il égale son modèle.

En 1800, M. Baour-Lormian obtint un succès plus flatteur par ses *Poésies galliques*. Dans ses vers mélodieux où l'on désirerait quelquefois plus d'énergie, l'auteur suit, avec indépendance, la prose anglaise de Macpherson[1], qui s'est jadis annoncé lui-même comme un simple traducteur d'Ossian, barde écossais du IIIe siècle.

3. Voulant se faire ensuite un nouveau genre de réputation, M. Baour-Lormian travailla pour le théâtre, et donna en 1807, la tragédie d'*Omasis* ou *Joseph en Egypte*. On peut y louer la pureté de la diction, la douceur et l'harmonie des vers; mais une froide intrigue d'amour, une froide conspiration la déparent. Joseph ne doit être occupé que de son père et de sa famille; Siméon n'a pas besoin de conspirer pour être odieux. Quant au petit rôle de Benjamin, il respire la candeur la plus aimable, et l'entretien de cet enfant avec Joseph est d'un intérêt plein de charme. Il faut aussi distinguer une belle scène entre Joseph et Siméon.

On a encore de M. Baour-Lormian plusieurs autres ouvrages en vers, parmi lesquels il faut remarquer les *Veillées poétiques et morales* (1819), les *Légendes, Ballades et Fabliaux* (1829), etc.

4. JEAN-LOUIS BOUCHARLAT, né l'an 1775, à Lyon, est un des littérateurs les plus distingués qu'ait produits cette ville. En 1806, il publia le *Jugement dernier*, poëme en trois chants, imité d'Young; la *Mort d'Abel*, traduite en vers français, parut en 1812. L'*Almanach des Muses* lui doit un grand nombre de ses meilleurs poëmes, entre autres *le Géant Adamastor*, fragment des Lusiades de Camoëns; *Ugolin*, épisode tiré du Dante; la *Mort de Socrate*, la *Mort de Pline*, etc. En 1823, M. Boucharlat professait à l'Athénée de Paris : le résultat de son enseignement fut un *Cours de littérature*, en 2 vol. in-8°, qu'il destinait à faire suite au *Lycée* de La Harpe. M. Boucharlat apprécie, dans cet ouvrage, le mérite des auteurs les plus

[1] *Voy.* Histoire de la Littérature étrangère, tom. 2.

marquants de notre époque, avec une pureté de goût et un talent d'analyse qui lui font honneur.

5. FRANÇOIS LEVAVASSEUR, né l'an 1775, à Breteuil (Oise), manifesta dès sa première jeunesse un goût décidé pour la poésie : quelques pièces fugitives et plusieurs odes furent, à l'âge de dix-huit ans, ses premiers essais. Bientôt M. Levavasseur, à qui la littérature paraissait ouvrir une carrière brillante, cessa de s'en occuper pour se livrer à des travaux non moins honorables et peut-être plus utiles, ceux de l'agriculture. Ces travaux, toutefois, et diverses fonctions administratives ne purent le détourner entièrement des études littéraires, vers lesquelles un penchant irrésistible semblait l'entraîner. M. Levavasseur faisait de l'Ecriture sainte l'objet le plus habituel de ses méditations et de ses études; il n'avait mis le public que dans la confidence de quelques opuscules, lorsqu'il enrichit notre littérature d'une traduction en vers du *Livre de Job* (1826). Des taches légères y sont effacées par le nombre des beautés répandues dans toutes les parties de l'ouvrage. Rarement la langue poétique a reproduit les idées austères de la philosophie avec une précision aussi rigoureuse, une dignité aussi soutenue, une véhémence aussi entraînante.

A peine quelques journaux firent-ils mention de cette œuvre remarquable. L'auteur, qui, malgré sa modestie, avait le sentiment de ses talents et de ses forces, s'en retourna dans sa famille se consoler des préoccupations politiques et du mauvais goût de son siècle. Là, il charmait ses loisirs en traduisant en vers les *Psaumes, Isaïe* et *Jérémie*, lorsque, pour dernière infortune, le choléra vint l'enlever à ses études favorites.

6. CHARLES-LOUIS MOLLEVAUT, né en 1777, préluda à ses œuvres poétiques par une traduction fidèle, en vers français (1805), de *Héro et Léandre*, poëme grec de Musée le Grammairien. M. Mollevaut remporta plusieurs palmes dans les académies de France, et disputa le prix à Millevoye dans l'*Eloge de Goffin*, couronné par l'Institut (1812), qui dédommagea l'auteur vaincu en le nom-

mant, peu de temps après, correspondant de l'Académie des Inscriptions. Bientôt après il publia la traduction en vers des quatre principaux poëtes érotiques de Rome : *Ovide, Tibulle, Catulle* et *Properce*. Sa copie est élégante et fidèle, et sa versification harmonieuse et pure. On ne peut en dire autant de sa traduction vers pour vers de cette *Enéide*, où Virgile s'est plu à développer les belles périodes de sa langue, et où M. Mollevaut s'est mis à la torture pour la *distiquer* en vers français. On ne reconnaît là ni le traducteur de Tibulle, ni l'auteur d'un charmant recueil de poésies, d'un poëme des *Fleurs*, où brille la grâce de l'expression.

7. Parmi les nombreux ouvrages poétiques de M. Mollevaut, il est juste de remarquer encore les *Chants sacrés* (1824), traduction plus ou moins fidèle de ce qu'il y a de plus beau ici-bas en poésie. M. Mollevaut a compris la Bible, et ce n'est point par des éloges outrés qu'il en proclame le génie : il l'analyse, il la met en parallèle avec les livres profanes; il a senti toute la hauteur, toute l'importance de la poésie hébraïque, comme le prouve un excellent *Discours préliminaire*. C'est pénétré de la Bible, des strophes profondes de Jérémie et de David, qu'il s'est mis à l'œuvre pour essayer de jouter avec ces immenses lutteurs; mais il s'est trouvé souvent en arrière de ses modèles, soit qu'il n'ait pas cherché à en imiter la sublime simplicité, soit qu'il n'ait pas imprimé à ses vers la même concision énergique, soit plutôt que son talent était trop faible pour une si grave entreprise.

8. M. Denne-Baron, né l'an 1790, à Paris, débuta en 1806 par *Héro et Léandre*, poëme en quatre chants, imité du grec de Musée. En 1812, il donna les *Elégies de Properce*, traduites en vers français; les *Fleurs poétiques* en 1825, et successivement d'autres poésies de courte haleine. Le style de M. Denne-Baron est généralement fort inégal : ce poëte réussit mieux dans les sujets qui demandent de la force et de la chaleur, que dans ceux qui veulent de la grâce et de la sensibilité.

9. M. Sanson de Pongerville naquit dans l'ancien comté de Ponthieu, quelques années avant la révolu-

tion. En 1823, il publia une traduction en vers français du poëme de Lucrèce sur la Nature des choses (*De rerum Naturâ*), et une rumeur d'enthousiasme s'éleva aussitôt de toutes parts : la versification énergique et mélodieuse, les richesses de la poésie antique qu'il naturalisait en France avec un talent si original, firent dire à tous les arbitres de l'art qu'il avait renouvelé le prodige des *Géorgiques* de Delille. Mais nous regrettons que M. de Pongerville, dans ses Discours préliminaires, fasse constamment l'éloge d'Epicure et de Lucrèce, et se montre un peu injuste envers la belle et poétique réfutation que le cardinal de Polignac a faite de leurs doctrines.

On doit encore au traducteur de Lucrèce les *Amours mythologiques,* ouvrage traduit des Métamorphoses d'Ovide, et dans lequel il a laissé bien loin les précédents traducteurs du poëte latin.

10. Pierre Dorange, jeune poëte de Marseille, mort en 1811 à la fleur de l'âge (il n'avait que vingt-cinq ans), se fit connaître en 1809 par le *Bouquet lyrique,* trois odes relatives aux victoires des armées françaises en Allemagne. Il traduisit ensuite les *Bucoliques,* beaucoup de fragments des *Géorgiques* et de l'*Enéide,* ainsi que de la *Jérusalem délivrée.* Ces poésies ont été publiées par son ami Denne-Baron.

11. Albert Montémont, né l'an 1788 à Remiremont, a publié, en 1821, un *Voyage aux Alpes et en Italie,* en prose et en vers, ouvrage agréable et instructif; deux ans après, il donna des *Lettres sur l'astronomie,* et successivement (1824-5) les *Plaisirs de l'espérance* et les *Plaisirs de la mémoire,* traduits en vers français, l'un de Thomas Campbell, l'autre de Samuel Rogers. On doit savoir gré à M. Montémont d'avoir transporté dans notre langue ces deux jolis poëmes, et surtout par une traduction qui reproduit avec tant de bonheur et de fidélité la gracieuse fraîcheur, la suave délicatesse de l'un et l'autre original.

12. A. Bignan, né l'an 1795, à Lyon, versificateur élégant et rempli de goût, est, de tous nos poëtes, celui dont le front est orné d'un plus grand nombre de palmes académiques. Son volume de *Poésies diverses* lui assigne un des premiers rangs dans ce genre : les pièces qu'il contient ont été, pour la plupart, ou couronnées, ou mentionnées honorablement. Sa *Traduction de l'Iliade,* en vers français, offre d'heureux passages; mais en général elle est froide et maniérée. M. Bignan a mieux

réussi à développer l'*Epopée homérique* qu'à la traduire. On doit encore à cet estimable littérateur plusieurs savants articles insérés dans différents journaux de Paris.

13. Servan de Sugny, né l'an 1796, à Lyon, suivit d'abord la carrière du barreau ; mais un goût prédominant pour les lettres le fit bientôt renoncer aux arides travaux de la chicane. Familiarisé de bonne heure avec les écrivains d'Athènes et de Rome, il improvisait même en vers latins avec une rare facilité, et il jouissait déjà d'une juste renommée, lorsque, attaqué d'une terrible maladie de foie, il se donna la mort en 1831, dans l'égarement de la douleur. On a de Servan :

1° Les *Idylles de Théocrite*, traduites en vers français, précédées d'un Essai sur les poëtes bucoliques, et suivies de notes. Cette version élégante et facile montre que le traducteur a vécu dans l'intimité de son modèle ; et malgré de nombreux défauts, c'est encore jusqu'à ce jour la meilleure traduction en vers que nous ayons de Théocrite.

2° La *Famille grecque*, ou l'*Affranchissement de la Grèce*, poëme dialogué suivi de poésies diverses ;

3° Un *Discours en vers sur la culture des Lettres et des arts en province, et notamment à Lyon* ;

4° Les *Noces de Pélée et de Thétis*, poëme de Catulle, traduit en vers français ;

5° *Clovis à Tolbiac*, tableau historique en deux parties et en vers ;

6° *Satires contemporaines* et *Mélanges*.

14. M. Tissot, successeur de Delille à la chaire de poésie française au Collége de France, a donné, outre quelques poésies originales, plusieurs traductions, qui ne sont pas sans mérite, entre autres les *Eglogues* de Virgile, les *Œuvres érotiques* de Jean Second, etc. On lui doit encore des *Leçons de Littérature* et quelques ouvrages relatifs à notre histoire.

CHAPITRE III.

POÉSIES DIVERSES.

—

§ 1er. *Fables et Idylles.*

1. L'abbé Aubert; ses Fables et autres ouvrages. — 2. J.-J. Boisard; ses Mille et une Fables. — 3. J.-Fr. Boisard; ses Apologues énigmatiques. — 4. Dutremblay. — 5. Le Bailly; ses Fables nouvelles, leurs qualités et leurs défauts. — 6. Gosse; ses divers ouvrages, entre autres, le Médisant, et ses Fables politiques. — 7. De Stassart. — 8. Constant Dubos; les Fleurs, Idylles morales.

1. L'abbé JEAN-LOUIS AUBERT, né l'an 1731, à Paris, se fit de bonne heure un nom, au triple titre de fabuliste, de critique et de poëte. Après avoir inséré quelques apologues dans le Mercure de France, il se chargea (1752), pour la partie littéraire, de la rédaction des *Annonces et Affiches de la Province et de Paris*, dont ses articles, pleins de malice, de goût et d'érudition, firent, pendant vingt ans, la fortune. En 1756, il publia un recueil de *Fables*, dont la vogue fut européenne. On y trouve en effet du naturel, de la grâce, souvent de la poésie. Parmi les meilleures, on peut citer *Fanfan et Colas*, *Chloé et Fanfan*, l'*Abricotier*, le *Miroir de la raison*, la *Force du sang*, la *Poule et ses Poussins*, etc. Quelques-unes de ses moralités sont prolixes, inutiles ou communes, et l'on doit lui reprocher d'avoir choisi quelquefois de singuliers interlocuteurs, tels que le *Billet d'enterrement* et le *Billet de mariage*.

L'abbé Aubert s'essaya, mais sans succès, dans un autre genre. La *Mort d'Abel* (1765), drame en 3 actes, n'est qu'une froide imitation de Gessner. Il n'échoua pas moins, lorsqu'il entreprit de refaire en vers de dix syllabes la *Psyché* de La Fontaine (1769).

En 1773, l'abbé Aubert fut nommé professeur de littérature française au Collége royal, fonctions qu'il exerça jusqu'en 1784, et garda comme titulaire jusqu'en 1814, époque de sa mort.

2. J.-J. Boisard, le plus fécond des fabulistes, naquit l'an 1743, à Caen, où il mourut presque nonagénaire (1831). En 1773 et 1777, il fit paraître deux volumes de *Fables*. On en lit plusieurs avec plaisir, entre autres celle qui a pour titre l'*Histoire ;* mais un grand nombre d'autres, n'offrant point de moralité et n'en laissant deviner aucune, sont moins des fables que des contes, dont la fin n'est même pas toujours satisfaisante. Des détails heureux, une narration quelquefois agréable, se trouvent noyés dans une multitude de vers médiocres. Boisard, déjà auteur de deux cent soixante fables, en fit paraître trois cents autres en 1803, cent vingt en 1804, et trois cent vingt et une en 1805; aussi, l'année suivante, publia-t-il le tout sous le titre de *Mille et une Fables*. Au mérite de la fécondité, Boisard joignait celui de l'invention; car aucune de ses fables ne paraît être imitée. Son style est naturel, mais trop souvent prosaïque.

3. J.-Fr. Boisard, neveu du précédent, a publié, en 1817, un recueil de *Fables*. C'est une longue série d'apologues énigmatiques; car l'auteur s'est fait une loi rigoureuse de n'y attacher de moralité ni au commencement ni à la fin. Le lecteur est d'autant plus porté à se plaindre de leur obscurité, que M. Boisard est élégant, correct et harmonieux. Parmi ces fables, on peut citer comme les plus jolies, le *Jeune Renard* et l'*Alouette et ses petits*.

4. Le baron Antoine-Pierre Dutremblay, né l'an 1745, à Paris, était allié, par son aïeule, au bon La Fontaine, dont il s'est montré quelquefois l'heureux imitateur. Nommé maître des comptes, et devenu père de famille, il consacrait tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions, à l'éducation de ses enfants. C'est pour eux qu'il a composé ses *Fables*, publiées pour la première fois, en 1806, sous le voile de l'anonyme. Ces fables portent l'empreinte de cette douce philanthropie qui fait chérir la vertu, de ce tendre et délicieux abandon, de cette franchise respectable qui décèlent à la fois l'homme instruit et l'homme de bien. Dutremblay mourut en 1819.

5. Antoine-François Le Bailly, né l'an 1756, à Caen, débuta par des fables qui parurent dans les recueils périodiques du temps; en 1782, il les réunit sous ce titre: *Fables nouvelles*, suivies de *Poésies fugitives*, dont il donna, vingt-sept ans après, une seconde édition. En 1814, il en publia la suite avec le même titre. Son style, dit Dussault, n'a ni l'élégance ni la gentillesse de celui de Florian; mais il a une simplicité plus vraie et plus franche. Il y a quelque chose d'artificiel dans la naïveté de Florian ; ce fabuliste semble toujours se défier des défauts voisins de la naïveté. Le Bailly a plus d'abandon , il approche plus du grand modèle, si pourtant quelqu'un en approche : il a plus de ce qui paraît tenir au caractère

et aux mœurs de l'auteur, autant qu'à son tour d'esprit. Les écueils de la naïveté sont la platitude et la niaiserie: voilà ce dont s'est gardé Florian avec un effort qu'on entrevoit; voilà ce dont s'est préservé Le Bailly, par instinct plus que par calcul. La niaiserie est un ton faux dans l'accent de la naïveté ; elle trahit le manque d'inspiration et de vérité. La Fontaine est quelquefois négligé, incorrect, grossier même ; il n'est jamais niais; il ne pouvait pas l'être, parce qu'il était véritablement naïf; la naïveté est la qualité la plus difficile à imiter. Lemonnier et l'abbé Aubert la contrefont parfois très-heureusement ; mais alors même, on voit qu'ils la contrefont : ils mettent un pied, puis l'autre, sur les traces de La Fontaine ; ils chancellent, ils bronchent souvent, et quelquefois le terrain se dérobe tout à fait sous eux. Le Bailly marche d'un pas plus ferme et plus sûr. Il invente aussi des appellations, comme La Fontaine; il crée aussi des *sobriquets*. En ce genre, La Motte s'est rendu très-ridicule[1]; Le Bailly les distribue avec une sage parcimonie ; il n'abuse pas de ce moyen séduisant, mais dangereux ; il ne croit pas qu'il suffise de fabriquer quelques dénominations plus ou moins grotesques, pour être un La Fontaine. Mais où il nous semble avoir le mieux retracé la manière de son modèle, c'est dans certaines pensées, dans certaines saillies, dans certains traits qu'il laisse échapper avec abandon à travers la narration : ces coups de pinceau, qui sont presque toujours de main de maître, décèlent le meilleur écolier du grand fabuliste.

Parmi tant de qualités estimables, on peut sans doute reprendre des défauts, et le premier de tous, c'est la longueur excessive de quelques fables, dont l'étendue heurte évidemment la nature et l'essence de l'apologue, qui compte la brièveté au nombre de ses principaux attributs. Le plus grand nombre, cependant, des apologues de Le Bailly, n'excède pas les bornes convenables. Parmi ses Fables, on distingue surtout les *Jeux olympiques*, les *Métamorphoses du Singe*, le *Chameau et le Bossu*, l'*Elé-*

[1] *V.* Traité de Littérature, t. 1, p. 76, et t. 2, p. 161.

phant, *l'Hirondelle et la Pie*, *l'Aveugle*, *son Chien et l'Ecolier*, dont voici le début :

Chargé d'une besace, un bâton à la main,
Cheminait un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui des yeux encor avait perdu l'usage.
Il allait mendiant son pain.
Un trésor lui restait au sein de la misère,
Le meilleur des amis : qui donc ? était-ce un frère?...
Un cousin ?... non : c'était un chien :
On l'appelait *Fidèle*..... il le méritait bien ;
Car cet animal débonnaire,
Par un léger cordon seulement attaché,
Conduisait en tous lieux le nouveau Bélisaire,
Et flairait de cent pas un bienfaiteur caché, etc.

Il nous semble que La Fontaine lui-même n'aurait pas été mécontent d'un pareil morceau.

6. Etienne Gosse, né l'an 1773, à Bordeaux, après avoir servi dans les guerres de la révolution, dont il avait embrassé les principes avec ardeur, tenta contre ses crimes une réaction assez courageuse, par sa comédie des *Femmes politiques* et son roman des *Amants vendéens*. En 1815, il vint de Toulon faire à Paris de l'opposition libérale dans le Miroir. Un après, il donna le *Médisant*, comédie en trois actes et en vers ; c'est, sans contredit, la meilleure de ses nombreuses productions dramatiques (l'*Epreuve par ressemblance*, l'*Orateur dans son ménage*, le *Flatteur*, *Marino Faliero*, etc.). On doit encore à Gosse, entre autres ouvrages, l'*Histoire des bêtes parlantes depuis 89 jusqu'à 1824*, ouvrage satirique rempli de détails fort piquants ; des *Proverbes dramatiques* pleins de mauvais principes, et des *Fables*, politiques pour la plupart. Le style de ces fables est d'une grande inégalité. Le plus souvent, l'auteur s'abandonne à une malheureuse facilité ; ses expressions sont impropres ou pleines d'afféterie : ici, c'est un renard qui prend *un air suave* ; là, c'est une abeille qui, s'approchant d'une fleur, *bourdonne son salut*, etc. Cependant, il y a dans quelques-unes de ces fables une composition plus heureuse, une poésie assez gracieuse, mais rarement soutenue dans toute l'étendue de la fable, et plusieurs traits spirituels.

7. Le baron de Stassart, né l'an 1780, à Malines, a donné en français un recueil de *Fables* (1818), qui se font lire avec intérêt. Les vices de l'espèce humaine, les travers de la société, les ridicules du jour, les bévues des gouvernants, fournissent tour à tour les tableaux dont se compose cette galerie.

8. M. Constant Dubos a publié, en 1808, sous le titre de *Fleurs*, des idylles morales, suivies de poésies diverses.

Ces idylles sont de véritables apologues d'un genre absolument neuf. La moralité y est tirée des qualités de chaque fleur, comme on le voit dans l'exemple suivant, sur la violette :

Viens prendre place en nos jardins,
Quitte ce séjour solitaire :
Je te promets, tous les matins,
Une eau limpide et salutaire.

Que dis-je ?... Non, dans ces bosquets
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits
Et comme toi cache sa vie.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer la strophe où l'auteur caractérise ainsi le *Saule pleureur* :

Son feuillage toujours cher à la rêverie
Offre un réduit propice aux mortels malheureux.
Il aime à les couvrir de sa mélancolie,
On dirait qu'il pleure avec eux.

—

§ 2. *Chansons.*

1. Désaugiers ; ses Chansons et Poésies diverses. — 2. Gouffé : ses divers recueils de chansons. — 3. Béranger ; Détails sur sa vie ; ses cinq recueils de chansons. — 4. Béranger, considéré comme écrivain politique et philosophique. — 5. Béranger, considéré sous le rapport littéraire. — 6. Les Poésies de Béranger ramenées à quatre types. — 7. Ses deux manières d'être sérieux. — 8. Ses deux manières d'être gai et satirique. — 9. Forme de la poésie de Béranger. — 10. Debraux, chansonnier napoléonien.

1. MADELEINE DÉSAUGIERS, célèbre comme chansonnier, comme gastronome, et comme l'un des plus gais et des plus féconds de nos auteurs dramatiques, naquit en 1772 à Fréjus. Il n'avait pas deux ans, lorsqu'il fut amené à Paris, où il reçut son éducation. Le célèbre Geoffroy fut son professeur de rhétorique. Le goût des lettres domina de bonne heure Désaugiers. A la fin de 1792, il s'embarqua avec sa sœur, qui venait d'épouser un colon de Saint-Domingue. Se trouvant dans cette île lorsque l'insurrection des noirs y éclata, il combattit contre eux, tomba entre leurs mains, fut condamné à mort avec d'autres compagnons d'infortune, et il allait être

fusillé, lorsqu'un incident inespéré, un subit accès de générosité de la part des barbares, lui sauva la vie. La gaieté de son caractère résista à ces rudes épreuves, et il la rapporta en France en 1797. Il ne tarda pas à s'y faire connaître par des comédies, des opéras-comiques et des vaudevilles dont la plupart sont encore applaudis aujourd'hui, et surtout par des chansons bachiques, grivoises, anecdotiques et satiriques, qui, après avoir obtenu une vogue prodigieuse, sont devenus pour lui un véritable titre littéraire.

Ce qui distingue éminemment les chansons de Désaugiers, c'est la verve, le naturel, la bonne et franche gaieté, la peinture vraie et plaisante des mœurs et des ridicules de tous les états. C'est donc à tort qu'on lui a reproché des *pensées triviales* et des *tableaux communs*. On peut lui reprocher avec plus de raison des peintures quelquefois trop libres. Désaugiers est mort en 1827, laissant quatre volumes de *Chansons et Poésies diverses*.

2. Armand Gouffé, chansonnier et vaudevilliste, naquit vers 1773. On a de cet auteur : *Ballon d'essai*, ou *Chansons et autres poésies* (1802) ; *Ballon perdu*, ou *Chansons et poésies nouvelles* (1804) ; *Encore un Ballon*, ou *Chansons et poésies nouvelles* (1807) ; le *Dernier Ballon*, ou *Recueil de Chansons et autres poésies nouvelles* (1813). Gouffé a été, avec raison, surnommé le *Panard* du XIXe siècle. Ses chansons, en général, sont plus philosophiques que celles de Désaugiers, et moins que celles de Béranger. On peut citer parmi les meilleures, qui sont en grand nombre : *Saint Denis*, le *Corbillard*, *Plus on est de fous, plus on rit*, etc.

3. Pierre-Jean de Béranger, comme sa chanson *Le Tailleur et la Fée* nous l'apprend, naquit à Paris, l'an 1780, chez un tailleur, son *pauvre et vieux grand-père* du côté maternel. A l'époque de la révolution, il quitta Paris pour Péronne, où il fut confié à une tante paternelle qui tenait là une espèce d'auberge. A quatorze ans, il entra comme apprenti dans une imprimerie, travail qui le forma aux règles de l'orthographe et de la langue. Trois ans après, il revint à Paris, et bientôt l'idée de vers, odes, chansons et comédies, se glissa dans sa tête. En 1805, il en fit un recueil qu'il dédia à Lucien Bona-

parte, et celui-ci, en retour, lui fit don de sa pension de l'Institut. Béranger la toucha jusqu'en 1812. Recommandé à Landon, éditeur du *Musée*, il fut occupé un ou deux ans (1805-6) à la rédaction du texte de cet ouvrage. En 1809, grâce à l'appui de M. Arnault, il entra dans les bureaux de l'Université, en qualité de commis expéditionnaire. Pendant les douze années qu'il passa à cet emploi, ses appointements flottèrent de 1,000 à 2,000 francs. Il perdit cette place en 1821, après avoir publié le second recueil de ses chansons. Le troisième parut en 1825, le quatrième en 1828, et le cinquième en 1833. Nous nous bornerons à ce court historique de sa vie. Parlons maintenant de ses chansons.

4. On ne comprendrait point Béranger, si l'on se bornait à ne voir en lui qu'un simple littérateur qui, écrivant dans le seul but d'écrire, aurait, en suivant le caprice de sa verve, enfanté des poésies dont l'ensemble ne serait point dominé par une pensée systématique et générale. Chez Béranger, le littérateur ne venait qu'en seconde ligne, l'homme politique passait devant. Pour lui, la littérature n'était point une vocation, c'était un levier. Il y eut dans la nature de cet homme quelque chose de la nature de Voltaire. La haine fanatique dont Voltaire était travaillé contre le christianisme, Béranger la ressentit contre la Restauration. La ruine de la monarchie légitime fut le but de toute sa carrière littéraire.

Pour y parvenir, on le voit s'adresser tour à tour aux ordres d'idées les plus différents, aux systèmes de philosophie les plus inconciliables. Mêlant le sensualisme au stoïcisme, l'admiration du despotisme militaire à l'enthousiasme de la liberté; passant du déisme de Jean-Jacques à l'athéisme de Diderot; sachant au besoin s'adresser à la morale comme au cynisme de l'immoralité, il fait la grande guerre à la Restauration, en suivant la tactique de Voltaire, qui, pour écraser le christianisme, empruntait partout des armes, et savait faire servir le bien même au triomphe du mal, et invoquer Dieu pour tuer

la religion, qui est la loi de Dieu. Au fond de toutes ces incohérences, il faut donc toujours chercher cette pensée tenace, permanente, immuable, que nous venons de signaler; car toutes les variations apparentes de Béranger sont dominées par la haineuse devise de Voltaire, transportée par son successeur politique, du christianisme à la Restauration : *Ecrasons l'infâme!*

5. A ne l'envisager que sous le rapport littéraire, Béranger se rattache au paganisme du XVIIIe siècle. Ce n'est point, à proprement parler, un poëte moderne; c'est un poëte de l'école antique. Son système est païen comme sa pensée. Il touche à la fois à Parny, à Voltaire et à Horace; moins gracieux, mais plus vigoureux que le premier des deux écrivains français; moins fin, mais plus gai que le second. Quant au poëte latin, il faut tenir compte de la différence qui existe entre la société antique où il vécut, et la société moderne où vit Béranger. Béranger n'a point poli les aspérités de sa verve en la mettant, comme Horace, en contact avec l'urbanité des cours. Ajoutons à cela que la médiocrité dorée de l'élégant épicurien de la vallée de Tibur manque au poëte français; c'est un Horace prolétaire qui joint à la morale d'Épicure quelque chose de la philosophie chagrine et effrontée de Diogène. Il compte les trous de son habit avec une simplicité aussi fastueuse que celle du cynique athénien comptant les trous de son manteau. Son arrogante pauvreté se plaît à railler la fortune, et elle dit à la puissance : « Ote-toi de mon soleil. » Il a une tendance secrète à regarder la richesse comme un vice, la naissance comme une infériorité morale, et il parle tant de l'humilité de son origine, qu'il finit par s'en faire une noblesse; tant de son obscurité, qu'il finit par s'en faire une auréole. Il ne faut donc point se laisser prendre à cette orgueilleuse modestie étalée à chaque page. Il y a de l'apparat dans cet abandon, et derrière le poëte qui semble se faire petit, l'homme pose.

6. Quelle que soit la variété de genres que Béranger ait réunie dans ses poésies, tous ses ouvrages peuvent

être ramenés à quatre grands types. Il a deux manières d'être sérieux, deux manières d'être gai et satirique.

7. Le premier de ces types, qu'on remarque dans ses ouvrages, c'est ce qu'on pourrait appeler l'ode philosophique.

Le poëte met en fort beaux vers les lieux communs du *Vicaire savoyard*. Il donne aux mansardes et aux ateliers la monnaie poétique de la prose de Rousseau ; il fait de la chanson *théophilanthropique*. Tout ce que le XVIIIe siècle a dit d'éloquemment absurde sur Dieu, la Nature, la Providence, vient naturellement s'aligner en couplets, et l'Encyclopédie entre, bon gré mal gré, en refrains dans les esprits où elle n'avait pénétré que sous la forme dogmatique de ses in-folio. Dans cette révision de toutes les perfections de la Divinité, il n'en est qu'une que l'ode philosophique de Béranger lui laisse dans toute son intégrité, c'est la patience. Dieu est une sorte d'être inerte, d'une inaltérable complaisance, qui n'a ni volonté ni lois : une espèce de monarque constitutionnel, le roi d'Yvetot de la création. Toute cette belle philosophie se compose d'un Dieu sans religion, et d'une morale sans devoirs.

En face d'une pareille Divinité, le beau rôle n'est-il pas pour l'homme ? La pièce de vers où se révèlent le mieux les caractères du genre de poésie qui se retrouve dans la plupart de ses compositions, c'est le *Dieu des bonnes gens*.

Béranger a une seconde manière d'être sérieux, c'est la mélancolie, et il n'est pas moins païen dans sa mélancolie que dans sa philosophie. C'est la pensée de la mort mêlée aux plaisirs, et qui vient à surgir tout à coup au milieu des roses trop passagères, *nimiùm breves rosas* (Horace) ; c'est l'incertitude des événements humains, l'inconstance de toutes nos joies, la vieillesse qui s'avance dans le lointain, la main glacée et la tête chenue ; toutes images dépouillées de leur moralité. Que cette mélancolie soit quelquefois douce et attachante chez Béranger, nous ne le nions pas ; mais elle ne l'était pas

moins chez Horace, Catulle, et surtout Tibulle, le poëte aux élégies trempées de larmes.

8. La gaieté, comme la gravité de Béranger, a deux types. Le premier de ces deux types satiriques, c'est l'ode irréligieuse. Sous ce point de vue, il y a beaucoup de Voltaire dans Béranger. Il excelle à travestir en idées burlesques les idées les plus hautes auxquelles l'esprit humain puisse atteindre. Triste et déplorable mérite que les modernes ont encore emprunté à un ancien. Ils ont appliqué à la vérité le système de railleries que Lucien jetait avec une verve inépuisable à l'erreur [1]. Ils ont traité le christianisme comme le paganisme, la religion comme la mythologie, les saintes obscurités de la foi qui expliquent tout dès que l'on consent à les admettre, comme les fables absurdes du polythéisme, qui font un chaos du monde moral et intellectuel. Béranger a eu ici peu de frais d'imagination à faire. Voltaire et Parny avaient écrit l'épopée de ce genre; il s'est borné à réduire leur épopée irréligieusement burlesque aux proportions du couplet. Il a détaillé les idées qu'ils avaient rassemblées ailleurs.

Reste un quatrième type que nous avons à signaler chez Béranger. Bien des personnes ont lu les productions légères dont nous osons à peine citer les titres : le *Petit homme gris*, *Frétillon*, et les nombreux analogues de ce caractère, qui reviennent sans cesse se placer sous la plume du poëte : bien des personnes ont lu ces productions, sans concevoir la pensée qu'il pût y avoir derrière tout cela un système philosophique. Il y en a un, cependant, instinctif ou raisonné, n'importe. Et en effet, tous les caractères que Béranger présente sous un jour favorable dans ses chansons, sont en dehors des lois sociales. Son *Petit homme gris*, entre autres, est en guerre avec tout le monde. C'est le héros du poëte, et quel tableau nous donne-t-il de sa fin ? un lit délabré, un moribond gaiement impie, une agonie écrite en éclats de rire.

9. Sous le rapport de la forme, Béranger est souvent

[1] Voy. *Histoire de la Littérature grecque*, p. 338-354.

un maître bien habile; sa concision surtout est remarquable; il excelle à resserrer sa pensée dans la mesure étroite du couplet; ses refrains ont presque toujours de la grâce; seulement quelquefois il devient obscur et presque impénétrable. Béranger offrira à la postérité les difficultés d'interprétation que nous rencontrons dans les poésies de Perse.

10. Paul-Emile Debraux, natif d'Angerville (1798), fit voir dès l'enfance une prédilection marquée pour la chanson, dont il essayait le mécanisme, en accolant aux mots des rimes plus ou moins heureuses. Echo fidèle de Béranger pour le faire comme pour la pensée, Debraux exploita comme lui notre vanité nationale, les victoires de l'empereur, la défaite de Waterloo, la haine de l'étranger et l'opposition systématique du libéralisme contre la Restauration. Vers 1817, il publia la *Colonne*, le *Prince Eugène*, le *Mont-Saint-Jean*, etc., qui devinrent bientôt populaires. Pendant dix ans, il ne cessa de faire des chansons pour la populace et la soldatesque, telles que *Fanfan la Tulipe; Soldat, t'en souviens-tu?* et d'autres du même genre. Debraux est mort en 1831. En 1835, Béranger a donné une édition complète de ses chansons; il fait ainsi le portrait de son disciple :

braux dix ans régna sur la goguette
Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs.
Et, roulant roi de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.

---

§ 3. *Poésie élégiaque, légendaire, mêlée, etc.*

1. Tréneuil; les Tombeaux de Saint-Denis. — 2. Autres poésies de Tréneuil. — 3. Son Discours sur l'Élégie heroique. — 4. Son Projet d'élégies sacrées. — 5. De Tercy; l'Andre Chenier de la Franche-Comte. — 6. Millevoye; caractères généraux de sa poésie. — 7. Details sur sa vie et ses premiers ouvrages. — 8. Variété des poésies de Millevoye. — 9. Appréciation de ses trois Recueils d'élégies. — 10. Ses Dizaines et ses Huitaines. — 11. Brault; ses d'elegies et Poésies diverses. — 12. Guttinguer; caractère de ses poëmes élégiaques. — 13. Delcroix; ses Diverses poésies, entre autres le Mousse. — 14. Lyon; ses Elegies et Epitres. — 15. Gaulmier; ses élégies et autres poésies. — 16. Belmontet; ses Tristes. — 17. Leon Halevy; ses Elégies, etc. — 18. Dugrail; Plus Deuil que joie. — 19. Brizeux; Marie, Recueil d'élégies. — 20. Dovalle; ses Elégies. — 21. — Duclésieux; Exil et Patrie. — 22. Morvonnais; ses Elégies, et la Thebaïde des Grèves. — 23. Saint Valry; ses Poesies diverses. — 24. Ernest Legouvé; les Morts bizarres. — 25. D'Anglemont; ses Légendes françaises. — 26. De la Villemarqué; ses Chants populaires de la Bretagne. — 27. Mennechet; Contes et Poesies diverses. — 28. De Rességuier; ses Tableaux poétiques. — 29. Saint-Félix; ses Poésies et autres ouvrages. — 30. Autres poëtes de divers genres.

1. Pierre Tréneuil, né l'an 1763, à Cahors, débuta par remporter trois couronnes à l'Académie des *Jeux Floraux*. Parvenu à l'époque désastreuse de la révolu-

tion, il résolut de consacrer ce qu'il avait de talent, à flétrir les bourreaux et à célébrer dignement leurs victimes; mais ce fut longtemps dans le secret du silence et de l'amitié. Le moment de la publicité n'était pas encore venu. Une circonstance imprévue le fit naître; un décret impérial venait d'ordonner (20 février 1806) l'érection de *trois autels expiatoires* dans l'église de Saint-Denis, en réparation du régicide commis envers les cendres de soixante-six rois. Le poëte qui avait signalé le crime et devancé en quelque sorte la réparation, publia les *Tombeaux de Saint-Denis,* composés depuis longtemps sur le théâtre même du crime. Les autels ne s'élevèrent point alors; mais le poëme fut reçu avec reconnaissance, et fixa sur l'auteur, encore inconnu, les regards du public et l'attention du gouvernement. Murat, dont Tréneuil avait été le condisciple, sollicita et obtint pour lui une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. De nombreuses éditions des *Tombeaux* confirmèrent le jugement qu'on en avait d'abord porté, et méritèrent au poëte une de ces couronnes *décennales* que 1810 devait distribuer avec tant de pompe et de solennité; mais cette fête triomphale fut ajournée, et le nouveau maître de la France s'épargna l'embarras et le ridicule de couronner des chants consacrés à des temps qu'il voulait faire oublier.

2. Cette même année (1810) et la suivante imposèrent à l'auteur des *Tombeaux* deux événements à célébrer : le *Mariage de Napoléon* et la *Naissance du roi de Rome;* mais on s'aperçoit, à la lecture des chants qu'il composa, de la position forcée où se trouvait l'auteur. Ce n'est plus cette abondance de sentiments, cette vigueur de pinceau que l'on avait reconnues dans les *Tombeaux de Saint-Denis,* et qu'on retrouva ensuite dans l'*Orpheline du Temple,* dans le *Martyre de Louis XVI,* et la *Captivité de Pie VI.*

3. Tréneuil recueillit ses poésies en 1817, et en fit précéder le recueil nouveau dans notre langue, d'un *Discours sur l'Élégie héroïque,* qui est lui-même un très-bel

ouvrage. Embrassant dans un vaste coup d'œil tous les temps et tous les climats, l'auteur retrace en traits de feu l'origine, la marche et les progrès de l'élégie, telle qu'il l'avait conçue et qu'il l'a reproduite dans notre langue. On est surpris qu'une tête aussi éminemment poétique ait pu se livrer à la recherche laborieuse de tant de matériaux. On n'est pas moins étonné que tant d'érudition se présente embellie d'un style aussi riche; mais l'enthousiasme des lieux ou des livres saints inspire le poëte et l'élève au-dessus de lui-même.

4. Tréneuil se proposait de traiter successivement les sujets élégiaques de la Bible, et de compléter ainsi, sous le rapport religieux, un recueil qui ne laissât rien à désirer comme monument français. Déjà même il commençait à s'acquitter de ce qu'il regardait comme un engagement sacré, et il terminait son *Chant funèbre sur la mort du roi Josias,* lorsqu'une longue et cruelle maladie lui arracha cette lyre dont il fit, jusqu'à ses derniers moments, un si digne usage, et l'enleva, le 5 mars 1818, à la religion et aux lettres.

5. M. DE TERCY, l'*André Chénier* de la Franche-Comté, a publié la *Mort de Louis XVI*, idylle dans le goût antique; la *Mort et l'Apothéose de Marie-Antoinette*, petite épopée du genre le plus noble et le plus soutenu; la *Mort de Louis XVII*, élégie, etc. On trouve encore, dans nos principaux recueils poétiques, plusieurs productions de M. de Tercy. On peut lui appliquer ce vers d'André Chénier :

> L'art ne fait que les vers, le cœur fait le poëte.

6. CHARLES-HUBERT MILLEVOYE, né l'an 1782, à Abbeville, annonça sa vocation précoce par de petites fables en vers français. Il perdit son père à l'âge de treize ans; dix ans après, il célébrait cette douleur, encore sensible, dans l'élégie de l'*Anniversaire*. Il en reporta sur sa mère une plus vive tendresse. Des sentiments de famille naturels et purs, une facilité de talent non combattue, bientôt l'émotion rapide, mobile des plaisirs et de la rêverie, c'est le fonds entier de sa jeunesse, ce sont les caractères de sa poésie.

7. Millevoye vint à Paris, âgé de quinze ou seize ans, et suivit, en 1798, le cours de belles-lettres professé par M. Dumas à l'Ecole centrale des Quatre-Nations. Ses études terminées, il essaya du barreau et entra quelque temps dans une étude de procureur. Il sortit de là pour être commis-libraire dans la maison de Treuttel et Würtz, espérant, comme le pastoral Gessner, concilier son goût d'étude avec ce commerce de livres; mais il ne put y rester que deux ans. Millevoye cependant avait amassé en portefeuille un certain nombre de pièces légères : il avait composé son *Passage du mont Saint-Bernard*, une *Satire sur les romans nouveaux*, couronnée par l'Académie de Lyon, et sa pièce des *Plaisirs du poëte*. Il publia ces essais de 1801 à 1804, et ne vécut plus que de la vie littéraire et aussi de la vie du monde, tout entier au moment et au caprice.

8. Millevoye s'est essayé dans presque tous les genres de poésie. Le tome premier de ses œuvres, outre les ouvrages cités, renferme l'*Amour maternel*, poëme auquel on n'a reproché que sa brièveté; l'*Indépendance de l'homme de lettres*, le *Voyageur*, *Belzunce* ou la *Peste de Marseille*, la *Mort de Rotrou*, *Goffin* ou le *Héros liégois*, toutes pièces couronnées à Paris (1806-7-11-12); l'*Invention poétique*, couronnée par l'Académie d'Angers, et la traduction de quelques chants de l'*Iliade*. Le tome second contient le fabliau d'*Emma et Eginard*, quelques *Traductions* de Théocrite, de Virgile, du début des Lusiades, et des *Poésies fugitives*. Le tome troisième renferme *Charlemagne à Pavie*, poëme en six chants; le tome quatrième, trois livres d'*Elégies;* le tome cinquième, *Alfred, roi d'Angleterre*, poëme en quatre chants, et la *Rançon d'Egill*, poëme tiré d'une tradition scandinave. On doit encore à Millevoye la *Fête des martyrs*, des *Dialogues* rimés d'après Lucien; enfin quelques tragédies, *Antigone*, *Saül*, *Ugolin*, etc.

9. A part les élégies et quelques autres morceaux, on trouve dans le reste de la facilité toujours, mais trop d'indécision et de pâleur. Aussi n'est-ce pas là que

réside la gloire poétique de Millevoye ; elle est toute dans ses poëmes élégiaques.

Son premier recueil d'Elégies est de 1812 : il en avait composé la plupart dans les années qui avaient précédé, et sa *Chute des feuilles*, par où le recueil commence, avait, un peu auparavant, obtenu le prix aux Jeux floraux. Dans un fort bon discours sur l'élégie, qu'il a ajouté en tête, Millevoye, qui se plaît à suivre l'histoire de cette veine de poésie dans notre littérature, marque assez sa prédilection et la trace où il a essayé de se placer. L'élégie chez Millevoye, dit M. Sainte-Beuve, n'est pas, comme chez Parny, l'histoire d'une passion sensuelle; c'est une variété d'émotions et de sujets élégiaques, selon le sens grec du genre, une *demeure abandonnée*, un *bois détruit*, une *feuille qui tombe*, tout ce qui prête à un petit chant triste et mélancolique.

Le second livre d'Elégies est inférieur au premier, quoique l'intention en soit plus grande. Mais, chez Millevoye, l'art en lui-même est faible, et ce poëte charmant, mélodieux, correct, a besoin de la sensibilité toujours présente. Comme il a manqué, par exemple, ce beau sujet d'Eschyle désertant Athènes qui lui préfère un rival! Millevoye n'a pas l'invention du style, l'illumination, l'image perpétuelle et renouvelée ; il a de l'oreille et de l'âme, et quand il dit ce qu'il sent, il touche ; hors de là, il manque sa veine.

Le troisième livre d'Elégies de Millevoye se compose d'espèces de romances, auxquelles on en peut joindre quelques autres encadrées dans ses poëmes. Beaucoup de ces romances, de ces élégies, font assez l'effet de ce que pouvaient être plusieurs des premiers vers de M. de Lamartine, de ces vers légers qu'à une certaine époque il a brûlés, dit-on. Mais Lamartine, en introduisant le sentiment chrétien dans l'élégie, remonta à des hauteurs inconnues depuis Pétrarque. Millevoye n'était qu'un épicurien poëte, qui avait eu Parny pour maître, quoique déjà plus rêveur.

10. Millevoye a jeté, sous le titre de *Dizains* et de *Hui-*

tains, une certaine quantité d'épigrammes d'un tour heureux, d'une pensée fine ou tendre. Le huitain du *Phénix et de la Colombe* est pour le sentiment une petite élégie.

Telles sont les œuvres, telle est l'appréciation de ce poëte qu'une maladie de poitrine, occasionnée par quelques excès, enleva l'an 1816 aux Muses un peu profanes de son culte.

11. L. Brault, l'auteur de la *Petite Provence*[1], a publié un *Recueil d'Elégies, Cantates et Romances* (1812), ainsi que des *Poésies politiques et morales* (1826). L'auteur aborde les questions les plus graves dans ses épîtres, qui composent une grande partie de ce recueil. Un aveugle *libéralisme* y domine ; mais on ne saurait refuser de rendre justice à l'élévation de sa pensée et de son talent poétique. On lui doit encore une *Ode sur le désastre de la frégate la Méduse*, et un drame intitulé *Christine de Suède,* qui fut joué après sa mort avec un certain succès. Brault mourut en 1829, à l'âge de quarante-sept ans.

12. M. Ulric Guttinguer, né vers 1786 à Rouen, porte un nom un peu germanique ; mais rien n'est plus français que son cœur et son esprit. On trouve dans ses *Mélanges poétiques* (1814) une élégance de style, un naturel, une grâce de versification, et un parfum de poésie assez rares de nos jours. Ce négligent et tendre poëte d'élégies, jeté dans la retraite des champs, lut l'Evangile, les Pères du désert, le théosophe saint Martin, le Paroissien, et de cette semence bien distribuée de lectures, sortit chez lui une dernière et meilleure moisson. C'est là tout *Arthur;* mais il faut remarquer que, comme tout roman, il est contraire au christianisme, puisque tout roman renferme en soi et caresse plus ou moins un idéal de félicité sur terre ou un idéal de douleurs.

13. Fidèle Delcroix, né l'an 1790 à Carency (Pas-de-Calais), a publié de nos jours (1829) un volume de *Poésies* remarquables. Si l'on n'y trouve pas toujours le mérite de l'invention, on est du moins charmé par la justesse des pensées, la délicatesse des sentiments, la pureté et l'élégance du style, par un coloris qui n'a rien de factice, par la grâce même. Parmi ses compositions, on peut citer *Hermione,* ingénieuse continuation du Tasse; *Camille,* ou les *Gaulois dans Rome*, reproduction poétique des tableaux tracés par Tite-Live;

[1] *Voy.* Traité de Littér., *Style et Composition*, p. 313.

Mathilde ou la *Fiancée du Kinast*, heureuse imitation de Kœrner. Ces morceaux, de genres si divers, indiquent un talent flexible ; mais l'accent mélancolique et tendre parait être le caractère principal de M Delcroix. Le *Mousse* en offre une preuve sensible. Cette production tout à fait originale, et dont le fond appartient en propre à l'auteur, est un petit poëme élégiaque plein d'intérêt. Trois élégies (le *Départ*, le *Naufrage* et la *Chapelle*) marquent la division du poëme : l'ensemble en est simple, les détails sont attachants. Le *Chevalier et son lion*, la *Mort de Gaston de Foix*, la *Branche de sureau*, les *Regrets*, le *Gant*, la *Mort du Cid*, sont des pièces d'un mérite remarquable. Il en est de même de la *Caution*, où la célèbre amitié de Damon et de Pythias est mise en scène de la manière la plus dramatique. Enfin les *Stances à un jeune poëte* méritent une attention spéciale pour l'élévation des sentiments, l'éclat de la versification et un enthousiasme vraiment lyrique.

14. Charles Loyson, né l'an 1791 à Château-Gontier (Meuse), suivit, pendant plusieurs années, la carrière de l'instruction publique, et avec une santé languissante, put encore suffire à de nombreux travaux littéraires. Au milieu même des affaires politiques auxquelles il prenait une part active, Loyson ne négligea point le culte des Muses : il publia, en 1817, le *Bonheur de l'étude*, discours en vers, et d'autres poésies ; en 1819, un nouveau recueil de vers sous le titre d'*Epîtres et Elégies*. C'est son meilleur ouvrage, et souvent il s'élève au-dessus de la plupart des poëtes modernes qui se sont exercés dans ce double genre. Loyson est mort en 1820, emporté par une maladie inflammatoire. C'était un ami de M. Cousin.

15. Eugène Gaulmier, né l'an 1795 à Saint-Amand (département du Cher), professa, dès l'âge de dix-sept ans, dans une petite ville de province. Une noire mélancolie, dont il éprouva dès lors les premières attaques, le força bientôt à quitter cette carrière. Il y reparut, en 1818, comme professeur de rhétorique à Nevers, où nous avons été son collègue et son ami. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *Ode sur le dévouement de Malesherbes*, qui fut couronnée par l'Académie française. Pour la première fois peut-être, selon l'aveu de plusieurs académiciens, on vit, dit la Notice sur sa vie, le prix accordé à un homme qui n'était connu d'aucun d'eux. Ce succès, et celui qu'il obtint à l'Académie de Bordeaux, l'attachèrent pour jamais à la littérature. Du collége de Nevers, il passa à celui de Reims ; de là, il envoya à l'Académie française deux pièces de vers, l'une *sur la traite des Nègres*, l'autre *sur le dévouement des médecins français et des sœurs de*

Sainte-Camille; mais ces deux ouvrages n'obtinrent qu'un demi-succès, et il ne s'en déclara point pour l'auteur.

En 1823, Gaulmier alla occuper à Bourges la chaire de rhétorique. Il y tomba malade, ne se rétablit que difficilement, et dès lors il fut tourmenté par une longue insomnie. C'est à ses veilles que l'on doit la plus grande partie de ses élégies : la *Première communion*, la *Jeune mère mourante*, l'*Anniversaire du poëte*, etc.; ses trois discours *sur les avantages de l'étude, sur l'éloquence, sur les nouvelles doctrines littéraires*, la *traduction de Tibulle*, etc. A des malheurs de famille se joignit un nouvel échec au concours de l'Académie française *sur la découverte de l'imprimerie*, et il en résulta pour Gaulmier une affection cérébrale qui le conduisit au tombeau le 25 septembre 1829. Le vers de Gaulmier manque de jet; il est compassé, et par conséquent un peu froid; mais ses élégies sont empreintes d'une tendresse rêveuse, d'une tristesse vraie et touchante, fruit d'une sensibilité exquise, de longues souffrances physiques et morales.

16. Louis Belmontet, né à Toulouse vers le commencement du XIXe siècle, a donné en 1824 un volume de vers intitulé les *Tristes*. Ovide, dit M. Collombet, a composé sous ce nom de *Tristes* plusieurs livres d'élégies, fruits amers et décolorés de sa muse en exil sur un sol barbare. Chose étrange! cet Ovide, souvent si pathétique, qui prête tant d'éloquence aux douleurs d'Hécube et de Niobé, devient glacé dans l'expression de ses propres douleurs. Sans doute il les sentait, et cependant il manque de naturel dans la manière de les rendre. On retrouve quelquefois le grand poëte, presque jamais l'homme qui laisse parler ses peines. M. Belmontet, en empruntant son titre, n'a point commis la faute de son maître : sa muse répand aussi des larmes, mais non pas sur ses infortunes personnelles. Ainsi l'auteur demande et obtient notre pitié pour ce *pauvre aveugle* dont le chien vient d'être écrasé, en allant demander l'aumône que son maître attend pour ne pas mourir de faim; pour ces deux *petits orphelins* qui meurent en s'embrassant, etc. On peut reprocher

M. Belmontet, comme à Ovide, de froides antithèses qui ne sont pas le ton de la douleur; mais en général ses vers ne manquent ni de sensibilité ni de charmes.

17. M. Léon Halevy, né l'an 1802 à Paris, débuta, à l'âge de vingt ans, par une traduction ses *Odes d'Horace* en vers français : c'est une œuvre de jeune homme qui ne manque pas de mérite. On remarque un progrès dans ses *Elégies* (le *Malade à la campagne*, le *Vieillard en enfance*, le *Sommeil de la mourante*) et le poëme intitulé : *Commode et le Gladiateur* (1825). Deux ans après, il donna, en quatre livraisons, les *Poésies européennes*, ou Etudes sur Alfieri, Bürger, Robert Burns, Gay, Gonzaga, Karamsin, Kœrner, J. Kollar, Lessing, G. Lewis, Michel-Ange, Th. Moore, Pope, Shakspeare, Schiller, Walter Scott, Voss, Yriarte et les poëtes grecs modernes. On lui doit encore une tragédie du *Czar Démétrius* et plusieurs autres ouvrages publiés séparément ou insérés dans différents recueils littéraires.

Dans ses *Elégies*, M. Halevy a cherché la vérité des sentiments, et il a trouvé l'originalité ; il a cherché la pureté de l'expression, et, par la simplicité, il a doublé l'effet qu'il voulait atteindre. Ses *Poésies européennes* offrent des traductions faites avec bonheur, ou des imitations faites avec esprit.

18. Charles de Bernard-Dugrail, de Besançon, a publié, l'an 1832, un recueil de poésies sous le titre de : *Plus Deuil que Joie*. Sa lyre, amie des grandes infortunes, dit M. Collombet, a rempli noblement sa mission. Dédaigneuse des heureux et des puissants du jour, s'exilant de leurs palais, elle a eu des soupirs, elle a trouvé des pleurs pour des royautés déchues, pour des fronts découronnés. Les Guiraud, les Rességuier, les Beauchesne, etc., ont adressé de beaux vers aux majestés de la proscription ; M. de Bernard-Dugrail s'associe à leur talent avec des titres bien glorieux. Formé dans les rangs de ce *néo-royalisme*, qui n'a rien oublié et qui a beaucoup appris, il sème dans tous ses vers des pensées nobles et généreuses. Comme œuvre d'art, ses poésies sont remarquables par la variété des tons qu'elles savent prendre : tantôt c'est un accent mâle et fier, tantôt un coloris gracieux et riant, tantôt un heureux mélange de ces deux choses, et toujours le ton qui convient.

19. A. Brizeux, enfant de la Bretagne, s'est révélé

Sainte-Camille; mais ces deux ouvrages n'obtinrent qu'un demi-succès, et il ne s'en déclara point pour l'auteur.

En 1823, Gaulmier alla occuper à Bourges la chaire de rhétorique. Il y tomba malade, ne se rétablit que difficilement, et dès lors il fut tourmenté par une longue insomnie. C'est à ses veilles que l'on doit la plus grande partie de ses élégies : la *Première communion*, la *Jeune mère mourante*, l'*Anniversaire du poëte*, etc.; ses trois discours *sur les avantages de l'étude, sur l'éloquence, sur les nouvelles doctrines littéraires*, la *traduction de Tibulle*, etc. A des malheurs de famille se joignit un nouvel échec au concours de l'Académie française *sur la découverte de l'imprimerie*, et il en résulta pour Gaulmier une affection cérébrale qui le conduisit au tombeau le 25 septembre 1829. Le vers de Gaulmier manque de jet; il est compassé, et par conséquent un peu froid; mais ses élégies sont empreintes d'une tendresse rêveuse, d'une tristesse vraie et touchante, fruit d'une sensibilité exquise, de longues souffrances physiques et morales.

16. LOUIS BELMONTET, né à Toulouse vers le commencement du XIXe siècle, a donné en 1824 un volume de vers intitulé les *Tristes*. Ovide, dit M. Collombet, a composé sous ce nom de *Tristes* plusieurs livres d'élégies, fruits amers et décolorés de sa muse en exil sur un sol barbare. Chose étrange! cet Ovide, souvent si pathétique, qui prête tant d'éloquence aux douleurs d'Hécube et de Niobé, devient glacé dans l'expression de ses propres douleurs. Sans doute il les sentait, et cependant il manque de naturel dans la manière de les rendre. On retrouve quelquefois le grand poëte, presque jamais l'homme qui laisse parler ses peines. M. Belmontet, en empruntant son titre, n'a point commis la faute de son maître : sa muse répand aussi des larmes, mais non pas sur ses infortunes personnelles. Ainsi l'auteur demande et obtient notre pitié pour ce *pauvre aveugle* dont le chien vient d'être écrasé, en allant demander l'aumône que son maître attend pour ne pas mourir de faim; pour ces deux *petits orphelins* qui meurent en s'embrassant, etc. On peut reprocher

M. Belmontet, comme à Ovide, de froides antithèses qui ne sont pas le ton de la douleur; mais en général ses vers ne manquent ni de sensibilité ni de charmes.

17. M. LÉON HALEVY, né l'an 1802 à Paris, débuta, à l'âge de vingt ans, par une traduction ses *Odes d'Horace* en vers français : c'est une œuvre de jeune homme qui ne manque pas de mérite. On remarque un progrès dans ses *Elégies* (le *Malade à la campagne*, le *Vieillard en enfance*, le *Sommeil de la mourante*) et le poëme intitulé : *Commode et le Gladiateur* (1825). Deux ans après, il donna, en quatre livraisons, les *Poésies européennes*, ou Etudes sur Alfieri, Bürger, Robert Burns, Gay, Gonzaga, Karamsin, Kœrner, J. Kollar, Lessing, G. Lewis, Michel-Ange, Th. Moore, Pope, Shakspeare, Schiller, Walter Scott, Voss, Yriarte et les poëtes grecs modernes. On lui doit encore une tragédie du *Czar Démétrius* et plusieurs autres ouvrages publiés séparément ou insérés dans différents recueils littéraires.

Dans ses *Elégies*, M. Halevy a cherché la vérité des sentiments, et il a trouvé l'originalité ; il a cherché la pureté de l'expression, et, par la simplicité, il a doublé l'effet qu'il voulait atteindre. Ses *Poésies européennes* offrent des traductions faites avec bonheur, ou des imitations faites avec esprit.

18. CHARLES DE BERNARD-DUGRAIL, de Besançon, a publié, l'an 1832, un recueil de poésies sous le titre de : *Plus Deuil que Joie*. Sa lyre, amie des grandes infortunes, dit M. Collombet, a rempli noblement sa mission. Dédaigneuse des heureux et des puissants du jour, s'exilant de leurs palais, elle a eu des soupirs, elle a trouvé des pleurs pour des royautés déchues, pour des fronts découronnés. Les Guiraud, les Rességuier, les Beauchesne, etc., ont adressé de beaux vers aux majestés de la proscription ; M. de Bernard-Dugrail s'associe à leur talent avec des titres bien glorieux. Formé dans les rangs de ce *néo-royalisme*, qui n'a rien oublié et qui a beaucoup appris, il sème dans tous ses vers des pensées nobles et généreuses. Comme œuvre d'art, ses poésies sont remarquables par la variété des tons qu'elles savent prendre : tantôt c'est un accent mâle et fier, tantôt un coloris gracieux et riant, tantôt un heureux mélange de ces deux choses, et toujours le ton qui convient.

19. A. BRIZEUX, enfant de la Bretagne, s'est révélé

graves leçons morales données sous une forme naïve, placées quelquefois dans la bouche d'un pauvre enfant qui garde ses brebis au milieu des bruyères de la Bretagne.

23. M. de Saint-Valry, poète religieux et monarchique, a publié, en 1832, des *Fragments de poésie* qu'il dédia à madame la duchesse de Berri en sa prison de Blaye. Ce qui le distingue, c'est une diction toujours nette, pure et simple; c'est la grâce du coloris, la riante fraîcheur des images et la douceur des sentiments. Les principales pièces de ce volume ont été composées sous le coup des événements, et elles respirent, toutes, la chaleur de l'actualité.

24. M. Ernest Legouvé, fils de l'auteur du *Mérite des femmes* (1807), a publié, en 1832, les *Morts bizarres*, poëmes dramatiques suivis de *Poésies*. Ce recueil commence par une pièce de vers intitulée : *Mon Père*. C'est une élégie touchante où le jeune poëte, orphelin avant d'avoir pu connaître son malheur, se montre recueillant, partout et dans tout, les traces éparses de son père; interrogeant chaque chose qui lui en parle, depuis les souvenirs de son enfance, depuis *ce livre qui lui semblait d'or*, jusqu'à ce tombeau *qui peut-être ne l'entend pas*; puis se résumant par cette strophe charmante :

Et telle qu'au matin l'abeille avec délice
Cherche rosée et miel de calice en calice,
    Mon cœur volant de vers en vers,
Y cherche, y pompe, y boit son âme déposée,
Et se refait un père avec cette rosée
    De mille souvenirs divers.

Nous n'aimons point la *Mort de Charles-Quint* ni celle du *duc de Clarence*. Ces deux poëmes, qui ne sont précisément ni des drames ni des odes, laissent dans l'esprit une impression vague et incomplète. *Phalère* et la première partie de *Pompéi* révèlent dans M. Ernest Legouvé le goût du recueillement et de la rêverie, sans lequels il n'y a point de poésie chaste et vraie. *L'Invention de l'imprimerie* est un poëme couronné par l'Académie; *Maria Lucretia*, un morceau d'une sensibilité et d'une tristesse suave et touchante. En résumé, les *Morts bizarres* indiquent un esprit timide et consciencieux. Ce qui manque, c'est le souffle et l'essor; mais parfois il y a un grand bonheur d'expression concise, où la pensée est habilement figurée.

25. Édouard d'Anglemont, né l'an 1798 à Pont-Audemer (Eure), est auteur de plusieurs ouvrages empreints d'un cachet gracieux et délicat : tels sont entre autres *Berthe et Robert*, poëme en quatre chants (1827), et les *Légendes françaises* (1829). Ses *Odes*, qui parurent en 1825, manquent en général de mouvement et d'inspiration.

26. M. TH. DE LA VILLEMARQUÉ a publié, en 1839, les *Chants populaires de la Bretagne depuis le* VIe *siècle jusqu'à nos jours*. Ces chants, outre leur valeur morale, en ont une poétique très-grande. Plusieurs offrent des beautés du premier ordre, et peuvent entrer en parallèle avec les plus belles ballades étrangères. Telle est la *Lénore bretonne* ou le *Frère de lait*, dont *Lenore ou les Morts vont vite* de Bürger n'est que la reproduction artificielle.

27. M. EDOUARD MENNECHET, lecteur de Charles X, a publié, en 1827, des *Contes et poésies diverses*. On peut lui reprocher des préambules que l'impatience d'arriver au sujet fait trouver trop longs, malgré leur mérite. Ainsi, dans le conte de *Duché*, quarante vers sont employés à peindre le triste sort des poètes. Son style est d'ailleurs agréable et facile, il plaît à l'oreille; mais pour faire pardonner des défauts, il est besoin d'offrir de grandes beautés, surtout dans le conte. *Vandick* présente encore un préambule trop long; dans *Le Sage et Montménil*, on reconnaît la bonne école, et le dialogue entre les deux personnages s'élève à une hauteur où l'on voudrait toujours voir le poëte. *Amurat et Mustapha* sont encore l'objet d'un joli conte; ici l'auteur entre de plein saut dans son sujet : après quelques vers piquants, l'historiette commence et ne forme pas la moins agréable du recueil.

28. Le comte JULES DE RESSÉGUIER, natif de Toulouse, après avoir éparpillé dans différents recueils les productions de sa muse, a donné, en 1828, les *Tableaux poétiques*. Cet ouvrage justifie pleinement son titre : le poëte nous offre, en effet, une galerie de tableaux d'histoire, comme *Isabeau de Barière*; de genre, comme la *Bayadère* et le *Pèlerin*; de paysage, comme la *Promenade du soir*. La poésie de ces tableaux parle à l'âme : elle a su retracer quelques scènes de notre existence sociale, ses illusions, ses couleurs, tout ce qui l'anime. Le vers de M. de Rességuier est souple et facile, habile à détailler les fraîches beautés de la nature, les douces émotions de l'âme, les inquiétudes sans fureur, et la douleur qui fait sourire en pleurant.

29. M. Jules de Saint-Félix fit paraitre, quelques jours avant les trois Journées, un livre sous le titre de *Poésies romaines*. C'étaient de ces vers fort rares qui sont de la poésie ; il y avait de l'étude et de l'inspiration, de la fraîcheur et de l'âme dans ce recueil. *Pollioso*, *Morica*, *Mon cheval*, le *Souper de Lucullus* sont des compositions poétiques remarquables. Depuis cette époque, M. de Saint-Félix a successivement rappelé son nom par plusieurs publications détachées de prose et de vers, par des romans (*Mademoiselle de Marignan*, la *Duchesse de Bourgogne*, etc.), et par deux poëmes, *Arabelle* et *Paula*, qui, lus dans quelques salons privilégiés, ont fait sourire et pleurer des auditoires choisis.

30. Nous placerons ici, pour mention, les noms d'une foule d'autres poëtes plus secondaires, sur lesquels l'espace ne nous permet pas de nous arrêter. Tels sont : Trélis (poëme sur les Alpes) : Perrin de Pricy (la Pipée); Thiveneau (Charlemagne, l'Illusion): Girodet (la Peinture): Gaudefroy (Influence du sol natal): Moyria (l'Eglise de Brou, etc. ; Poirié Saint-Aurèle (Veillées françaises, le Flibustier): Saint Geniès (Balder): Saint-Ferréol (Ossian); Audiffret (Elégies; Guerre de Caros ; Lodin-Lalaire (Elégies et Mélanges); Le Flaguais (Poésies elegiaques, Melodies françaises, etc.): Randon du Tuil (Rêveries poétiques ; Marmier Esquisses poétiques ; Géraud (Elégies): Pommier (Poésies : Daumier (Veillées poétiques): De Loy (Preludes poétiques); Vigarosy (Poésies, Fables); Desmares (Métamorphoses du jour) ; Lesguillon Poésies, Nouveaux Adelphes, Aoust 1572); Fontaney (Ballades, Mélodies): Fé de Barquevillb (la Belle au bois dormant): Demesmay Essais poétiques, les Solitudes) : Castelnan (les Palmiers): Coignet (le Siége de Lyon, Elégies, Fables : Bricon (Essais); Brugnot (Poésies, Gabrielle de Vergy, etc.); Pons de Verdun (Epigrammes), etc., etc.

ART. II. — FEMMES POËTES ÉLÉGIAQUES ET AUTRES.

1. Madame Bourdic Viot. — 2. Madame Vien. — 3. Madame Dufresnoy : détails sur sa vie; ses Elégies et autres poésies. — 4. Ses Romans, Contes et ouvrages d'éducation. — 5. Madame Vannoz. — 6. Madame Desbordes Valmore : details sur sa vie. — 7. Ses Elégies, Fables, Idylles et Romances. — 8. Ses Fleurs et autres ouvrages. — 9. Madame Babois : ses Elégies et poésies diverses. — 10. Madame Tastu : ses Idylles. — 11. Sa Chevalerie française et ses Elégies. — 12. Appréciation de son talent poétique. — 13. Ses Chroniques de France et autres écrits. — 14. Mademoiselle Elisa Mercœur. — 15. Madame Mélanie Valdor. — 16. Madame Anais Ségalas : les Algeriennes. — 17. Mademoiselle Delphine Gay (madame Emile Girardin) ; ses poésies et autres œuvres. — 18. Madame Gauthier. — 19. Madame de Ceré Barbe. — 20. Mademoiselle d'Ayzac. — 21. Autres femmes poëtes.

1. Madame Bourdic-Viot, né l'an 1746 à Dresde, vint de bonne heure en France, où le nom de ses deux derniers maris composèrent le sien. Dès sa plus tendre enfance, elle composait des vers qui ne lui coûtaient guère que la peine de les écrire. La lecture de Montaigne, dont elle écrivit l'*Eloge*, la rendit sceptique, et ses poésies en ont considérablement souffert. Parmi ses meilleures pièces, on peut citer son *Ode au Silence*, pleine d'idées sublimes et que ne désavoueraient pas les meilleurs poetes lyriques. Elle mourut en 1802.

2. Madame Bache-Vien, épouse d'un peintre distingué, et fille du général Bache, est née à Rouen. Le penchant

qu'elle manifesta de bonne heure pour la littérature grecque, latine et française, fut dirigé par un ancien ami de la famille Vien, l'estimable et savant helléniste La Porte du Theil, qui l'initia dans la connaissance du grec. Mais loin d'imiter madame Dacier et tant d'autres femmes vaines de leur savoir, madame Vien n'a point perdu ses années en controverses, en discussions pédantesques; elle a consacré ses talents à peindre la nature; si elle a traduit Anacréon, elle eût mieux fait de ne pas y joindre la traduction de Jean Second, poëte hollandais, dont les chants respirent une volupté dangereuse; mais dans son *Chant sacré*, dans le *Poëte*, ses accords élégiaques s'élèvent jusqu'au ton de l'épopée.

3. Madame ADÉLAÏDE-GILLETTE BELLET DUFRESNOY naquit à Paris en 1765. Elle avait une tante religieuse et supérieure d'une maison de sœurs hospitalières; cette tante se chargea de son éducation. La jeune Bellet était fréquemment la première de sa classe, comme elle nous le révèle dans ses *Souvenirs*. Elle fut mariée à quinze ans à M. Dufresnoy, riche procureur du Châtelet. Cette femme qui, au commencement de sa carrière, jeune, riche, unissant aux avantages de la fortune et de l'esprit un caractère charmant, une instruction solide et variée, s'était vue aimée par tous, fêtée des littérateurs, des artistes et des savants, se trouva tout à coup dépouillée de sa fortune par la tourmente révolutionnaire; ensuite, au milieu de ses succès littéraires, dénoncée par la calomnie. Confinée avec son mari dans le greffe d'une petite ville d'Italie (Alexandrie), elle se vit condamnée à remplacer ce vieillard aveugle dans les travaux de son ingrat et modeste emploi. La protection de M. de Ségur la fit rappeler à Paris et lui valut les secours du gouvernement réorganisé par Bonaparte. Dès lors, marchant sur les traces de Sapho, elle consacra ses loisirs à la poésie érotique, voilée du nom de poésie élégiaque. C'est en 1807 que parut la première édition de ses *Élégies;* en 1811 et 1812 elle chanta le roi de Rome. On la vit ensuite rédiger plusieurs ouvrages pour l'enfance et la jeunesse, di-

riger la *Minerve littéraire*, publier l'*Almanach des dieux* et l'*Hommage aux demoiselles*, obtenir en 1815 le prix de l'Institut par son poëme des *Derniers moments de Bayard*, sujet héroïque qu'elle traita avec cette élévation de sentiments, cette force de pensée et cette pureté de goût dont l'accord est devenu si rare aujourd'hui. En 1824, l'Académie de Cambrai lui décerna la lyre d'argent, pour son *Epître à Suzanne*. Elle sut retrouver aussi de beaux accents pour chanter la *Convalescence*, le *Bonheur de l'étude*, la *Délivrance d'Argos*, les *Plaintes d'une jeune Israélite sur la ruine de Jérusalem*, l'*Ode à Dieu*, etc. Les poésies de madame Dufresnoy sont divisées en treize livres, dont quatre d'épîtres, odes, poëmes, romances, parmi lesquels on a remarqué le *Divorce*, et neuf d'élégies. Si madame Dufresnoy ne brille pas par les vers, si elle n'a pas l'allure légère, gracieuse et variée, si sa versification ne présente pas ces coupes, ces formes que l'époque nouvelle a prises aux poetes de la Renaissance ; si, manié par elle, le détestable vers libre n'est plus, comme chez tant d'autres, qu'une détestable prose gênante et gênée, la chaleur et l'exubérance de sentiments qui coulent chez elle à pleins bords, demandent grâce pour ses imperfections, ou plutôt empêchent de les voir. Ses vers sont vrais, ils partent du cœur, et ils y vont ; c'est la passion, et la passion seule qui parle chez elle.

4. On doit à madame Dufresnoy plusieurs romans ou contes (la *Femme auteur* ou les *Inconvénients de la célébrité*, *Etrennes à ma fille* ou *Soirées amusantes de la jeunesse*, les *Françaises*) ; divers ouvrages d'éducation (la *Petite ménagère* ou l'*Education maternelle*, l'*Enfance éclairée* ou les *Vices et les vertus*, le *Tour du monde*, *Biographie des jeunes demoiselles*, les *Conversations maternelles*, *Petite encyclopédie de l'enfance*, *Beautés de l'histoire de la Grèce*, etc.). Madame Dufresnoy mourut en 1825.

5. Madame Sivry de Vannoz, née vers 1780 à Nancy, avait à peine atteint sa huitième année, lorsqu'amenée à Paris par sa parente, elle y fut considérée comme un

véritable prodige par les hommes les plus distingués de l'époque. Depuis ce temps, devenue l'épouse de M. Vannoz, elle a justifié les espérances qu'elle avait fait concevoir, et ses œuvres, aussi remarquables par la pureté du goût que par la correction et l'élégance, ont joui d'un succès mérité. On doit à madame de Vannoz la *Profanation des tombes royales de Saint-Denis en* 1793 (1806); des *Épitres à une femme sur la conversation*; des *Poésies diverses.* Au milieu de quelques morceaux pleins de force et d'énergie, on trouve quelques vers faibles et prosaïques; il y a aussi du vague dans les pensées et dans les expressions; enfin la rime n'est pas toujours exacte.

6. Madame MARCELINE DESBORDES VALMORE naquit à Douai en 1787. Son père, peintre d'équipages et d'armoiries, ayant perdu les ressources de cet état à la grande révolution, la jeune Marceline passa en Amérique avec sa mère qui y mourut presque aussitôt. Effrayée de son isolement sous un ciel étranger, la jeune orpheline se hâta de revenir en France, et débarqua au Havre, mais privée de toute espèce de ressources, le peu d'argent que lui avait laissé sa mère ayant à peine suffi à payer son passage. La jeune Desbordes avait quelques talents, fruits d'une éducation assez soignée; elle s'exprimait avec grâce, elle avait l'esprit orné; enfin elle était douée d'une figure charmante; mais tous ces avantages, suffisants pour intéresser, ne l'étaient pas pour lui assurer des moyens d'existence; ils ne servaient qu'à rendre sa position plus dangereuse, et plus amer, le sentiment de sa détresse. Elle crut se tirer d'embarras en se faisant comédienne. Ses débuts furent heureux; ils l'attirèrent au théâtre de Rouen, et de là à Feydeau. On y applaudit en elle une diction parfaite, un son de voix ravissant, et surtout une sensibilité communicative qui se trouvait en harmonie avec la douceur de son regard et toute l'expression de sa figure.

Mademoiselle Desbordes, résolue bientôt à quitter la scène, en consigna le motif dans une de ses *Elégies*, où elle exprime en vers charmants qu'elle n'a pu résister

aux dégoûts inséparables de la profession de comédienne, Cependant elle reparut depuis, pendant quelques mois, sur un théâtre de province, celui de Lyon. Ce fut après avoir quitté l'Opéra-Comique que, devenue madame Valmore par son mariage avec l'auteur tragique de ce nom, elle se livra à son talent pour la poésie, ayant des envieux, mais pas d'ennemis; car, à la différence de madame Dufresnoy qui conservait rancune à ceux qui l'avaient fait souffrir, madame Desbordes-Valmore les aimait encore et leur pardonnait leurs offenses. Dans la conversation comme dans ses écrits, elle s'abandonne sans calcul à tout l'épanchement de son âme; ses discours paraissent beaux lors même qu'ils sont médiocres, et sublimes lorsqu'ils sont beaux.

7. Il y a dans ses nombreux écrits (élégies, fables, idylles, romances) un mol abandon et un tendre laisser-aller: soit excès de souffrance, soit excès de franchise, ses peines de jeune fille, de femme, d'artiste, sont révélées avec une naïveté dont la pudeur peut quelquefois s'effaroucher. Sa lyre s'accorde à tous les tons, chante tous les plaisirs, gémit pour toutes les infortunes. Elle mêle la pensée de la mort à ses accents, proclame la grandeur de Dieu, et donne d'instructives leçons à l'enfance. Le conte de l'*Ecolier* est peut-être ce qu'il y a en ce genre de plus gentil, de plus vrai, de plus gracieux.

8. Dans son dernier recueil, intitulé *les Fleurs* (1833), madame Desbordes-Valmore, dit M. Collombet, fait encore leur bonne part aux petits enfants, caresse doucement leurs têtes blondes, se mêle à leurs joies, à leurs peines, et leur pose de fraîches prières sur les lèvres. Mais elle tombe souvent dans la mignardise; et ce défaut, joint à une certaine irrégularité de phrases, nous paraît sensible dans ses *Fleurs*, bien plus encore que dans ses autres compositions.

Une *Raillerie de l'amour*, roman que madame Desbordes a publié la même année que les *Fleurs*, reporte les lecteurs au plus beau temps de l'empire, à cette société éblouie et pleine de fêtes, après Wagram. L'exalta-

tion romanesque pour Joséphine à l'époque du grand divorce, ajoute un trait, et fixe une date aux détails du roman.

9. Madame VICTOIRE BABOIS, entre autres ouvrages, nous a donné des *Élégies* et *Poésies diverses* (1810). Parmi les élégies, on ne peut citer avec un intérêt médiocre celles qu'elle a publiées sur la mort de sa fille. Le style en est constamment pur, la versification d'une douceur exquise : cette poésie vient du cœur, et du cœur d'une mère. Ce sont des chants de douleur, un objet adoré les remplit ; toutes les idées sont de tendres souvenirs, et tous les vers sont des larmes.

Seulement nous regrettons que madame Babois n'ait pas développé, dans ses vers, la seule idée qui puisse consoler une mère. L'immortalité serait le dogme des cœurs sensibles, quand même elle ne serait pas attestée par la religion. Quel riche fonds d'idées grandes et poétiques, et combien la douleur d'une mère est sublime, lorsque *on espérance est pleine d'immortalité* (Job)!

Madame Babois est nièce de Ducis qui l'appelait la *Sapho des mères.*

10. Madame AMABLE TASTU, née Voïart (1798), perdit sa mère à sept ans. Elle avait reçu de la nature les dons les plus heureux ; à l'âge de douze ans, elle composait de vraies pièces de vers, des idylles sur les diverses fleurs; il y avait grand emploi, comme on peut croire, du langage mythologique. La première de ces pièces, le *Réséda*, fut présentée à l'impératrice Joséphine en 1809, et valut de vifs éloges à cette muse précoce. A seize ans, la lecture de Gessner, d'Ossian, de Bernardin de Saint-Pierre, de Châteaubriand surtout, la connaissance particulière qu'elle fit de madame Dufresnoy, et jusqu'aux conseils qu'elle reçut de Mollevault, contribuèrent à fixer la vocation poétique de madame Tastu. Une de ses idylles, le *Narcisse*, composée à 17 ans, insérée à son insu dans le *Mercure*, amena son mariage en 1816 avec le typographe Tastu. Quelques années auparavant, M. Voïart s'était lui-même remarié. Les travaux littéraires de sa belle-

mère (Élise Voïart) excitèrent l'émulation de la jeune muse. En 1820, le lis d'argent, prix de l'*Hymne à la Vierge*, lui fut décerné par l'Académie des Jeux floraux, pour la pièce de la *Veille de Noël*. Elle obtint encore, en 1821, à cette académie, l'amaranthe d'or, prix de l'ode, pour l'*Etoile de la Lyre*; en 1823, un nouveau lis d'argent pour le *Retour à la chapelle*, hymne à la Vierge, et enfin le souci d'argent, prix de l'élégie, pour le *Dernier jour de l'année*. Cette pièce est supérieure encore à la *Veille de Noël*, déjà si parfaite; c'est un petit chef-d'œuvre où les pensées les plus touchantes s'allient délicieusement à la poésie la plus riche et la plus harmonieuse.

11. En 1821, madame Tastu avait fait paraître un recueil de poésies intitulé la *Chevalerie française;* cinq ans après, elle réunit en un volume tout ce qu'elle avait composé depuis son mariage. Ce recueil eut un grand succès, auquel le *libéralisme* de l'auteur ne fut pas tout à fait étranger. Les libéraux y distinguèrent surtout les *Oiseaux du sacre*, et tous, l'*Ange gardien*, délicieuse élégie domestique.

On peut encore citer les *Feuilles de saule*, où tant de vague tristesse se module sur un rhythme si délicat.

12. Le talent flexible de madame Tastu, dit M. de Feletz, se plie à toutes les variétés du langage poétique; aimable et gracieuse dans les sujets tendres et mélancoliques, elle ne manque point de force et d'énergie dans des sujets graves et élevés; mais surtout elle est toujours poëte, et c'est ce qui la distingue de tant d'hommes et de femmes qui font des vers. Son style a de la facilité, du naturel, du nombre, de l'harmonie, dans les endroits où elle est bien inspirée, et ces endroits sont nombreux.

13. Au sortir du brillant succès de ce recueil, madame Tastu tenta d'agrandir le domaine de son inspiration, et d'entrer dans la poésie d'action, épique et dramatique. Une remarquable étude en vers sur Shakspeare l'avait préparée à cette excursion hardie, connue sous le nom de *Chroniques de France* (1829), suite de poëmes

sur les diverses époques de notre histoire. Cet ouvrage eut peu de succès.

Des malheurs domestiques forcèrent madame Tastu de descendre à la prose et d'écrire pour vivre. Mais elle revint bientôt aux vers, donna une nouvelle édition de ses anciennes poésies, et y ajouta un volume où l'on remarque plusieurs pièces, dignes des premières, telles que la *Plainte*, l'*Invocation*, le *Découragement*, le *Temps*, la *Commémoration* funèbre sur la mort de madame Guizot, la *Passion*, etc. Son *Éloge de madame de Sévigné*, ingénieux, mais un peu faible, a été couronné en 1840 par l'Académie française.

14. Mademoiselle Elisa Mercoeur, née l'an 1809 à Nantes, a donné en 1827 un recueil de *Poésies*, qui lui promettait un bel avenir de poëte, si une mort prématurée ne l'eût enlevée à cette espérance. Ce volume présente des compositions d'une touche en général mâle et forte, quelquefois gracieuse, quelquefois aussi un peu roide et gênée; mais en lisant les poésies de mademoiselle Mercœur, il ne faut pas oublier que ce sont les essais d'une jeune personne.

15. Madame Mélanie Waldor a inséré plusieurs compositions dans nos divers recueils poétiques. Elle n'a pas la raison et l'élévation de pensée qu'on admire chez la princesse de Salm et qu'on retrouve dans les poésies de mesdames Vien et Mercœur ; mais si elle leur est inférieure dans le genre sévère, elle leur est supérieure dans le genre tendre, mélancolique et gracieux. Le travail ne nuit pas à son inspiration poétique, et sa muse qui gémit sans cesse ne fatigue jamais par la monotonie.

16. Madame Anaïs Ségalas, outre les pièces qu'elle a données à nos meilleurs keepsakes, a publié les *Algériennes*, recueil de poésies estimables et qui la placent à côté de madame Desbordes-Valmore. Celle-ci a un style plus gracieux, celle-là un style plus rêveur : chez l'une, la rêverie conduit aux pleurs ; chez l'autre, à une sensibilité exquise qui s'épanche délicieusement sur tout ce qui l'environne. Madame Desbordes reproduit dans toues ses pièces une teinte enfantine et naïve ; madame Sé-

galas a une expression moins intime, moins *égoïste*, mais plus variée, plus appropriée aux sujets qu'elle traite. Toutes deux sont poëtes; toutes deux ont de brillantes inspirations. Dans les vers de madame Desbordes, la poésie est une enchanteresse toujours aimable, toujours jeune; dans ceux de madame Ségalas, c'est un Protée à formes diverses, une habile actrice, tour à tour sentimentale, hardie, rêveuse et forte.

17. Mademoiselle Delphine Gay naquit vers 1805 à Aix-la-Chapelle, où elle fut baptisée, dit-on, sur le tombeau de Charlemagne. Fille d'une femme de beaucoup d'esprit à qui l'on doit plusieurs romans estimés, entre autres, *Un mariage sous l'empire*, cette jeune et belle personne montra un talent précoce pour la poésie. A l'âge de dix-sept ans, elle concourut à l'Académie française pour le *Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone* (1822). Un prix fut décerné à la jeune muse, qui aurait obtenu le prix d'usage, si, au lieu de s'attacher uniquement à peindre de la manière la plus touchante le dévouement des sœurs, elle eût traité avec le même succès l'ensemble du sujet proposé.

Encouragée par un triomphe aussi flatteur, madamoiselle Gay continua de se livrer aux inspirations de sa verve poétique; et muse un peu banale, elle a célébré tour à tour tous les événements importants, toutes les notabilités illustres : le sacre de Charles X, la mort du général Foy, celle du duc Mathieu de Montmorenci. On lui doit encore deux recueils d'*Essais poétiques*, le *Dernier jour de Pompéï*, le poëme de la *Madeleine*, etc., et plusieurs ouvrages en prose, le *Lorgnon*, la *Canne de M. de Balzac*, etc. Mariée en 1832 à M. Emile de Girardin, le fondateur du *Journal des connaissances utiles*, le directeur de la *Presse*, et devenue journaliste sous le nom de *vicomte de Launay*, elle semble avoir perdu tout l'intérêt qui s'attachait à son nom.

18. Madame Gautier, connue d'abord par l'*Orphelin du petit séminaire*, élégie (1824), et par la *Tombe royale*, poëme en trois chants qui parut la même année, a donné,

en 1832, aussi en trois chants, le poëme de *Saint Vincent de Paul*, qui fut à la fois un bon livre et une bonne action. C'est au profit des orphelins du choléra que l'auteur a consacré son ouvrage. Le saint homme, qui, pendant sa vie, fit tant pour les misères humaines, ne pouvait pas recevoir un plus touchant hommage. L'éloge de saint Vincent de Paul vendu au profit des orphelins, c'est là une de ces idées délicates qui ne pouvaient venir qu'au cœur d'une femme, et quel que soit le charme des beaux-vers, nous croyons que de toutes les louanges que madame Gautier donne du héros de son poëme, celle-là est la plus digne de lui.

19. Madame DE CÉRÉ-BARBÉ, née à l'Ile-de-France, s'est fait d'abord connaître par la publication de *Maximien*, tragédie en cinq actes (1813). En 1824, elle fit paraître des *Poésies religieuses*, qu'elle reproduisit quatre ans après sous le titre de *Heures poétiques et religieuses*. Les sujets choisis par l'auteur demandaient une profondeur de pensées et une élévation de style dont les femmes ont jusqu'à ce moment peu fourni d'exemples, et qui distinguent éminemment la plupart des pièces de ce recueil. Les *Limbes*, la *Dette du Seigneur*, la *Résurrection*, le *Prêtre*, le *Convoi du pauvre*, sont des compositions qui avaient peu de modèles dans notre langue et qui sont dignes d'en servir.

20. Mademoiselle FÉLICIE D'AYZAC a publié, l'an 1833, les *Soupirs poétiques*, où son cœur se complaît dans les souvenirs d'un bonheur qui n'est plus; mais ses regrets ne troublent point la paix de son âme: le sentiment religieux et la résignation qui ne l'a jamais abandonnée dans ses peines les plus cruelles, donnent à sa lyre quelque chose de doux et de tendre. Elle chante alors l'*Adieu*, le *Souvenir*, la *Jeune Italienne*, le *Retour à la vie*, la *Chapelle abandonnée*; elle nous attendrit sur le sort de la *Jeune Esther*, mourant au jour de sa fête, couronnée de fleurs sur le sein de sa mère, entourée de compagnes venues pour la féliciter. La vérité et l'abandon, tel est le caractère distinctif de mademoiselle d'Ayzac. On trouve, sans doute, dans les *Soupirs*, quelques vers traînants, inachevés, en général peu d'énergie et de profondeur dans les pensées, défaut trop ordinaire chez les femmes poëtes; mais du moins mademoiselle d'Ayzac n'a ni la fadeur ni les pretentions de la plupart d'entre elles. Elle n'a vu dans

la poésie que l'expression douce et naïve des sentiments, et dans la olitude, son cœur n'a su se parler à lui-même que le langage de la nature.

21. Une foule d'autres femmes cultivent avec distinction la poésie élégiaque ou fugitive : telles sont mesdames Eveline Désormery (Poésies diverses) ; Adèle Janvier (les Malheurs du pauvre) ; Rose Rovel (Poëmes, Marines, Voyages); Théoduline Perriciot (Essais poétiques); Mennessier Nodier (Poesies diverses), etc.

---

§ 4. *Poésie épistolaire, satirique, etc.*

1. De Frenilly ; ses Epitres, Satires, etc. — 2. Saintine : ses Epîtres, Odes, Poëmes, etc. — 3. Ses Romans. — 4. Barthélemy et Méry : leurs Poésies diverses. — 5. Barginet : Souvenirs poétiques. — 6. Barbier : sa Curée. — 7. Ses Iambes. — 8. Son Pianto ; son Lazare. — 9. Antony Deschamps : ses Satires politiques. — 10. Ses dernieres Paroles. — 11. Théophile Gautier : ses Œuvres diverses. — 12. Viollet le Duc : son Nouvel art poétique. — 13. Henri de Latouche : ses divers ouvrages, entre autres les Classiques vengés.

1. Le marquis de Frenilly, d'abord député de la Loire-Inférieure, puis conseiller d'Etat et pair de France, a publié, sous le simple titre de *Poésies* (1807), sept épitres, six satires et six élégies. Dans toutes ces compositions, on remarque un talent franc, nourri de la lecture des meilleurs écrivains anciens et modernes ; un style large, exempt de toutes les afféteries de la facture à la mode; un certain mélange d'élévation et de familiarité qui étonne quelquefois le goût, mais qui aide toujours à l'effet ; une sorte de rudesse, dont les oreilles délicates pourraient vouloir s'offenser, mais qui satisfait les esprits mâles ; une originalité qui se fait toujours sentir, au milieu même des imitations les moins déguisées, et qui est trop souvent heureuse pour qu'on puisse lui reprocher d'être quelquefois bizarre ; un grand fonds d'idées justes et saines, une verve qui ne se refroidit point et qu'anime chaque vers en particulier, comme chaque pièce entière ; enfin, une grande richesse de saillies et de traits, etc. Mais le talent du poëte ne s'est montré nulle part plus pur, plus brillant et plus animé que dans l'*Epître sur la charité*. La conception en est excellente, le cadre parfaitement rempli, et les détails ont tout l'intérêt qui sort naturellement d'un pareil fond.

2. M. Xavier Boniface naquit à Paris en 1796. Trouvant son nom peu poétique, il le changea en celui

de **Saintine**, village du département de l'Oise où sa mère est née. M. Saintine se livra de bonne heure à la culture des lettres, et remporta très-jeune plusieurs prix et accessits à l'Académie française. On a de lui : *Poëmes, Odes, Épîtres et Poésies diverses* (1823).

Ce recueil se compose en grande partie de morceaux couronnés par l'Académie, circonstance plus capable d'éveiller la critique que de la désarmer. Le coloris de M. Saintine nous semble quelquefois un peu terne : ce poëte néglige trop souvent de rajeunir et de raviver, par une tournure nouvelle ou une expression pittoresque, les pensées communes qu'il rencontre en son chemin ; s'il reste habituellement fidèle aux principales règles du goût et de la langue, il ne sait pas toujours éviter le froid prosaïsme et de fâcheuses infractions au génie poétique; c'est surtout lorsqu'il traite les genres élevés, tels que l'ode ou le poëme, que M. Saintine laisse souvent à désirer plus de charme ou d'inspiration : il n'entre jamais assez profondément dans son sujet, n'enlève pas son lecteur jusqu'au monde idéal, et ne lui révèle point par des traits hardis et inattendus, ce qu'il y a d'intime au fond du cœur de l'homme. Lorsqu'il se borne à l'épître ou à la poésie légère, placé dans la sphère qui convient à son talent, M. Saintine s'y montre souvent avec éclat, presque toujours avec une grâce et un abandon pleins de charmes.

3. Dans ses ouvrages en prose, M. Saintine est spirituel et souvent élégant, mais il manque de force. Le *Mutilé*, sujet dramatique effrayant, pèche par la mollesse du style. *Picciola* a de la grâce, mais c'est trop long. Les *Soirées de Jonathan* traitent de hautes questions, mais froidement et sans intérêt.

4. A. **Barthélémy** et **Méry** naquirent tous deux à Marseille, l'un en 1794 et l'autre en 1798. Ces deux frères en poésie suivirent d'abord la carrière de Juvénal et de Boileau. Une série d'œuvres satiriques (1825-1830) dont le chef-d'œuvre est la *Villéliade*, dirigée contre le plus grand ministre de la Restauration, fut couronnée d'un succès

dû aux passions révolutionnaires qui remuaient la société de cette époque. Un jour, la muse des deux poëtes voulut se plier au ton héroïque et célébrer la *gloire orientale* de Bonaparte, dans un poëme en huit chants : *Napoléon en Egypte*. Mais Napoléon porte malheur à ses poëtes : l'ouvrage des deux associés est une œuvre d'une poésie froide et monotone, sans grandeur et sans génie.

Du 27 mars 1831 au 1er avril 1832, M. Barthélemy publia seul une satire hebdomadaire, intitulée *Némésis*. On retrouve dans cet ouvrage l'alexandrin fortement frappé, le vers sonore et ronflant de l'auteur de *Napoléon*. Il y a du trait et de la verve, une grande richesse de détails, mais très-peu de vraie colère, et trop souvent un appel à toutes les passions, enveloppé dans un cercle d'idées fort communes. On pourrait en dire autant des *Douze journées* (1832). La *traduction de l'Enéide*, entreprise par cet auteur, ne fera pas oublier celle de Delille.

De son côté, M. Méry a publié seul les *Souvenirs du Midi* et d'autres écrits peu remarquables.

5. M. Alex.-P. Barginet, né l'an 1798 à Grenoble, publia d'abord, avec son ami Magalon, un volume de vers intitulé : *Souvenirs poétiques de deux prisonniers*. C'étaient de ces jeunes gens affiliés aux sociétés secrètes du carbonarisme sous la Restauration, et qu'un procès a rendus plus célèbres que leurs œuvres. Depuis cette époque, M. Barginet n'a pas essayé sans gloire et sans succès de remettre en mémoire dans des romans les traditions populaires et les légendes du Dauphiné ; mais ce n'est pas encore le roman historique de Walter Scott et de Cooper.

6. Peu de temps après les glorieuses, lorsque le peuple, rentré dans son lit fangeux comme un torrent gonflé par l'orage, eut laissé la place à des flots d'intrigants, le nom de M. Auguste Barbier, dit M. Collombet, fut révélé pour la première fois au public, par une pièce de vers intitulée *la Curée*, qui est assurément l'œuvre la plus poétique qui soit sortie des barricades de 1830. Tout le monde fut frappé de l'énergie avec laquelle était peint le mouvement populaire qui abattit un trône, du portrait cynique de la liberté révolutionnaire, du contraste si vivement rendu entre Paris pendant la tempête et Paris reprenant

ses habitudes d'égoïsme, de cupidité, de bassesse, entre ces hommes couverts de haillons, se faisant tuer sans savoir pourquoi, et les *beaux-fils* sortis de leur cachette après la victoire pour s'en adjuger le profit :

> Allant de porte en porte et d'étage en étage
> Gueuser quelque bout de galon ;

enfin la description si animée qui terminait ce morceau où le pouvoir renversé était représenté par le sanglier mourant étendu dans sa bauge, et les coureurs de places qui se partageaient ses dépouilles, par la meute affamée déchirant à belles dents le puissant animal. La vigueur du jeune écrivain va quelquefois jusqu'à l'exagération ; la crudité systématique de son langage est souvent repoussante : ses vers hurlent comme l'émeute sanglante ; ils ont tout le délire des grandes commotions populaires, l'accent sauvage des hommes dans le paroxysme de la colère et de la vengeance ; mais il y a de la force, de la vie, du mouvement, une originalité et une inspiration réelles.

7. En 1831, M. Barbier a publié un volume de vers dictés par le même sentiment, inspirés par la même muse, et où se retrouvent les beautés comme les défauts de sa première pièce. Ce sont des satires, comme l'annonce le titre d'*Iambes*, qui rappellent les traits qu'André Chénier décochait à ses bourreaux avant de mourir, et aussi ce poëte grec si redouté qui avait fait de la muse d'Homère une furie vengeresse (Archiloque). Ces satires, ouvrage d'un jeune homme de vingt ans, ne renferment aucune personnalité ; mais elles n'en sont pas moins vives ni moins perçantes. Voici quelques vers de l'*Iambe* x^e^, qui a pour titre la *Centralisation :*

> Il est, il est sur terre une infernale cuve,
> On la nomme Paris : c'est une large étuve,
> Une fosse de pierre aux immenses contours,
> Qu'une eau jaune et terrestre enferme à triples tours ;
> C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
> Qui remue à longs flots de la matière humaine ;
> Un précipice ouvert à la corruption,
> Où la fange descend de toute nation,

Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

8. Après les *Iambes* et le *Poëme de la Tentation*, M. Barbier a donné un brillant voyage en Italie qu'il a intitulé le *Pianto*. Son vers s'est amolli sous ce ciel voluptueux. Le *Pianto*, dit M. Duquesnel, offre quelque analogie avec la première partie des *Dernières paroles*. M. Antony Deschamps a plus de solennité sombre ; M. Barbier, plus de douce mélancolie. Ils se préoccupent beaucoup tous deux des questions de poésie et d'art. La musique tient une grande place dans les impressions de M. Antony Deschamps ; M. Barbier semble plus entraîné vers la peinture. Lord Byron avait mis cette poésie à la mode en Europe dans son poëme de *Childe-Harold*, qui est surtout un voyage poétique. M. Barbier a transporté sa poésie en Angleterre dans son dernier poëme intitulé *Lazare;* mais il nous semble moins heureux cette fois, quoique ce travail ne soit pas sans beauté. Ce magnifique sujet des souffrances du pauvre au milieu de l'opulence du premier peuple industriel de l'Europe, est à peine indiqué. La pitié ne déborde pas assez : la charité chrétienne peut seule écrire le poëme du long martyre de l'indigence, et si M. Barbier sent ces douleurs, elles ne saignent pas assez dans son poëme. D'ailleurs, sous le rapport de l'art, M. Barbier est ici resté bien inférieur à lui-même.

9. M. Antony Deschamps a publié en 1829 la *Divine comédie* de Dante Alighieri, traduite en vers français (vingt chants). En 1831, il donna *trois satires politiques*, précédées d'un prologue. On trouve dans ces satires la touche ferme et nerveuse, la versification à la fois savante et naïve, et ce style concis, quoique toujours poétique, dont Antony Deschamps avait déjà donné un bel exemple dans sa traduction de Dante. On lui doit encore des *Annales romantiques*, recueil de morceaux imités ou traduits d'auteurs étrangers, et le livre des *Dernières paroles*, œuvre d'une incontestable personnalité.

10. Les *Dernières paroles* se composent de deux parties bien distinctes. Les *Études sur l'Italie* offrent des beautés d'un ordre élevé, des vers larges et forts, un sentiment profond de la nature italienne, que le long commerce du poëte avec Dante avait dès longtemps déposé en lui. Mais la partie de ce livre, celle qui se compose réellement des *paroles* du poëte, a un caractère de tristesse vraie qui émeut. Cette poésie a parfois la terrible douleur des prophètes. Ailleurs, elle prend un ton si étrange qu'elle approche du délire. Mais partout, et c'est ce qu'il faut regretter, il manque à l'auteur ce sentiment religieux qui seul vivifie la poésie.

11. M. THÉOPHILE GAUTHIER, jeune écrivain d'un esprit mordant et paradoxal, a donné plusieurs ouvrages où l'on trouve réunies toutes les licences : licence du fond, licence de la forme. Ainsi la *Comédie de la mort*, ainsi *Mademoiselle de Maupin* et *Fortunio*, ainsi *Albertus* ou l'*Ane et le péché*, légende théologique. M. Gauthier, dit le même critique, hasarde souvent des mots, des phrases, des coupes d'une rare et merveilleuse originalité; mais son expression bizarre manque de force et de vie ; ses tableaux, coloriés avec tant de soin, n'ont pas assez d'âme et de chaleur; l'esprit se fatigue à travers les détails dont il abonde, et cherche en vain une pensée unique qui résume ces poésies et se trouve dans chaque pièce, dans chaque vers. Il parle d'ailleurs en vers si souvent semblables à la prose, que l'oreille, en les écoutant, y peut à peine deviner un rhythme. On ne saurait non plus pardonner à l'auteur de tout sacrifier à la rime, de telle sorte qu'il aille chercher un *éclair intermittent* pour rimer avec *oiseau chantant* ; un *ciel indigo* pour rimer avec *Victor Hugo*, etc.

12. M. VIOLLET LE DUC est surtout connu par son *Nouvel art poétique*. Avec un goût excellent, il a feint d'être l'apôtre du mauvais goût, et fait l'éloge de l'ignorance avec une érudition peu commune. Ce qu'il y a d'original dans ce petit poëme, c'est qu'il est toujours vrai, quoique toujours ironique. L'auteur y donne, en se jouant, des préceptes qu'il ne faut pas suivre, et y trace très-sérieusement les mauvais principes qu'on suit : en vantant le mauvais goût, il donne

une très-juste idée du goût à la mode ; en conseillant aux auteurs d'abandonner l'étude pour se jeter dans l'intrigue et dans les coteries, il a l'air d'être novateur, et il n'est qu'historien ; tout ce qu'il conseille est déjà fait.

13. M. Henri de Latouche, littérateur et poëte spirituel, a donné au public plusieurs ouvrages en prose et en vers : les *Projets de sagesse*, comédie en un acte ; *Selmour de Florian*, comédie en trois actes, en société avec M. Emile Deschamps ; les *Classiques vengés*, et l'*Académie*, satires ; la *Reine d'Espagne*, drame en cinq actes, etc. Outre ces ouvrages et divers romans, M. de Latouche a fourni des articles, tant politiques que littéraires, au *Messager des Chambres* (1816), à la *Minerve littéraire*, au *Mercure*, au *Constitutionnel*, et des pièces de vers à différents recueils, tels que les *Annales romantiques*, les *Mélanges poétiques* de M. Guttinguer, etc.

---

§ 5. *Poésie lyrique et Poésies diverses.*

ART. 1er. — LAMARTINE, DE LATOUR, TURQUETY, REBOUL, CAPOT DE FEUILLIDE, DE BAUCHESNE.

1. Alphonse de Lamartine : détails sur sa vie jusqu'en 1815. — 2. Autres détails jusqu'en 1820. — 3. Les premières Méditations : leur immense succès. — 4. Les secondes Méditations. — 5. Les Harmonies poetiques et religieuses. — 6. Jocelyn, la Chute d'un ange et les Recueillements poétiques. — 7. Ouvrages en prose de Lamartine. — 8. De Latour : la Vie intime. — 9. Qualités et defauts de sa poésie. — 10. Turquety : Esquisses poétiques, Amour et Foi, Poésies catholiques. — 11. Reboul : Poesies diverses, le Dernier jour du monde. — 12. Cappot de Feuillide : Vendéennes, Chants hellenes. — 13. De Beauchesne : Souvenirs poétiques.

1. Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon, en octobre 91, c'est-à-dire en pleine révolution. Son grand-père avait autrefois exercé une charge dans la maison d'Orléans, et s'était ensuite retiré en province. La révolution frappa sa famille, comme toutes celles qui tenaient à l'ordre ancien par leur naissance et leurs opinions : les plus reculés souvenirs de Lamartine le reportent à la maison d'arrêt où on le menait visiter son père. Au sortir de la Terreur, et pour traverser les années encore si difficiles qui suivirent, ses parents, dit M. Sainte-Beuve,

vécurent confinés dans cette terre obscure de Milly, que le poëte a si pieusement illustrée, comme M. de Châteaubriand a fait pour Combourg, comme Victor Hugo pour les Feuillantines. Il passa là, avec ses sœurs, une longue et innocente enfance, libre, rustique, errant à la manière du ménestrel de Beattie, formé pourtant à l'excellence morale et à cette perfection de cœur qui le caractérise, par les soins d'une admirable mère dont il est, assure-t-on, toute l'image. Il ne laissa cette vie domestique que pour aller à Belley, au collége des Pères de la Foi. Moins heureux qu'à Milly, il y trouva cependant du charme, des amis qu'il garda toujours, des guides indulgents et faciles, auxquels il disait en les quittant :

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus !

Sans parler de tout ce qu'il y avait de primitivement affable dans la belle âme de Lamartine, on doit peut-être à cette éducation paternelle de Belley, de n'y avoir déposé rien de timide et de farouche, comme il est arrivé trop souvent chez d'autres natures semblables de notre âge. Après le collége, vers 1809, Lamartine vécut à Lyon et fit, dès ce temps, un premier et court voyage en Italie. Il vint ensuite à Paris, et s'y laissa aller, bien qu'avec décence, à l'entraînement des amitiés et de la jeunesse ; distrait de ses principes, obscurci dans ses croyances, jamais impie ni raisonneur systématique ; versifiant beaucoup dès lors, jusque dans ses lettres familières ; songeant à la gloire poétique, à celle du théâtre en particulier ; d'ailleurs assez mécontent du sort, et trouvant mal de quoi satisfaire à ses goûts innés de noble aisance et de grandeur. La fortune, en effet, qu'il obtint plus tard de son chef par héritage d'un oncle, n'était pas près de lui venir, et comme tous les fils de famille, il sentait quelque gêne de sa dépendance.

2. En 1813, sa santé s'étant altérée, il revit l'Italie ; un certain nombre de vers des *Méditations* et beaucoup de souvenirs, dont le poëte a fait usage par la suite, datent de ce voyage. La chute de l'Empire et la Restau-

ration apportèrent de notables changements dans la destinée de Lamartine. Il était né et avait grandi dans des sentiments opposés à la révolution; il n'avait jamais adopté l'Empire et ne l'avait pas servi. En 1814, il entra dans une compagnie des gardes du corps; mais, après les Cent-Jours, il ne reprit point de service. Une passion partagée, dont il a éternisé l'objet sous le nom d'Elvire, occupa alors sa vie et sa pensée. Sans vouloir soulever le voile qui le cache, nous dirons qu'Elvire n'a point fait avec son poëte le voyage d'Italie, et que le lac célébré n'est autre que celui du Bourget. Toutes les scènes qui ont pour cadre l'Italie, principalement dans les secondes *Méditations*, ne se rapportent donc pas originairement à l'idée d'Elvire, ou bien elles auront été transportées sur son souvenir par une fiction commune aux poëtes. La mort d'Elvire, une maladie mortelle de Lamartine, son retour à Dieu, le sacrifice qu'il fit, durant sa maladie, de poésies anciennes et moins graves, tels sont les événements qui précèdent l'apparition des *Méditations poétiques*, laquelle eut lieu dans les premiers mois de 1820.

3. Le succès soudain qu'elles obtinrent fut le plus éclatant du siècle depuis le *Génie du christianisme;* il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et applaudir. Le nom de l'auteur, qui ne se trouvait pas sur la première édition, devint instantanément glorieux : mille fables, mille conjectures empressées s'y mêlèrent. Docile aux désirs de sa famille, M. de Lamartine profita de sa réussite pour mettre un pied dans la carrière diplomatique et il fut attaché à la légation de Florence. La renommée, un héritage opulent, son mariage conforme à ses goûts, et où il devait rencontrer un dévouement de chaque jour, tout lui arriva presque à la fois, et depuis ce temps, sa vie est trop connue, trop positive pour que nous y insistions.

A l'époque où parurent les premières *Méditations*, les vers français étaient tombés bien bas : les merveilles un peu mesquines de la poésie de Delille étaient leur gloire : excepté quelques pièces de Millevoye et cinq ou six élé-

gies de ce Parny qui avait déshonoré sa muse par des chants obscènes et impies, ce n'étaient que fades amours de boudoirs, que galants caquetages. Les *Méditations* jetaient dans la société leurs hymnes pleins d'harmonie large, d'esprit religieux, d'amour chaste et élevé. L'effet fut grand : M. de Lamartine fut adopté par tout ce qui sentait la religion et la poésie. Naïve grandeur, rêverie vague et sainte, élans sublimes vers le monde invisible, vers Dieu; amour des hommes joint au génie de la solitude, l'univers de ses poésies apparaissait tout entier dans ce début. Ses grandes pièces *à Lord Byron*, l'*Immortalité*, *Dieu*, reproduisent les pensées de Bossuet en vers magnifiques, moins beaux cependant que la prose du grand évêque. Dans l'élégie, ce premier recueil offre des inspirations délicieuses, le *Vallon*, le *Chrétien mourant*, et surtout le *Lac*, poésie d'une mélancolie profonde et d'un bonheur d'expression bien rare.

4. Les secondes *Méditations* furent sévèrement jugées par la critique. Comme il arrive presque toujours après un succès, elles furent placées bien au-dessous de leurs aînées, et cependant elles reproduisaient les mêmes beautés, le même amour de Dieu et de la nature, la même versification brillante et limpide, avec une tendance plus marquée vers le débordement poétique des *Harmonies*. Toutefois le recueil présentait moins d'unité et de travail, il ressemblait plus à une improvisation. La *Mort de Socrate*, souvenir magnifique de Platon, et le dernier chant du *Pèlerinage de Childe-Harold*, parurent sans augmenter beaucoup la gloire du poëte.

5. C'est aux *Harmonies poétiques et religieuses* qu'il faut venir pour voir M. de Lamartine se déployer tout à l'aise, sans mélange ni entourage, dans l'effusion de sa grande manière. Là, l'élégie, la scène circonscrite, la particularité individuelle n'existent presque plus : on n'entend qu'une voix générale qui chante pour toutes les âmes encore empreintes, à quelque degré, de christianisme. Cette voix chante les beautés et les dangers de la nuit, l'ivresse virginale du matin, l'oraison mélan-

colique du soir : elle devient la douce prière de l'enfant au réveil, l'invocation en chœur des orphelins, le gémissement plantif des souvenirs en automne, quand les feuilles jonchent la terre, et qu'au penchant de la vie, soi-même on suit coup sur coup les convois des morts. En même temps que la matière et le fond ont augmenté chez M. de Lamartine, le style et le nombre ont suivi sans peine et se sont tenus au niveau. Le rhythme a serré davantage la poésie, des mouvements plus précis et plus vastes l'ont lancée à des buts certains ; elle s'est multipliée à travers des images non moins naturelles et souvent plus neuves.

6. A partir des *Harmonies*, il s'est fait, non pas dans le style, mais dans les idées du poëte, un changement soudain, que les amis de la religion ont justement déploré. C'est nommer *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*, deux poëmes dont l'un tend à donner une fausse idée du sacerdoce, et dont l'autre est en quelque sorte une proclamation du panthéisme.

Nous ne dirons rien des *Recueillements poétiques*, dernière production de l'auteur, et qui ne se compose que de petites pièces détachées où l'on retrouve quelquefois l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*.

7. Comme prosateur, M. de Lamartine occupe un rang distingué parmi nos écrivains. Son *Discours* de réception à l'Académie française, sa brochure de la *Politique rationnelle*, un charmant morceau sur les *Devoirs civils du curé*, l'opuscule des *Destinées de la poésie*, et surtout son *Voyage en Orient*, indiquent assez son aisance parfaite en ce genre, et avec quelle simplicité de bon sens, jointe à la grâce et à l'inséparable mélodie, sa pensée se déroule sous une forme à la fois plus libre et plus sévère. Heureux si en politique et surtout en religion il eût été fidèle aux premières inspirations de son cœur et de son génie : il serait le premier homme de son siècle.

8. M. A. de Latour, après avoir donné une *Notice* sur Silvio Pellico, et une *traduction* distinguée des mémoires de ce poëte, si malheureux et si résigné, a

prouvé, par la publication de la *Vie intime* (1833), combien il était digne de sympathiser avec l'auteur qu'il a traduit. Comme Sylvio Pellico, M. de Latour jette un regard fraternel sur le monde, et, tout en déplorant les erreurs des hommes et le vide de l'existence, il n'a ni colère contre son prochain, ni dédain pour cette vie que Dieu nous a donnée. Seulement, il croit appartenir à cette classe d'hommes inspirés dont la mission est ici-bas surtout de rappeler l'homme à sa dignité, et de lui enseigner à lever un peu la tête vers le ciel.

9. M. de Latour écrit tout à fait dans le genre lamartinien : on voit qu'il a étudié ce poëte avant tout autre. Il lui a emprunté sa cadence et jusqu'à son genre d'imagination. Il faut reconnaître, d'un autre côté, qu'admirateur passionné des chefs de la nouvelle école, il n'a pas cependant adopté leur langage souvent baroque; qu'il a voué un culte au beau style, et qu'il croit que la clarté et l'exactitude ne déparent pas la poésie. Il y a dans ses vers quelque chose de la pureté de Racine.

Les défauts de la poésie de M. de Latour, qui est si gracieuse et si facile, c'est le vague des images, et la confusion qui règne dans l'ordonnance de ses sujets. Il y a beaucoup de vers sonores qui n'apportent rien de clair à l'esprit ; et les sujets qu'il traite auraient souvent besoin d'être dessinés dans quelques vers précis, pour que le lecteur pût sur-le-champ comprendre ce que veut dire le poëte.

10. M. ÉDOUARD TURQUETY, natif de Rennes, a publié trois volumes de poésies : *Esquisses poétiques* (1829), *Amour et Foi*, *Poésie catholique*. Ce jeune poëte a été adopté par les catholiques, parce que sa foi dans l'Eglise est entière : il n'en est pas aux croyances vagues du christianisme à la mode aujourd'hui; c'est un catholique sans restriction aucune. En 1831, il consacra aux pauvres le produit d'une charmante pièce de vers (*Souffrances d'hiver*), où la plus exquise sensibilité est revêtue de l'expression la plus suave : c'est bien la poésie de l'âme chrétienne. Le vers de M. Turquety est en général tra-

vaillé avec habileté; sa poésie est souvent brillante, et, si l'on peut lui faire quelque reproche, c'est de manquer un peu d'élan et de passion.

11. Jean Reboul, de Nîmes, simple boulanger, s'est élevé à des accents d'une poésie qu'a reconnue et saluée, dans une *Harmonie*, la lyre de Lamartine. Appartenant à l'école des *Méditations*, Reboul écrit et chante en français classique, avec pureté, harmonie; son originalité consiste bien plutôt dans le contraste de ses écrits avec sa profession que dans le caractère même de sa poésie. Obligé à un état manuel, et bien qu'il n'en rougisse point, Reboul ne s'en glorifie pas non plus et ne s'y complaît pas; religieux de cœur, il accepte ce lot comme une part de la tâche imposée par le Ciel. A une certaine heure du jour, où il est un peu plus libre, il laisse avec joie le vêtement du matin, et, retiré dans sa petite chambre *monastique*, où nous l'a montré M. Alexandre Dumas, il rêve et s'inspire entre la Bible et Lamartine, devant un crucifix. Nulle plaisanterie dans ses vers, nul jeu de mots sur sa condition habituelle; le *four* ne revient pas là sous toutes les formes, et le poëte, un moment soustrait aux soins vulgaires, s'efforce bien plutôt de les oublier, de les ennoblir en les idéalisant. Il parle de *chaumière*, et on le prendrait pour un pasteur, quand il dit en beaux vers à son initiateur chéri :

C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière
Qui se laisse tomber du haut du firmament,
Et qui, sur le palais, comme sur la chaumière,
Se repose indifféremment.

En un mot, l'auteur de l'élégie *l'Ange et l'Enfant* a une qualité qui, dès qu'on songe à son point de départ, force d'accorder à l'homme encore plus qu'au poëte, une estime respectueuse; il a l'élévation à côté de la sensibilité.

Outre un volume de poésies fugitives, on doit à Reboul un poëme en dix chants, intitulé *le Dernier jour*

du monde, et dans lequel l'auteur s'élève à une grande hauteur de pensée et de style.

12. M. CAPPOT DE FEUILLIDE s'est placé au rang de nos meilleurs lyriques par ses belles poésies sur le désastre de Quiberon, auxquelles il a donné le nom de *Vendéennes* (1826). Elles sont au nombre de cinq. Toutes respirent l'enthousiasme que donnent ces mots sacrés : *Dieu et le roi*, à ce peuple héroïque et à ses poëtes. M. de Feuillide avait publié précédemment (1825) un recueil intitulé : *Vendéennes et Chants hellènes*, suivis de poésies diverses, où l'on retrouve les mêmes qualités.

13. A. DE BEAUCHESNE, né en Bretagne, poëte royaliste et catholique, publia avant la révolution de juillet un délicieux volume de vers sous le nom de *Souvenirs poétiques*. C'est, dit M. Nodier, un partisan des classiques, entraîné par une sensibilité ardente ; c'est un ami des romantiques, retenu par un goût pur. On sent, en le lisant, qu'il a vu le monde et qu'il a fréquenté la solitude. Ses poésies rappellent l'harmonie de ces harpes éoliennes qui décorent les parcs des beaux châteaux, mais qui sont animées par des bruits venus de loin. Il a, quand il le veut, la mollesse et la grâce des meilleurs poëtes de l'ancienne école. Il se place au rang des meilleurs poëtes de l'école actuelle, par la tendresse des sentiments et l'élévation des pensées. Aussi, c'est que cet esprit d'invention, si jeune, mais si vif, s'est habilement trempé à toutes les sources de l'inspiration, *Dieu et le roi*. Depuis 1830, sa double foi ne s'est point démentie, et ses poesies nouvelles respirent la religion comme la légitimité.

—

ART. II. — VICTOR HUGO, ALFRED DE MUSSET, BOULAY-PATY, SOUVESTRE, ÉMILE DESCHAMPS, DE VIGNY, JULES LEFÈVRE.

1. Victor Hugo, details sur sa vie jusqu'en 1816. — 2. Ses premières poésies, royalistes et religieuses. — 3. Le Conservateur littéraire. — 4. Œuvres completes de Victor Hugo. — 5. Victor Hugo poete lyrique : Odes et Ballades, Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crepuscule, Voix interieures. — 6. Jugement sur divers recueils lyriques. — 7. Victor Hugo romancier : Han d'Islande, Bug Jargal. — 8. Notre Dame de Paris. —

9. Le Dernier jour d'un condamné. — 10. Victor Hugo poëte dramatique : Lucrèce Borgia, Marion Delorme, le Roi s'amuse, etc. — 11. Alfred de Musset : Contes d'Espagne et d'Italie. — 12. Un spectacle dans un fauteuil. — 13. Confession d'un enfant du siècle. — 14. Boulay Paty : Elie Mariaker, etc. — 15. Sainte Beuve : Poésies de Joseph Delorme ; les Consolations. — 16. Les Pensées d'août. — 17. Volupté. — 18. Poésie française au XVI[e] siècle ; critiques et portraits. — 19. Emile Souvestre : Rêves poétiques, les Derniers Bretons, etc. — 20. Emile Deschamps : Etudes françaises et étrangères : Rodrigue, dernier roi des Goths. — 21. Les deux jeunes gens au bal. — 22. Alfred de Vigny : Détails sur sa vie et ses premiers ouvrages. — 23. Eloa, Dolorida et Moïse. — 24. Cinq Mars. — 25. Othello, Chatterton, la Maréchale d'Ancre. — 26. Stello. — 27. Servitude et grandeur militaire. — 28. Jules Lefèvre : le Parricide, le Clocher de Saint-Marc. — 29. Les Confidences, l'Univers. Qualités qui manquent à M. Jules Lefèvre. — 30. Sir Lionel d'Arquenay.

1. Victor-Marie Hugo naquit, le 26 février 1802, dans Besançon, *vieille ville espagnole*, de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, colonel du régiment en garnison, et de Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes, d'un *père soldat*, et d'une *mère vendéenne* [1]. Chétif et moribond, il n'avait que six semaines quand le régiment dut quitter Besançon pour l'île d'Elbe. L'enfant l'y suivit et y demeura jusqu'à l'âge de trois ans. La première langue qu'il balbutia fut l'italien des îles ; la première nature qui se réfléchit dans sa prunelle, fut cette âpre et sévère physionomie d'un lieu peu remarqué alors, désormais insigne. En 1805, l'enfant revint à Paris avec sa mère, qui se logea dans la rue de Clichy. Il allait à l'école rue du Mont-Blanc. En 1807, madame Hugo repartit en Italie avec son fils pour rejoindre son mari, gouverneur de la province d'Avelino, où il extirpait les bandes de brigands, entre autres celle de *Fra-Diavolo*. L'enfant y resta jusqu'en 1809 ; il en rapporta, dit M. Sainte-Beuve, mille sensations fraîches et graves, des formes merveilleuses de défilés, de gorges, de montagnes, des perspectives gigantesques et féeriques de paysages, tels qu'ils se grossissent et qu'ils flottent dans la fantaisie ébranlée de l'enfance. De 1809 à 1811, le jeune Hugo demeura en France avec ses frères et sa mère. Madame Hugo, femme supérieure, d'un caractère viril et *royal*, comme dirait Platon, s'était décidée à ne pas voir le monde et à vivre retirée dans une maison située au fond du cul-de-sac des Feuil-

[1] Feuilles d'automne.

lantines, au faubourg Saint-Jacques, pour mieux vaquer à l'éducation de ses fils. Une tendresse austère et réservée, une discipline régulière, impérieuse, peu de familiarité, des entretiens suivis, instructifs et plus sérieux que l'enfance, tels étaient les grands traits de cet amour maternel si profond, si dévoué, si vigilant, qu'il lui dicta envers ses fils, envers le jeune Victor en particulier. Au printemps de 1811, il partit avec sa mère et ses frères pour l'Espagne, où il rejoignit son père, général dès 1809, puis premier majordome du palais et gouverneur de deux provinces; il logea quelque temps au palais Macerano à Madrid, et de là fut mis au séminaire des nobles, où il resta un an, séjour auquel il faut rapporter *les combats d'enfants pour le grand Empereur*, dont le poëte fait quelque part mention. En 1812, comme les événements devenaient menaçants à l'horizon, et que les trônes groupés autour de l'Empire craquaient de toutes parts, madame Hugo ramena à Paris ses deux fils cadets, Eugène et Victor. Tous deux, le jeune Victor surtout, avaient rapporté de l'Espagne, outre la connaissance pratique et l'accent guttural de cette belle langue, quelque chose de la tenue castillane, un redoublement de sérieux, une tournure d'esprit haute et arrêtée, un sentiment supérieur et confiant, propice aux grandes choses. Ce soleil de la Sierra, en bronzant leur caractère, avait aussi doré leur imagination. Victor commença à treize ans, au hasard, ses premiers vers; il s'agissait, je crois de Roland et de chevalerie. En 1814, par suite de dissidences politiques survenues entre les auteurs de ses jours, il passa l'année de la première Restauration, non plus aux Feuillantines, mais rue du Cherche-Midi, en face des Conseils de guerre, à étudier librement, à lire toutes sortes de livres, même les *Contemporaines* de Restif de la Bretonne, à apprendre seul la géographie, à rêver et surtout à accompagner chaque fois sa mère dans la maison de la jeune fille qu'il épousa par la suite. Vinrent les Cent-Jours : le général Hugo, qui destinait ses fils à l'École polytechnique, les plaça dans la pension Cordier et

Decate, rue Sainte-Marguerite; ils y restèrent jusqu'en 1818, et suivirent de là les cours de philosophie, de physique et de mathématiques au collége de Louis-le-Grand.

2. En 1816, après la Restauration, Victor composa, dans ses moments de loisir, une tragédie classique de circonstance sur le retour de Louis XVIII, avec des noms égyptiens : elle avait pour titre *Irtamène*. En 1817, il en commença une autre intitulée *Athélie* ou les *Scandinaves;* mais il n'alla qu'à la fin du troisième acte, et s'en dégoûta à mesure qu'il avançait. Cette même année, il avait envoyé de sa pension, au concours de l'*Académie française,* une pièce de vers sur les *Avantages de l'étude,* qui obtint une mention. En 1818, les deux frères obtinrent du général Hugo la grâce de ne pas entrer à l'Ecole polytechnique, bien qu'ils fussent prêts par leurs études. Eugène avait gagné un prix aux Jeux floraux; l'émulation de Victor en fut excitée; il concourut à son tour, tout en prenant ses inscriptions de droit, et remporta deux prix coup sur coup, en 1819 : l'un pour la *Statue de Henri IV*, l'autre pour les *Vierges de Verdun.* L'Académie des Jeux floraux, en couronnant ces odes, éprouva un grand étonnement, et M. Soumet écrivait de Toulouse au jeune lauréat : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé que des incrédules. »

En 1820, un troisième prix remporté pour *Moïse sur le Nil*, valut à Victor le grade de maître ès Jeux floraux. Les années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus ardentes, les plus décisives de sa vie. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer; tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie.

3. Aidé de ses frères et de quelques amis, il rédigeait dans ce temps un recueil périodique, intitulé le *Conservateur littéraire*, dont la collection forme trois volumes. Il y écrivit une foule de vers politiques et d'articles critiques qui n'ont jamais été reproduits, et qu'il est diffi-

cile aujourd'hui de reconnaître sous les initiales diverses et les noms empruntés dont les signait l'auteur. Les traductions de Lucain et de Virgile, par M. d'Auverney, les *Tu et les Vous*, l'*Epître à Brutus*, par Aristide, appartiennent réellement à Victor Hugo : la facture de ces vers est classique, c'est-à-dire ferme et pure ; ce sont d'excellentes études de langue, et dans la satire, l'auteur a la verve amère et mordante. Nous citerons encore plusieurs articles sur Walter Scott, un sur Byron, un sur Moore, un sur les premières *Méditations*, qui avaient paru d'abord sans nom d'auteur. Victor Hugo ne connut M. de Lamartine que deux ans plus tard, en 1821 ; il voyait déjà M. de Bonald, surtout M. l'abbé de Lamennais. M. de Châteaubriand, dans une note du *Conservateur*, l'ayant qualifié d'*enfant sublime*, Victor Hugo l'alla remercier, et il s'ensuivit une liaison de bienveillance d'une part, d'enthousiasme de l'autre, qui, durant quatre ou cinq ans, s'entretint très-vive et très-cultivée.

4. Victor Hugo perdit sa mère en 1821. Il se maria au mois d'octobre 1822, et dès lors son existence de poëte et d'homme fut fondée. Quelques mois auparavant, il avait donné un premier volume d'*Odes* : depuis cette époque, il a successivement publié *Han d'Islande*, roman (1823) ; *Odes et Ballades* (1824) ; la *Muse française*, recueil qui ne dura qu'un an, et qui contient plusieurs articles de Victor Hugo ; *Bug-Jargal*, roman (1826) ; *Relation d'un voyage au Mont-Blanc*, fait en 1825, avec M. Ch. Nodier ; un troisième volume d'*Odes* (1826) ; *Cromwell*, drame (1827) ; les *Orientales* (1828) ; le *Dernier jour d'un condamné* (1829) ; *Hernani*, tragédie (1830) ; une *préface* aux poésies de Dovalle (p. 344) ; les *Feuilles d'automne* (1831) ; *Notre-Dame de Paris*, roman (1831) ; *Marion Delorme* (1831), le *Roi s'amuse* (1833), *Angelo*, *Marie Tudor*, drames ; les *Chants du crépuscule*, (1835) ; les *Voix intérieures* (1837) ; *Ruy-Blas* (1838), tragédie, et quelques autres productions.

5. Considérons d'abord M. Victor Hugo comme poëte lyrique.

Dans les *Odes et Ballades*, dit M. Duquesnel, le poëte nous apparaît dans sa période de foi religieuse et monarchique. Dans les *Orientales*, il nous donne toute son énergie artistique ; il a trouvé le monde qui lui est propre, sa *fantaisie*, et désormais cette muse ne le quitte pas plus, qu'après *Andromaque* la muse tendre et mélodieuse ne quitta Racine. Puis vient dans les *Feuilles d'Automne* l'expression du poëte en tant qu'homme du foyer domestique. Le côté politique nous est exposé dans les *Chants du Crépuscule*. Enfin, dans sa dernière œuvre, les *Voix intérieures*, il se révèle surtout comme paysagiste. Là il entre dans une autre voie : il est bucolique, toujours avec les qualités qui font de lui un poëte éminent, quel que soit le sujet qu'il traite.

6. Dans les *Odes et Ballades* de M. Victor Hugo se trouvent des germes de son génie réel, la fantaisie ; ainsi, pour nous former à un exemple, la pièce intitulée *mon Berceau*, nous semble digne de figurer parmi les *Orientales*. Les *Feuilles d'Automne* nous sont présagées par le *Voyage*, les *Chants du Crépuscule*, par l'*Ode à la Colonne;* nous y entrevoyons aussi les *Voix intérieures*, quoique moins parfaitement. Mais dans les ouvrages postérieurs aux *Odes et Ballades*, il s'opère une telle transformation de style et d'opinions, que nous avons peine à reconnaître le même homme.

Dans les *Orientales*, M. Hugo a donné à l'élément capricieux, à la fantaisie, une puissance qu'avant lui on ne rencontre nulle part dans les monuments de notre langue. Que le poëte soit grandiose, spirituel, bizarre ou sauvage, c'est l'élément fantastique qui domine ; ici (les *Orientales*), dans les choses imaginaires ; là (les *Feuilles d'Automne*), dans les réalités du sentiment ; ailleurs (les *Chants du Crépuscule*), dans la politique ; plus loin (les *Voix intérieures*), dans le paysage. M. Hugo a fait schisme avec la langue reçue, avec la langue du grand siècle, qu'il avait d'abord parlée, et comme tous les schismatiques, il s'est de plus en plus enfoncé dans les mille détours de la route nouvelle qu'il s'est frayée.

Son défaut capital c'est l'abus de la métaphore, de l'image, à l'aide de laquelle il veut trop matérialiser la pensée. Le pinceau n'est point encore assez pour lui, il lui faut le ciseau du sculpteur, souvent même alors qu'il s'agit de rendre ce qui ne peut être qu'impalpable. Quant au génie de l'artiste, on ne peut en refuser à un poète qui possède une puissance propre aussi saisissante que M. Hugo, et qui de plus a introduit dans la langue des vers cette harmonie mâle et large que Bossuet, supérieur à tout le monde par l'alliance de son style superbe et de sa haute pensée, a introduite dans notre prose.

7. Considérons maintenant M. Victor Hugo comme romancier.

Ce qu'il faut d'abord remarquer, c'est la prédilection de l'auteur pour les créations monstrueuses : c'est tout au plus s'il est surpassé en ce point par M. Geoffroy-Saint-Hilaire. Han d'Islande est un monstre, Quasimodo est un monstre ; Esmeralda, belle et gracieuse dans l'exiguïté de sa taille, est encore un monstre ; la Sachette l'est également au moral. Ces héros ne sont plus guère en rapport avec la loi naturelle, en sorte que pour arracher ses personnages à la banalité, il les a tellement exagérés qu'ils ne sont plus des hommes.

Han d'Islande est un conte norwégien, où l'auteur a étrangement abusé des termes de la Scandinavie. Là, comme dans tous les ouvrages de M. Victor Hugo, les beautés de détail tournent autour d'une impossibilité ; un centre absurde et magique sert de pivot à une fable qui ne manque pas d'intérêt. Han d'Islande nous offre un monstre moitié ours, moitié homme, avec des bras comme une araignée, et une gueule comme un sanglier. *Bug-Jargal*, récit emprunté à l'histoire de l'insurrection de Saint-Domingue, manque également de vraisemblance. Le héros est un nègre, une espèce d'Aladin, se battant comme les anciens preux, sacrifiant sa vie au bonheur d'une femme blanche et à celui de son mari.

8. *Notre-Dame de Paris*, qui a été fort admirée, et

qui a mérité la censure de Rome, contient des traits de génie, une belle peinture de l'architecture du moyen-âge, un grand fracas d'hommes et de mœurs, que l'on dit appartenir aux temps anciens, et qui, en réalité, ne sont d'aucun temps. Ce roman est animé par la présence d'une héroïne, la Esmeralda, telle que jamais, sans aucun doute, les carrefours de Paris au XV[e] siècle n'ont rien offert de pareil. Cette imitation de la *Mignon* de Goethe, et de la *Fenella* de Walter Scott, a eu beaucoup de partisans; et, en effet, il y a de la beauté dramatique dans la plupart des scènes où elle se trouve placée; mais cette haute civilisation dans une bohémienne est, selon nous, le comble de l'invraisemblance et de l'absurdité. Quasimodo n'est rien que le Polyphème antique. Les passions brutales de Claude Frollo sont, comme on l'a dit avec raison, plutôt du ressort de la médecine que de celui de l'art. C'est là tout ce que l'auteur a su tirer de la peinture du clergé au moyen-âge, et dans un tableau qui s'appelle Notre-Dame de Paris! Que sont devenus la science, la charité, le pouvoir immense des prêtres catholiques? M. Hugo n'a pas été plus heureux avec les poëtes qu'avec les prêtres; son personnage de Gringoire traîne la poésie dans la boue. L'épisode de Sachette est plein de passion, mais de passion exagérée. Qu'est-ce donc que *Notre-Dame de Paris?* ce n'est qu'une étude sur la langue française, à laquelle il a voulu rendre la force, le nombre, l'éclat, la couleur que lui avait ôtés le XVIII[e] siècle. Et ici, avec quel bonheur d'expression l'auteur ressuscite à nos yeux tout le Paris du XV[e] siècle! Quelle puissance magique il déploie dans toutes ces peintures qu'il semble avoir vues! Personne n'a compris comme lui ce qu'il y a de sublime dans ces poëmes de pierre qu'on nomme cathédrales; personne ne les a peintes avec cette réalité et ce charme. Pourquoi n'a-t-il pas senti avec la même puissance la partie céleste des vieilles basiliques, et trouvé, sous les arceaux de *Notre-Dame de Paris*, l'espérance divine qui console de la terre et apaise l'orage qui gronde dans notre sein?

9. Le *Dernier jour d'un condamné* est l'ouvrage en prose le moins imparfait qu'ait produit M. Victor Hugo. Ce n'est point un roman, c'est l'analyse d'une situation, une autopsie morale et psychologique, la chronique des pensées d'un homme, le registre exact de ses sensations pendant l'espace de temps qui sépare la condamnation à mort du supplice. Depuis cette époque, M. Victor Hugo s'est représenté comme ayant voulu fonder une doctrine, abolir la peine de mort et changer la législation, et de fait, il a poursuivi un but analogue dans *Claude Gueux*, nouvelle d'un effet très-dramatique. Quoi qu'il en soit, ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est le drame intérieur et métaphysique créé par M. Victor Hugo ; le cœur d'un homme dans une circonstance terrible, minutieusement et habilement décrit, toute une tragédie intime que l'auteur nous révèle, et qui serre tellement le cœur que nous n'avons connu personne qui ait osé le relire.

10. Nous arrivons à la partie la plus condamnable de ses œuvres, à ses drames. *Lucrèce Borgia, Marion Delorme, Le Roi s'amuse*, etc., peuvent compter parmi les plus immoraux de l'époque ; c'est une masse incohérente de meurtres, d'incestes et de débauches. A n'envisager que le côté purement littéraire, la charpente de ses drames est presque toujours frêle. On remarque de belles scènes çà et là ; certaines colonnes sont magnifiques, mais l'ensemble de l'édifice n'est pas solide. Un autre défaut de M. Hugo, c'est l'opinion qu'il professe sur la vérité historique : un homme célèbre n'est autre chose pour lui qu'un thème sur lequel il module ses fantaisies poétiques. La critique ne saurait admettre une telle idée. Le poëte n'est nullement obligé d'enchaîner ses fantaisies ; le drame domestique lui offre les mille variétés de la vie humaine ; mais lorsqu'il aborde l'histoire, il faut qu'il la respecte. Le drame historique doit présenter à une nation le résumé de ses fastes, et non les travestir au gré de l'écrivain. C'est non-seulement une injustice envers le personnage travesti, mais c'est manquer à tout un peuple à qui on enseigne sciemment

l'erreur. Quant au style de M. Victor Hugo dans ses drames, il a les qualités, mais surtout les défauts qui se remarquent dans ses autres œuvres.

11. M. Alfred de Musset, né vers 1810, commença à versifier dès dix-huit ans. Lié d'abord avec ce groupe de poëtes qu'on a désigné un peu mystiquement sous le nom de *Cénacle,* il lançait au sein de ce cercle favorable ses premières études de poésie, quelques pastiches d'André Chénier, des chansons espagnoles, etc. Il apparut en janvier 1830 sur l'horizon littéraire avec ses *Contes d'Espagne et d'Italie.* Dans ce volume se trouvait la fameuse *Ballade à la lune,* où il représentait *sur le clocher jauni* la lune *comme un point sur un i.* Dans une allocution pathétique à ses lecteurs :

N'allez pas nous jeter des pommes cuites !

cet oscur intrépide fit pâlir, dès son début, les astres de la nouvelle école. Nul, parmi ses rivaux, ne put se flatter d'atteindre au même point que lui pour l'extravagance des idées, le dévergondage de l'expression et les affronts faits à la langue.

12. Un *Spectacle dans un fauteuil,* qui parut en 1833, prouve bien qu'il y a progrès dans le talent de M. de Musset; mais amendement, je ne sache pas. S'il est un livre, dit M. Duquesnel, qui résume plus complètement notre société dans son état anormal, c'est assurément le *Spectacle dans un fauteuil.* Nous y voyons en effet se reproduire à chaque page l'absence des principes moraux, le vide de croyances, le scepticisme amer, la sensualité, la raillerie, tout ce qui constitue, en un mot, le caractère de notre siècle. Il suffirait, pour le prouver, de recueillir quelques traits épars d'une préface hautaine que l'auteur a placée en tête de son livre, comme une audacieuse profession de foi.

Trois poëmes composent ce volume : un drame, une comédie et un conte. Le premier, bien qu'il rappelle en quelques endroits du caractère principal, *Manfred,* ce drame sauvage de Byron, ne manque pourtant pas d'une

certaine originalité. La seconde pièce du volume est un imbroglio, une pantalonnade dans le goût italien. Il n'y a ni intrigue, ni combinaison scénique, ni mouvement, ni action, rien, en un mot, de ce qui constitue la comédie. En revanche, le dialogue est vif, animé, mordant, et renferme nombre de vers faciles, harmonieux. Puis, par une conséquence du système littéraire de l'auteur, à côté des traits les plus heureux se pressent et s'amoncellent les trivialités, des plaisanteries banales, des locutions du plus mauvais goût. Quant au conte oriental de *Namouna*, c'est, selon nous, une satire de l'*orientalisme* littéraire : il y a dans ce conte, qui n'en est pas un, de l'ironie et du sarcasme à pleines mains.

13. Les effets de la volupté sur l'âme ont inspiré M. de Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*, roman où l'on trouve des pages pleines de force, un sentiment bien amer du dégoût des jouissances matérielles; mais l'auteur n'a pu s'élever jusqu'à la connaissance de cette âme de femme chrétienne, qu'il a prétendu peindre; c'est un monde qu'il a peu pénétré.

14. M. Evariste Boulay-Paty, dont l'Académie française a couronné, en 1837, l'*Ode sur l'arc de triomphe de l'Etoile*, a publié, sous le titre d'*Elie Mariaker*, un volume bien diversement jugé. Le vers de M. Boulay-Paty procède de celui de M. Victor Hugo. *Elie Mariaker* a été écrit dans la plus grande ferveur de l'école romantique; on peut y remarquer des étrangetés comparables *au point sur l'i* de M. Alfred de Musset. Les yeux d'une femme comparés à deux petits corbeaux ont couru les salons de Paris, et beaucoup ont repoussé le livre à cause de ces pauvres vers. D'autres, moins légers ou plus patients, ont lu et ont trouvé les beautés réelles de ce recueil : un sentiment profond, le charme mystérieux de la vieille Bretagne, des passions délirantes à travers lesquelles se fait jour parfois le sentiment religieux, bien obscurci, il est vrai. La forme est souvent belle, et souvent déparée par des vers sans césure, par des mètres heurtés ou brisés qui étaient de mode alors. Pourtant l'auteur écrit,

quand il veut, des vers pleins de nombre et d'énergie.

15. M. SAINTE-BEUVE, né vers le commencement du siècle dans un gros bourg voisin d'Amiens, débuta dans la carrière poétique par un ouvrage pseudonyme : *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*. Des voix imposantes s'élevèrent contre ces poésies, entre autres le chantre des *Méditations*. Affecté de cette critique, il s'efforça de ne plus la mériter, et l'année suivante parut le volume des *Consolations*. Nous ne connaissons rien en français qui donne l'idée de cette poésie. Ce n'est pas le lyrisme débordant des *Harmonies* et des *Méditations*, ni le vers nerveux et sombre de Victor Hugo ; c'est un accent mélancolique et tendre, timide peut-être, mais agréablement rêveur, et religieux comme un mystique du moyen-âge. L'idée de Dieu, surtout l'amour infini qui seul peut remplir l'existence et en consoler, y est exprimé avec un rare bonheur, avec une douceur pénétrante qui s'empare de l'âme en s'y insinuant.

16. A l'époque où furent publiées les *Consolations* (1830), les questions de style s'agitaient avec vivacité. Les beaux passages de M. Sainte-Beuve, dit M. Duquesnel, sont écrits suivant la véritable harmonie française, l'harmonie du vers racinien. La nouveauté est dans l'image et dans la pensée ; dans ces réminiscences du foyer, de la vie de toutes les heures. Mais plus tard M. Sainte-Beuve se laissa entraîner dans les travers de cette école qui voulait établir qu'il y avait une autre harmonie que celle du vers de Racine et de Corneille, quand il est beau ; qui coupait le vers tantôt ici, tantôt là ; qui entassait des génitifs au commencement des seconds vers, etc. Tous ces défauts et d'autres se trouvent dans les *Pensées d'août*, publiées en 1838 ; aussi, les intentions les plus louables, celles de ses petits poëmes, par exemple, disparaissent sous cette étrange versification.

17. M. Sainte-Beuve a donné, sous le titre de *Volupté*, un livre qui figurerait mieux parmi les œuvres d'imagination. On n'y voit ni l'intrigue, ni le drame du roman. Tous ses personnages agissent peu : l'imagination ne re-

tient aucune grande scène, si ce n'est la mort de madame de Covaen, épisode d'une admirable et religieuse tristesse, qui vous impressionne comme un événement de la vie réelle. Quant aux défauts du style, c'est l'obscurité et la prétention, la recherche des images et des comparaisons souvent peu naturelles. On peut dire que M. Sainte-Beuve n'est pas appelé au genre du roman; car il n'entend pas l'arrangement des scènes; il est inhabile à l'action.

18. M. Sainte-Beuve occupe, dans la critique contemporaine, un des premiers rangs. Son premier travail sur la *Poésie française au* XVIe *siècle* sent l'inexpérience, et l'écrivain n'avait pas encore trouvé la physionomie de son style. Les *Portraits* qu'il traça quelque temps après de plusieurs de nos grands maîtres, et spécialement celui de Racine, le révélèrent à la France. Depuis lors, M. Sainte-Beuve n'a pas marché, et selon nous, ses plus heureuses peintures sont de cette première époque. Cette galerie, publiée sous le titre de *Critiques et portraits*, est souvent pleine de charmes.

M. de Sainte-Beuve s'occupe assez peu de l'ordre social au milieu duquel a vécu l'écrivain dont il veut faire connaître la vie : ce qui le caractérise, c'est la curiosité des détails de la vie intime, et la manière poétique dont il les présente. Il observe aussi avec une rare sagacité les effets de ces détails sur le talent de l'écrivain. La biographie est la passion de M. Sainte-Beuve. Son genre était à peu près inconnu en France, c'est un mélange de raison fine et de mélancolie tendre qui a parfois un charme étrange. Ses défauts sont l'obscurité et l'excès de travail.

19. M. ÉMILE SOUVESTRE, de Nantes, est à la fois, et comme tout le monde, poëte et romancier. Poëte, il a publié des *Rêves poétiques*, dont la poésie est intermédiaire entre la poésie intime du cœur, telle que nous l'a révélée M. Sainte-Beuve, et la poésie intime de la nature, qui semble s'être dévoilée à Bernardin de Saint-Pierre. Romancier, il a donné les *Derniers Bretons*, peinture sa-

vante et colorée de la poétique province qui l'a vu naître; l'*Echelle des Femmes, Riche et Pauvre*, etc., ouvrages qui révèlent un observateur distingué, une âme élevée et sympathique, un moraliste éminent.

20. M. Emile Deschamps, frère d'Antony, débuta par *Selmour de Florian*, comédie en trois actes et en vers, et par *le Tour de faveur*, comédie en un acte et en vers, faites toutes deux en société avec M. de Latouche (1818). Vers 1828, il publia ses *Etudes françaises et étrangères*, qui eurent un brillant succès. On trouve, dans ce recueil, la traduction de la *Cloche*, de Schiller, et de la *Fiancée de Corinthe*, de Goëthe, deux poëmes que madame de Staël ne croyait pas qu'on pût faire passer dans le vers français. Mais l'œuvre la plus importante de M. Deschamps est un poëme sur *Rodrigue, dernier roi des Goths*. Ce poëme est tiré de ces admirables *romances espagnoles*, que M. Creuzé de Lesser a si bien nommées une *Iliade sans Homère*. Le poëte en a traduit quelques-unes, il en a développé ou inventé entièrement quelques autres, en s'inspirant, pour son travail, de toutes les chroniques du temps. Il a conservé la forme lyrique des romances, en ayant soin de varier les rhythmes comme les tons; tous ces matériaux se trouvent ensuite coordonnés de manière à présenter un intérêt suivi, une espèce d'action dramatique avec son exposition, son nœud et sa catastrophe. Viennent ensuite des ballades de l'invention de M. Deschamps, et des poésies de tout genre, de toute dimension, depuis l'ode jusqu'au rondeau, depuis l'élégie jusqu'au sonnet. Ajoutons que dans un Discours préliminaire, discours qui fut en butte à de vives attaques, à des discussions animées, lors de son apparition, M. Deschamps a jeté plus d'un aperçu lumineux et original sur l'état de notre littérature contemporaine.

21. En 1814 ou 1815, deux jeunes gens se retrouvèrent dans un bal, après un assez long intervalle : ces deux jeunes hommes avaient été, dans l'enfance, nourris ensemble de littérature et de poésie. Quelques mots ra-

pides, communicatifs, les remirent vite au fait de leurs goûts, de leurs rêves et de leurs essais durant l'absence, et le lendemain, ils eurent rendez-vous dans la matinée pour se confier leurs vers. Ces jeunes poëtes étaient MM. Emile Deschamps et de Vigny. En parlant du dernier, M. Sainte-Beuve dit :

22. « Le comte ALFRED DE VIGNY était né l'an 1799, à Loches. Des morceaux d'André Chénier, publiés par M. de Châteaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, et par Millevoye, à la suite de ses poésies, donnaient déjà beaucoup à réfléchir à cet esprit avide de l'antique qui cherchait une forme, et que le faire de Delille n'annonçait pas. *Mirto*, la *jeune Tarentine*, et la *blanche Nérée*, faisaient éclore à leur souffle cette autre vierge enfantine, la *Lesbienne Simetha*. Une société choisie et lettrée se rassembla chez M. Deschamps. Ecoutons l'auteur des *Dernières paroles* nous la peindre au complet dans une de ses pièces les plus touchantes :

C'était là le bon temps ; c'était notre âge d'or,
Où pour se faire aimer Pichalt vivait encor,
Cygne du paradis qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde ;
Soumet, Alfred, Victor, Parceval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père,
Vous veniez, le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine ;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient chaque jour tirer de leur mémoire
Sur Voltaire et Le Kain quelque nouvelle histoire.

« Pichalt, MM. Soumet, Guiraud, Jules Lefèvre, faisaient donc partie de ce premier *cénacle* qui a devancé l'autre de presque dix ans, et qui s'est prolongé en expirant jusque dans *la Muse française*. M. de Vigny, alors officier dans la garde, tantôt à Courbevoie, tantôt à Vincennes, mais toujours à portée de Paris et le plus sou-

vent à la ville, essayait et caressait dans ce cercle ami ses prédilections poétiques (*Critiques et portraits*).»

23. Les trois plus beaux poëmes de M. de Vigny, au jugement du même critique, sont *Eloa*, *Dolorida* et *Moïse*. On y voit l'un des esprits les plus parfaitement exquis dans leur élégance et leur étincelante finesse; parfois même, comme dans *Moïse*, il s'élève à une éloquence mâle et profonde, quoiqu'elle n'ait pas cette abondance qui caractérise les grands poëtes. Sa poésie est d'une élégance parfaite, mais trop continue; elle en devient monotone. C'est toujours la lyre d'ivoire et d'or, mais ce n'est pas celle qui s'échappa sanglante des mains d'André Chénier. Jamais chez lui il n'y a cette affluence de poésie qui n'est donnée qu'aux forts : c'est trop constamment de l'esprit; il apparaît dans ses vers les plus remplis de sentiment; de là vient que sa poésie n'est jamais illuminée à l'intérieur; elle n'est jamais chaude, en un mot. Homme très-spirituel, il a beaucoup plus de goût que d'inspiration; il parle beaucoup plus qu'il ne chante, et tout exquis, tout poétique que puisse être le langage, si l'on n'y sent pas l'*insufflation* interne, nous n'y saurons jamais reconnaître un grand poëte. Il nous faut le *mens divinior*, une voix qui retentisse plus haut et plus profondément, *atque os magna sonaturum*, et puis encore un caractère propre fortement prononcé.

24. Après ces poëmes, M. de Vigny s'essaya dans la prose. Il a déployé, dans le roman historique de *Cinq-Mars* (1826), bien de l'esprit et de l'élégance : il a reproduit les mémoires du temps avec cette finesse gracieuse qui est le caractère de son talent; il arrive même souvent à une mélancolie profonde qui n'est donnée qu'au véritable poëte.

25. Le mouvement poétique, qui redoubla de concert et de retentissement, à partir de 1828, jeta M. de Vigny dans l'arène du théâtre. Il s'adressa d'abord à l'*Othello* de Shakspeare (1829), tandis que M. Victor Hugo abordait à nu la question par *Hernani*. A dater de cette époque, M. de Vigny entra dans la seconde phase de son

talent, qui aboutit à *Stello*, à *Chatterton*, et qui le rapproche de Sterne et d'Hoffmann, comme la première l'avait rapproché de Klopstock. Le poëte méconnu, étouffé, ulcéré, que les gouvernements haïssent ou dédaignent, et que la foule ne couronne pas, devint pour M. de Vigny un héros favori, un autre lui-même. Le succès de sa *Maréchale d'Ancre* (1831), lent, modéré, et de plus d'estime que de retentissement, confirma en lui sa pensée de représailles. Son plus grand triomphe dans cette voie fut la soirée de *Chatterton* (1835), où il força la foule assemblée, les salons, les critiques eux-mêmes à applaudir et à frémir au spectacle déchirant d'une douleur que la plupart méconnaissent ou enveniment. Hâtons-nous d'ajouter que Chatterton a été plus barbare, plus coupable envers lui-même que la société.

26. Le livre de *Stello* soutient la même thèse que le drame de *Chatterton* : la souffrance des hommes de poésie au milieu d'une société matérielle. Il peint tous les régimes également barbares, la royauté, la monarchie constitutionnelle, et la république tuant les poëtes sans pitié, Gilbert, Chatterton, André Chénier. Sous le rapport de la vérité historique, il y a bien des objections à faire pour Chatterton et pour Gilbert [1]. Nous en avons parlé ailleurs.

27. Le dernier et récent ouvrage de M. de Vigny a pour titre : *Servitudes et grandeur militaires*. Il y a laissé le poëte pour s'occuper du soldat, cet autre paria, dit-il, des sociétés modernes. Trois histoires successives, *Laurette*, la *Veillée de Vincennes*, et le *Capitaine Renaud*, composent ce volume, souvent plein d'une belle et sombre profondeur. Malheureusement on y reconnaît trop l'orgueil blessé du militaire, comme dans les autres ouvrages de l'écrivain.

28. M. Jules Lefèvre a commencé, vers 1822, à prendre rang parmi nos poëtes. Il est de ceux qui ont embrassé avec le plus d'ardeur l'œuvre d'une régénération poétique en France. Doué d'un génie intérieur

[1] V. page 96 de ce volume, et l'*Histoire de la Littérature étrangère*, t. II.

qui rencontre difficilement son expression, il s'est de bonne heure voué à d'immenses travaux préparatoires, et pour arriver à un but élevé, il n'a pas craint les longs et pénibles détours. Tandis qu'avec une aisance pleine de grâce, et d'un vol qui plane nonchalamment, M. de Lamartine s'élançait aux plus hautes régions qu'on eût jusqu'alors tentées, M. Jules Lefèvre, méditant ses poëmes du *Parricide* (1823) et du *Clocher de Saint-Marc* (1825), s'appliquait aux langues, aux littératures étrangères ; tout ce qu'il y a de poëtes anglais, allemands, italiens et espagnols lui devenaient familiers ; il ne s'en tenait pas aux illustres, il s'inquiétait même des plus obscurs, des plus oubliés, comme M. Chasles ou tel autre critique érudit aurait pu faire. M. Lefèvre remontait aussi aux poëtes français du XVIe siècle ; il notait chez eux les vers dignes de mémoire, les expressions qui méritaient de revivre.

29. Si nous ne savions d'ailleurs ces détails, le volume des *Confidences* (1833) suffirait pour nous les faire deviner. Cette multitude d'épigraphes en six ou sept langues, ces expressions empruntées au vocabulaire des diverses sciences, ces fragments d'un grand poëme didactique qui devait s'intituler l'*Univers*, tout ce luxe d'astronomie, de botanique, d'étymologies grecques, attestent surabondamment les recherches du poëte.

30. Tout poëte qu'est M. Jules Lefèvre, on ne trouve pas en lui certaines qualités de l'artiste : il est de ceux qui sentent mieux qu'ils ne rendent, qui possèdent et gardent plus qu'ils ne donnent. Ce qui lui manque essentiellement, c'est le *style*, selon l'acception la plus large du mot, le style qui choisit, qui détermine, qui compose, qui figure et qui éclaire.

31. Parmi les autres ouvrages de M. Lefèvre, on peut remarquer le roman de *Sir Lionel d'Arquenay*. On y trouve force esprit, de jolis mots, une ironie froide, un sourire prolongé et *humouristique*. L'auteur affecte le genre de Swift, de Jean-Paul surtout ; il exalte celui-ci et a le style blasonné de celui-là.

DEUXIÈME SECTION — PROSE.

—

CHAPITRE PREMIER.

PHILOSOPHIE, RELIGION.

—

§ 1er. *Philosophie matérialiste du* XIXe *siècle.*

1. Descendants de Condillac. — 2. Garat : détails sur sa vie, ses leçons et ses ouvrages, entre autres l'Analyse de l'entendement humain. — 3. Cabanis : Rapports du physique et du moral de l'homme. — 4. Destutt de Tracy : Eléments d'idéologie. — 5. Volney : ses Ruines, son Catéchisme, etc. — 6. Explication du succès de l'école sensualiste. Azaïs et sa théorie des compensations. — 7. Broussais : son livre De l'Irritation et de la Folie. — 8. Lerminier : ses divers ouvrages.

1. Les descendants de Condillac et de l'école matérialiste furent, au commencement de ce siècle, Garat, Cabanis, Destutt de Tracy, Volney et quelques autres.

2. Dominique-Joseph Garat, né l'an 1749 à Bayonne, mort en 1833 près de cette ville, prit part aux événements politiques de l'Assemblée constituante, de la Législative, de la Convention, du Directoire, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration, des Cent-Jours, et vit le dernier acte de la Révolution, où il avait joué un grand rôle. Orateur, législateur, philosophe, homme d'État, professeur, écrivain politique, Garat se fit une réputation dans toutes ces carrières. De bonne heure, il se plongea tout entier dans la philosophie du XVIIIe siècle. En 1779, il s'annonça comme *libre penseur* dans l'*Éloge de l'Hospital*, qu'il n'envoya pas toutefois au concours académique ; mais l'*Éloge de Suger* fut couronné l'année suivante. En 1781 et 1784, les *Éloges de Montausier* et *de Fontenelle* eurent le même honneur. Deux ans après, Garat devint professeur d'histoire au Lycée, fonctions qu'il exerça pendant dix ans, à diverses reprises, sous la République et sous l'Empire. En 1794, il fut choisi pour

professer à l'Ecole normale, l'*analyse de l'entendement humain*. Il y fut obscur, entortillé, inintelligible, et comme le dit Colnet, il eût été bien habile s'il eût pu seulement enseigner à ceux qui suivaient ses leçons l'art de les comprendre. Ils n'en comprenaient que trop les conséquences, qui portent à l'oubli de toute morale et de toute religion. Après de nombreux écrits composés pour défendre les diverses phases de sa vie politique, il publia en 1820 ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et le* XVIIIe *siècle*. On y trouve des détails curieux, des opinions singulières ou hardies; il y passe en revue les temps de Louis XV et de Louis XVI, ceux de la Révolution et ses quatre premières législatures. Ce fut son dernier ouvrage. A partir de 1830, Garat revint à des sentiments religieux, et s'il vécut en philosophe, il mourut en véritable chrétien.

3. GEORGE CABANIS, célèbre médecin, natif de Cognac (1757), livré de bonne heure à lui-même, puisa dans les livres de Locke et la société d'Helvétius les funestes théories qu'il a répandues dans ses propres ouvrages. Le plus célèbre a pour titre : *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Cabanis, partant de la physiologie, en déduit toute sa doctrine, qui fait résider dans les nerfs toutes les facultés fondamentales de l'homme, l'intelligence, l'amour, la volonté. Cabanis tirait ainsi l'immatériel du matériel; c'était, dit M. Duquesnel[1], faire descendre Dieu de l'homme, ou plutôt c'était anéantir Dieu. Quelque singulière que nous paraisse aujourd'hui cette doctrine, elle régna longtemps sans opposition sur la France, émerveillée des magnifiques découvertes des sciences mathématiques et naturelles. L'homme, étonné de tout ce qu'il apprit alors, oublia cette pensée au moyen de laquelle il découvrait ces belles choses; il nia cette âme qui lui révélait des phénomènes admirables, à peu près comme l'homme qui, en dissertant sur la lumière, oublierait le soleil.

[1] *Du travail intellectuel en France* depuis 1814 jusqu'en 1837, deux volumes in-8°.

Le succès de Cabanis s'explique et par les préoccupations matérielles de la France d'alors, et par la lucidité, l'esprit ingénieux de l'écrivain. De ses prémisses, il déduit avec une incontestable habileté les conséquences les plus curieuses; il séduit le lecteur par un enchaînement captieux, surtout en s'adressant, comme il faisait alors, à des hommes peu habitués à l'étude de la psychologie.

Cabanis se mêla aussi, avec quelques succès, de littérature. On a réuni ses productions en ce genre sous le titre de *Mélanges de littérature*. Il mourut en 1808.

4. M. DESTUTT DE TRACY, né en 1754, avait vécu dans l'intimité de Cabanis. Ces deux écrivains se réunissaient souvent à Auteuil, où se trouvaient aussi MM. Maine de Biran, Garat, de Gérando, Laromiguière. M. de Tracy, en continuant l'enseignement sensualiste, l'étudia sous une autre face ; il fut le métaphysicien de la doctrine dont Cabanis avait été le physiologiste. Ses *Eléments d'idéologie*, si vantés lorsqu'ils parurent, sont aujourd'hui condamnés comme tout le condillacisme par les écrivains philosophiques les plus distingués. En rapportant tout à la sensation, M. de Tracy est, comme toute son école, incomplet et étroit; mais il est impossible d'employer plus d'esprit et de logique à raisonner sur des principes faux.

M. de Tracy a porté, dans sa carrière législative, tous les préjugés, toutes les erreurs de son système philosophique. Il est mort depuis peu d'années, perdu de réputation comme philosophe et comme orateur.

5. FRANÇOIS CHASSEBOEUF, comte DE VOLNEY, né l'an 1757, à Craon, d'un avocat distingué, partit à l'âge de vingt-six ans, pour visiter l'Egypte et la Syrie : à son retour (1787), il publia la relation de son *Voyage*, qui passa dès lors pour le chef-d'œuvre du genre. On y aperçoit déjà le germe des funestes doctrines dont il devait se rendre un jour le propagateur.

En 1791, il publia, sans doute après avoir lu le manuscrit de Dupuis (p. 133), le livre des *Ruines* ou *Médi-*

tations sur les révolutions des empires, ouvrage dans lequel il avance que toutes les religions sont des inventions humaines; deux ans après, parut la *Loi naturelle*, ou *Catéchisme du Citoyen français*, où il soutient que les devoirs de l'homme n'ont pour base que la conservation, c'est-à-dire l'égoïsme! On lui doit encore le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique* (1803), un *Supplément à l'Hérodote de Larcher*, des *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, tous écrits empreints du même esprit de scepticisme et de matérialisme; divers *Travaux sur les langues orientales* et une *Histoire de Samuel*, pleine d'impiétés. Volney est mort en 1820.

6. Le succès de l'école sensualiste, dit M. Duquesnel, est bien facile à concevoir. Quand on dit à toutes les mauvaises passions de l'homme qu'elles sont légitimes, quand on a pour auxiliaire tout ce qu'il y a en nous de penchant au mal, on peut compter sur une foule de prosélytes. Voilà ce qui a eu lieu. Le sensualisme, secondé par les leçons de Garat, par les écrits de Lancelin et du docteur Gall, a régné sur la France jusqu'à l'apparition des deux grandes écoles, catholique et éclectique, qui ont renversé son temple. Longtemps il ne vécut que de souvenirs, quoique se montrant encore de temps en temps dans les livres de quelques auteurs, entre autres dans ceux de M. Azaïs (*Essai sur le monde, Théorie des compensations*, etc.), dont les leçons eurent tant de vogue sous l'Empire.

7. Au milieu des triomphes de l'école religieuse et de l'éclectisme, un médecin de génie, le docteur Broussais, né, comme un de ses plus célèbres antagonistes, l'abbé de Lamennais, à Saint-Malo, se jeta dans le monde philosophique avec toute l'audace que ses compatriotes ont montrée souvent dans leurs courses à travers l'Océan. Son livre *de l'Irritation et de la Folie*, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique, ressuscitait tout le système de Cabanis, et le ressuscitait avec un dédain superbe pour les doctrines qui tenaient alors le sceptre

du monde savant. Le style de Broussais a toute l'âcreté d'un chef de secte ; il anathématise tout ce qui ne pense pas comme lui. Cet auteur s'est nui dans le monde de la science par le ton tranchant qui a dicté son livre ; mais d'un autre côté, il a ébloui bien des lecteurs superficiels, qui prennent presque toujours une assurance bruyante pour un signe de supériorité.

Le docteur Broussais a succombé, comme Cabanis, avec des facultés éminentes, comme succombera tout philosophe qui voudra combattre la spiritualité de l'âme. Mais la doctrine funeste n'en porte pas moins ses fruits, et le mal est plus long à réparer qu'à produire [1].

8. M. LERMINIER appartient à la philosophie par son livre *sur l'Influence de la Philosophie au* XVIII[e] *siècle*, et par ses *Lettres philosophiques à un Berlinois ;* tout à la fois à la philosophie et à la législation, par sa *Philosophie du Droit ;* à l'esthétique, par ses articles sur Pindare, Hérodote, Salluste, dans *la Revue des Deux-Mondes*. M. Lerminier effleure toutes choses et n'approfondit rien : il jette dans ses livres, comme s'il parlait du haut de la chaire, de brillantes généralités. Son style est facile et clair ; il vulgarise avec bonheur les idées des autres. Sur les matières religieuses, dit M. Duquesnel, il a des phrases d'une légèreté qui étonne d'autant plus qu'elles ont un ton de supériorité dédaigneuse assez étrange, appliquée à certains hommes. L'audace, ou plutôt l'outre-cuidance, est le caractère de M. Lerminier. Il publie, très-jeune encore, un livre qu'il nomme seulement *Philosophie du Droit ;* il donne deux volumes sur l'Allemagne, après l'avoir traversée au pas de course. Comme dans son *Cours de Législation comparée*, M. Lerminier sait jeter dans tout cela des aperçus heureux, des mots qui caressent les passions contemporaines, et à cet égard, il n'a pas été sans influence sur la jeunesse de Paris.

[1] Parmi les réfutations qui ont été faites du système physiologique et philosophique de M. Broussais, nous citerons celle de M. Serrurier, D. M., qui est écrite dans les meilleurs sentiments et le meilleur style.

§ 2. *Philosophie intermédiaire.*

1. Bérard, Virey et Kératry. — 2. Droz. — 3. Laromiguière : Leçons de philosophie. — 4. Maine de Biran. — 5. De Gérando.

1. MM. Bérard et Virey combattirent victorieusement les doctrines de Cabanis. M. Kératry, dans ses *Inductions morales et physiologistes*, marcha vers le spiritualisme. Il y a de belles pages dans ce livre inégal, qui est quelquefois déparé par un style vague et obscur.

2. M. Droz, dont les premiers écrits gardaient encore la trace de la philosophie sensualiste, plaida la cause de l'âme dans l'ouvrage qu'il publia en 1823 sous ce titre : *De la philosophie morale* ou *des différents systèmes sur la science de la vie.*

3. M. de Laromiguière, quoique élève de Condillac, combat le condillacisme, en substituant à la sensation l'*attention*. Il y a certes encore de la timidité dans ce philosophe, qui est loin d'aborder assez franchement le spiritualisme ; mais ses *Leçons de philosophie* étaient un progrès qu'on n'a pas contesté. La lecture en est agréable : le style de M. de Laromiguière a beaucoup de lucidité et de grâce ; son ouvrage révèle une âme douce et tolérante, en même temps qu'une intelligence élevée.

4. Parmi les hommes qui sont sortis du sensualisme, il ne faut pas oublier Maine de Biran, dont le nom peu connu du public, l'est beaucoup des savants. Il a publié quelques opuscules d'un style très-personnel et souvent peu abordable, entre autres un *Mémoire sur l'influence de l'habitude* et un *Article sur Leibnitz*, inséré dans la Biographie universelle.

5. M. de Gérando a publié plusieurs livres de morale et de philosophie, entre autres l'*Histoire comparée des systèmes philosophiques*, *relativement aux principes des connaissances humaines*, dont la première édition, donnée en 1803, portait l'influence de l'époque. Une seconde édition, qui parut en 1822, en a beaucoup modifié la tendance. M. de Gérando a marché avec son siècle vers l'opinion catholique, et a contribué à l'appréciation large et impartiale des diverses doctrines qui se sont partagé le monde. On peut citer encore de lui, comme un bon ouvrage, la *Morale des instituteurs primaires.*

---

§ 3. *Philosophie catholique*, *Religion*, etc.

1. Réaction contre la législation révolutionnaire : M. de Bonald et la Législation primitive. — 2. Origine incontestable du pouvoir. — 3. Difficulté de l'application : solution donnée par M. de Bonald. — 4. Immobilité de sa pensée et de ses principes. — 5. M. de Bonald, puissant adversaire de l'école matérialiste. — 6. Ses Recherches philosophiques et autres ouvrages. — 7. M. de Châteaubriand : détails sur sa vie et ses ouvrages jusqu'à

la Révolution. — 8. Suite des détails sur sa vie et ses ouvrages jusqu'à nos jours. — 9. Divers aspects sous lesquels il peut être considéré. — 10. Le Génie du christianisme. — 11. René et Atala. — 12. Les Martyrs. — 13. Les Natchez et le dernier des Abencerrages. — 14. La tragédie de Moïse. — 15. Essai sur les révolutions, Vie du duc de Berry, les quatre Stuarts, Etudes historiques. — 16. Bonaparte et les Bourbons, la Monarchie selon la Charte et autres écrits politiques. — 17. Etudes sur les historiens, Essai sur la littérature anglaise, etc. — 18. Mémoires d'outre-tombe. — 19. Le comte de Maistre et ses divers ouvrages. — 20. Les Soirées de Saint-Pétersbourg. — 21. Le Livre du pape. — 22. Le Livre de l'Eglise gallicane. — 23. M. de Lamennais : détails sur sa vie. — 24. Le Guide spirituel; Réflexions sur l'etat de l'Eglise. — 25. La Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques. — 26. Les deux combats livrés au matérialisme du XVIIIe siècle; M. de Lamennais lui livre un dernier combat dans l'Essai sur l'Indifférence. — 27. Divisions du 1er volume de l'Essai. — 28. Style de cet ouvrage. — 29. Orages suscités par les autres volumes de l'Essai. — 30. Le livre de la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique. — 31. Le livre des Progrès de la révolution. — 32. Les Lettres à Mgr l'archevêque de Paris. — 33. Le journal l'Avenir. — 34. Voyage de M. de Lamennais; les Paroles d'un croyant. — 35. Le livre du peuple et autres ouvrages déplorables de M. de Lamennais. — 36. L'abbé Gerbet : son livre des Doctrines philosophiques sur la certitude. — 37. Ses Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique. — 38. Le Coup d'œil sur la controverse chrétienne. — 39. Le Cours d'introduction à l'etude des vérités chrétiennes. — 40. Le baron d'Ekstein : caractère de sa manière philosophique. — 41. M. de Genoude : traduction de la Bible et des Pères de l'Eglise. — 42. La Raison du christianisme. — 43. L'Apologie de Wiseman : autres travaux de M. de Genoude. — 44. M. de Laurentie : de l'Etude et de l'Enseignement des Lettres, et autres ouvrages. — 45. M. Roselly de Lorgues : le Christ devant le siècle. — 46. Le livre des communes. — 47. M. Bautain : sa Philosophie du christianisme. — 48. Des Revues religieuses. — 49. L'abbé Orsini : Histoire de la Vierge.

1. Les excès terribles où fut entraînée la souveraineté populaire à la fin du dernier siècle devaient ramener par l'effroi les esprits élevés de notre nation à la recherche de la vérité politique. Cette législation révolutionnaire d'où Dieu avait été arraché et dont chaque page était trempée dans le sang, il fallait y replacer la Divinité et la purifier de ses souillures. M. DE BONALD parut le premier dans cette noble carrière. Ecoutons-le d'abord proclamer la nécessité de réintégrer Dieu dans la loi (Préface de la *Législation primitive*) :

Sans vouloir ici justifier en détail les principes de la législation dont je présente une esquisse, je prie le lecteur de réfléchir à cet axiome qui la commence et qu'on peut regarder comme le fondement de l'ordre social : « La souveraineté est en Dieu..... Le pouvoir est de Dieu. » Il trouvera à la fois dans cette proposition le principe de la souveraineté, la source du pouvoir, l'origine des lois. Elle donne à l'*homme* une haute idée de sa dignité, en lui rappelant qu'il est par sa nature indépendant de l'homme et sujet de Dieu seul; elle donne au *pouvoir* une idée sévère de ses devoirs, en lui apprenant qu'il tient son autorité de Dieu même, et qu'il lui doit compte de l'usage qu'il en a fait : elle lui dit que s'il néglige de légitimer sa puissance, en l'employant à faire régner les lois naturelles ou di-

vines des sociétés, il cesse d'être le ministre de la bonté de Dieu sur les hommes, et il n'est plus que l'instrument de sa justice.

2. Personne, en effet, ne peut soutenir que le pouvoir puisse avoir sa source réelle dans la pensée si incertaine, dans la conscience si faible de l'homme; et tout esprit sérieux, tout écrivain de bonne foi, reconnaîtra l'éternelle vérité de l'antique axiome : tout pouvoir vient de Dieu : *omnis potestas à Deo.* Les faits confirment cette assertion : le plus célèbre défenseur des théories démocratiques, M. de Lamennais, a proclamé dans l'*Avenir* la haute vérité sociale enseignée par M. de Bonald à la tête de sa Législation primitive. Il y a peu de temps, M. Guizot, avec les mots de *justice* et de *raison*, a soutenu la même théorie sous d'autres termes, et un écrivain du *National*, répondant à M. Guizot, a consacré le même principe, en employant des termes en harmonie avec les habitudes de ses lecteurs, que la philosophie de M. de Bonald effrayait.

3. Tous les partis s'entendent donc aujourd'hui sur le principe, sur l'origine du pouvoir, qui est Dieu. Reste l'immense difficulté de l'application, difficulté que M. de Bonald résout ainsi :

M. de Bonald voit dans la famille l'origine de l'Etat, et il compare le roi au *père.* « Aussi, dit-il, les premiers rois conservèrent-ils tous les caractères du père de famille. Il y eut en Egypte des dynasties de rois pasteurs ; les trônes, en Orient, furent et sont encore le lit où le vieillard reposait ses membres fatigués ; le sceptre était le bâton qui affermissait ses pas chancelants, et le diadème, le bandeau qui couvrait son front dégarni.

Y a-t-il dans cette origine naturelle, et on peut dire historique du pouvoir public, la plus légère trace de souveraineté populaire ? Et le peuple, qui, comme dit Montesquieu, a toujours trop ou trop peu d'action, avec cent mille bras quelquefois renverse tout, et avec cent mille pieds ne va que comme un insecte ; le peuple n'a-t-il pas été trop heureux d'obéir à qui a su diriger son action et régler ses mouvements ? Veut-on qu'il ait appelé lui-même celui qui devait le sauver ? Mais alors cet homme s'était fait connaître à lui par des qualités qui avaient subjugué son admiration, et ne lui avaient plus laissé la liberté du choix. C'était un pouvoir secrètement conçu dans la société, et qui attendait le moment d'éclore, comme dans nos sociétés, l'enfant roi encore dans le sein de sa mère.

4. Un des caractères de M. de Bonald, dit M. Duquesnel, c'est l'immobilité de sa pensée, immobile parce qu'elle est profonde. Dans un laps de plus de trente ans, on n'aperçoit en elle aucune modification. Deux idées fondamentales se reproduisent dans toutes ses œuvres : l'origine divine du langage, et dans l'ordre social, sa trinité du pouvoir, du ministre et du sujet. Dans tous ses écrits de publiciste, cette proposition est le centre de sa sphère ; c'est le soleil qui répand la clarté sur les planètes qui l'environnent. Il étudie la famille, la religion, l'Etat, et il rencontre partout son idée mère :

Dans la démocratie proprement dite, il y a confusion de personnes, ou plutôt il n'y en a qu'une. Le peuple est souverain, alternativement pouvoir, ministre, sujet : et il n'y a ni hérédité, ni fixité, mais une mobilité perpétuelle, et c'est ce qui en fait le plus orageux, et par conséquent le plus imparfait des gouvernements.

Il retrouve ses trois personnes dans les langues, *je*, *tu*, *il*; et ses pages sur ce sujet sont d'un sens philosophique très-ingénieux. Appliquant sa théorie du pouvoir à Dieu lui-même, il arrive à cette magnifique conclusion :

Dieu, intelligence suprême, est donc le pouvoir universel de toutes les intelligences ; à ce pouvoir universel répondra donc, suivant l'analogie la plus exacte du langage, un sujet universel ou l'universalité des hommes ; car il n'y a pas de pouvoir sans sujet, comme il n'y a pas de cause sans effet.

Mais il n'y a pas de pouvoir et de sujet sans ministre, ou moyen intermédiaire entre l'un et l'autre ; comme il n'y a pas de cause et d'effet sans moyen entre l'un et l'autre.

A ce pouvoir universel, à ce sujet universel, répondra donc aussi un ministre universel ; et voilà la société universelle formée de trois personnes, pouvoir, ministre, sujet, qui embrassent l'universalité des êtres intelligents : cette société est le christianisme, ou la religion universelle, ou catholique, suivant la force du mot grec (*Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*).

5. M. de Bonald doit être considéré comme un des plus puissants adversaires de l'école matérialiste. Personne n'a fait ressortir avec plus de talent le blasphème hideux de ces philosophes qui ont voulu abaisser l'homme jusqu'à la bête, en voyant dans les sens l'origine de toutes ses idées. Il montre le mensonge de ces doctrines, et par

le raisonnement et par les excès affreux qu'elles enfantent. Comme dans toutes les sciences il faut partir d'un fait reconnu vrai qui serve de base à l'édifice. M. de Bonald cherche ce fait fondamental en métaphysique, et il s'arrête à l'origine divine du langage. On lui a dit qu'il n'avait pas assez démontré cette origine; on peut répondre qu'il a démontré l'impossiblité pour l'homme de créer le langage, et ici Bossuet et Rousseau se sont rencontrés dans un même pressentiment. Les pages de M. de Bonald sur ce grave sujet sont d'une clarté remarquable; toute sa métaphysique en découle.

Puisque l'homme parle, et qu'il n'a pu inventer le langage, il faut nécessairement que ce langage lui ait été transmis par une puissance supérieure. Voici d'abord Dieu qui apparaît. L'auteur arrive ensuite à classer nos connaissances en deux familles : les vérités particulières ou les faits physiques et sensibles, dont la notion nous est acquise par les sens, et les vérités sociales, objet des idées générales, dont la notion nous est donnée par la société et qui ont été primitivement révélés à l'homme par Dieu. Ce sont les idées innées de Platon. De là M. de Bonald passe aux conséquences de son principe par rapport à la société et à ses lois, qui reposent, selon lui, sur les vérités religieuses révélées à l'homme par Dieu au moyen du langage.

6. M. de Bonald s'est surtout attaché, dans ses *Recherches philosophiques*, à combattre le matérialisme. Il a déployé dans cette lutte un magnifique talent; son style est partout d'une clarté parfaite, ses raisonnements sont invincibles, et ils ont tué l'école matérialiste pour tous les esprits de bonne foi.

On doit encore à M. de Bonald plusieurs écrits importants, tels que le *Divorce considéré au* XIXe *siècle relativement à l'état domestique et à l'état public de la société;* des *Réflexions sur l'intérêt général de l'Europe*, etc.

7. Après M. de Bonald, nous placerons M. de Châteaubriand, non qu'il se soit occupé de philosophie ou de religion proprement dite, mais parce qu'il a plus que

tout autre contribué à la réaction qui s'est opérée au commencement du XIX[e] siècle contre les systèmes révolutionnaires.

FRANÇOIS-AUGUSTE DE CHATEAUBRIAND, dit M. Sainte-Beuve, naquit en 1769, à Saint-Malo, dans une maison voisine de celle où devait naître, quelques années plus tard, M. de Lamennais. Son père descendait des anciens Châteaubriand de Beaufort, qui se rattachent aux premiers comtes, ensuite ducs de Bretagne. Elevé d'abord sous les yeux d'un père dur et révéré, d'une mère pieuse, mélancolique et cultivée, le jeune Auguste fut mis ensuite au collége de Dol où il apprit Bezout, pour entrer dans la marine royale, suivant l'usage des cadets en Bretagne. Il passait ses vacances à Combourg, terre que son père avait rachetée du maréchal de Duras. De Dol, le chevalier de Châteaubriand alla achever ses études à Rennes, puis il resta quelques mois à Brest, au milieu des constructions navales, comme Télémaque à Tyr, mais sans Mentor [1]. Ses instincts de voyageur se déployèrent et s'irritèrent en présence de cette mer naufrageuse, son idole, dit-il, et son image. Toutefois, de retour à Combourg, il déclara qu'il renonçait à la marine ; on décida qu'il embrasserait l'état ecclésiastique, et le chevalier allait sans cesse de Combourg à Dinan, de Dinan à Combourg, jusqu'à ce qu'on s'accoutumât à le laisser à demeure au château. Retiré le soir dans son donjon à part, le jeune homme, plein des légendes et du génie du lieu, commençait une poétique incantation : il évoquait sa *Sylphide*. C'était le composé de toutes les femmes qu'il avait entrevues ou rêvées, des héroïnes de l'histoire ou du roman, des châtelaines du temps de Galaor et des Armide. Triste, dégoûté de tout, il essaya de mourir ; il s'enfonça dans un bois avec son fusil chargé de trois balles ; l'apparition d'un garde l'interrompit. Il fit une maladie mortelle. Guéri, il était près de s'embarquer à Saint-Malo pour les Grandes-Indes, quand on le rappela pour un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. C'était en 1786. Il quitta son père pour la dernière fois.

[1] Mémoires d'outre-tombe.

Au commencement de la révolution, et par suite d'une insurrection des régiments, M. de Châteaubriand, dévoré de l'instinct des voyages, voulant visiter les scènes naturelles de ce poëme des *Natchez* qu'il méditait déjà, rêvant aussi la découverte du passage polaire, partit pour l'Amérique, muni des conseils et des instructions d'un savant. Durant son séjour dans cette partie du monde, il composa les *Natchez*, dans lesquels il peignit avec les couleurs locales les mœurs et les coutumes des peuplades qu'il avait visitées. Ce poëme, oublié pendant vingt ans dans une obscure maison de Londres, et dont il ne restait que les épisodes de *Réné* et d'*Atala*, ne fut publié par son auteur qu'avec le *Voyage en Amérique.*

8. Instruit que la guerre allait éclater, M. de Châteaubriand revint en Europe en 1792. Il s'y maria, entra dans l'armée de Condé, et fut blessé d'un éclat d'obus au siége de Thionville. Cet accident, joint à de cruelles maladies, le força de passer en Angleterre, où il vécut dans la misère, l'abandon et l'oubli. Ce fut là qu'il publia, en 1797, son *Essai sur les révolutions.* Pendant ce temps, son frère mourut sur l'échafaud, et sa mère dans une prison. A cette dernière nouvelle, il conçut la pensée, il fit le vœu du *Génie du christianisme.* En 1800, il revint en France avec M. de Fontanes, littérateur distingué, dont l'amitié lui était acquise. Il concourut à la rédaction du *Mercure*, et en 1802, il publia son *Génie du christianisme*, dont le succès prodigieux le dédommagea des pertes qu'il avait jusqu'alors essuyées. Jaloux de l'attirer dans son parti, Bonaparte, qui gouvernait la France, favorisa cette publication, et en nomma l'auteur secrétaire d'ambassade à Rome. M. de Châteaubriand renonça bientôt à cette place, à cause de l'indignité des instructions qui lui étaient transmises. Il se démit également de l'emploi de ministre de France dans le Valais, le jour même où il apprit la mort de l'infortuné duc d'Enghien. Resté sans autre ressource que son talent, il partit en 1806 pour l'Egypte, se rendit à Jérusalem, alla vi-

siter l'Afrique, et rentra en France par l'Espagne en 1807. Il écrivit aussitôt dans le *Mercure* quelques articles sur le voyage de M. de Laborde dans cette dernière contrée, et sous prétexte de tracer le portrait de Tibère, il peignit celui qui régnait alors sur la France. Cette hardiesse fit perdre à son auteur la propriété du *Mercure*. Peu de temps après, il publia les *Martyrs*. Cet ouvrage fut critiqué avec fureur. Un chagrin plus cuisant se joignit à celui que lui causaient ces attaques. Son cousin Armand de Châteaubriand fut arrêté en Normandie, chargé des ordres du roi Louis XVIII. Ce malheureux jeune homme, ayant été mis en jugement et condamné, fut exécuté, malgré les efforts du vicomte de Châteaubriand. En 1811, il publia son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, composé comme les *Martyrs*, comme *Moïse*, à Aulnay, dans cette Vallée-aux-loups, près de ces arbres de tous les climats, qui lui rappellent les Florides ou la Syrie, et si petits encore qu'il leur donne de l'ombre quand il se place entre eux et le soleil. Nommé pour remplacer M. J. Chénier à l'Institut, il ne put y être admis, parce qu'il refusa d'effacer de son discours de réception le blâme qu'il n'avait pu s'empêcher de déverser sur les opinions et la conduite politique de son prédécesseur. En 1814, le vicomte de Châteaubriand contribua au retour des Bourbons par ses actions et par ses écrits. En 1815, il suivit le roi à Gand. Durant tout le cours de la Restauration, il prit une part plus ou moins active, plus ou moins heureuse aux affaires publiques, soit comme homme d'Etat, soit comme ministre, soit comme membre de l'opposition. Depuis 1830, il s'occupe de rédiger des *Mémoires* qui ne doivent être publiés qu'après sa mort, et dont de curieux morceaux ont déjà transpiré dans le public.

9. Considérons maintenant M. de Châteaubriand comme écrivain religieux, comme romancier, comme poëte, comme critique, comme historien et comme publiciste.

10. M. de Châteaubriand entra avec le siècle, du premier pas, dans la gloire. Rien de lui n'était connu jusque là ; l'*Essai sur les révolutions*, publié en Angleterre, n'a-

vait nullement pénétré en France ; quelques articles du *Mercure* et les promesses de M. de Fontanes présageaient depuis plusieurs mois aux personnes attentives un talent nouveau, quand le *Génie du christianisme* remplit l'horizon de ses subites clartés. Cette brillante production d'un des plus poétiques peintres de la France s'adressait à l'imagination et au cœur. Elle excita l'admiration pour un culte qui savait inspirer de si belles et de si touchantes pages. A la puissance que ce livre aurait eue dans tous les temps, se joignit celle de l'étonnement et du contraste : il venait en effet au milieu des bruits discordants d'un philosophisme aussi opposé à la poésie qu'à la religion. Au sein de ce désert aride et desséché, le *Génie du christianisme* fut comme une oasis de fraîche verdure et de fleurs parfumées. Toutes les âmes qui n'avaient pas encore été flétries s'épanouirent à ces douces émanations de l'imagination humaine. La religion apparaissait parmi les objections du matérialisme, la poésie grande et rêveuse, parmi les cris de la débauche ou les petites voix musquées des poëtes de boudoirs et de ruelles. Il y eut un élan d'enthousiasme, que s'efforça en vain de retenir la critique de profession, trop souvent inepte et passionnée.

11. A la suite de cette grande œuvre, parurent les épisodes de *Réné et d'Atala*, qui ébranlèrent, dit M. Duquesnel, toutes les imaginations comme révélation d'une nouvelle poésie, de passions plus profondes, d'une rêverie vague, mais immense, inconnue aux littératures antiques. Toutefois nous devons dire que la lecture de ces chefs-d'œuvre n'est pas sans danger pour tous les âges de la vie. Réné offre un triste exemple : ce rêveur mélancolique nourrit une passion plus criminelle que les passions ordinaires, et il mérite dans le livre, comme dans sa personne, les reproches sévères que lui adresse le missionnaire du fort Rosalie. Atala est plus belle dans sa mort que dans sa fuite, et le tableau de cet amour au désert n'est pas tout à fait à l'abri de reproches ; le cadre magnifique qui entoure cette aventure peut seul faire

oublier tout ce qu'elle a de dangereux pour la jeunesse encore pure et innocente.

12. Les *Martyrs*, qui furent publiés quelques années après, eurent moins d'effet, parce qu'ils se rapprochaient plus des formes connues, parce qu'ils soulevaient moins de ces passions qui fermentent dans tous les cœurs. Moins réels qu'*Atala* et surtout que *Réné*, c'est tantôt une imitation savante de la poésie homérique, tantôt une imitation des Livres saints. C'est une diction d'une élégance antique, peut-être trop académique. L'épisode de *Velléda* est ce qui frappe le plus, parce qu'il est original. M. de Châteaubriand s'est inspiré du ciel âpre de sa vieille Bretagne ; il a reproduit avec une magie de talent extraordinaire les côtes sauvages de l'Armorique, ses rocs noirs battus de vagues écumantes, ses granits caverneux si pleins de mystères aux pâles rayons de la lune.

13. Les *Natchez* n'ont pas eu tout l'éclat que jette ordinairement le grand nom de leur auteur. Ils semblent une ébauche de génie, mais une ébauche. La composition est sans unité de forme : la première partie a la marche du poëme antique ; la deuxième, celle du roman moderne. Ceci indique que l'auteur a changé sa manière de sentir l'art, lorsqu'il est parvenu à la moitié de sa course. Tels qu'ils sont, *les Natchez* renferment des beautés d'un ordre très-élevé, entre autres les peintures de la vie sauvage, la variété et l'animation de tous les caractères, la peinture ingenieuse et élégante du siècle de Louis XIV, faite par Chactas, etc. ; mais on peut, on doit blâmer l'horreur du dénouement et certains détails trop vifs, trop nus des passions.

Le *Dernier des Abencerrages*, publié, comme *les Natchez*, sous la Restauration, est un petit poëme plein d'élégance et de grâce ; on y trouve plus de naturel et moins d'efforts que dans les autres romans.

14. M. de Châteaubriand, toujours poëte dans sa prose, l'est beaucoup moins dans ses vers. La tragédie de *Moïse* a des parties remarquables comme imitation du langage

biblique ; mais on y sent trop que la versification n'est pas la langue qu'il faut à l'illustre écrivain.

15. Comme historien, M. de Châteaubriand a plus de droits que comme poëte à notre admiration. Son *Essai sur les Révolutions* présente des aperçus très-fins et très-judicieux, joints à de graves erreurs que l'auteur a depuis sévèrement condamnées. Sa *Vie du duc de Berri* est un chef-d'œuvre, comme son livre *sur les Stuarts*. Après ces publications, le bruit se répandit que M. de Châteaubriand préparait une histoire de France, et c'était une nouvelle accueillie avec enthousiasme : le public fut un peu déçu lorsque apparurent les *Etudes historiques*. L'admirable écrivain renonçait à élever l'édifice, troublé qu'il était par l'âge et par les trônes qui tombaient à ses pieds. Il nous donnait seulement les fragments qui se trouvaient achevés. Puis, comme s'il tenait à ne pas tromper tout à fait l'attente de la France, il analysait les parties de l'histoire qu'il n'avait pu écrire. Plusieurs fragments de cet ouvrage sont de nature à nous inspirer des regrets bien vifs ; on y retrouve la poésie et le charme qui caractérisent l'auteur du *Génie du Christianisme*, ce mélange d'élégance attique et d'esprit gaulois qui est si ravissant chez le grand poëte de la Bretagne.

16. Dans ses écrits de publiciste se révèle aussi toute la vigueur de son génie. Ses brochures de *Bonaparte et des Bourbons*, de la *Monarchie selon la Charte*, *sur la Liberté de la Presse* et *sur la Censure ;* ses *Lettres à un Pair de France*, ont survécu aux circonstances qui les ont fait naître. La manière de M. de Châteaubriand dans ces écrits porte le cachet d'une sévère probité politique. Il dit simplement ce qu'il pense, sans artifice et sans arrière-pensée : le langage si poétique de l'auteur du *Génie du christianisme* a disparu pour faire place à la langue positive des affaires, transformation frappante autant qu'admirable dans l'une des imaginations les plus ardentes de notre époque.

17. M. de Châteaubriand appartient à la critique de

ces dernières années par plusieurs morceaux des *Etudes sur les historiens*, et par son *Essai sur la littérature anglaise*. Ce qui regarde Milton, qu'il traduisait pendant qu'il écrivait cet essai, est beau et vrai, selon nous; le morceau sur Shakspeare présente de magnifiques parties; mais il nous a paru très-incomplet et renfermant moins d'idées que les chapitres de M. Schlegel sur ce grand poëte. Après cela, ce livre est plein de lacunes, il ne fait guère que mentionner Pope et Dryden; le vieux Spenser n'est qu'entrevu. Tous les poëtes contemporains, Byron et Beattie exceptés, sont négligés, entre autres Wordsworth et mistress Hemans.

18. Enfin disons un mot des *Mémoires d'outre-tombe*, qui ne sont connus que par quelques lectures faites chez la célèbre madame Récamier. Ils se composent de trois ensembles distincts : le premier, dont la rédaction remonte à 1811 et s'achève en 1822, comprend les trente premières années de sa vie jusqu'en 1800; le troisième, dont la rédaction est de 1833, comprend les deux voyages de M. de Châteaubriand à Prague, le voyage à Venise, les diverses relations avec la famille royale légitime, dans cette même année. Ces deux ensembles sont achevés. Le corps intermédiaire du récit, les trente années de l'Empire et de la Restauration n'étaient encore, en 1834, tracées que par endroits et ne présentaient pas encore un ensemble suivi. Ce sera un monument sans pareil; puissions-nous ne le connaître en entier que dans de longues années!

19. Au même rang que MM. de Bonald et de Châteaubriand se place un étranger, le comte DE MAISTRE, dont tous les écrits sont français par le langage, comme par le cœur. Ambassadeur de Sardaigne à la cour de Russie, il a composé plusieurs ouvrages extrêmement remarquables, entre autres, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, les *Considérations sur la France*, le *Livre du Pape, de l'Eglise gallicane*, etc.

20. M. de Maistre a peut-être été amené à écrire les *soirées de Saint-Pétersbourg*, par le souvenir des dialogues de Platon. Il y a l'élévation du philosophe grec et

aussi son ironie mordante. Ce livre qui remue tant et de si hautes questions, est, dit M. Duquesnel, une lecture charmante pour tout esprit habitué aux contemplations philosophiques. La question fondamentale de l'ouvrage, le *Gouvernement temporel de la Providence*, comprend toute l'existence de l'homme. Le bonheur, cet inépuisable thème que le genre humain varie sur tous les tons, depuis Salomon jusqu'au comte de Maistre, préoccupe continuellement la pensée du philosophe catholique. Il répond à cette objection, que le méchant triomphe sur la terre et que le juste souffre. Il démontre que le bonheur attribué au méchant n'est qu'une mensongère apparence, et que si le juste souffre, ce n'est pas comme juste, mais comme faisant partie de l'humanité, soumise à la souffrance par suite du péché originel. Et en vérité, cette grande déchéance qui se retrouve dans toutes les religions de la terre, est le seul moyen d'expliquer la vie étrange que nous traînons ici-bas.

Tout est admirable dans les soirées de Saint-Pétersbourg.

Quelle profondeur d'idées et quel charme d'expressions! Comme le comte de Maistre est éloquent lorsqu'il parle de la guerre, de la mort, de la prière, des souffrances du juste, de la poésie, de presque toutes les grandes questions qui occupent l'esprit de l'homme! Quelle verve dans la satire!

21. M. de Bonald a dit du *Livre du Pape*, que les rois devraient toujours l'avoir sur leur bureau. C'est le grand écrit catholique du siècle. Le but principal de l'auteur est de démontrer que le jugement du souverain pontife n'est pas un droit, mais un moyen de salut invoqué par les nations dans le moyen-âge, placées qu'elles étaient entre deux abîmes, la tyrannie du souverain et la révolte du peuple : abîmes encore ouverts sous nos pas aujourd'hui, et que l'autorité pontificale pourrait seule combler ou fermer. Il ressort de cet ouvrage que l'époque la plus normale du monde a été celle où les souverains pontifes présidaient à tout l'ordre spirituel;

que la seule espérance des peuples est dans l'unité catholique, et qu'enfin en dehors de la juridiction spirituelle des papes, il n'y a que les deux abîmes que nous venons de nommer.

22. Le livre de l'*Église gallicane* devait, dans l'origine, former le V[e] livre du *Pape*, C'est une lutte spirituelle contre le jansénisme et le gallicanisme : la critique de Port-Royal, la censure de Pascal, la condamnation absolue de la Déclaration de 1682, malgré le respect qu'inspire à M. de Maistre la grande ombre de Bossuet. C'est réellement un corollaire de l'ouvrage précédent; il offre mille preuves de la verve mordante et pleine d'élégance, qui est une partie bien brillante du talent de Joseph de Maistre.

23. Félicité-Robert de Lamennais naquit en 1782 à Saint-Malo, d'une famille d'armateurs et de négociants qui venait d'être anoblie, pour avoir nourri à grands frais la population dans une disette. Sa première enfance jusqu'à huit ans fut extrêmement vive et pétulante. Vers neuf ans, cette perpétuelle activité se tourna en entier du côté de l'étude, de la lecture et de la piété. Il commença de s'appliquer au latin; mais bientôt les événements de la révolution le privèrent de maître ; il était à peine capable de sixième : son frère, un peu plus avancé que lui, le guida pendant quelques mois et le mit presque tout de suite aux *Annales de Tite-Live*. Après quoi, le jeune Félicité ou Féli, comme on disait par abréviation[1], livré à lui-même et altéré de savoir, lut, travailla sans relâche et se forma seul. C'était à la campagne, chez un oncle qui avait une belle bibliothèque : l'enfant s'y introduisait, enlevait les livres et les dévorait ; il ne se couchait qu'avec son volume. Pièces de théâtre, romans, histoire, voyages, philosophie et sciences, tout y passait, tout l'intéressait ; mais il goûtait les *Essais de morale* de Nicole plus que le reste : à dix ans, il avait lu Jean-Jacques, mais sans en rien conclure contre la religion. On voit d'où lui vien-

[1] Ses disciples entre eux l'appellent encore maintenant *M. Félix*. Voyez M. Sainte-Beuve. *Critiques et Portraits.*

nent les habitudes solides et anciennes de son style. Il s'essayait dès lors à de petites compositions sur le *Bonheur de la vie champêtre,* par exemple. Vers douze ans, il apprit le grec et parvint à le savoir très-bien, sans autre secours que les livres. Sa dévotion, malgré tant de lectures mélangées, continuait d'être pure et ardente ; il allait souvent en secret adorer le Saint-Sacrement dans les chapelles d'alentour. En 1796 ou 97, il envoya au concours d'une académie de province un discours dans lequel il combattait avec beaucoup de chaleur la moderne philosophie, et qu'il terminait par un tableau animé de la Terreur. L'âge des passions et des emportements survint ; il passa, à ce qu'il paraît, dans un état, non pas d'irréligion, mais de conviction rationnelle sans pratique. Le christianisme était devenu pour le brillant jeune homme une opinion très-probable qu'il défendait dans le monde, qu'il produisait en conversation, mais qui ne gouvernait plus son cœur ni sa vie. Il avait une passion extrême pour faire des armes et donnait souvent à l'escrime des journées entières, symbole de polémique future, si l'on veut. De plus il nageait avec excès et jusqu'à l'épuisement, ainsi que Byron ; il aimait les violentes courses à cheval dans le goût d'Alfieri, de même qu'aux champs, il grimpait à l'arbre comme un écureuil. Entre son retour complet à la religion et sa tonsure, entre sa tonsure et son entrée définitive dans les ordres, plusieurs années se passèrent pour M. de Lamennais ; il ne fut tonsuré en effet qu'en 1811, et ordonné prêtre qu'en 1817.

24. Dès 1807, nous voyons paraître de lui une traduction exquise du *Guide spirituel,* petit livre ascétique du bienheureux Louis de Blois. La préface, aussi parfaite de style que tout ce que l'auteur a écrit plus tard, respire un parfum de grâce céleste, une ravissante fraîcheur de spiritualité. Les *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, qui furent imprimées un an après, mais que la police de Bonaparte arrêta aussitôt, appartiennent au contraire à la lutte hardie de l'apôtre avec le siècle, et en sont comme le premier défi. M. de Lamennais s'y élève déjà

contre l'indifférence glacée qui ne prend plus même assez d'intérêt à la religion pour la combattre. C'est au matérialisme philosophique qu'il rapporte particulièrement ces effets, et il en poursuit la source chez Voltaire, chez Condillac et jusque chez Locke. Le style s'y montre en beaucoup d'endroits ce qu'il sera plus tard ; mais les idées théoriques, trop peu dégagées, ne le soutiennent pas encore.

25. La *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques*, publiée en 1814 aux premiers jours de la Restauration, avait été composée, à partir de 1811, au petit séminaire de Saint-Malo, où M. de Lamennais était entré en prenant la tonsure. Il y enseignait les mathématiques, et c'est à ses heures de loisir, sur les cahiers de son frère, fondateur et supérieur du séminaire, qu'il rédigea cet ouvrage de théologie. Mais le moment approchait où M. de Lamennais allait faire explosion par un ouvrage qui lui fût tout à fait personnel.

26. Au XVIIIe siècle, l'anarchie avait eu ses séides, et l'athéisme, ses apôtres. C'était le chaos de la société. La France, effrayée, revint bientôt à reconnaître l'existence de l'Etre suprême, l'immortalité de l'âme, et le besoin de lois qui fussent en harmonie avec ces vérités. Mais la haine de la religion catholique restait dans les cœurs. On continuait à proscrire les ministres de son culte : on n'était encore revenu que de l'athéisme et de l'anarchie. Ce fut alors que parurent la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, la *Législation primitive* et le *Divorce*. La philosophie moderne confondait dans l'homme l'esprit avec les organes; dans la société, le souverain avec les sujets; dans l'univers, Dieu-même avec la nature, et détruisait ainsi tout ordre général et particulier, en ôtant tout pouvoir réel à l'homme sur lui-même, aux chefs des Etats sur le peuple, à Dieu même sur l'univers. M. de Bonald, ramenant parmi nous la métaphysique des Platon, des Descartes, des Malebranche, des Leibnitz, la politique des Bossuet, des Domat, des d'Aguesseau, des Fénelon, plaça de nouveau la religion à la tête de la société et de

toutes les pensées de l'homme. Personne mieux que lui n'a prouvé l'union intime de la religion et de la société; et en métaphysique, comme nous l'avons vu, ses idées sur la parole jettent les plus grandes lumières sur cette science, et la lient d'un nœud indissoluble à la révélation. C'est ainsi que la raison éloquente de M. de Bonald vengeait le catholicisme de la politique de Rousseau et de la métaphysique d'Helvétius.

Mais il était un genre d'attaque plus frivole et par conséquent plus répandu. Voltaire dans le dernier siècle, Parny au commencement de celui-ci, avaient prodigué au christianisme leurs insultes, leurs sarcasmes et leurs calomnies. Pour beaucoup d'esprits, la religion était une vieille et triste superstition, production informe du moyen âge, dont la politique pouvait s'accommoder, mais qui n'était faite que pour le peuple. Le *Génie du christianisme* parut. Alors furent développées les beautés poétiques et morales du christianisme; alors on vit ce que les arts, le génie, les lettres, les sciences mêmes, devaient à une religion dont l'objet est le perfectionnement de l'homme tout entier. M. de Châteaubriand s'attacha à montrer ses rapports avec l'imagination, le sentiment et toutes les facultés de l'homme; et dans un style plein de charmes et brillant d'imagination, il prouva que tout tient dans l'homme au sentiment religieux, et que le christianisme offre ce sentiment dans toute sa pureté. Les ennemis du christianisme ne s'avouèrent pas vaincus; ils répondirent à M. de Bonald que ses écrits étaient de la métaphysique, à M. de Châteaubriand, que les siens étaient de la mythologie, et abandonnant le système d'Helvétius et les sarcasmes de Voltaire, ils se réfugièrent dans l'indifférence. C'est là que M. de Lamennais vient les attaquer. C'est en vain qu'ils voudraient s'arrêter dans ce retranchement; leur redoutable adversaire leur enlève cette dernière défense.

27. Les divisions du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* annoncent un esprit lucide, mêlé aux choses de son temps. Le philosophe ré-

pond d'abord à la phrase des cafés, que la religion est bonne pour le peuple; puis il s'attaque aux hommes qui, tenant pour douteuse la vérité de toutes les religions positives, croient que chacun doit suivre celle où il est né, et ne reconnaissent de religion incontestablement vraie que la religion naturelle. Enfin il s'adresse à ceux qui font un triage dans les vérités d'une religion dont ils admettent l'origine divine. C'est suivre l'erreur dans toutes ses ramifications : M. de Lamennais la combat en athlète vigoureux. Le succès fut grand dans le monde comme dans l'Eglise,

28. Le style de cet ouvrage possède au plus haut degré la beauté propre, je dirai presque la vertu inhérente au sujet : grave et nerveux, régulier et véhément, sans fausse parure ni grâce mondaine, style sérieux, convaincu, pressant, s'oubliant lui-même, qui n'obéit qu'à la pensée, y mesure paroles et couleurs, ne retentit que de l'enchaînement de son objet, ne reluit que d'une chaleur intérieure et sans cesse active. Il y a nombre de chapitres qui nous semblent l'idéal de la beauté théologique, telle qu'elle resplendit en plusieurs pages de la *Cité de Dieu* ou de l'*Histoire universelle*, mais ici plus frugale en goût que chez saint Augustin, plus dilatée en doctrine que chez Bossuet. Ceux qui disent que le style de M. de Lamennais manque d'onction n'ont pas prononcé avec lui ces belles, ces humbles prières dont il interrompt par instants et confirme sa recherche ardente; ils n'ont pas tenu compte de cette intime connaissance morale, qui, sous l'autorité du précepte ou du blâme, décèle encore la tendresse secrète d'un cœur.

29. Le premier volume de l'*Essai* se termine par des considérations très-élevées sur l'importance de la religion par rapport à Dieu. A la rigueur, c'était un ouvrage fini. Deux années après, en 1819, le deuxième volume fut publié. La question de la *certitude philosophique* et de la *raison individuelle* souleva bien des orages; M. de Lamennais eut à combattre les philosophes et le clergé. Après les combats pour la raison individuelle,

sont venus ceux contre la certitude basée sur le *consentement général*. Cette doctrine du consentement fut justement blâmée par le saint Siége, en tant que *criterium* de la vérité. Les catholiques, au milieu du vaste doute dans lequel flotte l'humanité, croient fermement que Dieu a donné à l'Eglise mission d'enseigner les vérités religieuses. Il y a donc un immense danger à substituer à cet enseignement précis et constitué d'une manière si admirable, l'enseignement vague et indécis du genre humain. Pour tout catholique, il n'y a de vérité que celle qui est enseignée par l'Eglise.

La doctrine de la *raison générale* et de l'*autorité universelle*, tel est le germe de tous les écarts où M. de Lamennais est tombé depuis. Les deux derniers volumes de l'*Essai* ne sont trop souvent que de longues citations à l'appui du système de l'autorité. Quelques morceaux admirables sur les Juifs, sur les beautés de l'Ecriture sainte, sur Jésus-Christ, font regretter que M. de Lamennais se soit si rarement livré à sa verve, à ses inspirations; et qu'au lieu des preuves de son talent, il ait donné des preuves de son érudition.

30. En 1826, le *Livre de la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique*, excita toute une tempête. M. de Lamennais y cherche à démontrer cette proposition, que la religion en France est entièrement hors de la société civile et politique, et que par conséquent l'Etat est athée. Le pouvoir se crut intéressé à prouver par une amende l'erreur du philosophe illustre. Les libéraux de leur côté s'acharnèrent sur ce chapitre où M. de Lamennais examine et exalte le rôle de la papauté dans le moyen âge.

31. Dans le livre des *Progrès de la révolution*, publié en 1829, M. de Lamennais rompit plus que jamais avec les théories gouvernementales de cette époque. Il y arrive à cette conclusion, que de l'obligation où sont les rois d'obéir à la justice divine, découle, lorsqu'ils lui désobéissent, la nécessité d'une déposition par le peuple, dans un temps où les nations ne reconnaissent plus à

aucun pouvoir spirituel visible le droit de décider entre elles et leurs gouvernements.

32. Les *Lettres à monseigneur l'archevêque de Paris* ne sont, à proprement parler, qu'une défense de ce livre. C'est une démonstration nouvelle des idées fondamentales de l'ouvrage ; un spirituel et mordant pamphlet contre le libéralisme et le gallicanisme, en tant qu'ils isolent le pouvoir de toute dépendance religieuse, et par cela seul le livrent aux dangers qui accompagnent l'exercice d'une puissance arbitraire.

33. Lorsque survint la révolution de Juillet, M. de Lamennais rompit avec le passé et accepta les faits accomplis pour enter l'idée religieuse sur la démocratie. L'*Avenir* fut fondé avec cette devise : *Dieu et la Liberté*. Ce journal, sans contredit le plus élevé qui ait jamais parlé à la France, enthousiasma les intelligences d'élite, mais sans atteindre un grand nombre d'abonnés. Nous avons vu depuis deux journaux faire bien une autre fortune avec leur donnée économique. Les masses comprennent mieux une épargne de 40 francs que l'alliance de la religion et de la liberté.

Cependant les doctrines nouvelles, l'ardeur des écrivains à poursuivre le czar qui réprimait alors la Pologne, l'audace de leur parole, commencèrent à émouvoir le clergé catholique : des plaintes s'élevèrent de l'épiscopat, l'*Avenir* fut suspendu, et M. de Lamennais inclina son front de prêtre devant le saint Siége, et supplia le pape de décider entre lui et ses adversaires, se soumettant avec une profonde humilité au jugement du souverain pontife.

34. Il partit pour Rome avec deux de ses plus chers disciples, MM. de Montalembert et Lacordaire. Le pape ne se prononça pas aussitôt. A son retour, M. de Lamennais se retira en Bretagne, dans sa romantique solitude de La Chenaye. Cependant la condamnation de Rome ne tarda pas à paraître. M. de Lamennais essaya une soumission conditionnelle. Rome exigea une soumission entière et sans restriction aucune. La position devenait

critique. On attendait avec anxiété la décision du prêtre philosophe. Les incroyants le poussaient au schisme, les catholiques étaient effrayés. M. de Lamennais se soumit en termes absolus. Il y eut un cri de joie dans l'Eglise. Au dehors, une foule de jeunes gens qui étaient revenus aux idées religieuses, attirés par leur alliance avec la liberté, se séparèrent violemment. L'agence pour la défense de la liberté religieuse fut dissoute. Tout rentra dans le silence, et déjà l'on oubliait le prêtre éloquent et soumis, lorsque tout à coup un grand cri fut poussé qui plongea les uns dans un étonnement douloureux, les autres dans un paroxysme d'enthousiasme. Les *Paroles d'un Croyant* furent publiées.

Jamais tant de bruit ne se fit autour de quelques pages tombées de l'esprit d'un homme. Quelle en était la véritable cause ? La forme des *Paroles* est loin d'être neuve. Depuis Job et Isaïe, on a bien des fois essayé ce langage ; on n'y avait jamais vu qu'une imitation plus ou moins heureuse. Les œuvres de M. de Lamennais lui-même présentent, comme style, des pages supérieures à celles du *Croyant*, et l'accueil qu'elles ont reçu n'a pas eu ce fougueux emportement. C'est que, dit M. Duquesnel, ces pages répondaient aux passions qui bouillonnaient alors dans l'âme de milliers d'hommes froissés par l'ordre social, et d'autant plus impatients et en fermentation, que l'événement de Juillet avait ouvert aux imaginations brûlantes toute l'immensité du rêve. Jeunes et vieux, ouvriers et étudiants, déclamaient cet écrit qu'ils appelaient l'*évangile des peuples nouveaux*. Il y avait bien, au milieu de cette explosion, des juges qui admiraient peu ; mais leur voix était couverte par les cris de la foule. La plupart des puissants et des riches maudissaient l'auteur et le livre. Après la soumission absolue du prêtre, ce fut une désobéissance, une inconséquence énorme que rien ne peut justifier.

35. Après les *Paroles* parut le *Livre du Peuple*, où l'auteur semble avoir compris que le précédent ouvrage renferme trop de colère, trop d'éléments destructeurs.

Dans ce dernier opuscule, bien qu'on entende encore le lion rugir sourdement, l'amour domine tout l'ensemble, et l'idée du devoir y est plus apparente que celle du droit.

Telles sont, avec le livre des *Affaires de Rome*, les œuvres de cet homme plus coupable qu'illustre, plus à plaindre encore que coupable. Les *Affaires de Rome* sont pour nous le deuil de la foi perdue.

36. Parmi les hommes que l'on a nommés les disciples de l'abbé de Lamennais, l'abbé Ph. Gerbet occupe le premier rang par la force logique de son esprit, sa clairvoyance métaphysique et la tendresse rêveuse de son âme. En 1826, il publia une brochure de deux cents pages : *Des Doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la théologie.* Elle renferme plus de science philosophique que bien des œuvres volumineuses ; elle peut être considérée comme un auxiliaire puissant du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion.* C'est un combat contre le cartésianisme et le protestantisme, une nouvelle victoire contre la raison individuelle en faveur de l'autorité. Le disciple arrive aux mêmes conclusions que son maître ; mais il augmente leur force par des moyens qui sont à lui. Il ne s'y montre pas inférieur à M. de Lamennais, sous le rapport de l'enchaînement des idées et de la pénétration.

37. L'abbé Gerbet a donné ensuite des *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.* Il y a sur le style du dogme générateur une nuance un peu étrangère, quelque chose de l'Allemagne peut-être, dit M. Duquesnel, une sorte de vapeur légère à travers laquelle rayonne la lumière éblouissante. Les lecteurs sont aussi un peu dépaysés par les extraits des livres sacrés de l'Inde, que l'orientalisme moderne a déposés dans ce livre. Du reste, c'est une œuvre de philosophie chrétienne très-élevée, et l'on y trouve une foule de pages d'une pensée sublime, revêtue d'un style aussi élégant que pur.

38. Le *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, publié

en 1831, par l'abbé Gerbet, est un précieux résumé des discussions religieuses qui ont rempli des milliers de volumes, depuis les commencements du christianisme jusqu'aux glorieux combats soutenus par l'école catholique du XIXe siècle. Il ressort de ce résumé qu'au fond de toutes les luttes pour et contre la doctrine du Christ, apparaît la discussion fondamentale sur la certitude, c'est-à-dire le duel de la raison individuelle et de la raison générale, du rationalisme et de l'Eglise. Cet ouvrage est resté dans les bibliothèques du clergé, et est à peine connu du public.

39. Le travail de l'abbé Gerbet qui a été le plus généralement adopté par les lecteurs catholiques, est le *Cours d'introduction à l'étude des vérités chrétiennes*, qu'il publie dans l'*Université catholique.* Le beau dialogue de Platon et de Fénelon a enchanté tout le monde. Le cours de M. Gerbet continue à enrichir ce recueil, qui a reçu de si magnifiques éloges de la bouche de M. Guizot.

40. Le baron D'EKSTEIN, philosophe catholique, n'a rien formulé relativement aux doctrines générales qui se rencontrent dans les écrits de MM. de Maistre et de Lamennais. Ce qui distingue sa manière, c'est l'heureuse application qu'il fait de la croyance catholique aux mille questions d'art, de littérature et de philosophie. Son érudition est immense, son style quelquefois très-pittoresque, et quelquefois aussi très-obscur. M. d'Eckstein est un auxiliaire puissant de l'école catholique ; il a semé dans presque tous les champs cultivés par les croyants. Il a rédigé seul le *Catholique ;* il a travaillé à la *Revue européenne* et à la *France catholique ;* il écrit maintenant dans la *Revue française et étrangère.* La réunion de ses articles aurait un vif intérêt.

41. Au milieu de la renaissance catholique qui brillait sur la France, encore émerveillée des écrits de Châteaubriand, de Joseph de Maistre, de Lamartine et de l'abbé de Lamennais, M. DE GENOUDE, directeur de la *Gazette de France*, eut, dit M. Duquesnel, l'heureuse idée de traduire la *Bible.* Les premières parties publiées obtin-

rent un immense succès : les esprits étaient préparés à cette lecture ; les hommes du monde eux-mêmes adoptèrent la nouvelle version souvent éclatante de poésie. En effet, si les traductions précédentes, celle de Sacy, entre autres, pouvaient soutenir la comparaison dans les livres historiques et dans les peintures douces et pastorales, les livres lyriques étaient rendus avec une incontestable supériorité. L'heureux et nouveau traducteur conçut le projet de répandre dans la nation tous les grands livres du christianisme ; après la Bible, les *Pères de l'Eglise*, ces philosophes catholiques qui ont développé les doctrines de Jésus, et les ont défendues contre toutes les erreurs avec une gloire digne d'une si noble cause.

42. Après les Pères, est venue la science humaine ; c'est une noble idée que la collection qui porte le titre de *Raison du christianisme ;* elle a réuni les temoignages du génie humain en faveur de Dieu. Bacon, Képler, Galilée, l'Hôpital, Grotius, Arnauld, Nicole, Pascal, Malebranche, Bossuet, Abbadie, Bourdaloue, Fénelon, Massillon, Locke, Fléchier, Leibnitz, Clarcke, La Bruyère, Bentley, Saint-Réal, Addisson, Newton, Domat, d'Aguesseau, Young, Vauvenargues, Bullet, Lardner, West, Euler, Sherlock, Littleton, Bonnet, Montesquieu, Haller, Pope, La Harpe, Klopstock, Kant, Herder, Goëthe, Duvoisier, Stolberg, Erskine, Dulac, de Maistre, Schlegel, Cuvier, etc. ; telle est l'imposante assemblée qui proclame dans ce livre la raison du christianisme. Le public a entendu sa voix.

43. Après cette œuvre, M. de Genoude a publié l'*Ouvrage du célèbre apologiste anglais Wiseman*, principal du collége anglais de Rome, docteur en théologie, et professeur de l'université romaine. Ce livre pourra avoir un grand retentissement en Angleterre. Le protestantisme, dit M. Duquesnel, y est broyé sous les coups de la raison et de l'étude. Wiseman est surtout remarquable par l'universalité de ses connaissances. Il puise ses preuves nonseulement dans les origines, les traditions et les littératures des peuples, qu'il a étudiées profondément, mais

dans la géologie, l'ethnographie, l'histoire physique de l'homme, l'archéologie ; le monde oriental lui a fourni des arguments précieux.

Tel est, avec la réimpression de Malebranche et une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'ensemble des travaux de M. de Genoude, qui a bien mérité du catholicisme et de la civilisation.

44. M. DE LAURENTIE doit être cité au nombre des écrivains qui ont bien mérité aussi de l'école catholique. Journaliste éminent, il ne s'est pas moins fait remarquer dans le genre historique : nous lui devons déjà l'*Histoire des ducs d'Orléans*, et la grande *Histoire de France*, dont il a mis au jour plusieurs volumes, dotera enfin notre pays d'un monument qui lui manque encore. Comme littérateur, on lui doit un écrit *sur l'étude et l'enseignement des lettres*, destiné à les ramener à leur véritable et double but, la religion et la morale ; des *Études littéraires et morales sur les Historiens latins*, une *Introduction à la Philosophie*, *de la Justice au* XIXe *siècle*, *des Constitutions démocratiques*, etc., tous ouvrages écrits avec élégance et plus recommandables encore par l'excellence de leurs doctrines.

45. M. ROSELLY DE LORGUES a publié, en 1835, le *Christ devant le siècle*, ouvrage dont le succès a été brillant. C'est un précieux résumé de ce que les sciences physiques et morales ont enseigné en faveur du catholicisme, surtout des découvertes les plus récentes, qui ont rejeté si loin les rêveries fantastiques des Dupuis et des Volney. On remarque, au commencement de ce livre, un résumé historique qui comprend le XVIIIe et le XIXe siècle ; il est écrit avec une verve très-spirituelle. La phrase y a une allure vraie et dédaigneuse qui entraîne ; une conviction profonde apparaît dans chaque ligne. Le chapitre sur les prophètes n'est pas moins digne d'attention ; c'est un traité de la prophétie complet, et nouveau dans plusieurs parties.

46. On doit encore à M. Roselly de Lorgues le *Livre des Communes*, l'ouvrage français qui donne l'idée la plus

haute des fonctions saintes de l'instituteur. L'auteur est frappé de la nécessité de les mettre à l'abri des soucis abrutissants de la misère : il demande que l'instituteur soit assimilé par l'Etat aux magistrats de paix, et au ministre du culte dans le traitement, variable selon l'importance des villes et des localités. Et c'est de toute raison, car l'Etat doit au moins nourrir ceux qui préparent l'avenir de la patrie.

47. Ici, nous rencontrons un homme dont l'enseignement a retenti en France depuis quelques années. Disciple de M. Cousin, et l'un des élèves les plus distingués de l'Ecole normale, M. Bautain se fit remarquer dès l'abord par sa patience, sa pénétration et son amour sincère pour la vérité. Il fut désigné pour aller prêcher l'éclectisme à Strasbourg et devint bientôt le centre d'un mouvement catholique dans l'est de la France. Il arriva à la foi par le dégoût de la science, qui n'apprend rien de complet :

J'ai raisonné avec Aristote, j'ai voulu refaire mon entendement avec Bacon, j'ai douté méthodiquement avec Descartes, j'ai essayé de déterminer avec Kant ce qu'il m'était possible et permis de connaître, et le résultat de mon raisonnement, de mon renouvellement, de mon doute méthodique, a été que je ne savais rien et que peut-être je ne pouvais rien savoir. (*Discours sur la morale de l'Evangile comparée à celle des philosophes.*)

L'étude de l'Evangile conduisit bientôt M. Bautain à la foi et à une vive pratique : il se fit prêtre. Alors on vit de jeunes hommes épris des doctrines rationalistes, se presser autour de la chaire du nouvel apôtre, et arriver à la foi catholique. Rien de plus touchant que cette correspondance publiée par l'auteur de la *Philosophie du christianisme*. Ces jeunes gens rendent compte de leurs combats et de leurs études ; ils disent comment ils ont été amenés à croire et à embrasser le sacerdoce. Ces lettres ont un parfum du IVe siècle de l'Eglise.

Il est difficile, dit M. Duquesnel, de pénétrer toute la pensée de M. Bautain et de son école. Il n'a pas formulé d'abord de doctrines dans un livre développé, il les a se-

mées çà et là dans quelques brochures, telles que la *Philosophie du christianisme*, qui n'est autre chose que des notions biographiques sur les jeunes convertis et leur correspondance ; mais sa *Psychologie intellectuelle*, où il a su rendre la science extrêmement intéressante, est déjà une œuvre dogmatique qui montre la portée de ses idées, et qu'achèvera de développer sa *Psychologie morale*.

48. Il est impossible de ne pas être frappé de la grandeur des apologistes contemporains de la science catholique. Une partie des anciens rédacteurs du *Mémorial*, de l'*Avenir* et de la *Revue européenne*, rédigent l'*Université catholique*, qui a déjà donné des travaux remarquables. Les *Annales de philosophie chrétienne* jouissent d'une estime méritée, ainsi que la *Revue catholique* de M. le vicomte WALSH. Mais ce qui rend les discussions peu fructueuses, c'est la séparation entière des camps opposés. L'abonné de la *Revue des Deux-Mondes* ou de l'*Encyclopédie nouvelle* qui se nourrit des idées de MM. LEROUX et LERMINIER, reste étranger à celles que MM. GERBET et DE COUX répandent dans le public par la voix de l'*Université catholique*.

49. Nous voudrions pouvoir parler de toutes les œuvres religieuses ; mais il faut s'arrêter. Nous nommerons cependant l'*Histoire de la Vierge*, par M. l'abbé ORSINI, livre qui a le charme du roman et souvent le pathétique du drame.

—

§ 4. *Philosophie éclectique et contemporaine.*

1. Adversaires du sensualisme, en dehors de la philosophie catholique. — 2. M. Royer-Collard. — 3. M. Victor Cousin. — 4. M. Jouffroy. — 5. Damiron, — 6. MM. Matter, Gatien Arnoult, Raynaud et Leroux.

1. En dehors de l'école de la philosophie catholique, de puissants adversaires combattirent le sensualisme avec succès. Telle fut, outre M. de Châteaubriand, madame DE STAEL, dans son livre de l'*Allemagne*. Leurs ouvrages firent plus pour le spiritualisme que des traités purement philosophiques, parce qu'ils étaient plus à la

portée de la majorité, parce qu'ils s'adressaient à l'imagination, faculté plus brillante que le raisonnement.

2. Parmi les philosophes proprement dits, ce fut M. Royer-Collard qui commença le mouvement de spiritualisme philosophique. Lorsqu'il monta dans sa chaire, il arrivait presque inconnu ; mais fort de sa conscience et de son talent, il osa porter immédiatement les plus rudes coups à l'erreur triomphante. Il parla dès l'abord avec une gravité solennelle à laquelle on ne s'attendait pas : il combattit le condillacisme, et ne tarda pas à démontrer à tous l'étroitesse de ses doctrines incomplètes. Formé par la philosophie écossaise de Reid, dit M. Duquesnel, il réhabilita l'âme. Il convainquit d'ignorance le système qui voit toute l'intelligence dans la sensation, en lui prouvant qu'il n'expliquait pas les notions de cause, de substance, de temps et d'espace.

Après avoir réfuté le condillacisme dans sa partie psychologique, M. Royer-Collard l'attaqua dans ses résultats moraux. C'est là que, sous la forme philosophique, il mit en relief toute la vérité de l'enseignement chrétien : les devoirs et la responsabilité de l'homme, l'âme immatérielle et immortelle, la vie à venir, la justice et la bonté du créateur, telles sont les grandes doctrines qu'il transporta depuis dans la politique parlementaire.

3. M. Victor Cousin, l'élève de prédilection de M. Royer-Collard, voulut continuer le mouvement moral imprimé par son maître; mais il dépassa le but, ce qui est pire que de ne pas l'atteindre. Se passionnant tour à tour pour toutes les écoles qu'il étudie, M. Cousin, après avoir suivi M. Royer-Collard dans son *Exposition de la philosophie écossaise,* s'est mis à explorer l'Allemagne, et alors il s'est fait kantiste jusqu'à adopter le langage inintelligible de cette école. Il s'est ravisé plus tard pour proclamer la supériorité de l'éclectisme, ce *juste-milieu* de la philosophie. Aussi n'exigea-t-il qu'une chose de toute-puissance sociale, le *succès*. C'est presque du fatalisme.

On accuse encore avec raison M. Cousin de marcher au panthéisme, et plusieurs passages de ses écrits ne

confirment que trop ce soupçon. On l'accuse enfin de ne pas se comprendre lui-même, et ce reproche n'est pas le moins fondé de tous ceux qu'il mérite. C'est sans doute un homme de belle imagination, mais rien de plus.

Quant aux philosophes alexandrins qu'il a mis en lumière, quant à sa traduction complète des œuvres de Platon, ceux qui connaissent M. Cousin savent qu'il n'entend ces auteurs qu'à l'aide de plus habiles hellénistes que lui. Pour lui, il a le savoir-faire et il se réserve la mise en œuvre. On sait aussi tout ce que le désintéressement du philosophe éclectique a accumulé de places, et il a fait *choix* des meilleures.

4. M. Théodore Jouffroy, élève direct de M. Cousin, d'abord professeur à l'Ecole normale, montra plus d'une fois dans son cours une tendance anti-chrétienne qui touchait de près au matérialisme. Privé de sa chaire, il publia dans le *Globe* plusieurs morceaux qui révélaient, à la vérité, une science remarquable d'observation, mais que déparaient des vues mesquines sur la religion et son avenir. Le travail le plus complet qu'il ait livré jusqu'à ce jour au public est la préface qu'il a placée en tête de sa traduction des *Esquisses de philosophie morale*, par Stewart, publiée en 1826. L'écrivain a eu pour but de venger les sciences morales de l'abandon où elles languissaient depuis longtemps. Il a prouvé qu'elles sont aussi réelles que les sciences physiques, et que les faits sur lesquels elles s'exercent ne sont pas moins observables. Cette fois, il a plaidé la cause de l'âme contre les physiologistes matérialistes. Les qualités de l'auteur sont la clarté, l'observation patiente et minutieuse ; son style est pur, et il a l'élégance que ces matières comportent : nous lui voudrions plus de chaleur et d'entraînement ; c'est lui souhaiter ce sentiment religieux sans lequel toute âme est froide, sans poésie et sans enthousiasme.

5. M. Damiron, également élève de M. Cousin, a donné un *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*, qui eut du succès. Il a publié depuis son *Cours de Philosophie*, dont on s'est moins occupé. Son *Essai*

est une œuvre d'analyse très-remarquable, écrite sous l'influence de l'éclectisme. Il parle de l'école catholique en termes dignes d'elle; mais il ne lui accorde pas tout ce qui lui est dû.

6. Les ouvrages de M. MATTER *sur l'Ecole d'Alexandrie* jouissent de l'estime du monde savant. On doit aussi les plus grands éloges au *Programme d'un cours de philosophie* par M. GATIEN ARNOULT et à ses autres ouvrages, qui dénotent une des meilleures têtes philosophiques de l'époque. MM. REYNAUD et LEROUX, après avoir passé par le saint-simonisme, exposent aujourd'hui leurs idées dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Les débuts de cet ouvrage semblaient éviter d'aborder de front les questions religieuses; mais bientôt les écrivains de l'*Encyclopédie* abandonnèrent les grandes traditions du genre humain pour se rejeter dans les vieilleries anti-religieuses de l'autre siècle.

CHAPITRE II.

§ 1er. *Mysticisme et Théosophie.*

1. Saint-Martin : détails sur ses ouvrages. — 2. Fabre d'Olivet, ses divers écrits, entre autres la traduction des Vers dorés de Pythagore. — 3. M. Ballanche : le livre du Sentiment. — 4. Rapports de M. Ballanche avec M. de Châteaubriand. — 5. Lettres d'un jeune Lyonnais à un de ses amis. — 6. Les huit Fragments. — 7. Antigone. — 8. Essais sur les institutions sociales. — 9. Le Vieillard et le Jeune Homme. — 10. L'Homme sans nom et l'Elégie. — 11. Orphée, la Formule générale et la Ville des expiations, trilogie de la Palingénésie. — 12. Influence de M. Ballanche ; jugement résumé sur cet écrivain.

1. CLAUDE DE SAINT-MARTIN, natif d'Amboise (1743), devint, en 1765, l'élève du visionnaire Martinez Pasqualis.

La doctrine de cette école, dont les membres prenaient le titre hébreu de *Cohen* (prêtre), et que Martinez présentait comme un enseignement biblique secret dont il avait reçu la tradition, se trouve exposée d'une manière mystérieuse dans les premiers ouvrages de Saint-Martin, et surtout dans son *Tableau naturel des rapports entre Dieu, l'homme et l'univers.* Il avait publié précédemment l'écrit intitulé *Des erreurs et de la vérité*, ou les *Hommes rappelés au principe universel de la science*, par un *Philosophe inconnu* (c'était le nom qu'il se donnait). Il fit paraître ensuite une série d'ouvrages mystiques, plus ou moins inintelligibles, tels que l'*Homme de désir*, l'*Ecce Homo*, le *Nouvel homme*, l'*Esprit des choses*, l'*Eclair sur l'association humaine*, le *Crocodile* ou la *Guerre du bien et du mal*, le *Ministère de l'homme-esprit*, l'*Aurore naissante*, les *Trois principes de l'essence divine* et la *Triple vie de l'homme* (trois rêveries traduites de l'illuminé Jacob Bœhm), etc. Saint-Martin mourut en 1803. Le but de ses écrits paraît avoir été non-seulement

d'expliquer la nature par l'homme, mais de ramener toutes nos connaissances au principe dont l'esprit humain peut être le centre. La nature actuelle, déchue et divisée d'avec elle-même et d'avec l'homme, disent les Martinistes, conserve néanmoins dans ses lois, comme l'homme dans plusieurs de ses facultés, une disposition à rentrer dans l'unité originelle. Par ce double rapport, la nature se met en harmonie avec l'homme, de même que l'homme se coordonne à son principe suivant la même doctrine : le *spiritualisme*, dont la voie lui avait d'abord été ouverte par Pasqualis et ensuite par Jacob Bœhm, n'était pas simplement la *science des esprits*, mais celle de Dieu. Les mystiques du moyen âge et ceux des derniers temps, en s'unissant par la contemplation à leur principe, étaient *absorbés en Dieu par l'affection*. Ici, disent les Martinistes, c'est une porte plus élevée : ce n'est pas seulement la *faculté affective*, c'est la faculté intellectuelle qui connaît en elle son principe divin, et par lui le modèle de cette nature que Malebranche voyait, non activement en lui-même, mais spéculativement en Dieu, et dont Saint-Martin voit le type dans son *être intérieur par une opération active et spirituelle qui est le germe de la connaissance*. C'est vers ce but que sont dirigés tous les écrits du théosophe.

2. Fabre d'Olivet, philologue plus bizarre qu'original, naquit l'an 1768 à Ganges, localité du Bas-Languedoc, dans la religion protestante. Après avoir donné quelques pièces au Théâtre des Associés (le *Génie de la nation*, 1789; le 14 *Juillet* et l'*Amphigouri*, 1790 ; le *Miroir de la vérité*, 1791), il se livra tout entier à l'étude des langues anciennes et des langues vivantes. En 1813, il publia les *Vers dorés de Pythagore*, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, précédés d'un discours sur l'essence et la forme de la poésie chez les principaux peuples de la terre. Dans sa *Langue hébraïque restituée*, Fabre d'Olivet poussa jusqu'à l'extrême la folie de son imagination. Ainsi, il prend la cosmogonie de Moïse dans un sens allégorique d'après lequel Adam serait, non pas un seul homme, mais le genre humain ; Eve, une faculté, et Noé, le repos universel. L'absurdité ne saurait aller plus loin, et Fabre d'Olivet mourut en 1825 avec la réputation d'un visionnaire et d'un fou.

3. Pierre-Simon Ballanche naquit à Lyon en 1776. Son enfance et sa première jeunesse, dit M. Sainte-Beuve, furent souffrantes, valétudinaires et casanières. Vers l'âge de dix-huit ans, il resta trois années entières sans sortir. Il lisait et surtout écrivait dès lors beaucoup. Vers l'âge de vingt ans, il composa ces pages du *Sentiment*, qui ne furent publiées qu'en 1801. Mais avant ce livre, et durant ses années les plus valétudinaires qui correspondent au temps du siége de Lyon, il s'était fort occupé de l'Epopée lyonnaise, grand poëme en prose dont parle la *Préface générale*, et qui ne fut jamais imprimé.

Le livre du *Sentiment* est composé en entier, non pas de chapitres, mais d'une suite de digressions. C'est la perpétuelle exclamation d'une âme expansive qui aime, admire, adore. Indépendamment des accents de vive sensibilité qui recommandent certaines pages, on doit y remarquer, comme délinéament d'avenir, l'opinion que le jeune

auteur exprimait alors au sujet des *chartres*, ainsi qu'on disait alors. En face de cette école de *constitutionnalité* dont Siéyes était le grand-prêtre, et qui pensait qu'une bonne constitution écrite pouvait s'appliquer immédiatement à un peuple quelconque, l'auteur du *Sentiment* réclamait pour le caractère profond, historique et presque divin, de toute institution sociale ayant racine dans une nation. M. Ballanche avait lu, dès cette époque, les *Considérations sur la Révolution française*, de M. de Maistre; et, tout en taisant le nom de l'écrivain, il citait des passages de cet opuscule étonnant. Enfin, à travers le manque de direction du livre du *Sentiment*, et quoiqu'en somme l'espérance y domine, on y voit trace encore d'une pensée lugubre qui est commune à Jean-Jacques et à certains de ses disciples, à M. de Senancour en particulier: c'est que la civilisation européenne et les cités dont elle s'honore, destinées à périr, feront place à des déserts, et que les voyageurs futurs s'y viendront asseoir avec mélancolie comme aux ruines de Palmyre et de Babylone. C'était sur cette donnée qu'était fondée l'Epopée lyonnaise de M. Ballanche.

4. M. Ballanche, qui de compagnie avec son père, libraire-imprimeur, s'occupait de réimpressions d'ouvrages classiques et religieux, vint à Paris en 1801 ou 1802, quelques mois après la publication du *Sentiment*. Il alla voir tout aussitôt M. de Châteaubriand, dont le *Génie du christianisme* avait paru, et il lui proposa de donner une Bible française avec des discours. Les discours devaient être de M. de Châteaubriand, et dans le texte français, M. Ballanche aurait infusé tous les passages des Ecritures qui se trouvaient traduits par Bossuet et autres grands écrivains. Ce projet n'eut pas de suite, quoique M. de Châteaubriand ait commencé quelque chose des discours.

5. M. Ballanche avait accueilli le Consulat avec transport: l'organisation officielle du culte lui donna une première impression de crainte; il trouvait la religion plus belle dans la persécution que dans une reconnaissance pompeuse, et il eût préféré pour elle la liberté à cette sorte de suprématie. Le charme toutefois fut grand, et son émotion sans égale, lors du double passage de Pie VII à Lyon, avant et après le couronnement. Une petite brochure, publiée sous le titre de *Lettres d'un jeune Lyonnais à ses amis* (1805), témoigne de cette sensibilité attendrie, enivrée, à l'aspect du Père des fidèles. Il n'est qu'à peine question dans ces lettres de *Sa Majesté l'Empereur*. Entre Napoléon et ce jeune cœur religieux, s'élevait l'image sanglante du duc d'Enghien.

6. Une passion pure et légitime, trompée par le refus et puis par la mort de la personne aimée, donna lieu à ces huit *Fragments* écrits en 1808, et qui ne sont que des élégies en prose où sont peintes avec discrétion et douceur les vicissitudes de ce noble attachement. C'est déjà la manière littéraire d'*Antigone;* aux divagations perpétuelles du *Sentiment* a succédé une mesure grave, sobre, solennelle à la fois et charmante de mélodie, un écho retrouvé du mode virgilien. Si ces huit fragments étaient en vers ce qu'ils sont en prose, M. Ballanche aurait ravi à M. de Lamartine la création de l'élégie méditative.

7. Le premier effort que fit M. Ballanche pour sortir du découragement profond où il était tombé, fut la conception d'*Antigone*. Il y songea dès 1811, et il est à croire que, dans sa pensée primitive, l'amour sans bonheur de la pieuse Antigone et du généreux Hémon devait consacrer, sous une forme idéale et antique, les sentiments dont il était plein. Mais peu à peu la pensée du poëte se généralisa, s'agrandit, et, chemin faisant, recueillit des impressions successives. Sur les pas des chœurs de Sophocle, et inspiré par la muse de la douleur, le poëte s'attachait à peindre l'histoire même de l'homme, de cet être qui, aux termes de l'énigme, n'a qu'une voix et n'est debout qu'un instant; l'histoire de ses misères, de ses faiblesses, de ses félicités trompeuses suivies d'amers retours. La moralité qu'il tirait de ces tableaux était toute de soumission, de devoir et de sacrifice, de clémence et d'espoir à travers les pleurs. Sous ces grands et magnifiques noms royaux, il figurait l'épopée domestique de la foule des hommes; la tentative d'épopée sociale devait venir plus tard dans *Orphée*.

8. En 1814, M. Ballanche se fixa désormais à Paris : l'année suivante, après les Cent-Jours, il eut l'idée de se porter pour médiateur des partis contraires, pour interprète pacifique des difficultés flagrantes. L'*Essai sur les institutions sociales* devait paraître avant l'ouverture des Chambres de 1817, dans le but louable, bien que certainement illusoire, d'en concilier les éléments ennemis. Quelques obstacles retardèrent d'un an cette publication. L'*Essai* est donc à la fois un livre de théorie, et presque une brochure de circonstance. Dans la pensée de M. Ballanche, cet ouvrage, en même temps qu'il répondait aux difficultés politiques du moment, devait servir comme de prolégomènes au poëme d'*Orphée*, déjà conçu en 1816. Avec MM. de Bonald, de Maistre et d'autres écrivains catholiques, il croit à la société instituée divinement, au langage révélé, à l'autorité de la tradition; jusqu'ici point d'erreur; mais bientôt, avec Condorcet, Saint-Simon, il croit à l'émancipation graduelle de la pensée, à de nouvelles croyances sociales, à de nouvelles interprétations religieuses, toutefois dans les limites du christianisme. Ainsi M. Ballanche est chrétien, c'est-à dire qu'il croit à la révélation apportée au monde une fois pour toutes par Jésus-Christ, à l'excellence divine de son précepte, à la destinée humaine qui se dirige à cette seule clarté, au travers d'une vallée d'épreuves et d'exil ; il croit même au dogme *un*, à la lettre sacrée qui n'est pas à remanier. Mais il est néo-chrétien, en ce qu'il croit à l'interprétation successive de ce dogme, aux découvertes que la pénétration humaine ou plutôt l'orgueil se flatte de faire sous l'antique lettre par degrés transfigurée : il croit enfin que les sept sceaux, dont il est parlé dans la prophétie, sont destinés à tomber l'un après l'autre à de certains temps révolus.

9. Après l'*Essai*, M. Ballanche publia, en 1819, le *Vieillard et le Jeune Homme*, enseignement philosophique qui se résume dans les paroles suivantes du premier au second :

Allez, croyez-moi, dit-il, l'homme peut faire sa destinée, mais il ne peut rien sur les destinées du genre humain. Dieu, dans ses conseils éternels, saura bien se passer de vous. Croyez-moi, la société a été imposée à l'homme, non comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme un moyen de développer ses facultés.

Et il conclut par ces paroles mémorables :

Ce qui a toujours troublé la raison des fabricateurs de systèmes, c'est qu'ils ont toujours voulu faire tendre l'espèce humaine au bonheur, comme si l'homme était sans avenir, comme si tout finissait avec la vie, comme si, enfin, on pouvait être d'accord sur les appréciations du bonheur.

M. Ballanche protestait ainsi à l'avance contre les âges d'or terrestres, contre ces pays de cocagne que les doctrines matérialistes de progrès font voyager devant nous à l'horizon ; il ne protestait pas moins en ces paroles contre l'absorption dernière de la vie de l'individu dans la vie confuse de l'humanité, autre excès où vont les doctrines progressives panthéistiques : lui, il était et il est distinctement spiritualiste et chrétien.

10. Dans l'*Homme sans nom* et dans l'*Elégie*, il règne une grande préoccupation des catastrophes du 21 janvier, du 20 mars et du 13 février : l'immolation de Louis XVI, le retour de l'île d'Elbe, l'assassinat du duc de Berri se répondaient à distance comme un triple tonnerre : il se fit alors en M. Ballanche un réveil du dogme de la fatalité antique. Suivant lui, le principe nouveau qui agite le monde ou qui rôde alentour pour y pénétrer, s'incarne quelquefois prématurément en certains individus, les exalte, les égare et les pousse en automates à des forfaits : ainsi Louvel, ainsi l'homme sans nom, le régicide. Il voit presque en eux, dans le dernier du moins, des OEdipes coupables sans avoir failli librement. C'est une aberration bien étrange.

11. Durant un séjour qu'il fit à Rome, en 1824, il eut conscience de l'antique cité latine, du droit patricien et de cette époque incertaine dont il a cherché, dans la *Formule générale*, à reconquérir le sens sur Tite-Live. Le plan, dès lors arrêté, de sa *Palingénésie*, consista en trois poëmes ou épopées :

1° Il résolut de faire pénétrer le génie historique, tel qu'il le sentait, dans la région qui précède l'histoire. Son *Orphée* dut résumer les quinze siècles de l'humanité qui, en dehors du cercle de nos traditions religieuses, sont placés en avant des temps historiques ; ce devait être une espèce de Genèse du haut paganisme.

2° Si M. Ballanche enfermait toute l'humanité, extérieure aux Hébreux et antérieure à l'histoire, dans cette composition mystique d'*Orphée*, il songeait en même temps à renfermer l'histoire positive dans une *Formule générale*. les cinq premiers siècles de l'histoire romaine lui parurent se prêter excellemment à ce dessein, en ce qu'historiques par la gloire des noms, ils sont couverts de vapeurs transparentes et que l'évolution s'y accomplit dans une gradation distincte et toute dramatique. Le plébéien romain, type, pour M. Ballanche, de l'homme qui se fait lui-même, lui représentait par ses trois *sécessions*[1] la masse de l'humanité conquérant successivement la conscience ou le sentiment de soi, la paternité ou le mariage légal, enfin la dignité ou l'aptitude aux magistratures dans les divers ordres.

3° Quant à l'avenir qui suit cette émancipation et à la perspective future et finale des destinées humaines sur la terre, ce devait être un des objets, un des pressentiments

[1] Retraites au Mont sacré. *Voy.* mon *Histoire romaine*.

de la *Ville des Expiations*. M. Ballanche concevait, dès 1824, la *Vision d'Hébal*, qui n'en est qu'un épisode et qu'il écrivit en 1829.

De cette trilogie philosophique, *Orphée* seul a paru au complet; mais, outre la *Vision d'Hébal*, on a des fragments et des chapitres des deux autres ouvrages que les *Prolégomènes*, nombreux et féconds, en entier publiés, déterminent suffisamment.

L'Orphée n'est pas une tentative qui aille à recomposer une antique réalité; ce n'est pas une restitution poétique, et poétiquement aussi vraisemblable que possible, d'une époque évanouie. Le poëte ne s'est inquiété que d'évoquer l'esprit général de ces temps, et de le faire circuler abondamment çà et là : quant aux détails, il n'a pas cherché à les mettre en rapport exact avec les débris qui se sont conservés. Ainsi, pardonnant aux invraisemblances entre le fond et la forme, on y trouve d'admirables peintures : l'heureux séjour d'Orphée en Samothrace, son chaste hymen avec Eurydice, ses entretiens avec la Sibylle mourante, son intervention au milieu des farouches combats, ses bienfaits partout présents, enfin les approches de la mort d'Orphée, les troubles et l'agonie orageuse de cette grande âme.

12. L'influence des écrits de M. Ballanche a été lente, mais réelle, croissante et très-active même dans une certaine classe d'esprits distingués. Pour n'en citer que le plus remarquable exemple, la lecture des *Prolégomènes*, vers 1828, contribua fortement à inspirer le souffle religieux à l'école, encore matérialiste alors, de Saint-Simon. L'influence, du reste, n'alla pas au delà de cette espèce d'insufflation religieuse. Historiquement, l'école saint-simonienne partit toujours de ce que M. Ballanche appelle l'erreur du XVIIIe siècle, erreur admise par Benjamin Constant : elle persista à voir le commencement de la société dans le sauvagisme, comme Benjamin Constant commençait la religion par le fétichisme.

M. Ballanche est peut-être l'homme de ce temps-ci qui a eu à la fois le plus d'unité et de spontanéité dans son développement. Sans varier jamais autrement que pour s'élargir autour du même centre, il a touché de côté beaucoup de systèmes contemporains, et pour ainsi dire collatéraux du sien : il en a été informé plutôt qu'affecté, et il a continué à tirer tout de lui-même. La doctrine de Saint-Martin semble assurément très-voisine de lui, et pourtant il ne l'a que peu goûtée et connue. Il a emprunté davantage à Charles Bonnet, à savoir le nom même et l'idée de la *Palingénésie*, de cette interminable et ascendante échelle des existences progressives; mais il s'en est approprié la vue en la transportant dans l'histoire, tandis que l'illustre Genevois ne l'avait que pour l'ordre purement naturel. M. Ballanche connut de bonne heure à Lyon Fourier, auteur des *Quatre mouvements*; mais il entra peu dans les théories et les promesses de ce singulier ouvrage publié en 1808. Il lut dès 1809 les *Neuf livres* de Coëssin, ce prophète d'une époque pontificale; il vit Hoéné Wronski, qui, dans son *Prodrome*, revendique l'honneur d'avoir le premier émis, en 1818, une vue politique que l'*Essai sur les Institutions* exprimait en même temps que lui; les idées de Fabre

d'Olivet l'attiraient assez, s'il ne les avait senties toujours retranchées derrière une science peu vérifiable et gardées par une morgue qui ne livre jamais son dernier mot. Il a profité pourtant des écrits originaux de ce philosophe, qui aurait pu se passer d'être charlatan : l'idée d'Adam, l'homme universel, et d'Eve, faculté volitive d'Adam, lui vient sans doute de Fabre. Mais les hommes qui ont le plus agi sur M. Ballanche, par contradiction surtout, sont MM. de Bonald, de Maistre et de Lamennais. Ce dernier, ainsi que l'abbé Gerbet, est devenu son ami, et la contradiction première a cessé bientôt dans une conciliation que le christianisme qui leur est commun, rend solide et naturelle.

En résumé, la grande idée chrétienne de l'expiation et du progrès par la souffrance, domine l'œuvre entière de M. Ballanche, et pour cela surtout cet écrivain pourrait être très-utile à ce siècle idolâtre de la jouissance terrestre. Qu'on lise *Antigone*, *Orphée*, le *Vieillard et le Jeune Homme*, l'*Homme sans nom*, tous ces livres sont le développement du dogme catholique de l'expiation par le labeur et le remords.

---

§ 2. *Législation et Politique.*

1. Lacretelle aîné : ses ouvrages de législation et autres. — 2. Portalis. — 3. Toulongeon. — 4. Pastoret. — 5. L'abbé Grégoire. — 6. Boissy d'Anglas. — 7. Benjamin Constant : détails sur sa vie. — 8. Benjamin Constant, orateur politique. — 9. Ses écrits de polémique politique. — 10. Ses écrits philosophiques. — 11. Son roman d'Adolphe. — 12. Autres ouvrages de Benjamin Constant. — 13. Paul-Louis Courrier, pamphlétaire politique. — 14. De Tocqueville.

1. Lacretelle aîné a laissé en plus d'un genre des productions où, parmi des choses utiles, on en remarque beaucoup d'autres dictées par l'esprit du philosophisme. C'est ce qu'on voit dans ses *Principes des conventions civiles*, dans son *Discours sur les peines infamantes*, etc. L'affaire du comte de Sanois lui donna l'occasion d'écrire des *Mémoires* qui eurent du retentissement. On lui doit encore deux ouvrages, l'un sur l'éloquence judiciaire, l'autre sur l'éloquence de la chaire : le premier est une suite de conseils donnés à un jeune avocat par un ancien jurisconsulte ; le second ne traite ni des oraisons funèbres ni des panégyriques ; c'est à la prédication qu'il s'attache exclusivement, et même sur les Sermons de Bossuet, l'auteur croit ne pouvoir rien ajouter aux excellentes observations du cardinal Maury. On trouve aussi dans les œuvres de Lacretelle aîné un drame intitulé le *Fils naturel*, où la noble énergie de plusieurs caractères et la force des situations produisent des scènes éloquentes.

2. J.-Etienne-Marie Portalis, né l'an 1746 au Beausset, en Provence, avocat au parlement d'Aix, s'y rendit célèbre par ses plaidoyers et par ses mémoires. A partir de l'époque où fut établi le Conseil des anciens, jusqu'à sa mort (1807), il rendit les plus grands services dans toutes les assemblées où l'on s'occupait de la confection des lois ; le Code civil surtout lui dut une grande partie de ses

plus heureuses dispositions. Il a laissé un traité posthume *sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le* XVIIIe *siècle*, ouvrage remarquable par la clarté de la diction, l'esprit de méthode, d'analyse et d'impartialité qui l'a dicté, la philosophie religieuse et le bon goût qui y regnent.

3. Le vicomte DE TOULONGEON, né l'an 1748, au château de Champlitte, dans la Franche-Comté, joua pendant la révolution un rôle assez remarquable dans le parti modéré. Ses écrits furent comme sa conduite : tels sont les *Principes naturels et constitutifs des assemblées nationales* (1788), le *Manuel révolutionnaire*, ou Pensées morales sur l'état politique des peuples en révolution (1796), l'*Esprit public* (1797), l'*Histoire de France depuis la révolution de* 1789 (1801-10), etc. On lui doit encore une traduction des *Commentaires de César*, qui joint le mérite de l'élégance à celui de la fidélité.

4. M. PASTORET est surtout connu par une *Théorie des lois pénales*, divisée en quatre parties, où il examine successivement les principes généraux de la législation criminelle, les diverses natures de peines, les rapports nombreux qu'elles embrassent, enfin la proportion qui doit exister entre les châtiments et les délits. La vraie justice et par conséquent l'humanité, tel est partout l'esprit de cet ouvrage, riche de connaissances, fort de dialectique, embelli par une diction noble et ferme.

5. HENRY GRÉGOIRE, né l'an 1750, à Vetro, près de Lunéville, fut successivement curé d'Embermesnil, député aux Etats-Généraux, évêque constitutionnel de Blois, membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et sénateur. Son début littéraire, l'*Eloge de la poésie*, fut couronné à l'Académie de Nancy (1773). En 1788, celle de Metz couronna son *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*. Nous passons sous silence tout ce qu'il fit, dit ou publia pendant la révolution ; il s'associa au régicide par une adhésion écrite, se fit l'ami des noirs ou *négrophile*, déclama contre le saint Siége à toute occasion, et surtout dans son *Essai sur les libertés de l'Eglise gallicane*, se fit chasser, comme indigne, de la Chambre des députés, publia l'*Histoire des sectes religieuses*, pamphlet digne de toute sa vie, et termina sa carrière dans toute l'opiniâtreté d'un évêque *constitutionnel* (1831). Outre les ouvrages que nous avons cités, on doit à l'abbé Grégoire beaucoup d'écrits en faveur des nègres et du divorce, et des *Mémoires*, monument de sa fatale obstination dans les erreurs qui condamnent son nom à tout le mépris de la postérité.

6. Le comte BOISSY D'ANGLAS, pair de France, membre de l'Académie des Inscriptions, naquit l'an 1756 à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay. Elu député du tiers-état en 89, il se montra d'abord l'un des plus chauds partisans de la cause populaire, et publia diverses brochures dans ce sens. Membre de la Convention, s'il ne vota point la mort de Louis XVI, il l'approuva dans un opuscule qui parut après la catastrophe, sous le titre de *Notre situation présente et future*.

Pendant toute la durée de la Terreur, il garda le silence, se contentant de faire paraître quelques écrits de circonstance, entre autres un *Essai sur les Fêtes nationales*, où « Robespierre, parlant de l'Etre » suprême au peuple le plus éclairé du monde, lui rappelle Orphée » enseignant aux hommes les premiers principes de la civilisation et » de la morale. » Après le 9 thermidor, Boissy d'Anglas montra moins de lâcheteté ou de niaiserie. La Restauration eut le tort de chercher à le gagner : une faiblesse ne profite jamais, et le protestant Boissy resta jusqu'à sa mort opposé à ses nouveaux et maladroits bienfaiteurs (1826). Toutes ses œuvres ont été réunies sous le titre d'*Etudes littéraires et poétiques d'un vieillard*, ou *Recueil de divers écrits en prose et en vers.* Les principaux morceaux qui composent cette collection sont : 1° *Bougival*, poëme sur la maison de campagne de l'auteur, située presque en face de la machine de Marly; 2° la *Bienfaisance*, poëme en deux chants; 3° *Fragment d'une histoire de la littérature française*; 4° des *Notices* sur saint Vincent de Paul, La Bruyère, Massillon, La Harpe, Florian, etc.

7. BENJAMIN-CONSTANT de Rebecque naquit en 1767 à Lausanne d'une famille de refugiés français. Au moral, il fut ambitieux, mais irrésolu, et en conséquence servile plus encore qu'indépendant. C'est surtout de lui qu'on a pu dire : ami de la liberté, mais amant de la puissance. De là tant de variations et de contre-marches. Ainsi on le voit successivement à la suite de madame de Staël et de M. de Talleyrand, de Chénier et du Directoire, de Bernadotte et des rois étrangers, des Bourbons et de Bonaparte, de Fouché et de Louis-Philippe; et pour finir, il reçoit 200,000 fr. en avancement d'hoirie de la Révolution de juillet. Dans son intérieur, il est en proie à des passions effrénées. L'une c'est la fureur du jeu et même de la loterie, contre laquelle il s'éleva tant de fois à la Chambre. L'autre passion ne fut pas moins vive et là aussi son inconstance fut sans bornes; car sa devise comme homme d'état pouvait être celle de ses galanteries : *Sola inconstantia constans.*

8. Comme orateur, Benjamin-Constant eut de la célébrité : mais, à l'exception de ceux qui ne comprennent rien au talent, personne ne lui accorda l'ombre de l'éloquence; il avait au plus de la facilité pour concevoir, pour parler et surtout pour présenter des faux-fuyants, des arguments spéciaux. Au fond, et à quelques exceptions près, tous ses discours sont nuls : c'étaient des

mélanges diffus de principes, des lieux communs, des applications intempestives des maximes de Montesquieu et des sarcasmes de Mirabeau, une politique d'*ordres du jour*, une guerre d'*amendements*, une logique de sophismes, ou des cris de victoire; de loin en loin, quelques tirades éloquentes, plus souvent des traits spirituels,des faits bien racontés ou des raisonnements assez bien déduits.

9. Il en est de même de sa polémique écrite. Sa cinquantaine de brochures, ses mille articles de journaux, son prétendu *Cours de politique constitutionnelle* ne sont au fond que des premières et des secondes éditions de ses *discours*. Tous, avec les apparences d'un grand ensemble de vérités ou d'erreurs de toute sorte, ils ne roulent que sur trois ou quatre idées revêtues de toutes les formes, présentées à tout propos: la *liberté de la presse*, la *liberté des élections*, la *liberté individuelle*, la *responsabilité des ministres*, la *division des pouvoirs*, etc.

10. Benjamin-Constant, philosophe, est encore au dessous de Benjamin-Constant, publiciste. Longtemps, et tout entier attaché à la littérature ou à la politique, il paraît n'avoir songé que tard, et lorsqu'il était député, à la métaphysique. Il a étudié la religion à travers ses préjugés genevois, en écolier visible de Jean-Jacques et de Necker, et il y a joint des lambeaux plus ou moins fantastiques de ce qu'on appelle l'*Ecole historique allemande*. C'est surtout dans son livre de la *Religion* que se remarquent tous ces défauts. L'ouvrage du *Polythéisme romain* est empreint des mêmes couleurs.

11. Le roman d'*Adolphe*, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu (1816), n'est rien qu'un épisode de la vie de Benjamin-Constant. Il est du genre sentimental; il y règne quelque chose qui ressemble à un système, et ce système c'est le fatalisme.

12. Parmi les autres ouvrages de Benjamin-Constant, il faut citer ses *Mémoires sur les cent jours* (1820), où il fait tous ses efforts pour pallier son apostasie; *de l'Esprit de conquête et de l'Usurpation* (1814), où il constate et publie la déchéance de l'usurpateur bien autrement que

ne le fit la brochure *De Buonaparte et des Bourbons* par M. de Châteaubriand.

Tel est l'homme que la jeunesse idolâtrait comme l'oracle du libéralisme.

13. PAUL-LOUIS COURIER naquit en 1773, à Paris. Après avoir servi onze ans dans les guerres de la République et de l'Empire, sans négliger la culture des lettres et surtout celle du grec, il voyagea de 1809 jusqu'en 1814, épousa à cette époque la fille de l'helléniste Clavier; et, peu content d'être littérateur, il se fit *bûcheron* et *vigneron*, comme il disait, c'est-à-dire qu'il fit valoir ses bois et ses vignes. C'est là le titre qu'il prit dans presque tous ses pamphlets.

Paul-Louis était né pamphlétaire. Il avait tout l'esprit qu'il faut pour ce métier, et aussi les passions, les préjugés, les idées populaires de son temps, l'enthousiasme pour le *grand empereur*. C'est surtout dans les questions religieuses qu'il a toutes les vues étroites du libéralisme. Pour lui, un couvent n'est qu'une collection de débauchés, parce qu'il n'a étudié les moines que dans Rabelais. Ainsi encore l'odieuse affaire de Maingrat lui suffit pour condamner le célibat ecclésiastique; mais que ce même célibat soit une source infinie de dévouement, de grandes actions, de bienfaits étonnants : Paul-Louis ne le voit pas, ou plutôt ne veut pas le voir. Quant à son style, il est vraiment inimitable, et c'est ce qui pourra faire vivre encore ces petits écrits de circonstance, tels que sa *Pétition aux deux Chambres*, son *Simple discours*, le *Pamphlet des pamphlets*, etc. C'est la verve de Rabelais et l'*humour* de Swift.

Comme helléniste, la réputation de Paul-Louis Courier vaut celle du pamphlétaire. On lui doit entre autres la traduction de *Daphnis et Chloé*, pastorale de Longus; celle de l'*Eloge d'Hélène*, par Isocrate; celle de *Périclès*, de Plutarque, etc. C'est l'Amyot du XIXe siècle.

Paul-Louis Courier mourut assassiné en 1825.

14. M. DE TOCQUEVILLE, par son livre *De la Démocratie en Amérique*, s'est placé assez haut dans l'opinion publique; l'Académie française lui a décerné le prix Monthyon; l'Académie des sciences morales et politiques l'a admis dans son sein. Son ouvrage est une étude consciencieuse et habile de l'organisation politique des Etats-Unis; mais il s'égare étrangement, selon nous, quand il voit l'avenir de la société dans la démocratie; car la démocratie est nécessairement irréligieuse ou schismatique. Les destinées du monde sont bien plutôt dans le catholicisme et la monarchie, comme l'a démontré M. de Bonald.

—

CHAPITRE III.

ÉRUDITION, GRAMMAIRE, TRADUCTION, CRITIQUE.

§ 1er. *Erudition et Grammaire.*

1. J.-B. Gail : ses travaux d'érudit et de grammairien. — 2. Domairon : ses ouvrages d'enseignement. — 3. Domergue : ses travaux sur la langue française. — 4. Lemare : ses cours de langue française et de langue latine. — 5. L'abbé Sicard : ses travaux grammaticaux. — 6. Boiste : ses dictionnaires et autres ouvrages. — 7. MM. Burnouf, Congnet, Leclerc, etc.

1. Jean-Baptiste Gail, né l'an 1755, à Paris, mérite une mention, moins comme habile helléniste que comme le régénérateur de l'étude du grec en France. Nommé successeur de Vauvilliers à la chaire de litérature grecque au Collége de France (1792), il ouvrit un cours élémentaire et gratuit de grec qu'il continua pendant vingt-deux ans sans interruption. Ce cours eut un succès immense, et il en sortit des érudits qui firent bientôt pâlir la renommée de leur maître (MM. Letronne, Champollion, Rolle, etc.). Les publications de Gail, qui dépassent plus de cent volumes, offrent pour la plupart une érudition indigeste et souvent erronée par le fond, ridicule par la forme; mais on ne saurait nier que sa *Grammaire grecque*, remplie de savantes observations et plus claire que celle de Furgault, son devancier, n'ait ouvert la route à ceux qui l'ont parcourue depuis avec plus de succès. Gail mourut en 1829; il survivait depuis longtemps à sa réputation. Il avait épousé, en 1794, mademoiselle Sophie Garre, si connue dans le monde musical par ses romances et ses opéras-comiques.

2. Louis Domairon, né l'an 1745 à Béziers, d'abord Jésuite, puis professeur à l'Ecole royale militaire (1778), a laissé plusieurs ouvrages estimables, relatifs à l'enseignement de la jeunesse. Tels sont les *Principes généraux des belles-lettres*, les *Rudiments de l'histoire*, etc. On a fait mieux depuis, et ces écrits sont totalement oubliés. Domairon mourut en 1807.

3. Urbain Domergue, natif d'Aubagnac (1745), a rendu de grands services à la science grammaticale. Sa *Grammaire simplifiée*, son *Journal de la langue française*, son *Mémoire sur la proposition*, ses *Solutions grammaticales*, contiennent beaucoup de règles nouvelles, toutes rattachées à des principes incomplétement observés par ses prédécesseurs, ou même qu'ils n'avaient point aperçus. Personne avant lui n'avait analysé si bien la proposition. Voulant assujettir la

classification des mots à cette rigoureuse analyse, il en a changé la nomenclature ; mais cette innovation n'a point eu de succès.

Domergue a traité à fond la question si difficile et si souvent agitée des participes. Il est même un des grammairiens qui ont jeté le plus de lumière dans l'ancien chaos des modes et des temps. Beauzée s'aperçut le premier que l'on confondait la conjugaison française avec la conjugaison latine. Il inventa pour notre langue un système ingénieux, mais compliqué : il admit cinq verbes auxiliaires au lieu de deux que l'on admet ordinairement ; de là des temps, des époques sans nombre ; et leur classification sous les trois modes généraux présente d'extrêmes difficultés, pour ne pas dire d'étranges bizarreries. Domergue convient avec Beauzée que tous les temps des verbes doivent être classés sous les trois modes du temps réel : le présent, le passé, le futur. Toutefois, en partant du même principe, il arrive à d'autres résultats ; et rejetant les trois verbes auxiliaires imaginés par Beauzée, il offre un système beaucoup plus simple, et par cela préférable.

Parcourant toutes les parties de la science, Domergue, d'après d'Olivet, a éclairci la prosodie française. Après Dumarsais et Duclos, il a proposé de nombreux changements à l'orthographe. Il va même plus loin qu'eux, et l'on trouve sous ce point bien des objections à lui faire ; mais tous ces travaux sont utiles, et la grammaire lui doit plusieurs idées neuves. Domergue mourut en 1810.

4. M. **Lemare** a publié sur la langue française un *Cours théorique et pratique* d'une vaste étendue. Sa marche est tout analytique : il commence toujours par recueillir et classer les faits ; il remonte ensuite aux sources étymologiques ; il oppose les analogies et les différences, et ce n'est qu'après de nombreux détails et des analyses multipliées qu'il s'élève à des généralités et qu'il établit des règles fixes. Cette méthode l'entraîne dans d'interminables longueurs, et nous croyons, avec beaucoup de bons esprits, que si l'enseignement oral peut ou doit être analytique, l'enseignement écrit doit être synthétique. M. Lemare a suivi le même plan dans son *Cours de langue latine*, et ici l'inconvénient dont nous parlons est encore plus sensible.

5. L'abbé **Sicard**, né l'an 1742, au Fousseret, près de Toulouse, élève du célèbre abbé de l'Epée, ne tarda pas à surpasser son maître dans l'éducation des sourds-muets. On lui doit un grand nombre d'ouvrages composés à l'occasion de ses fonctions. Ce sont, outre des *Mémoires* et d'autres *Ecrits sur l'art d'instruire les sourds de naissance*, des *Eléments de grammaire générale appliqués à la langue française*. C'est une grammaire complète où l'auteur va jusqu'à donner les règles de la versification française et celles des petits genres de poésie. L'abbé Sicard est mort en 1822.

6. **Pierre Boiste**, natif de Paris (1764-1824), est auteur, en collaboration avec Bastien, d'un *Dictionnaire universel de la langue française*, l'un des meilleurs que nous ayons dans notre langue. On

lui doit encore de *Nouveaux principes de grammaire*, un *Dictionanire des belles-lettres*, un *Dictionnaire de géographie universelle, ancienne et moderne, comparée*, etc.

7. Parmi les philologues de notre époque, nous citerons encore M. Burnouf, auteur d'une *Grammaire grecque* et d'une traduction de Tacite; M. l'abbé Congnet, dont la nouvelle *Grammaire grecque* peut passer pour un chef-d'œuvre en ce genre, sans compter d'autres travaux auxquels l'étude de cette belle langue est déjà redevable de tant de progrès; Le Clerc, traducteur de Cicéron, auteur d'une *Rhétorique française*, etc.

—

§ 2. *Traductions.*

1. Lebrun : traduction de la Jérusalem délivrée et de l'Iliade. — 2. Dugas Montbel traduction d'Homère. — 3. Aignan : ses divers ouvrages, entre autres sa traduction en vers de l'Iliade. — 4. Thurot : traduction de l'Hermès d'Harris et autres ouvrages. — 5. Saint-Ange : traduction d'Ovide. — 6. Guéroult : traductions et grammaires.

1. Lebrun, duc de Plaisance, archichancelier de l'empire, né à Saint-Sauveur-Landalin, en 1739, mort à Paris en 1824, a laissé deux traductions en prose, l'une de la *Jérusalem délivrée*, et l'autre de l'*Iliade*. Toutes deux sont estimées pour leur élégance plus que pour leur exactitude.

2. Dugas-Montbel, né l'an 1776, à Saint-Chamond dans le Forez, l'un de nos plus célèbres hellénistes, est l'auteur de la meilleure *Traduction française en prose des œuvres d'Homère*, la seule complète qui existe dans notre langue. On lui doit encore un *Commentaire* sur le texte grec, précédé d'une *Histoire des poésies homériques*, morceau d'érudition aussi agréable à lire pour le style que véritablement neuf et instructif pour le fond. Dugas-Montbel est mort en 1834.

3. Etienne Aignan, né l'an 1773, à Beaugency, cultiva presque tous les genres de littérature, depuis la poésie épique jusqu'au pamphlet. *Brutus* de révolution à dix-neuf ans, il eut le courage de publier, trois semaines après le régicide, la *Mort de Louis XVI*, pièce en trois actes, où l'on retrouve quelques traits de l'éloquent plaidoyer de Desèze. Après le 18 brumaire, Aignan eut un genre de spéculation alors fort en vogue, la traduction de voyages et de romans anglais, tels que les *Voyages*

de Mungo-Park, l'*Essai sur la Critique*, l'*Amitié mystérieuse*, la *Famille de Mourtray*, le *Fugitif*, *Sigismar*, et le *Ministre de Wakefield*. Dans le même temps, il travaillait pour le théâtre, et donnait à l'Opéra *Clisson* (1802) et *Nephtali* (1806); aux Français, *Polyxène* (1804). Ensuite parut l'*Iliade*, traduction froidement versifiée, et dont douze à quinze cents vers avaient été pris à celle de Rochefort. En 1810, un *Poëme* pour le mariage de Napoléon ; un an après, une *Cantate* pour la naissance du roi de Rome, et la même année la tragédie de *Brunehaut ou les successeurs de Clovis*, œuvre de flatterie, sans plan, sans couleur locale. A la Restauration, Aignan, de bonapartiste devint libéral, *ces deux mots étonnés de se trouver ensemble,* et lorsque la chute d'*Arthur de Bretagne* l'eut dégoûté du théâtre, il se jeta dans la polémique, donna des articles à la *Minerve*, à la *Renommée*, au *Courrier français*, publia brochures sur brochures, et termina sa carrière par diverses compilations plus ou moins intéressantes (1824). En résumé, c'était un écrivain faible et sans couleur, versificateur médiocre, lourd publiciste et journaliste sans esprit.

4. M. Thurot, savant et traducteur distingué, donna, vers la fin du siècle dernier, une traduction de l'*Hermès* d'Harris. Remarquable par l'élégante clarté du style, cette traduction l'est encore par un travail qui n'appartient qu'au traducteur. Il a rendu l'ouvrage plus facile à lire avec fruit, en y corrigeant l'abus des citations, défaut commun à beaucoup d'écrivains anglais. Il a substitué des exemples choisis dans nos classiques aux exemples qu'Harris a tirés des classiques de son pays ; enfin, dans une foule de remarques et de notes instructives, il a justement apprécié les travaux de ce philosophe, ses découvertes, ses erreurs et les progrès que les plus célèbres grammairiens français ont fait faire à la science du langage durant le cours du siècle dernier.

M. Thurot a donné en outre la traduction de l'*Histoire de Laurent de Médicis* et du *Pontificat de Léon X*, par l'anglais Roscoë ; de l'*Apologie de Socrate*, par Platon et par Xénophon, etc.

5. Fariau de Saint-Ange, né l'an 1747, à Blois, débuta, dans la carrière de poëte-traducteur, par la traduction de quelques morceaux d'Ovide (*Vertumne et Pomone*, les *Amours de Biblis*). Ce premier pas fait, il

donna successivement les *Métamorphoses*, les *Fastes*, l'*Art d'aimer*, le *Remède d'amour*, quelques élégies et quelques héroïdes d'Ovide. Saint-Ange, dans *les Métamorphoses*, n'a pas laissé à Ovide tout son esprit; mais une élégance simple et naturelle remplace, dans les vers français, l'éclat de l'original. La traduction des *Fastes* est aussi un ouvrage estimable, et qui présentait beaucoup de difficultés dans notre langue. Outre ces poëmes, on doit encore à Saint-Ange : l'*Homme sensible*, roman moral traduit de l'Anglais Brook; l'*Ecole des pères, ou l'heureux échange*, comédie en cinq actes, et des *Poésies diverses*. Il est mort en 1810.

6. Bernard Guéroult, né l'an 1744, à Rouen, s'est fait un nom comme traducteur et grammairien. Traducteur, il a donné les *Discours choisis de Cicéron*, traduction qui n'a pas été surpassée. Grammairien, on lui doit une *Grammaire latine* et une *Grammaire française*, qui ont joui d'une grande estime, mais que depuis on a reconnues comme inaccessibles à l'enfance et même à la jeunesse. Cet auteur est mort en 1821.

—

§ 3. *Critique*.

1. Geoffroy, journaliste et critique distingué. — 2. Hoffmann : ouvrages dramatiques et critiques. — 3. Dussault : annales littéraires. — 4. Colnet, journaliste. — 5. Son Art de dîner en ville. — 6. Auger : ses divers ouvrages. — 7. Victorin Fabre : ses Eloges et autres écrits. — 8. Villemain : détails sur sa vie et ses premiers ouvrages. — 9. Professorat de M. Villemain ; son histoire de Cromwell. — 10. Son Cours de littérature. — 11. Ses Mélanges et son Histoire de Grégoire VII. — 12. Son Discours preliminaire du dictionnaire de l'Academie. — 13. M. Thery : de l'Esprit et de la critique littéraire chez le peuples anciens et modernes. — 14. M. Gustave Planche : caractère de sa critique. — 15. M. Désiré Nisard : ses Etudes sur la décadence romaine, etc. — 16. M. Amédée Duquesnel : son livre du Travail intellectuel depuis 1815 jusqu'en 1837.

1. Louis Geoffroy, né l'an 1743, à Rennes, élève des Jésuites, puis maître de quartier à Montaigu, enfin professeur de rhétorique à Navarre, succéda à Fréron dans la rédaction de *l'Année littéraire* (1776). Il débuta, dans cette carrière, par un article sur le *Cours d'études* de Condillac, dont il fit ressortir toutes les doctrines erronées ou superficielles. Tous les autres articles qu'il fournit à ce journal pendant quinze ans sont également

solides, judicieux et remarquables par d'excellents principes de philosophie, de morale et surtout de littérature. Sa plume enrichit encore d'autres journaux, entre autres le *Journal de Monsieur*, rédigé dans le même esprit que l'*Année littéraire* et l'*Ami du Roi*, qu'il fonda avec l'abbé Royou. En 1800, il fut chargé, dans les *Débats*, de la partie du théâtre, où il se fit une célébrité qu'on n'a pas encore oubliée. On lui doit en outre un *Commentaire sur Racine*, en sept volumes, et une *Traduction de Théocrite*, pleine d'agrément et d'élégance. Geoffroy mourut en 1814, avec la réputation du premier critique de l'époque.

2. François-Benoit Hoffmann, né l'an 1760, à Nancy, confia ses débuts poétiques à l'*Almanach des Muses*. Son premier opéra, intitulé *Phèdre* (1786), fut suivi de trente ouvrages dramatiques à succès, tels que l'*Original*, le *Roman d'une heure*, *Euphrosine*, *Stratonice*, etc. Rédacteur du *Journal de l'Empire* (les Débats), il s'y montra critique incisif et spirituel. Il est mort en1828.

3. Jean-Joseph Dussault, né l'an 1769, à Paris, débuta par quelques écrits politiques. Lorsque fut fondé le *Journal des Débats* (1800), il en devint l'un des plus utiles rédacteurs, et c'est de là qu'il tire toute sa renommée. Ses articles ont été réunis sous le titre d'*Annales littéraires*, en cinq volumes in-8°. On y trouve peu de vues neuves ; mais les saines doctrines littéraires y sont habilement développées et revêtues d'un style pur, correct, et qui n'est dépourvu ni d'élégance ni d'éclat. Dussault cessa de travailler aux *Débats*, en 1817, et sept ans après, il mourut encore dans la force de l'âge.

4. Auguste Colnet naquit près Vervins, en 1768 ; il acheva ses études à l'université de Paris, et débuta dans les lettres par quelques satires. En 1800, il parut dix numéros des *Mémoires secrets de la république des lettres*, ou journal de l'opposition littéraire, rédigé par Colnet. En 1801, la police fit saisir le deuxième cahier et en défendit la continuation. Plus tard, à l'occasion d'un article inséré dans le *Journal général*, il fut arrêté et

conduit devant Réal, directeur de la police. Il en resta à Colnet une assez vive rancune contre l'empire.

Après avoir travaillé successivement au *Journal des Arts* et au *Journal de Paris*, Colnet s'attacha à la *Gazette de France*, qu'il n'a plus quittée jusqu'à son dernier moment. Une des plus brillantes époques de sa carrière, comme écrivain polémique, fut celle du ministère de M. Decazes, qui fournit à sa verve inépuisable de si heureuses inspirations. Jamais le champ de la politique ne fut exploité d'une manière aussi franchement spirituelle et gaie que dans les *Lettres à mon voisin*. C'étaient Socrate et Rabelais réunis. Un choix de ses articles a été recueilli en deux volumes, sous le titre de l'*Ermite du faubourg Saint-Germain*. Ceux qui ont pour titre : les *Adieux du voisin*, les *Etrennes du voisin*, le *Ministre avec son voisin*, sont des chefs-d'œuvre de bon goût, de grâce, d'enjouement et de bonne plaisanterie. Colnet fit rire M. Decazes, et dans son *Rêve*, fragment de son dernier article, il a désarmé M. Persil lui-même.

Libraire et écrivain, Colnet, avec un esprit malin et caustique, avait de la bonhomie. Ses épigrammes ne pénétraient pas au delà de l'épiderme : elles étaient à la fois si gaies, si naturelles, si légères, qu'il eût été de mauvais goût de s'en fâcher. Colnet fut du petit nombre des auteurs satiriques qui n'ont point eu d'ennemis ; c'était l'esprit de Boileau tempéré par la candeur de La Fontaine.

5. Ses divers ouvrages participent de cette nature vive, enjouée, portée à une plaisanterie fine, délicate et railleuse. Berchoux, sous le titre de la *Gastronomie*, venait de chanter l'art de bien dîner. Colnet, dans un petit poëme badin en quatre chants, chanta l'*Art de dîner en ville*, à l'usage des gens de lettres (1810). Une foule d'allusions épigrammatiques, de personnalités piquantes légèrement gazées, de traits qui ont un but particulier ; un esprit de causticité très-remarquable, une verve de gaieté qui se fait sentir presque partout ; quelques tirades où perce avec assez d'éclat le talent poétique, couvrent un peu ce que le fond de l'ouvrage a de su-

ranné, de commun, de trivial, de presque étranger à nos mœurs actuelles. On y trouve un grand nombre de vers détachés, dignes d'être retenus. En voici quelques-uns qui ont eu dans le monde la fortune des proverbes :

> Quand on donne à dîner, on a toujours raison.
> — Oublier un bienfait, c'est un crime odieux :
> Qu'un poëte qui dîne en rende grâce aux dieux.
> — Tel doute à l'entremets qui croit tout au dessert.
> — . . . . . . La loge du portier
> Est le vrai tribunal où se juge un quartier.
> — Il mangeait en glouton et pensait sobrement.

Colnet mourut en 1832.

6. Louis-Simon Auger, né l'an 1772, à Paris, critique et littérateur, marqua son début littéraire par quelques bluettes, oubliées aujourd'hui : La *Foire de Senlis*, avec Mabire ; *Arlequin odalisque ;* la *Motte-Houdart*, avec Piis ; le *Tonnerre*, avec Boutillier. En 1804, il devint un des rédacteurs de la *Décade philosophique*, où ses articles, signés O, se faisaient remarquer par une critique franche, incisive, spirituelle. En 1808, il obtint le titre alors si recherché de collaborateur au *Journal de l'Empire*, où, sous la lettre T., il publia un grand nombre d'extraits d'un style très-pur, et de principes littéraires très-sévères. La critique en est parfois âpre, la diction sèche ; il n'a ni ce riche fonds de littérature qui distingue Dussault, ni la profonde érudition d'Hoffmann et de Boissonnade, ni cette légère ironie, ce ton d'homme du monde qui caractérise M. de Féletz. En 1814, il quitta le *Journal de l'Empire*, redevenu le *Journal des Débats*, pour être le principal rédacteur du *Journal général de France*, feuille royaliste, mais d'une couleur moins prononcée que la *Quotidienne*. Par la suite, il coopéra au *Mercure de France*, fonda avec d'autres personnes bien pensantes la *Société des Bonnes-Lettres*, devint secrétaire perpétuel de l'Académie française, et plus qu'aucun de ses prédécesseurs, il approcha de son terme

> Ce dictionnaire,
> Qui toujours très-bien fait est toujours à refaire.

Telle était l'heureuse position d'Auger, lorsque, par un égarement inconcevable dans un homme de bons principes, il mit fin à ses jours, le 2 janvier 1829, en se noyant dans la Seine, où l'on ne retrouva son cadavre que trois semaines après.

Editeur, biographe, annotateur infatigable, Auger a publié avec des notices, en 1804, les *Souvenirs de madame de Caylus*, les *OEuvres d'Hamilton*, de *mesdames de La Fayette et de Tencin ;* en 1805, *de Sévigné ;* en 1806, *de Duclos*, et une foule d'autres auteurs, parmi lesquels on distingue le *Commentaire sur Molière*, toujours exact, solide, instructif, et dont la lecture agréable le serait davantage, si le commentateur eût été plus sobre de discussions grammaticales.

7. Victorin Fabre, né l'an 1785, à Jaujac (Ardèche), débuta dans les lettres à dix-neuf ans, par un *Eloge de Boileau* et quelques pièces de vers. En 1805, il entra dans les concours académiques pour célébrer l'*Indépendance de l'homme de lettres*. Millevoye, plus âgé que lui, remporta le prix ; mais l'Académie, dans son rapport, exprima le regret de n'en avoir pas un à décerner à Victorin Fabre. Sa pièce, mieux travaillée peut-être que celle de Millevoye, renfermait des passages supérieurs qui furent applaudis avec transport dans la séance publique. Dans le concours suivant (1807), dont le sujet était le *Voyageur*, Millevoye et Fabre furent tous deux couronnés. Quoiqu'en général la pièce de Fabre offre beaucoup d'incorrections, elle présente aussi quelques morceaux où la pureté est jointe à l'énergie.

Tandis que d'autres ouvrages en vers de Victorin Fabre, et notamment son discours intitulé : *De l'influence des lumières sur la destinée de l'Europe*, attiraient sur lui les regards du public instruit, l'Académie française examinait les ouvrages envoyés au concours pour l'*Eloge de Corneille*. Parmi ces écrits fort nombreux, il s'en trouve un qui frappe les juges d'étonnement ; il est couronné à l'unanimité. On apprend bientôt qu'il est de Victorin Fabre, et, comme l'observe Palissot, « on voit avec surprise

que le talent de l'éloquence la plus élevée n'appartient pas moins à ce jeune athlète que celui de la poésie. »

En 1810, on le vit recevoir le même jour deux couronnes: l'une pour le *Tableau littéraire du* XVIIIe *siècle*, sujet pour lequel Jay fut aussi couronné ; l'autre pour l'*Eloge de La Bruyère*. L'année suivante, Victorin Fabre emporta le prix de poésie, pour les *Embellissements de Paris*, qu'on avait mis vainement au concours pendant quatre ans ; il fut moins heureux dans l'*Eloge de Montaigne* et dans l'*Eloge de Montesquieu*, où il rencontra M. Villemain pour adversaire. Au milieu de ces succès, Fabre paraissait avec le même éclat dans les concours académiques de province. L'ode intitulée *Le Tasse* obtint à l'unanimité le premier prix de poésie à l'Académie des Jeux Floraux ; le poëme sur la *Mort de Henri IV* mérita la même distinction à l'Académie du Gard. Dans l'intervalle des concours, l'auteur avait fait paraître un assez grand nombre de pièces de vers, des épîtres, des élégies, des discours philosophiques et de petits poëmes, non dans le genre d'Ossian, mais d'après les croyances attribuées à la Calédonie. Des malheurs de famille, et sa mort, arrivée en 1831, après trois ans de souffrances, l'empêchèrent de mettre la dernière main à son grand ouvrage des *Principes de la société civile*, dont il lut la première partie à l'Athénée de Paris.

8. M. ABEL VILLEMAIN, né l'an 1792, à Paris, d'une mère que tous ceux qui l'ont connue savaient d'humeur si spirituelle et si marquée, dut au secours qu'il rencontra chez M. Planche, savant helléniste, alors maître de pension, d'acquérir d'abord et sans peine ce fonds exquis, si favorable ensuite à toute culture. Vers l'âge de douze ans, dit M. Sainte-Beuve, il jouait la tragédie en grec à sa pension, dans les exercices de la fin de l'année, exercices qui ne rappelaient pas mal, dans l'Université renaissante, les thèses en grec de MM. Rollin et Boivin le cadet, si fameuses dans l'ancienne Université, ou mieux encore, les exercices de MM. Le Pelletier fils et du jeune abbé de Louvois. Elève de rhétorique sous MM. Castel et Luce de Lancival,

au Lycée impérial (Louis-le-Grand), il y donna bientôt des leçons en même temps qu'il entamait le droit avec zèle et facilité comme toutes choses. Un petit *Discours* qu'il prononça sur la tombe de Luce, le mit en relief comme orateur. Comme écrivain, il allait s'annoncer à tous. L'*Eloge de Montaigne*, écrit en huit jours par ce jeune homme de vingt ans (1812), remporta le prix sur le lauréat accoutumé, Victorin Fabre, sur Droz, sur Biot, etc. ; c'est un morceau précieux, sans trace aucune de hasard ni d'inexpérience, et où sont rassemblées du premier coup toutes les grâces naturelles et vives du talent de M. Villemain.

En débutant, M. Villemain témoignait une passion dominante, celle de la belle littérature, le culte de l'imagination, l'amour des grands écrivains et de leurs formes immortelles. Dans ses trois morceaux académiques couronnés, l'*Eloge de Montaigne*, le *Discours sur la Critique*, l'*Eloge de Montesquieu*, ce sentiment domine. L'appréciation littéraire y est consommée et supérieure; mais la partie politique et philosophique manque quelquefois de convenance.

9. En 1814, M. Villemain fut quelque temps suppléant de M. Guizot pour l'histoire moderne, et il professa sur le XVIe siècle. En 1816, il eut la chaire de littérature française et d'éloquence. Le titre de sa chaire fut tout d'abord justifié par lui : il introduisit dans la critique la vivacité, l'imagination, la biographie, l'histoire; plus ses études s'élargirent et ses idées se fortifièrent, plus son élégante et vive parole, toujours passionnée pour le culte de l'esprit, grandit véritablement à l'éloquence. On n'a rien conservé des leçons de ces années. Le premier *Discours* imprimé est une revue du XVIe et du XVIIe siècle (1822). Engagé dans la politique avec M. Decazes, chargé en 1819 de la division des lettres au ministère de l'intérieur et maître des requêtes, M. Villemain sortit des affaires avec son patron. En 1820, il publia son *Histoire de Cromwell*. Tenant par le bon goût à l'ancienne école, et par les idées à la nouvelle; se cachant derrière les

événements et les laissant parler, il a su avec beaucoup d'art les mettre à l'aise et dans la place convenable à leur plus grand effet. L'année suivante, il fut reçu à l'Académie française, y remplaçant, à vingt-neuf ans, M. de Fontanes.

Mais c'est au pied de la chaire que nous avons hâte de venir. Il y avait été suppléé, dans ses absences, par M. Pierrot, qui professait le XVIe siècle avec sérieux et succès. Une fois rentré dans ses fonctions d'enseignement, M. Villemain y demeura jusqu'en 1830. Des trois premières années, on n'a qu'un discours d'ouverture de 1824, imprimé ; vers 1826-7, d'ingénieuses et transparentes analyses dans le *Globe* par M. Patin et des souvenirs. On a gardé celui des brillantes excursions du professeur dans la littérature italienne, dans les jardins du Tasse, et entre autres leçons, d'un dialogue supposé entre deux Italiens, dont l'un était académicien de la Crusca. M. Berryer assistait à cette plaidoierie d'un nouveau genre, et applaudissait à ces rôles singulièrement animés, à ces répliques piquantes et subtiles que se donnait tour à tour la même éloquence.

10. Vers 1827, le cours de M. Villemain avait pris une influence immense; chacune de ses leçons était un événement. C'est peu après qu'on se mit à les recueillir par la sténographie. On en a cinq volumes, deux sur le moyen âge, trois sur le XVIIIe siècle; un sixième volume, refait de souvenir par l'auteur, complète ce siècle et en retrace le commencement. Sa critique ne se traîne pas, comme celle de La Harpe, dans l'ornière du grammairien ; il n'est pas, comme l'auteur du Lycée, une sorte de vérificateur des codes littéraires d'Aristote, versifiés par Horace et Boileau. Avec son tact si fin, il a parfaitement senti qu'une époque remuée comme la nôtre par les bouleversements politiques ne pouvait se contenter de ces discussions de professeurs d'athénées. Aussi, chez lui, se rencontre l'alliance de la politique et de l'art ; il cherche quelles ont été les influences d'une époque sur l'écrivain ; il a une compréhension, pas assez profonde, mais claire et spiri-

tuelle du génie des grands hommes. Il ne s'arrête pas assez longtemps devant les figures qui dominent l'humanité ; il ne s'occupe pas assez de les étudier sous toutes leurs faces. Ce qu'il voit, il l'exprime avec esprit et limpidité ; mais jamais il ne laisse tomber de ces mots qui étonnent ou saisissent. C'est de la raison et de la grâce, mais ce n'est pas de l'enthousiasme, de l'éloquence mâle et entraînante ; on sent qu'il manque de croyance.

Ses jugements sur le XVIIIe siècle pèchent aussi par l'absence de conviction. Il ne voit pas assez l'erreur profonde de quelques-uns des coryphées du philosophisme qui ont broyé l'autel sur les abus qu'ils voulaient combattre. Quoi que fasse M. Villemain pour être impartial, il est encore sous le prisme de ceux qu'il juge, il est ébloui de l'éclat à peine éteint. C'est que la lumière religieuse a perdu pour lui une partie du sien.

11. On lui doit cependant un beau travail sur les *Pères du christianisme*, qui, avec un *Essai sur l'Oraison funèbre*, forme la partie la plus intéressante des *Mélanges littéraires* qu'il a publiés en trois volumes. Mais la préoccupation *philosophique* de M. Villemain se montre assez pour justifier notre assertion, dans son *Histoire de Grégoire VII*, cette grande figure du catholicisme au moyen âge, et dont l'âme un peu sceptique, un peu froide partant de l'historien, n'a pas senti toute la sublimité.

12. On doit à M. Villemain de nombreux articles dans les *Revues* et un *Discours* mis en tête du *Dictionnaire de l'Académie*. Ce discours touche à une infinité de questions, les pose et les retourne sans avoir la prétention de les vider. Ce n'est pas une dissertation, mais un composé, comme l'est en général sa critique, de vues, de traits choisis, d'anecdotes significatives, d'inductions arrêtées à temps. Nulle part il n'a plus ingénieusement combiné les connaissances de tout genre, les ménagements intelligents et les prévisions insinuantes ; mais c'est peut-être un péristyle trop svelte et trop gracieux pour un dictionnaire qui, par sa nature, est plutôt un produit et un meuble volumineux d'utilité qu'un monument.

13. Parmi les critiques distingués de notre époque, nous ne saurions oublier M. Théry, proviseur du collége de Versailles, et qui, par un livre plein d'instruction et de conscience, *de l'Esprit et de la critique littéraire chez les peuples anciens et modernes* (1832), s'est associé d'une manière glorieuse à ces habiles écrivains. Nulle part ailleurs on ne trouverait une réunion aussi bien choisie de documents et de jugements sur les divers travaux de critique littéraire. M. Théry ne se borne pas, dans la partie ancienne, aux monuments de l'antiquité grecque et latine, il fait un choix ingénieux dans les trésors moins connus de l'Orient, Chine, Inde et Perse. Ses jugements sur la France du XIXe siècle nous paraissent empreints d'une excessive bienveillance.

14. M. Gustave Planche est l'un des critiques les plus distingués de nos jours. Ses articles dans la *Revue des Deux-Mondes* ont été remarqués, nous ne dirons pas du public, mais des hommes qui s'occupent spécialement de littérature. M. Planche, dit M. Duquesnel, a des qualités incontestables : le plus souvent une impartialité rude, une raison incorruptible, de l'étendue dans les idées, une conception assez haute de la poésie et des arts ; mais on peut lui reprocher de faire trop la critique des défauts et de ne pas admirer assez les beautés. Comme il s'adresse presque constamment aux contemporains, il a peut-être été amené à cette sévérité par les éloges vraiment dégoûtants que certains littérateurs à la suite prodiguent aux bruyantes renommées du jour : quoi qu'il en soit, il gagnerait beaucoup en perdant un peu de l'humeur chagrine qui semble l'agiter continuellement.

15. M. Désiré Nisard, jeune et habile critique, nous a donné, dans ses *Etudes sur la décadence romaine,* deux volumes pleins de détails curieux, dit le même critique, présentés souvent avec bonheur, et surtout avec une raison incisive. Il faut se garder d'y voir un pur ouvrage de littérature ancienne. Ce livre n'est, en effet, dans son but principal, qu'un manifeste raisonné, assez érudit d'apparence, mais plein d'allusions, qui vont jusqu'à compro-

mettre, en plus d'un endroit, la réalité historique et l'exactitude géographique ; un manifeste raisonné contre la poésie moderne, dite de 1828, et ses prétentions, et même ses principaux personnages. Cette pensée sur toute une classe d'écrivains modernes, il l'a exprimée directement dans sa polémique avec M. Janin, contre la *Littérature facile*.

On doit encore à M. Nisard un bon article sur *Erasme*, et un *Précis de l'histoire de la littérature française*, où notre littérature des trois derniers siècles est tout entière traitée, plusieurs même des grands noms assez en détail.

16. Au nombre des critiques éminents de notre époque, nous devons encore mentionner M. AMÉDÉE DUQUESNEL, dont l'œuvre principale, intitulée : *Du Travail intellectuel depuis* 1815 *jusqu'en* 1837, est remplie de vues saines, souvent ingénieuses et quelquefois profondes.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE, MÉMOIRES, BIOGRAPHIE, VOYAGES, GÉOGRAPHIE.

—

§ 1er. *Histoire nationale, particulière et générale ; Mémoires et Biographies.*

1. Papon. — 2. Fantin des Odoards. — 3. Montjoie. — 4. L'abbé Proyart. — 5. Thouret — 6. Lacretelle jeune. — 7. Bertrand de Molleville. — 8. Royou. — 9. Durdent. — 10. Alexis Dumesnil. — 11. Lemontey. — 12. Dulaure. — 13. De Saint Victor. — 14. Petitot et Buchon. — 15. M. Guizot. — 16. M. Michelet. — 17. M. de Sismondi. — 18. M. Monteil. — 19. M. Mazas. — 20. M. de Montlosier. — 21. M. Clausel de Coussergues. — 22. M. Capefigue. — 23. M. de Baure. — 24. M. Philippe de Ségur. — 25. Les deux systèmes de l'école historique moderne : Histoire descriptive — 26. M. de Barante. — 27. Histoire philosophique ou fataliste. — 28. MM. Mignet et Thiers. — 29. M. Daunou : Histoire littéraire de France. — 30. Madame Campan : Mémoires. — 31. De Bausset : Biographie.

1. JEAN-PIERRE PAPON (1734-1803), Oratorien, s'est fait un nom dans les lettres et particulièrement dans l'histoire. Sans parler ici d'un traité sur l'*Art du poëte et de l'orateur*, nous mentionnerons

son *Histoire de Provence*, en 4 vol. in-8°, comme l'un des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre. On lui doit encore l'*Histoire du gouvernement français* (1787-1788), dans laquelle il prédit les événements arrivés depuis, et l'*Histoire de la Révolution française*, où règne beaucoup de sagesse et de bonne foi.

2. Fantin des Odoards, né l'an 1738, à Pont-de-Beauvoisin (Isère), commença par être un mauvais prêtre avant de se jeter dans les excès révolutionnaires, et de faire servir l'histoire à ses passions politiques. Tels sont l'*Histoire philosophique de la Révolution française* (1789-1801), pleine de déclamations, d'incohérences, de citations fastidieuses ou mensongères, de jugements hasardés ou faux; *Louis XV et Louis XVI* (1799), véritable factum d'accusation contre ces deux rois; l'*Histoire de France depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, en 26 vol. in-12, dont les deux précédents ouvrages ont fourni le fond, et c'est assez dire. Ce mauvais historien est mort en 1820.

3. Galart de Montjoie, natif d'Aix, fut l'un des plus zélés défenseurs de la cause royale. Collaborateur de l'*Année littéraire*, en 1790, il devint ensuite rédacteur de l'*Ami du roi*, journal uniquement destiné à combattre les principes de la Révolution, et qui ne cessa de paraître qu'après la fatale journée du 10 août 1792. Il échappa aux proscriptions de la Terreur et du Directoire, rentra en France sous le Consulat, publia divers ouvrages d'histoire et d'imagination, et mourut en 1816, après avoir vu le retour des princes pour lesquels sa plume avait combattu constamment. Parmi ses romans on distingue l'*Histoire des quatre Espagnols*, et parmi ses histoires, celle de la *Conjuration de d'Orléans* et de la *Révolution de France*.

4. L'abbé Proyart, né vers 1743, en Artois, s'était déjà fait connaître par quelques bons ouvrages, lorsqu'éclata la Révolution. Forcé de s'exiler, il séjourna d'abord aux Pays-Bas, puis en Allemagne, et ne rentra en France qu'après le Concordat. Il y publia *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle* (5 volumes in-8°), ouvrage qui lui valut la persécution de Bonaparte. On lui doit encore entre autres ouvrages :

1° L'*Ecolier vertueux*, ou Vie édifiante d'un écolier de l'Université de Paris (Decalogne);

2° L'*Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*;

3° La *Vie du dauphin, père de Louis XV*, et celle *du dauphin, père de Louis XVI*;

4° L'*Histoire de Stanislas, roi de Pologne*, ouvrage intéressant et bien écrit : le portrait de Charles XII, qui termine le troisième

livre, peut être cité comme un modèle en ce genre de composition historique.

5. Disons un mot de THOURET, natif de Pont-l'Evêque (1746), et qui périt victime de la Révolution, à laquelle il avait grandement contribué (1794). On a de lui, entre autres ouvrages, un *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*, composé pour son fils, et que son fils publia. Les quatre premiers livres présentent, dans un précis rapide, les recherches de l'abbé Dubos sur l'établissement des Francs dans les Gaules ; les huit derniers offrent l'analyse des observations de Mably sur l'histoire de France. Ce qu'il y a mis du sien est dangereux pour la jeunesse.

6. M. LACRETELLE jeune se fit d'abord connaître par plusieurs morceaux d'histoire dignes d'attention. Il a donné successivement l'*Histoire de l'Assemblée législative*, celle *de la Convention*, celle *du Directoire*, et le même travail sur l'*Assemblée constituante*, complète le tableau de notre Révolution, en y comprenant l'*Histoire du* XVIIIe *siècle*, qui a amené la grande catastrophe. L'auteur écrit avec raison, clarté, énergie : il a pris le noble parti de la vertu contre le crime ; il déteste de la Révolution tout ce qui n'est pas la liberté. Lui-même, acteur dans les scènes révolutionnaires, il a bravé dans les rues de Paris les mitraillades d'un pouvoir plus heureux que celui qui a expiré en 1830. Il a mis, dans l'exposé qu'il trace des faits, plus de sagesse et d'impartialité que n'en apportent la plupart des littérateurs de nos jours, et s'il n'a pas évité toutes les erreurs, il faut peut-être moins le lui imputer qu'à l'esprit de son siècle, et aux mémoires qui lui ont servi de guide. Ainsi, tout ce qui regarde les affaires ecclésiastiques n'est pas traité dans ses histoires avec beaucoup d'exactitude.

7. Le marquis DE BERTRAND-MOLLEVILLE, qui fut ministre de Louis XVI, en 1791, a laissé une *Histoire de la Révolution de France*, en 14 vol. in-8° ; des *Mémoires* particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne du roi-martyr ; une *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains jusqu'à la paix de* 1763 ; tous ouvrages qu'on lit avec intérêt, parce qu'ils sont bien écrits. Bertrand-Molleville mourut en 1818.

8. L'avocat ROYOU, frère du journaliste courageux qu'il aida dans la rédaction de l'*Ami du roi*, s'est fait connaître personnellement

par des abrégés historiques estimables, tels que le *Précis de l'histoire ancienne* d'après Rollin, l'*Histoire romaine*, l'*Histoire de France*, etc. Quand il raconte l'honneur, la fidélité, le dévouement de nos aïeux pour leurs souverains légitimes, on voit qu'il a trouvé dans son cœur les antiques documents de son histoire. Cette loyauté de l'auteur répand un grand intérêt sur l'ouvrage, et il tire de son amour pour nos rois l'énergie que Tacite puisait dans sa haine pour les tyrans.

9. Réné-Jean Durdent, né vers 1776, à Rouen, fut un des plus féconds écrivains de l'époque. Doué d'une incroyable facilité que relevait une instruction variée, il devint à la fois poëte, traducteur, romancier, critique, etc., dans un degré médiocre, mais pourtant très-supportable. En fait de poëmes, on lui doit : *Austerlitz* ou l'*Europe préservée des Barbares*, poëme historique en deux chants; *Sésostris, époux et père*, poëme sur la naissance du roi de Rome ; *Ode sur les événements* du mois de mai 1816. Traducteur de plusieurs romans anglais, Durdent en a donné quelques-uns de sa composition, dont les plus connus sont *Adriana* et les *Mémoires de Saint-Félix*. Ses compilations, fort nombreuses, portent le titre de *Beautés* ou d'*Epoques et faits mémorables de l'histoire* (de France, d'Angleterre, de Russie, de Portugal, de Turquie, etc.). En fait d'écrits et d'histoires de circonstance, il a donné la *Campagne de Moscou*, l'*Histoire de la Convention nationale*, l'*Histoire de Louis XVI*, l'*Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*. Durdent est mort en 1819.

10. M. Alexis Dumesnil a fait divers ouvrages de philosophie et d'histoire assez importants pour que nous en parlions. Dans l'*Esprit des religions*, il a pris pour épigraphe cette pensée de Pascal : *Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut*. Aussi, cet ouvrage est loin d'avoir quelque rapport, comme on l'a dit, avec celui de Dupuis; et, pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le chapitre intitulé : *Mauvaise foi de Dupuis*. M. Dumesnil, comme il le dit lui-même, *se sert de la religion chrétienne pour assigner aux autres religions le rang qui leur convient, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de celle-là*. Cette idée renferme tout le dessein de l'ouvrage, et l'exécution répond à la beauté d'un plan si philosophique à la fois et si chrétien.

Inspiré par Pascal, M. Dumesnil a fait son *Eloge*. Ce n'est point un discours académique, quoiqu'il ait été fait pour une académie; c'est un élan naturel de l'âme plutôt qu'une production méditée de l'esprit.

On doit encore à M. Dumesnil, le *Règne de Louis XI* et l'*Histoire de Philippe II*. Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur s'est particulièrement proposé non de montrer que *Louis XI fut un roi*, ni de prouver qu'*il fut un monstre*, comme Duclos, mais de suivre à travers les siècles tous les effets de sa politique dans l'avenir, et jusque dans les derniers temps de la troisième dynastie. Quant à l'*Histoire de Philippe II*, elle est empreinte de tous les préjugés répandus contre ce prince, pour qui la justice historique viendra tôt ou tard.

11. Pierre-Édouard Lemontey, né l'an 1762, à Lyon, avocat littérateur, fut couronné à Marseille pour ses *Éloges de La Pérouse* (1785) et de *J. Cook* (1789). La poésie ne lui fut point étrangère ; mais c'est surtout comme prosateur qu'il s'est distingué. *Raison et Folie* est une œuvre pleine d'esprit et de sel (1811); l'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV* (1818) a présenté le règne de ce prince sous un jour tout nouveau. On lui doit encore des *Discours*, l'*Histoire de la Régence*, etc. Lemontey est mort en 1826.

12. Jacques-Antoine Dulaure, né l'an 1755, à Clermont-Ferrand, se fit connaître avant, pendant et après la Révolution. Son mauvais esprit ne l'abandonna jamais dans cette longue carrière. En 1785 il publia sa *Description de Paris* pleine de traits hardis contre les rois, la cour et les prêtres ; le scandale en fit tout le succès. La *Description des environs de Paris*, qui suivit de près, n'est pas moins remplie d'anecdotes scandaleuses. Il fit paraître ensuite la *Pogonologie ou Histoire philosophique de la Barbe*, où il demandait peu philosophiquement que tous les fonctionnaires publics et tous les hommes élevés par leur profession au-dessus des autres, laissassent croître leur barbe dans toute sa longueur. En 1788, il donna comme supplément à ses deux premiers ouvrages, un volume de *Singularités historiques*, où la religion, les évêques, les moines, la noblesse sont l'objet des basses élucubrations de l'auteur. Sa *Description de la France par provinces* ne fut pas achevée (1788). En 1791, il fit im-

primer son *Histoire critique de la noblesse*, dont on brûlait alors les châteaux ; dans ses *Métamorphoses*, pamphlet politique, il désigna nommément les nobles à la fureur de la populace. Un tel homme devait être conventionnel régicide, il le fut. Il faillit, comme tant d'autres révolutionnaires, porter, à cette époque, la peine de ses crimes; il eut le bonheur d'échapper à la persécution qu'il avait prononcée contre tant d'autres. Après le 9 thermidor, il revint en France, et publia le *Tableau politique* de sa conduite, où il traite ses anciens complices avec le mépris qu'il méritait lui-même, et termina sa carrière législative par une odieuse dénonciation dans laquelle il prônait la *loi salutaire des Otages.*

Rentré dans la vie privée, Dulaure la souilla par des ouvrages sur les divinités les plus infâmes du paganisme, Priape, Pan, Vénus. Enfin, en 1821 et 1825, il publia l'*Histoire physique, civile et morale de Paris et de ses environs*, œuvre de scandale qui mérite la réprobation universelle. Ce misérable écrivain n'est mort qu'en 1835.

13. M. Bins de Saint-Victor, né l'an 1775, à Nantes, a concouru pendant plusieurs années à la rédaction du *Journal des Débats;* mais c'est surtout par son talent poétique qu'il s'est fait remarquer. La littérature française lui doit, entre autres ouvrages, le poëme de l'*Espérance*, le *Voyage du poëte*, et une traduction estimée des odes d'Anacréon. Les vers de M. de Saint-Victor se distinguent par l'élégance continuelle et la pureté du style. M. de Saint-Victor a composé aussi l'*Histoire de Paris*, pour l'opposer à celle de Dulaure : c'est un ouvrage plein d'intérêt, mais qui, comme il arrive toujours aux bons livres, a fait moins de bien que le mauvais écrit de Dulaure a fait de mal. On lui doit encore des *Lettres sur les Etats-Unis d'Amérique*, en 2 vol. in-8°, et des *Etudes sur l'Histoire universelle,* vaste travail qui n'est point encore achevé.

14. L'histoire de France est aujourd'hui l'objet de grands travaux littéraires. Sans compter la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, depuis l'origine de la monarchie française*

jusqu'au XIIIe *siècle,* siècle où commence la *Collection de* M. PETITOT, M. BUCHON a commencé une *Collection des chroniques écrites en langue vulgaire du* XIIIe *au* XVIe *siècle,* important et consciencieux travail. Enfin la grande *Collection de dom* BOUQUET se continue, mais peut-être avec trop peu d'activité.

15. Un homme qui de nos jours occupe un rang élevé parmi les hommes politiques, regardé par les uns comme plein de sagesse et de perspicacité, par les autres comme rétrograde et passionné, mais par tous comme orateur d'un talent incontestable, comme un historien sérieux, M. GUIZOT, éloigné de la tribune pendant une grande partie de la Restauration, s'associa par ses brochures au mouvement ou plutôt aux passions politiques de cette époque. Tel est son opuscule *du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France*, en réponse à M. de Vitrolles (1816); telle est sa brochure *sur l'Instruction publique*, dirigée contre les Jésuites. De 1820 à 1822, il publia une série d'ouvrages politiques dans le sens libéral, entre autres le *Gouvernement de la France depuis la Restauration.* Dans le même temps, on le vit s'occuper de grands travaux historiques, faire au Collége de France un *Cours d'histoire*, remarquable surtout en ce qui concerne la seconde race. Son *Cours sur la civilisation moderne* mérite moins d'éloges : l'auteur n'a envisagé sa matière que du point de vue protestant, et l'on sait combien ce point de vue est étroit et erroné. On sait que M. Guizot est actuellement le chef des *Doctrinaires*, ces hommes qui n'ont pas moins fait de mal à la royauté légitime que les comédiens de quinze ans.

On doit encore à M. Guizot une *Collection de quelques historiens de France*, une *Histoire de la révolution d'Angleterre* (1688), etc.

16. M. MICHELET a publié jusqu'ici de nombreux ouvrages : *Tableaux synchroniques*, introduction à l'*Histoire universelle*, traduction de la *Science nouvelle* de Vico, *Histoire romaine*, *Histoire de France*, *Mémoires de Luther*, etc. De tous ces travaux, les plus remarquables sont ses deux volumes sur l'histoire romaine, et les trois volumes qu'il a donnés sur l'histoire de France.

L'histoire romaine, sauf quelques points, dit M. Duquesnel, explique clairement les diverses phases de la vieille Rome : sa fondation (c'est un des points de réserve), sa lutte contre les peuples de l'Italie, sa conquête du monde au moyen de ces peuples qu'elle conduit au combat après les avoir vaincus et rendus romains. Le style de M. Michelet est entraînant et plein de mouvements inattendus ; mais l'auteur est trop sujet à se passionner pour les systèmes. Par exemple, il voit des *mythes* dans une foule de faits pris pour constants jusqu'aux recherches contemporaines de l'Allemagne. Il faut se méfier de la crédulité historique ; mais l'incrédulité jette en des erreurs plus dangereuses encore, en ce qu'elle laisse planer le doute sur les annales de tous les peuples.

M. Michelet a porté la passion investigatrice et *mythique* dans le premier volume de son histoire de France. Ses curieuses et longues recherches sur les diverses races qui peuplent le sol français, ont été combattues avec succès par le baron d'Ekstein, dans la *Revue européenne*. Quant au tableau que M. Michelet trace de la France, au début de son second volume, c'est un morceau de géographie historique très-remarquable. Il saisit à grands traits la physionomie des diverses provinces, suit, avec l'œil de l'aigle, le cours des chaînes de montagnes et celui des fleuves, et rappelle en passant les principaux faits politiques des contrées qui sont venues peu à peu se fondre dans l'imposante unité française. Le poëte historien n'a garde d'omettre les écrivains et artistes éminents, les savants illustres qui sont la gloire immortelle des nations. Cette rapide synthèse de notre patrie nous plaît singulièrement ; mais nous lui voudrions, dans quelques parties, plus de méditation calme et profonde ; des légèretés singulières se sont glissées çà et là parmi les belles et nobles pensées exprimées avec cette désinvolture pittoresque qui est un des grands charmes de l'auteur.

Pour être un véritable historien, il manque à M. Michelet un jugement calme, une méditation grave, qui

classent les diverses phases des siècles avec lucidité; une parole moins emportée, qui ait la solennité d'une raison élevée, au lieu de la fougue d'une raison brûlante. Parfois M. Michelet entasse tant de faits, d'idées, de rapprochements inattendus dans une page, qu'il y a chaos et éblouissement. Cette méthode, où abonde la science, porte avec elle beaucoup moins d'instruction qu'elle n'en promet.

Ce que nous reprochons encore à M. Michelet, c'est son hésitation à l'égard du christianisme. Il semble craindre de le confesser, ou plutôt il redoute de paraître adhérer au catholicisme, comme le témoignent son *Histoire de France* et les *Mémoires de Luther.*

17. M. SISMONDE DE SISMONDI est auteur de plusieurs grands ouvrages : l'*Histoire des républiques italiennes*, l'*Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, et l'*Histoire générale des Français*. Dans ce dernier ouvrage, M. Sismondi, trop préoccupé des idées modernes, a trop jugé le passé d'après le présent; un peu d'humeur philosophique lui fait traiter sévèrement quelques hommes et quelques règnes; mais, comme le dit M. de Châteaubriand, il a vu un des premiers le parti que les peuples pouvaient tirer même de leurs crimes. Les élucubrations de ce savant annaliste peuvent être étudiées avec fruit, mais elles doivent être lues avec précaution.

18. M. MONTEIL, auteur de plusieurs ouvrages, est surtout connu et digne de l'être par son *Histoire des Français des divers états*, qui suppose de grandes recherches, M. Monteil est du petit nombre de ces jeunes savants qui n'écrivent aujourd'hui qu'après avoir lu : ils eussent été dignes disciples de l'école bénédictine. Mais M. Monteil a été égaré par le goût du siècle et par l'exemple de l'abbé Barthélemy : la forme romanesque dans laquelle l'auteur de l'*Histoire des Français* a enveloppé ses études, leur porte dommage : on doit l'engager, au nom de son propre savoir et de son véritable mérite, à la faire disparaître dans les futures éditions de son ouvrage.

19. M. MAZAS, auteur d'une *Histoire de France* qui n'est pas sans mérite, a donné en outre les *Vies des capitaines français au moyen âge*, qui ne peuvent être passées sous silence. L'auteur n'a voulu raconter que l'exacte vérité : il a visité le théâtre où brillèrent les guerriers dont il peint les exploits; il a cherché sur les bruyères de la Bretagne les traces de Duguesclin ; il croit aussi avoir retrouvé le point du passage d'Edouard III à Blanque-Taque sur la Somme. Enfin, c'est une œuvre de conscience autant que de talent.

20. M. DE MONTLOSIER, qui a beaucoup écrit, beaucoup parlé, surout contre un ordre dont le besoin se fera sentir encore comme en 1814, a fait *sur la Féodalité* un travail rempli d'idées neuves, exprimées dans un style indépendant et qui sent son moyen âge, dit M. de Châteaubriand. Si les anciens seigneurs des donjons, poursuit-il, avaient su faire avec une plume autre chose qu'une croix, ils auraient écrit comme cela, mais ils n'auraient pas vu si loin.

21. M. CLAUSEL DE COUSSERGUES, sous le titre modeste : *Du sacre des rois de France et des rapports de cette cérémonie avec la constitution de l'Etat aux différents âges de la monarchie*, a écrit un volume qui restera. Les amateurs de la clarté et des faits bien classés sans prétention et sans verbiage, y trouveront à se satisfaire.

22. M. CAPEFIGUE, quoique jeune encore, a publié déjà d'énormes et nombreux volumes d'histoire : la *Régence, Louis* XIV, la *Fronde*, *Philippe-Auguste*, la *Réforme*, etc., ont été tour à tour l'objet de ses travaux. Cette fécondité rapide a prévenu contre lui bien des esprits sérieux. Sans doute il sera compté parmi les plus laborieux annalistes de notre patrie ; mais nous ne saurions trop rappeler que Salluste a travaillé des années son admirable petit volume.

23. L'*Histoire du Béarn*, par M. DE BAURE, beau-frère de M. Daru, mérite, dit M. de Châteaubriand, de fixer l'attention du lecteur. Elle renferme, dans un excellent volume, tout ce que Froissart, Clément de Marca, Auger, Gaillard, Chappuis, de Vic et dom Vaissette nous ont appris sur les devanciers et sur la patrie d'Henri IV. Ce petit modèle de goût et de clarté n'a pas la majesté historique ; mais il a tout le charme des mémoires.

24. M. PHILIPPE DE SÉGUR, fils de l'auteur de l'*Histoire universelle*, a donné l'*Histoire de la campagne de Russie*, qui prouve que l'on n'a pas besoin de se placer dans un système, pour intéresser le lecteur. Des récits animés, un coloris brillant, des scènes mises sous les yeux dans tout leur mouvement et dans toute leur vie, voilà ce qui

est de toutes les écoles, et ce qui fera vivre l'ouvrage de M. de Ségur.

25. L'école moderne se divise en deux systèmes principaux : dans le premier, l'histoire doit être écrite sans réflexions ; elle doit consister dans le simple narré des événements et dans les peintures des mœurs ; elle doit présenter un tableau naïf, varié, rempli d'épisodes, laissant chaque lecteur, selon la nature de son esprit, libre de tirer les conséquences des principes et de dégager les vérités générales des vérités particulières. C'est ce qu'on appelle l'histoire *descriptive*, par opposition à l'histoire *philosophique* du dernier siècle.

26. A la tête de l'école descriptive se place M. DE BARANTE, auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne.* Son récit a toute la grâce des chroniques, et toute la clarté de la langue moderne.

On doit encore à M. de Barante le *Traité des communes et de l'aristocratie*, la *Traduction des œuvres dramatiques de Schiller*, le *Tableau de la littérature française au* XVIII[e] *siècle*, etc.

27. Dans le second système, il faut raconter les faits généraux, en supprimant une partie des détails, substituer l'histoire de l'espèce à celle de l'individu, rester impassible devant le vice et la vertu comme devant les catastrophes les plus tragiques. C'est l'histoire *fataliste*, ou le *fatalisme* appliqué à l'histoire.

28. Parmi les écrivains de l'école du système fataliste, deux attirent particulièrement l'attention, MM. MIGNET et THIERS. Unis entre eux des triples liens de l'amitié, de l'opposition et du talent, ils se sont partagé le récit des fastes révolutionnaires. M. Mignet a resserré dans un ouvrage court et substantiel le récit que M. Thiers a étendu dans de plus larges limites : l'un a tracé une esquisse vigoureuse, l'autre a peint le tableau. La manière du premier est simple et rapide ; celle du second est ample et pompeuse.

L'œuvre de M. Thiers est inégale, comme il arrive souvent aux livres de longue haleine. Telle partie est

d'un style nerveux et plein de force, telle autre accuse la fatigue et la rapidité de la rédaction. Les scènes de fureur populaire sont retracées avec une verve bien rare ; toutes les passions des foules y hurlent leurs cris de mort. La partie militaire, et surtout celle qui retrace la campagne d'Italie, a paru très-remarquable ; on a dit, et la chose est croyable, que des officiers de l'empire avaient aidé l'habile historien.

Mais ce qu'on ne saurait trop reprocher à ces auteurs, c'est leur fatalisme. Ainsi, les effroyables exécutions de Marat et de Robespierre semblent une sorte de nécessité sans laquelle la société française ne pouvait se renouveler. On conçoit à quel abîme mènent de telles doctrines. Et d'ailleurs, non-seulement ces grands exécuteurs sont absous par la philosophie de l'histoire, mais à chaque instant l'auteur nous parle de cet entraînement irrésistible des époques révolutionnaires, de ces vapeurs sanglantes qui enivrent et paralysent la volonté de l'homme. C'est là une erreur morale dont les résultats sont incalculables ; la mission de l'historien, comme celle du philosophe, est de ranimer sans cesse dans les cœurs l'idée sainte du devoir et de la liberté humaine, de relever de plus en plus sa dignité par l'horreur du crime et l'amour du beau. Combien madame de Staël est plus sociale et plus vraie lorsque dans ses *Considérations sur la Révolution française*, elle écrit ces paroles mémorables :

« Le génie se manifeste non-seulement dans le triomphe qu'on remporte, mais dans les moyens qu'on a pris pour l'obtenir. La dégradation morale, empreinte sur une nation qu'on accoutume au crime, tôt ou tard doit lui nuire plus que les succès ne l'ont servie. »

29. M. Daunou appartenait à cette congrégation religieuse d'où sont sortis les Lecointe et les Lelong ; il n'a point démenti sa docte origine, et c'est, en effet, un des plus savants continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France*. Dans ses divers *Mémoires*, on trouve à s'instruire. Mais il faut être en garde contre ce qu'il dit des souverains pontifes, lorsqu'il juge un pape du xe siècle d'après les idées du xviiie. On voit qu'en quittant l'Oratoire, il y a laissé aussi sa bonne foi pour prendre les préjugés des mauvais jours.

30. Madame Campan, née l'an 1752, à Paris, d'abord

lectrice de mesdames, filles de Louis XV, puis première femme de chambre de Marie-Antoinette, puis institutrice à Saint-Germain, enfin directrice de l'école impériale d'Ecouen, a laissé des *Mémoires sur la vie privée* de la reine infortunée qui l'avait admise dans son intimité. Ces mémoires, qui comprennent vingt et un ans (1771-1792), sont écrits avec beaucoup de grâce, abondent en détails curieux et caractéristiques du temps, et peignent très-fidèlement l'intérieur de la princesse. On lui doit en outre divers ouvrages relatifs à ses fonctions d'institutrice : *Lettres de deux jeunes amies ; Conversations d'une mère avec sa fille ; de l'Education des femmes ; Théâtre d'éducation*, etc. Madame Campan mourut à Mantes en 1822.

31. Louis-François de Bausset, évêque d'Alais en 1784, et cardinal en 1817, était né l'an 1748, à Pondichéry. En 1808 il publia l'*Histoire de Fénelon*, en 3 volumes in-8°, dont le succès fut éclatant. Quelques personnes parurent craindre que cette histoire ne tendît à diminuer la haute réputation de l'évêque de Meaux : M. de Bausset répondit victorieusement à ce reproche ; il composa l'*Histoire de Bossuet*, qu'il avait achevée en 1812, mais qu'il ne publia qu'après la restauration. Ces deux ouvrages sont des monuments pour l'Eglise de France, comme aussi pour la littérature. L'histoire de ces deux hommes célèbres est racontée avec cette religieuse fidélité qui, pour ne présenter au lecteur que des faits avérés, interroge tous les monuments, recueille toutes les traditions, consulte tous les écrits contemporains, laisse toujours parler celui dont il écrit la vie, et ne le supplée que pour ce qu'il n'a pas pu nous dire ou nous apprendre. Quant au style, il est un modèle du style biographique, ou plutôt historique ; car la vie des grands hommes est encore de l'histoire : style vrai, grave, élégant, correct, facile, surtout naturel, s'élevant sans effort avec le sujet, et simple avec grâce quand le sujet le demande. En un mot, ces deux ouvrages, chefs-d'œuvre de biographie, sont des ouvrages *finis*, et c'est le plus bel éloge que nous en puissions faire; c'est-à-dire, des ou-

vrages que, dans notre littérature où il y a tant de livres à refaire, on ne refera pas.

Le cardinal de Bausset mourut en 1824.

—

§ 2. *Histoire étrangère, particulière ou générale.*

1. Rulhière : détails sur sa vie. — 2. Ses ouvrages en vers. — 3. Ses ouvrages en prose, entre autres son Histoire de l'anarchie de la Pologne. — 4. Ferrand : Esprit de l'Histoire, Les trois démembrements de la Pologne. — 5. M. de Salvandy : Histoire de Pologne, etc. — 6. Mazure : Histoire de la révolution d'Angleterre. — 7. Augustin Thierry : Histoire de la conquête d'Angleterre, etc. — 8. Ginguené : ses divers ouvrages, entre autres l'Histoire littéraire d'Italie. — 9. Daru : ses ouvrages en vers. — 10. Son Histoire de Venise. — 11. Delécluze : Florence et ses vicissitudes. — 12. Mallet : Histoire de Danemark, etc. — 13. Levesque : ses divers ouvrages, entre autres son Histoire de Russie, etc. — 14. M. de Montalembert : Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie. — 15. Champollion : l'Egypte sous les Pharaons, etc.

1. CARLOMAN DE RULHIÈRE, né l'an 1735 à Bondi, près de Paris, fut élevé au collége de Louis-le-Grand. A seize ans, il entra dans les gendarmes de la garde. Il devint aide-de-camp du maréchal de Richelieu, alors gouverneur de Bordeaux. L'intelligence qu'il avait montrée dans ses études lui acquit l'amitié du Père Latour, jésuite, qui le présenta à M. de Breteuil, nommé ministre plénipotentiaire en Russie : Rulhière l'accompagna à Saint-Pétersbourg, où il fut témoin de la révolution qui avança les jours de Pierre III, et porta Catherine II sur le trône (1762). Les deux protecteurs de Rulhière devinrent et restèrent ses plus fidèles amis. Accueilli avec distinction par madame la comtesse d'Egmont, fille du maréchal, admis dans l'intimité de cette famille, il la cultiva jusqu'au moment où la Révolution dispersa dans toute l'Europe les grands qui, par la légèreté de leurs principes, avaient eux-mêmes avancé les événements devant lesquels ils fuyaient. Rulhière vit avec effroi les premiers essais de cette grande commotion politique, dont les progrès lui causèrent une tristesse qui abrégea ses jours : il mourut en 1791, âgé de 56 ans.

2. Les ouvrages de Rulhière se divisent en deux classes, les vers et la prose. Entre ses essais poétiques, le discours sur les *Disputes* est le seul qui ait obtenu un succès brillant

et durable. Le poëme des *Jeux de mains* n'a eu qu'une réputation éphémère. Le surplus consiste en seize *Epîtres* en vers, sept *Lettres* mêlées de vers et de prose, dix-huit *Contes*, trente et une *Epigrammes*, où l'on trouve cette élégance piquante et noble qu'un esprit distingué donne toujours, même à ce qu'il n'achève pas.

3. Comme prosateur, Rulhière a publié entre autres écrits :

1° Des *Anecdotes sur Richelieu*; c'est un récit de quelques-unes des aventures du maréchal;

2° Des *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*, aussi curieux qu'intéressants;

3° Des *Anecdotes sur la révolution de Russie en* 1762, relation ingénieuse et piquante de ce grand événement;

4° l'*Histoire de l'anarchie de la Pologne*, en 4 vol. in-8°. C'est son œuvre capitale. Toutefois, c'est moins une composition hsitorique qu'une suite de petites compositions ou d'histoires détachées; ce n'est pas précisément et uniquement l'histoire de la Pologne, mais plutôt des fragments intéressants de l'histoire du XVIIIe siècle, et quelquefois des siècles précédents : matière abondante, mais confuse, sans ordre et sans liaison, au point que les événements qui appartiennent au sujet principal sont ceux qu'on retient le moins de cette lecture. Quant au style de Rulhière, il a de l'éclat, de la vigueur, de la rapidité, une élégante précision, quelquefois de la profondeur; mais il manque souvent des qualités qui, pour être moins brillantes, ne sont pas moins essentielles à l'historien, telles que la gravité, la correction, la netteté et une certaine douceur qui n'est point incompatible avec la force et la rapidité.

4. Le comte ANTOINE FERRAND, né l'an 1751, à Paris, ministre de Louis XVIII, est moins remarquable comme homme d'Etat que comme écrivain. Parmi ses écrits, le plus célèbre est son *Esprit de l'Histoire*, en 4 vol. in-8°. Ce sont d'excellentes lettres politiques et morales d'un père à son fils, sur la manière d'étudier l'histoire. On peut encore citer de Ferrand, la *Théorie des révolutions*

et l'*Histoire des trois démembrements de la Pologne*, pour faire suite à l'histoire de Rulhière. Le comte Ferrand mourut en 1825.

5. M. DE SALVANDY, journaliste, homme d'Etat et de littérature, est du petit nombre des romanciers qui se recommandent par des qualités vraiment littéraires. Dans son éclatant récit de *don Alonzo*, chacun a remarqué ses chaleureuses peintures de l'Espagne. Du roman, M. de Salvandy est passé à l'*Histoire de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski*. C'est un ouvrage grave, bien composé, et écrit d'un style noble et ferme, mais quelquefois déclamatoire. L'auteur a eu soin de remarquer l'influence que la France du XVIIe siècle exerçait sur les destinées de l'Europe, comme si tous les grands hommes devaient alors venir de la cour du grand roi. Sobieski avait été mousquetaire de la maison militaire de Louis XIV.

6. M. MAZURE, sous le titre d'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, a laissé un ouvrage écrit avec négligence, mais qui a changé, sous plusieurs rapports, ce que nous savions de Jacques II et du rôle que joua Louis XIV dans la catastrophe du prince anglais. On n'a pas rendu assez de justice à M. Mazure. On puise dans son travail des renseignements qu'on ne trouve que là et qui n'en sont que plus précieux.

7. M. AUGUSTIN THIERRY, qu'un excès de travail et de recherches a privé de la vue, s'est fait d'abord connaître par des *Lettres sur l'Histoire de France*, ouvrage excellent en ce qu'il a rendu à ces temps défigurés par notre ancienne école son véritable caractère, mais souvent blâmable en ce que l'auteur y juge les temps si reculés avec les idées modernes. Son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* a eu un succès très-brillant. Elle en est digne sous plusieurs rapports. L'auteur nous a donné un tableau complet de l'Angleterre et de la Gaule au XIIe et au XIIIe siècle. Il a conservé autant que possible la naïveté des chroniques dans les récits ; il nous a initiés à la vie et aux souffrances des peuples au milieu de ces crises terribles. Jusqu'ici tout est bien, vrai et dramatique; mais

lorsqu'il fait le récit des relations des princes avec Rome, il n'est pas toujours exact ni véridique; il oublie partout cet esprit civilisateur du Saint-Siége, qui planait au-dessus de la Barbarie, et que les vicaires du Christ ont répandu à grands flots dans la société européenne.

8. Louis Ginguené, né l'an 1748 à Rennes, débuta, jeune encore, par une pièce licencieuse, la *Confession de Zulmé*. Tourmenté par le besoin de se faire connaître, il écrivit, pour divers journaux, dans la querelle musicale des Piccinistes et des Gluckistes; publia, en 1791, sous le titre de *Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau*, une apologie sans mesure et sans restriction de l'homme dont on consacrait les principes et dont on avait entrepris de réaliser les chimères; concourut avec Rabaut-Saint-Etienne à la rédaction de la *Feuille villageoise*, destinée à semer dans les campagnes les funestes principes de la Révolution; professa le régicide, non dans ses actions, mais dans ses écrits; remplit quelques fonctions administratives, travailla à la continuation de l'*Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins, et publia en 1810 l'*Histoire littéraire d'Italie*. C'est là son œuvre capitale, et chose honorable pour cette importante composition, elle eut moins de succès chez nous que dans la Péninsule. On lui doit encore plusieurs écrits moins considérables, tels que des *Fables* (1810-4), la traduction des *Noces de Thétis et de Pélée*, etc. Ginguené est mort en 1815.

9. Le comte Daru naquit l'an 1767, à Montpellier, où son père était secrétaire de l'intendance. Une grande passion pour l'étude, quelques essais de poésie, et un emploi dans l'administration de la guerre, telles furent les occupations de sa jeunesse. Plus tard, il se vit appelé à de plus hautes fonctions, et acquit, par ses talents administratifs, une place distinguée parmi les hommes d'Etat dont s'honore la France. En 1798, il publia une *Traduction des poésies d'Horace*. Sa versification, où l'on voudrait un coloris plus poétique, a de l'élégance, du nombre et de la correction; et bien qu'il n'ait pas toujours rendu avec bonheur l'inimitable variété des tons

de l'original, cette traduction est une des meilleures que nous ayons du lyrique latin. Parmi ses *Poésies diverses*, on remarque la *Cléopédie* ou *Théorie des réputations littéraires*, satire assez piquante ; une *Epître à Delille* pour l'engager à chanter Bonaparte ; les *Alpes*, poëme glacial où Daru célébra le passage du mont Saint-Bernard ; le *Roi malade*, conte; l'*Epître au duc de La Rochefoucauld, sur les progrès de la civilisation ;* un *Discours en vers sur les facultés de l'homme*, etc.

Daru avait entièrement terminé un poëme en six chants sur l'*Astronomie*, lorsque la mort vint le frapper en 1829. Ce poëme offre de la grâce, de la variété dans le style, des détails techniques poétiquement rendus ; c'est encore une heureuse idée d'avoir mis dans la bouche d'Orphée ces traditions mythologiques, ces explications bizarres de la sphère céleste, imaginées par l'antiquité, et que le poëte ne pouvait pas sérieusement rapporter lui-même. L'interlocuteur qu'il a choisi était libre, au contraire, de les présenter avec toutes les richesses que la poésie emprunte à la fable, sans sortir de la vraisemblance même épique.

10. L'*Histoire de Venise*, qui parut en 1819, en 7 volumes in-8°, n'est pas moins remarquable par la profondeur de l'érudition que par la noblesse et l'énergie du style. Cette histoire a cependant des défauts, et de graves : on y voit un enfant du XVIIIe siècle. On s'imagine aujourd'hui que l'impartialité historique consiste dans l'absence de toute doctrine ; que l'historien doit rester impassible entre le vice et la vertu, le juste et l'injuste, la raison et l'erreur, le droit et le fait : c'est remonter à l'enfance de l'art, et réduire l'histoire à une table chronologique. L'esprit moderne croit encore que certains faits religieux sont au-dessous de la dignité de l'histoire ; et pourtant l'histoire sans religion ne peut avoir aucune dignité. Il ne s'agit pas de savoir si réellement Attila fut éloigné de Rome par l'intervention divine, mais si les chroniques des temps ont attesté le miracle. Le bras du Tout-Puissant, arrêtant le ravageur du

monde au pied de ce Capitole que ne défendent plus les Manlius et les Camille ; le fléau de Dieu reculant devant le prêtre de Dieu, n'est point un tableau qui déroge à la dignité de l'histoire. Ce sont là les mœurs, il faut les peindre ; si vous ne les peignez pas, vous êtes infidèle, et M. Daru l'a été dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres.

11. M. Delécluze, qu'on pourrait aussi bien classer parmi les romanciers critiques, car nous lui devons de très-remarquables jugements sur la littérature et les arts, et de petits romans pleins de charme (*Mademoiselle de Liron*, la *Première Communion*, etc.), appartient aux historiens par son beau livre : *Florence et ses vicissitudes*. L'auteur, quoique plus particulièrement occupé de l'histoire de l'art florentin, présente cependant un brillant tableau de la civilisation italienne au moyen âge.

12 Paul-Henri Mallet, de Genève (1730-1807), devenu professeur de langue et de belles-lettres françaises auprès du prince royal de Danemark (Christian VII), s'occupa surtout de travaux historiques sur les peuples du Nord et de l'Allemagne. On lui doit une *Histoire de Danemark* depuis l'an 714 jusqu'en 1699, écrite d'un style facile et simple, avec beaucoup d'impartialité ; une *Introduction à l'histoire de Danemark* ; de la *Forme du gouvernement de Suède* ; l'*Histoire des maisons de Hesse*, *de Brunswick*, *de Mecklembourg* ; l'*Histoire de la Ligue hanséatique* ; l'*Histoire des Suisses*, abrégé intéressant du grand ouvrage de Muller, etc.

13. Pierre-Charles Levesque, né l'an 1736, à Paris, et mort l'an 1812, successivement professeur de belles-lettres à l'école des Cadets nobles (Saint-Pétersbourg), et au Collége royal de France, s'est fait un nom comme moraliste, historien et traducteur. Moraliste, il a donné les *Rêves d'Aristobule*, philosophe grec, suivis d'un abrégé de la vie de Formose, philosophe français (1761) ; l'*Homme moral*, ou l'homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société (1775) ; l'*Homme pensant*, ou Essais sur l'histoire de l'esprit humain (1779), etc. Ses traductions comprennent les *Pensées morales* de Confucius, les *Entretiens mémorables* de Socrate, les *Caractères* de Théophraste, et surtout l'*Histoire de Thucydide*, écrite avec élégance et facilité. Comme historien, on lui

doit l'*Histoire de Russie*, dont la composition est sage et savante, le style facile et naturel, les faits bien enchaînés et racontés avec tant d'exactitude que l'ouvrage est resté classique en Russie; la *France sous les cinq premiers Valois*, production dont la touche est plus ferme, le pinceau plus brillant, l'ordonnance plus régulière encore, et qui n'est pas moins recommandable que l'*histoire de Russie* par l'exactitude et la solidité des recherches; l'*Histoire critique de la République romaine*, examen des historiens latins où l'auteur, en signalant les erreurs dans lesquelles ils sont tombés, est tombé lui-même dans une espèce de scepticisme historique, non moins ennemi de la vérité qu'une confiance trop aveugle; enfin les *Etudes de l'histoire ancienne et de l'histoire de la Grèce*, tableau moins brillant que fidèle des mœurs des anciens peuples, de leurs usages, de leurs institutions et de leurs arts.

14. M. DE MONTALEMBERT, écrivain distingué de l'École catholique, a publié en 1836 l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*. C'est une légende exacte de sainteté, une pièce d'onction et d'art du moyen âge, écrite en toute science et bonne foi par un homme de nos jours. Le style de ce livre est grave, nombreux, élevé, élégant; il prend par moment avec bonheur les accents de l'hymne. On y trouve à peine quelques incorrections, quelques locutions impropres qui font tache légère.

15. JEAN-FRANÇOIS CHAMPOLLION, natif de Figeac (1791-1831), savant célèbre, a laissé sur l'Egypte des ouvrages importants, tels que l'*Egypte sous les Pharaons*, un *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, un *Dictionnaire* et une *Grammaire égyptienne*, deux productions encore manuscrites, dont la publication promise est impatiemment attendue.

—

§ 3. *Voyages et Géographie.*

1. Choiseul Gouffier : Voyage pittoresque en Grèce. — 2. M. De Laborde : Voyage pittoresque et historique en Espagne. — 3. Malte-Brun : sa Géographie. — 4. Mentelle : ses travaux de géographie et d'histoire.

1. Le comte DE CHOISEUL-GOUFFIER, né l'an 1752, à Paris, après avoir parcouru la Grèce pendant plusieurs années en savant, en

homme de goût, en observateur et en philosophe, etc., fit imprimer le fruit de ses recherches et de ses travaux dans un magnifique volume, sous le titre de *Voyage pittoresque* (1782). C'était le premier exemple de ces ouvrages où l'art du dessin et de la gravure vient se joindre à l'intérêt des récits et des descriptions. Nommé deux ans après ambassadeur à Constantinople, il ne put, à cause des circonstances, publier la première partie du second volume qu'en 1809; l'autre partie ne parut qu'après sa mort (1817). Ce second volume a moins d'éclat et d'imagination dans le style, moins de luxe et de magnificence dans les ornements et les gravures, mais plus de science positive et d'instruction réelle.

2. M. **Alexandre de Laborde**, marchant sur les traces de M. Choiseul-Gouffier, a publié un *Voyage pittoresque et historique en Espagne*. La matière était belle, l'auteur y a dignement répondu.

3. **Malte-Brun**, Suédois d'origine, a pris place parmi nos premiers géographes. Sa *Géographie* n'est point une description vulgaire du monde : c'est à la fois une œuvre de littérature et de science. Il y a touché avec une grande sagacité et beaucoup d'instruction quelques origines barbares.

4. **Edme Mentelle**, né l'an 1730, à Paris, débuta par quelques essais poétiques, parmi lesquels on distingue *Raton aux enfers*, poëme en six chants, imité de Zachariæ, poëte allemand ; mais bientôt il abandonna la poésie pour l'histoire, et surtout pour la géographie, dans laquelle il se fit un nom distingué. On lui doit, dans ces genres, divers ouvrages encore estimés des savants, tels que le *Manuel géographique*, les *Eléments de l'histoire romaine*, une *Cosmographie élémentaire*, un *Traité de la sphère*, une *Géographie élémentaire*, etc. Mentelle eut le mérite d'avoir contribué à répandre en France le goût des études géographiques ; mais on doit lui reprocher d'avoir consigné, dans des livres destinés à la jeunesse, les opinions les plus condamnables sur la religion, opinions qui doivent les faire proscrire avec soin de nos écoles. Mentelle est mort en 1815.

—

§ 4. *Sciences et Histoire naturelle.*

1. Lacépède : ses divers ouvrages. — 2. George Cuvier : ses travaux sur l'anatomie comparée, sur la géologie, etc. — 3. Bernardin de Saint-Pierre : détails sur sa vie jusqu'en 1771. — 4. Publication de son voyage à l'Île de France. — 5. Ses Études de la nature. — 6. Paul et Virginie. — 7. La Chaumière indienne, le Café de Surate, etc. — 8. Influence de Bernardin. Ferdinand Denis. — 9. M. Aimé Martin : Lettres sur la Physique, etc.

1. M. **de Lacépède** a donné une continuation de Buffon sous le titre de : *Histoire naturelle des serpents et des poissons* ; cet ou-

vrage est purement écrit. On lui doit encore quelques écrits *sur la physique*, l'*Histoire générale de l'Europe* et la *Poétique de la musique*, livre passablement déclamatoire.

2. GEORGE CUVIER, né l'an 1769, à Montbéliard, fut le plus grand naturaliste de notre époque. Les sciences naturelles lui doivent d'importantes découvertes, d'heureuses classifications (*Leçons d'anatomie comparée, Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, le *Règne animal distribué d'après son organisation*, *Histoire naturelle des Poissons*). Au moyen de ses travaux sur les ossements fossiles, sur la formation du globe (*Recherches sur les ossements fossiles, Discours sur les révolutions de la surface du globe,* etc.), il donna à la géologie une autre direction, et montra l'accord parfait de cette science avec le récit des Livres Saints. Il mourut en 1832.

3. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, né au Havre en 1737, annonça de bonne heure les goûts qui l'ont rendu célèbre. Dès huit ans, il cultivait un petit jardin, comme il convenait à l'auteur futur du *Fraisier*. A neuf ans, ayant lu quelques volumes des Pères du désert, il quitta la maison un matin avec son déjeuner dans un petit panier, pour se faire ermite aux environs. Il marquait une sympathie presque fraternelle aux divers animaux. Ces instincts sont bien de l'ami de la nature, qui réalisera parmi nous quelque image d'un sage indien, de l'écrivain sensible qui nous transmettra l'éloge de son épagneul favori ; qui, dans *Paul et Virginie*, les louera avec complaisance de leurs repas d'œufs et de laitage, *ne coûtant la vie* à aucun animal, et qui célébrera avec tant d'affection la bienfaisance de Virginie plantant les graines de papayes pour les oiseaux.

Après des études fort distraites et fort traversées, qu'entrecoupa un voyage à la Martinique, avec un de ses oncles, Bernardin, qui avait poussé assez loin les mathématiques, devint une espèce d'ingénieur sans brevet fort régulier, et c'est en cette qualité un peu douteuse qu'il fit la campagne de Hesse en 1760, qu'il partit à

Malte, et de là successivement en Russie et à l'Ile de France.

4. Au retour de cette île (1771), d'Alembert l'introduisit dans la société de mademoiselle de Lespinasse. Il visitait de temps en temps Jean-Jacques, rue Plâtrière. C'est alors qu'il publia, sous forme de lettres, la relation de son *Voyage à l'Ile de France* (1773). Cette relation eut du succès et en méritait. Quoique l'auteur s'excuse presque d'avoir oublié sa langue durant dix années de voyages et d'absence, le style est déjà tout formé, et l'on y trouve plus d'une esquisse gracieuse et pure de ce qui deviendra plus tard un tableau. Tel est le coucher du soleil, dont on retrouve exactement dans les *Etudes*, au chapitre des *Couleurs*, les effets et les intentions, mais plus étendus, plus diversifiés.

5. La publication du *Voyage à l'Ile de France* fut suivie, pour Bernardin, de longues tracasseries. Une dispute qu'il eut avec son libraire le mit mal dans la société de mademoiselle de Lespinasse, et il s'en retira. Il n'eut pas meilleure veine dans la société de madame Necker qu'il fréquenta quelque temps, et le triste succès de la lecture de *Paul et Virginie* dans ce cercle était bien fait pour le décourager. Ici se placent plusieurs années d'hypocondrie, de misère, de solitude en divers lieux, et finalement à la rue Neuve-Saint-Etienne-du-Mont. Les *Etudes de la Nature*, fruit mûr de cette longue retraite et de cette élaboration littéraire, parurent en 1784. Le succès en fut prompt et immense. Bernardin, en soulevant un coin du voile qui cache les perfections et les détails infinis de l'univers, s'efforce de ramener les esprits à reconnaître la puissance infinie et les perfections du Créateur ; malheureusement la science de l'auteur est fort inexacte[1], et cependant il y avait beaucoup plus de prétention qu'au style dans lequel il excellait.

6. Le roman de *Paul et Virginie* parut pour la première fois en 1788, comme un simple volume de plus à la suite des *Etudes* ; mais on en fit, aussitôt après, des

[1] On sait qu'il attribuait les marées à la fonte des neiges polaires.

éditions à part, sans nombre. Tous les enfants qui naissaient en ces années se baptisaient Paul et Virginie, comme précédemment on avait fait à l'envi pour les noms de Sophie et d'Emile. La *Chaumière indienne*, publiée en 1791, fut également introduite dans les *Etudes*, et à partir de ce moment, son œuvre générale peut être considérée comme achevée ; car les *Harmonies*, qui ont de si belles pages, ne sont que des *Etudes* encore et toujours.

Le sujet de *Paul et Virginie* était constitué de telle sorte que Bernardin n'y pouvait porter ses défauts, ni abuser de ses talents. Les parties faibles de cet écrivain, comme la politique, les sciences exactes et la dialectique, en étaient naturellement exclues ; tandis que la morale, la sensibilité et la magnificence des descriptions s'y continuent et s'y fortifient l'une par l'autre dans les dimensions d'un cadre étroit, d'où l'instruction sort sans rêverie, le pathétique sans puérilité et le coloris sans confusion. Il faut remarquer surtout ce que les sentiments de pudeur et de morale chrétienne donnent de supériorité à la pastorale moderne sur les pastorales anciennes, telles que *Daphnis et Chloé*, *Galatée*, etc.

7. Dans la *Chaumière indienne*, dans le *Café de Surate*, Bernardin de Saint-Pierre a trouvé moyen encore de déployer quelques-unes des qualités distinctives de son talent. Ce sont deux vrais modèles d'une causticité fine et décente, compatible avec l'imagination et avec l'idéal. L'*Arcadie*, écrit inachevé, n'est pas d'un genre fort différent : c'est un rêve, une utopie que poursuivait sans cesse, sans la trouver, l'imagination inquiète et sensible de Bernardin.

8. Là est toute l'œuvre de Bernardin. Il vécut encore jusqu'en 1814. Mais nous ne parlerons ni de sa nomination à l'intendance du Jardin des Plantes, ni de ses rapports équivoques avec Robespierre, ni de son attitude maussade à l'Institut, ni de ses louanges exagérées de *notre grand empereur*. Rappelons, en terminant, l'influence qu'il eut sur M. de Châteaubriand, le plus direct de ses

héritiers ; sur MM. Senancour, de Lamartine, qui tiennent de tous deux ; nommons encore M. Ferdinand Denis, auteur des *Scènes de la Nature sous les tropiques* et d'*André le voyageur*. C'est de nos jours le représentant le plus pur et le plus sensible de l'inspiration propre venue de Bernardin de Saint-Pierre.

9. M. Aimé Martin, né l'an 1786, à Lyon, disciple de Bernardin de Saint-Pierre, dont il a édité les œuvres, a enjolivé, ou plutôt gâté, comme il arrive presque toujours, la manière du maître. Dans ses *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, il a voulu voiler l'érudition par la grâce, et prêter à des discussions naturellement sèches le charme de la poésie et d'une prose élégante ; mais sa poésie, comme sa prose, est maniérée, musquée ; c'est une miniature. Il a mieux réussi dans son écrit sur l'*Education des mères de famille*, ouvrage dont nous ne partageons pas toutes les idées, mais qui offre des parties pleines de vérités, et écrites avec un talent remarquable.

CHAPITRE V.

ROMANS, CONTES, NOUVELLES.

—

§ 1er. *Romanciers réservés.*

Art. 1er. ROMANCIÈRES.

1. Madame Fanny de Beauharnais. — 2. Madame de Genlis : aperçu rapide sur sa vie littéraire. — 3. Ses deux Théâtres. — 4. Ses nombreux ouvrages, entre autres Adèle et Théodore, les Veillées du château, les Petits Emigrés, Mademoiselle de Clermont, la duchesse de La Vallière, etc. — 5. Madame de Montolieu : Caroline de Lichtfield, etc. — 6. Madame Simons Candeille : ses divers ouvrages. — 7. Madame de Salm Dyck : ses différents écrits. — 8. Madame Cottin : caractère de ses romans ; Elisabeth ou les Exilés de Sibérie. — 9. Malek-Adhel, Malvina, etc. — 10. Madame de Souza ou de Flahaut : Adèle de Sénanges, etc. — 11. Charles et Marie. — 12. Eugène de Rothelin. — 13. Eugène et Mathilde, la comtesse de Fargy. — 14. Mesdemoiselles de Tournon et de Guise, etc. — 15. Madame de Staël : détails sur sa vie et ses premiers ouvrages. — 16. Ses lettres sur Rousseau. — 17. La Défense de la reine, Epître au malheur, Reflexions sur la

paix. — 18. L'Essai sur les fictions, de l'Influence des passions, de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. — 19. Delphine. — 20. Madame de Staël entre Delphine et Corinne. — 21. Corinne. — 22. Le Livre de l'Allemagne. — 23. Essai sur le suicide, Dix années d'exil, Considerations sur la révolution française. — 24. Madame de Staël jugée par M. de Châteaubriand. — 25. Pauline de Meulan et Elisa Dillon, épouses de M. Guizot : leurs ouvrages. — 26. La duchesse de Duras : Ourika, Edouard, etc. — 27. La comtesse de Hautefeuille, ses divers romans, entre autres Léa Cornélia.

1. La comtesse FANNY DE BEAUHARNAIS, tante de madame de Bonaparte, naquit à Paris, en 1738, et y mourut en 1813. A l'exemple de madame Geoffrin, elle voulut se former une société de littérateurs et de beaux-esprits, à la tête desquels brillait le prétentieux Dorat. Aussi fut-elle en butte aux sarcasmes des encyclopédistes et des philosophes, qui lui refusèrent toute espèce de talent et lui contestèrent tous ses ouvrages; témoin cette épigramme de Lebrun :

> Eglé, belle et poëte, a deux petits travers :
> Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

On lui doit cependant, entre autres écrits :

1° *Lettres de Stéphanie* ou l'*Héroïsme des sentiments*, roman historique ;

2° L'*Abailard supposé* ou le *Sentiment à l'épreuve* et l'*Aveugle par amour*, tous deux traduits de l'allemand ;

3° Le *Cabriolet* ou l'*Egoïste corrigé*, conte en l'air ;

4° La *Fausse inconstance* ou le *Triomphe de l'honnêteté*, comédie en cinq actes et en prose ;

5° L'*Ile de la félicité* ou *Anaxis et Théone*, poëme philosophique en trois chants ;

6° La *Philosophie moderne* ou la *Philosophie en domino* et autres nouvelles.

2. Madame DE GENLIS (1746-1830), femme de lettres, gouverneur des enfants du duc d'Orléans le régicide, instituteur, sans qu'elle s'en doutât, d'un prince qui devait occuper le trône, a composé des pièces de théâtre, des romans, des traités de théologie, des histoires et des mémoires. Nous aurions beaucoup à dire sur la vie de l'auteur et ses fonctions ; mais nous ne nous occuperons que de ses ouvrages. Disons d'abord que jamais écrivain n'a poussé plus loin qu'elle le brigandage littéraire. Non contente de copier les autres, elle se copiait elle-

même, et donnait, sous des titres différents, deux ou trois fois le même ouvrage.

3. On doit à madame de Genlis deux théâtres : le *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, ou *Théâtre d'éducation*, qui contient trente pièces en prose, et le *Théâtre de société*, qui en renferme huit. A les considérer sous le rapport purement dramatique, on n'y trouve pas une seule bonne scène ; mais on ne saurait nier que la morale n'y soit présentée avec tout l'attrait susceptible de la faire aimer et de laisser dans le cœur les impressions les plus pures. On doit citer, parmi ses meilleurs drames, la *Bonne mère*, la *Rosière de Salency*, la *Colombe* et le *Magistrat*. Quant aux pièces tirées de l'Ecriture, excepté la *Mort d'Abel*, imitée de Klopstock, et *Agar dans le désert*, où l'on rencontre quelques traits d'une conception assez dramatique, toutes les autres sont écrites d'un style sec et froid.

4. Après le théâtre, nous citerons :

1° Les *Annales de la vertu*, ou *Histoire universelle icographique et littéraire*. L'auteur se borne à n'y développer que les actions vertueuses.

2° *Adèle et Théodore*, ou *Lettres sur l'éducation*. C'est un roman qu'on peut accepter comme bon et irréprochable.

3° Les *Veillées du château*. Cet ouvrage, particulièrement destiné à l'éducation des enfants de dix ou douze ans, contient trop de choses qui ne s'adressent qu'à l'âge mur. Il n'offre aucun plan, aucune suite systématique d'idées ; mais il est d'une lecture assez amusante.

4° La *Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, ouvrage assez peu solide sur un sujet si saint ;

5° Plusieurs *Discours* écrits dans le sens des idées révolutionnaires, *sur la suppression des couvents de religieuses, sur l'éducation du Dauphin* (1790-1).

6° La *Chevalière du cygne* ou la *Cour de Charlemagne* (1795). Ce roman, composé à Hambourg dans le temps où l'auteur avait à supporter les traits piquants et les plaisanteries sanglantes de Rivarol,

est une espèce de satire; on y désirerait plus de réserve et de décence.

7° Les *Petits Emigrés*, ou *Correspondances de quelques enfants* (1798). Dans ce livre, madame de Genlis, qui commençait à abjurer ouvertement ses opinions révolutionnaires, peint, avec beaucoup d'intérêt, la dignité que conservaient au sein de l'exil tant de Français illustres.

8° *Herbier moral* ou *Recueil de fables nouvelles et autres poésies fugitives*. Ces fables, où l'auteur s'est imposé la loi de n'introduire que des végétaux, idée plus bizarre qu'originale, prouvent que, malgré quelques romances assez agréables, répandues dans ses autres écrits, le caractère de son talent ne l'appelait point à la poésie ni surtout à l'apologue. L'idée de ces fables est rarement piquante, et la versification en est froide et sans couleur.

9° Les *Mères rivales* ou la *Calomnie*, roman dont la donnée est fausse et immorale.

10° Les *Vœux téméraires* ou l'*Enthousiasme*. Ce roman offre des situations très-pathétiques; mais l'intérêt s'anéantit vers la fin par un dénouement aussi triste que péniblement amené.

11° Le *Petit La Bruyère*, ou *Caractères et mœurs des enfants de ce siècle*.

12° *Mademoiselle de Clermont*, nouvelle historique, dont la brièveté est le moindre mérite. Les caractères y sont tracés avec une vérité charmante. Action simple, style naturel, narration animée, intérêt toujours croissant, voilà ce qu'on y trouve.

13° *Nouveaux contes moraux* et *Nouvelles historiques*, petites compositions où règne la variété la plus attachante : les unes touchent par un sentiment de délicatesse, les autres sont du meilleur ton de plaisanterie.

14° *Souvenirs de Félicie L****, recueil plein d'anecdotes piquantes et d'observations justes et fines sur le grand monde.

15° La *Duchesse de La Vallière*, roman qui a commencé en France le triomphe de ce genre bâtard appelé roman historique. Ce roman, comme celui de *Mademoiselle de Lafayette*, a d'abord le grand inconvénient de changer en aventures romanesques les faits les plus connus de notre histoire. Que de gens vous racontent ce qu'a dit ma-

dame de Genlis comme une histoire véritable; et ensuite les deux rois sont cruellement maltraités. Louis XIV y est peint sous des traits odieux. D'ailleurs, qu'avons-nous besoin d'entendre les paroles de galanterie fade du grand roi? c'est bien assez d'avoir à le blâmer sur ses égarements trop réels. — *Madame de Maintenon*, autre roman du même genre, fait suite à l'histoire de La Vallière.

16° Le *Comte de Corke* ou la *Séduction sans artifice*, suivie de *sept nouvelles*; — *Alphonsine* ou la *Tendresse maternelle*; — le *Siége de La Rochelle* ou le *Malheur et la Conscience*; — *Sinclair* ou la *Victime des arts*; — *Bélisaire*; — *Alphonse* ou le *Fils naturel*; — l'*Epouse impertinente par air*; — *Palmyre et Flaminie*, ou le *Secret*.

17° *De l'influence des femmes sur la littérature française*; c'est un tissu d'erreurs, d'hérésies littéraires et de jugements passionnés.

18° Les *Bergères de Madian* ou la *Jeunesse de Moïse*, poëme en six chants.

19° *Histoire de Henri le Grand*, bien inférieure à celle de Péréfixe.

20° Les *Dîners du baron d'Holbach*, dans lesquels se trouvent rassemblés sous leurs noms une partie des littérateurs les plus remarquables du XVIIIe siècle, avec cette épigraphe : *Ils n'ont semé que du vent, et ils moissonneront des tempêtes* (Osée, ch. 9). Sous ce titre, madame de Genlis, continuant contre les philosophes la guerre qu'elle leur avait déclarée un demi-siècle auparavant, a recueilli, sous la forme d'une conversation, les discours et les phrases les plus significatives de ces ennemis du trône et de l'autel. L'ouvrage est d'autant plus piquant que l'auteur n'a fait dire à ses interlocuteurs que ce qu'on peut lire dans leurs écrits.

21° *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis sur le XVIIIe siècle et sur la Révolution française, depuis* 1756 *jusqu'à nos jours* (1825). C'est un fatras où le bon se mêle continuellement au mauvais.

22° Les *Soupers de la maréchale de Luxembourg*.

23° Le *Dernier voyage de Nelgis* (Genlis) ou *Mémoires d'un vieillard* (1828). Ce sont les prétendus Mémoires du marquis de Genlis, beau-frère de l'auteur.

Tels sont, en partie, les ouvrages de cette femme célèbre. Terminons en disant, avec le critique Auger, que, par un mérite rare dans un siècle d'afféterie et d'exagération, elle a constamment écrit d'un style simple et naturel, qui ne laisse à désirer qu'un peu de grâce, d'éclat et de vivacité.

5. Madame DE MONTOLIEU, connue elle-même par le joli roman de *Caroline de Lichtfield*, a traduit presque tous ceux du fécond Auguste La Fontaine, et c'est un service qu'elle a rendu aux amateurs de ce genre d'écrits. Les *Tableaux de Famille* ne sont pas moins moraux qu intéressants.

6. Julie CANDEILLE, comédienne, connue dans la littérature sous le nom de madame *Simons-Candeille*, naquit à Paris en 1767. A l'âge de vingt-cinq ans, elle devint auteur dramatique, et donna *Catherine* ou la *Belle Fermière*, pièce à laquelle un sujet agréable et des scènes intéressantes valurent une vogue prodigieuse. Deux ans après (1794), elle obtint un nouveau succès par le *Commissionnaire*, comédie en deux actes et en prose. La chute de la *Bayadère* (1795) et l'élévation de ses sentiments la firent renoncer à l'état de comédienne et même d'auteur dramatique. Elle se fit institutrice, donna pendant dix ans des leçons de musique et de littérature, et composa plusieurs romans de mœurs ou d'histoire qui furent assez bien accueillis, tels que *Lydie* ou les *Mariages antiques ; Bathilde, reine de France, Agnès de France* ou le XIIe *siècle*, *Geneviève* ou le *Hameau*, *Blanche d'Evreux* ou le *Prisonnier de Gisors*. Madame Simons-Candeille mourut en 1834.

7. SALM-DYCK (Constance-Marie de Theis), née en 1767, à Nantes, reçut, sous les yeux de son père, une éducation brillante : à quinze ans, elle parlait plusieurs langues et apprenait la composition musicale. Elle prit aussi de bonne heure le goût de la littérature, et particulièrement de la poésie. Ayant épousé, en 1789, M. Pipelet, médecin, dont le père avait été anobli par une charge du roi, elle vint à Paris, où diverses pièces

insérées dans l'*Almanach des Muses* et autres recueils périodiques avaient fait distinguer son talent, lorsqu'elle donna au théâtre de la rue de Louvois, en 1794, *Sapho*, tragédie lyrique en trois actes et en vers. Cette pièce, qui est précédée d'un précis de la vie de Sapho, obtint le plus brillant succès pendant plus de cent représentations. Madame Pipelet la dédia à son père, qu'elle perdit en 1796. Elle continua d'alimenter de ses pièces fugitives les journaux et les recueils; elle se plaça bientôt au premier rang des femmes poëtes par une *Epître aux femmes* (1797), en réponse à Ecouchard-Lebrun, qui voulait leur interdire la littérature et la poésie.

Après avoir éprouvé quelques chagrins domestiques qu'elle a peints d'une manière fort touchante dans une pièce intitulée le *Divorce*, ou *Conseils d'une mère à sa fille*, elle épousa en 1803 le comte de Salm-Dyck, qui a pris le titre de prince en 1816. Ses nombreuses productions poétiques ont été imprimées sous le titre de *Poésies de la princesse de Salm*. Ces œuvres se distinguent par une allure ferme et franche, par la force des pensées, l'esprit philosophique, et par l'habitude d'employer le mot propre : ce qui contribue beaucoup à rendre son style clair, naturel et énergique, sans lui ôter l'élégance et la grâce.

Madame de Salm a publié en 1833, *Mes soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires*, ouvrage fort médiocre, quoiqu'il ait été louangé par plusieurs journaux.

8. Madame COTTIN (Sophie Rittaud), née l'an 1773, à Tonneins, morte à Paris en 1807, âgée de trente-quatre ans, occupe un rang distingué parmi les romanciers. Chez elle, la passion est tout : sa naissance, ses progrès, les obstacles à vaincre, son triomphe, les remords et les regrets qui en sont la suite, sont le fond de tous ses romans. Chez elle, la vertu est toujours fade; le dénouement du livre la représente toujours vaincue. Il est dangereux d'offrir ces exemples de la faiblesse du cœur humain; c'est accorder à la passion un empire

irrésistible, quelque chose de fatal qui ôte à la faute qui n'est pas commise sa gravité, et qui console quand on s'en est rendu coupable. On retrouve cet entraînement vers le précipice dans *Claire d'Albe*, dans *Amélie de Mansfeld*, et tout dans ces tableaux est séduisant ; le cœur s'amollit, il y perd peu à peu ses forces. A la première occasion, qui est plutôt recherchée qu'elle n'est évitée, le personnage réel, qui s'est trop identifié avec le personnage imaginaire, arrive aussi à cette catastrophe dans laquelle périt sans retour l'innocence. *Elisabeth* ou les *Exilés en Sibérie* est un ouvrage moins dangereux ; cependant madame Cottin représente Elisabeth sous l'empire de cette passion de l'amour ; avec elle, la jeune fille perd quelque chose de l'intérêt qui l'environne ; on aimerait mieux qu'elle ne fût guidée dans son lointain voyage vers la Sibérie que par des affections de famille. M. le comte Xavier de Maistre l'a bien compris, et son roman, si beau dans sa simplicité, a fait oublier celui de madame Cottin.

9. Malek-Adhel, qui n'a de barbare et d'étrange que son nom, est dans *Mathilde* un chevalier français qui ne ressemble en rien aux Musulmans que les croisés allaient combattre. C'est évidemment un anachronisme de temps, de lieu et de peuple. C'était un sujet qui demandait de graves études, et ici encore l'auteur français a été vaincu, dans cette peinture de mœurs des croisés et des guerriers de l'Orient, par le roi des romanciers de l'époque, par Walter-Scott. *Richard en Palestine*, de l'écrivain écossais, a fait oublier aussi aux lecteurs qui aiment à retrouver, même dans un roman, les couleurs locales, le brillant Malek-Adhel si aimé des lectrices françaises. Cet ouvrage est, comme *Malvina* et les autres de madame Cottin, dangereux pour la jeunesse. C'est toujours de la passion, ce sont toujours les sentiments les plus tendres, exprimés souvent avec trop d'abandon et de sensibilité.

10. Madame DE SOUZA, d'abord madame DE FLAHAUT, fut élevée au couvent à Paris. C'est ce couvent même

qu'elle a peint sans doute dans *Adèle de Sénanges*. Il y avait un hôpital annexé au couvent; avec quelques pensionnaires les plus sages, et comme récompense, elle allait à cet hôpital tous les lundis soir servir les pauvres et leur faire la prière. Elle perdit de bonne heure ses parents; les souvenirs du couvent furent ses souvenirs de famille; cette éducation première influa sur toute sa pensée, et chacun de ses écrits en retrace les vives images. Mariée, logée au Louvre, elle dut l'idée d'écrire *Adèle* à l'ennui que lui causaient les discussions politiques de plus en plus animées aux approches de la Révolution.

La Révolution parcourant rapidement ses phases, madame de Flahaut quitta Paris et la France après le 2 septembre. M. de Flahaut, emprisonné, fut bientôt victime. Robespierre mort, madame de Flahaut partit d'Angleterre avec son fils, et vint en Suisse, espérant déjà rentrer en France; mais les obstacles n'étaient pas levés. Elle alla séjourner à Hambourg, et c'est dans cette ville que la renommée, désormais attachée à son nom par *Adèle de Sénanges*, noua sa première connaissance avec M. de Souza, qu'elle épousa plus tard vers 1802. Elle avait publié dans cet intervalle *Emilie et Alphonse* en 1799, *Charles et Marie* en 1801.

11. *Charles et Marie* est un petit roman un peu dans le goût de miss Burnet; c'est dire que le paysage de parcs et d'élégants *cottages*, les mœurs, les ridicules des ladies chasseresses ou savantes, la sentimentalité languissante en composent le tableau. Dans *Eugénie et Mathilde*, qui parut en 1811, on trouve des reflets non moins frappants de la nature du Nord, des rivages de Hollande, des rades de la Baltique.

12. *Eugène de Rothelin*, publié en 1818, paraît à quelques bons juges le plus exquis des ouvrages de madame de Souza, et supérieur même à *Adèle de Sénanges*. Ces jolis romans, dit Chenier, n'offrent pas, il est vrai, le développement des grandes passions; on n'y doit pas chercher non plus l'étude approfondie des travers de

de l'espèce humaine ; mais on est sûr d'y trouver partout des aperçus très-fins sur la société, des tableaux vrais et bien terminés, un style orné avec mesure, la correction d'un bon livre et l'aisance d'une conversation fleurie, l'esprit qui ne dit rien de vulgaire, et le goût qui ne dit rien de trop.

13. Dans *Eugénie et Mathilde*, dans la *Comtesse de Fargy*, le couvent joue un très-grand rôle, comme dans *Adèle*. La *Comtesse de Fargy* se compose de deux parties entremêlées : la partie d'observation, d'obstacle et d'expérience, menée par madame de Nançay et par son vieil ami, M. d'Entrague, et l'histoire sentimentale du marquis de Fargy et de son père. Dans *Eugénie et Mathilde*, l'auteur a représenté au complet l'intérieur d'une famille noble pendant les années de la Révolution. C'est là que madame de Souza s'est épanchée personnellement plu que partout ailleurs.

14. On doit encore à madame de Souza : *Mademoiselle de Tournon*, la *Duchesse de Guise*, etc., qui ne manquent pas de grâce et de finesse, mais où l'observation morale se complique de la question historique, qui, se plaçant entre le lecteur et le livre, en gâte l'effet. L'auteur de *Cinq-Mars* a su seul de nos jours concilier, bien qu'imparfaitement encore, la vérité des peintures d'une époque avec l'émotion d'un sentiment romanesque.

15. Madame la baronne DE STAEL (ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER) naquit à Paris en 1766, alors que son père était encore commis chez le banquier Thelusson, et bien loin de la haute fortune où nous l'avons vu depuis. Elevée entre la sévérité un peu rigide de sa mère et les encouragements tantôt enjoués, tantôt éloquents de son père, mademoiselle Necker devint de bonne heure un enfant prodigieux. Elle avait sa place dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de madame Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite ; mais ce que madame Necker ne pouvait contraindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux beaux-esprits à la mode, tels

que Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer de questions, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. Mademoiselle Necker lisait dans des livres au-dessus de son âge, allait à la comédie, en faisait des extraits à son retour ; plus enfant, son principal jeu avait été de tailler en papier des figures de rois et de reines, et de leur faire jouer la tragédie : ce furent là ses marionnettes, comme Goëthe eut les siennes. Dès onze ans, elle composait des portraits, des éloges, suivant la mode d'alors. Elle écrivit à dix-huit ans des extraits de l'*Esprit des lois*, avec des réflexions ; à cet âge, en 1781, lors de l'apparition du *Compte-Rendu*, elle adressa à son père une lettre anonyme où son style la fit reconnaître. Mais ce qui prédominait en elle, c'était cette sensibilité passionnée, qui, vers la fin du XVIIIe siècle, et principalement par l'influence de Jean-Jacques, devint régnante sur les jeunes cœurs, et qui offrait un si singulier contraste avec l'analyse excessive et les prétentions incrédules du reste de l'époque. Ses lectures produisaient en elle une impression extraordinaire. Ses premiers écrits imprimés se ressentent de ses lectures : ce sont les *Lettres de Nanine à Simphal*, petit roman d'une grande inexpérience de style et de composition. *Sophie* ou les *Sentiments secrets*, livre composé à vingt ans, est un drame en vers dont la scène se passe dans un jardin anglais, en vue d'une urne environnée de cyprès et d'arbres fruitiers. Les trois Nouvelles publiées en 95, et composées dix ans auparavant, *Mirza, Adélaïde et Théodore*, *Pauline*, ont tout à fait la même couleur que *Sophie*, et leur prose facile les rend attachantes. Ce sont toujours des infortunés que la sensibilité enveloppe de nuages, qu'une nouvelle funeste réduit à l'état d'ombres ; c'est quelque tombeau qui s'élève au sein des bosquets.

16. Les *Lettres sur Rousseau*, composées dès 1787, sont le premier ouvrage marquant de mademoiselle Necker. Elle venait d'épouser le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède (1786). Ces lettres, dont le succès

fut universel, contiennent un hommage de reconnaissance envers l'écrivain admiré et préféré, envers celui même à qui madame de Staël se rattache le plus immédiatement. C'est un hymne nourri de pensées graves, en même temps que varié d'observations fines : elle ne se doutait pas encore que les doctrines de son auteur privilégié allaient bouleverser la France et le monde.

17. Madame de Staël quitta Paris, non sans danger, après le 2 septembre. Elle passa l'année de la Terreur au pays de Vaud, à Coppet, avec son père et quelques amis réfugiés, MM. de Montmorenci, de Jaucourt. A part ce cri éloquent de pitié qu'elle fit entendre pour la *Défense de la reine*, à part une épître en vers *au Malheur*, son talent garda le silence durant ces années à jamais funestes. Le 9 thermidor lui rendit cette faculté de pensée plus énergique après l'accablement ; et le prompt usage qu'elle en fit, ce fut d'écrire ses *Réflexions sur la paix extérieure et intérieure*, dont la première partie s'adresse à *M. Pitt*, et la deuxième *aux Français*. Malgré des erreurs graves, conséquence de ses premières illusions politiques, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un ardent et sincère amour de l'humanité. Toutefois, ce ne fut que plus tard et surtout vers la fin de l'Empire, que l'idée de la constitution anglaise la saisit.

18. L'*Essai sur les Fictions*, qu'elle publia vers 95, renferme déjà toute la poétique de *Delphine*, dont nous parlerons bientôt. En 1796 parut le livre de l'*Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, ouvrage qui manque de plan dans la distribution des matières. C'est là que madame de Staël commença de mettre en vogue cette disposition tendre et rêveuse qu'elle appela la *mélancolie*, et dont elle a voulu tirer des conséquences désavouées par l'histoire du cœur humain. Son livre *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales* (1800), offre une particularité toute semblable : il paraît consacré à la démonstration de la perfectibilité indéfinie, comme le précédent à l'éloge du pouvoir et des charmes de la mélancolie.

19. Sans nous arrêter sur la conduite politique et privée de madame de Staël à cette époque (1794-1800), conduite entachée d'intrigue et d'immoralité (c'est alors qu'elle soutint le Directoire et que Benjamin-Constant se fit son sigisbé), nous arriverons à son roman de *Delphine*, qui parut en 1802. A ce moment, on se dédommageait des privations imposées par la présence continuelle de la mort et par les maximes absurdement stoïques des farouches républicains. Une sécurité momentanée faisait tout oublier; et, sans examiner les fondements du bonheur qu'on retrouvait après tant d'inquiétudes, sans calculer les chances de l'avenir, on s'empressait de jouir en mettant en pratique la philosophie épicurienne des écrivains du XVIIIe siècle. *Delphine,* sans principes, sans croyances, fut l'expression de ces jeux désordonnés : c'était la réunion de la volupté et du suicide, c'était Rousseau, moins ses maximes de vertu; c'était Julie, moins ses remords et sa conversion. Plus tard, la fille du ministre genevois, qui cherchait à oublier, en prêchant dans les livres, le rôle politique qu'il avait joué pour le malheur de la France, dut rougir en comparant la licencieuse Delphine au tableau de vertu qu'avait tracé son père.

20. Forcée de quitter Paris en 1803, par Bonaparte, qui n'aimait ni le père ni la fille, madame de Staël se dirigea aussitôt vers l'Allemagne, s'exerça à lire, à entendre l'allemand; visita Weimar et Berlin, connut Goëthe et les princes de Prusse. Elle amassait les premiers matériaux de l'ouvrage qu'un second voyage, en 1807 et 1808, la mit à même de compléter. Se lancer ainsi du premier bond au delà du Rhin, c'était rompre brusquement, d'une part, avec Bonaparte irrité; c'était rompre aussi avec les habitudes de la philosophie du XVIIIe siècle. La mort subite de son père la ramena subitement à Coppet. Après le premier deuil des funérailles et la publication des manuscrits de M. Necker, elle repartit, en 1804, pour visiter l'Italie. L'amour de la nature et des beaux-arts se déclara en elle sous ce soleil nouveau qui lui inspira l'idée de *Corinne*. Revenue à Coppet

en 1805, et s'occupant d'écrire son roman-poëme, elle ne put demeurer plus longtemps à distance de ce centre unique de Paris, où elle avait brillé et en vue duquel elle aspirait à la gloire. C'est alors que se manifesta en elle cette inquiétude croissante, ce *mal de la capitale*, qui ôta de la dignité à son exil. Un ordre de police la rejetant à quarante lieues de Paris, elle habita successivement Auxerre, Châlons, Blois, Saumur; on lui permit ensuite Rouen, puis le château d'Acosta, terre de madame de Castellane, près de Mantes. En 1806, elle se hasarda de venir à Paris; Fouché l'apprit, et, lorsque fut publiée *Corinne* (1807), madame de Staël fut rejetée à Coppet.

21. Il y a tout un monde entre *Delphine* et *Corinne*, à tel point qu'on peut se demander si ces deux ouvrages sont de la même plume. Sans les témoignages les plus clairs et les plus formels, il y aurait mille raisons d'affirmer le contraire; toutes les autres règles reçues pour établir l'authenticité d'un livre en le comparant avec un livre du même auteur, sont ici en défaut; ce n'est plus le même style, ce n'est plus la même morale, tout est changé. On dirait, en comparant les deux productions, qu'il y a de *Delphine* à *Corinne* un demi-siècle de distance, et cependant il n'y a que quelques années; mais ces quelques années peuvent compter pour des siècles par la grandeur et l'importance des événements accomplis. Un homme était revenu de l'Orient, et de cette patrie éternelle du despotisme et du relâchement des mœurs, il n'avait rapporté que l'instinct de la puissance. Qu'étaient ses mœurs privées? Au moins il évita le scandale, et il eut assez de génie pour comprendre que la société dont il se faisait le chef avait besoin de se retremper dans les mœurs pour avoir quelque vitalité. La plupart de ses contemporains eurent l'intelligence de sa volonté, parce qu'elle était rationnelle et sociale, et quelques-uns même qui lui étaient opposés sur beaucoup de points entrèrent dans ses vues. *Delphine*, publiée de son temps, lui aurait déplu; et madame de Staël, qui était une des oppositions

du temps, esclave, sans s'en douter, de cette impulsion vers les bonnes mœurs, abandonna Delphine pour créer un personnage plus chaste et plus moral, en publiant *Corinne.*

Corinne est-elle ce que madame de Staël eût voulu être elle-même? est-elle l'improvisatrice Corrilla, morte à Bologne en 1805, qui prenait des vers à tous les grands poëtes de l'Italie, et qui faisait exiler les malencontreux annotateurs de ses larcins? C'est ce qu'il n'est pas facile de décider; mais toujours est-il que ce personnage, Italien par son sang, ses habitudes, Anglais par son origine, est une belle création. L'improvisation du Capitole, du cap Misène et de Venise résume avec un admirable génie poétique les principales époques de la Fable et de l'*Histoire de l'Italie ancienne et moderne.*

Dans ce livre se trouvent un contraste de pays et un contraste de personnes. Après avoir quitté la belle et riante Italie, Corinne retourne en Angleterre. Je ne sais si madame de Staël voulait donner la suprématie à ce dernier pays; dans ce cas, elle n'a pas atteint son but. Malgré la propreté des maisons anglaises, malgré la verdure du gazon britannique, malgré le confortable insulaire, nous préférons l'abandon, la négligence dans lesquels sont laissés les champs et les habitations de l'Italie.

Dans *Corinne,* il y a quelques endroits où la passion s'exprime avec trop de force et de liberté. Après une belle description des cérémonies de la semaine sainte à Rome, il y a des éloges exagérés de la beauté simple du culte protestant; et madame de Staël a trop cédé à la piété filiale en insérant dans son ouvrage des morceaux lourdement emphatiques du cours de morale de son père; en somme pourtant, ce roman est un des moins répréhensibles entre ceux où la passion de l'amour est décrite. Les Français peuvent faire un autre reproche à *Corinne:* le chevalier d'Erfeuil, le seul personnage de notre nation qui paraisse dans cet ouvrage, est le seul personnage ridicule. Sa vanité, la froideur de son cœur, sa légèreté, racontées avec complaisance, prouvent

que madame de Staël gardait rancune aux nobles émigrés.

22. Le livre de l'*Allemagne*, qui n'a paru qu'en 1813, à Londres, était à la veille d'être publié, en 1810, à Paris. L'impression, soumise aux censeurs impériaux Esménard et autres, s'achevait, lorsqu'un brusque revirement de police mit les feuilles au pilon et anéantit le tout. On sait la lettre du duc de Rovigo et cette honteuse histoire.

Dans ce livre, la littérature allemande portée si haut, dans ses irrégularités mêmes, par les hommes d'un génie supérieur qui ont forcé l'Europe à l'attention, leur philosophie même que l'on avait dite inintelligible pour les chefs d'école, les mœurs sociales, l'esprit public, toute l'Allemagne, en un mot, y était peinte pour la première fois d'après nature, et non d'après des traditions mensongères.

23. Tout cela valut un nouvel exil à madame de Staël, que la police confina à Coppet ; mais elle s'évada, gagna Vienne, et de là successivement, pour fuir Bonaparte, Moscou, Saint-Pétersbourg, Stockholm où elle publia l'*Essai sur le Suicide* (1812) et rédigea le journal des *Dix années d'exil ;* enfin l'Angleterre, où elle vit Louis XVIII, qu'elle devait bientôt voir rétabli sur le trône de ses pères. A son retour en France (1814), elle composa ses *Considérations sur la Révolution française*. Le plan en est immense ; il comprend trois objets distincts, la politique de M. Necker, l'histoire de la période révolutionnaire, enfin l'exposé d'une théorie des divers gouvernements. Madame de Staël a fait, en écrivant sur la politique, la même méprise qu'avait faite M. Necker en gouvernant. M. Necker était un homme d'affaires et non un littérateur, et il s'est cru un homme d'Etat. Deux sentiments dominent dans les *Considérations :* sa tendresse pour son père, son admiration pour l'Angleterre, deux admirations d'un homme et d'un peuple qui tendent au même but.

Madame de Staël mourut, avant la publication de cet ouvrage, le 14 juillet 1817, jour anniversaire de cette journée trop fameuse où les fausses théories, l'aveugle confiance de son père avaient allumé, vingt-huit ans au paravant, un incendie qui embrasa la France, l'Europe et

l'univers. Ce ne fut que par la lecture de son testament que son mariage avec M. de Rocca, resté secret depuis plusieurs années, devint un fait hors de doute. Elle avait perdu M. de Staël avant son père.

24. M. de Châteaubriand juge ainsi madame de Staël :

« Nous nous plaisons à reconnaître dans madame de Staël une femme d'un esprit rare. Malgré les défauts de sa manière, elle ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent point mourir. Pour rendre ses ouvrages plus parfaits, il eût suffi de lui ôter un talent. Moins brillante dans la conversation, elle eût moins aimé le monde, et elle en eût ignoré les petites passions. Ses écrits n'auraient point été entachés de cette politique de parti, qui rend cruel le caractère le plus généreux, faux le jugement le plus sain, aveugle l'esprit le plus clairvoyant ; de cette politique qui donne de l'aigreur aux sentiments et de l'amertume au style, qui dénature le talent, substitue l'irritation de l'amour-propre à la chaleur de l'âme, et remplace les inspirations du génie par les boutades de l'humeur. »

25. Les deux épouses de M. Guizot se sont fait un nom dans les lettres. L'une, PAULINE DE MEULAN (1773-1827), devenue madame Guizot en 1812, débuta, dans la carrière littéraire, par deux romans intitulés les *Contradictions* et la *Chapelle d'Ayton* (1799 et 1800). En 1802, elle donna des *Essais de littérature et de morale*, et successivement les *Enfants* (1812), l'*Ecolier* ou *Raoul et Victor* (1821), les *Nouveaux Contes* (1823), huit volumes qui sont de vrais modèles dans l'art d'amener les enfants aux idées et aux émotions morales les plus hautes, en affermissant leur raison et en imprimant à leur imagination un mouvement aussi sain qu'animé. Mais son ouvrage le plus important est l'*Education domestique*, ou *Lettres de famille sur l'éducation*. C'est un ouvrage vraiment neuf et moral où l'examen des plus grands problèmes de la nature et de la destinée humaine se mêle, avec un naturel admirable, à la peinture des pensées, des sentiments, des occupations intimes des deux mères entière-

ment adonnées à l'éducation de leurs enfants, dont elles s'entretiennent entre elles ou rendent compte à leurs maris absents. On lui doit encore une *Famille,* des *Conseils de morale* ou *Essais sur l'homme*, *les mœurs*, *les caractères*, etc.

L'autre femme de M. Guizot, ELIZA DILLON, était la nièce de la première. Elle mourut en 1833, à la fleur de son âge (29 ans), laissant sept *Essais* publiés par son mari : de *Coriane*, de *Lord Byron*, de *la Charité et de sa place dans la vie des femmes*, un *Mariage aux îles Sorlingues*, le *Maître et l'Esclave*, l'*Orage*, *Caroline* ou l'*Effet d'un malheur*. Ce qui brille surtout dans ces Essais, c'est la sérénité de l'âme unie à l'activité de l'esprit, et une imagination très-gracieuse, empreinte et comme pénétrée d'une moralité profonde.

26. La duchesse DE DURAS naquit à Brest dix années environ avant que la Révolution éclatât. Son père, le comte de Kersaint, était l'un des plus habiles hommes de mer, en attendant que cette révolution fît de lui un citoyen illustre et l'un de ses martyrs. Après sa mort (1793), fille unique avec sa mère, elle passa plusieurs années en Allemagne et en Suisse, épousa à Londres le duc de Duras, et revint avec lui en France en 1800.

À la Restauration, la dignité dont fut revêtu son mari, pair de France, premier gentilhomme de la chambre, etc., lui donnèrent à la cour de Louis XVIII une haute position dont elle parut digne par son esprit. Elle a publié deux romans dont la lecture n'est pas sans danger, *Ourika* et *Edouard* [1], et elle a laissé entre autres deux ouvrages inédits, *Frère Ange* et les *Mémoires de Sophie*.

27. Parmi les auteurs de romans qui se présentent moraux, sans l'être, il faut placer madame la comtesse DE HAUTEFEUILLE, qui, sous l'agréable pseudonyme d'ANNA MARIE, a donné plusieurs ouvrages : l'*Ame exilée*, le *Lys*

[1] Les romans-nouvelles de madame DE DURAS ont donné naissance à tout un petit genre : *Aloys*, de M. de Custines, *Sainte-Périne*, de M. Valery. On peut y rapporter aussi *Marguerite*, jolie nouvelle de M. de Barante.

d'Israël, *Angélique* et *Léa Cornélia*. Les deux premiers, conçus dans une idée biblique et fondés sur le merveilleux chrétien, ne sont peut-être répréhensibles que sous le rapport du goût, qui leur reproche une teinte un peu trop mystique. Dans *Angélique*, l'imagination du noble auteur a cherché son sujet dans le monde réel, et elle ne l'a pas si bien servie; car ce roman, qui est fondé sur une donnée invraisemblable, est rempli d'inconvenances qu'on s'étonne de trouver sous la plume de madame de Hautefeuille. *Léa Cornélia*, le dernier de ses ouvrages, nous en paraît aussi le plus blâmable, malgré le but moral que semble s'être proposé l'auteur, celui de montrer les funestes résultats pour la femme d'une *éducation libre*, et dégagée de tout ce que les sophistes appellent *préjugés*, tels que les principes religieux et moraux, les lois sociales qui régissent l'union de l'homme et de la femme, etc.

La peinture des passions, quelques maximes que l'auteur n'a pas suffisamment entourées de restrictions, font de *Léa Cornélia* un ouvrage dangereux. Quant au style, il est généralement approprié au sujet; c'est surtout dans la peinture des passions qu'il triomphe, et l'on ne peut guère lui reprocher que quelques incorrections, qui sont bien loin de cette diction dégradée, si commune chez tous les romanciers de nos jours.

—

ART. II. ROMANCIERS.

1. Ducray-Duminil : ses vingt trois romans. — 2. M. Bouilly : ses Contes. — 3. M. Fiévée : la Dot de Suzette, Frédéric, etc. — 4. Xavier de Maistre. — 5. De Marchangy. — 6. M. d'Arlincourt. — 7. M. Nodier : caractère de son talent. — 8. Ses divers ouvrages. — 9. M. Drouineau : ses romans de néo-christianisme.

1. **Ducray-Duminil**, né l'an 1761, à Paris, successeur de l'abbé Aubert dans la rédaction des *Petites-Affiches* (1790), fut un des plus féconds romanciers du XVIIIe siècle. C'est en général à l'enfance ou à la jeunesse qu'il s'adresse. S'il ne crée jamais, il a du moins une certaine imagination et des réminiscences rapides; il est habile à combiner les aventures de mélodrames et de causes célèbres; il y joint quelque mouvement, un vernis d'originalité, une espèce de verve sentimentale, qui, lors même qu'elle dégénère en naïveté, devait avoir du charme pour les enfants; un style clair et naturel; enfin

assez d'adresse à tracer et à suivre des caractères. Du reste, il écrivait fort vite, jetant au milieu de ses tomes des pages à descriptions que quelquefois il prenait toutes faites. On lui doit vingt-trois romans en quatre-vingt-douze volumes : *Lolotte et Fanfan*, *Alexis* ou la *Maisonnette dans les bois*, *Petit-Jacques et Georgette* ou les *Petits montagnards auvergnats*, *Victor* ou l'*Enfant de la forêt*, *Cœlina* ou l'*Enfant du mystère*, etc. Ducray-Duminil mourut en 1819. Ses ouvrages sont souvent dangereux.

2. M. Bouilly, l'auteur des *Contes aux enfants de France*, a mis sur le théâtre un trait de bienfaisance ou peut-être une erreur de l'abbé de l'Epée, au sujet d'un jeune muet qu'il crut reconnaître comme l'héritier du comte de Solar. L'événement célébré par l'auteur sous le titre de l'*Abbé de l'Epée* a causé deux procès. Le premier jugement (1781), favorable à Joseph (c'était le nom du muet), fut cassé en 1792 par un jugement contraire; quant à la pièce, elle a été vivement applaudie, car elle est touchante, et cela suffit au tribunal des spectateurs. M. Bouilly n'a pas mieux fait en ce genre. Ses *Contes* ont eu beaucoup de vogue; mais l'on peut regretter que l'auteur n'ait pas toujours été fidèle à ses premières convictions.

3. M. Fiévée, cédant à l'entraînement de sa jeunesse, donna, durant la révolution, sur de petits théâtres, de petits drames philosophiques, dont il ne tarda pas à se repentir. Mûri par l'expérience et les années, il combattit dans de piquantes brochures les principes qu'il avait imprudemment soutenus. La *Dot de Suzette* et *Frédéric* lui donnent un rang distingué parmi les romanciers. Comme publiciste, M. Fiévée s'est fait surtout un nom par son livre des *Opinions et des Intérêts*, qui dans un cadre étroit renferme beaucoup d'idées neuves et d'aperçus ingénieux sur notre histoire.

4. Le comte Xavier de Maistre, frère de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, a écrit plusieurs ouvrages agréables, tels que le *Voyage autour de ma chambre*, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, et des romans qui sont beaux dans leur simplicité.

5. De Marchangy, célèbre comme avocat général,

s'est fait un nom distingué dans la littérature par sa *Gaule poétique*, et par son roman de *Tristan le voyageur*. Le style en est brillant, mais quelquefois un peu marqué d'afféterie.

6. M. le vicomte D'ARLINCOURT, romancier doué d'une vive imagination, après avoir fait *Ipsiboé*, le *Solitaire*, le *Renégat*, dans un style bizarrement inversif, a abordé le roman politique, comme on le voit dans *Artevelle* ou le *Brasseur roi*. Il a souvent réussi dans le rapprochement des diverses époques ; mais il a été entraîné trop loin par le désir de trouver dans le passé ce qui se passe actuellement. Du reste, si l'on blâme, dans les romans de M. d'Arlincourt, quelques exagérations dans les mots, quelques exubérances dans les formes de son langage, on ne peut pas dire qu'ils soient répréhensibles sous le rapport religieux et moral, comme la plupart des œuvres romanesques de notre époque.

7. M. CHARLES NODIER, l'un de nos littérateurs les plus féconds et les plus variés, naquit à Besançon, en 1783. Entraîné de bonne heure vers Paris par son goût pour les lettres, il y publia quelques romans qui furent remarqués, et où se révélait déjà le caractère distinctif de son talent. On trouve en effet, dans le *Peintre de Salzbourg*, dans le *Proscrit*, de même que dans le recueil de poésies publié sous le titre d'*Essais d'un jeune Barde*, cette empreinte d'une mélancolie rêveuse, cette poursuite inquiète d'une existence meilleure que celle que nous ont faite les combinaisons de la société, et cette aptitude aux affections et aux joies simples de l'homme primitif, qui sont les éléments de la physionomie morale et littéraire de cet écrivain. La lutte qu'il soutint contre la puissance impériale lui valut des persécutions et l'exil. A la chute de Bonaparte, il rentra en France, et fut un des premiers à faire une profession de foi toute royaliste et toute bourbonienne. Ce n'était pour lui que la conséquence naturelle de ses longues adversités et de son dévouement invariable à cette famille, qui le nomma bibliothécaire de l'Arsenal.

8. M. Nodier a beaucoup écrit : la variété et le mérite de ses ouvrages lui assignent une place dans presque toutes les branches élevées de la littérature. Dans le roman, il a suivi quelquefois une route singulière : *Smarra* est une suite de scènes de cauchemar ; *Jean Sbogar* relève la profession de brigand ; les *Sept châteaux du roi de Bohême* ne sont qu'un long imbroglio, sans parler de *Trilby*, de la *Fée aux Miettes*, etc. Mais *Thérèse Aubert* et d'autres nouvelles (*Adèle*, *Hélène Gillet*, *Mademoiselle de Marsan*), sont écrites avec une grande retenue et un talent plus grand encore : parfois la peinture des passions y est un peu vive ; mais il n'y a pas de doute qu'il ne l'emporte, par la moralité, sur la plupart des romanciers de notre temps.

M. Nodier, qui n'est connu que par ses romans d'une grande partie du public, a mérité l'estime des savants, et pris place dans leurs rangs par d'importants travaux comme grammairien, philologue, bibliographe et critique, tels que les *Notions élémentaires de linguistique*, les *Souvenirs et Portraits*, etc.

9. M. GUSTAVE DROUINEAU, né à La Rochelle, débuta par la tragédie de *Rienzi*, tribun de la Rome moderne. Cette pièce eut quelque succès, parce qu'elle était *libérale* et que l'auteur n'y ménageait pas le Saint-Siége : le drame de *Françoise de Rimini*, en cinq actes et en vers, passa presque inaperçu en 1830. M. Drouineau a célébré le *Soleil de Juillet*, en vers passablement emphatiques et qui ont nui plutôt qu'ajouté à sa réputation. Depuis cette époque, il s'est jeté dans le roman néo-chrétien, et il a donné successivement le *Manuscrit Vert*, *Résignée*, etc., où le néo-christianisme joue un rôle passablement ridicule, et c'est du reste celui qui lui convient.

---

§ 2. *Romanciers immoraux et irréligieux.*

1. Picault Lebrun : ses romans. — 2. Son théâtre. — 3. Paul de Kock : ses romans et ses contes. — 4. De Senancour : ses divers ouvrages, entre autres Oberman et les libres Méditations. — 5. de Stendhal : Rouge et Noir. — 6. MM. Vitet et Mérimée : littérature romancière de la Restauration. — 7. M. Jules Janin : la Confession. — 8. Qualités de cet auteur. — 9. Défauts de ses ouvrages. — 10. M. Eugène Sue : caractère de cet écrivain

— 11. Atar-Gull et la Salamandre. — 12. M. Sue comparé à M. Corbière. — 13. Autres ouvrages de M. Sue. — 14. M. Frédéric Soulié : ses poésies. — 15. Ses romans, entre autres les Mémoires du Diable. — 16. MM. Michel Raymond et Michel Masson : immoralité de leurs romans. — 17. M. Alphonse Karr : caractère de ses romans. — 18. Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) : ses divers ouvrages. — 19. M. Honoré Balzac, considéré sous le rapport littéraire et moral. — 20. Le panégyriste de M. Balzac. — 21. Ses ouvrages antérieurs à 1830. — 22. La Physiologie du mariage et la Peau de chagrin. — 23. Etudes sur les mœurs : La Vendetta. — 24. Les Dangers de l'inconduite. — 25. Le bal de Sceaux, Gloire et malheur, la Femme vertueuse. — 26. M. Balzac devient M. de Balzac. — 27. La Paix du ménage. — 28. La grande Bretèche, etc. — 29. Les trois premiers Contes de la Vie privée : la Vie de province ; les Aventures d'un commis voyageur. — 30. Eugénie Grandet. — 31. Le Père Goriot. — 32. Mœurs des romans de M. Balzac. — 33. Les Scènes de la vie parisienne ; les Contes drôlatiques. — 34. Jugement résumé sur M. de Balzac. — 35. George Sand, pseudonyme de madame Du Devant. — 36. Caractère spécial de cet auteur. — 37. Texte ordinaire de ses romans et idées qui y dominent. — 38. Indiana, Valentine, Jacques, etc. — 39. Lélia, le pire de tous ses romans. — 40. Les Lettres d'un voyageur. — 41. Jugement résumé sur George Sand.

1. Pigault-Lebrun est surtout connu comme romancier. Ses productions, souillées pour la plupart de grossièretés et de trivialités, sont presque toujours d'une immoralité, d'une irréligion révoltante ; si elles n'offrent pas la profondeur de corruption qui distingue les ouvrages des Crébillon, des Laclos, elles n'en sont pas moins dangereuses; et ce qu'on appelle ses meilleurs romans, tels que les *Folies Espagnoles*, *Mon oncle Thomas*, *M. Botte*, l'*Enfant du Carnaval*, les *Barons de Felsheim*, parce qu'ils sont semés de traits piquants, de boutades heureuses et d'un comique original, doivent être avec soin écartés des mains de la jeunesse.

2. Quant à son théâtre, composé de six volumes, il renferme des pièces de toutes les couleurs et de toutes les longueurs : comédies en vers, comédies en prose, drames lugubres, drames lyriques, pièces en un acte, ou deux, ou trois, ou quatre et cinq actes. C'est, comme on voit, une grande variété de tons et de dimensions ; mais il y en a très-peu dans l'invention des pièces, dans les conceptions dramatiques, dans la peinture des caractères et des mœurs. Du reste, la plupart de ces pièces sont *révolutionnaires*, et c'est à ce titre seul qu'elles ont dû quelque peu de succès.

On doit encore à Pigault-Lebrun une *Histoire de France* qui n'est ni la plus mauvaise histoire de ce pays, ni le plus mauvais de ses ouvrages.

3. M. Charles-Paul de Kock, né l'an 1795, à Passy,

d'une famille hollandaise, est l'héritier le plus direct de Pigault-Lebrun, le peintre des grisettes et des badauds de Paris. Ses œuvres se composent de quatre-vingts volumes, la plupart antérieurs à la révolution de Juillet. Ses romans, comme ceux de son maître, sont écrits avec cette gaieté grossière qui a tant de charmes pour le peuple ; les personnages y paraissent le plus souvent sans voile. Ce n'est pas un sentiment profond qui leur dévore l'âme : ils cèdent à l'instinct physique. Les choses saintes n'interviennent sous sa plume que pour être moquées ou fournir une plaisanterie. Il attaque tout à la fois les croyances et les mœurs ; et quand on se demande pourquoi le peuple des grandes villes est si perverti, on peut assigner sans crainte comme une des causes de cette dégradation morale, les livres semblables à ceux qui sont sortis de la plume trop féconde de M. Paul de Kock.

Après cela, faut-il dire que ses romans brillent par la vérité des caractères, que personne n'a peint la bêtise avec plus de bonheur, ni mieux étudié que lui les manières et les ridicules de la petite bourgeoisie ? L'éloge est bien mince, en présence de la terrible responsabilité qui pèse sur sa tête.

M. Paul de Kock a publié des *Contes en vers* qui, à peu d'exceptions près, méritent la même réprobation que ses romans.

4. Etienne de Senancour, né l'an 1770, à Paris, d'un conseiller au Parlement, étudia avec une ardeur précoce : à sept ans, il savait la géographie et les voyages d'une manière qui surprit beaucoup le savant Mentelle. On le mit d'abord en pension chez un curé, à une lieue d'Ermenonville : les souvenirs de Rousseau l'environnèrent. En 1785, il entra au collége de la Marche, où il demeura quatre ans à faire ses humanités, jusqu'en juillet 89. Studieux écolier, incapable d'un bon vers latin, mais remportant d'autres prix, et surtout dévorant Malebranche, Helvétius et les livres philosophiques du siècle ; il eut le malheur, dès cet âge, de perdre ses

croyances religieuses. Après le collége, il passa plusieurs mois à Charrières, près de Saint-Maurice, et se mit ensuite en pension chez une famille patricienne du canton de Fribourg, où il se maria (1790). Neuf ans après, il publia *Les Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, continuation de l'*Emile* et du *Discours sur l'inégalité des conditions*. C'est un livre d'athéisme mélancolique, que Rousseau aurait pu écrire comme talent, que Boulanger et Condorcet auraient ratifié comme penseurs. *Oberman*, qui parut en 1804, individualise davantage ses doutes, son aversion sauvage de la société, sa contemplation fixe, opiniâtre, passionnément sinistre de la nature, et prodigue, dans les espaces lucides de ses rêves, mille paysages naturels et domestiques, d'où s'exhale une inexprimable émotion et que cerne alentour une philosophie glacée. Les *Libres méditations*, qui vinrent après, ont un caractère moins triste : l'auteur s'y élève à une sorte de théosophie morale, toute purgée de cette âcreté chagrine qu'il avait semée avec son siècle contre le christianisme, et toute pleine, au contraire, de confiance, de prière et de conciliation. Toutefois, dans les autres écrits de M. de Sénancour, tels que le livre de l'*Amour*, les *Réfutations* de MM. de Châteaubriand et de Bonald, le *Résumé des traditions morales et religieuses chez tous les peuples*, presque toujours on rencontre à l'occasion une sorte d'aigreur sardonique contre la religion. Insensé qui n'a pas vu que là était le remède de ses maux et de ceux de la société !

5. M. de Stendhal est un pseudonyme sous lequel *Rouge et Noir* a été publié. C'est un horrible tableau de la vie d'un jeune homme qui veut avoir l'énergie de la volonté de Napoléon, et qui réussit à s'élever assez haut pour devenir un infâme séducteur et porter sa tête sur l'échafaud. Ce roman désenchante de la terre, sans reporter l'âme vers des consolations plus hautes ; il enseigne que ce que nous prenons pour de la noblesse n'est qu'un semblant trompeur qui couvre l'intérêt le plus sordide ; qu'il ne faut pas se laisser aller aux instincts de son cœur,

mais calculer chaque parole, chaque acte de la vie. Le danger d'un tel livre est énorme : c'est de dessécher tout penchant généreux au fond de nous-mêmes.

6. La littérature romancière de la Restauration avait quelque chose d'incomplet, de vague, de suspendu entre des opinions contraires : quelques essais remarquables, les esquisses de M. Vitet, les drames de M. Mérimée, annoncèrent un changement grave et total dans le goût public et dans la tendance des esprits. Après la révolution de Juillet, la carrière ouverte par ces deux écrivains, qui n'ont épargné ni la terreur, ni le crime, se creusa sous les mains des Balzac, des Sue, des Janin : c'est de cette nouvelle époque que date leur réputation. Alors furent publiés tous ces cauchemars littéraires, toutes ces orgies féroces qui remplissent la *Confession*, la *Salamandre*, la *Peau de chagrin* ; l'apologie du meurtre et de la débauche s'y trouve à toutes les pages, et c'est à peu près le seul but philosophique qu'on puisse remarquer dans ces ouvrages. MM. Mérimée et Vitet étaient encore retenus par quelques idées de l'art, par quelques principes arrêtés. Depuis les trois grandes Journées, on a vu naître une littérature éphémère, copiste trop attentive et trop flatteuse des mauvaises passions et des préjugés de chaque jour, portant l'empreinte visible de la fragilité et de celle de l'intérêt personnel, mêlé à l'esprit de parti, soulevant toutes les idées, insultant toutes les opinions, mêlant tous les styles, jetant toutes les couleurs au hasard, empruntant des costumes et des paroles à tous les temps et à tous les âges, licencieuse comme l'Arétin, stoïque comme Zénon, courant à l'aventure et riant comme une folle, d'un vrai rire de désespoir ; proclamant elle-même avec impudence son néant, sa folie, son impuissance, se lamentant sur ses vices sans se corriger, et doublant ainsi la dose du mépris qu'elle mérite ; triste littérature dont le mot d'ordre semblait être : n'espérer rien, ne croire à rien, ne rien craindre.

7. M. Jules Janin est né feuilletoniste et il aurait dû rester tel ; mais il a voulu faire des romans, comme tant

d'autres, et il n'a fait que de mauvais ouvrages. Rien de plus absurde que sa *Confession*. Il y veut prouver que la religion consolatrice n'existe plus, et il s'avise de nous montrer au dénouement un homme religieux et consolateur. M. Janin a bien raison de dire dans sa préface qu'il a écrit sans plan et au hasard ; le hasard ne l'a pas bien servi.

8. Chez M. Janin se trouvent toutefois des qualités peu communes : beaucoup d'éclat dans le style, des épisodes étincelants de verve, une certaine gaieté maligne et naïve, qui se mêle aux passages les plus pathétiques et qui les fait ressortir; enfin des rayons lumineux et pénétrants, qui, sans avoir jamais une vaste portée, sans embrasser l'ensemble de la société actuelle, en pénètrent quelquefois les profondeurs. Vous diriez ces illuminations subites de l'ivresse, qui brillent comme un éclair, au milieu du chaos et des ténèbres de l'intelligence. Jamais, il est vrai, l'auteur ne sait être chaste et simple pendant longtemps. Il y a en lui un génie d'affectation intime, fatal à tout grand ouvrage, et qui contraste étrangement avec des chapitres d'une naïveté ravissante et d'une grande verve de style.

9. Non-seulement la *Confession*, mais tous les ouvrages de M. Janin attestent une imagination ardente et passionnée, un jugement et un goût faux, et une inaptitude complète à construire et à mûrir un grand ensemble. On y trouve souvent la trace profonde du défaut contre lequel il déclame avec tant de véhémence, défaut de principes en morale, en politique, en religion, en littérature. On voit un homme prêt à écrire pour ou contre toutes les questions, dans tous les journaux imaginables. Son premier ouvrage, l'*Ane mort et la Femme guillotinée* est un imbroglio hideux, un mélange de sang, de maladie et de volupté. A la *Confession*, dont nous venons de parler, succéda *Barnave*, esquisse inachevée et défectueuse, mais frappante et hardie de l'époque révolutionnaire. Quant à ses deux productions intitulées les *Contes fantastiques* et les *Contes nouveaux*, on n'en peut rien

dire, sinon qu'elles sont détestables sous tous les rapports. Le *Chemin de traverse* est moins opposé aux mœurs que ses aînés.

10. M. Eugène Sue veut être le Cooper de la France. Déjà, il faut l'avouer, on peut reprocher de la diffusion, de la froideur et quelquefois de la niaiserie au célèbre romancier américain. Il ne vous fait pas grâce d'une seule feuille d'arbre, d'un clou de navire, d'une boutonnière d'habit, ni de la maille d'un bas. Il écrit un conte comme on fait un inventaire ; il a des personnages qui sont de bois, de fer et de cuivre comme les bateaux de ses lacs et auxquels manquent seulement le cœur, la sensibilité et la vie. Mais chez M. Sue, c'est bien mieux encore. Si ses peintures sont fidèles, il n'y a pas de vaisseau français qui ne soit un pandémonium flottant, commandé par le diable en personne et monté par ses mauvais anges. A l'entendre, la vie de vaisseau ne se compose que de massacres et de pirateries, de vols et de débauches, d'assassinats et d'imprécations : tous les ponts de frégates sont jonchés de cadavres; une atmosphère de mort, de soufre, de fumée, de vin, pèse sur chaque navire; l'incendie de la sainte-barbe est un événement de tous les jours; la plupart des capitaines sont pendus à leurs grandes vergues, et tous les matelots mangent de la chair humaine. Exagération, mensonge, défaut de logique, tels sont les énormes défauts de M. Sue.

11. Mais ce n'est pas le seul reproche qu'il mérite. Epris de l'idée que la vertu est toujours malheureuse sur la terre et le crime toujours triomphant, il l'a poursuivie dans plusieurs romans, dans *Atar-Gull* et dans la *Salamandre*. Il y soutient avec raison que les souffrances du juste dans ce monde sont la preuve d'une vie à venir ; mais il y a danger et erreur tout à la fois à enseigner aux hommes que la vertu ne pouvait mener au bonheur humain : la théorie contraire est vraie et elle a été enseignée par tous les grands hommes de l'antiquité et du monde moderne. Il est malheureusement vrai aussi que le crime conduit souvent à la richesse et à la puissance ;

mais les riches et les puissants sont-ils toujours heureux? La réponse négative sortirait de bien des bouches qui sourient gracieusement chaque jour au sein de l'opulence.

12. Quant au mérite purement littéraire, M. Sue possède plusieurs des plus brillantes qualités du poëte: l'éclat, l'élégance, la fantaisie; il aime l'inattendu et séduit ses lecteurs par ce genre de mérite. C'est le plus artiste des romanciers maritimes. Les marins assurent que M. Edouard Corbière est plus vrai; mais il n'a pas le charme de son devancier.

13. On doit encore à M. Sue l'*Histoire de la marine française;* le roman de la *Vigie de Coatven*, plein de sensualités hardies, et le *Journal d'un Inconnu*, publié dans la *Presse* et recueilli en un volume.

14. M. Frédéric Soulié de Lavolanet, connu au théâtre par *Christine*, *Roméo et Juliette*, etc., s'était fait d'abord un nom en publiant les *Amours françaises*, poëme suivi de trois chants élégiaques (1824). On trouve dans ce recueil une foule de vers qui décèlent un écrivain dramatique. A tout prendre, c'est la précision de M. Soumet, c'est son air de force et de liberté, c'est quelque chose de plus passionné et de plus vif. Quant aux chants élégiaques sur la mort de Millevoye, de Gilbert et d'André Chenier, la difficulté que présentait la ressemblance des sujets nous paraît heureusement vaincue.

15. M. Soulié a quitté depuis quelques années la poésie pour la prose, et comme presque tous les littérateurs de nos jours, il s'est jeté dans le roman. Son premier livre, les *deux Cadavres*, retrace des scènes où figure l'esprit de parti. Le *Vicomte de Beziers* et le *Comte de Toulouse* sont des études historiques de peu de valeur. Nous ne nous arrêterons pas sur plusieurs productions de M. Soulié, telles que l'*Homme de lettres*, le *Conseiller d'Etat*, etc., qui sont des livres plus ou moins amusants, mais sans portée: l'œuvre de cet auteur qui a le plus impressionné le public, les *Mémoires du Diable*, ré-

vèle un talent dramatique très-nerveux, une facilité extraordinaire à conduire des intrigues inextricables. Les *Mémoires du Diable* sont-ils, comme le dit l'auteur, le produit d'une indignation profonde contre la société cupide au sein de laquelle nous vivons, ou ne sont-ils que l'œuvre d'un peintre qui reproduit ces hideuses images parce qu'il les voit? Quoi qu'il en soit, nulle part on n'avait peint de plus affreuses couleurs cet avilissant amour de l'or qui prostitue les âmes aujourd'hui; mais on peut lui reprocher de n'avoir pas joint à la vérité de ses récits les leçons terribles et hautes qu'ils enfantent si naturellement.

16. MICHEL RAYMOND est un être multiple d'où sont sortis plusieurs romans assez en vogue. Ses œuvres (le *Maçon*, les *Intimes*, les *Souvenirs d'un enfant du peuple*, etc.), présentent beaucoup d'irrégularité. On y trouve des dépravations incroyables et des générosités excessives. En général, chez les romanciers de notre époque, la vertu (article fort rare) se montre plus exagérée que le vice. Cette exagération vient-elle de l'imagination maladive des écrivains ou de l'atmosphère sociale qui les enveloppe? Nous l'ignorons, mais toujours leurs héros,

> Ou géants de vertus ou colosses de crime,
> Sont anges de lumière ou démons de l'abîme.

De toutes ces œuvres, pas une qui ne soit tachée de meurtre, d'adultère, d'ivresse; quelques-unes réunissent tous ces caractères. Le *Cœur d'une jeune fille*, publié par le continuateur de ce pseudonyme, M. MICHEL MASSON, nous force à signaler d'étranges et nouvelles corruptions. Il y a là, par exemple, une *Cécile la Boudeuse*, dont la bouderie est aussi singulière que la cause de cette bouderie est étrange. Elle s'est éprise d'une ardente passion pour son père, et elle finit par l'épouser. Il est vrai que l'on reconnaît à la fin que ce père n'est pas réellement le sien.

17. M. ALPHONSE KARR a occupé et occupe encore beaucoup cette partie du public qu'aucune lecture ne rebute. Dans ses nombreux romans (*Sous les Tilleuls*, le

Chemin le plus court, *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre*, etc., etc.), il a quelquefois de la passion, de l'esprit, de la naïveté, et souvent une réalité rare dans les portraits. Il cherche à imiter Sterne dans l'originalité de ses titres, mais nous n'aimons guère l'imitation de l'originalité. Ses œuvres sont loin d'être décentes; mais elles ne vont pas jusqu'au cynisme, comme dans la plupart des romanciers contemporains.

18. Un des écrivains qui ont produit le plus de romans depuis quinze années s'est caché sous le nom de *bibliophile Jacob*. M. Paul Lacroix, c'est ainsi qu'il s'appelle, ne manque ni d'agrément ni de facilité de style; mais chez lui la pensée principale est presque toujours faible et vieille; une érudition acquise d'hier et lourdement entassée écrase la fable principale. En prenant ses inspirations dans l'historien Dulaure il n'a trouvé que des souvenirs affligeants; il n'a vu dans l'histoire du passé que la Cour des Miracles, le Charnier des Innocents et le Pré-aux-Clercs, et il a roulé autour de ces lieux immondes pour assister à des scènes ignobles et dégoûtantes.

Les *Soirées de Walter Scott* avaient promis mieux du bibliophile. Après la *Danse macabre* et autres romans de ce genre, il a essayé dans le *Marchand du Havre*, dans le *Divorce*, dans *Vertu et Tempérament*, dans *Amante et Mère*, etc., de quitter la sphère du moyen âge pour étendre son champ d'observation sur la société moderne et vivante; mais ces productions ne valent pas mieux par le fonds et valent moins encore par le style.

19. M. Honoré Balzac, né l'an 1799, à Tours, est regardé, par bien des gens, comme le plus habile des romanciers français : il en est du moins le plus fécond et le plus à la mode. Sous le rapport littéraire, on peut dire de lui autant de bien que de mal : sa puissance descriptive est très-grande, il en fait abus et la prodigue en minuties qui fatiguent et ne mènent à rien. Il excite de temps à autre un intérêt vif; mais il le détruit

par l'improbabilité et l'incohérence de ses incidents. Souvent éloquent, pathétique quelquefois, il se laisse entraîner fréquemment jusqu'à l'emphase et la sensiblerie. Mais laissons le côté littéraire pour le côté moral.

M. Balzac porte témoignage du *sentiment social* ou plutôt anti-social qui domine parmi nous : témoignage de la plus haute gravité, non-seulement à cause de son talent reconnu, mais parce que le public semble avoir ratifié ses prétentions et son titre. On l'a nommé le peintre par excellence de la société moderne et de la vie privée : aussi intitule-t-il ses romans : *Scènes de la vie parisienne, de la vie privée, de la vie de province.* Voici comment il annonce cette noble et honnête ambition : « J'espère, dit-il, que les mères bien élevées, qui « joignent les grâces féminines au bon sens viril, n'hé- « siteront pas à placer mes ouvrages entre les mains de « leurs filles. »

20. M. Balzac a trouvé le panégyriste qu'il lui fallait, et c'est peut-être lui-même, dans l'auteur d'une notice fort travaillée, qui précède le quatrième volume des *Scènes de la vie parisienne.* On y lit que M. de Balzac n'est pas « seulement le plus grand des génies littéraires « et le plus fidèle des peintres de mœurs, mais le plus « pur des moralistes. » L'auteur veut prouver, par un commentaire et une classification systématiques, que les *éclatants ouvrages du romancier*, au lieu de former ce que le commun des lecteurs serait tenté de regarder comme une série incohérente de narrations trivialement immorales, constituent un cours de philosophie aussi profond que bien digéré, écrit dans une grande vue et digne de ce titre imposant : *Etudes sur les mœurs.* Mais la postérité l'intitulera : *Mauvaises études sur les mauvaises mœurs.*

21. M. Balzac a condamné à l'oubli tous ses ouvrages antérieurs à 1830 : remarquable modestie! Le nombre de ces volumes antérieurs s'élève à vingt-cinq ou trente, et celui des romans à quinze, publiés sous les pseudonymes de M. Horace de Saint-Aubin, bachelier

ès lettres, de M. Viellerglé de Saint-Alme, de lord R'Hoone. Ce sont : les *Deux Hector*, le *Centénaire* (1821); le *Vicaire des Ardennes*, *Charles Pointel*, l'*Héritière de Birague*, *Jean-Louis*, le *Tartare* ou le *Retour de l'Exilé*, *Clotilde de Lusignan* (1822) ; la *Dernière Fée*, *Michel et Christine*, l'*Anonyme* (1823); *Annette et le Criminel* (1824); *Wann-Chlore* (1825); le *Corrupteur* (1827); le *Dernier des Chouans* (1829). Nous ne comprenions pas d'abord une renonciation volontaire à une si belle part de gloire; celles des œuvres répudiées que nous avons lues sont égales ou supérieures en mérite aux productions avouées de M. Balzac. Après y avoir songé, nous croyons que les entraves imposées à la presse, avant la révolution de Juillet, ont effrayé M. Balzac, et qu'il ne veut être jugé aujourd'hui que d'après les œuvres créées dans le libre essor de son génie.

22. La première œuvre qui sert de date à la nouvelle manière de M. Balzac, est la *Physiologie du mariage*, satire immorale et dévergondée de l'union conjugale. Puis vient la *Peau de chagrin* (1831), histoire fantastique et surnaturelle, d'une conception absurde, traitée avec une gaucherie inconséquente, et dans laquelle les parties consacrées aux scènes de licence et à la description des orgies, sont celles qui sont décrites avec le plus de feu, de verve et d'entraînement, comme si l'auteur eût été dans son élément et dans sa vie habituelle.

23. Ici commence la grande série de ce que M. Balzac nomme *Etudes sur les mœurs*, et que nous, nous appelons l'une des œuvres les plus dangereuses et les plus funestes de notre époque.

Dans la *Vendetta*, de vieux parents sont punis par le Ciel de s'être opposés au mariage de leur fille avec un officier proscrit de la vieille armée : on voit une femme artiste du plus grand talent mourir de faim avec son fils, au milieu de Paris, centre de la civilisation humaine. L'auteur n'a pas un anathème à lancer contre cet état social; le grand moraliste jette le blâme tout entier sur les parents outragés.

24. Dans les *Dangers de l'Inconduite*, une madame de Restaud donne à son mari des enfants qui ne sont pas les siens, et, parvenue à ses derniers moments, elle soupçonne que l'époux outragé a disposé de la *meilleure partie* de sa fortune en faveur du seul enfant qu'il regarde comme légitime. Le conte renferme le récit des artifices sans nombre employés par madame de Restaud pour anéantir le testament. A Paris, on peut prendre cela pour une instruction morale ; à nos yeux, ce n'est qu'une leçon de corruption.

25. Le *Bal de Sceaux*, où une jeune personne de grande famille s'éprend d'un M. Longueville, qu'elle retrouve ensuite dans un comptoir de mercerie, offre peut-être un tableau vrai des mœurs de ces réunions dangereuses ; mais c'est une œuvre qu'un garçon mercier aurait pu fort bien écrire. Passons légèrement sur *Gloire et Malheur*, histoire d'un jeune peintre qui fait mourir de douleur sa femme, ange de vertu, « trop douce, dit l'auteur, pour soutenir la lutte du génie ; » — sur la *Femme vertueuse*, détestable femme, selon M. Balzac, parce qu'elle est trop pieuse et trop bonne, et sur laquelle il rejette toutes les fautes de son mari. Elle se couvrait les épaules, aimait peu la danse (offense mortelle pour son époux), portait des robes qui n'étaient pas de mode, et pratiquait une dévotion scrupuleuse : conduite bien déraisonnable chez la femme d'un juge et la mère de plusieurs enfants ! Aussi le juge, pour se venger, achète-t-il, des mains d'une mère affamée, une petite fille affamée pour laquelle il se ruine, et qui finit par le tromper. Les absurdités de cette histoire égalent sa profonde dépravation.

26. Signalons ici une petite circonstance relative à l'auteur lui-même. *M. Granville*, le héros du conte, s'attribue, en s'élevant aux honneurs, la particule aristocratique, le *de* que l'auteur a soin d'imprimer en caractères italiques, pour signaler au ridicule cette prétention nobiliaire. Mais, ce qui est fort amusant, c'est qu'à la tête de ce volume de contes, l'auteur, modeste

encore, s'appelle tout simplement *M. Balzac;* après avoir publié le *Médecin de campagne*, il s'intitule *M. de Balzac;* enfin tous ses derniers ouvrages portent l'étiquette largement aristocratique : *M. de Balzac.* Quand M. Balzac se moquait de M. *de* Granville, prévoyait-il qu'il serait un jour M. *de* Balzac?

27. Poursuivons. La *Paix du ménage*, où, par un stratagème assez peu délicat, une femme se procure les preuves de l'infidélité de son mari, a été jugée faible par les admirateurs de M. Balzac. C'est une faiblesse relative : on n'eût pas été aussi sévère, si, livrant sa plume à tous les détails de sensualité que le sujet comportait, il l'eût dénoué par un meurtre et un suicide.

28. Le volume suivant débute par deux contes fondés sur deux adultères. Le dénouement terrible de l'un (la *Grande Bretèche*) est traité avec une grande puissance de talent : le séducteur s'est réfugié dans une encoignure; le mari l'y ensevelit vivant. Ensuite viennent des narrations détachées qui semblent former une triste, mystérieuse et terrible histoire, ce dont le panégyriste de M. Balzac fait un grand mérite à son héros. Reproduire les mêmes personnages à diverses périodes de leur vie, dans différentes situations, c'est leur prêter, selon le critique louangeur, une sorte de cohérence historique, qui répand sur l'ensemble un jour de vérité. On ne peut nier le fait ; mais le motif assigné à ce fait nous semble peu vraisemblable. Nous voyons que M. de Balzac, écrivant vite et voulant produire un effet rapide et puissant, non-seulement sur le public qui lit, mais sur l'éditeur qui *paye* [1], trouve commode et expéditif de sauter de scène en scène, au lieu de rattacher l'une à l'autre les parties de sa narration, et de perdre son temps à former un tissu solide. Peut-être s'imagine-t-il aussi

[1] En 1829, son esprit d'entreprise l'avait poussé à des opérations de librairie et d'imprimerie. Les *Annales romantiques*, où il insérait des vers de sa façon, étaient imprimées chez lui. Le non succès de sa tentative industrielle le rendit vite à la seule littérature, mais sur un autre pied que devant. L'*imprimerie*, dit-il, *m'a pris tant de capital, il faut qu'elle me le rende.* Le mot est caractéristique.

que de l'obscurité produite par ces lacunes, naît une sorte d'intérêt mystérieux. Quand même cela serait, ce système enfante la confusion et l'incohérence, et l'on saisit mal l'enseignement au moyen duquel l'écrivain prétend rattacher ces fragments épars.

29. Les trois premiers contes de la *Vie privée* commencent par l'adultère et finissent par l'inceste. A mesure que l'on avance dans ces volumes, la couleur en devient plus odieuse, plus atroce, et l'auteur joint à ces horreurs habituelles, des détails révoltants de sensualité. Passons rapidement aux deux autres séries. Dès le premier volume de la *Vie de province*, trois héroïnes sont adultères, et deux héros meurent de mort violente. Les *Aventures d'un commis voyageur* prétendent à la verve comique. Les plus chauds partisans de M. Balzac conviennent que ce comique est faible ; à nos yeux tout cela est commun et mauvais. Dans les *Célibataires*, les intrigues et les tracasseries d'une petite ville sont esquissées avec beaucoup de talent ; mais l'état social qui s'y trahit est misérable et douloureux.

30. *Eugénie Grandet* se distingue parmi les œuvres de M. Balzac. Un homme peut lire ce roman sans s'indigner, une femme sans rougir. C'est un tableau d'intérieur peint par un maître hollandais. La famille et la société d'un avoué de petite ville s'y reproduisent avec une exactitude vivante : les personnages s'y jettent avec autant d'originalité que de vérité. Mais (comme à l'ordinaire), l'auteur pousse jusqu'à une minutie fatigante les descriptions de localités, jusqu'à l'invraisemblance les traits caractéristiques de ses acteurs. *Eugénie Grandet*, qui joint à la douceur et à la soumission de sa mère quelque chose de la fermeté et de la finesse de son père, est un portrait aussi bien conçu qu'heureusement exécuté. Isolez cet ouvrage de la masse de corruption qui l'environne, ce sera un spécimen intéressant et favorable de la puissance intellectuelle qui distingue M. Balzac.

31. Le *Père Goriot* est, de toutes les créations de l'auteur, celle que certaines gens admirent le plus. Etrange

admiration ! Les femmes sont trois ou quatre fois adultères, et les hommes ne valent pas mieux. « Si madame de Nucingen, si le héros du conte (type de la jeunesse française) voulait s'intéresser à moi, je lui apprendrais à gouverner son mari. C'est un homme d'argent, il pourrait m'aider à *faire vite ma fortune.* »

32. Telles sont les mœurs de ces romans. Vicomtes et chevaliers de l'ancien régime y sont remplacés par ce qu'on appelle la belle jeunesse des barricades, commis, employés, étudiants : les sentiments et les idées de ces héros du nouveau conte sont déchus comme leur rang. On avait moins de peine à souffrir chez les roués de Crébillon fils la frivolité, la débauche, l'incrédulité ; chez leurs successeurs imaginaires, bassesse, égoïsme, vulgarité, ajoutent à ces vices un caractère méprisable. En général, on nous les montre tous horriblement pauvres ; la grande douleur d'*Eugène de Rastignac* est de ne pouvoir acheter une paire de gants, et de payer un fiacre pour se rendre au bal où se trouvera la comtesse qu'il doit enlever ; ce détail peut être parfaitement vrai ; jamais l'auteur ne parle qu'avec un profond respect de la *richesse*, de l'*argent*, seul *objet*, matériel ou moral, qui lui semble digne de vénération : *Rem*, *quocumque modo*, *rem !* c'est la devise et le blason de ses personnages. Si la classe supérieure se montre infâme, la classe moyenne de son œuvre est pire encore. La *Pension bourgeoise* est une œuvre d'avarice, d'envie, de malpropreté, de malveillance. Les habitants de cette caverne sont une jeune fille dont le père, énormément riche, a voulu se débarrasser, parce qu'il préférait son fils ; un forçat, le plus honnête homme de la bande ; une vieille fille et un vieux célibataire, tous deux espions de police, et qui vendent le *forçat* leur convive; enfin, le père *Goriot* qui, après s'être ruiné pour sa fille, se défait de la seule petite rente qui lui reste, pour procurer à cette fille l'agrément d'un rendez-vous adultère et secret dans un appartement commode et isolé; après quoi il meurt de faim, et l'auteur ose l'appeler le *Christ de la paternité!!*

33. Tels sont les monstrueux et ridicules matériaux dont se composent les *Scènes de la vie parisienne* de M. Balzac. Sur trente narrations que contiennent ses quatorze volumes, il n'y en a pas plus de quatre ou cinq qui ne soient plus ou moins souillées, imprégnées, saturées de crimes, de bassesse et de fange. M. Balzac a publié en outre ce que ses panégyristes appellent *Etudes philosophiques*. Ce sont à nos yeux des axiomes immoraux, développés par des exemples licencieux. Le plan était infâme; heureusement l'exécution des *Etudes* est si obscure, que la curiosité même du vice doit s'émousser à l'aspect. M. Balzac a toujours manqué de goût, et la portée de son talent nous semble à peu près épuisée. Quant à ses *Contes drôlatiques*, ce sont des imitations de Rabelais, moins par le style que par l'impiété, l'audace, la licence et l'ignobilité des détails.

34. En résumant ce que nous venons de dire, il est facile de voir que M. Balzac a mis en scène des personnages de tous les âges et de toutes les conditions : c'est pourquoi nous n'hésitons pas à dire que ses ouvrages sont dangereux pour toutes les conditions et pour tous les âges. Le vieillard y trouvera l'exemple de l'avarice, de l'insensibilité pour les maux d'autrui et des passions qui vivent jusqu'au bord du sépulcre; l'époux que fatigue le lien conjugal, le moyen de le relâcher et de le briser; l'épouse et la mère, le fils, le jeune homme, la fille, y trouveront des modèles bien décrits, bien analysés; rien n'y est condamné formellement, tout y est en harmonie avec nos mœurs lâches et efféminées, et les livres de M. Balzac ne les retremperont pas; au contraire, ils jetteront au milieu de la société ces jeunes gens qui ne croient à rien, qui embrassent le scepticisme plutôt par ton que par système, et qui prennent la vie en épicuriens blasés, ne se refusant rien, mais ne paraissant jamais contents ni satisfaits de rien.

35. Il nous reste à parler d'un écrivain que diverses circonstances rendent spécialement remarquable. Avec autant de talent que M. Balzac, autant de déprava-

tion que ses rivaux, George Sand, habile à revêtir ses idées sensuelles d'une rhétorique passionnée, a porté jusqu'au dernier excès, jusqu'au terme d'une perfection fatale, le genre du roman démoralisateur. Quelle a été notre surprise et notre indignation, quand nous avons appris que l'auteur pseudonyme de ces contes lascifs qui déshonoreraient un homme (quelque jeune et quelque dépravé qu'il pût être), c'était une femme, une dame, portant un noble nom et un titre, madame la baronne *Du Devant!* Il arrive souvent et l'on pardonne aux auteurs de déguiser leur caractère : le privilége du travestissement littéraire leur est concédé; mais on exige des femmes, qui reçoivent de tous les rangs et dans tous les rangs des égards et de la déférence, l'apparence extérieure et la profession publique des qualités et de la décence qui les signalent aux respects de tous :

La femme sans pudeur est le pire des hommes,

comme dit Pope, et il y a dans l'œuvre licencieuse, écrite et publiée par une femme, quelque chose de si odieux, que les droits naturels de la société justifieraient un châtiment plus sévère, si madame Du Devant n'avait fait amende honorable en se cachant sous un pseudonyme masculin.

36. George Sand doit être distinguée de tous les romanciers de notre époque, non-seulement par ses talents, mais encore par le choix singulier des personnages qu'elle met en scène et par le langage qu'elle leur prête. Ces personnages sont-ils de son invention? les sentiments qu'ils expriment viennent-ils d'elle ou d'une secte dont elle serait l'écho fidèle et l'interprète éloquent? Pour nous, après avoir étudié avec le plus grand soin lord Byron, nous croyons que quelques personnages des romans de l'auteur français ont une parenté assez proche avec ceux du poëte anglais. *Lélia* et *Childe-Harold* ne portent pas les habits du même sexe, mais ils se ressemblent beaucoup. *Trenmor* est une imitation du *Corsaire; Leone Leoni* est encore une création toute byron-

nienne : crime et puissance, redouté et adoré, n'est-ce pas Conrad, n'est-ce pas le type de Byron ? Dans ce livre encore, l'Italie, qui a tant impressionné l'âme de George Sand, respire avec toutes les joies de son ciel. Ajoutons que tous deux ont été malheureux dans le mariage.

37. Un mariage mal assorti et un amour adultère, fonds ordinaire des créations modernes, calquées sur celles de Rousseau, servent de texte à presque tous les romans de George Sand. Mais le nouvel auteur va plus loin que son maître. Tout en reproduisant, avec une verve brûlante, les préliminaires et les conséquences de cette lutte inégale de la passion et du devoir, Jean-Jacques ne détaille point à nos yeux la scène et les circonstances du crime. A la fin de la *Nouvelle Héloïse*, il a soin de faire observer, pour pallier l'immoralité de son récit, que du moins il n'a pas aggravé sa faute, en y mêlant des horreurs, des noirceurs et des crimes ; il témoigne son mépris et sa pitié pour ceux dont le cœur et la tête ont besoin de telles lectures. George Sand, trouvant sans doute qu'une répétition trop fréquente prive l'adultère de sa vive saveur, réveille l'appétit du lecteur par les noirceurs, les horreurs et les crimes que Rousseau dédaignait, et que, malgré toute la corruption de sa pensée et de son âme, il n'aurait jamais inventés.

Enfin, les idées qui dominent dans quelques-uns des romans de madame George Sand, ont été prises à l'école saint-simonienne : les attaques contre le mariage, les invectives contre les lois de la société, la supériorité de *Lélia* et de Sylvia sur les hommes qui les environnent, le prouvent évidemment.

38. Abordons maintenant les détails.

Nous mentionnerons rapidement *Indiana*, premier roman de George Sand, où l'adultère, il est vrai, avorte comme le suicide, mais dont les détails avilissent l'héroïne autant que si ces deux crimes s'accomplissaient ; *Valentine* où une jeune personne, à la veille d'épouser un homme de son âge et de son rang, donne (dans l'*innocence et la pu-*

reté d'un premier amour) un rendez-vous nocturne à un jeune paysan, *sans chercher*, dit l'auteur, *à se soustraire aux dangers des plus ardentes émotions;* puis un autre roman, *Jacques*, où un mari bénévole se suicide sans colère, seulement pour léguer sa femme infidèle à l'homme qu'elle a préféré ; enfin le *Secrétaire intime*, la *Marquise*, *Metella*, *Rose et Blanche*, *Lavinia*, *Simon*, *Mauprat*, les *Maîtres mosaïstes*, la *Dernière Aldini*, *André*, fruits nombreux de la fatale fécondité de madame Du Devant ; surtout *Leone Leoni*, biographie d'une femme entretenue, Flamande de bonne famille, séduite par un escroc italien, histoire où l'on ne trouve à toutes les pages qu'escroquerie, trahison, débauche, adultère, prison et meurtre.

39. Dans la foule impure de ces productions, nous devons signaler une fiction plus révoltante que les autres, et publiée avant *Jacques ;* c'est *Lélia :* livre peuplé de prostituées, de bandits, de maniaques et d'escrocs ; livre tel que jamais on n'en a vu se vendre publiquement ; tel que dans tout autre temps et dans tout autre pays, la main du bourreau en eût fait justice ; production vague, mais odieuse, dont il est absolument impossible de donner la plus légère idée. On y apprend que l'*union de l'homme avec la femme doit être passagère ;* que *tout s'oppose à leur association continue*, et que *le changement est une nécessité de leur nature ;* qu'*il est possible de garder une âme vierge dans un corps prostitué à toutes les débauches ;* enfin, qu'*il y a un refuge contre les hommes*, *le suicide*, *et un refuge contre Dieu, le néant.*

40. Moins coupables que la plupart de ses autres ouvrages, les *Lettres d'un voyageur* sont un livre écrit sans plan, suivant les fugitives impressions d'une imagination ardente et mobile. En lisant ces révélations intimes, on est reporté vers la jeunesse de l'auteur, au temps où, jeune fille de quinze ans, elle aimait à se laisser entraîner par un cheval rapide à travers les campagnes silencieuses du Berri, qu'elle devait plus tard célébrer dans son style magique. On y reconnaît la femme étrange, qui, vêtue comme nous, se mêle en camarade aux ar-

tistes et aux poëtes, aimant à se faire appeler de son nom de George, et jetant des mots spirituels et insoucieux entre deux nuages de sa cigarette.

41. En résumé, la religion et la morale doivent élever la voix pour condamner tous ses livres ; la société entière doit les réprouver, et les familles ne peuvent prendre trop de précautions pour les empêcher de pénétrer dans leur sein. Qu'on les prenne tous dans leur ensemble et dans leurs détails, et si l'on trouve de la différence entre eux, par rapport à la culpabilité et au danger qu'ils présentent, on ne tardera pas à être convaincu que tous sont répréhensibles du plus au moins. Un auteur accumule sur sa tête une longue responsabilité, quand il abandonne ainsi à la publicité des livres qui contiennent des principes que l'homme désavoue ordinairement dans sa vieillesse, et des tableaux qui n'ont plus d'attraits quand l'âge des plaisirs est passé. Les inspirations d'action criminelle puisées à cette source retombent sur celui qui les a ouvertes. Heureusement pour l'auteur, heureusement pour la société, cet écrivain paraît vouloir s'écarter de sa mauvaise route ; ses derniers écrits sont moins irréligieux, moins immoraux que leurs aînés, et peut-être un jour deviendront-ils irréprochables même à nos yeux.

CHAPITRE VI.

ÉLOQUENCE.

---

§ 1er. *Eloquence de la Chaire.*

1. L'abbé de Besplas : ses divers ouvrages, entre autres son Essai sur l'Eloquence de la chaire. — 2. Le cardinal Maury : ses Eloges et ses Panégyriques. — 3. Son Essai sur l'Eloquence de la chaire. — 4. Le cardinal Maury, pendant et après la Révolution. — 5. L'abbé Legris-Duval. — 6. Le P. de Mac Carthy : qualités de son improvisation. — 7. M. de Frayssinous : ses Conférences sur la religion. — 8. M. Borderies : ses Sermons. — 9. Les abbés Cœur, de Ravignan, Combalot et Lacordaire : caractère de leur prédication. — 10. Le protestantisme est désormais hors de cause.

1. Gros de Besplas, grand-vicaire de Besançon, se fit

d'abord connaître par le *Rituel des esprits forts,* ouvrage composé pour prouver que les incrédules démentent d'ordinaire, au dernier moment, la hardiesse des sentiments irréligieux, professés durant leur vie. Ce premier ouvrage fut suivi en 1763 d'un *Discours sur l'utilité des voyages.* Son *Traité des causes du bonheur public* ne demanderait que plus de méthode dans la rédaction et de simplicité dans le style. On lui doit encore un *Essai sur l'éloquence de la chaire* qui n'est pas à dédaigner.

2. JEAN SIFFREIN MAURY, cardinal, né l'an 746 dans le comtat Venaissin, n'avait que vingt ans lorsqu'il fit imprimer un *Eloge funèbre du Dauphin* et un *Eloge de Stanislas.* L'année suivante (1767), il concourut pour l'*Eloge de Charles V* et les *Avantages de la paix*, sujets proposés par l'Académie française. En 1771 son *Eloge de Fénelon* obtint l'accessit ; il y règne une vivacité d'élocution,une chaleur, un mouvement que ne connut jamais le talent pur et correct de La Harpe, qui remporta le prix. En 1772, l'abbé Maury prononça devant l'Académie le *Panégyrique de saint Louis*, le plus digne de mémoire de tous ceux qu'a inspirés ce grand roi. Le plan en est conçu avec autant de magnificence que de justesse ; la question des croisades y est traitée avec bonheur. Le *Panégyrique de saint Augustin*, prononcé en 1775 devant l'assemblée du clergé, mérite plus d'éloges encore : grandeur dans le plan, richesse dans les détails, noblesse dans les pensées, énergie, chaleur, véhémence dans le style,telles sont les beautés de ce discours. Le *Panégyrique de saint Vincent de Paul* est cité comme son chef-d'œuvre. La composition en est brillante et animée ; on y trouve des pensées heureuses, du mouvement, de la verve, de l'éclat dans le style ; mais on peut y relever un ton d'enflure qui a quelque chose de pénible, des pensées peu justes, et une teinte d'exagération.

3. Ces *Discours* ont été joints à l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, qui place son auteur au rang des meilleurs critiques. Quoique le titre de l'*Essai* paraisse en resserrer l'objet dans les limiles de l'éloquence sacrée, cette rhé-

torique s'étend toutefois, par la généralité des principes et même par la variété des applications, à tous les genres dans lesquels peut s'exercer et se développer le génie oratoire. C'est un très-bon livre de littérature autant qu'un traité spécial, et le grand nombre de beaux exemples et d'extraits brillants dont il est orné, remet agréablement sous les yeux tout ce que l'éloquence française a produit de plus doux, de plus noble, de plus pathétique, de plus énergique.

4. On sait le noble rôle que l'abbé Maury joua pendant la Révolution dont il combattit les doctrines avec tant de courage à l'Assemblée constituante. Nommé en 1794 cardinal-évêque de Montefiascone, Maury ne revint en France que dix ans après, et depuis cette époque sa conduite ne mérite guère que des reproches. Il mourut en 1817.

5. Disons un mot de LEGRIS-DUVAL (1765-1818), habile prédicateur et prêtre courageux, qui, le 20 janvier 1793, vint demander à la Commune de Paris l'honneur d'offrir à l'infortuné Louis XVI les secours de son ministère. Devenu précepteur de M. Sosthène de la Rochefoucauld, fils de M. le duc de Doudeauville (1796), il composa pour lui le *Mentor chrétien* ou *Catéchisme de Fénelon*. De tous ses discours un seul a été publié : c'est celui qu'il prononça le 22 février 1815 et qui a pour titre : *Discours en faveur des départements ravagés par la guerre.*

6. Le P. DE MAC-CARTHY, natif de Dublin (1769), mais fixé dès l'âge de quatre ans à Toulouse, sa seconde patrie, doit être placé au premier rang de nos prédicateurs. Jamais on n'avait vu l'improvisation aussi brillamment soutenue, si digne de ce que l'antiquité chrétienne rapporte de ses saints orateurs. Tout le monde se rappelle avec quelle supériorité le P. de Mac-Carthy se livra aux ressources de son beau talent d'improviser, lors de l'ouverture de l'église du Val-de-Grâce; comment, dans une autre circonstance, en prêchant sur le ciel, il enleva son auditoire et le tint comme suspendu de tout sentiment matériel, pendant plus d'une heure

que durèrent ses ravissants aperçus sur le bonheur de voir Dieu.

On l'a dit avec assez de justesse : Les sermons écrits d'un improvisateur ne sont jamais capables de rappeler l'effet de leur première émission. Les derniers discours du P. Mac-Carthy sont assurément fort beaux : on y trouve cette abondance de pensées et d'images, cette fécondité d'imagination qui s'allie si bien avec une logique animée, tout ce qui, en effet, distingue un orateur formé sur les grands modèles. Mais tout admirables qu'ils sont, nous leur préférons ses premières improvisations, même à ses discours célèbres sur l'incrédulité.

7. M. Frayssinous, qui devint successivement ministre de Charles X, évêque d'Hermopolis, et précepteur du jeune Henri, dont il a si dignement achevé l'éducation dans l'exil, n'était que simple prêtre, lorsque, ami et apôtre de la jeunesse, il commença sous l'Empire, à Saint-Sulpice, ces *Conférences sur la religion*, qu'il continua sous la Restauration. On y trouve cette méthode et cette clarté qui font descendre la vérité dans toutes les intelligences. Partout y règne l'élégance et la facilité, la force du raisonnement et la modération du langage. Tel est l'heureux choix des sujets traités par l'orateur, que le lecteur est dominé par une sorte d'intérêt qui s'attache à ces discussions. Ce sont comme des combats où l'on prend parti, lorsqu'on ne pensait en être que les témoins, et ainsi on rencontre un vif attrait là où l'on croyait chercher une instruction austère. L'ordre des discours de M. Frayssinous offre une suite de vérités qui s'enchaînent et dont l'ensemble présente les fondements du christianisme. Ces démonstrations de la religion ne sont pas sans doute nouvelles ; mais elles sont reproduites dans un ordre nouveau qui les rend plus faciles à saisir.

8. Parmi les grands orateurs de notre époque, il n'est pas permis d'oublier M. Borderies, mort évêque de Versailles. Tous ses discours sont animés par un style brillant et précis ; sa composition grave et noble est digne

de son sujet, et le choix des images répond toujours à la vérité des pensées. M. Borderies excellait surtout dans ces observations de détails et dans ces peintures des défauts, des travers et des égarements trop communs parmi les hommes. L'exercice du ministère lui avait acquis une profonde connaissance du cœur humain; jamais il ne se livra à des exagérations déplacées; la sagesse des principes, la vérité des portraits, la noblesse des sentiments, quelque chose de touchant et de généreux, assurent à ses *sermons* un rang distingué. Ses discours sur la *grandeur des saints*, sur l'*humilité*, sur l'*étude de la religion*, sur l'*affaiblissement de la foi*, sur le *monde*, sur les *résurrections*, sur les *tribulations de l'église*, sont des véritables chefs-d'œuvre.

9. Depuis les conférences de monseigneur l'évêque d'Hermopolis, dit M. Duquesnel, la chaire n'avait pas rassemblé autour d'elle une telle foule d'hommes du monde que de nos jours. MM. les abbés Coeur, de Ravignan, Combalot et quelques autres, ont appelé à des titres divers l'attention publique. M. l'abbé Lacordaire s'était fait remarquer par ses brûlants articles de l'*Avenir* et par sa belle improvisation à la Chambre des pairs lors du procès de l'école libre. Ses conférences au collége Stanislas furent un événement pour la partie studieuse de la jeunesse parisienne. Depuis, l'église de Notre-Dame a été trop petite pour la multitude qui se pressait autour de l'orateur chrétien. L'abbé Lacordaire exerçait sur son auditoire une puissance magnétique. Il y a dans son regard, dans son geste, dans le son de sa voix un empire étrange. On lui a reproché de faire de la chaire évangélique une chaire de philosophie. Il serait mauvais que M. Lacordaire fût imité par des prédicateurs qui parlent à un auditoire ordinaire; mais il nous semble s'être proposé une tâche d'une importance énorme aujourd'hui, celle d'enseigner la religion à la jeunesse des écoles. Quoi de plus rationnel que de prouver à des jeunes hommes auquel une philosophie mensongère a prêché si longtemps la haine du catholicisme, qu'il n'y a de véritable

philosophie pour le monde moderne que celle qui s'appuie sur la parole du Christ? M. de Ravignan ne marche-t-il pas dans la même voie? Ils ont raison... Il n'y a que la science véritable qui puisse remédier aux influences malfaisantes de la fausse science. L'auditoire ordinaire de M. de Ravignan est une réunion d'hommes qui fournira principalement à la France des écrivains, des professeurs, des avocats, des médecins; on comprendra la force de cette parole inspirée, et l'influence qu'elle doit exercer sur l'avenir, en déposant la vérité dans l'âme de ces hommes destinés aux professions savantes de la société.

10. Toutes les discussions des orateurs catholiques aboutissent à cette grande vérité, qu'il n'y a de lutte philosophique sérieuse qu'entre le catholicisme et le scepticisme absolu. Le protestantisme, par exemple, sera toujours sans puissance réelle chez nous. Voyez le peu d'effet produit par le *Semeur* et ses autres organes. La logique française ne peut s'arranger de cette halte dans l'erreur. Il lui faut l'unité, c'est-à-dire la vérité, ou tous les désordres du doute. Que les protestants cessent donc une propagande inutile; qu'ils n'inondent plus nos villes et nos campagnes de brochures qui ne se lisent pas. La France sera catholique ou indifférente. Les écrivains religieux contemporains ont tous senti l'impuissance du protestantisme dans notre patrie. M. Lamennais combat bien plus Jean-Jacques Rousseau et le déisme, que les doctrines des prétendus réformés. Le comte de Maistre adresse à peine quelques mots aux protestants dans son volume sur l'Eglise gallicane. Encore une fois, la lutte n'est pas là : le XVIIe siècle l'avait épuisée. Ce n'a pas été un mince honneur pour Luther et ses successeurs d'avoir été combattus par Bossuet.

---

§ 2. *Eloquence judiciaire et parlementaire.*

1. L'éloquence judiciaire, absorbée par l'éloquence politique. — 2. Les trois écoles politiques sous la Restauration : école anglaise ; MM. de Serre, Royer-Collard, Camille Jordan, Saint-Aulaire, Courvoisier, Kératry, Lainé. — 3. Ecole légitimiste : MM. de la

Bourdonnaye, de Lalot, Dudon, de Bonald, Salaberry, de Villèle, Corbière, de Berbis, Peyronnet, Martignac, Beugnot, Josse de Beauvoir, Cornet d'Incourt, Pardessus, Ravez. — 4. Ecole libérale. MM. Manuel, Foy, Benjamin Constant, Laffitte, Bignon, d'Argenson, C. Perrier, Corcelles, Girardin, Chauvelin. — 5. Orateurs du temps présent: M. Berryer, — 6. MM. de Fitz-James, Hennequin, Laboulie, Dugabé. — 7. M. Guizot. — 8. MM. Duchâtel, Devaux, Dumon, Duvergier de Hauranne, Jars, Jouffroy, Laplagne, Lefèvre, Liadières, Martin du Nord, Persil, Salvandy, Viennet. — 9. M. Thiers. — 10. MM. Dupin aîné, Amilhau, Béranger, Chaix d'Estange, Ducos, Dufaure, Etienne, Humann, Laurence, Malleville, Passy, de Schonen, Teste, Thil, Vivien, Sauzet, Lamartine, Jaubert. — 11. MM. Bignon, Charamaule, Charlemagne, Dubois, Isambert, Nicod, Roger. — 12. MM. Garnier-Pagès, Dupont de l'Eure, Arago, Laffitte, Auguis, Demarçay, Eusèbe Salverte. — 13. M. Mauguin. — 14. M. Odilon-Barrot. — 15. A qui est l'avenir.

1. L'éloquence judiciaire se confond presque de nos jours avec l'éloquence politique : d'abord parce que presque tous les avocats distingués sont députés ; ensuite parce que c'est surtout dans les causes politiques que leur talent a l'occasion de s'exercer. Ainsi, nous laisserons le barreau pour dire quelques mots de la tribune.

Ici, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à M. de Cormenin quelques traits de ses spirituelles esquisses sur les *orateurs parlementaires*.

2. « Trois écoles politiques se disputaient le terrain de la Restauration : l'école anglaise, l'école légitimiste et l'école libérale.

» M. DE SERRE était l'orateur de l'école anglaise, dont M. ROYER-COLLARD était le philosophe. Ils avaient pour principe, la souveraineté de la raison; pour moyen, la hiérarchie des pouvoirs; pour but, la monarchie parlementaire. Autour d'eux, marchaient CAMILLE JORDAN, qui mouillait d'onction ses paroles; PASQUIER, dont l'argument fluide échappait à l'analyse et à la réfutation ; SAINT-AULAIRE, qui jetait sa phrase avec la grâce négligée d'un grand seigneur; COURVOISIER, le plus dispos et le plus intarissable des parleurs, si Thiers n'eût pas existé; SIMÉON, profond jurisconsulte; KÉRATRY, au verbe indigeste, et LAÎNÉ, dont l'éloquence avait le son mélancolique et le creux de l'orgue.

3. » L'école légitimiste se fractionnait en deux parties, l'une des hommes de sentiment, et l'autre des hommes d'affaires.

» A la tête de la première phalange brillait M. DE LA BOURDONNAYE, plus impétueux qu'habile et qui ne manquait dans son langage ni d'élévation ni de vigueur. Puis venaient M. DE LALOT, plein d'images dans son style et d'une abondance véhémente et colorée ; M. DUDON, si profondément versé dans l'étude de la législation administrative; M. DE BONALD, philosophe religieux, contre-partie de M. Royer-Collard, philosophe moral, et, sans contredit, l'un des plus grands écrivains de notre temps ; M. DE SALABERRY, orateur pétulant, marchant le pistolet au poing à la rencontre des libéraux, et répandant sur eux, de la tribune, les bouillantes imprécations de sa colère, etc.

» M. DE VILLÈLE, chef de la seconde phalange, ressortait comme une grande figure, sur le fond de ce tableau. Autour de M. de Villèle on voyait groupés des hommes d'un mérite différent : M. DE

Corbière, l'un des jurisconsultes les plus savants d'une province où ils le sont tous; dialecticien caustique et pressant, qui armait sa flèche de deux ailes pour qu'elle volât plus vite au but et qu'elle perçât plus sûrement ses adversaires ; M. de Berbis, habile explorateur de budgets, esprit lucide, conscience droite; M. de Peyronnet, remarquable par les éclatantes vibrations de sa voix, et par l'abondance fleurie de sa diction ; M. de Martignac, mélodieux orateur ; M. Beugnot, l'homme le plus fin du royaume, après M. de Sémonville qui cédait le pas à M. de Talleyrand ; MM. Josse de Beauvoir et Cornet d'Incourt, voltigeurs à l'armure légère, détachés sur les flancs de la phalange ministérielle pour engager le combat et pour viser les chefs à la tête, dans les broussailles de l'opposition; M. Pardessus, esprit lucide, orateur disert, jurisconsulte profond ; M. Ravez, l'aigle du barreau girondin, célèbre par la gravité de sa prestance et l'ample beauté de son organe ; l'un de ces hommes qui commandent, où ils paraissent et où ils parlent, l'attention de leurs auditeurs ; puissant par sa dialectique, savant dans son argumentation, maître de ses passions et de celles des autres, et qui, s'il n'eût pas été président de la Chambre, aurait, comme orateur, dominé le côté droit.

4. » L'école libérale fut une école belliqueuse : M. de Serre entra le premier en campagne, et après avoir tiré ses coups de fusil et vidé sa giberne, il se retrancha derrière la hauteur du pouvoir. Manuel commandait le corps de réserve de l'opposition, et le général Foy, l'avant-garde. Benjamin-Constant attaquait la censure ; M. Laffitte, le budget; M. Bignon la diplomatie; M. d'Argenson lançait dans l'air, à vol perdu, les premières fusées du radicalisme ; Casimir-Périer, emporté hors des rangs par le feu de ses esprits, provoquait les ministres en combat singulier ; MM. Corcelles, Stanislas Girardin et Chauvelin voltigeaient autour de leurs bancs et leur tiraient, même en fuyant, des flèches mortelles, et pour dernière conséquence de ce système guerrier, ce fut après une bataille de discours, une bataille de rue qui défit la monarchie. »

5. A la tête des orateurs du temps présent, se place M. Berryer.

« M. Berryer, dit M. de Cormenin, est le plus grand de nos orateurs. Depuis Mirabeau, personne ne l'a égalé; ni le général Foy, qui récitait plus qu'il n'improvisait, et qui ne joignait pas la dialectique serrée des affaires à la puissance d'organe et à la vaste éloquence de M. Berryer ; ni M. Lainé qui n'avait qu'un son harmonieux et pathétique ; ni M. de Serre qui, lourd et embarrassé dans ses exordes, ne laissait échapper que par intervalle le cri de la passion oratoire ; ni Casimir-Périer, dont la véhémence ne se déployait que dans l'apostrophe ; ni Benjamin-Constant, dont le talent avait plus de souplesse et d'art que de mouvement et d'énergie ; ni Manuel enfin, qui plus dialecticien qu'orateur, n'arrachait pas, comme M. Berryer, des frémissements involontaires à son auditoire ravi et transporté.

» La nature a traité M. Berryer en favori. Sa taille n'est pas éle-

vée; mais sa belle et expressive figure peint et reflète toutes les passions de son âme. Il domine l'assemblée de sa tête haute. Il a le geste moins sec, moins tranchant, plus noble que M. Guizot; mais ce qu'il a d'incomparable, et par-dessus tous les autres membres de la Chambre, c'est le son de la voix, de cette voix dont les cordes vont remuer la fibre des organisations nerveuses. Lorsqu'il les a mises physiquement en rapport avec lui, il leur communique, comme par une sorte d'électricité, la rapide émotion de son âme. Il est musicien par l'organe, peintre par le regard, poëte par l'expression.

» Sa mémoire contient sans effort les dates les plus compliquées, et son doigt se pose sans hésitation sur les passages dispersés des nombreux documents qu'il analyse et qui fortifient la trame de ses discours. Il tire d'une cause tout ce qu'elle contient à la fois de spécieux et de solide, et il la hérisse d'arguments si serrés, qu'on ne sait plus par où l'aborder ni la prendre. Lorsqu'il a parcouru la série de ses preuves, il s'arrête un court moment ; puis il les entasse les unes sur les autres, et il en fait un monceau sous lequel il accable ses adversaires. Il captive, il retient, il délasse l'attention de ses auditeurs pendant plusieurs heures de suite ; il les promène, sans les égarer, sous le péristyle et à travers les belles colonnades de son discours. Il les éblouit par le spectacle varié de son génie. Il les suspend au charme de sa magnifique parole... Peut-être, au milieu de sa vaste diction, n'est-il pas quelquefois très-correct ; mais ce défaut, commun à tous les improvisateurs parlementaires, ne nuit pas à l'effet de ses discours. »

6. M. le duc DE FITZ-JAMES, que la mort nous a ravi prématurément, se fit remarquer à la Chambre des députés par des discours tissus de mots fins, quelquefois hardis et colorés.

Citons encore dans les rangs du parti légitimiste, M. HENNEQUIN, célèbre avocat de Paris, orateur plein de substance, de science et de force, lorsqu'il s'exerce sur des matières purement législatives ; M. DE LABOULIE, qui a des manières élégantes et polies, des raisonnements bien déduits et de la netteté, de la grâce dans son élocution ; M. DUGABÉ, plus fort, plus véhément, et qui soutient les mêmes doctrines avec largeur.

7. « M. GUIZOT est de petite et grêle stature ; mais il a une figure expressive, l'œil beau et singulièrement de feu dans le regard. Son geste et son aspect ont quelque chose de sévère et de pédantesque, comme tous les professeurs, et particulièrement ceux de la secte doctrinaire, la secte de l'orgueil. Sa voix est pleine, sonore, affirmative ; elle ne se prête pas aux flexibles émotions de l'âme, mais elle est rarement voilée et sourde. Il se compose un extérieur austère, et tout en lui est grave jusqu'au sourire..... C'est un pédagogue dans sa chaire qui laisse toujours passer sous sa robe le petit bout de sa férule. C'est un calviniste dans son prêche, froid, sentencieux, morose, qui enseigne la crainte plutôt que l'amour de Dieu..... Comme tous les prédicants de l'école genevoise, de cette école sèche et roque, il

procède dogmatiquement. Il néglige les fleurs du langage. Il manque de souplesse et de mouvement, et sa diction est monotone, quoique grave et assurée. Du reste, c'est l'un des improvisateurs dont les discours, reproduits par la sténographie, sont supportables à la lecture. C'est qu'il est l'un des plus grammairiens et des plus lettrés de la Chambre.

8. » Parmi les orateurs doctrinaires, nous citerons M. Duchatel, élève de M. Guizot, qui a toute la morgue aride et orgueilleuse de sa secte, avec une facilité d'élocution un peu bredouillée; M. Devaux, jurisconsulte sensé et profond, dont les discours sont des modèles de précision, de force et de clarté; M. Dumon, facile improvisateur, dont les idées ne sont pas toujours bien triées, bien choisies, ni les expressions bien rigoureuses et bien nettes; M. Duvergier de Hauranne, orateur subtil et aigu; M. Jars, orateur coquet qui fait des fleurs dans ses discours tout nettoyés de ronces et d'épines; discours reluisants et propos pimpants, ambrés, musqués, poudrés et pailletés comme les élégants seigneurs de Louis XV; M. Jouffroy, sceptique qui doute de tout et qui embrouille toutes les questions qu'il prétend éclaircir; M. Laplagne, improvisateur abondant; M. Lefèvre, lucide rapporteur; M. Liadières, aide-de-camp de Louis-Philippe, dont les discours sont brillantés, frisés et parés; M. Martin (du Nord), orateur pénétrant, net, méthodique et concis, avec de la vigueur dans l'attaque, du feu dans la réplique, de l'action, de l'intelligence et une mesure qui n'exclut pas la hardiesse; M. Persil, grossier orateur, mais dialecticien pressant et jurisconsulte habile; M. de Salvandy, dont l'éloquence ressemble à un diamant monté sur du chrysocalque; M. Viennet, parfois commun jusqu'à la trivialité, parfois plein de goût et de force comique, etc.

9. » M. Thiers brille au premier rang des orateurs du tiers-parti. Né pauvre, il lui fallait de la fortune; né obscur, il lui fallait un nom. Avocat manqué, il se fit littérateur, et se jeta à corps perdu dans le parti libéral, plutôt par nécessité que par conviction. Alors il se mit à admirer Danton et les hommes de la Montagne, et il poussa jusqu'à l'exaltation le fanatisme calculé de ses hyperboles. Dévoré de besoins, comme les gens à imagination vive, il dut les commencements de sa richesse à M. Laffitte, et sa réputation à son propre talent. Cependant, sans la révolution de 1830, M. Thiers ne serait aujourd'hi ni électeur ni éligible, ni député, ni académicien; il aurait vieilli dans l'estime littéraire d'une coterie.

» M. Thiers est sans figure, sans taille et sans élégance. Il a dans son babil quelque chose de la commère, et dans son allure, quelque chose du gamin. Sa voix nasillarde déchire l'oreille...; mais il a une sorte de talent qui ne ressemble de près ni de loin à celui de personne. Ce n'est pas de l'oraison, c'est de la causerie; mais de la causerie vive, brillante, légère, volubile, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines; et tout cela est dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu avec une dextérité de langage incomparable... De

tous les orateurs, c'est celui dont la réfutation est la plus facile quand on le lit, la plus difficile quand on l'écoute. C'est le roué le plus amusant de tous nos roués politiques, le plus aigu de nos sophistes, le plus subtil et le plus insaisissable de nos prestidigitateurs.

10. » Dans le tiers-parti, on distingue M. DUPIN aîné, auteur, avocat, magistrat, orateur et diseur de bons mots; M. AMILHAU, esprit fin, dialecticien nerveux et habile jurisconsulte; M. BÉRENGER, froid orateur et froid écrivain; CHAIX-D'ESTANGE, avocat doué d'une mémoire heureuse, d'une ironie subtile et pénétrante, de véhémence dans l'action et le discours; M. DUCOS, qui se berce avec complaisance dans le vague de grandes et flatteuses images, et aime à s'enivrer du son de ses propres paroles; M. DUFAURE, qui excelle à manier l'argumentation; M. ETIENNE, orateur spirituel et poli, quoique mordant; M. HUMANN, dont les discours sont semés de barbares germanismes; M. LAURENCE, facile et disert orateur; M. MALLEVILLE, fin, délié, accort, persuasif; PASSY, argumentateur froid, posé, judicieux, facile, solide et clair dans la discussion; DE SCHONEN, le plus sensible de nos élégiaques parlementaires; TESTE, dont les discours ont des muscles et de la vie; THIL, bon juriste; VIVIEN, orateur prompt, lucide, intelligent; SAUZET qui possède, un organe sonore, une physionomie ouverte, une vaste mémoire, une intelligence prompte et une élocution qui coule avec limpidité; LAMARTINE, orateur sec, compassé, sentencieux, impassible, qui brille et n'échauffe point[1]; JAUBERT, dont l'improvisation est pleine d'ironie, de justesse et d'à-propos, etc.

11. » Parmi les orateurs dynastiques se placent MM. BIGNON, écrivain habile, discoureur ingénieux et savant; CHARAMAULE, jurisconsulte opiniâtre, dialecticien subtil et questionneur embarrassant; CHARLEMAGNE, orateur exact et pénétrant; DUBOIS, qui conçoit avec fécondité et qui enfante avec peine; ISAMBERT, mauvais avocat; NICOD, dialecticien puissant; ROGER, spécialité financière et maritime, etc.

12.» Le parti puritain compte parmi ses orateurs les plus distingués: MM. GARNIER-PAGÈS, qui brille par l'ordonnance sage et mesurée de son plan, la vigueur de sa dialectique et la prestesse ingénieuse de sa réplique; DUPONT (de l'Eure), qui se distingue par son bon sens; ARAGO, dont les discours, avec de la généralité et de l'actualité, s'adressent en même temps à la raison et aux passions de son auditoire; LAFFITTE, esprit financier, vaste et lucide; AUGUIS, en qui l'érudition n'a pas terni les fleurs de l'imagination; DEMARÇAY, discoureur original et piquant; EUSÈBE SALVERTE, lourd dissertateur, éternel ennemi du clergé, comme M. Isambert. »

13. L'opposition dynastique nomme avec orgueil MM. Mauguin et Odilon-Barrot.

[1] C'est l'avis de M. Cormenin; mais nous sommes loin de le partager. *Voy.* ce que nous disons, p. 308.

« M. Mauguin a des gestes nobles, une parole claire et résonnante, une attitude ferme. Il n'est pas aussi long, aussi diffus, aussi avocat que les autres avocats. Il gâte quelquefois sa diction en voulant la soigner; mais sa phraséologie est plus déclamatoire dans le son que dans les mots, dans l'accentuation que dans les idées. Net dans ses exordes, il expose bien les différentes parties de son sujet : il les suit, il les pousse avec vigueur dans toutes les directions; et sa manière est savante et travaillée. Il est, par-dessus tout, habile.

14. » M. Odillon-Barrot est doué d'un organe plein et sonore, sa pensée est singulièrement grave. Lorsqu'il parle, il anime, il accentue, il échauffe, il colore son expression, qui est froide et terne, lorsqu'il écrit. Sa discussion est solide et savante, forte de moyens, quelquefois ingénieuse, suffisamment ornée et toujours dominée par sa haute raison. Il s'attache moins volontiers, dans une cause, au point de fait qu'au point de droit. Il le prend, le creuse, le retourne, et il en tire tout ce qu'il renferme d'aperçus neufs et de considérations larges et saillantes. En général, c'est un orateur plus dédaigneux qu'amer, et plus tempéré que véhément. »

15. Tels sont les principaux orateurs de la scène parlementaire. Dans les prévisions humaines, l'avenir appartient à la puissance de la tribune; mais l'avenir n'est à personne, il est à Dieu et à la religion.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Littérature du XVIIIe siècle.

SECONDE PARTIE.

Littérature du XIXe siècle.

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

DEUXIÈME SECTION. — PROSE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

—

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R



